

Voyage pittoresque en Russie

Charles de Saint-Julien, Raoul Bourdier

VOYAGE

PITTORESQUE

EN RUSSIE

ET EN SIBÉRIE



Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.

VOYAGE

PITTORESQUE

EN RUSSIE

PAR

M. CHARLES DE SAINT-JULIEN

SUIVI D'UN VOYAGE

EN SIBÉRIE

PAR M. R. BOURDIER

Illustrations de MM. Rouargue, Outwaith et Kernot



PARIS
BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS
RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

VOYAGE PITTORESQUE

EN RUSSIE

INTRODUCTION

Un pays qui touche du front aux glaces du pôle, et va tremper ses pieds dans les eaux de la Propontide et le Pont-Euxin, fier de compter parmi ses provinces la mythologique Chersonèse; qui coudoie, d'un côté, l'Occident civilisé, tandis qu'il s'appuie, de l'autre, aux terres désertes de l'Asie; qui renferme dans ses limites, où se perdrait l'Europe, toutes les latitudes, tous les climats, tous les sites, toutes les plantes, tous les fruits de l'Europe; dont l'histoire a son berceau au siècle même de Charlemagne, qu'il ne connut pas, mais dont il réalise aujourd'hui le gigantesque empire; qui a subi l'invasion des hordes de Gengis-Khan, et a mis trois siècles[1] de patience et de combats à reconquérir son indépendance; qui eut des guerres civiles cruelles et fanatiques; qui éleva dans la solitude de ses déserts et aux bords de ses fleuves géants des capitales merveilleuses qui font rêver des contes arabes, auxquelles il imprima ce caractère d'étrange gran-

[1] 1237-1552.

deur emprunté à la civilisation semi-barbare de Byzance; qui, plus tard, reçoit avec défiance les premiers souffles de la civilisation occidentale et ouvre bientôt après sa poitrine à ses brises fécondes, sans renoncer toutefois aux goûts et aux mœurs de sa rude enfance; un pays, en un mot, dont la physionomie, la nature, l'esprit, le caractère actuels présentent tous les contrastes, toutes les saillies, toutes les oppositions, et gardent néanmoins je ne sais quelle harmonie pittoresque dans laquelle viennent se fondre toutes ces choses, un pays semblable ne saurait manquer d'offrir un piquant intérêt au voyageur qui en parcourrait les points les plus remarquables, à la plume qui en entreprendrait l'esquisse pittoresque. Ce pays est la Russie; cette esquisse est celle que nous allons essayer.

En effet, lorsqu'on embrasse par la pensée ce vaste empire; qu'on en sillonne les provinces nombreuses, ici côtoyant les larges fleuves ou les descendant sur des barques fragiles, quelquefois sur de solides pyroscaphes; ici franchissant les plaines du nord sur des traîneaux en écorce d'arbres; ici gagnant le centre, emporté par la vapeur sur une ligne de fer; ici volant en télègue ou courant en tarantass ou chevauchant à dos de chameau dans les steppes herbeuses des Kirghis ou des Petits-Russiens; qu'on suit en esprit la formation de cet empire colossal, ses vicissitudes historiques, ses combats de géant dans les champs de Koulikoff, sur les bords du Don, aux plaines de Kazan; qu'on voit ensuite cette foi religieuse profonde et constante, ces monastères crénelés à la cime des collines, contre lesquels viennent se heurter des armées entières; ces moines qui, semblables à nos moines du moyen âge, revêtent la cuirasse, combattent comme des soldats; les guerres civiles impitoyables se faisant au nom d'un principe; ces princes à la figure tour à tour grandiose et barbare, et qui, en définitive, ont constitué la puissance moscovite; ces intrigues de cour, ces galanteries mystérieuses, comme

celles d'un sérail, quelquefois sanglantes et fatales, toujours ardentes et passionnées ; puis, ces conquêtes fabuleuses, un continent tout entier donné aux grands princes par une famille de marchands — les Stroganoff — et un aventurier, un Kosaque [1], dont la mort dénoue cette magnifique et sauvage épopée qu'on appelle la découverte et la conquête de la Sibérie; quand on descend ensuite aux mœurs intimes de cette nation slave, qui n'a jamais été guerrière que par nécessité, et dont les habitudes le sont devenues par les institutions; qu'on assiste à sa régénération sociale, à cet immense travail d'un peuple qui, tournant brusquement le dos aux principes de sa civilisation première, demande à l'Occident, qu'il connaît peu encore, le secours des sciences et des arts modernes : ici l'initiative, comme toujours, émane de haut; trois princes avant Pierre le Grand jalonnent la voie qui doit conduire la Russie à la civilisation nouvelle, ou plutôt qui doit faire affluer cette civilisation en Russie. L'époque de Pierre Ier, qui est pour nous, peuples de l'Occident, le point de départ de l'histoire moscovite, présente le spectacle d'un phénomène inouï, si on en excepte celui de Vladimir conduisant tout son peuple au baptême, le spectacle d'une nation se transformant tout entière, en moins d'un demi-siècle, à la voix de son chef : ici une capitale, qui peut rivaliser aujourd'hui avec les plus brillantes capitales européennes, sort comme par enchantement des bords fangeux d'un fleuve dont le lit est à peine tracé, Saint-Pétersbourg.

La Russie poursuit le cours de ses destinées; elle s'étend au nord, et va toucher les rives de l'océan Glacial; elle s'étend à l'ouest, les provinces de la Baltique sont à elle; elle s'étend au sud, la Crimée, le Kouban, le Caucase, la Géorgie, l'Arménie, lui appartiennent; et d'un autre côté les mœurs se polissent, sa cour

[1] Yermak.

devient une des plus galantes du monde : on y fait des petits vers, des quatrains et des madrigaux français ; on y adopte la poudre et les talons rouges ; une grande princesse préside un cénacle de beaux esprits, tout en enlevant leur plus belle province aux Turcs. Ainsi on arrive à l'époque actuelle, non sans passer par des transitions, des accidents, des nuances, qui seront indiqués à l'occasion ; je ferme la parenthèse. Quand, dis-je, on embrasse par la pensée tout ce pays, tous ces événements, toutes ces choses, l'imagination demeure étonnée, et l'on admire la grandeur, l'originalité, la poésie étrange de ce spectacle inouï.

On le voit, la Russie est pittoresque, elle est pittoresque dans sa nature, dans son histoire, dans ses mœurs, dans ses villes, dans ses monuments ; elle est pittoresque comme l'Espagne, comme l'Italie sont pittoresques, seulement d'une autre manière, à traits plus rudes et plus larges, à effets plus contrastés, plus heurtés, plus brisés.

Et je n'ai point parlé de ses traditions poétiques, de ces contes populaires des steppes, de ces écrits chevaleresques de la cour de Vladimir le Grand, splendide comme les cours fabuleuses d'Arthus et de Charlemagne. Sans doute ici il n'existe pas un corps de littérature complet, un ensemble de poëmes dont les héros soient connus comme nos Roland, nos Olivier, nos Renaud ; mais la tradition existe et elle se débrouillera. Déjà plus d'un jeune poëte se plaît à l'interroger.

Depuis quelques années on s'évertue à écrire sur la Russie, dont l'influence politique est désormais devenue considérable en Europe. Mais, disons-le, à part un petit nombre d'ouvrages, quelques rares études publiées dans la *Revue des deux Mondes* et ailleurs, il ne paraît sur ce pays que des livres remplis d'erreurs, ou des pamphlets : la Russie reste donc toujours pour l'Europe à l'état de terre *ignota*, que nous dérobent la distance, l'ignorance de la langue et le défaut d'une étude sérieuse et locale. Ce n'est

point effectivement à la suite d'un rapide voyage fait pendant la belle saison à Saint-Pétersbourg et à Moscou qu'on peut connaître la Russie, ses institutions, ses villes, son peuple, ses mœurs, son esprit national, sa littérature, ses arts, son histoire, l'expression et la valeur de toutes ces choses. Un voyage en Russie ne saurait être fructueux qu'après une longue initiation à l'histoire, à la langue, aux habitudes du pays. La Russie s'est transformée, il est vrai, s'est modifiée dans la manifestation de son existence, dans ce qui constitue sa vie extérieure; mais, au fond de tout cela, qu'on ne s'y trompe point, le caractère slave est resté le même; l'ancien boyard, le vieux Russe, est toujours là. Ce peuple n'a pas cessé d'être celui que les Tatars subjuguèrent et qui finit par soumettre à son tour les Tatars. De là, pusillanimité et orgueil, faiblesse et fierté; comme si le souvenir des jours de l'oppression venait alterner avec le souvenir du triomphe. Il est vrai, le triomphe naquit du sentiment de la force nationale, sentiment qui, dans le long cours de son histoire, il faut en convenir hautement, n'a jamais fait défaut au peuple russe.

Le caractère de ce peuple nous échappe à nous autres, vieux peuples d'Occident, qui voudrions rapporter toute chose à un principe commun; il nous échappe parce qu'il est mobile et plein de contrastes. Ainsi, les mœurs sont luxueuses dans les hautes classes; mais, au besoin, le Sarmate paraît, qui abandonne avec insouciance les mollesses de Capoue pour la rude existence des camps, les lambris dorés des palais pour la tente nomade du soldat.... Le peuple proprement dit est admirable de confiance et de résignation, d'où cette immense force morale du pays: aucune calamité ne saurait abattre le Russe; *avos* répond à tout, mot intraduisible qui signifie à la fois : confiance en Dieu, espoir au sort, soumission à la force des choses. La prévoyance lui manque, non pas qu'il en soit incapable, la politique de ses princes, depuis neuf siècles, a prouvé le contraire, mais dans la vie civile il trouve

plus commode de laisser cette intelligence dormir. Il y a des exceptions, la règle générale n'en existe pas moins. Généreux, magnifique, un peu vain, hospitalier et bienfaisant, il ne prend pas la peine de calculer, qualités de grand seigneur et de peuple jeune; ces qualités expliquent le dérangement de tant de fortunes russes.

Les faits historiques, comme les monuments qui leur appartiennent, ne sauraient être compris en entier sans la connaissance du peuple même auquel ils se rapportent. C'est ainsi que le voyageur qui traverse Kazan, par exemple, apprend qu'en 1552 les Russes, sous les ordres de Jean IV, s'emparèrent de cette ville, dernier boulevard des Tatars dans le pays, et qu'ayant fait, quelques années plus tard, la conquête d'Astrakhan, la Russie fut délivrée; voilà tout, c'est le fait. Mais où se trouve le pittoresque, l'accident caractéristique, l'expression nationale, la couleur poétique, celle du temps, des lieux, des circonstances? La prise de Kazan, comme nous le verrons en son lieu, est un de ces spectacles épiques dont la rude et sauvage grandeur éblouit et frappe l'imagination. Otez au poëme du Tasse cette finesse d'expression chevaleresque et d'élégance littéraire qui le caractérise, et vous aurez en petit le poëme de la prise de Kazan. Cette conquête rappelle aussi, sous les mêmes réserves, celle de Grenade par Isabelle la Catholique.

Ce que je viens de dire touchant Kazan peut s'appliquer à tous les faits dominants de l'histoire de ce pays étrange, à l'expression de ses mœurs, au caractère de ses habitants, à l'esprit même de sa littérature. Il n'est pas jusqu'aux sombres et sanglants épisodes de la désastreuse campagne de 1812 qui n'empruntent à la connaissance de la Russie et de son peuple un reflet d'originalité particulière qu'on ne soupçonnerait pas sans cette connaissance.

On me dira qu'en définitive il n'y a rien dans tout cela qui

rappelle l'Espagne brillante et chevaleresque, avec ses mœurs galantes et batailleuses, ses Arabes, ses paladins, son grand campéador, ses romances guerrières, et puis ses merveilles de Grenade et de Cordoue; l'Alhambra, l'Alcaïzin, les anciennes mosquées, que tout cela n'a rien de commun avec l'antique et monumentale Rome des empereurs, avec la Rome artistique et chrétienne des papes; que rien de tout cela n'est éclairé par le soleil d'Italie ou de Castille, qui dore les édifices comme les autres soleils dorent ailleurs les moissons; que rien de tout cela ne se réfléchit dans les flots du limpide Guadalquivir ou de l'Arno au murmure harmonieux.

Il est évident que la Russie n'est ni l'Italie ni l'Espagne, elle n'a ni Grenade ni Rome, ni Naples ni Cordoue, ni les antiquités de la ville éternelle ni les merveilles de la cité mauresque; mais elle a le soleil de la Chersonèse, elle a Kieff, la Rome moscovite, le Kremlin de Moscou, que Grenade lui envierait, amas d'églises, de cathédrales, de palais, de monuments, de coupoles d'or, d'aiguilles d'argent, de cloches colossales, de tours gigantesques, de créneaux, de places, de jardins, d'armes, de trésors, que sais-je? le Kremlin, quelque chose d'étrange, de rêvé, d'inouï!... elle a les palais des anciens Khans de Bakhtchisaraï. Si l'Arno et le Guadalquivir lui manquent, elle a le Dnièpr et le Volga, le Dnièpr où Vladimir baptisa ses peuples; le Volga, fleuve immense, qui pourrait porter des navires, et dont les eaux, dans leur cours de mille lieues, baignent des montagnes aux vertes forêts, des villes au front rayonnant, des écueils à la cime menaçante; qui traverse des déserts et des plaines fertiles, enrichit les cités de ses rives, reçoit le tribut de vingt autres fleuves[1], pour

[1] Treize rivières, grandes comme des fleuves, se jettent dans le Volga, ce qui sera indiqué en son lieu. Je dis treize, parce que je n'entends parler que des plus considérables.

aller, grossi de leurs eaux, majestueux et fier, se précipiter par soixante-douze embouchures, fleuve européen, dans une mer asiatique, et faire d'Astrakhan, bâtie sur son delta, une Venise kalmouque[1] à la physionomie slave.

Pays étrange que la Russie ! pays sans analogue dans le monde. Son nom se perd dans les ténèbres du passé, et ses historiens en ignorent la source exacte. Puissance slave, il ne saurait préciser l'époque où les Slaves vinrent l'habiter. Il sait seulement que vers le sixième et le septième siècle des peuples de cette race étaient établis dans les environs du lac Ilmen, et se partageaient la Russie avec d'autres peuples connus sous le nom général de Finnois ou Latiche. Au commencement du huitième siècle, les Slaves du midi furent subjugués par des barbares qui occupaient les bords de la Caspienne, et qu'on désignait sous le nom de Khazars. Versle milieu du siècle suivant, ce fut au tour des Slaves de Novgorod ou des bords de l'Ilmen; ils furent vaincus par les Varèguesou Scandinaves, ces mêmes Normands qui, à la même époque, jetèrent la terreur dans l'Europe. Les Slaves, plus tard, secouèrent le joug, mais ce fut pour tomber dans les guerres intestines, d'où ils ne sortirent qu'en demandant des chefs à ces mêmes Normands ou Varègues qu'ils avaient repoussés. Trois frères de cette race se rendirent à leur appel : c'étaient Rurik, Sinéus et Trouvor. Rurik se fixa à Novgorod[2]. L'arrivée de ces trois frères varègues est placée à 862. Les deux frères de Rurik étant morts[3], celui-ci réunit leurs possessions, et l'empire de Russie fut fondé. Novgorod en fut la première capitale, Novgorod la

[1] Bien que les Kalmouks soient essentiellement nomades, ils affluent en assez grand nombre à Astrakhan pour que cette image soit vraie. On y voit d'ailleurs aussi des Indiens, des Persans, des Boukhares, etc.

[2] Trouvor s'établit au sud, à Isborsk; Sinéus au nord-est, à Biélo-Ozéro.

[3] Deux ans après leur arrivée en Russie.

Grande, la ville anséatique, la ville libre, la ville républicaine!

Les conquêtes commencèrent, et deux siècles étaient à peine écoulés, que le nouvel État avait, pour marquer ses limites, à l'ouest, la Baltique, la Diina, le Boug et les monts Krapaks; à l'est, la Bulgarie orientale; au sud, les cataractes du Dnièpr et le Bosphore cimmérien; au nord, enfin, la Finlande et les rives de la mer Blanche.

Une des premières conquêtes faites par le successeur de Rurik, Oleg, fut Kieff, et cette ville devint aussitôt la résidence du grand prince. Vladimir se plut à la fortifier, à l'embellir, à la remplir de monuments; au dire des chroniqueurs du temps, il en fit une seconde Byzance. La cour de ce prince était d'ailleurs magnifique et somptueuse; ses guerriers forts et courtois; aussi l'imagination des poëtes en fit-elle le séjour de la vieille chevalerie slave, dont les preux allaient exercer leur courage contre les Pétchénègues, peuple guerrier qui habitait la rive occidentale du Volga.

Cette période de conquêtes et de gloire dure jusqu'à la mort de Yaroslaff, le successeur de Vladimir (1055). Yaroslaff eut la faiblesse de diviser ses États entre ses fils et d'établir ainsi ce que les historiens russes appellent le système des apanages, sorte de régime féodal imparfait qui se bornait à obliger les princes apanagés, tous d'ailleurs indépendants les uns des autres, à reconnaître l'autorité suprême du chef de l'État, qui portait le titre de *grand prince*. A cette époque, les quatre principautés les plus importantes étaient celle de Kieff, où régnait le grand prince; celles de Vladimir, de Smolensk et de Novgorod, l'indomptée. On comprend qu'un système politique de cette nature ne pouvait manquer de devenir bientôt une source de guerres intestines, de révolutions, de troubles incessants; les villes étaient prises et dévastées, d'autres se fondaient ou devenaient le siége de nouvelles principautés, comme Vladimir, après que le prince

André Bogoulobsky se fut emparé de Kieff et l'eut livrée au pillage.

Mais un malheur plus grand encore menaçait la Russie, celui de l'invasion étrangère.

On sait comment des hordes de Mongols ou de Tatars, conduites par Témoutchine, dont nous avons fait Gengis-Khan, s'emparèrent de la Chine au commencement du treizième siècle. La Chine subjuguée, les barbares se répandirent au loin. En 1223 Gengis-Khan envoya un de ses lieutenants au delà de la mer Caspienne. Celui-ci, après diverses conquêtes, défit les Polovtsis et les poursuivit jusqu'aux frontières russes. Quatorze ans plus tard, le khan Bâty passait ces frontières à la tête de trois cent mille Tatars. Les grands princes désunis ne purent que se faire tuer, mais leur mort ne sauva pas la Russie : elle tomba au pouvoir des hordes de Bâty.

Les massacres et l'incendie se promenèrent dans ce malheureux pays, qui s'humilia et souffrit. Heureusement la politique des khans respecta la religion; ce fut le principe du salut, car la religion entretint le sentiment de nationalité, avec lequel un peuple n'est jamais asservi.

Plus d'un siècle se passa, lorsque le grand prince de Moscou comprit que, pour commencer l'affranchissement de la Russie, il fallait joindre l'unité politique à l'unité religieuse, et il se mit à battre en brèche le système des apanages, absolument comme Louis XI fit en France celui de la féodalité. Une première grande bataille eut lieu contre les Tatars, sur les bords du Don, dans les champs de Koulikoff, — c'était en 1380, — bataille de géants, où deux armées de trois cent mille hommes vinrent s'entre-choquer avec fureur. Le combat fut long et terrible. L'étendard de la croix flottait sur les bataillons russes, dont il doublait le courage. Les barbares furent battus, et le grand prince Dmitri prit le surnom de *Donskoï*. Désormais la Russie put rêver sa délivrance. Il lui fallait cependant attendre encore cent cinquante ans pour qu'elle fût com-

plète. Jean III la décréta[1], le même qui soumit la fière Novgorod, et Jean IV la couronna par la prise de Kazan.

Déjà la Russie, sous ces deux princes, avait ouvert ses frontières à l'Occident; des savants et des artistes y avaient été appelés, des ingénieurs, des fondeurs, des architectes.

Je n'entrerai point ici dans des détails historiques, mon objet n'étant que d'indiquer quelques grands faits, les plus importants, au point de vue de cet ouvrage. Je laisserai donc le règne de Jean IV, règne glorieux[2], qui fut juste et paternel dès l'abord, pour devenir plus tard hideusement tyrannique. La plume se refuse à tracer les sauvages barbaries de ce Néron moscovite, que l'histoire a surnommé le *Terrible*. On l'a comparé à Louis XI, on a eu tort. Celui-ci n'était cruel que par politique ou crainte personnelle; l'autre l'était par tempérament et fantaisie.

Le successeur de Jean IV fut faible et pusillanime. Son beau-frère, Boris-Godounoff, régna réellement sous son nom; mais cela ne suffisait pas à l'ambition de celui-ci, qui rêvait la couronne même. Un dernier rejeton de la race de Rurik restait, le tsarévitch Dmitri; il fut secrètement assassiné par les ordres de Godounoff qui, à la mort de Théodore, père de ce malheureux prince, se fit couronner.

Il faut placer à ce dernier règne l'époque où les paysans russes furent attachés à la glèbe. Depuis la conquête de Kazan et d'Astrakhan, l'intérieur du pays menaçait de se dépeupler, chacun voulant aller s'établir dans les contrées fécondes que baigne le Volga; on ne crut pouvoir arrêter le mal qu'en attachant les hommes de la terre à la terre. Telle est l'origine de la servitude des campagnes russes, qui ont inspiré tant de magnifiques et ignorantes déclamations à nos tribuns républicains.

[1] Il refusa le tribut aux Tatars, et se déclara indépendant.

[2] Ce fut sous ce prince qu'eut lieu la conquête de la Sibérie, dont il sera question en son lieu.

M. Prosper Mérimée, par son intéressant ouvrage du *Faux Dmitri*, a dernièrement initié la France et l'Europe à ce dramatique épisode qui vient ici passionner l'histoire de Russie. Nous sommes en 1615. Un jeune moine, du nom d'Otrépieff, auquel le hasard avait donné une étrange ressemblance avec le tsarévitch Dmitri, la victime de Godounoff, forma le hardi projet de se faire passer pour lui. Il gagna la Pologne, où les partisans ne devaient pas lui manquer. C'était une trop belle occasion pour elle de susciter des embarras à la Russie. Or, sans s'inquiéter de la vérité ou de l'imposture, elle accepta Otrépieff pour ce qu'il voulait être. Le palatin de Sandomir lui promit sa fille en mariage, la belle Marine. Le bruit du salut miraculeux du tsarévitch Dmitri se répandit en Russie; Otrépieff y eut bientôt de nombreux adhérents; les cosaques du Don se joignirent à lui. Il fut défait à une première bataille, mais sa cause fit de nouveaux progrès, et Godounoff étant mort dans ces entrefaites, le triomphe de l'imposteur fut assuré. Le fils de Godounoff périt violemment avec sa mère, et Otrépieff fut élevé sur le trône des tsars et déclaré leur héritier légitime! Une conspiration l'en fit descendre, et la mort accompagna sa chute. Le prince Schouïsky, qui avait conduit le complot, fut couronné à sa place. Mais de nouveaux prétendants, c'est-à-dire de nouveaux imposteurs qu'avait allé-chés la fortune d'Otrépieff, surgirent bientôt, et la Russie se trouva engagée dans une voie de guerres civiles inextricables. A son tour le prince Schouïsky fut précipité du trône des tsars, qui devint le but de toutes les ambitions. Au milieu de ces troubles, et pour en sortir, on choisit pour tsar un Polonais, Wladislas, fils de Sigismond. Il tomba comme les autres, et la Russie se trouva plus que jamais livrée aux guerres intestines, aux révoltes, au pillage, à l'assassinat, à tous les désordres, à toutes les horreurs de l'anarchie, lorsqu'un bourgeois de Nijni-Novogorod, Minine, s'adressa à ses concitoyens, les toucha par le tableau des souffrances

de la patrie, obtint d'eux les sacrifices nécessaires, lui-même fit don de sa fortune. Une armée est levée, le prince Pojarsky se met à sa tête, marche sur Moscou; les Polonais, qui tenaient cette ville, sont battus, et la Russie est délivrée.

Alors les députés des villes furent mandés, et ils procédèrent à l'élection régulière d'un prince de race russe. Le choix tomba sur Michel Romanoff, jeune homme de seize ans (1613), le chef de la dynastie actuelle, l'aïeul de l'empereur Nicolas.

Romanoff trouva la Russie haletante et brisée des malheurs récents, qui eurent du moins cet avantage de mettre dans un relief plein d'éclat la force d'âme virile et le sentiment de nationalité vivant au cœur du peuple, ce qu'attestait son attachement à la descendance de Rurik. Les ambitions ont beau se remuer et entretenir les troubles dans un pays, les peuples se raffermissent par leur souffrance même dans les principes de leur foi politique. Malheur au peuple qui en manquerait ou qui, à un moment donné, sacrifierait tout au calme... le calme, dans certains cas, est le suaire du patriotisme; alors vienne le premier ambitieux, un aventurier, un condottiere, un moine défroqué, si vous voulez; qu'il soit hardi, qu'il fasse naître la terreur et promette la paix, et tout est dit : le faux Dmitri est couronné.

Donc les Russes supportèrent bravement dix années de troubles et de guerres civiles, comme ils avaient supporté trois siècles d'asservissement; mais ils arrachèrent leur pays des mains polonaises, comme ils l'avaient arraché à la domination tatare.

On peut comprendre pourquoi j'ai jeté dans ces pages préliminaires quelques jalons ou points de reconnaissance à travers les vieilles annales de la Russie, généralement si peu connues de nous. Dans le voyage que nous allons entreprendre, nous nous trouverons plus d'une fois au milieu de ces annales mêmes, car elles sont à Kieff, à Moscou, à Kazan, à Saint-Pétersbourg, en

vingt autres lieux, et il ne saurait être inutile, je le pense du moins, d'avoir quelque idée de l'enchaînement général de leurs événements les plus remarquables.

Entre Michel Romanoff et Pierre Ier, la Russie ne compte que trois tsars, y compris même Jean, le frère de ce dernier. Jean ayant renoncé à sa part du trône, Pierre jeta dans un couvent sa sœur Sophie, dont l'esprit viril et l'énergique ambition lui faisaient craindre plus d'un embarras; après quoi il punit les strélets qu'elle avait soulevés contre lui, et régna seul.

Règne singulier et prodigieux, qui donne la mesure de la puissance à laquelle pouvait s'élever la Russie, et de la puissance plus grande qui, peut-être, l'attend encore; car Pierre le Grand, ne l'oublions pas, n'a pris notre civilisation que comme moyen; d'ailleurs ses lois, ses règlements, ses institutions, tout dans l'idée de ce prince consacrait le principe russe. On n'a point assez remarqué qu'en étendant ses longs bras au nord comme au sud, comme à l'occident et à l'est; qu'en fondant des villes, qu'en créant une flotte et une armée, Pierre Ier ne rêvait qu'une chose, la concentration de la force nationale, qu'il soumit à une puissante organisation hiérarchique, d'où l'obéissance et la soumission. La force nationale en fut décuplée. La pensée du tsar était un germe : on sait s'il a été fécond.

On ne saurait le répéter trop souvent : la civilisation occidentale a poli les Russes, leur a donné les formes et les manières; elle a assoupli, si je puis dire, les muscles de ce rude peuple, elle en a régularisé le jeu, mais sans toucher au caractère national. La discipline s'est étendue à toute chose : de l'armée elle a passé, avec la hiérarchie des grades, au service administratif; on en trouve même un reflet dans les salons. Tout cela remonte à l'autocratie impériale, qui a concentré dans son action paternelle toutes les forces vives du pays : de là la nationalité du pouvoir absolu, dont l'expression se retrouve dans les moindres détails

de la vie commune, et toujours avec ce caractère de patronage qui explique sa puissance.

J'ai été à même d'étudier la Russie il y a un quart de siècle; après une absence de plusieurs années, j'y suis revenu passer peut-être encore quelques années, et j'ai pu m'assurer qu'en même temps que les formes de notre civilisation, descendues des hautes classes, vont s'étendant aux couches inférieures de la hiérarchie sociale, l'esprit de nationalité, par une action analogue, va répandant partout ses racines plus vigoureuses et plus puissantes.

Les ébranlements européens viennent s'arrêter à la grande terre de Russie; et l'on serait dans une grave erreur si l'on voulait prendre comme exemple contraire cet essai de révolution semi-politique, semi-militaire, qui signala l'avénement de l'empereur Nicolas; ou ce semblant de société secrète qui, après 1848, motiva la condamnation de quelques jeunes fous, plus coupables au fond d'exaltation juvénile que de tout autre chose. D'ailleurs, que les révolutionnaires européens ne s'abusent pas, s'il y a quelque chose qui ressemble à un esprit de fronde en Russie, cet esprit n'a rien qui leur soit sympathique, c'est un esprit tout slave qui se repaît de visions slaves, et rêve dans l'avenir moscovite le veleché de Novgorod la Grande.

Les progrès marchent toutefois. Les idées de sages réformes et d'utiles améliorations occupent les meilleurs esprits, y compris celui de l'empereur. Le pouvoir autocratique est sans bornes pour faire le bien; il deviendrait impuissant s'il voulait faire le mal; et je n'appelle point *le mal* une erreur, un accident, un ministre incapable, quelque chose de passager, et qui ne résulte jamais d'une volonté mauvaise, mais de la religion surprise du souverain ou de sa raison abusée. Principal ressort de l'activité sociale, un tsar n'a pas le temps d'être un roi fainéant, et en ceci, il faut le dire, la nature a assez bien traité la Russie : on dirait que Pierre

le Grand ait laissé une partie de son âme à tous ses successeurs, comme il leur a laissé le plan de ses institutions. L'empereur Nicolas est un digne descendant de ce grand homme, seulement il n'a hérité que de ses qualités. Pierre I[er] tenait un peu des rudes temps où il vécut. Nicolas a la force de volonté, la fixité des idées et la puissance morale de son aïeul, mais non ses violences de caractère; il est maître de lui, et s'il arrive qu'une surprise l'emporte, la réparation ne tarde pas à venir. On le craint et on l'aime, le peuple surtout, qui se trompe si rarement sur les intentions de celui qui le gouverne. Le peuple sait que si son tsar récompense impérialement le général qui a gagné une bataille ou ajouté une province à l'empire, il appelle à lui et embrasse comme on embrasse un enfant le pauvre journalier barbu dont l'héroïsme vient de sauver *une âme chrétienne,* en arrachant une victime aux flammes, ainsi que cela vient d'avoir lieu [1].

J'ai dit que le pouvoir autocratique serait désormais impuissant pour faire le mal, car il heurterait un écueil contre lequel il se briserait à la longue, l'opinion publique. L'abus du pouvoir n'est possible que dans des temps de barbarie, ou lorsqu'il s'est fait dictature révolutionnaire. Un Jean IV ne serait pas plus possible de nos jours en Russie qu'un Louis XI en France. Les lumières que Dieu a versées dans les âmes ne sont point de vaines choses; les idées de droit et de justice non plus. Il y a entre les sociétés de l'Europe, comme entre les peuples du monde entier, une solidarité morale qu'on ne saurait révoquer en doute; cette solidarité les sauvera des abus du pouvoir absolu : puisse-t-elle les sauver aussi des abus plus terribles du pouvoir démocratique, dont la tyrannie est la plus odieuse de toutes!

Je reviens. Cet ouvrage n'exprimera ni doctrine politique ni opinion préconçue d'aucune sorte sur ce pays. C'est un simple

[1] Cet hiver, à l'incendie du théâtre de Moscou. Ce fait sera raconté en son endroit.

voyage qui a pour objet de reproduire la Russie pittoresque; et, comme je l'ai dit, pittoresque dans son aspect matériel, pittoresque dans son expression morale, pittoresque dans sa société, ses mœurs, son histoire, son peuple, sa littérature.

On comprend que ce point de vue-là ne saurait s'accommoder de raisonnement et de théorie politique ou philosophique. Le voyageur ne tarderait pas à devenir fastidieux, qui, en racontant ses voyages, monterait dans une tribune ou se draperait dans un manteau de doctrinaire.

Nous allons donc voyager en Russie. Nous parcourrons de vastes espaces, comme on fait dans ce pays, tantôt en télègue, tantôt en traîneau ou en diligence; quelquefois dans de simples embarcations, sur les fleuves ou les lacs, quelquefois entraîné par de rapides pyroscaphes, pour prendre nos points d'arrêt aux seuls lieux intéressants et remarquables à quelque titre.

L'itinéraire que nous suivrons est tracé à large ouverture de compas, si l'on peut ainsi parler, et comme cela se doit dans des contrées dont les limites touchent aux points les plus reculés du monde.

On peut voir ici la ligne de notre route, ou, si l'on préfère, le sommaire des lieux que nous allons visiter. Et d'abord la géographie du globe m'indique une première division : la Russie d'Europe et la Russie d'Asie. J'ai établi dans la première trois haltes principales, qui formeront les trois premières parties de ce voyage, ayant elles-mêmes leurs divisions naturelles. Quant à la deuxième, elle comprend à elle seule la quatrième grande section de l'ouvrage.

RUSSIE D'EUROPE. — *Première partie.* Saint-Pétersbourg et ses environs, sous le double aspect de l'été et de l'hiver. La Finlande, voisine de l'Ingrie, la terre des lacs, des forêts solitaires et des mœurs patriarcales. Ici une échappée sera faite jusqu'aux rives de la mer Blanche, à Arkhangel, cette première porte de la Russie

ouverte sur l'Europe occidentale. Retour à Saint-Pétersbourg, route de cette capitale à Moscou. Points de repos : Novgorod, jadis la Grande, la puissante, la républicaine! Valdaï, avec son lac pittoresque, ses gracieuses collines, où je ne sais quelle vieille géographie française plaçait autrefois les sources du Volga; Torjok, avec ses maroquins brodés et ses coupoles byzantines; Tver, avec ses souvenirs historiques, son gouverneur militaire, et le Volga, qui y a commencé son cours de mille lieues! Moscou la Blanche, avec son kremlin, ses églises, ses couvents, ses environs pittoresques et ses merveilleux et dramatiques souvenirs.

Deuxième partie. Route de Moscou a Nijni-Novgorod. Le Volga, ce fleuve géant, comme il a été appelé, avec les villes, les montagnes, les paysages qu'il arrose, les peuples qui habitent ses rives, jusqu'à Astrakhan, bâtie à son embouchure dans la mer Caspienne. Une halte dans cette ville semi-kalmouke ferme cette deuxième partie de l'ouvrage.

Troisième partie. Celle-ci nous fera connaître le Caucase, les provinces méridionales de la Russie, la Crimée, Odessa, la Russie Blanche, la Petite Russie, le pays des Kosaques zaporogues (au delà des cataractes) et Kieff, la Rome moscovite, avec ses catacombes, son grand monastère, ses reliques saintes, ses traditions populaires, ses *bilines*[1] et ses souvenirs poétiques de la cour de Vladimir le Grand, ce Charlemagne russe!

Russie d'Asie. — *Quatrième partie.* L'Oural et la Sibérie. Cette dernière partie suivra les précédentes sous forme d'annexe : on comprend qu'elle ne saurait avoir avec celles-là que des rapports éloignés.

Si la Sibérie, avec ses grandes chaînes de montagnes, ses mines d'or, ses condamnés, ses colonies, ses établissements nouveaux, ses forêts vierges, ses fleuves glacés, ses peuples nomades et

[1] Contes nationaux.

variés, ses mœurs non moins diverses, ses villes perdues, ses chasses aux bêtes fauves dans ses déserts; si ce pays, à lui seul plus vaste que l'Europe, et dont la découverte et la conquête présentent à l'œil étonné les proportions d'une épopée sauvage et grandiose, est digne d'intérêt, il ne saurait, toutefois, dans un livre de la nature de celui-ci, comprendre que la moindre partie, car, étudiée avec quelque détail, la Sibérie pourrait fournir à elle seule le sujet d'un ouvrage volumineux; mais dans la part que je lui ai faite, si amoindrie qu'elle puisse paraître, comparée à l'étendue et à l'importance de cette contrée, on pourra prendre une idée quelque peu exacte de sa physionomie, de sa nature, et de tout ce qu'à ce point de vue elle présente de plus généralement saillant et caractéristique.

Je ne prétends pas que le plan adopté pour cet ouvrage soit le meilleur; mais je n'ai pu en trouver un autre qui répondît plus nettement à mon objet. Je n'avais pas à étudier la Russie en savant qui ne doit négliger aucun détail, mais à la parcourir en artiste voyageur, un peu philosophe, un peu poëte, qui ne descend un instant aux détails que pour leur demander l'expression de l'ensemble; il ne s'agissait pas d'en faire l'autopsie, mais d'en reproduire la vie; non pas de la pointiller, mais de la peindre. Que si, malgré ma volonté, au lieu d'un tableau je ne suis parvenu qu'à faire une esquisse, je m'en consolerai si, comme je l'espère, l'esquisse ne manque pas de fidélité.

Saint-Pétersbourg, mai 1853.

PREMIÈRE PARTIE

SAINT-PÉTERSBOURG. — ASPECT D'ÉTÉ.

I

Vue générale. — Origine.

Une grande merveille, créée dans le siècle dernier, et à laquelle chaque jour ajoute, si l'on peut dire, une nouvelle merveille, est, sans contredit, la ville de Saint-Pétersbourg. Cette magnifique cité, encore peu connue malgré la facilité des communications modernes, peut être considérée comme la manifestation la plus complète du génie moscovite ; elle porte, comme imprimés sur tous ses édifices, cette force de volonté, cet esprit de persistance inhérent à la nation russe[1], qui ne servent pas seulement à fonder des capitales, mais encore à asseoir les bases des grandes puissances.

Lorsque par une belle journée d'été, après avoir traversé la mer Baltique et laissé derrière lui Cronstadt, aux murs sombres et menaçants, le voyageur, quittant les eaux glauques et clapo-

[1] Ce que je dis ici de la nation moscovite ou de son gouvernement, qui en est l'expression générale, ne saurait se rapporter aux Russes pris individuellement, auxquels, par une anomalie que je ne puis que constater, l'esprit de persévérance fait habituellement défaut.

teuses du golfe de Finlande, se trouve tout à coup transporté, par un rapide paquebot, au sein même de la splendide cité de Pierre le Grand, il reste frappé d'étonnement à la vue du tableau qui se présente à ses yeux.

La Néva n'est point, en effet, un fleuve ordinaire. Large comme un Bosphore, profonde comme une mer, limpide comme le lac d'où elle s'échappe [1], elle coule à pleins bords, reflétant dans la transparence de sa surface une double rangée de palais élégants, d'édifices somptueux, de monuments de bronze, d'or, de porphyre, de marbre, de granit, semés avec profusion sur ses rives.

La ville apparaît donc aux yeux du voyageur émerveillé sans aucune de ces vulgaires transitions qui préparent ailleurs l'approche des grandes cités. On dirait, à la voir ainsi fraîche et rayonnante sur les bords de son large fleuve, qu'elle ait été créée par la baguette de quelque fée. Vue du point que je viens d'indiquer, et d'où je l'aperçus en y arrivant, la ville de Saint-Pétersbourg n'offre rien que de monumental aux regards. La moindre maison y est un hôtel, le moindre hôtel un palais; les palais pourraient être pris pour des temples.

Certes, à l'aspect de ce pittoresque et saisissant tableau, de ce fleuve sillonné en tous sens par les bruyants pyroscaphes, et que les navires remontent, toutes voiles dehors, et comme ils feraient un bras de mer; à la vue de ces quais taillés dans les carrières de la rude Finlande et qui encaissent ses eaux entre leur double flanc de granit, de ces coupoles d'or, qu'on prendrait, à leur étincellement, pour des météores embrasés dans l'espace, de ce pont de bronze et de granit, de ces autres ponts qui flottent et fléchissent sous le perpétuel roulement des voitures et des droschkis; à la vue de ce panorama varié, vivant et magnifique,

[1] Le lac de Ladoga, appelé autrefois Nev ou Néva, à soixante verstes ou kilomètres de Saint-Pétersbourg, ces deux mesures ne diffèrent que d'un vingt-cinquième.

certes, le voyageur étonné est loin de songer qu'aux mêmes lieux on n'eût distingué, il y a à peine un siècle et demi, que de vastes marais couverts de bois et traversés par un fleuve solitaire, dont le cours, continuellement obstrué par les herbes et le sable qu'il entraînait, répandait ses eaux parmi les algues de ses rives, où il entretenait des miasmes putrides. C'était un désert humide et malsain, jusqu'au moment où l'hiver venait le changer en un désert de glace.

Or, ce désert appartenait à la Suède ; il fallut la vaincre pour le lui arracher ; il fallut vaincre ensuite le désert, c'est-à-dire dessécher les bas-fonds, consolider les vases, percer les bois, purifier les airs, créer, si l'on peut dire, un sol où pût s'asseoir une ville, et une atmosphère où pût respirer un peuple[1] ; c'était un miracle à faire ; il fut fait par la volonté d'un homme, mais d'un homme qui commandait à une nation disciplinée.

J'ai déjà fait remarquer dans l'introduction qui précède ces pages, et il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici que nous avons, à l'endroit de la Russie, des opinions beaucoup trop absolues et parfaitement erronées ; nous les tenons de Voltaire, qu nous en a tant donné de fausses. C'est ainsi qu'il nous fait considérer le fondateur de Saint-Pétersbourg comme le premier prince moscovite qui ait eu l'idée d'introduire en Russie la civilisation occidentale ; c'est une erreur. Lorsque Pierre Ier entreprit de donner à la Russie la civilisation des peuples européens, il ne fit que développer la pensée de Jean III, de Jean IV, de Boris-Godonnoff, et surtout de son père, le tsar Alexis ; mais, doué d'un génie que n'avaient pas eu ces princes, il mit, si l'on peut dire, la civilisation à l'ordre du jour, et la décréta par un oukase. Ajoutons que la force des choses poussait la Russie dans les voies occiden-

[1] En 1614, une maladie contagieuse, produite par les miasmes pestilentiels qui s'exhalaient des marais de l'Ingrie, emporta toute la garnison d'une forteresse suédoise (*Santzer Nya*) qui gardait cette province. Deux soldats seuls furent épargnés.

tales. Que pouvait-elle faire entre ses voisins inquiets de l'Ouest et ses voisins barbares de l'Orient et du Midi, sinon se tourner vers l'Europe pour demander à ses institutions la force de se défendre et la force d'attaquer? Pierre Ier le comprit, aussi s'attacha-t-il d'abord aux institutions militaires.

Il se ressouvint que les Russes avaient autrefois possédé l'Ingrie, témoin la grande victoire du prince de Novgorod sur les bords de la Néva[1], en 1241. Or, ce tsar, qui voulait *ouvrir une fenêtre sur l'Occident*, comme il disait, avait jugé que l'extrémité du golfe de Finlande, à l'embouchure de la Néva, était le lieu convenable à ses desseins. Mais la Néva et le golfe étaient au pouvoir des Suédois; il déclara la guerre aux Suédois. « Je sais qu'ils l'emporteront d'abord, dit-il avec cette conscience de l'homme supérieur qui n'abandonne rien au hasard; mais, à force de nous battre, ils nous apprendront à les vaincre[2]. »

En 1703, l'Ingrie et le cours entier de la Néva appartenaient aux Russes.

Ce fleuve, à quelques kilomètres de son embouchure, se divise en diverses branches, toutes larges et profondes, formant ainsi plusieurs îles, alors basses et marécageuses, aujourd'hui l'une des plus charmantes parures de Saint-Pétersbourg. Cette disposition topographique avait frappé Pierre le Grand. Il désigna, pour y bâtir une forteresse, un îlot merveilleusement situé entre le fleuve, qui l'entourait d'un côté, et un marais impraticable, qui le gardait de l'autre. Cette forteresse devait protéger la ville que, dans sa

[1] Le prince Alexandre Ier Yaroslavitch, de Novgorod, gagna aux bords de la Néva une grande bataille sur les Suédois auxquels s'étaient réunis les chevaliers teutoniques (1241), ce qui valut au vainqueur le surnom de *Nevsky*, adjectif qualificatif tiré de Néva.

D'ailleurs, deux siècles auparavant, les possessions des Novrodiens, dans le Nord, s'étaient étendues jusqu'à Arkhangel.

[2] Paroles de Pierre le Grand après la défaite de ses troupes sous les murs de Narva.



pensée, il avait arrêté de fonder sur ces rives. C'était la fenêtre qu'il voulait ouvrir sur l'Europe occidentale.

L'îlot (Yéni-Saar, île aux lièvres) fut exhaussé, et la première pierre de la forteresse, dont le tsar lui-même avait tracé le plan, fut posée le jour de la Sainte-Trinité. Les ouvriers furent appelés de tous les points du vaste empire. Kosaques et Finnois, Kalmouks et Ingriens accoururent à l'œuvre, et comme les outils manquaient à ces *misérables*, suivant l'expression du chroniqueur (Nestesuranoï), ils creusaient la terre avec leurs mains et la transportaient dans le pan de leurs robes. L'ardeur était si grande, et la présence du maître les électrisait de telle sorte qu'au bout de cinq mois ils avaient terminé l'intérieur des ouvrages. La forteresse une fois armée, les travaux de la ville commencèrent. La nouvelle cité fut appelée Saint-Pétersbourg, du nom de l'apôtre saint Pierre, sous la protection duquel elle fut placée.

Mais ses constructeurs devaient travailler le mousquet à l'épaule, car les Suédois étaient là qui ne voyaient pas d'un œil paisible s'élever cette ville, qui allait désormais tenir en échec leurs possessions finnoises [1]. On se battit, les Suédois furent repoussés, et Saint-Pétersbourg s'éleva rapidement. Mais quels travaux gigantesques ! il fallait en même temps abattre les forêts, relever le sol, le raffermir à force de pilotis, creuser des routes souterraines pour l'écoulement des eaux ; en un mot, vaincre partout la nature après avoir vaincu les hommes !

Il faut dire que, à l'exception de la forteresse, les premières constructions de la jeune capitale furent faites en bois. Cependant des maisons de pierre ne tardèrent pas à s'élever ; puis des monuments, puis des quais de granit vinrent border le fleuve ; les canaux concentriques, qui embrassent de leur triple sinuosité

[1] Ils prévoyaient bien. Aujourd'hui, à l'exception d'une petite partie de la Laponie occidentale, toute la Finlande, du golfe de Bothnie aux rives du lac Onéga, appartient aux Russes.

les grands quartiers de la ville, furent également revêtus de granit, et garnis de balustrades de fer ; les coupoles, les aiguilles, les croix grecques, s'élancèrent rayonnantes dans l'espace, et bientôt, sortant de ces marais, naguère impurs, de ces bois, repaires des bêtes fauves, de ces rives fangeuses et toujours inondées, la merveilleuse cité, l'œuvre de Pierre le Grand, s'épanouit aux regards avec ses îles fraîches et parfumées, avec ses palais, ses hôtels, ses églises, ses monuments de granit et d'airain, et se penchant sur les eaux de son fleuve, désormais dominé, contenu et fier de lui servir de miroir, elle se sourit complaisamment à elle-même.

J'entrai à Saint-Pétersbourg au mois de juin, par une de ces admirables journées d'été dont j'ai parlé, et sur un de ces élégants pyroscaphes qui y arrivent chaque semaine de Stettin.

D'abord je n'aperçus aucune transition entre les côtes boisées du golfe, entre la baie sablonneuse où viennent se perdre les eaux de la Néva et les premières habitations qui annoncent la capitale des tsars. A peine a-t-on remarqué les toits et les hauts fourneaux de quelques usines échelonnées le long du rivage et quelques magasins épars çà et là, qu'on se trouve dans le large et beau fleuve bordé de palais et de monuments. A gauche, c'est une île, Vassili-Ostroff [1], où devait primitivement s'élever Pétersbourg, et qui n'en forme plus aujourd'hui qu'une section : c'est à la fois le quartier latin et le quartier marchand. Aussi ces belles maisons, si blanches et si coquettes, appartiennent-elles à des négociants. Plus loin est l'Académie des beaux-arts, dont le bâtiment est d'un goût si pur et si classique ; plus loin, après cet obélisque en marbre gris, élevé à la mémoire du maréchal Roumiantzoff, sur la place de ce nom, c'est le premier corps des cadets de l'armée, vaste institution militaire due à l'impératrice Cathe-

[1] Ile de Basile.

rine II. C'est ensuite le long bâtiment de l'Université, qui renfermait autrefois toute la haute administration (les douze colléges); celui de l'Académie des sciences, et enfin la Bourse, qui s'élève au bout de l'île, en amont du fleuve, en face de la forteresse : c'est un des plus beaux édifices de Saint-Pétersbourg. On pourrait le prendre pour un immense temple grec dont quarante colonnes doriques décorent le pourtour, et que semblent garder, comme deux sentinelles avancées sur les bords de l'eau, deux phares jumeaux, semblables à deux grandes colonnes rostrales.

Sur le côté opposé, celui qui regarde Vassili-Ostroff, se déroule le quai Anglais, avec la longue ligne de ses hôtels élégants, la bordure de granit qui encaisse le fleuve et ses larges trottoirs, toujours balayés et sablés comme pour une fête. Parmi ces hôtels, tous décorés de balcons de marbre comme des palais vénitiens, s'élève le fronton classique et la colonnade corinthienne du Musée Roumiantsoff, dont les feuilles d'acanthe donnent asile à une immense colonie de pigeons, volatiles fort respectés du peuple russe. Le quai aboutit au sénat, contre lequel s'adosse la belle demeure de feu madame la comtesse de Laval, petit chef-d'œuvre d'architecture moderne, et qui fut longtemps l'une des maisons les plus hospitalières de Saint-Pétersbourg, où l'hospitalité est si commune. Qu'il me soit donc permis, au sujet de cette maison, d'ouvrir ici une parenthèse.

II

L'hôtel Laval.

En 1796, on put voir arriver à Riga, en modeste équipage, un jeune homme à la physionomie ouverte, au front intelligent, à la tournure distinguée : c'était un de ces nombreux gentilshommes

français que le vent révolutionnaire poussait hors de leur patrie, M. de la Loubrerie-Laval. Le comte Pahlen, alors gouverneur militaire de la Livonie, accueillit le jeune homme avec une exquise bienveillance, et lui ouvrit sa maison. La protection de M. de Pahlen fut bientôt acquise au jeune émigré, qui partit pour Saint-Pétersbourg chargé des plus honorables recommandations. Les salons de la capitale s'ouvrirent à M. de Laval, dont l'esprit et le ton parfait lui gagnèrent, dès l'abord, le bon vouloir de la société. Mais un étranger qui vient s'établir en Russie ne saurait passer sa vie à fréquenter les salons : il faut qu'il se pose d'une manière fixe, et on ne peut s'y poser qu'en entrant au service de l'État, c'est-à-dire dans l'administration ou les armées. M. de Laval entra dans un régiment de la garde avec le grade d'officier, et eut le bonheur de devenir l'aide de camp de son premier protecteur, M. le comte de Pahlen. Plus tard, il se maria, et quitta l'uniforme militaire pour entrer au ministère des affaires étrangères, où il fut attaché.

Cependant M. et madame de Laval firent un voyage en Europe. Ils parcoururent l'Angleterre, et allèrent visiter M. le comte de Provence à Hartwell. Là, ayant connaissance de l'état de gêne où se trouvait le royal proscrit, ils sollicitèrent l'honneur de venir à son secours ; madame de Laval mit à sa disposition ses diamants ; l'offre ne fut point acceptée que je sache, mais elle était généreuse, car le comte de Provence était un exilé, alors sans espoir de retour, ni plus ni moins que M. le comte de Chambord aujourd'hui. Mais il ne devait pas en être ainsi : l'empire de Napoléon le Grand, si solidement assis qu'il parût, s'écroula un beau matin comme une vieille masure : il était vieux, en effet, car le temps, pour les empires comme pour toute chose, mesure la durée au principe de la fondation. La restauration se fit en France, et Louis XVIII, qui se ressouvint des visiteurs du comte de Provence, envoya à M. de Laval le brevet de comte avec la croix de Saint-Louis.

En 1800 avait été acheté le joli hôtel du quai Anglais, dont les salons devinrent dès cet instant le rendez-vous de la cour et de la ville, s'ouvrant d'ailleurs à toutes les aristocraties, à celle des arts et de la littérature comme à l'autre. Pas un étranger de quelque célébrité n'arrivait à Saint-Pétersbourg qu'il ne trouvât dans l'hôtel de madame de Laval cette hospitalité de bon goût, cet accueil empressé, ces gracieuses prévenances qu'on est loin de toujours rencontrer dans les maisons des grands seigneurs.

Quelle fut la carrière publique de M. le comte de Laval, cela importe peu ici. Le souvenir de ses titres et de ses dignités ne saurait guère intéresser que sa famille. Je me contenterai de dire que M. de Laval était un des représentants les plus aimables du monde élégant et spirituel du siècle dernier; il en avait gardé les traditions de bon goût, le ton facile, les allures distinguées. Sa mémoire était toute meublée d'anecdotes piquantes sur les vieilles cours de France et de Russie, et il les racontait avec un charme et un attrait indicibles. J'imagine que le prince de Ligne racontait ainsi.

D'ailleurs se rappelant sans cesse la bienveillance qui avait accueilli son arrivée en Russie, il ne cessa jamais lui-même d'être favorable et bienveillant à ceux de ses compatriotes que la destinée ou le hasard avait poussés sur les bords de la Néva; et pour peu qu'ils se montrassent dignes d'intérêt, ils trouvaient toujours une place à sa table et à son foyer.

Madame de Laval en ceci le secondait dignement. C'était une femme de cœur et d'esprit; il faut ajouter qu'elle avait l'imagination vive et enthousiaste. Elle était passionnée pour les beaux-arts comme pour la littérature : poëtes, artistes, écrivains étaient également bien venus auprès d'elle. Son hôtel, ce charmant hôtel du quai Anglais, était une sorte de sanctuaire où toutes les Muses avaient leur culte. Il renfermait, avec une bibliothèque du meilleur choix, une magnifique galerie de tableaux des grands maîtres,

surtout italiens. On y voyait aussi un musée d'antiquités romaines, une collection de vases étrusques et mille autres objets de valeur historique.

C'était au milieu de ces trésors de l'art et de l'intelligence, parmi ces toiles signées : Titien, Raphaël, Léonard de Vinci, Salvator Rosa, il Giordano, etc., qu'elle se plaisait à réunir, certains jours, les plus célèbres représentants de la poésie et de la littérature russe contemporaine ; c'est là, entre 1827 et 1830, que j'ai pu voir Pouchkine, Kryloff, Youkowsky, c'est-à-dire le Byron, le La Fontaine et le Lamartine moscovites ; que j'ai pu voir Gnéditch, le traducteur d'Homère, et Kozloff, aveugle comme le chantre d'Ulysse, et qui donna de charmants et doux poëmes à la Russie ; là enfin que j'ai vu une foule d'écrivains qui tous recevaient dans cette noble et riche demeure une hospitalité aussi intelligente et gracieuse que pleine de cœur.

Depuis, les maîtres en sont disparus frappés par la mort à peu de distance l'un de l'autre, mais toutefois longtemps après les grandes célébrités que je viens de nommer.

Aujourd'hui, l'élégant hôtel est fermé, il a perdu ses tableaux, ses statues, sa bibliothèque ; les échos de ses grandes salles, de ses voûtes, de ses plafonds dorés ne répètent plus que les pas de quelques serviteurs paresseux ; mais les souvenirs y sont encore vivants, et pour celui qui a seulement entendu parler des hôtes spirituels et aimables qui en firent les honneurs pendant plus de quarante ans, pour celui-là c'est un lieu consacré par les Muses qu'on ne saurait visiter sans une tendre et religieuse émotion[1].

Je ferme ma parenthèse.

[1] Cet hôtel appartient aujourd'hui à madame la comtesse de Borch, l'une des filles de feu le comte de Laval. Mais elle a habité jusqu'à présent une autre maison qu'elle possédait à l'autre extrémité du quai Anglais. Au moment où je trace ces lignes, les ouvriers se sont emparés de l'hôtel-Laval pour le mettre en état de recevoir cet automne madame de Borch et sa famille. Madame de Borch est également

III

Le sénat. — La statue de Pierre le Grand. — La conspiration du 14 décembre. — La place de la Sennoi. — L'émeute du choléra.

Le paquebot s'est arrêté devant un des nombreux débarcadères du quai, en deçà du magnifique pont de granit et de fonte qui traverse la Néva, en cet endroit large comme un bras de mer. Nous descendons, et suivons le quai en amont jusqu'à la place du Sénat. Nous sommes devant le palais de ce grand corps judiciaire de Russie, qui en est aussi le premier corps politique après le conseil de l'empire. Le sénat fut fondé en 1711 par Pierre le Grand, qui fonda tant de choses. A lui de juger en dernier ressort toutes les affaires civiles et criminelles du pays, d'enregistrer les oukases, de recevoir le serment des princes fils de l'empereur à leur majorité. Au sénat appartiennent encore le département d'arpentage et celui de la chambre héraldique, administration dépendant d'ailleurs du ministère de la justice. Ce département se compose d'un grand-maître et de ses subordonnés.

Le sénat est divisé en douze départements dont huit seulement à Saint-Pétersbourg : les autres forment des succursales à Moscou et à Varsovie. Lorsqu'il y a ordre de l'empereur ou division d'avis dans les affaires importantes, plusieurs départements se réunissent et jugent en *plenum*. Mais les débats n'y sont ni oratoires ni publics. Les avocats n'ont d'autre mission que de rédiger les rapports des affaires en les étayant des pièces justificatives, ce qui entraîne des longueurs interminables, car, il faut bien l'avouer, quand le Russe entre dans le champ de la chicane, ce champ se transforme bientôt en une forêt inextricable où les parties errent à l'aventure de génération en génération, à moins que

une femme d'esprit : reprendra-t-elle les traditions artistiques et littéraires de feu madame de Laval? C'est à quoi je ne saurais répondre.

la volonté suprême, qui est ici la suprême loi, ne s'en mêle. Ah ! me disait un jour un personnage important, si l'empereur pouvait se mêler de tout ! L'homme du peuple des gouvernements éloignés, lui, est plus naïf : s'il a à souffrir de quelque injustice ou qu'il soit victime de quelque abus : L'empereur est bien loin et le bon Dieu bien haut ! s'écrie-t-il en mode de consolation.

Le palais sénatorial répond, par sa grandeur et la sévérité de son architecture, à sa haute et grave destination. A ses côtés, et sur la même ligne, s'étend le palais du synode. Ces deux édifices, reliés par une arche élevée et hardie, forment un des côtés de la place où s'élève la statue équestre de Pierre Ier, monument colossal, consacré par la grande femme à la mémoire du grand homme : *Petro primo Catharina secunda* (M.D.CC.LXXII), comme dit l'inscription creusée dans la masse granitique qui lui sert de piédestal, et que gravit à pleine carrière le cheval du héros, foulant dans sa course aérienne un énorme reptile qui se tord sous ses pieds et touche de ses replis la queue ondoyante du coursier ; artifice ingénieux, au moyen duquel l'artiste a pu maintenir l'équilibre du bronze monumental, littéralement suspendu dans l'espace. Le tsar regarde le fleuve, la main droite étendue en avant, de telle sorte, comme dit M. de Maistre, « qu'on ne sait pas s'il menace ou protége. » Il est là en présence de son œuvre, de sa cité bien-aimée, qu'il peut pour ainsi dire embrasser tout entière du regard.

Ce bronze est animé [1]. Le tsar, vêtu mi-partie à la russe, mi-partie à l'antique, retient à grand'peine sa monture, dont l'élan musculeux et les jarrets tremblants sur leur base de pierre semblent vouloir figurer aux yeux le sens de la devise du tsar :

Vires acquirit eundo !

[1] Cette statue de Pierre le Grand, coulée par l'artiste français Falconet, fut inaugurée le 7 août 1782.

C'est par une belle soirée d'été, alors que le soleil couchant, toujours splendide dans ces hautes latitudes, incendie l'horizon de ses rayons étincelants, et que la rivière semble couler des flammes parmi ses flots de saphir, c'est alors qu'il faut admirer cette statue découpant en silhouette gigantesque ses lignes de bronze sur le fond embrasé du ciel. Mais si, à ce moment, on vient à laisser tomber son regard sur cette place silencieuse qu'elle domine, on est involontairement attristé en songeant que là même et sous son regard l'œuvre génératrice du grand homme risqua un instant de périr.

C'était le 14 décembre 1825. Depuis longtemps quelques imaginations exaltées avaient rêvé une révolution pour leur patrie. Une société secrète s'était formée, où de jeunes hommes, tous de familles patriciennes, intelligents, mais l'esprit faussé, élaboraient follement une nouvelle organisation sociale pour la Russie. Des nains songeant à démolir l'œuvre du géant! La mort de l'empereur Alexandre et la renonciation au trône du grand-duc Constantin, son successeur immédiat, renonciation faite au profit de son frère le grand-duc Nicolas, leur semblèrent une occasion favorable. La plupart des conspirateurs faisaient partie de la garde. Il ne leur fut donc pas difficile d'abuser quelques régiments qui, sans les comprendre, consentirent à se ranger en bataille sur la place du Sénat, en présence de cette même statue dont le bras étendu ne pouvait, à cette heure, qu'exprimer une menace terrible. Les soldats, fidèles à la leçon qui leur avait été faite, criaient : « Vive la *Constitution!* » s'imaginant crier : « Vive *Constantine!* » c'est-à-dire la femme du grand-duc Constantin, car le mot *constitution*, n'ayant pas d'équivalent en russe, ne pouvait être compris des soldats, qui, le prononçant mal, le prenaient pour le nom de Constantin féminisé, suivant le génie de la langue russe.

Les projets des conjurés étaient funestes. Il ne s'agissait de rien moins que de commencer par s'emparer de la famille impé-

riale, qu'on aurait fait disparaître ; après quoi un gouvernement provisoire eût été établi pour avoir le temps d'aviser. Pauvre Russie, si la Providence eût permis le succès d'un pareil complot ! Ils avaient oublié, dans leur aveuglement, que celui dont l'imge de bronze était là avait su frapper des révoltés autrement dangereux; ils avaient oublié que les terribles strélets, ces prétoriens du Nord, avaient été brisés par sa main puissante, et que celui à qui ils s'attaquaient si étrangement n'avait pas le bras moins fort.

A la première nouvelle de ce qui se passe, l'empereur quitte son palais, et, suivi d'un petit nombre de généraux et d'officiers supérieurs, se dirige à grands pas sur le lieu de la révolte, d'ailleurs peu éloigné, le Palais-d'Hiver n'étant séparé de la place du Sénat que par celle de l'Amirauté, qu'il suffisait de franchir. Bientôt, calme et le front imposant, l'empereur, dont la taille semble encore avoir grandi dans cette circonstance solennelle, se présente devant le front des régiments insurgés. Les soldats, intimidés par cette apparition inattendue, qui n'entrait pas probablement dans le programme des révoltés, se taisent un instant, mais toutefois ne reculent point. Un des chefs du complot, un forcené, s'avance brusquement un pistolet au poing, et le décharge à bout portant contre un des aides de camp généraux de l'empereur. Le comte Miloradovitch tombe mortellement frappé à côté de son souverain. L'empereur alors se porte en avant, et, d'une voix grave qui accuse à peine son émotion, il s'adresse aux conjurés qui pâlissent et s'obstinent néanmoins à garder leur position. A ce moment difficile, arriva tout à coup au grand trot le fidèle régiment d'Apraxine, qui se mit à charger vigoureusement; l'artillerie suivit de près, et avant la fin de la journée la révolte était vaincue et ses chefs mis aux fers.

L'empereur Nicolas, on a pu le voir dans l'introduction qui précède ces pages, est doué d'une énergie de caractère et d'un

esprit de résolution dignes de sa haute destinée. Son âme est trempée à l'antique, et, si l'on peut dire, coulée en bronze comme la statue de son aïeul.

Nous venons de voir ce prince en présence de l'émeute militaire du 14 décembre, le voici, quelques années plus tard, en présence d'une autre émeute, mais celle-ci plus dangereuse, parce qu'elle était née spontanément au sein du peuple, aveuglé par l'ignorance et les préjugés (juillet 1831).

La place de la Sennoï (marché au foin), au centre de la ville, est une des plus populeuses. Elle est bordée de bazars, de petits restaurants, de cabarets et de boutiques en plein vent, qui y entretiennent un va-et-vient perpétuel. Or, pendant l'été de 1831, l'année même de la révolution polonaise, le choléra sévissait cruellement à Saint-Pétersbourg, et le peuple, décimé par le fléau invisible dont il ne pouvait comprendre la cause [1], découragé, poussé au désespoir, se mit à crier à l'empoisonnement. D'abord les médecins allemands, puis les Polonais furent accusés. Bientôt l'irritation est portée à son comble. Rassemblé sur la place que je viens de décrire, le peuple brandit la hache, cette arme terrible entre les mains du paysan russe, qui la trouve toujours suspendue à sa ceinture. Les airs retentissent d'une rumeur funeste, d'où s'échappent des cris de mort. La crainte se répand dans la cité.

L'empereur apprend cette fermentation, monte en calèche, fait mettre les chevaux au galop et arrive comme la foudre au milieu de la population mutinée. Descendant aussitôt de voiture, il gravit le perron d'une église qui borde l'un des côtés de la place, et de là dominant de sa haute stature le peuple frémissant :

— Eh quoi ! s'cria-t-il d'une voix sonore et vibrante de sévérité,

[1] Il mourait jusqu'à quinze cents individus par jour, sur une population de quatre cent cinquante mille âmes; et, comme toujours, c'étaient les basses classes qui étaient particulièrement frappées.

vous n'êtes donc plus les enfants de la sainte Russie!... quoi! vous vous révoltez contre le ciel! prétendez-vous imiter les révolutionnaires des autres nations? Frères, revenez à vous! c'est Dieu qui nous frappe; au lieu de murmurer contre ses coups, reconnaissons sa puissance, et, tombant à genoux, supplions-le d'arrêter le fléau qui ravage notre patrie[1]!...

Et, joignant l'action à la parole, l'empereur s'inclina; au même instant le peuple entier se prosterna sur le pavé.

IV

La colonne Alexandrine. — *Kamérad.* — Le Palais-d'Hiver. — Bal du 1er janvier. — L'Ermitage. — Esprit de Catherine. — Incendie.

La place du Sénat est reliée à celle du Palais par l'immense parallélogramme de la place de l'Amirauté. Suivons le frais boulevard et la verdoyante ceinture de tilleuls qui entoure les bâtiments de l'Amirauté, et laissant à droite la belle église de Saint-Isaac, avec sa coupole gigantesque, ses campaniles d'or, ses frontons de bronze et ses colonnes de porphyre aux chapiteaux aussi de bronze, gagnons la place du Château[2]. Nous sommes en présence de la colonne Alexandrine, monolithe gigantesque, que l'architecte français de Montferrand a arraché des carrières granitiques de Finlande, et que l'empereur Nicolas a consacré à la mémoire de son frère Alexandre Ier. A voir cette immense colonne de granit et de bronze se dresser tout d'une pièce devant la demeure des tsars, on dirait quelque souvenir colossal de l'époque des Titans. Tous les monuments russes ont des proportions gigantesques.

[1] Historique.

[2] N'est autre que celle du palais.

Celui-ci fut inauguré au mois d'août de l'année 1834, en présence de cent mille soldats, parmi lesquels avaient été appelés tous les vétérans de 1812, 1813 et 1814.

Ce fut un beau jour pour le pays que celui de cette solennelle inauguration, mais bien triste pour les Français, que la destinée avait poussés sur cette terre lointaine, car il leur rappelait les défaites de la patrie. C'est un souvenir qui pèse toujours sur la poitrine, mais qui, ce jour-là, en présence de cette fête à la mémoire du vainqueur, l'étouffait.

Et cependant, je dois le dire avec franchise, les Russes ne s'enorgueillisent pas de ce triomphe, et le grand capitaine vaincu n'a pas cessé d'être pour eux l'objet d'une constante admiration. L'image de Napoléon décore leurs demeures ; on la trouve dans les hôtels les plus somptueux comme dans les plus humbles isbas (maisons de paysans russes). Il n'est pas un enfant des campagnes moscovites à qui son nom ne soit familier. Le souvenir des Français de 1812 est demeuré sans amertume dans la mémoire de ce peuple excellent.

— Que signifie le mot *kamérad?* me demandait un jour un petit marchand de Tver, que le hasard m'avait donné pour compagnon sur la route de Moscou.

— Vous voulez dire *camarade*, sans doute ?

— Oui, monsieur, *camérad*, répondit-il en s'efforçant de rectifier sa prononciation.

Je satisfis à sa demande.

— Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce qu'en 1812 les soldats français, logés chez mon père, me prenaient sur leurs genoux (j'étais un petit garçon) en m'appelant leur jeune camarade.

— Quel souvenir avez-vous gardé de ces Français ? Vos parents eurent-ils à s'en plaindre ?

— Oh ! non, monsieur, c'étaient de bons compagnons (*dobri*

lioudi, des hommes bons) et fort gais, qui ne nous firent aucun mal, — au contraire.

Ce dernier mot me parut naïf.

Le Palais-d'Hiver, habitation ordinaire des souverains de Russie, ne date que de 1754. Rien n'est ancien à Saint-Pétersbourg. Il fut commandé par l'impératrice Élisabeth au comte Rastrelli, l'un des plus habiles architectes italiens du dix-huitième siècle. En 1762, il était terminé. C'est un bâtiment qui forme un imposant parallélogramme de soixante-cinq toises d'étendue, sur une largeur de cinquante. Il se prolonge sur la Néva, et regarde la forteresse qui est assise sur la rive opposée, basse, sombre et muette, en face de la ville animée et brillante[1].

Le premier étage du Palais-d'Hiver est consacré aux cérémonies de la cour, aux fêtes, aux galas. On y parvient par un large escalier de marbre, destiné aux ambassadeurs et aux dignitaires de l'empire les jours de grande réception. Mais c'est aussi par cet escalier que, tous les ans, le peuple est admis dans cette somptueuse demeure, pour assister à la soirée que lui donne l'empereur, car l'empereur est le père de la grande famille moscovite, et il est tout simple qu'il reçoive ses enfants chez lui, au moins une fois par an.

Donc le soir du 1er janvier le château s'illumine de tous ses lustres, se pare de toutes ses magnificences, se remplit de toutes ses harmonies, et bientôt nobles et bourgeois, marchand et prolétaire, le soldat et le paysan pénètrent ensemble dans ce palais. La population tout entière y est invitée, et la population n'a garde de faire défaut. Plus de soixante mille individus pénètrent ce soir-là dans la demeure impériale, où le souverain, en grand uniforme de général, accompagné de sa cour en tenue officielle, fend les

[1] On voit, dans son enceinte, la maison de Pierre le Grand et les tombeaux des souverains russes dans les caveaux de l'église. C'est aussi à la forteresse que se trouvent le Trésor et la Monnaie.

flots compactes de cette foule curieuse et bienveillante. Il s'arrête devant les groupes et s'entretient avec les plus humbles des enfants du peuple, qui lui répondent en le tutoyant, suivant l'usage du paysan russe lorsqu'il a le bonheur de parler à son tsar. L'empereur peut comprendre alors qu'en lui réside toute la force de ce peuple fidèle dont il est le puissant *délégué*.

Si l'on en excepte quelques vêtements froissés, quelques dentelles déchirées, peut-être aussi quelques pelisses fourvoyées, jamais d'accident sérieux n'est à déplorer au bal du 1er janvier, malgré une agglomération de douze à quinze mille individus, nombre qui se renouvelle plusieurs fois dans la nuit.

L'*Ermitage* continue le Palais-d'Hiver, ou plutôt il en fait réellement partie, bien que la bâtisse extérieure date d'époques postérieures et n'offre qu'une élégante réduction des colossales proportions du premier, et encore s'aperçoit-on bientôt qu'il ne fut point bâti sur un plan uniforme ni en une seule fois. Plusieurs architectes concoururent successivement à son élévation, et, à ce moment même, la plus grande partie du bâtiment vient de sortir des mains de l'architecte du roi de Bavière, M. de Klenze, qui en a remanié l'intérieur et refait la façade opposée à la Néva, celle qui donne sur la Grande-Millione, rue parallèle au fleuve, dont elle n'est séparée que par l'épaisseur des hôtels qui bordent celui-ci.

Je serai bref sur l'architecture de cette façade. L'imagination et la fantaisie ont, à mon avis, beaucoup trop dominé l'artiste, ce qui lui a peut-être fait oublier certaines règles de goût naturel. On se demande par exemple pourquoi, à la porte d'entrée, ces colossales cariatides de marbre noir pour soutenir des entablements festonnés dont la légèreté ne saurait occasionner ces grands efforts musculaires?

Quoi qu'il en soit, ce palais doit son nom à la destination que lui avait donnée l'impératrice Catherine : c'était une retraite particulière, où, dépouillant le faste de la souveraineté et les attributs

de la puissance, simple maîtresse de maison, elle venait, aimable et spirituelle, faire les honneurs de son ermitage à la société d'élite qu'elle admettait aux faveurs de son intimité. Là l'esprit était à l'ordre du jour. Un règlement affiché déterminait les conditions auxquelles se soumettaient les hôtes favorisés du cénacle impérial, et malheur à ceux qui se rendaient coupables d'infraction! Ceux-là étaient condamnés sans miséricorde à apprendre par cœur je ne sais combien de vers d'un méchant poëme, la *Télémachide*, traduction rimée du *Télémaque* de Fénelon, par Trediakorski, auteur de l'époque.

On a raconté plus d'une anecdote touchant l'exquise délicatesse d'à-propos de l'impératice Catherine. En voici un trait, que j'ai entendu rapporter par feu le prince Alexandre Gallitzine, qui avait été page de cette princesse.

C'était pendant la guerre qui donna la Chersonèse Taurique à la Russie. Un brave capitaine, qui désirait fort la croix de Saint-Vladimir, s'était distingué au siége d'Otchakoff et ne reçut qu'un sabre d'honneur pour récompense. Ce fut un désappointement; mais, redoublant de bravoure, le même officier ne tarda pas à se faire remarquer de nouveau, et cette fois il fut présenté pour la décoration. Soit négligence ou erreur dans les bureaux, soit tout autre cause, ce fut encore un sabre d'honneur qui lui arriva. Il en fut dépité, et, la guerre étant finie, il vint à Saint-Pétersbourg solliciter une audience de l'impératrice, qui le reçut avec bonté, et, après avoir loué son courage, lui demanda ce qu'elle pouvait faire qui pût lui être agréable.

— Votre Majesté, répondit le militaire, m'a déjà honoré deux fois des marques de sa faveur; seulement je crains qu'en me faisant remettre dernièrement un sabre d'honneur elle n'ait oublié que j'en avais déjà reçu un de sa bienveillance. Il est difficile de se servir de deux sabres à la fois.

— Non, monsieur, je ne l'avais pas oublié; mais je vois qu'on

a négligé de vous expliquer mon intention. Il faut donc que je le fasse moi-même. Je vous ai envoyé deux sabres, monsieur, pour que vous les portiez à l'avenir en sautoir dans votre écusson, et c'est ce que je vous ordonne de faire dès aujourd'hui. Ce sera pour vos descendants un glorieux souvenir de famille.

Il est inutile d'ajouter que le lendemain le brave officier reçut la croix de Saint-Vladimir tant souhaitée.

Ce grand et merveilleux Palais-d'Hiver, dont l'Ermitage, comme on l'a vu, ne forme qu'une élégante annexe, aujourd'hui occupée presque tout entière par une des plus célèbres galeries de tableaux des anciennes écoles et un musée d'antiquités et de médailles russes, cette demeure impériale devint la proie d'un violent incendie dans l'hiver de 1837, au mois de décembre, par un froid de vingt degrés. Le feu se déclara à dix heures du soir. A ces cris, qui retentirent tout à coup dans les rues de la ville déjà déserte : « Le Palais-d'Hiver brûle ! » l'effroi se répandit de tous côtés. En un instant, une foule pressée encombra l'immense place, et les pompiers arrivèrent à fond de train. Les flammes sortaient en même temps par toutes les fenêtres supérieures dont elles avaient fait éclater les vitres, et formaient une sinistre et brûlante couronne au front de l'édifice. Les statues qui en dominent la frise semblaient s'être animées au mouvement des flammes, et leurs noires silhouettes figuraient aux regards éblouis une bande de démons dansant une ronde infernale au milieu de l'incendie.

L'empereur dirigeait en personne les travaux de sauvetage. Tous les habitants de la demeure souveraine, surpris par le feu, furent sauvés[1]. Une des dames d'honneur était retenue au lit par de vives douleurs ; l'impératrice déclara qu'elle ne quitterait le palais que lorsque la malade aurait été transportée en lieu de sûreté.

Le plafond de la salle des Maréchaux s'écroula au moment où

[1] On porte à plus de trois mille le nombre des personnes, employés et serviteurs, qui habitent le Palais-d'Hiver.

quelques soldats s'efforçaient d'enlever le magnifique lustre qui décorait cette pièce. Deux ou trois furent blessés. L'empereur ordonna aussitôt de laisser brûler le palais avec tout ce qu'il renfermait, plutôt que d'exposer la vie d'un seul homme.

Abandonné à lui-même, l'incendie prit des proportions gigantesques. La flamme s'élança en même temps de tous les étages, et enveloppa littéralement le vaste édifice de ses vagues dévorantes. Le peuple assistait d'un œil consterné à ce terrible spectacle, quand, de l'autre côté du fleuve, en aval, une colonne de fumée, bientôt éclairée par une vive rougeur, apprit à la foule épouvantée qu'un nouvel incendie venait d'éclater à Vassili-Ostroff.

Par un usage qui remonte à Pierre le Grand, les souverains russes doivent se porter eux-mêmes partout où le feu se déclare dans leur capitale. Chefs de la grande famille, ils doivent à tous l'exemple du dévouement et n'y manquent jamais. Toutefois, dans cette circonstance, le grand-duc héritier crut devoir prier l'empereur de lui permettre de le suppléer à l'incendie qu'on venait de signaler.

— Non, c'est à moi d'y courir ; toi, tu resteras ici ; vois-tu, Alexandre, si notre maison brûle, nous avons les moyens d'en faire bâtir une autre, et il n'est pas sûr que les propriétaires de là-bas puissent en faire autant.

Il détacha aussitôt un grand nombre de pompes avec leurs fourneaux de celles qui entouraient le palais et les envoya à Vassili-Ostroff ; montant ensuite lui-même en traîneau, il les précéda sur les lieux du nouveau sinistre où il passa la nuit.

Le Palais-d'Hiver brûla pendant huit jours et fut complétement consumé, à l'exception des murs extérieurs. Eh bien, deux ans étaient à peine écoulés que le même palais renaissait pour ainsi dire de ses cendres, plus magnifique, plus riche, plus somptueux qu'auparavant, et cette fois à l'abri du feu !

V

Le pont de Troïtsk. — Le Champ de Mars. — Le Jardin-d'Été. — Vue de la Néva par une belle nuit de juin.

Poursuivons notre marche en remontant le quai de la Cour, dit aussi le quai Impérial.

Nous voici au pont de Troïtsk (de la Trinité), qui conduit aux îles. Il fait face au Champ de Mars, cette admirable place d'armes où tous les ans, le 1er mai, on peut voir manœuvrer les soixante mille hommes de la garde impériale, troupe d'élite et l'une des plus belles du monde. Cette place est délicieusement encadrée : d'un côté, c'est le Jardin-d'Été, avec ses grands ombrages ; à l'opposite du quai, c'est encore un jardin, celui du palais Michel, coquet et riant au possible, et les deux jardins bordés d'un canal. Puis ce sont des hôtels et une caserne en face du Jardin-d'Été, la statue du maréchal Souvoroff et la Néva sur le dernier côté.

Le Jardin-d'Été que je viens de nommer s'étend sur le Grand-Quai, dont il est séparé par une grille en fer d'une construction et d'une étendue qui lui donnent le plus grand prix. La chronique raconte qu'un Anglais fit le voyage de Saint-Pétersbourg tout exprès pour la voir, et qu'il repartit ensuite. A l'extrémité de cette grille, en amont de la rivière, est un modeste monument dans le jardin même : c'est une simple petite maison à un étage, mais qui fut habitée par Pierre le Grand. C'était son *palais d'été*, dont le nom s'est naturellement étendu au jardin.

Nous allons actuellement traverser le pont de Troïtsk, qui est d'une étendue de plus de 350 toises, et pose sur trente-trois pontons reliés entre eux par des câbles et des chaînes considérables.

J'ai essayé au commencement de ces pages de donner une idée générale de l'aspect de Saint-Pétersbourg, embrassé du milieu de la Néva à la hauteur du quai Anglais. Il ne sera pas sans intérêt

de nous arrêter un instant ici pour en voir le panorama au point opposé, c'est-à-dire du milieu du pont de Troïtsk.

Je n'ai jamais rien vu d'admirable comme ce tableau par une belle soirée du mois de juin. Qu'on se figure un large détroit réfléchissant dans la molle transparence de sa surface unie un ciel suavement éclairé des teintes les plus tendres, à l'heure où tous les ciels d'occident sont plongés dans les ténèbres. Il y a dans l'atmosphère je ne sais quoi de velouté et de fondu qui adoucit tous les objets sans se confondre. Suivez du regard le cours du fleuve au couchant : à votre droite, c'est la forteresse, assise dans les flots mêmes, et d'où s'échappe une longue aiguille où viennent se briser de cent manières les dernières lueurs du soir, qui touche déjà au matin ; à votre gauche, c'est une ligne de palais terminée par le Palais impérial et les bâtiments de l'Amirauté, dont la flèche est surmontée d'un navire d'or, présent de la fastueuse ville d'Hambourg. En face, le fleuve se divise en deux larges courants, pour embrasser la Bourse avec ses portiques doriques et ses deux colonnes rostrales, phares classiques, qu'on prendrait de loin pour deux énormes sentinelles qui la gardent. A droite de la Bourse, c'est une forêt de mâts aux mille pavillons, qui déploient dans les airs les armes et les couleurs de toutes les nations maritimes ; à gauche, c'est le déroulement du fleuve, coupé dans l'éloignement par le pont Isaac et le merveilleux pont de fer et de granit qu'on voit à la hauteur du quai Anglais ; et puis, à l'horizon, sur toute sa ligne, de légères colonnes de fumée qui annoncent l'arrivée des pyroscaphes, et les ailes blanches des navires qui accourent à toutes voiles et se colorent peu à peu au reflet adouci du crépuscule. Imaginez ensuite mille embarcations qui glissent en tous sens sur la surface de la Néva, laissant un long sillage d'argent derrière elles ; ajoutez, sur le premier plan, de grands navires immobiles, avec leurs longues vergues noires élevées dans les airs ; puis animez tout cela du mouvement d'une grande cité dont la

nuit n'a point d'ombres, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite et pâle du tableau que j'ai essayé de tracer.

Mais pour le compléter autant qu'il est en moi, je ne saurais mieux faire que de transcrire ici une page de M. de Maistre, dont le grand et beau style fera oublier la pâleur et la faiblesse du mien :

« Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg[1], soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les beaux climats.

» Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par les vitrages des palais, donnent aux spectateurs l'idée d'un vaste incendie.

» Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par des quais de granit, alignés à perte de vue; espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

» Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens. On voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brû-

[1] Je suis forcé de n'être pas en ceci tout à fait de l'avis de M. de Maistre : entre la fin de mai et la fin de juillet il y a un assez bon nombre de belles journées et de belles nuits à Saint-Pétersbourg.

lantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux de l'Amérique voguent dans la Néva avec des bosquets d'orangers[1] ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or sans compter à l'avide marchand.

» Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

« Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie[2], et c'est peut-être la seule chose particulière à ce peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur[3], dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux[4] ; le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

» A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éloignaient insensiblement. Le

[1] L'expression n'est point hyperbolique. Dans le premier mois qui suit l'ouverture de la navigation, le quai de la douane ou son jardin est littéralement couvert d'orangers, de lauriers-roses et autres arbres du Midi.

[2] Voir dans madame de Staël : *Dix ans d'exil*.

[3] M. de Narichkine.

[4] Chaque musicien ne joue qu'une seule note.

soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes [1]. »

VI

Les îles.

Les îles font partie de la ville. Elles sont enclavées dans la vaste circonférence de ses bassins; il y en a même qui lui son inhérentes, telles que Vassili-Ostroff et le vieux Pétersbourg, derrière la forteresse. Mais les îles proprement dites, celles qui sont couvertes d'ombrages et de fleurs, où l'on va respirer les brises de juin sous les berceaux mobiles des villas élégantes; les îles qui sont fraîches et odorantes au milieu des flots, ces îles-là sont à trois ou quatre verstes de la ville (trois ou quatre kil.) au nord.

Nous venons de voir la Néva se diviser à la pointe de Vassili-Ostroff et l'embrasser de ses eaux limpides : mais plus haut, à un millier de toises au-dessus du pont de Troïtsk, le fleuve laisse échapper un premier courant qui se dirige vers le nord, pour reprendre bientôt après sa route vers le couchant [2]. Chemin fai-

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

[2] Pour ceux qui aiment les détails topographiques, nous dirons que le cours principal de la Néva, qui garde la ligne du midi, inclinant dans cette direction en coulant vers l'ouest, porte le nom de *Grande-Néva*, qu'il conserve jusqu'à son embouchure dans le golfe; c'est la Grande-Néva qui borde le quai de la Cour et le quai Anglais. La partie du fleuve qui coule au nord de Vassili-Ostroff, et dont le cours s'est formé à la pointe orientale de cette île, s'appelle la *Petite-Néva*. Le bras que forme la Grande-Néva au-dessus de celui-ci, en amont du pont de Troïtsk, est nommé *Grande-Nevka*, et le premier rameau qui s'en échappe pour entoure Kamennoii-Ostroff est la *Petite-Nevka*. Les autres branches du fleuve ne portent pas de noms particuliers.

sant, il se bifurque trois fois, et grâce à un canal qui unit deux de ces nouveaux bras, il se forme trois îles qui sont celles que je viens de désigner plus particulièrement : Kamennoï-Ostroff, Yélaguine et Krestowsky.

Je ne saurais mieux faire ici que d'inviter le lecteur à monter avec moi dans une légère calèche et à m'accompagner aux *îles*, à travers lesquelles je vais entreprendre une rapide promenade. Chemin faisant, nous jetterons un coup d'œil sur les campagnes et les sites qui en décorent la route ou les environs.

Nous franchissons d'abord le pont de Troïtsk, qui en est la voie ordinaire, et nous roulons sur une chaussée unie, mais assez maladroitement encaissée entre deux murs de planches, derrière lesquels s'étendent de vastes potagers. Nous arrivons à la Karpofka, petite rivière que nous passons pendant qu'une foule de rasnostchiks, vendeurs de fleurs et de fruits, nous offrent leur odorante marchandise. La Karpofka forme avec la Petite-Nevka[1], où nous arriverons bientôt, ce qu'on appelle l'île des Apothicaires, ainsi nommée du jardin botanique que fonda Pierre Ier. Bientôt de coquettes villas vénitiennes avec des galeries extérieures couvertes de fleurs, des terrasses chargées de fleurs, des parterres semés de fleurs, et la tête cachée parmi les branches des bouleaux pleureurs figurent, à notre gauche, comme une suite de délicieux décors d'opéra-comique, et récréent les bords de la route soigneusement arrosée, et qu'on pourrait prendre pour une promenade publique à voir le bruyant va-et-vient des équipages élégants et variés qui la sillonnent sans relâche, surtout vers le soir, quand le temps est calme et tiède. — Voici les rapides voitures des ambassadeurs étrangers, les attelages somptueux des seigneurs russes, les coupés confortables, les droschkis pittoresques, les britschkis, les calèches, et jusqu'aux poudreux pé-

[1] Voyez la note précédente.

rikladny[1] des courriers qui vont faire aux îles le service des ministères; c'est une exhibition roulante et permanante de tous les véhicules du pays; on y voit jusqu'à la télègue rustique chargée de légumes, jusqu'à la kibitka voyageuse[2]; la tarantass nationale fait peut-être seule exception. — Je n'ai jamais vu de tarantass sur cette route fashionable.

Nous sommes arrivés au pont de Kamennoï-Ostroff, et nous le laissons un instant après avoir jeté les yeux, en amont du fleuve, sur la belle maison de campagne du comte de Nesselrode, le célèbre diplomate, qui vient sous ses mélèzes et parmi ses magnifiques fleurs[3] rêver aux destinées tumultueuses de l'Europe, aux affaires de laquelle il prend, depuis quarante ans, une part si active. Nous suivons les rives gauches de la Petite-Nevka, deux fois large comme la Seine, et silencieusement décorées de bosquets verdoyants, de jardins embaumés, de villas pittoresques. Ici c'est une pagode chinoise s'élevant du milieu d'un parterre de roses; ici un temple grec, couronné d'un bouquet de pins épanouis; ici une capricieuse façade italienne à laquelle il ne manque que quelques festons de clématites. C'est, en un mot, tout ce que l'art le plus ingénieux a pu trouver d'élégance variée et gracieuse pour embellir ces charmants rivages, car ici l'art a tout fait : c'est la baguette magique qui a créé cet enchantement; il y a à peine trente ans qu'on ne voyait aux mêmes lieux que marécages et roseaux. Nous arrivons enfin à la villa Laval, qu'un canal détaché du fleuve isole des habitations que nous venons de voir. On dirait quelque temple champêtre de l'antique Grèce transporté sur les bords de la Néva, et dont le dôme pointe mystérieusement à travers les têtes des mélèzes et des

[1] Véhicules fournis par la poste et qu'on change à chaque relai; ce sont généralement, pour les courriers, des télègues de voyage, et l'hiver des kibitkis sur patin.

[2] Sorte de petit char à capote, sans ressort et très-léger.

[3] Les serres de M. de Nesselrode sont célèbres par l'abondante et rare collection de ses dahlias et de ses camélias.

pins. La façade est décorée d'un fronton antique, soutenu par six belles colonnes corinthiennes, qui donnent passage sur une charmante galerie au plain-pied d'un élégant salon d'été. On arrive du jardin sur la galerie par un large perron bordé de magnifiques orangers chargés de fleurs et de fruits. La galerie elle-même, garnie des plantes les plus fraîches, forme une sorte de salle fermée par une muraille de gobéas, de cactus et de roses embaumées. Le parc s'étend à gauche, suivant la ligne capricieuse de la rivière, sur laquelle ses grands arbres jettent l'ombre de leur feuillage. Un canal sinueux, le même dont j'ai parlé, — qu'on passe, tantôt sur un pont suspendu au tablier mobile, tantôt sur une arcade de pierre à la courbe hardie, — le sillonne de ses méandres infinis, ménageant ainsi, de distance en distance, mille perspectives charmantes [1].

Actuellement nous regagnons le pont de Kamennoï-Ostroff et le passons. Nous sommes dans l'île qui lui a donné son nom. Elle appartient à la famille de feu le grand-duc Michel, auquel l'empereur Alexandre en fit don. A droite, à la descente même du pont, se trouve le palais grand-ducal; nous en parcourons un instant le jardin dont les gazons sont lavés par les eaux pures du fleuve, — puis nous descendons la Petite-Nevka par la rive opposée à celle que nous venons de visiter; — nous passons devant les cottages les plus variés d'architecture: — le kiosque turc, l'ogive gothique, le fronton grec, la terrasse italienne, s'y confondent dans un délicieux pêle-mêle parmi les massifs verdoyants et fleuris, les bouleaux aux longs rameaux flottants, les pins au parasol épanoui, et les sapins du Nord aux larges palmes étendues. — On n'a jamais vu une pareille profusion de fleurs, et de fleurs exotiques. Les Flores de toutes les latitudes semblent s'être donné rendez-vous à Kamennoï-Ostroff, comme pour con-

[1] Cette belle habitation appartient actuellement à madame la comtesse de Borck.

courir au féerique embellissement de cette île. Nous la traversons. Les équipages se croisent ; à chaque instant nous sommes arrêtés ou surpris par quelque enchantement nouveau, car toutes les villas qui bordent ces allées sont ravissantes. Nous arrivons ainsi au théâtre d'été, — monument en bois de la plus gracieuse coupe antique : c'est en petit un modèle du Parthénon, — quelque chose de simple, de régulier, de pur et de charmant. — Pendant la belle saison les acteurs français de Sa Majesté Impériale viennent jouer à Kamennoï-Ostroff. — Je ne sache pas de capitale qui possède ainsi, comme Saint-Pétersbourg, une salle de spectacle d'été dans une situation délicieuse, sur le bord d'un fleuve limpide, au milieu des brises et des parfums qui lui arrivent de tous côtés... Quelles charmantes conditions pour aller en pleines soirées caniculaires se livrer aux émotions du drame, au plaisir de la comédie et au rire du vaudeville !...

En face du théâtre est le pont qui conduit à Yélaguine, l'île de l'impératrice. — Nous passons devant le château qui la décore, — nous circulons à travers son magnifique parc, passons devant la ferme impériale et sommes bientôt sur les bords même du golfe, qui baigne l'île à l'occident. — Nous revenons, et prenant par le premier pont qui se trouve à notre portée, nous pénétrons dans l'île de Krestofsky, la plus grande de toutes, et la propriété des princes Béloselsky. C'est le rendez-vous favori, le dimanche, des ouvriers allemands et des marchands russes. Les premiers viennent y peupler les restaurants, mangeant, buvant et fumant au son d'une bruyante musique militaire; les autres s'y établir bucoliquement sur le gazon des bords du fleuve ou sous les grands arbres de l'intérieur de l'île. La famille s'étend sur l'herbe; le panier aux provisions est ouvert. Le koulitch [1], les biscuits, les gâteaux de toute espèce en sont sortis et l'on prépare le thé,

[1] Sorte de brioche fort légère, avec des raisins de Corinthe.

cette boisson chérie des Russes : j'ai oublié de dire que le *samovar,* ou bouilloire du pays, tient la première place dans l'organisation de ce goûter champêtre. A certains jours de l'été, les Tartars établis dans la ville viennent sous un grand bois de sapin célébrer une de leurs fêtes. Ce sont des tentes dressées sur la prairie, des feux allumés sur la berge du canal et quelquefois des danses étranges.

Au delà de ces îles, de l'autre côté de la Grande-Nevka, au nord, de longs villages animent les rives du fleuve. Ces villages sont en grande partie habités par des citadins qui viennent y jouir du plaisir de la villégiature pendant les trois mois que dure la belle saison.

Actuellement nous allons de nouveau sillonner les allées de Krestofsky, repasser par Yélaguine, d'où nous sortirons par le pont de Staraïa-Dérevnaïa (village vieux). Nous voici donc sur la terre ferme. Nous ne quitterons pas les bords de l'eau. Nous laissons Staraïa-Dérevnaïa, qui se prolonge jusqu'au golfe à notre gauche et tournons à droite. — Nous remontons le fleuve. — Voici les maisons qui étendent sur une légère éminence leur architecture capricieuse : elles sont ombragées par un bois de chêne; puis arrive l'église de l'*Annonciation,* appartenant au village de *Novaïa-Dérevnaïa* (village nouveau), puis les premières maisons du village lui-même, qui vont s'étendant comme une série de tentes sur une ligne d'au moins deux kilomètres ou verstes. Ces maisons, construites par les paysans, qui en retirent individuellement un revenu annuel qui varie de 200 à 500 roubles [1], ont une certaine coquetterie d'architecture; elles sont pourvues d'un balcon au rez-de-chaussée, toujours élevé de quelques marches; ce balcon se répète souvent au premier étage : devant la maison, fermée par une balustrade en bois, est un petit parterre ordinairement chargé de fleurs. — J'ai dit que ces maisons sont habitées par des cita-

[1] De 800 à 2,000 fr.

dins : ce sont des employés, des médecins, des professeurs, tous gens qui ne sauraient s'éloigner beaucoup de la ville.

Nous sommes arrivés devant l'établissement des eaux minérales, qui déroule sur un grand espace sa façade vitrée et son élégante structure. Depuis quelque temps on essaie de donner dans les jardins de cette maison des fêtes à l'instar de celles du Château-Rouge et d'Asnières. On y entasse les exhibitions : les illuminations en automne y sont féeriques ; les orchestres y sont excellents ; une troupe de Bohémiens y font entendre leurs voix bizarres, et les Tyroliens leurs roucoulements alpestres, et cependant ces fêtes sont mornes, — la vie y manque, — on sent qu'elles ne sont pas le produit des mœurs : on y vient par curiosité, mais on y est réservé, taciturne, presque défiant. Une simple fête de village à l'intérieur a plus d'entrain, cependant c'est un commencement de vie publique. — La vie publique commence à se faire jour en Russie : il y a vingt-cinq ans qu'on en aurait en vain cherché les premiers germes.

Nous continuons notre promenade. Nous sommes devant un parc, c'est le parc Stroganoff; nous le tournons et nous nous trouvons sur une rivière qui le baigne au nord, c'est la Tchornaïa-Retchka. Sur la rive qui regarde le parc, s'étend un village qui porte le nom de la rivière. Les maisons, construites par les paysans, en sont élégantes, quelques-unes même ont la forme de jolies villas. Nous voici à l'extrémité de la rivière, c'est-à-dire à son embouchure dans la Néva, à l'autre bout du parc Stroganoff, que nous longeons du côté du fleuve, et nous arrivons à un pont qui nous reconduit à Kamennoï-Ostroff, à la pointe occidentale du jardin grand-ducal; ici nous admirons une charmante petite église en briques rouges, qui élève son agreste clocher sous les grands arbres du magnifique jardin; puis en moins de cinq minutes nous avons traversé l'île et nous nous retrouvons sur le pont de Kamenoï-Ostroff.

J'aurais pu m'étendre davantage sur les îles, en décrire minutieusement les sites, l'aspect et la curiosité, en dire la physionomie morale, raconter la vie de leurs habitants, parler des orchestres qui à certains jours y sont en permanence, des fêtes qui y ont lieu, de la promenade de Yélaguine le jour de l'anniversaire de l'impératrice, des feux d'artifice qu'on voit éclater sur tous les points pendant les soirées déjà obscures de l'automne : mais tout cela m'aurait conduit trop loin. Mon voyage commence à peine et j'ai une longue carrière à fournir, il faut donc ménager ici le temps et l'espace.

La belle saison est rapide à Saint-Pétersbourg et passe plus vite qu'ailleurs. Dès que le mois d'août est arrivé, le soleil se voile de nuages, les brises se rafraîchissent, le crépuscule lumineux des nuits d'été s'enfuit du ciel pour faire place aux ténèbres. Les réverbères qui avaient disparu dès le 1er mai, reparaissent, précurseurs des longues nuits [1]. Les îles se dépeuplent peu à peu; d'abord les petites maisons des villages, plus tard les grandes habitations; et, avant le mois d'octobre, sauf quelques rares retardataires, tous les champêtres habitants ont regagné leurs confortables et chaudes demeures de la ville.

VII

ENVIRONS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Palais de Plaisance. — Péterhoff, route et château. — Fête du 1er juillet. — Oranienbaum. Tsarskoé-Sélo, ses jardins. — Pawlovski et son parc. — Gatchina, etc.

Saint-Pétersbourg se dépeuple littéralement pendant la belle saison. Cela se comprend. Dans une ville où l'hiver a près de huit

[1] Le 1er août.

mois de durée, où pendant ces huit mois on demeure enfermé entre doubles portes et doubles fenêtres, il est naturel qu'on soit avide dès les premières tièdes journées d'aller respirer l'air pur, les brises et le soleil de la campagne. Aussi n'est-ce pas seulement vers les îles et dans les villages qui les entourent qu'affluent les habitants de la capitale; ils se répandent de tous côtés, partout où il y a de l'espace, de l'ombrage et de l'air, et les résidences impériales, dont les parcs hospitaliers s'ouvrent à tout le monde, attirent dans leur voisinage un grand nombre de citadins; ainsi Péterhoff, ainsi Tsarskoé-Sélo, ainsi Pawlovsky, sont envahis comme les îles par les villégiaturistes de la capitale, — d'autant mieux que les moyens de transports sont faciles, prompts et à bon compte. — Ici, c'est le chemin de fer, ici, les pyroscaphes et la Néva [1].

Les palais de plaisance de la couronne offrent tous, comme la capitale, le caractère d'une magnificence éminemment impériale, et la force d'une volonté qui dut partout vaincre la nature et la soumettre à l'art.

Péterhoff, le Versailles russe, est situé à 26 verstes de Saint-Pétersbourg (26 kilom.), sur une hauteur qui regarde le golfe, et d'où Pierre le Grand pouvait embrasser de la vue sa flotte mouillée dans la baie de Cronstadt. Comme je l'ai dit, il part tous les jours des bateaux à vapeur qui font le service de cette résidence et d'Oranienbaum, château grand-ducal situé à neuf verstes plus loin; mais c'est par terre qu'il faut faire le petit voyage de Péterhoff, si l'on veut jouir d'une des plus jolies promenades qui existent, car le chemin de Péterhoff est une véritable promenade. On sort par la barrière de Riga, et après avoir passé sous une grande porte

[1] Auprès des résidences impériales se sont formées peu à peu de petites villes qui en portent le nom. C'est dans ces villes, dont les maisons, séparées par des jardins, sont de véritables maisons de campagne, que viennent se loger, pendant l'été, les habitants de Saint-Pétersbourg.

triomphale [1], on se trouve dans une allée qui, sur l'étendue de sept verstes, est bordée de villas dans le genre de celles des îles, coupée de prairies, de petits lacs, de parcs, de jardins et de temps en temps de charmants villages. Ici, comme à Kamennoï-Ostroff, l'art a transformé la nature. Je devrais dire ici comme partout.

Autrefois la route de Péterhoff était le séjour habituel des grandes familles de Saint-Pétersbourg pendant la belle saison : c'est ce qui explique cette élégance pittoresque des *cottages* qui la bordent. Arrivés à la neuvième verste de la route, les cottages disparaissent sur la droite du chemin, qui va se rapprochant du golfe sur lequel l'œil plane librement. Bientôt on parvient à *Strelna*, château de plaisance bâti à 12 verstes de Saint-Pétersbourg. La situation de la côte qui ragarde la mer, les petites collines, les bois et les villages qui l'avoisinent, font comprendre qu'on ait construit en cet endroit le palais impérial de forme gothique qui y élève ses donjons. Cependant le chemin de Péterhoff continue toujours varié, toujours pittoresque, et l'on arrive au château bâti par Pierre le Grand, sous la direction de l'architecte français Leblond. Le site de Péterhoff a été merveilleusement choisi. J'ai dit que le château repose sur une hauteur d'où l'œil domine le golfe; il en est éloigné à peine d'un demi-kilomètre. Le jardin s'étend presque jusqu'au port de granit où viennent s'arrêter les bateaux à vapeur de Saint-Pétersbourg et les yacts impériaux. On comprend que la vue soit belle de la terrasse du palais. En face, presque à ses pieds, la mer; au loin, Cronstadt avec sa flotte rangée en demi-cercle; à droite, les côtes de Finlande, puis Saint-Pétersbourg qui se perd à l'horizon; à gauche, un parc, des bois et un jardin immense. L'architecture du palais indique l'époque de sa construction. Ses moulures, du genre dit

[1] Arc de triomphe dit de Péterhoff.

rococo, sont un peu chargées, mais riches et dorées; d'ailleurs cette demeure splendide a été embellie par tous les souverains qui se sont succédé en Russie depuis Pierre le Grand; ils y ont tous laissé quelque souvenir du goût et de l'art de leur époque, ce qui lui imprime un cachet d'originalité tout à fait piquante.

Les jardins et le parc sont magnifiques. Les orangeries, qui se trouvent dans la partie supérieure et opposée à la mer, sont d'une grande richesse. Les jardins sont coupés de canaux, de bassins, de fontaines et de jets d'eaux, qu'on a comparés plus d'une fois à ceux de Versailles. Un canal pavé de dalles s'étend depuis le palais jusqu'au golfe. Dans l'endroit le plus retiré, le plus paisible du bois, on remarque une jolie maison de campagne, appelée *Mon-Plaisir;* c'était une solitude où l'impératrice Élisabeth aimait à se retirer de temps en temps pour se livrer à ses rêveries; puis d'un autre côté, non loin du golfe, se cache une modeste cabane de bois, jadis retraite favorite de Pierre le Grand, et d'où sa vue pouvait se promener sur la baie de Cronstadt. Une autre maison rustique, dont l'extérieur offre l'apparence de la pauvreté, surprend le promeneur par l'élégance, le goût et la richesse de son intérieur, richesse multipliée par le jeu des glaces, disposées de manière à étendre indéfiniment la perspective des salles. Il faut encore citer une autre maison champêtre, présent de l'empereur Nicolas à son auguste épouse : c'est la forme d'une habitation rustique, mais dont la disposition et l'ameublement intérieurs révèlent la munificence du donataire.

Si l'on veut avoir un idée des prestiges de l'ancienne féerie, il faut assister aux illuminations du château et du parc de Péterhoff, le 1er juillet, jour de la fête de l'impératrice. On pourrait se croire ce jour-là transporté au milieu de ces demeures enchantées, dont les splendides descriptions des conteurs arabes ont ravi notre enfance.

Il est inutile de dire que dès le point du jour, c'est-à-dire dès trois heures du matin, la route de Péterhoff n'offre aux regards qu'une longue procession d'équipages de toutes sortes; le fleuve et le golfe qu'une suite ininterrompue de petites flottilles pavoisées de banderoles, de flammes, de pavillons, de rubans aux brillantes et flottantes couleurs. Ici les sillages d'argent se croisent, scintillent et s'éteignent sur les flots; ici les vagues écument aux flancs des pyroscaphes; ici la glace du golfe calme et luisante est à peine ridée par les légères embarcations qu'emporte une voile arrondie. Des chants nationaux partent de la plupart de ces yachts, de ces chaloupes, de ces bateaux à vapeur, et se mêlent à la voix plus éclatante des orchestres qu'ils portent ; ainsi on arrive dès le matin, on arrive toute la journée; les vastes solitudes des jardins impériaux se peuplent, la foule y grossit, elle devient innombrable, et l'on ne tarde pas à comprendre la cause de cette affluence.

Le jour baisse, le crépuscule naît, toujours plus sombre sous le feuillage des grands arbres ; quelques points lumineux commencent à briller le long des allées; bientôt ils se multiplient, s'élèvent dans la voûte des arbres, se dessinent en guirlandes, se roulent en courbes, en spirales capricieuses, tracent des figures, des arabesques, mille fantaisies; en moins de quelques instants les feuilles des antiques tilleuls qui bordent les larges allées semblent s'être transformées en myriades d'étoiles scintillantes; la nuit a été vaincue, elle a disparu de l'horizon : il y a là deux heures de prestige [1]. Vous avancez à travers cette féerie; les bassins où dort une nappe éblouissante et limpide renvoient, comme feraient de vastes miroirs, des milliers de rayons lumineux. Samson lance en face du château son jet colossal jusque dans les nues, et la lumière éclatante qui l'entoure, brisant ses rayons à

[1] Il ne faut point oublier que la nuit, le 1er juillet, à Saint-Pétersbourg, ou plutôt le crépuscule qui en tient lieu, n'a encore que quelques heures de durée.

travers la gerbe humide épanouie dans les airs, y jette mille arcs-en-ciel qui se croisent et se jouent fantastiquement parmi les perles de l'écume. Le château est couvert de ces feux enchantés ; la terrasse, comme le jardin, en est chargée. On voit la famille impériale et la cour venir respirer l'air frais sur les balcons, et quelquefois sortir et se mêler à la foule qui bat des mains. Maintenant imaginez le bruit et le mouvement de ce tableau; figurez-vous des orchestres de cuivre faisant éclater leurs fanfares sur tous les points du jardin, ce roulement des cascades qui tombent en écumant dans leurs bassins de granit et mêlent leur bruit uniforme à l'harmonie des orchestres : ajoutez cette houle de têtes humaines, d'où s'échappent d'instants en instants des cris d'admiration, et vous comprendrez que, durant cette nuit, les jardins de Péterhoff paraissent comme une brillante réalisation des merveilles imaginées par les poëtes d'Orient.

Oranienbaum. — A neuf verstes au delà de Péterhoff, également au bord de la mer, se trouve, comme j'ai dit, l'habitation d'été de la grande-duchesse Hélène, veuve du grand-duc Michel. Là, comme auprès de toutes les résidences impériales, viennent passer la belle saison bon nombre d'habitants de la capitale. — Ils se logent soit dans la petite ville qui s'est élevée dans le voisinage du château, soit dans les maisons de campagne qui s'élèvent chaque année comme par enchantement.

Le château d'Oranienbaum remonte à l'époque de Pierre le Grand, le berceau de toute chose à Saint-Pétersbourg. Il fut construit, en 1715, par le prince Menschikoff, favori du tsar. Le bâtiment n'est ni très-grand ni très-élevé, mais il est fort commode. Il est relié par une sorte de péristyle, que soutient une jolie colonnade, à une bâtisse isolée, surmontée d'une tourelle. Ce péristyle forme un promenoir agréable durant les chaleurs caniculaires, excessives dans cette latitude par suite de la

longue présence du soleil sur l'horizon. On l'utilise aussi les jours de mauvais temps qui ne sont pas rares dans ce pays.

Les jardins d'Oranienbaum forment le plus beau luxe de cette habitation ; ils se divisent en deux parties : l'une supérieure, d'où l'on a la vue du golfe ; l'autre inférieure, qui s'étend jusque sur la plage.

Tsarskoé-Sélo. — Cette magnifique résidence est à vingt-quatre verstes de Saint-Pétersbourg, sur la route de Moscou. Nous pourrions y être rapidement transportés par la vapeur, j'aime mieux prendre l'ancienne route et y arriver par la belle chaussée que fit construire l'impératrice Catherine II, au prix énorme de 25,000 roubles par verste ; elle est bordée de belles contre-allées qu'ombrage un double rang de vieux tilleuls. D'ailleurs cette route est moins garnie de maisons de campagne que celle de Péterhoff. On y voit, à quelques verstes de Pétersbourg, le Jagerhoff impérial (cour des chasseurs), qui s'élève à gauche sur la frange de la plaine qui borde le chemin. Un peu plus loin, à six ou sept verstes, on aperçoit les tourelles gothiques de Tchesmé. Elles dominent une plaine marécageuse. Ce petit château impérial, de forme triangulaire, est une imitation bizarre de l'architecture du moyen âge. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une belle collection des portraits de toutes les familles souveraines qui régnaient en Europe en 1775. Le château de Tchesmé est là comme un souvenir oublié en présence d'un souvenir plus grand. Il doit un peu son abandon au voisinage de Tsarskoé-Sélo, et il est juste d'ajouter que sa position, assez mal choisie, n'était guère de nature à lutter contre la grande résidence tsarienne.

Après Tchesmé, nous arrivons au bas de la colline de Poulkova, qu'on appelle ici *montaguo*, sur laquelle nous apercevons les tours du grand observatoire. Cet observatoire mérite une visite.

Un observatoire avait été élevé à Saint-Pétersbourg simultanément avec l'Académie des sciences (1727); mais par une suite naturelle des progrès de l'astronomie et des arts optiques, ce premier observatoire devint insuffisant, et le gouvernement russe conçut le projet, en 1833, d'en élever un nouveau, qui fut supérieur à tous ceux qu'on connut jusque-là. On choisit pour emplacement la colline de Poulkova, à dix-sept verstes de la capitale, sur la route de Tsarskoé-Sélo. La première pierre en fut posée dans le printemps de 1834, et le monument fut inauguré cinq ans plus tard, le 7 août 1839.

C'est un corps de bâtiment long de 220 pieds anglais, comprenant trois pavillons en maçonnerie, réunis par deux constructions en charpente. Dans le pavillon du centre se conserve une riche collection d'instruments transportables. Une bibliothèque et une pièce destinée à l'examen de la compensation des pendules et des chronomètres, complètent le rez-de-chaussée de ce pavillon. Le rez-de-chaussée des deux autres renferme les cabinets de travail des astronomes et un amphithéâtre destiné aux cours d'astronomie.

Chacun de ces trois pavillons est surmonté d'une petite tour, dont la partie inférieure est en pierre. La partie supérieure, en charpente et mobile, est percée d'une coupe verticale, qu'on peut ouvrir et fermer à volonté, et repose sur une voie de fer. Moyennant un ingénieux mécanisme[1], on la fait tourner sur cette voie, selon que l'exigent les observations, avec la faculté de lui donner toutes les positions par rapport à la voûte céleste. Ce mécanisme est si parfait, qu'il suffit d'une force équivalant à un poids de trois livres, pour mettre en mouvement une des tours latérales, qui ont cependant vingt et un pieds de diamètre; et, bien que le diamètre de la grande tour du centre n'ait pas

[1] Dû au mécanicien français Thibaud.

moins de trente-deux pieds, la même force suffit pour la faire mouvoir.

Je ne saurais ici aborder la description des nombreux et admirables instruments qui enrichissent l'observatoire de Poulkova; et bien que, grâce à la parfaite complaisance de son célèbre directeur, M. Struve, cette description me devînt aisée, j'aime mieux passer outre; je craindrais de sortir du programme de cet ouvrage, et je dois être ménager, d'ailleurs, de l'espace et du temps.

Nous voici de nouveau sur la route de Tsarskoé-Sélo, nous traversons un long et riche village élevé sur la côte de Poulkova; bientôt nous voyons briller dans les airs une coupole d'or pur, et scintiller le faîte d'un palais : c'est la résidence impériale.

Le nom de *Tsarskoé-Sélo*, qui signifie aujourd'hui village du Tsar, fut primitivement *Sarskoé-Sélo*, d'une ferme appartenant à une vieille Hollandaise, nommée *Sarah*. Pierre Ier, charmé de la beauté du site, fit don de ce terrain à l'impératrice Catherine I son épouse, laquelle y fit construire quelques bâtiments de bois et une église, véritable origine de la magnifique demeure impériale qu'on admire aujourd'hui. La première bâtisse de pierre qui y fut construite, et qui forme la partie centrale des édifices actuels du palais, date de 1718. Rien n'est très-vieux à Saint-Pétersbourg ni dans ses environs.

Quoi qu'il en soit de son histoire, le palais de Tsarskoé-Sélo est situé dans un emplacement agréable, coupé de plaines, de bois, de collines. Les premiers embellissements de cette demeure souveraine datent du règne de l'impératrice Élisabeth; mais la grandeur, la magnificence et le goût qu'on y admire particulièrement, sont dus à l'impératrice Catherine II.

La cour du palais est vaste et forme une sorte d'amphithéâtre de bâtiments qui regardent la façade principale entourée d'une

grille en fer. Le palais est remarquable par sa grandeur; il forme trois étages, de chaque côté desquels s'échappent deux ailes qui s'étendent jusque dans le jardin. L'une de ces ailes contient la chapelle impériale, dont nous avons vu en arrivant briller la coupole d'or, et qui est d'une richesse immense; l'autre renferme des salles de bain. Au centre du bâtiment se trouvent les appartements du souverain et de sa famille. Toutefois, l'empereur Nicolas préfère habiter, lorsqu'il est à Tsarskoé-Sélo, le palais Alexandre, dont la façade principale est ornée d'une colonnade qui en relie les deux ailes au palais. La galerie de la famille impériale est d'une magnificence inouïe. Les colonnes et les parois offrent à l'œil une profusion surprenante de matières précieuses, parmi lesquelles l'or domine. La même magnificence se fait remarquer dans les appartements impériaux, où l'on arrive par un grand escalier de marbre. Bientôt vous ne savez comment partager votre admiration au milieu des magnificences qui se présentent de tous côtés. Ici c'est une salle aux parois d'ambre; ici une salle lambrissée de nacre de perle; celle-ci est en lapis-lazuli; celle-ci en laque de Chine; puis ce sont des meubles assortis à ces richesses, des tableaux, des ornements aussi précieux par la matière que par le travail; c'est partout, en un mot, ce caractère de splendeur et de luxe oriental qui justifie en ce moment tout ce qu'il y a de prodigieux dans le souvenir de celle que Voltaire appelait la Sémiramis du Nord.

Les jardins de Tsarskoé-Sélo sont immenses et somptueux comme le palais. Leurs allées sablées et bordées avec un soin munitieux sont de tout temps ouvertes au public, comme d'ailleurs le palais, lorsque la famille impériale ne l'habite point. On trouve au milieu du jardin un petit temple qui contient une collection de statues précieuses; on y voit une petite ville qui s'appelle la prise de la Tauride; un village chinois; une ferme suisse peuplée de magnifiques bestiaux venus des vallées du Ty-

rol; des lacs artificiels, qui reçoivent et gardent les eaux d'une source vive; des ponts couverts, des mosquées turques; au milieu des eaux, des pyramides, des obélisques égyptiens s'élançant de la cime des arbres touffus. L'histoire y vit dans les monuments dont l'a rempli la grande impératrice : là ces obélisques rappellent la victoire de Kagoul et le nom de Roumiantzoff-Zadounaïsky; ici cette colonne, fièrement dressée sur un piédestal de granit, garde la mémoire d'Orloff, le vainqueur d'Orient. Et à ces souvenirs publics viennent se joindre les souvenirs intimes : voici le tombeau de la chienne favorite de Catherine, cette chienne à laquelle la plume spirituelle du comte de Ségur consacra une épitaphe en vers coquets, et dont la mort occasionna une si furieuse peur à je ne sais quel malheureux qui, par hasard, portait son nom. L'impératrice avait ordonné de faire empailler sa chienne défunte; l'ordre, ayant passé par plusieurs bouches, arriva au dernier officier du palais qui n'en comprit que la lettre; celui-ci, qui ignorait parfaitement et le nom et l'existence de la chienne favorite de la souveraine, alla droit à l'infortuné à qui le hasard avait donné le même nom, et lui déclara qu'il eût à se préparer à mourir, que Sa Majesté Impériale avait ordonné qu'il fût empaillé. —Faut-il dire l'effroi du pauvre diable?... C'est qu'il aurait bel et bien subi son sort, si le bruit de ce singulier quiproquo n'était par bonheur arrivé jusqu'à l'impératrice. On en rit beaucoup à la cour, mais les hommes graves y trouvèrent un sérieux sujet de réflexion.

Ceci me remet en mémoire un jugement singulier prononcé dans une circonstance assez vulgaire par un chef de police à Saint-Pétersbourg.

Quelques malfaiteurs avaient été ramassés dans la ville et conduits respectivement au siége correctionnel, d'où ils ressortissaient. Dans celui du quatrième quartier, dit de l'Amirauté, se trouvaient, entre autres, deux misérables accusés d'avoir volé du

linge à un lavoir public. Lorsque le matin ils parurent à la barre du major de police, ils se défendirent l'un et l'autre par les dénégations les plus obstinées. Cependant le linge avait été volé et l'un de ces hommes était le coupable ; comment le reconnaître?

Notre magistrat se grattait le front et demeurait indécis, lorsqu'il avise tout à coup que l'un des deux prévenus est borgne. Un trait de lumière surgit aussitôt dans son esprit. — Bon ! se dit-il, Dieu a frappé ce coquin en le privant d'un œil. Dieu est juste, cet homme ne saurait être qu'un misérable, et c'est lui qui a volé le linge, — que s'il ne l'a pas volé, il aura bien volé autre chose. — Qu'on lui donne cinquante coups de bâton.

Le jugement était sans appel, il fut immédiatement exécuté. *Et nunc intelligite, qui judicatis terram...*

Ceci n'est pas une histoire inventée à plaisir : je la tiens d'un homme respectable, longtemps au service du grand-duc Michel, qu'une aventure bizarre, comme il en arrive partout, avait un soir conduit au siége du quatrième quartier, où il passa la nuit, ce qui le mit à même d'être témoin du jugement que je viens de rapporter, et qui a peu de rapport avec celui de Salomon. D'ailleurs ceci eut lieu avant 1820, et il est douteux qu'on pût voir la même chose aujourd'hui.

Je ne dis rien de la ville de *Tsarskoé-Sélo* même, car le village est devenu une charmante ville, dont la population est doublée pendant la belle saison par les nombreux villégiaturistes qui arrivent de Saint-Pétersbourg.

Pavlovsky. — A trois verstes de la superbe demeure souveraine, se trouve une autre résidence impériale, charmante, pittoresque, gracieuse surtout, Pavlovsky, qui était l'habitation favorite de l'impératrice-mère, Marie-Féodorovna, et qui passa après elle au grand-duc Michel. On arrive de Tsarskoé-Sélo à Pavlovsky par une route boisée, qu'on suit comme l'allée d'un bois. Un parc anglais tracé avec un art infini, des canaux, des prairies, des bas-

sins, une rivière, une ferme, des collines, des points de vue merveilleux, beaucoup de fleurs, un pavillon de roses, un théâtre champêtre taillé dans les arbustes et exhaussé sur un tertre de gazon, enfin un palais simple, mais élégant et de bon goût, constituent l'ensemble de cette délicieuse résidence, pleine de silence, de rêves et de solitude, malgré le vauxhall établi à l'extrémité de ses jardins, où le chemin de fer jette chaque soir une grande foule de citadins, qui viennent y chercher le frais, la promenade, le plaisir des rencontres fortuites, quelquefois un roman pour la saison, et toujours une excellente musique. Une petite ville s'est élevée à l'ombre du parc impérial : elle est bien bâtie, coupée de vastes jardins et délicieusement champêtre ; aussi la population de cette charmante ville, comme celle de Tsarskoé-Sélo, se double-t-elle tous les étés d'habitants de Saint-Pétersbourg qui viennent y chercher le voisinage d'un parc verdoyant et un air renommé pour sa salubrité.

GATCHINA. — Autre résidence impériale, au-delà de Tsarskoé-Sélo, à quarante verstes de Saint-Pétersbourg. Le château de Gatchina fut construit en 1770, par le prince Orloff, ce fastueux favori de la grande souveraine. Après sa mort, celle-ci l'acheta et en fit présent, en 1784, à son fils, le grand-duc Paul, qui devait lui succéder, le père de l'empereur Nicolas.

Gatchina a de beaux jardins, de magnifiques eaux, et, comme tous les palais impériaux, des souvenirs de faste, de fêtes étincelantes, de mystérieux romans, d'aventures secrètes et merveilleuses.

VIII

La mort. — Champs de repos. — Celui de Smolensk.

Je rentre à Saint-Pétersbourg et profite de quelques tièdes journées, les dernières sans doute de la saison, pour aller faire une visite triste et mélancolique.

La mort est une religion douce et tendre, que les Russes pratiquent avec amour. Il y a je ne sais quoi d'antique et de généreux dans le culte qu'ils rendent à ce dernier mystère de la vie, au-delà duquel il n'est plus de mystère.

Et d'abord ils ne se hâtent pas, comme nous, de se séparer des derniers restes de leurs parents, de leurs amis, de ceux que la mort vient de leur enlever. Ils s'empressent, au contraire, de leur dresser un catafalque dans la plus belle pièce de la maison. S'ils sont riches, la pièce se transforme en une chapelle ardente. Là, soir et matin, les diacres prient : la nuit les prières continuent; le mort est à visage découvert; il est entouré de cierges et de fleurs, paré de ses habits officiels, s'il fut au service; les femmes de leurs plus riches vêtements. Les jeunes filles sont en blanc. Le cercueil est recouvert de velours aux couleurs chatoyantes, avec des ornements d'argent. Une plaque de métal brillant indique l'âge, l'état et la qualité du défunt. Les pauvres mêmes embellissent leurs cercueils : ils les font peindre, ils les ornent de fleurs, ils leur enlèvent, si je puis dire, la laideur de la mort

Pendant trois jours le défunt demeure exposé dans sa maison, où ses amis viennent lui faire leur dernière visite, et, comme on dit dans le pays, prendre congé de lui en l'embrassant; — c'est surtout à la levée du corps qu'a lieu ce dernier devoir. — Les cérémonies funèbres sont d'ailleurs longues et minutieuses, comme toutes les cérémonies de l'Église grecque. A dater du moment de l'enlèvement du cercueil, il est rare qu'elles durent moins de quatre

heures. Au retour du cimetière, les amis de la famille du défunt, ceux qui furent invités aux obsèques, sont retenus à un somptueux festin. Les pauvres se contentent de manger, sur la fosse même qu'on vient de recouvrir de terre, quelques croûtes de pain trempées dans le miel. Les riches couvrent leurs tables des mets et des vins les plus délicats. Il est inutile de dire que ces sortes d'agapes mortuaires ne tardent pas à s'éloigner du caractère de leur origine, surtout pour peu qu'il y ait abondance de vins, ce qui manque rarement. La philosophie d'Épicure prend soin d'en chasser la mélancolie.

On pourrait citer le repas funèbre qui a suivi dernièrement les funérailles du riche marchand Ponomareff : c'était quelque chose de fabuleux. On aurait pu se croire aux noces de Gamache. Des tables pour mille convives avaient été dressées dans l'hôtel de l'opulent héritier. Ce qui se consomma de vins de France, et entre autres de bourgogne mousseux, est inouï. — Du *bourgogne mousseux*, et non du *champagne*, — ce dernier vin étant exclusivement adopté pour la célébration des événements heureux : il faut de la convenance en toute chose.

Rien de mieux tenu, de plus propre, de plus verdoyant que les cimetières russes. Ils sont coupés de grandes allées bordées de bouleaux et constamment sablées avec soin : de ces allées partent une infinité de sentiers qui conduisent dans l'intérieur du champ de repos. Les monuments y sont nombreux; il est peu de fosses qui n'aient au moins leur pierre, et les plus pauvres ont une croix; car ici l'espace est vaste, et la dernière place qu'on doive occuper sur la terre, jusqu'à ce que le cadavre même ait perdu son nom, suivant la belle expression de l'orateur chrétien, cette place coûte peu : 5 roubles (20 fr.). Toutes les tombes sont ombragées de quelque arbre funéraire. Néanmoins on y voit peu de sapins. Les fleurs y abondent : les églantiers, les rosiers, le chèvrefeuille sauvage, les plantes à jets, caressent de leurs feuilles mobiles les pierres tumulaires, tandis que quelque grand bouleau pleureur



balance sur elles sa chevelure mélancolique. J'ai dit que la religion est touchante dans ce pays; aussi dès l'arrivée du printemps, lorsque les dernières neiges ont disparu, les tombes se couvrent-elles de fleurs nouvelles.

Je viens de décrire le cimetière de Smolensk, situé à l'extrémité de Vassili-Ostroff, dans la direction du nord-ouest. A son entrée, comme d'ailleurs cela est commun en Russie, s'élève une église qui porte son nom. Elle est là comme si la Religion attendait sur l'extrême frontière de ce monde, pour donner une dernière parole d'espérance à celui qui l'abandonne pour toujours.

SAINT-PÉTERSBOURG. — ASPECT D'HIVER.

IX

Transformation. — Le cachet moscovite. — La perspective de Nevsky. — La foule. — L'empereur Nicolas et l'acteur Vernet. — Le grand Bazar (Gostinoi-dvor). — Les marchands. — Le prix d'une robe de chambre. — Le restaurateur ambulant. — La lettre S.

A celui qui n'aurait visité la moderne capitale des tsars que pendant la belle saison, cette gracieuse cité eût dérobé peut-être, sinon son aspect le plus pittoresque, du moins sa physionomie la plus originale. En effet, cet ensemble merveilleux d'une magnifique capitale, créée pour ainsi dire d'un coup de baguette, peut bien surprendre l'imagination et captiver le regard, mais tout en l'admirant, on est longtemps à y découvrir cette originalité de physionomie moscovite qu'on aimerait à saisir, dès la première vue, dans une métropole russe. Patience! l'hiver va venir qui effacera bientôt ce qu'il y a peut-être de trop européen dans la cité de Pierre le Grand, pour lui imprimer ce cachet éminemment

national qu'elle pourrait alors disputer à l'antique Moscou elle-même.

La transformation est complète. La ville riante et coquette, si fraîchement épanouie sur les bords de son beau fleuve, avec ses îles vertes et parfumées, a disparu pour faire place à une cité septentrionale, froide, pâle et silencieuse. Un manteau de neige l'enveloppe; son fleuve est devenu solide, et n'offre plus à l'œil qu'une lande glacée, sillonnée çà et là par de rapides traîneaux; quelques-uns, arrivés de Laponie, sont emportés par les rennes aux pieds légers.

Souvent un ciel terne et plombé pèse sur la ville muette; quelquefois le soleil resplendit comme aux beaux jours; mais ses rayons, décomposés par la condensation de l'air, se brisent sur les campanilles et les coupoles dorées des églises, qu'on voit briller dans l'espace d'une lueur rougeâtre et sinistre, semblable à ces globes allumés au front des tours, et qui, la nuit, annoncent les incendies aux habitants effrayés [1].

La neige durcie résiste sous les roues des voitures, qui rendent un son métallique et vibrant. D'ailleurs, son épaisseur amortit dans les rues le bruit des véhicules, qui glissent et passent comme par enchantement. Les piétons, enveloppés dans d'épaisses fourrures de yenottes, passent aussi sans bruit et comme pressés d'arriver. Pas de marchands ambulants, comme dans la belle saison, portant leur marchandise sur la tête et la criant à plein gosier; pas même de chiens; rien en un mot qui vienne rompre le silence de la grande cité, qu'on pourrait croire endormie comme certaine ville du conteur arabe, n'était le mouvement qui s'y est concentré et qui, pendant la courte durée du jour [2], y est d'une

[1] Dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg, au siége de la police, s'élève une tour au haut de laquelle des globes de feu annoncent les incendies pendant la nuit; lorsque c'est dans la journée, des boules noires remplissent cet office.

[2] Pendant le mois de décembre et de janvier, il n'y a rigoureusement, à Saint-Pétersbourg, que quatre ou cinq heures de jour.

activité extrême. Dans certaines rues, la Perspective de Nevsky, par exemple, c'est le mouvement aristocratique; dans d'autres, telles que la place de la Sennoï et les rues qui y aboutissent, c'est le mouvement populaire.

La Perspective de Nevsky [1], dont on peut comparer jusqu'à un certain point la partie inférieure à notre boulevard des Italiens, est une large rue aux spacieux trottoirs, et dont la chaussée, pavée de petits rondins hexagones posés verticalement, offre l'aspect d'un parquet toujours parfaitement uni. Mais à cette heure, le parquet a disparu sous une profonde couche de neige, où passent sans fin les plus élégants équipages. Cette rue, qui s'ouvre sur la place de l'Amirauté, est coupée par les trois canaux concentriques dont j'ai précédemment parlé : la Moïka, le canal de Catherine, la Fontanka [2]. La promenade d'hiver s'étend entre le premier et le deuxième de ces canaux, qu'on passe sur de larges ponts de granit et de fer d'un travail habile et hardi. Le dernier, celui de la Fontanka, qu'on appelle pont d'Anitschkoff, du voisinage du palais de ce nom, se distingue par quatre chevaux de bronze, œuvre admirable du baron Clot. Ces chevaux bondissent sur leur base élevée; leurs jarrets fins et nerveux plient comme s'ils étaient d'acier; leurs pieds de devant frappent l'air, et leurs naseaux ouverts laissent fuir la fumée.

Ce pont sert de limite aux promeneurs aristocratiques, qui l'atteignent même rarement. La rue continue sans doute à être large et bordée de magnifiques hôtels, mais elle ne tarde pas à perdre son caractère primitif pour prendre celui des quartiers populeux qui y aboutissent. Une remarque à faire, c'est que la Perspective de Nevsky pourrait, à bon droit, s'appeler aussi la rue de la Tolérance, car, à l'exception de la chapelle anglaise, elle réunit les églises de toutes les communions chrétiennes. En

[1] Du nom de Saint-Alexandre-Nevsky, au couvent duquel elle aboutit. Primitivement ce fut une large allée que Pierre le Grand fit percer à travers un bois de sapin.

[2] Celui-ci, comme le premier, était une rivière qu'on a canalisée.

la remontant au delà du pont Anitschkoff, on trouve même une mosquée.

Il faut voir la Perspective de Nevsky par une belle journée d'hiver, alors que le ciel est pur, l'air sec et la neige scintillante. Sur le trottoir du nord, nettoyé, balayé, sablé minutieusement, se presse une foule compacte d'élégants promeneurs. Ce sont de belles dames en riches toilettes aux couleurs vives et variées. Les fourrures de zibeline ou de renard bleu se cachent sous des étoffes précieuses; le velours, le satin, le cachemire des Indes flottent et balayent le sable du granit. La plupart des hommes sont militaires. Ils donnent le bras aux dames ou marchent ensemble d'un pas mesuré et martial. Les laquais aux brillantes livrées suivent leurs maîtres, dont ils portent quelquefois les pelisses, tandis que les voitures et les traîneaux s'avancent doucement le long du trottoir, ou bien attendent stationnés à un point indiqué.

Le milieu de la rue n'est pas moins animé. De somptueux équipages, quelques-uns attelés de quatre chevaux [1] font crier la neige broyée sous leurs roues et se croisent avec rapidité. Les cochers avec leurs longues barbes, leurs robes de drap serrées à la taille par une ceinture de soie ou d'or, et leurs bonnets tartans bordés de zibeline, conduisent ces voitures avec une gravité et une adresse extrêmes. Un jeune postillon, vêtu comme eux, enfant de dix à douze ans, monte à la Daumont l'un des deux premiers chevaux, son caftan replié autour de ses jambes, semblable à un pantalon turc.

La Perspective de Nevsky est un observatoire parfait pour examiner les types et les costumes les plus saillants du pays; c'est une variété pittoresque et charmante : officiers de la garde impériale au casque héroïque, Circassiens à la cotte de maille chevale-

[1] Ces sortes d'attelages, autrefois généraux, commencent à devenir rares, mais le nombre des coupés élégants a augmenté.

resque, Tatars, Kalmouks, Kosaques, popes, marchands, moujiks, nourrices au rouge saraphane [1], tout s'y trouve.

A travers tout cela, les traîneaux étroits, pimpants et coquets, passent emportés par des trotteurs d'une merveilleuse vitesse. On en voit qui ont de grands filets de soie tendus sur l'avant : ce sont des remparts à jour contre les flots de neige soulevés par les pieds des chevaux, et quelquefois rudement lancés à la figure.

Souvent on aperçoit entre ces équipages une voiture aux panneaux d'azur, emportée par quatre chevaux gris-pommelé, et que désignent de loin deux grands valets de pied plantés à l'arrière en costume de Kosaques. Cette voiture, aux armes de Russie, est celle de l'impératrice. C'est ensuite un traîneau d'une remarquable simplicité, et que fait voler sur la neige un vigoureux cheval noir à la crinière ondoyante. Un militaire de haute stature est assis dans l'étroit véhicule. A son modeste manteau de drap gris, dont un vieux castor double le collet, à son attitude, au port de sa tête, à je ne sais quel indice qui ne se décrit pas, on a reconnu de loin l'empereur. Comme l'impératrice, il sort du palais Anilschkoff pour se rendre au palais d'Hiver. Quelquefois il fait arrêter son traîneau et se mêle parmi les promeneurs du bas-côté de la rue. A sa vue, les officiers de tous les grades s'arrêtent pour le saluer militairement en se découvrant l'épaule gauche : tout ce qui porte l'habit de ville le salue aussi avec empressement, et lui de répondre à chacun avec une politesse grave et bienveillante.

L'empereur Nicolas aime à se promener ainsi, seul, à pied, dans les rues de sa capitale. La Perspective de Nevsky et le quai Anglais sont celles qu'il affectionne. Mais il est défendu aux passants de l'aborder, de lui présenter des placets, de lui adresser la parole d'aucune sorte ; la mesure est générale ; j'ajoute qu'elle est nécessaire. S'il en était autrement, l'empereur ne pourrait

[1] Sorte de camisole d'une grande richesse, avec des broderies d'or ou d'argent.

faire un pas sans être accablé de requêtes. Or voici ce qui arriva il y a plusieurs années, au sujet de cette mesure.

L'empereur fréquentait alors le théâtre français, car l'opéra italien n'existait pas[1], et il affectionnait particulièrement l'acteur Vernet, dont le jeu plein de verve comique et spirituelle le divertissait beaucoup.

Un jour le tsar se promenait sur la Perspective de Nevsky. La foule se rangeait sur son passage et le saluait comme de coutume. Sa Majesté avise Vernet, qui se rangeait comme les autres, et marche droit à lui. C'était un honneur dont beaucoup furent jaloux et qui embarrassa le modeste acteur.

— Vous reverrai-je, ce soir, Vernet? lui demanda l'empereur.

— Oui, sire, j'aurai l'honneur de jouer devant Votre Majesté le *Père de la Débutante*.

— J'en suis bien aise; vous êtes parfait dans ce rôle, et je vous applaudirai avec plaisir.

— Votre Majesté a trop d'indulgence.

L'empereur lui adressa encore quelques mots bienveillants et continua son chemin.

Mais un *nadziratel* (officier de police) avait tout vu, et, dès que l'empereur se fut éloigné, il s'approcha de l'artiste :

— Vous avez abordé l'empereur et lui avez parlé; vous allez me suivre...

— Mais, répondit celui-ci en assez mauvais russe, que l'officier civil ne comprit probablement qu'à demi, c'est, au contraire, Sa Majesté qui a bien voulu me faire l'honneur de s'approcher de moi...

— Que dit-il? fit l'homme de police en s'adressant à un curieux qu'il jugea devoir comprendre le français.

— Il dit que c'est l'empereur qui s'est approché de lui.

[1] L'opéra italien a réellement fait du tort, depuis quelques années, au théâtre français, dont le public a cessé d'être aussi aristocratique qu'autrefois.

— De lui ?... allons donc ! Suivez-moi, monsieur, et que je ne vous le répète.

— Mais je vous répète, moi, que s'il y a un coupable dans tout ceci, c'est l'empereur. Je suis Vernet, du théâtre français : comprenez-vous actuellement que l'empereur me connaisse ?

Ce que l'homme de la police comprenait le mieux, c'est qu'on lui résistait. Le monde s'amassait. Le nadziratel commençait à s'irriter, et, saisissant tout à coup Vernet par le bras, il lui déclara que s'il ne voulait pas le suivre de bonne grâce, il allait appeler à son aide.

Force fut à l'artiste de prendre son parti. L'officier de police le conduisit au poste le plus voisin, où il le consigna, remettant à la fin de la journée de faire son rapport.

Le soir arriva, et bientôt après l'heure du spectacle. Vernet ne se présentait pas. On envoya chez lui ; il n'y avait pas reparu depuis le matin. Le régisseur en chef [1] fut obligé de changer le spectacle.

Cependant l'empereur vint occuper sa loge, comme il l'avait promis à l'acteur, et fut fort désappointé en ne voyant pas représenter le *Père de la Débutante ;* il le fut davantage encore en ne voyant figurer Vernet dans aucune des pièces inscrites sur une affiche rapidement tracée à la main.

Il voulut en savoir la raison et s'adressa au directeur, qui lui annonça la disparition de l'artiste. Comme il vit le mécontentement se peindre sur le front du souverain :

— Sire, s'empressa-t-il de dire, je n'ai été instruit de tout ceci qu'au lever du rideau ; mais j'ai aussitôt donné des ordres pour que Vernet soit retrouvé sans retard.

L'empereur demeurait pensif. Tout à coup il porta la main à son front :

[1] M. F. Peyssard, homme aussi intelligent qu'actif et plein de goût, auquel notre littérature dramatique doit une partie de la considération dont elle jouit en Russie.

— C'est moi qui suis la cause de tout le mal, dit-il. Ce matin, j'ai rencontré Vernet et l'ai entretenu un instant : le pauvre garçon aura été arrêté. Vite, qu'on aille le délivrer.

A ce moment, le rapport du maître de police touchant le comédien était remis au directeur.

Un quart d'heure plus tard, Vernet était libre et entrait dans la loge du tsar, qui l'avait fait demander.

— Je suis désolé, mon cher Vernet, lui dit en souriant le souverain, de la mésaventure qui vous est arrivée à mon sujet. Oubliez-la, je vous prie, et me mettez à même de vous être agréable en quelque chose. Voyons, qu'avez-vous à me demander?

— Puisque Votre Majesté veut bien m'accorder une grâce, répondit l'artiste, je la supplie de ne plus me faire l'honneur de s'approcher de moi lorsque je la rencontrerai dans la rue.

L'empereur sourit et renvoya affectueusement Vernet, qui n'eut pas à se plaindre de l'aventure.

C'est sur la Perspective que se trouve le grand Bazar, ou Gostinoï-dvor russe, vaste marché asiatique, qui vous ferait volontiers rêver de Bagdad ou de Bassora, n'était, dans cette saison, la rudesse du temps. C'est un immense bâtiment de forme carrée, renfermant une cour et des magasins intérieurs non moins vastes. Les quatre faces sont bordées par une galerie voûtée basse et lourde. Ce bazar est divisé par *lignes* ou compartiments consacrés aux diverses spécialités de marchandises : ici se vendent les draps, ici les porcelaines, ici les nouveautés, les tapis, les toiles, le papier, etc. Tous ces objets sortent généralement des manufactures nationales; aussi se vendent-ils à des prix bien inférieurs à ceux des mêmes objets arrivés de l'étranger : ce qui n'empêche pas le marchand russe de vous jurer que sa marchandise est allemande, anglaise ou française, et de vous demander le double de sa valeur.

Chaque marchand est debout devant la porte de sa boutique; un commis lui fait pendant, et ces deux hommes, enveloppés de

fourrures et les pieds chaussés de bottes de feutre, adressent aux passants les plus séduisantes provocations :

— Daignez m'acheter du drap anglais, monsieur, des soieries de Lyon, madame, des rubans de Paris, des gants de Suède, des foulards de l'Inde, etc.

J'ai dit que tous les objets vendus au Gostinoï-dvor sont des produits indigènes, et, par conséquent, il faut bien le dire, d'une excessive infériorité; et, à cet égard, les marchands savent à quoi s'en tenir, et ne sauraient abuser personne. — A quoi tient cet état de choses?... à une grande incurie, au laisser-aller, au nonchaloir commun aux classes industrielles. — Le Russe est routinier et n'aime pas la peine. Il a encore besoin de l'initiative du gouvernement; partout où cette initiative manque, l'infériorité se montre.

Et cependant, malgré tout, la force des choses l'emporte : — il y a des progrès.

Puisque je viens de dire que le marchand russe a l'habitude de demander le double de la valeur de sa marchandise, que je m'empresse d'ajouter qu'à cet égard il est encore à cent lieues du Tatar.

Je parcourais un jour avec un ami le quartier des Tatars ou Gostinoï-dvor de Moscou; c'est la ligne des robes de chambre, article dont les anciens vaincus de Kazan semblent s'être réservé le monopole. Mon compagnon, étourdi par les provocations d'un vieux marchand kalmouk, entra dans sa boutique. On expose devant lui une montagne de robes de chambre. Il en choisit une en petite soie de Perse écrue, parfaitement imitée à Moscou. Elle était assez bien ouatée et doublée d'un tissu de coton à dessins bizarres.

— Combien cette robe de chambre? demanda-t-il au Tatar.

Alors celui-ci, comme le berger de Panurge, se mit à chanter les qualités de sa marchandise.

— Vous êtes un fin connaisseur, sur ma parole, monsieur; de toutes ces robes de chambre, vous avez choisi la plus riche et la

plus confortable : trois princes m'ont acheté la pareille, et hier encore un aide de camp général a voulu avoir celle-ci.

— C'est possible; mais je vous demande ce que vous en demandez? répéta mon compagnon.

— Monsieur, je vous jure, foi d'honnête Tatar, qu'elle sera d'un usage sans fin ; elle est faite d'une étoffe à toute épreuve, et avec cela moelleuse comme le duvet...

— Encore une fois, combien en voulez-vous?

— Vous me croirez quand je vous dirai que Son Excellence le gouverneur de Voronèje m'en a commandé une demi-douzaine de semblables.

— Cela m'importe peu : voulez-vous m'en dire le prix ?

— A l'instant, monsieur, à l'instant : seulement, je dois vous faire observer que chez aucun de mes confrères vous ne trouverez de robe de chambre dont l'étoffe vienne comme celle-ci directement d'Erzeroum... véritable fabrication d'Erzeroum, monsieur; prenez la peine de regarder ; voyez ce tissu, ce grain, cette souplesse, et puis ces nuances, ce reflet, ce velouté... cela est à l'épreuve du soleil, monsieur.

— Que ce soit à l'épreuve du froid, c'est tout ce que je veux... mais vous plaira-t-il enfin de me dire ce que vous en voulez.

— J'y suis, monsieur, j'y suis... mon devoir cependant m'oblige de vous dire encore qu'un aide de camp de l'empereur...

Mon compagnon, impatienté, fit mine de sortir.

— Voici, monsieur ; si cette étoffe était une imitation sortie des fabriques de Moscou...

— Encore ?

— Je pourrais vous laisser la robe de chambre pour quatre-vingts roubles [1] ; mais en étoffe d'Erzeroum, elle ne serait pas trop payée deux cents roubles : cependant, je ferai un sacrifice, monsieur, et je vous la laisserai à cent cinquante roubles.

[1] Il s'agit ici du rouble assignation, d'environ 115 centimes.

— Vous êtes fou, fit brusquement l'acheteur; dites plutôt que vous ne vous souciez pas de vendre.

Et il prit résolûment le chemin de la porte.

— Allons, ne vous fâchez pas, haute noblesse; je ne vous demande que ce qu'elle vaut et ce qu'a payé le gouverneur de Tamboff.

— Je croyais que c'était celui de Voronèje.

— Ai-je dit de Voronèje? Oui, en vérité, c'est le gouverneur de Voronèje qui a pris la pareille et l'a payée cent quarante roubles; eh bien, pour vous, ce sera cent vingt roubles.

— Voyons, laissez-moi sortir... d'autant plus, ajouta mon compagnon en me désignant, que monsieur s'impatiente.

— Tenez, fit le marchand en s'emparant de la robe de chambre; la voici pour cent roubles, et que tout soit dit.

— Je vous prie de me laisser sortir; faut-il vous le répéter?

— Votre prix alors, Excellence, votre prix?

— Je n'ai pas de prix à une demande extravagante.

— Vous êtes sévère, monsieur. Si je vous la laissais pour soixante-quinze roubles...

— Diminuez encore.

— Diminuer encore! fit le Tatar en affectant un air étonné; eh bien! ce sera cinquante roubles, mais pas un copek de moins.

Je regardai mon compagnon; il était impassible.

— Vous voulez dire vingt roubles? fit-il au marchand, qui poussa les hauts cris.

— Vingt roubles! mon noble seigneur, vingt roubles! vous voulez vous divertir, sans doute, et vous gausser de moi; vingt roubles! mais, par Allah! la doublure même ne serait pas payée... Quoi! vingt roubles une robe de chambre que le gouverneur de Nijni...

— Ah! c'est le gouverneur de Nijni, actuellement...

— De Nijni ou de Simbirsk... Vous me troublez la tête, mon-

sieur... Vous avez dit trente roubles, mettez-en quarante, et n'en parlons plus.

— J'ai dit vingt; c'est à prendre ou à laisser.

Et cette fois nous sortîmes de la boutique. Nous n'avions pas fait dix pas sous la galerie, que le Tatar était sur nos talons.

— Excellence, fit-il d'un air piteux, prenez-la... Il faut bien faire un sacrifice; mais celui-ci est énorme; encore quelques-uns de semblables, et je serai ruiné [1].

— Je l'ai payée deux fois sa valeur, me dit à l'oreille mon compagnon.

Je reviens au bazar de la Perspective de Nevsky. Pendant que les luxueux équipages s'arrêtent, de l'autre côté de la rue, à la porte des magasins étrangers, et que les princesses, suivies de leurs grands laquais, font déployer les riches étoffes de France ou d'Angleterre, de modestes traîneaux stationnent devant les galeries de Gostinoï-dvor, où les femmes des petits employés, les filles de la moyenne classe, viennent acheter des objets de toilette sortis des manufactures de Moscou, et d'un prix plus assorti à la modicité de leur fortune. Ces galeries sont aussi un lieu de rendez-vous pour les jeunes gens de la même classe, qui viennent sous leurs voûtes surbaissées épier un regard ou échanger un signe dérobés à l'attention d'une mère, et broder ainsi la préface d'un roman qui manque rarement d'avoir la conclusion poursuivie, celle de tous les romans classiques.

Un personnage important, qu'il est impossible de passer sous silence en décrivant le Gostinoï-dvor, c'est le restaurateur ambulant de l'endroit. Comme les marchands ne sauraient faire préparer leurs aliments dans l'intérieur du bazar, où il est sévèrement défendu d'entretenir du feu [2], et qu'ils ne peuvent abandon-

[1] Rigoureusement historique.

[2] En 1752, le Gostinoï-dvor fut dévoré par les flammes. Il était en bois, on le fit reconstruire en pierre, et pour éloigner jusqu'à l'ombre du danger, il fut arrêté que

ner leurs affaires pour aller chercher leur nourriture chez eux, ils ont besoin de trouver sous la main une cuisine toujours prête et de leur goût pour leurs repas de la journée; c'est ce que leur offre abondamment le fournisseur dont il est question.

Vêtu d'une chaude touloupe[1] et ceint d'un tablier blanc, il circule sous les longues galeries, chargé d'une corbeille plate, qu'il maintient horizontalement devant lui en marchant fortement renversé en arrière. — Là se trouve une grande provision d'œufs durs, de caviar, de petits poissons assez semblables à nos sardines et qu'on appelle *siguis;* il y a aussi du fromage, une espèce de grosse pâtisserie du pays, des concombres salés, des petits pâtés connus sous le nom générique de *piroguis*, les uns garnis de viande, les autres d'un mélange d'œufs et de choux haché, sorte de mets dont le peuple russe et très-friand; il y a aussi des *boulkis*, petits pains ronds, très-blancs, dont quelques-uns, fendus par le milieu, contiennent à l'intérieur quelque friandise, telle que caviar, hareng, siguis, hachis de choux, etc.

Derrière ce fournisseur, qui va s'arrêtant devant chaque boutique, marche le vendeur de thé, avec sa fontaine enveloppée de drap pour conserver à l'infusion sa chaleur, et des verres rangés en cercle autour de ses reins comme font nos marchands de coco, car le véritable Russe, grand amateur de thé, ne saurait se servir de la tasse; il ne boit la liqueur aromatisée que dans un verre, ce qui, par parenthèse, est médiocrement commode, pour peu qu'elle soit brûlante. Mais le marchand du Gostinoï-dvor y trouve, lui, un double avantage. Ce thé bouillant qu'il déguste à petite gorgée, en mordant de temps en temps sur un morceau de sucre, lui réchauffe à la fois l'estomac et la main. Il est réellement curieux de le voir tenant sur le bout des ongles son verre, qu'il

le feu et la lumière n'en approcheraient jamais. — Cependant il est actuellement question de l'éclairer au gaz.

[1] Sorte de tunique en fourrure de mouton, fixée aux reins par une ceinture de cuir.

fait tourner avec une prestesse singulière, pour ne pas se brûler les doigts, et qu'il caresse des lèvres avec l'amour et la complaisance du gourmet le plus sensuel.

Il est rare que le marchand du Gostinoï-dvor dépense plus de 60 à 75 centimes pour sa nourriture de la journée, et cela, sans s'imposer de privation, car le Russe est naturellement sobre. On peut affirmer, sans exagération, que les phalanges d'ouvriers employés aux grands travaux de la couronne (travaux publics) se nourrissent à l'instar de ceux qui élevèrent jadis les grands tombeaux des Pharaons. Un concombre frais avec du sel et un morceau de pain de seigle, le tout arrosé de quelques verres de kwas, liqueur faite de pain noir fermenté, voilà leur nourriture pendant la belle saison. En hiver, le concombre est salé, quelquefois il est remplacé par des champignons secs ou quelques *siguis* grillés, et toujours le kwas pour boisson. Il faut ajouter actuellement que ces hommes sont vigoureux, parfaitement découplés, d'une santé excellente, et qu'ils ont tous des dents à faire envie.

Jadis les boutiques du bazar russe étaient humides, sombres et sordides. Leurs portes, doublées en fer, demeurant ouvertes, elles gardaient la rude température de l'air extérieur. Peu à peu les élégances et le confort modernes y ont pénétré. Derrière leurs portes de fer à gros cadenas et à verrous monstrueux, quelques-unes ont adopté des devantures en bois des Indes, à larges vitres et à nervures sculptées; l'intérieur s'est agrandi aux dépens de l'arrière-boutique; mais rien de cela n'empêche les vieux marchands de rester en dehors pour guetter la pratique et provoquer les passants.

Dans le commencement j'étais étonné de ces invitations multipliées, qui m'assaillaient à chaque pas, et dans lesquelles mon oreille ne saisissait guère qu'une suite de sifflements que pourrait figurer la prononciation de la lettre *s* fortement accentuée et répétée à l'infini; si bien que j'en étais à me demander si la langue russe ne serait pas dérivée en ligne plus ou moins directe de celle des alouettes ou des merles.

Je fus longtemps à pouvoir obtenir l'explication de cette prononciation ornithologique. Voici enfin ce que j'appris :

La lettre *s* est, en russe, un signe, une expression abrégée de politesse ; elle tient la place de *soudar* (seigneur), dont elle forme pour ainsi dire la contraction : *soudar* pour le masculin, et *soudarina* pour le féminin. Ainsi, *gospodin's* équivaut à *gospodin soudar*. Il est à remarquer que le mot *gospodin*, qui, dans l'usage commun, tient la place de *monsieur*, traduit mal l'analogue français[1]. C'est que chez nous, les dénominations honorifiques remontent aux mœurs chevaleresques du moyen âge, mœurs qui ont manqué aux Russes.

La civilisation moderne, ai-je dit, a commencé à faire irruption dans le Gostinoï-dvor. Chaque jour elle tend à effacer quelques traits extérieurs de son caractère national. Les marchands, par exemple, portent encore en hiver la longue pelisse de renard ou de yenotte ; mais la plupart ont remplacé le haut bonnet tatar par l'odieux chapeau de feutre ou la casquette bourgeoise. Pendant l'été, ils portent la redingote, il est vrai, encore longue et flottante comme une robe, mais il est évident qu'il suffit d'un coup de ciseaux pour la transformer en paletot français.

Je dois ajouter que depuis quatre ou cinq ans à peine, en face même de ce vieux bazar moscovite, a été pratiqué un élégant passage moderne, parqueté, vitré, fermé et décoré de tout le luxe de l'étalage parisien. — Le moyen, en présence de cet envahisse-

[1] Ce peuple fait d'ailleurs usage d'une précieuse dénomination, laquelle s'applique à tous les rangs ; elle consiste dans le nom de baptême auquel on joint celui du père : *Jean, fils de Pierre* (Ivan Pétrovitch), Dmitri, fils de Basile (Dmitri Vassilievitch) : c'est l'ancienne coutume grecque. Le plus humble paysan, en parlant au plus puissant seigneur, ne lui adresse pas autrement la parole, fût-ce à l'empereur même. — Encore une remarque : de *gospodin*, monsieur, les Russes ont fait *gospoja*, madame ; mais ils n'ont pu en faire mademoiselle, il a fallu avoir recours à *soudar*, dont ils ont fait le joli mot de *soudarina*, qui signifie en même temps madame et mademoiselle. — On ne se sert, toutefois, de *soudarina* que dans les classes moyennes et bourgeoises.

ment hardi, de conserver ses vieilles habitudes nationales!... Mais si la forme tend à se modifier dans les choses extérieures, le fond, comme je l'ai déjà observé, n'a pas cessé d'être russe et restera toujours russe.

X

L'amour de l'hiver. — La *saison des chemins*. — Le marché de la Sennoï. — L'achat du porc.

Chose remarquable, ce n'est pas l'été avec ses brises adoucies, ses fleurs, ses eaux limpides, son soleil éclatant, ses nuits sans ombre, ses concerts, ses promenades champêtres; ce n'est point cette saison brillante, et si hâtive dans les hautes latitudes, qu'affectionne particulièrement le peuple de Saint-Pétersbourg; il voit arriver l'été sans enchantement, et l'on peut dire qu'il *l'utilise* plutôt qu'il n'en jouit. Cela se conçoit : sa saison naturelle à lui c'est l'hiver; l'hiver avec ses glaces, ses frimas, sa neige universelle. Cette neige lui offre ainsi partout des chemins ouverts. Les distances n'existent plus : le Russe les franchit sur son léger traîneau avec une incroyable vitesse. L'hiver est pour lui la *saison des chemins*, ainsi qu'il dit dans son langage pittoresque et imagé. Aussi Saint-Pétersbourg devient-il, pendant cette saison, le point où, de soixante à quatre-vingts lieues, arrivent de tous côtés une foule de petits marchands campagnards. Ils viennent approvisionner les marchés de la capitale. Les uns apportent du poisson, les autres de la volaille et du gibier. Tous ces objets sont conservés par l'hiver même, qui les tient dans un état constant de congélation.

Le marché de la Sennoï offre, à cet égard, un aspect d'une originalité parfaite durant la première quinzaine qui précède les fêtes de Noël, que le peuple célèbre en Russie par une longue série de repas de famille, où préside une abondance toute primitive.

La vaste place de la Sennoï se divise en larges compartiments





affectés aux différents comestibles qui y sont mis en vente. Ici, c'est le gibier : gélinotes, perdrix grises et rouges, coqs de bruyère, bécasses; ici la volaille : oies gigantesques, poulardes et dindes non moins volumineuses. Là ce sont des montagnes de poisson, depuis le sterlet précieux [1], pêché dans le Volga, jusqu'aux modestes *siquis* arrivés des ports de la mer Blanche [2]; enfin, et ceci est le plus curieux, ce sont les porcs, gelés comme tout le reste, placés en lignes parallèles par rang de taille, dépouillés de leurs soies, roides, immobiles, et présentant de loin je ne sais quoi de fantastique et de plaisant à la fois.

Là, dès le matin, au milieu d'une foule qui se presse, se heurte, ondule comme la mer, le maître d'hôtel des grandes maisons et l'humble cuisinière des ménages plus modestes viennent faire leur provision de Noël. Et tandis que le premier achète le sterlet, recherché pour les grandes tables, la seconde se contente du saumon plus commun. Quant au porc, si profitable pour les pauvres ménages, il n'est pas de maison, dans certaine classe, qui ne vienne faire emplette du sien. C'est d'ordinaire le chef de la famille qui se charge de ce soin. Le prix débattu, la marchandise est placée dans le traîneau de l'acheteur. Mais on comprend qu'il soit malaisé de fixer cette bête roide et droite dans une aussi étroite voiture. L'acheteur n'a souvent d'autre moyen que de le placer à côté de lui en guise de compagnon, et de l'entourer d'un bras pour l'empêcher de tomber. Quelquefois l'animal est assujetti à l'arrière, où il simule un laquais d'étrange encolure. Les scènes les plus comiques, les accidents les plus bizarres se succèdent, à la plus grande joie des curieux, qui, pendant cette semaine, se font de la Sennoï un but d'amusante flânerie.

[1] Les petits sterlets coûtent 25 fr., les moyens varient de 50 à 75 fr.; il y en qui se payent jusqu'à 300 fr.

[2] Voici quelques prix : une paire de gélinotes ou de perdrix, 1 fr. 60 c.; un coq de bruyère, 1 fr.; un chapon, id.; une dinde grasse, de 2 à 3 fr.; une oie, id.; un cochon de lait, 2 fr., les autres de 5 à 10 fr.; le poisson ne vaut quelquefois que 20 cent. la livre.

Le peuple est animé; les cabarets du voisinage ne désemplissent pas, et les moujiks (paysans, hommes du peuple portant la barbe et le caftan), s'y munissent libéralement contre le froid par de larges libations alcooliques. L'eau-de-vie nationale est leur boisson des grands jours, leur nectar, leur léthée; il n'est pas de maux dont ils n'aient, en effet, bientôt noyé le souvenir dans cette liqueur grossière tirée du froment, et prompte à donner l'ivresse. Peu y échappent. Mais il est juste de dire que leur ivresse est parfaitement inoffensive. L'exaltation qu'elle produit se manifeste d'abord par de joyeux chants, et ne tarde pas à se transformer en effusions de tendresse. Un de ces homme, le cerveau obscurci par les vapeurs de l'alcool, s'entretenait un jour avec la borne d'un trottoir et lui disait les choses les plus passionnées, l'appelant sa chère âme, son cœur, sa tendre petite colombe.

Mais la veille de Noël est arrivée; le froid est sec et vif; un mouvement inusité se remarque dans tous les quartiers de la ville. Il annonce une grande fête; les traîneaux ont cessé de charrier des victuailles pour se charger de petits cônes de sapin. Ce sont les arbres de Noël aimés des enfants, et qui doivent le soir même s'illuminer de bougies, se charger de friandises, de jouets, de cadeaux divers, suivant la position, le rang et surtout la fortune des familles. Partout, ce soir-là, où se trouvent des enfants, dans les hôtels les plus opulents comme dans les plus pauvres demeures, s'élève un arbre de Noël. Cet usage touchant, emprunté à l'Allemagne, s'est dès longtemps popularisé en Russie, et fait aujourd'hui partie des mœurs les plus intimes du pays.

Voici le moment de la fête. L'arbre est étincelant de lumières. A ses branches sont suspendus les bonbons; sous ces branches sont étalés les cadeaux pour les enfants. Souvent, dans les grandes maisons, une loterie termine la soirée; ce sont des surprises numérotées pour les invités, et que le sort distribue. Cette générosité coûte quelquefois de 8 à 10,000 francs aux maîtres de la maison.

XI

Fête de l'Épiphanie. — Bénédiction des eaux. — Le carnaval. — Les Katchélis. — Montagnes russes.

Je glisserai sur la fête de l'Épiphanie, fête toute religieuse et qui se célèbre à Saint-Pétersbourg par la bénédiction publique et solennelle des eaux.

Une chapelle élégante et riche, ouverte à tous les horizons, a été construite sur les glaces de la Néva, en face du palais impérial; un sentier planchéié, recouvert de magnifiques tapis, conduit du palais à la chapelle. A dix heures du matin, le haut clergé arrive en procession; l'empereur entouré de ses grands dignitaires, l'impératrice avec ses dames d'honneur, toute la cour avec le corps diplomatique, assistent à cette cérémonie, qui ne dure pas moins de deux heures, et suivant la rigueur de l'étiquette, y assistent sans pelisse. Que je me hâte d'ajouter que ce n'est pas sans avoir pris de prudentes précautions contre l'éventualité des fluxions de poitrine. On peut faire ici la remarque que la rigueur du climat russe se marie parfaitement, à Saint-Pétersbourg, aux habitudes de la vie et des mœurs dont elle ne saurait, dans aucun cas, modifier sensiblement les actes; ou, si l'on préfère, les mœurs et les habitudes de la vie s'y marient merveilleusement à la sévérité du climat.

Voici maintenant l'approche du carnaval, de la bruyante semaine, — car telle est en Russie la mesure toujours la même de cette période de divertissement populaire, — huit jours, ni plus ni moins; les huit jours qui précèdent le dimanche gras [1].

Les charpentiers se sont emparés de la place de l'Amirauté : on

[1] Le carême commence en Russie le lundi, cependant les théâtres, qui demeurent fermés pendant toute sa durée, jouent encore par tolérance pour les étrangers les deux derniers jours gras; il y a même bal masqué le mardi au Grand-Théâtre.

y prend des mesures, on y dessine des plans, on y trace les contours d'une petite cité. Bientôt les matériaux s'y amoncèlent; les ouvriers se mettent à l'œuvre. Ces hommes, armés de la seule hache, cet instrument merveilleux entre les mains de l'artisan russe, façonnent le bois de cent façons, l'équarrissent, le scient, le percent, le polissent, le soumettent à toutes les exigences de la charpenterie : bientôt les carcasses des maisons s'élèvent, puis la toiture; les murs viennent ensuite; c'est le plus aisé, car il ne s'agit plus que de clouer des planches. Ces maisons, comme on voit, sont des baraques; mais elles affectent dans leurs formes les styles architecturaux les plus variés. Celle-ci se pare des ogives et des trèfles de l'art gothique; celle-ci a emprunté sa coupe aux monuments byzantins; celle-ci se bariole de toutes les fantaisies chinoises; il y en a qui se contentent d'imiter nos fermes de la Brie ou de la Champagne. Chacune de ces baraques a son balcon pour la parade de Paillasse ou d'Arlequin; car cette étrange cité, improvisée en quelques jours sur une place publique, renferme bientôt tous les saltimbanques, écuyers, montreurs de bêtes, faiseurs de tours, que sais-je, tous les clowns de l'empire viennent y exercer leur industrie, en excitant la curiosité populaire à grand renfort de grosse caisse et de mangeurs d'étoupe enflammée.

Devant les baraques s'élèvent les montagnes de glace. Ce sont deux sortes de tours placées en face l'une de l'autre, à la distance de deux ou trois cents toises, et terminées par une terrasse couverte, d'où s'échappe un plan incliné, légèrement renflé vers le milieu, lequel, rencontrant le sol par un angle de quarante-cinq degrés, continue à courir horizontalement jusqu'au bout de l'espace qui sépare les deux tours. Ainsi ce sont deux sentiers qui se côtoient en se touchant pour aller expirer chacun en sens contraire

On compte à Saint-Pétersbourg trois théâtres : 1° le Grand-Théâtre, généralement consacré aux opéras et aux ballets; 2° le théâtre Alexandre : on y joue les drames russes; 3° le théâtre Michel : les Français et les Allemands y jouent successivement

au pied de la montagne opposée. Ces sentiers, comme les plans inclinés, sont formés de dalles de glace taillées dans la Néva même, parfaitement ajustées ensemble et admirablement unies.

Dans l'intervalle conservé entre les montagnes et les baraques, sont dressées des balançoires sous toutes les formes : escarpolettes, chars en moulins à vent, courses de bagues, traîneaux, wagons, nacelles, rien ne manque à la collection. Les balançoires sont un plaisir national ; le Russe les aime follement. Être établi dans un petit char suspendu, et, pendant les évolutions aériennes, casser des noisettes en chantant sa chanson villageoise, c'est pour lui le comble du bonheur humain... après les montagnes de glace toutefois.

La semaine des préparatifs est terminée. Le dimanche arrive. C'est le premier jour de carneval. A midi, les katchelis[1] sont ouvertes : mille pavillons, flammes et banderoles déploient dans les airs leurs couleurs capricieuses. Les orchestres des baraques commencent leurs symphonies. Quelques-uns sont fort bons. Les marchands de friandises sont à leur poste ; les uns vendent des noisettes et des pains d'épices, les autres font des *bliniers*, sorte de crêpes épaisses et lourdes, dont s'accommodent à ravir les estomacs moscovites.

Les montagnes de glace sont inaugurées. Voici les moujiks qui s'avancent portant un petit traîneau sous leur bras ; ils gravissent le large escalier pratiqué à l'arrière des montagnes. Ce traîneau, qui peut avoir de soixante à soixante-quinze centimètres de long, est d'une grande simplicité. Il consiste en une petite planchette fixée sur deux patins d'acier dont les extrémités antérieures se relèvent en s'arrondissant. Le véhicule exigu est placé sur le bord de la terrasse ; son propriétaire s'y assied, après avoir soigneusement relevé sa longue robe. Il étend ses deux jambes en avant, penche légèrement le corps, qui se renverse

[1] Ce mot, qui signifie balançoire, sert à désigner l'ensemble des amusements publics que j'essaie de décrire.

brusquement en arrière à l'instant où le traîneau se précipite sur la pente de glace. L'impression éprouvée à ce moment est indéfinissable: la respiration est subitement comprimée; on éprouve je ne sais quelle oppression étrange et délicieuse. Cependant le traîneau, toujours lancé comme une flèche, arrive au plan horizontal, croise avec la vitesse de l'éclair les traîneaux qui arrivent de la montagne opposée, au pied de laquelle s'en va bientôt expirer sa course fantastique.

Il ne faudrait point croire que ces petits chars glissants ne demandent qu'à être poussés pour suivre leur chemin. Ils ont, au contraire, besoin d'être dirigés avec une adresse excessive. Le conducteur, les deux bras pendants en arrière, soit par le seul balancement du corps, soit par d'imperceptibles effleurements de la main sur la glace, doit le maintenir dans la ligne droite. L'apprentissage est rude et quelquefois dangereux, car le traîneau, se séparant brusquement de son conducteur inexpérimenté, le laisse rouler sur la pente glacée, au bas de laquelle il ne saurait arriver qu'après avoir plus d'une fois heurté cruellement contre les parapets, et conséquemment tout contusionné, heureux s'il n'a pas eu à essuyer le choc de quelque traîneau précipité derrière lui. Ces sortes de chocs peuvent fendre la tête, briser une côte, casser une cuisse ou tuer du coup. On comprend qu'on s'y expose peu; aussi est-il permis d'affirmer que les accidents de cette nature sont excessivement rares. Souvent deux personnes descendent ensemble sur le même traîneau. Ceci peut paraître prodigieux, vu l'exiguïté du véhicule; mais l'adresse moscovite supplée à tout. Le conducteur se place sur le point extrême de la planchette, ayant soin d'écarter les jambes pour laisser à son compagnon le plus d'espace possible. Celui-ci se rapetisse de son mieux, s'assied devant lui, les deux pieds en avant. Le traîneau part, et les deux voyageurs arrivent en un clin d'œil au pied de l'autre montagne.

Ceux qui se défient de leur habileté se confient à des hommes

expérimentés, qui, pour quelques menues pièces de monnaie, se chargent de les ramasser. On reconnaît ici l'origine du divertissement importé en France en 1814, et qu'on appelle les montagnes russes.

Ainsi la journée se passe, journée bien vite écoulée, si l'on songe qu'à quatre heures de l'après-midi la nuit est venue; mais on a le lendemain, et ainsi de même jusqu'au dernier jour.

Vers la fin de la semaine, il s'établit autour des katchelis une premenade d'élégants équipages. La haute société veut aussi se donner le plaisir des baraques, et vient assister aux amours d'Arlequin et de Colombine, et applaudir aux prodigieuses métaphores de Pierrot. Ce sont ensuite les grandes voitures de la cour, attelées de quatre chevaux richement caparaçonnés, que remplissent les jeunes filles de l'institut de Sainte-Catherine, établissement d'éducation pour de jeunes filles nobles, placé sous le patronage immédiat de l'impératrice. On compte une soixantaine de ces voitures de gala conduites par des cochers en livrée de la cour, et suivies de grands laquais en manteaux écarlates. On aperçoit aux portières les têtes des jolies promeneuses, qui, comme une nuée de petits oiseaux, babillent en battant de l'aile, et sont toutes fières d'être promenées ainsi dans les voitures impériales.

Je viens de parler des montagnes de glace des katchelis. Celles-là sont publiques et ne subsistent que pendant huit jours; mais il y en a de particulières qui demeurent en permanence tout l'hiver. Elles appartiennent à différentes sociétés de jeunes gens, qui les ont fait élever à frais communs. Les montagnes suisses sont à Kamennoï-Ostroff. Mais actuellement l'île a disparu, et l'on aurait peine à reconnaître la topographie de ces lieux, que nous avons vus naguère si animés, si verdoyants, si fleuris. Ils n'offrent plus au regard qu'un désert de glace. Les coquettes villas qui embellissaient l'île se cachent honteusement sous une couverture de natte grossière, elle-même disparaissant sous la neige. Les hauts sapins et les bouleaux touffus balancent tristement leurs branches

chargeés de frimas, et où viennent s'abattre des nuées de sinistres corbeaux ; partout l'aspect est triste, morne, désolé.

Donc les montagnes suisses sont à Kamennoï-Ostroff, dans la partie de l'île la plus voisine du palais grand-ducal. Elles sont très-fréquentées, le dimanche surtout. Les plus charmantes réunions s'y donnent rendez-vous et s'y livrent joyeusement, pendant des journées entières, au plaisir de les descendre. Ces montagnes ne le cèdent point en hauteur à celles des katchelis, et les jeunes gens qui viennent s'y exercer peuvent le disputer en adresse aux plus habiles moujiks. Ils ont adopté un costume qui leur permet d'ailleurs une plus grande liberté de mouvements. Une sorte de veste à la hussarde, qui laisse coquettement passer comme une bordure le soyeux astrakan dont elle est doublée, des bottines russes fourrées, une casquette écossaise et de larges gants à la Crispin en cuir rouge, tel est l'ensemble de ce costume gracieux et dégagé.

Il est inutile de dire que leurs traîneaux sont loin de la simplicité rustique des premiers. Ils sont montés sur des lames d'acier anglais d'une excessive finesse ; la planchette a disparu sous un coussin parfaitement rembourré en crin et recouvert d'une tapisserie précieuse, le plus souvent brodée par des mains aimées. Ils sont plus élevés sur leurs patins déliés, plus étroits et d'une coupe infiniment plus élégante.

Les dames, même les plus peureuses, se livrent à l'adresse de ces fringants cavaliers, qui se disputent souvent la faveur de les descendre.

Cependant, si la cour vient aux montagnes, et qu'il prenne fantaisie à l'impératrice de se faire ramasser, c'est ordinairement un grossier moujik qui a l'honneur de la conduire.

Rien n'est étrange et pittoresque comme une partie de montagne aux flambeaux ; et c'est un plaisir que se donne plus d'une fois, durant l'hiver, la société de Saint-Pétersbourg. Mais ici l'adresse des ramasseurs doit être à toute épreuve ; car l'éclat des lumières, venant se briser sur la glace du plan incliné, jette aux

regards éblouis des millions d'étincelles et fait vaciller les grandes ombres des sapins plantés tout autour. Et cependant les jeunes gens se livrent aux exercices les plus excentriques, les plus périlleux, je dirai les plus extravagants. On dirait qu'excités par le danger même ils se plaisent à le défier. On en voit qui s'étendent sur l'étroite base de leur traîneau, la face tournée vers le ciel et les pieds en avant; d'autres, et c'est plus extravagant encore, également couchés sur le dos, s'abandonnent sur la pente du précipice la tête la première; ceux-ci à genoux, ceux-ci debout, dirigent la chute du traîneau par le simple balancement de leur corps; d'autres enfin, dédaignant toute espèce de véhicule, les pieds armés de patins effilés, se laissent témérairement aller sur le chemin glissant, qu'ils franchissent en traçant de capricieux festons sur le poli de la glace. Qu'ajouterai-je? souvent à la suite de ces joyeuses et vaillantes parties, s'est dénouée telle affaire de cœur, qui, sans leur piquant secours, se fût peut-être péniblement éteinte dans les fadeurs de la vie ordinaire. Toujours est-il qu'il est rare que la saison des montagnes prenne fin, sans que la société de Saint-Pétersbourg compte quelques heureux couples de plus.

LA FINLANDE.

XII

Situation. — Origine. — Devient province russe. — Itinéraire.

La Finlande peut être considérée comme la Suisse de la Russie. C'est en effet la terre des lacs, des cataractes, des vastes solitudes; les villes y sont clair-semées et peu importantes : d'ailleurs ce ne sont pas les villes qu'il faut aller chercher en Finlande. Ces rares

cités, dans ce pittoresque pays, ne sont qu'un accident pour le touriste, qu'un lieu de halte, si l'on veut, et qu'il s'empresse de quitter après s'y être reposé. Il n'en sera donc question ici que comme souvenir. Je n'ai d'ailleurs que quelques pages à consacrer à cette excursion, que j'ai entreprise en véritable artiste, accompagné d'un jeune homme aventureux comme moi, et qui, comme moi, n'est allé chercher dans cette Suisse septentrionale que les aspects et les accidents d'une nature merveilleusement originale et pittoresque.

On sait que la Finlande est une vaste contrée renfermée entre le golfe qui porte son nom, au midi, celui de Bothnie, à l'ouest; au nord, la Laponie, et le gouvernement d'Arkhangel, à l'orient.

Quelle est l'origine des peuples qui l'habitent? Cette origine est demeurée couverte de ténèbres, malgré les nombreux efforts des savants pour les dissiper, peut-être même un peu à cause de cela, soit dit sans épigramme. Il est du moins certain que de toutes les dissertations produites sur cette matière, il n'est résulté que les opinions les plus diverses et les plus contraires.

Suivant les uns, par exemple, les Finnois descendent en ligne directe d'une tribu d'Israël; suivant les autres, ce sont les anciens Vénèdes ou Vénètes, ainsi appelés du nom de leur pays Vinland, d'où celui de Finlande; on les a fait venir des Huns; on leur a donné une origine germanique ou scythique; on les a rattachés aux Samoièdes et aux Hongrois; on a placé leur berceau dans le nord de la Chine; enfin, vers l'époque de Cyrus, ils se seraient établis dans les contrées ouraliennes; c'est l'opinion de Derschau. Un peu avant Jésus-Christ, les Goths les auraient attaqués, et ils se seraient retirés au nord et à l'ouest de l'Oural, mouvement qui, vers le quatrième siècle, les aurait conduits dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils ont habité pendant un long espace de temps les provinces voisines de la Baltique, en Prusse, en Courlande, en Semigale. En Russie, on trouve plusieurs traces de colonies finnoises, où

elles occupèrent souverainement jadis une grande étendue de pays[1]. De tout cela, il est évident que la race finnoise a formé de temps immémorial un peuple nombreux, qui a laissé des traces dans une foule d'endroits différents[2]. Il faut placer au treizième siècle l'époque où les Finnois passèrent sous la domination de la Suède[3]. Déjà, le siècle précédent, le roi Erik les avait forcés par le glaive à accepter la religion chrétienne; mais la religion se fit, et ils retournèrent à leur mythologie[4]. Ce ne fut qu'environ un siècle et demi plus tard que la Finlande passa franchement au christianisme.

Au treizième siècle, une partie de cette contrée appartenait à la Russie, possession reconnue par les traités de Nystadt (1721), d'Abo (1743) et de Véréla (1790); mais l'empereur Alexandre en acheva la conquête en 1808, et la réunit tout entière à ses États sous le titre de Grand-Duché de Finlande, conquête qui fut consacrée l'année suivante par la paix de Fréderiksham.

En politique habile, le tsar conserva à ce pays la constitution qu'il tenait de la Suède, dans tout ce qui touche les cas fondamentaux, la religion, les priviléges dont jouissaient les habitants; et l'empereur Nicolas, sage comme son prédécesseur, leur confirma les mêmes avantages, le 24 décembre 1825. Il notifia à la Finlande

[1] Voir l'Introduction de cet ouvrage, p. 8.

[2] M. Leouzon-le-Duc, dans son livre sur l'histoire primitive de la Finlande, a donné une excellente analyse des diverses opinions que je viens d'indiquer sur l'origine des peuples Finnois.

[3] Encore une opinion. Les Finnois se nomment eux-mêmes *Suome* ou *Suomalecnen*. *Finne* et *Fennen* sont une traduction gothique de leur nom propre. Ils sont originaires d'Asie. Le temps de leur émigration d'Orient en Occident est inconnu. On voit encore une si grande analogie entre les Permiens, les Lapons et ce peuple, qu'on ne peut douter qu'ils ne soient de la même famille, et il est probable que les Finnois ne se sont séparés des Lapons et fixés dans des demeures stables qu'au treizième siècle, après qu'ils eurent reçu le christianisme. N. S. Vsévolojsky.

[4] Voyez le *Kalewala*, la grande épopée nationale de ce peuple. Les *runes* ou chants dont elle est composée renferment une mythologie étrange, pleine des créations les plus fantastiques; aussi a-t-on vainement consulté ce poëme sur l'origine des Finnois.

son avénement au trône par un manifeste spécial, et la Finlande lui fit porter son hommage par des députés choisis pour cet objet.

Donc je m'étais adjoint un compagnon pour faire le voyage artistique de cette contrée pittoresque. Mais une difficulté à laquelle nous n'avions pas songé nous arrêta dès l'abord. Quel itinéraire suivre? Quelle route prendre? D'après quelle indication nous diriger? A l'exception de quelques points voisins de l'Ingrie, l'intérieur de la Finlande est parfaitement inconnu à Saint-Pétersbourg : auprès de qui nous renseigner? Quelques personnes nous indiquèrent l'itinéraire commun, la route d'Abo sur les bords du golfe. Mais ce n'est point là la Finlande pittoresque.

Notre résolution fut bientôt prise. — Déployant une excellente carte topographique de cette contrée, nous nous mîmes à en étudier le tracé, suivant du doigt les lignes les plus tortueuses, cherchant de l'œil les lacs, pointant de rouge les cataractes, traçant en un mot un itinéraire à travers les endroits qui nous parurent les plus accidentés, les plus couverts de bois, de lacs et de rivières. A la rigueur, disions-nous, nous ferons un voyage d'exploration et de découvertes : en effet, nous allons à la recherche de la Finlande... pittoresque. Nous fixâmes d'abord quelques jalons : Viborg, Imatra, Nyslot, Kopiou. — Ici, nous aviserions. D'ailleurs notre projet était de pousser jusqu'à Tornéo, nous avions même la velléité de traverser la Laponie, pour aller le plus avant possible dans le nord — puis, revenant à Tornéo, nous prendrions la mer jusqu'à Abo, d'où nous regagnerions Saint-Pétersbourg par Helsingfors et les autres villes du littoral; sauf à modifier notre plan et nos idées suivant l'occurrence. — C'est ce que nous fîmes.

Notre itinéraire arrêté, nos préparatifs de départ commencèrent. Ils furent bientôt terminés. Tout notre bagage consistait en un havre-sac léger, que nous préférâmes à une valise, afin de pouvoir au besoin le charger sur nos épaules et franchir à pied un espace quelconque. Nous prîmes un manteau pour nous servir à

l'occasion de couverture et d'oreiller. — Nous fîmes quelques provisions de bouche : du sucre, du thé, du bouillon en tablettes, choses fort nécessaires dans l'intérieur des terres finnoises, puis m'étant assuré que j'avais tout ce qui est nécessaire pour faire un croquis en pleine campagne, et munis, à tout hasard d'un bon poignard turc, nous partîmes. C'était le soir, à la mi-juin, époque où le temps est généralement beau dans les hautes latitudes, où les nuits sont encore crépusculaires et les horizons magnifiques. Une télègue[1] attelée de deux vigoureux chevaux, prenant par la barrière de Viborg, nous emporta d'abord sur une route mal pavée et pleine de cahots, puis sur le sable profond qu'elle traverse à Pargolava[2] jusqu'au premier relai. Ici nous changeâmes de télègue, franchîmes la frontière de Finlande et roulâmes bientôt sur une excellente chaussée, unie comme la main et presque incessamment bordée de bois de sapin dont les éclaircies nous laissaient voir çà et là la ligne verte de la Baltique aux bords frangés d'écueils, ou la surface brillante de quelque lac endormi. D'ailleurs l'horizon était d'une pureté parfaite; le ciel distillait une lumière moelleuse et d'une douceur extrême. — Aux relais, nous étions reçus par des hommes trapus, au langage rude, aux cheveux filandreux et pâles, mais au ton empressé et poli.

A cinq heures du matin, les murs de Viborg se montraient à nos regards. — Nous entrâmes bientôt dans cette ville, affreusement contusionnés du secouement de la télègue.

Une hypothèse. — Admettez l'hypothèse suivante :

Un jour, dans ces temps reculés où se perd toute mémoire d'homme, avant le déluge, un grand désastre arriva sur la terre. Un corps céleste, quelque planète errante, une comète, que sais-

[1] La poste fournit ces sortes de véhicules qu'on change à chaque relai. L'hiver c'est un traîneau.

[2] Magnifique terre appartenant aux comtes Schouvaloff. Elle comprend trois ou quatre villages que de nombreux villegiaturistes de Saint-Petersbourg viennent habiter pendant la belle saison.

je, fut tout à coup lancée hors de son orbite ; elle décrivit une immense parabole dans l'espace, lorsque, rencontrant l'attraction terrestre, elle se précipita, et vint rudement heurter notre globe vers la partie du pôle qui avoisine cet empire. On peut imaginer l'effet du choc. Ce fut alors que les mers changèrent de lit ou se desséchèrent, que les montagnes se fendirent et donnèrent aux fleuves des passages souterrains; alors des villes furent abîmées; l'Atlantide disparut ; des volcans s'éteignirent ; celui d'Islande s'affaissa. Les Alpes se hérissèrent. Le mont Calpé se sépara violemment de celui d'Abyla, et donna passage à l'Océan, qui se précipita dans les fertiles plaines que couvrent aujourd'hui les flots de la Méditerranée. Alors naquirent les sublimes accidents des terres primitives, et les Cordillères, les monts Thibétains, l'Atlas, préparèrent leurs problèmes géologiques aux courageuses explorations de nos hardis savants.

Mais dans les lieux voisins de l'endroit où le choc eut lieu, le globe dut être broyé. Ce fut une pluie de roches granitiques qui tombèrent sans ordre, çà et là, au hasard. Les vallées en furent couvertes, les bords de la mer jonchés ; ici elles s'entassèrent horizontalement, là en ligne verticale, plus loin elles s'agglomérèrent confusément. Les unes, se précipitant dans la mer, la semèrent d'écueils et de rescifs, tantôt dressés sur les eaux et menaçants, tantôt cachés et plus dangereux. Des îles s'élevèrent où naguère les flots étaient transparents et profonds. Les rivages de la Baltique se déchirèrent et ouvrirent des gouffres aux vagues bouillonnantes, car ce fut principalement sur ces côtes qu'eut lieu la commotion.

Puis le déluge vint, qui prit tout cela, le roula dans ses abîmes, et acheva de lui imprimer ce caractère de puissante désolation qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui.

Or, si l'on admet un instant cette hypothèse, on aura une idée de l'aspect qu'offrent aux regards les environs de Viborg, cette vieille capitale de la Carélie.

XIII

Viborg. — Mon-Repos. — Un feu de joie. — Sitola. — Le Vuoksa. — Cataracte d'Imatra.

Viborg, dont j'ai peu de chose à dire, étend aux bords de la Baltique des maisons de briques rouges, ses deux faubourgs, qui s'ouvrent comme deux bras en croix, son ancien château de granit, et son moderne fort Sainte-Anne, qui couronne la ville de créneaux. D'ailleurs ces murs, ces maisons, ces bâtiments, s'élèvent sur le roc nu, sur le sable aride, au milieu de blocs de granit erratiques, de sorte qu'on pourrait prendre tout cela pour les restes de quelque vieille cité encore debout parmi des ruines gigantesques.

Viborg remonte à 1229. — Le régent de Suède [1] le fit élever dans l'emplacement de l'ancienne métropole des Caréliens, Suome-Lina. Il commença par le fort, qu'il fit construire dans une anse hérissée de formidables rochers. — Sa construction fut aussi rapide qu'elle est solide. — Ce fort résista pendant quatre siècles aux attaques successives des Danois et des Russes, jusqu'à ce qu'enfin ces derniers s'en rendirent maîtres, en 1710.

Nous ne pouvions pas nous trouver à Viborg sans aller visiter Mon-Repos, terre du baron Nicolaï, et célèbre par ses jardins. J'avoue qu'il me paraissait au moins puéril d'aller chercher des jardins particuliers en Finlande. Je ne me décidai à faire la course de Mon-Repos que pour obéir au préjugé commun.

Nous cheminâmes pendant trois quarts d'heure à travers les décombres granitiques dont j'ai parlé, et atteignîmes une espèce de portail ouvrant sur une allée de tilleuls qui me parut assez pauvre. — Mais au bout de l'allée, ce fut comme si un rideau

[1] Pendant la minorité du roi Birger.

eût été levé, comme un changement à vue, comme une féerie. Naguère tout était aride, morne, désolé; actuellement tout est fleuri, riant, ombragé; là, c'était le désert; ici, c'est l'oasis, mais l'oasis des poëtes avec ses roses, ses sources, ses berceaux verts; il n'y manque que les palmiers d'Asie : mais nous sommes dans le nord, et ces jardins en ont le caractère; ainsi ils étendent entre un escarpement de granit qui les protége au septentrion, et un lac aux flots purs qui les baigne au midi, leur pittoresque décoration.

Je glisserai sur les détails descriptifs. Je ne parlerai ni du château, ni de la maison du pasteur, qu'on distingue à travers les pins et les érables,—pour ne parler que d'une colline, dont un côté est baigné par les eaux du lac qui l'entourent d'ailleurs tout entière. — C'est donc une île où l'on parvient au moyen d'un léger pont volant. — Du côté du lac, elle s'élève hérissée de rochers menaçants et sinistres; du côté opposé, elle se présente aux regards couverte de fleurs, verdoyante, doucement inclinée comme pour inviter le promeneur à gagner son sommet, — où une tour gothique dresse ses mélancoliques créneaux. — J'obéis à l'invitation, et prenant un sentier à travers les chèvrefeuilles et les rosiers, je commençais à monter, lorsqu'un petit monument de forme carrée frappa mes yeux; j'y lus cette inscription :

Auf kurze Zeit
Ist dieser Hügel mein,
Auf lange Zeit
Bin ich dann sein.

« Cette colline m'appartient pour peu de temps;
« Et bientôt, moi, je lui appartiendrai pour toujours. »

Paroles prophétiques et saintes! celui qui possède appartiendra; le maître deviendra chose; cette terre le tiendra, car ceci c'est la terre du repos pour cette famille; c'est là qu'elle dormira avec ses aïeux, entre le lac qui mugit aux jours de la tempête, et le ciel qui sourit lorsqu'elle s'apaise...



Les chevaux que nous avions commandés nous attendaient, attelés à une télègue confortable, et au bout de quelques instants, nous roulions sur la route de Sitola, — à travers le pays le plus charmant du monde. — Il était huit heures du soir; la lumière avait une délicieuse transparence, qui transmettait aux objets je ne sais quels reflets adoucis. C'était ensuite l'effet des mirages : — il nous semblait voir surgir à l'horizon une ville immense avec ses tours, ses clochers, ses églises. C'était bien une cité, quelque vieille cité carélienne dont j'ignorais l'existence; nous allions bientôt ébranler le pavé de ses rues en la traversant au galop. En effet, à mesure que nous avancions, la ville se rapprochait, nous distinguions parfaitement ses remparts et surtout les aiguilles grises de ses cathédrales; encore quelques verstes à franchir et nous étions à ses portes...

Tout disparaissait soudain, et une forêt épaisse avait pris la place de la cité. — Cette fantastique vision se reproduisit dix fois à nos yeux.

Bientôt un nouveau spectacle vint captiver nos regards. — Au milieu d'un champ découvert, en face d'une forêt de sapins dont il touchait la lisière, un immense bûcher de bois résineux avait été élevé pour un feu de joie. — La flamme venait de l'envelopper et s'élevait à travers des flots de fumée, lançant dans les airs ses vagues rouges et menaçantes. Autour du foyer s'agitait une foule d'hommes et d'enfants, dont les silhouettes, se détachant en noir mat sur le fond illuminé du tableau, figuraient une troupe de démons dansant autour du foyer éternel.

L'incendie ne tarda pas à grandir. — Il prit des proportions gigantesques : — c'était un spectacle qui échappe à la description. Tout à coup une légère brise s'éleva et dirigea les flammes sur la forêt dont elle détermina aussitôt l'embrasement.

La foule frappa des mains en criant hourrah!

Au même instant des croassements désespérés et de grands battements d'ailes se firent entendre; ils semblaient leur répondre.

C'était une nuée de corbeaux qui s'étaient réfugiés sur ce bois et que les flammes chassaient de leur retraite.

Il fallait voir ce colossal incendie aux prises avec une forêt entière et une forêt résineuse ; ces silhouettes humaines qui se ruaient autour ; ces grands oiseaux dont les ailes se découpaient sur les flammes en lugubres losanges, tandis que leurs cris de désespoir perçaient la nue, et puis partout au loin le désert silencieux !..

Je ne sais combien l'incendie mit de temps à achever son œuvre de destruction... Il fallut reprendre notre route. Mais plus d'une fois nous retournâmes la tête pour voir ses gerbes de feu s'élever sur la cime des bois, et aller rougir la voûte du ciel, dont les reflets ardents éclairaient la contrée.

Cependant une nouvelle sensation vint bientôt nous saisir. Un mugissement lointain avait frappé notre oreille. Nous fîmes arrêter. Le mugissement s'éleva solennel au milieu du silence : c'était le bruit de la chute d'Imatra. Une heure après, nous étions arrivés sur les bords du Vuoksa, au relai de Sitola. Nous achevâmes la nuit sur une botte d'herbes fraîches. Il n'y avait pas d'autre lit.

Sitola est un petit hameau paresseusement assis sur les bords du Vuoksa, entre deux cataractes distantes d'à peine trois cents pas l'une de l'autre. C'est celle qui est en aval du hameau qui forme la grande chute du fleuve. Ceci n'est pas rigoureusement une cataracte, c'est quelque chose de plus menaçant. Les géographes appellent ces sortes de phénomènes des *rapides*. Voici une exquisse succincte de celui-ci, connu dans le pays et jusqu'à Saint-Pétersbourg sous le nom de *cataract ed'Imatra*.

Le Vuoksa, en quittant Sitola, baigne des rives pittoresquement gazonnées sous de frais ombrages, jusqu'à un endroit où de sa nappe on voit surgir une île calme et brillante, semblable à une corbeille verdoyante, dont il reflète les ombrages flottants ; puis il resserre soudainement ses eaux, dont il présente la masse entière à la bouche d'un abîme.

Il faut se figurer ici qu'un jour, en creusant son lit dans la vallée,

le Vuoksa se trouva tout à coup arrêté par une formidable barrière de granit ; qu'au lieu d'en tourner les flancs élevés, il réunit ses efforts pour les assiéger et finit par y pratiquer une ouverture étroite, profonde, longue, inclinée, et partout encombrée à sa base par d'énormes débris de rochers ; que cette déchirure étant pratiquée, le fleuve s'y engouffra tout entier.

C'est la cataracte d'Imatra.

Si l'on songe actuellement à cet effrayant volume d'eau qui s'écroule dans cet abîme, et bondit pendant l'espace de cinq ou six cents toises au fond de ce chenal formidable, entre deux parois de rochers granitiques labourés de déchirures, on pourra peut-être se faire une idée du fracas de la cataracte. Les vagues roulent les unes sur les autres, ici allongées en serpents monstrueux, ici se ramassant en gigantesques cylindres, ici s'élançant en impétueux courants. Le fleuve est animé ; il a des passions, il est en colère ; sa colère est sublime et il a mille voix pour l'exprimer. Il hurle, il siffle, il gémit : là ce sont des rugissements de tigre, là des cris d'enfants ; ici la vague tombe épuisée et vaincue, ici elle se ranime, s'élance contre le courant, s'acharne contre le granit de la rive, le mord, le déchire, le creuse, et jette dans son délire un nuage d'écume dans les airs.

Examiné dans son ensemble, et de l'extrémité inférieure du chenal, ce tableau est d'une effrayante beauté : ce sont des montagnes mouvantes, entassées, roulées, pressées les unes sur les autres, et s'affaissant sous le poids de tout le fleuve ; ce sont des vagues monstrueuses, se succédant sans cesse, et sans cesse écrasées par des vagues plus monstrueuses ; c'est un mouvement vertigineux qui fascine ; des tourbillonnements qui font tout vaciller autour de vous et semblent, par une irrésistible attraction, vous attirer dans l'abîme. Les mille cris du fleuve confondus en un seul vous tourmentent l'oreille, et votre âme, saisie d'une étrange et douloureuse émotion, se laisse aller à d'indicibles vertiges et à d'insupportables frayeurs.

XIV

Passage du Vuoksa. — Le lac Saïma. — Une station. — Nysslot. — Svine-Krepti.

Nous franchîmes le Vuoksa à Sitola, entre Imatra et la chute supérieure; mais on ne saurait se faire une idée de la manœuvre des bateliers pour opérer ce passage. Ces bateliers se composaient tout simplement d'un vieillard et de sa fille, jeune paysanne fraîche et robuste. — Ils mirent à flot une barque mal jointe, qu'un lien d'osier retenait au rivage, et lui firent ensuite remonter le courant de la rivière, sans quitter le bord, jusqu'à la hauteur de la chute. Ici, ils la poussèrent brusquement au large, et en moins d'un instant la frêle embarcation tournoya parmi le bouillonnement des vagues. — C'était affreux à voir. — Cependant, lorsqu'à force de rames elle en eût atteint le milieu, elle s'en détacha brusquement, et traçant, avec la vitesse du vol, une hardie diagonale, elle se trouva en moins d'un instant rangée à l'autre bord, en face de son point de départ, et sans que le vieillard et sa fille eussent eu la moindre manœuvre à faire. — Il y avait là quelque chose d'étrange que je ne pus m'expliquer que de cette manière :

Deux courants rapides, probablement déterminés par quelqu'une des roches énormes qui pavent le lit du Vuoksa, partent du milieu de la cataracte supérieure, et s'échappent en sens contraire en se précipitant vers les deux amarrages du bac. Là, ils reviennent un instant sur eux-mêmes, changent brusquement de direction, et vont en ligne droite se réunir au milieu de l'abîme inférieur, où ils entraîneraient immanquablement toute folle embarcation qui tenterait de les couper, ce qui arriva à un ours qui avait voulu franchir en cet endroit la rivière à la nage. — Il fût entraîné dans l'Imatra. — On le retrouva au delà, dans une anse de la rive. La peau avait résisté au choc, mais tous ses os étaient broyés.

Trois grands lacs; le Puru-Vési, le Saïma, et le Pajennoe, reliés

entre eux par de capricieux embranchements et des rivières profondes, accidentent la vaste contrée dont je retrace ici la physionomie, et lui impriment les plus piquants effets des paysages aquatiques.

Nous remontâmes la rive gauche du Vuoksa, et au bout de quelques heures nous nous trouvâmes au point où il s'échappe du Saïma. — Notre route ne quitta plus les rives de ce lac, partout variées et merveilleusement pittoresques. — Ce sont des promontoires, des caps ombragés, des isthmes, des collines, de grands bois, d'arides rochers, de vastes prairies, quelquefois des villages riants et coquets. Saïma n'est pas sans quelque analogie avec le golfe de la Spezzia; seulement, il joint aux grâces infinies de ce dernier quelque chose de plus âpre et de plus imposant. On n'y voit point, comme sur le beau golfe de la Méditerranée, glisser les voiles latines des felouques provençales, qui s'inclinent sur les eaux comme des ailes de cormoran, ni la tartane aux voiles basses qui fuit et rase la mer comme un goëland, ni le rapide pyroscaphe dont le poitrail de cuivre s'ouvre à travers les flots un chemin bouillonnant. Pas une voile ne double ces promontoires aux panaches de verdure, ne sort de ces baies mystérieuses, ne s'aventure au loin sur cette belle et large surface. Ici, c'est le silence, la solitude, la nature sauvage et calme. C'est à peine si quelque pêcheur, avec son canot d'écorce d'arbre, se glisse furtivement derrière les festons de ces anses, ou si l'on voit au loin une grande barque grise transporter une charge de bois de sapin à Vilmanstrand, charmante petite ville, gracieusement assise sur l'une des rives méridionales du lac.

Vous dire la forme du Saïma est chose impossible. Il a trop de bras qui s'en vont, longs et minces, s'étendre dans les forêts du nord-ouest, trop de presqu'îles qui le serrent à l'orient, trop d'indicibles caprices dans la courbe vagabonde de ses contours. Aucune image possible ne saurait donner une idée de la figure de ce bassin, dont les innombrables et tortueux embranchements

vont se rattacher à tous les lacs de l'est et du nord-est de la Finlande.

Notre course rapide sur les bords du Saïma fut un continuel enchantement : c'était à chaque instant un nouveau décor, un nouvel aspect, des effets nouveaux, tantôt imposants de grave majesté, tantôt ravissants de gracieuse élégance, et toujours pittoresques. Je ne m'arrêterai point à les décrire; ce serait trop long. Ainsi nous arrivâmes au fond d'une vallée romantique, avec son petit lac, son ruisseau, sa forêt de sapins. Dans le fond de cette vallée se trouve la maison du relai, Kowlei, si je ne me trompe, grand bâtiment en bois, comme tous les bâtiments du pays, propre, avec des fenêtres vitrées et confortablement charpenté. Nous y tombâmes plutôt que nous n'y arrivâmes, en descendant au galop la côte rapide qui y aboutit.

Il était cinq heures de l'après-midi. Une tasse de thé et quelques fraises avaient été toute notre nourriture de la journée. Or, nous courions depuis le matin, exposés à l'air vif des lacs et des montagnes; c'est dire si nous avions l'appétit aiguisé.

Le maître de l'auberge parlait russe[1]. Il nous fit entrer dans une grande pièce garnie de lits, de tables, d'armoires, de meubles de toute espèce. Il y avait aussi beaucoup de monde, des hommes qui fumaient; des femmes élégantes et jeunes qui brodaient à une fenêtre; un vieillard couché et une vieille femme qui le soignait; puis d'autres personnes qui s'occupaient activement du service de l'hôtellerie. Nous commandâmes notre dîner; ce qu'il y avait de meilleur : une tranche de bœuf rôti, un poisson frais, avec des fraises de bois pour dessert; et en attendant nous nous mîmes à faire à haute voix et en français nos observations sur tout ce qui nous entourait, bien sûrs de n'être compris de personne.

Bientôt une des jeunes filles qui brodaient à la fenêtre vint

[1] Tout relai de poste en Finlande comme en Russie est également une sorte d'auberge.

dresser notre couvert, et ensuite nous servit... On peut juger de notre étonnement. Notre repas achevé, nous nous approchâmes bravement des brodeuses, et adressâmes en allemand la parole à la plus âgée. Elle nous répondit en français.

Je ne pus retenir un moment de surprise et de confusion. La dame, qui le comprit, sourit doucement, et après quelques phrases parfaitement convenables, elle ajouta :

— Ce qui m'étonne, messieurs, c'est que vous n'ayez pas soupçonné nos rapports avec les maîtres de cette maison en voyant une de mes filles vous servir...

— Votre fille, madame ! dis-je, de plus en plus étonné...

— Vous n'avez vu dans son action, reprit-elle, qu'un acte de domesticité qu'il vous était difficile d'accorder avec la façon de sa robe. Mais nous, messieurs, nous attachons un autre sentiment à cet acte. Vous êtes étrangers ici et nos hôtes ; notre devoir est donc de vous servir. Je sais bien que vous me répondrez que vous êtes dans une hôtellerie ; mais vous verrez bientôt, à la rétribution qu'on vous demandera, que le service personnel n'est point compté[1]. Vous paraissez vouloir connaître l'historique de cette maison, je vous le dirai en peu de mots. A l'exception de ces trois hommes que vous voyez près de sortir, toutes les personnes qui sont ici ne forment qu'une famille : cinq générations sont réunies dans cette salle.

En ce moment une jeune femme entra ; elle était suivie d'une paysanne portant un enfant à la mamelle.

L'autre continua :

Ce vieillard alité est l'aïeul de la famille. Il a cent neuf ans. En voilà dix qu'il a perdu l'usage des jambes et des yeux, et que sa femme, cette vieille personne occupée à dévider près de son chevet, le soigne. — Il est né ici, comme son père ; il y a vécu, il y mourra. — Cette maison, qui ne fut pas toujours aussi vaste ni

[1] Effectivement notre dîner nous coûta 75 c. par tête.

aussi bien construite; un enclos de terre, qui s'agrandit chaque année du défrichement d'une partie du bois; la pêche du lac et le droit de tenir cette auberge, voilà sa fortune, qu'il a abandonnée depuis longtemps à son fils, cet homme auquel vous vous êtes adressé en arrivant, et qui est le père de mon mari. Il le fit étudier à Viborg et lui obtint ensuite une place de juge de paix dans le district de ***, près de Tamerfors, où je vous conseille de pousser votre voyage, si vous voulez connaître la contrée la plus pittoresque de la Finlande. — Cette jeune femme qui vient d'entrer est ma fille aînée; l'enfant que cette servante a sur les bras est le sien, et voici mes plus jeunes filles.

La femme qui parlait ainsi paraissait à peine âgée de trente à trente-deux ans. Elle ajouta :

— Nous sommes en visite chez mon beau-père. Mon mari vient passer tous les ans un mois à Kowlei; et comme il ne se sépare jamais de sa famille, il nous emmène avec lui. Il veut que nous embrassions son aïeul, qui est aussi l'aïeul de ses enfants, et que nous recevions la bénédiction du vieillard, car tous les ans cette bénédiction peut être la dernière.

Nous quittâmes Kowlei tout émotionnés du simple récit de la jeune femme déjà grand'mère, et nous nous enfonçâmes dans un bois solitaire. — Il était dix heures du soir. — Je trouve sur mes notes la description d'un coucher de soleil qui illumina ce bois, en jetant parmi ses arbres des réseaux et des guirlandes de feux aux reflets les plus nuancés.

A onze heures, nous sortions du bois et gravissions une montagne du haut de laquelle notre vue se perdit dans une suite infinie de lacs à la surface polie et luisante. — Il fallut en traverser un incontinent, dans une barque plate et étroite : nous laissâmes notre télègue sur la rive.

Nous nous trouvâmes à Poumala (paroisse). C'était le lendemain dimanche. — Nous eûmes le spectacle de trois baptêmes, de dix inhumations et d'un mariage, car les villages étant à de très-

grandes distances dans ces localités, c'est le dimanche que se font toutes les cérémonies de la religion. — Ce jour-là, chacun apporte à la paroisse son mort ou son nouveau-né, et les fiancés y arrivent gaîment avec leurs amis.

Nous voici à Nysslot. — Sur un rocher, un vieux fort avec trois tours coniques à toit pointu ; sur le premier plan, la ville en terrasse, et devant la ville une rivière profonde et rapide, par laquelle la partie haute du Saïma communique avec la partie inférieure. — Le commandant du château, un brave capitaine allemand, dont l'intérieur me rappela une page de je ne sais plus quel roman d'Auguste Lafontaine, nous fit les honneurs de sa forteresse, dont il nous dit plus d'un trait historique que je transcrivis sur mes tablettes et que je supprime ici faute d'espace.

Le lendemain nous allâmes visiter Svine-Krepti[1]. C'est une île de granit aux flancs étroits, déroulant à cent cinquante pieds au-dessus des eaux une crête saillante de neuf verstes de long, sur laquelle serpente comme un long ruban la route suspendue entre deux abîmes. Nous avions une vingtaine de verstes ou de kilomètres à faire. Nous les fîmes en télègue à travers les lacs, ici roulant sur une digue à fleur d'eau, ici franchissant un détroit sur un pont flottant dont les planches pliaient sous les flots, ici passant un canal en radeau, ici reprenant une digue, jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvâmes en face de l'île que nous cherchions. Nous y fûmes conduits par la barque d'un passeur. Il fallait d'abord gravir : au bout d'une heure, nous eûmes atteint l'arête du col, qui se resserre mince et saillante, ne laissant de place qu'au chemin qui s'y déroule, suspendu entre deux lacs, l'un étendant à l'est sa surface semée d'îles, tandis que des collines et des bois riants jettent autour de ses immenses rives comme une grande écharpe de verdure; l'autre, étroit, enveloppé d'une forêt sombre qui jette sur ses eaux une ombre triste et funèbre.

[1] Dos de cochon, en finnois pounganharje.

Marchant entre ces deux abîmes, nous arrivâmes à un endroit où le roc se dresse à gauche, nu et poli, semblable à la muraille d'une immense fortification. Point de parapet, si ce n'est une frêle baguette de bouleau attachée de distance en distance à des pieux mal fixés dans le sol. Or, la roue de notre télègue rasait cette barrière.

Voici ce qui est arrivé à cet endroit :

Sept ou huit chasseurs, arrivés par l'autre bout de Svine-Krepti, armés de bons fusils, donnaient la chasse à un ours de la grande espèce qui s'était réfugié dans cette île. L'un d'eux était accompagné de son fils, jeune garçon de quatorze ans, adroit et courageux : Ric-jer avait aussi son fusil. Les chasseurs allaient devisant entre eux de l'objet de leur expédition, tandis que le jeune homme, resté en arrière, s'amusait à effrayer les écureuils qui se balançaient à la cime des sapins. Il perdit de vue les chasseurs, et s'en inquiéta peu, bien sûr de les rejoindre à l'autre extrémité de l'île. Il allait donc lentement, ne pensant à rien, et parvint ainsi à l'endroit où le précipice s'ouvre nu et perpendiculaire sur le lac. Au même instant, trois coups de feu partis ensemble le firent tressaillir : un long hurlement les suivit, et un ours monstrueux, qui fuyait par bonds saccadés, se présenta sur le chemin. Le jeune homme ne se déconcerta pas ; il recula sur le bord de l'abîme, dont il enjamba la faible barrière, saisit son fusil, ajusta le monstre et fit feu. L'ours ne tomba point, mais, atteint à l'épaule, et plus furieux par cette nouvelle blessure, il poussa un horrible grondement et marcha droit sur Ric-jer. Tout espoir de salut semblait fermé à celui-ci. Lutter avec le monstre était folie, et fuir impossible. Le précipice est derrière lui.

Il le savait bien ; aussi sa résolution fut inouïe. Il tourna brusquement le dos à l'ours, et s'élança dans le lac. Le monstre demeura stupéfait sur les bords de l'abîme. Au même instant les chasseurs, qui accouraient au pas de course au secours de l'intrépide enfant, firent une décharge générale et l'animal tomba roide

mort. Mais le malheureux père crut son fils dévoré, et il se livrait au désespoir, lorsque des cris partis du lac apprirent qu'il était encore vivant. Ric-jer s'était accroché à un arbuste qui croissait dans une fente de granit et dont les branches flottaient sur l'eau. Il attendit en grelottant que son père vînt le délivrer avec une barque. Dès qu'il le vit arriver :

— Mon père, s'écria-t-il, vous ne direz rien à ma mère du plongeon que j'ai fait.

XV

Mauvais temps. — Changement d'itinéraire. — Direction sur Helsingfors. — Cette ville.

Le lendemain de ce jour, une rude tempête souleva les eaux du Saïma. Le ciel était couvert de nuages, le vent soufflait avec violence du nord-est, il était glacial. Si nous n'avions pas aperçu la verdure des champs, nous aurions pu nous croire au mois de novembre. Ce temps nous découragea ; d'ailleurs, pensâmes-nous, nous avons vu de la Finlande sa physionomie la plus pittoresque, elle ne saurait plus que se répéter.

Nous ouvrîmes incontinent notre carte topographique, et cherchâmes la route la plus directe pour atteindre Helsingfors. Je lis sur mon journal, dont je vais transcrire quelques notes arides : *Kotkopro*, — *Jokkas*, — *Kunitilimaki*, — *Saint-Michel*, — *Risca*, — *Heinola*, — *Mantsala*.

Rien de nouveau. Le ciel toujours chargé de nuages, le vent toujours glacé, la nature toujours voilée. Les rares habitants que nous rencontrons sont enveloppés de fourrures, et paraissent fort habitués à cette température. Avant Mantsala, le temps s'est remis au beau. Nous traversions une large forêt fort pittoresquement accidentée. Un ours d'une taille énorme s'est présenté tout à coup à nos regards ; il suivait gravement un côté de la route, bordée en cet endroit de hauts genevriers. Les chevaux de notre télègue se

cabrèrent : ils étaient tout tremblants et reniflaient avec force. Leur émotion s'empara de nous et nous pensâmes, avec un sentiment assez désagréable, qu'il nous faudrait combattre le monstre de bien près avec nos poignards turcs. Toutefois, nous nous préparâmes bravement : il n'est rien comme la nécessité pour dénouer le courage. L'ours avançait toujours sans faire mine de nous voir. C'était une marque de mépris dont nous songeâmes peu à nous formaliser. Nous eûmes bientôt le mot de cette indifférence. L'ours était apprivoisé, il avait un anneau passé dans le naseau, avec une chaîne fixée au cou. Ses maîtres, deux pauvres Russes qui l'amenaient de Tornéo, le suivaient, à l'ombre, derrière les hauts genevriers ; c'était ce qui les avait dérobés à nos regards.

Heinola est une petite ville propre et riante, avec ses toits rouges et les grands cadres blancs de ses croisées luisantes. Elle se mire dans un joli lac, le Pajjane. Nous sommes dans la Finlande suédoise. Les femmes y sont merveilleusement belles : Heinola est remarquable sous ce rapport.

De Heinola à Mantsala, la route figure un immense jardin anglais : rien n'y manque. On y trouve d'ailleurs un résumé de tout ce qui caractérise la nature de la Finlande.

HELSINGFORS. — Ville entièrement neuve, et que n'ont point encore abandonnée les architectes.

Elle s'étale gaîment en face de son port large et profond, où arrivent chaque jour les navires de commerce et les bruyants pyroscaphes russes, chargés de colonies de passagers qui y apportent la vie des eaux et les plaisirs qui les accompagnent [1].

On chercherait en vain, dans cette jeune capitale de la Finlande [2], les restes de la vieille cité fondée en 1550 par Gustave Vasa. Celle-ci était à sept kilomètres plus loin, et n'est plus qu'un

[1] Il y a en effet un établissement de bains de mer fort suivi, et un autre d'eaux minérales factices.

[2] Depuis l'incendie qui détruisit Abo en 1827.

pauvre village appelé Gammal-Stad (ancienne ville). Helsingfors a des édifices remarquables. Le palais du sénat, le bâtiment de l'Université, où se trouve un magnifique jardin botanique, puis un observatoire élevé sur un promontoire de granit, du haut duquel la vue embrasse un vaste horizon maritime.

Helsingfors ne compte que 15,000 habitants, mais pendant l'été on pourrait lui en supposer le double, tant cette ville est animée par l'affluence de ses hôtes.

Svéaborg. — Parmi les écueils qui hérissent le littoral du golfe de Finlande se trouvent sept îles de granit. Elles se dressent menaçantes sur les vagues en face d'Helsingfors. Le comte d'Ehrenswaerd les couronna de fortifications; puis il tailla le granit, y creusa des bassins pour une flotte, et donna à la Suède son Gibraltar. C'est Svéaborg. Lorsque le comte mourut, ses restes furent portés dans l'île Varg-œ (des loups), où s'élève la principale forteresse, et un tombeau de granit lui fut érigé au milieu de la grande place.

Cette ville est à trois verstes d'Helsingfors, et un paquebot impérial en fait le service d'heure en heure. Je n'ai rien à dire de cette place d'armes : elle est vaste et peuplée comme une grande ville; mais on n'y rencontre que des matelots, des militaires, des forçats; c'est le bruit des chaînes, le bruit des armes, le bruit des caissons qui retentissent sous les passages voûtés. Un officier de marine nous a fait les honneurs : j'en arrive brisé de fatigue.

Nous avons déployé de nouveau notre carte de Finlande. Le temps est beau, et nous sommes à peine au tiers du mois de juillet, d'ailleurs nous nous sommes rappelé la recommandation de la dame de Kowlei, et avons décidé de pousser juqu'à Tamerfors, et peut-être de là jusqu'à Tornéo.

Tavastehus. — Belle province. On l'appelle le grenier de la Finlande. En fait de sites, nous avons vu beaucoup mieux. La ville

de Tavastehus a l'air de dormir au fond de sa silencieuse vallée, sous la protection de son vieux château-fort. Ce château rappelle ceux du moyen âge, dans notre Occident.

Tamerfors. —Cette dame avait raison. Ceci a l'air d'être une petite ville de la Suisse. Nous passons une sorte de torrent qui coupe la route; c'est le déversoir d'un grand lac qui s'étend à deux cents pas de là sur la hauteur d'une colline. La rivière traversée, nous sommes à Tamerfors. Je viens de parler de ville suisse; c'est que Tamerfors est travailleur et industriel comme il est pittoresque[1]; il a de nombreuses fabriques, surtout des filatures.

Ce que c'est que d'entreprendre un voyage dans une idée unique : ces manufactures m'ont gâté Tamerfors. Ici ce n'est point la vapeur qui met en mouvement les usines et les manufactures, c'est la rivière dont je viens de parler, et qu'on appelle, je crois, le Tamerkoski. Le lac d'où elle sort est large comme une mer.

On nous a signalé une belle cataracte à trente kilomètres d'ici, celle de Kiero ou de Kuru.

C'est une belle nappe d'eau qu'un lac verse sur une pente de rocher d'une médiocre dimension, mais le site en est réellement alpestre.

Nous avons fait une traite horrible. Nous voici à Uléaborg, nous avons atteint le golfe de Bothnie, nous avons franchi des rivières, traversé des forêts, longé des marais. Je n'ai rien dit encore des troupeaux de vaches qui couvrent le sol de la Finlande, on dirait quelquefois que ce peuple est exclusivement pasteur.

Comme la plupart des villes de la Finlande, Uléaborg est bâti en bois, mais la ville a été reconstruite à la suite d'un violent incendie, qui la dévora en 1822. Sa position est pittoresque sur le golfe de Bothnie, à l'embouchure de l'Uléo, qui prend son nom

[1] Tamerfors est renommé à double titre, et par sa position pittoresque, et par son caractère industriel.

du lac d'où sort cette rivière qui, elle-même, a baptisé la ville. Son cours, d'environ cent kilomètres, est torrentueux et semé d'écueils qui sembleraient en interdire la navigation ; des barques chargées des produits de l'intérieur[1] les franchissent cependant avec hardiesse.

Autrefois Uléaborg, qui compte six mille habitants, était peut-être la plus importante ville maritime de Finlande; mais, grâce à sa proximité de Saint-Pétersbourg, Viborg lui a ravi cet avantage[2].

Tornéo. — J'étais blasé de forêts, de lacs, de rivières, de cataractes, de points de vue aquatiques; Tornéo a cependant réveillé tout mon intérêt. Me voici donc au bout du monde civilisé, et dans la dernière ville européenne du Nord. Au delà, des haltes de Lapons; au delà, la mer Glaciale; au delà, le pôle.

Le premier souvenir que m'a rappelé Tornéo est un souvenir français, celui de notre poëte Regnard, et pourtant j'ai négligé d'aller visiter le rocher où il inscrivit le célèbre distique latin qu'on connaît. Je compris qu'il eût dit :

« Et nous ne nous sommes arrêtés que là où la terre a manqué à nos pas. »

Où aller, en effet, au delà de Tornéo?

La Tornéa, qui lui a donné son nom, est une large et limpide rivière, aux berges pittoresques, qui sert de ligne de démarcation entre la Finlande, désormais province russe, et la Suède, qui s'en est dépouillée. Mais il fallut monter dans une embarcation pour parvenir à Tornéo, qui est construit dans une île, presque à l'embouchure même de la rivière, dont un bras la sépare de la rive suédoise, où se montre une autre cité. Celle-ci, encore jeune, ne date que de l'époque de la réunion de la Finlande à la Russie.

[1] De la résine, du goudron, des planches.

[2] Le Grand-Duché en compte dix-huit : douze sur le golfe de Bothnie et six sur celui de Finlande.

Quelques familles de Tornéo, voulant garder leur nationalité, passèrent sur le bord demeuré suédois, où elles construisirent des habitations, lesquelles, d'abord isolées et peu nombreuses, ne tardèrent pas à former une ville, qui se trouve actuellement reliée à la ville russe par un pont fixe [1]. Il y a quelque chose de touchant à voir ces deux cités, d'âge si différent, se tenir par la main, comme pour attester leur commune origine et leur bon vouloir réciproque, malgré la loi politique qui les sépare.

D'ailleurs, elles ont l'air d'être affaissées plutôt qu'assises sur leurs rivages humides, et leur vue n'égaie point les regards, même alors qu'on y arrive par une belle journée de fête et que leurs rues sont remplies d'une foule endimanchée. On ne peut s'empêcher de penser qu'on est arrivé aux confins du monde de la civilisation comme aux confins de la nature équilibrée, qu'au delà de ces villes il n'y a plus que des déserts, qu'au delà de cet horizon l'année n'a plus qu'un seul jour et qu'une seule nuit : six mois de ténèbres et six mois de lumière!

Nous avons fait une foule de questions sur Tornéo. Tout ce que nous avons appris se trouve consigné dans une foule d'ouvrages. On nous a conseillé d'aller faire l'ascension de la montagne Luppiarvi, pour visiter ses grottes; mais notre courage de touriste était à bout; nous y avons renoncé. Seulement j'ai voulu remonter pendant quelques kilomètres le cours de la Tornéa. Sa rive suédoise est sévèrement accidentée. Ses eaux, d'une grande limpidité, roulent sur le granit pur; à mesure qu'on avance, son lit se hérisse de pointes rocheuses, à travers lesquelles ces mêmes eaux bouillonnent et se brisent avec fracas.

Nous n'avons pas vu de Lapons; ils ne se montrent à Tornéo que pendant l'hiver. Ils y arrivent dans leurs traîneaux légers, que des rennes font voler sur la neige avec la rapidité de la flèche.

[1] Cette ville s'appelle Haaparanta, ce qui signifie en langue finnoise *rivages des trembles*, cet arbre abonde en effet dans ces parages; les Suédois la nomment la *ville du roi Charles-Jean*.

Ils viennent y vendre des peaux et des langues de ces animaux, ce qui constitue leur unique commerce.

Nous ne visiterons pas Abo, ancienne capitale de la Finlande, aujourd'hui déchue de sa grandeur passée. Notre carte déployée, nous cherchons la diagonale la plus droite pour gagner le golfe de Finlande.

Nous sommes à Borga, ville du littoral, à l'est d'Helsingfors. Comme la plupart des villes finnoises, celle-ci prend son nom de la rivière qui la baigne. Que dire de Borga, de Lovisa, qui vient ensuite, puis de Frédérikshamm, puis de Viborg?... Borga est une des plus anciennes villes de la côte et en garde un certain caractère, quoique construite en bois. Lovisa est comme perdue au milieu des blocs erratiques qui l'entourent. Frédérikshamm a ses fortifications et se glorifie du traité de paix qui porte son nom (1809). Viborg... j'en ai déjà parlé. Entre ces deux dernières villes, Viborg et Frédérikshamm, sur le golfe, se trouve la carrière de Pitterlax, d'où sont sortis tous les monuments de granit qui décorent Saint-Pétersbourg. C'est un granit rose, au grain un peu fort, mais qui ne laisse pas de faire l'effet du porphyre. C'est la même carrière qui a fourni le granit du tombeau de Napoléon.

Mais les carrières les plus précieuses sont celles de Serdobol, sur le Ladoga, appelées aussi carrières de Ruskiala, du voisinage du relai de ce nom. Le granit de Serdobol est une sorte de porphyre gris d'une grande finesse de grain, mais dont la nuance sombre donne quelque chose de lugubre aux monuments.

Je trouve dans mes notes une foule d'observations sur la Finlande, sur les mœurs de ses habitants, son industrie, son commerce, son administration, sa constitution civile; mais tout cela demanderait un livre spécial, et je crains de m'être déjà beaucoup trop étendu sur cette contrée.

XVI

Aspect général des solitudes du Nord. — Manière de voyager. — Départ pour Arkhangel. — Itinéraire. — La forêt blanche. — Cortége inattendu. — Chasse-neige. — Arrivée à Arkhangel.

J'avais résolu de visiter Arkhangel pendant l'hiver. Il y aurait eu folie, en effet, que d'aller pendant les grands jours, sous l'action d'un soleil ardent qui ne reste pas moins de dix-huit à vingt heures sur l'horizon, se jeter à travers ces espaces désolés, cette nature aride, ces rudes steppes du septentrion, ces marais, ces landes spongieuses, ces forêts monotones, ces fleuves sauvages aux rives inhabitées et sans aspects pittoresques, ces sables sans fin, ces montagnes ou plutôt ces collines pelées ou rocailleuses!... Quand on songe que le gouvernement d'Arkhangel, sur une étendue de mille lieues, de l'est à l'ouest (quatre mille verstes), et de deux cents du nord au midi (huit cents verstes), compte à peine cinq cent mille habitants, parmi lesquels encore il faut faire entrer plus d'une tribu sauvage de Samoïèdes et les Lapons de Kola, le point le plus septentrional de l'empire, on peut se demander à quoi bon, même en hiver, entreprendre un semblable voyage à travers ces solitudes, un voyage de plus de cinq cents lieues [1]! Mais je voulais voir Arkhangel, et je me dis avec raison que ces solitudes ne sauraient être plus rapidement franchies que pendant l'hiver. D'ailleurs ma résolution était prise, et dès lors il n'était plus question ni de la nature des lieux, ni de la distance à franchir, mais de la manière de franchir les lieux et la distance. Cette manière était toute trouvée : un traîneau et des chevaux de poste. On va vite, en Russie, lorsque, pendant la saison des chemins, comme

[1] Arkhangel est à 1032 verstes de Saint-Pétersbourg, plus de deux cent cinquante lieues, et il ne faut pas oublier le retour.

dit le peuple, on est entraîné par trois vigoureux chevaux [1] sur la neige durcie des grandes routes; alors, pour peu qu'on ne craigne pas d'aller la nuit, il suffit de soixante-dix heures pour franchir l'espace qui sépare Saint-Pétersbourg d'Arkhangel, les rives de la Néva des bords de la mer Blanche!

Pour voyager en poste dans l'empire, il faut être muni d'une feuille de route postale ou permis de délivrer des chevaux [2]. Cette pièce, qui, pendant toute la durée du voyage, tient lieu de passeport, s'appelle en russe *podorojna;* elle porte le nombre de chevaux qui doivent être délivrés au voyageur, et que celui-ci a droit d'exiger. Les relais ou stations sont inégalement distancés, obéissant en ceci à l'exigence des localités. Les plus rapprochés sont de douze à quatorze verstes; il y en a de trente : je n'en ai pas vu qui dépassassent trente-deux. A chaque relai se trouvent des pièces communes, où les voyageurs peuvent se reposer ou se rafraîchir, suivant la saison. D'ordinaire, comme je l'ai dit au sujet du relai finnois de Kowlei, la station est aussi une sorte de restaurant, — je devrais dire d'hôtellerie. — Les voyageurs y prennent leurs repas et peuvent y coucher au besoin. Parmi les objets qu'on y consomme, le thé occupe une grande place, surtout l'hiver; il est en effet peu de voyageurs, pauvres ou riches, qui passent sans en prendre un verre à la hâte [3]. Le thé joue ici le rôle de la bière en Allemagne. L'usage de cette liqueur aromatique est si répandu que le postillon, en fait de pour-boire, ne vous demande plus que pour du thé (*na tchaï*); autrefois, il demandait pour de l'eau-de-vie (*na vodkou*).

Ce qui était important pour moi, c'était de trouver un compa-

[1] Tout véhicule, quelle qu'en soit la forme, sur roues ou sur patins, qui est attelé de trois chevaux de front, prend le nom de *troika*, de celui de ce nombre même.

[2] Les chevaux se payent à raison d'un kop. et demi le cheval par verste, ou 6 centimes ; ce qui pour trois chevaux met à 46 roubles 50 kop. le prix total de la poste de Saint-Pétersbourg à Arkhangel, soit 185 fr. 75 c.

[3] Manière très-générale de prendre le thé en Russie.

gnon de route; mais la chose n'était pas aisée : toutefois, la chance me fut favorable. Un jeune homme nouvellement attaché au gymnase d'Arkhangel, ayant appris mon désir, vint me proposer lui-même de m'accompagner.

Nos préparatifs furent bientôt faits. Nous voici munis d'un *podorojna* pour trois chevaux et d'un bon traîneau couvert où nous plaçons nos valises, après quoi, parfaitement enveloppés de fourrures de la tête aux pieds, nous nous y plaçons nous-mêmes. Ce véhicule, à demi rempli de foin pour nous mieux garantir du froid, était une sorte de caisse fort légère, avec une capote de cuir, et fixée sur des patins. Cela s'appelle une *kibitka*.

C'était par une magnifique journée de décembre; le ciel était clair, le froid sec : — dix degrés à peine. — Notre cocher, pittoresquement coiffé, sur l'oreille, du petit chapeau russe aux bords retroussés autour de la forme, avec une couronne de plumes de paon qui lui donnait l'air brave et coquet au possible, s'était placé obliquement sur son siége, serrant les rênes d'une main et tenant de l'autre son fouet de cuir à la longe écourtée, en attendant l'ordre du départ. Un signe lui suffit. Il lâcha aussitôt les guides, excitant de la voix les trois chevaux, qui partirent comme une flèche. Nous traversâmes ainsi les larges rues de la capitale, et, ayant franchi la barrière de Schlüsselbourg [1], nous prîmes à l'est dans la direction de cette forteresse, bâtie sur une île au milieu de la Néva, à l'endroit où le fleuve sort du Ladoga.

La nuit était profonde lorsque nous arrivâmes à la station de Schlüsselbourg, bien qu'il ne fût pas encore six heures; il y en avait quatre à peine que nous avions quitté Saint-Pétersbourg. Cinq heures plus tard, nous relayions à Novaïa-Ladoga, petite

[1] Cette forteresse, bâtie d'abord par les Novorodiens contre les Suédois, fut appelée Orêchek. Les Suédois l'ayant reprise sur les Russes lui donnèrent le nom de Nooteborg. Bien des fois encore elle changea de maîtres, passant et repassant des Suédois aux Russes et des Russes aux Suédois, jusqu'à ce que Pierre le Grand en fit définitivement la conquête. Il lui donna le nom de Schlüsselbourg.



ville contemporaine de la capitale. Elle borde le Volkhoff et est habitée par une population de marins occupés à piloter les nombreuses barques qui, de cette rivière, entrent dans le canal qui lie le Volkhoff à la Néva. Ici nous bûmes du thé brûlant, et, parfaitement réchauffés, nous reprîmes notre course aérienne. A quatre heures du matin, nous étions parvenus aux confins du gouvernement de Saint-Pétersbourg, et entrions dans celui d'Olonetz. Ici j'aurais voulu remonter les rives du Ladoga, au nord, et aller visiter Olonetz, petite localité toute remplie de la mémoire du législateur moscovite, et du port de laquelle sortirent les premiers vaisseaux qui devinrent le noyau de la flotte russe. J'aurais gagné ensuite les bords du lac Onéga, et serais allé saluer ensuite Pétrozavodsk, capitale du gouvernement d'Olonetz[1]. Mais il nous aurait fallu pour cela faire deux cents verstes en dehors de notre route, et autant pour venir la reprendre : nous jugeâmes convenable de ne pas aller visiter deux villes dont l'une compte à peine mille habitants, et qui n'offrent ni l'une ni l'autre aucun intérêt assez réel par elles-mêmes. Nous continuâmes donc à courir dans la direction de l'est, et le lendemain nous arrivions assez tard à Vytégra, petite ville de district frileusement accroupie sur les bords de la Vytégra, rivière qui lui a donné son nom, et qui va, quinze verstes plus loin, se jeter dans le lac Onéga.

Vytégra me rappelle le souvenir d'un ami, d'un savant ingénieur, en 1831 au service de la Russie, et qui, pendant l'hiver de cette année, y fut relégué sous prétexte de travaux à diriger. Je ne sais s'il s'y consola en lisant les *Tristes* d'Ovide, du moins est-il sûr que M. Émile Clapeyron ne quitta Vytégra que pour s'en retourner à Paris, où il a sans doute oublié depuis longtemps cet épisode par trop septentrional de sa carrière d'ingénieur. D'ailleurs cette petite ville est très-avantageusement située pour le

[1] En 1778, l'impératrice Catherine lui fit donner ce nom, en commémoration des usines et fonderies que Pierre le Grand y avait établies, et qui y entretiennent l'aisance.

commerce, car elle peut communiquer par sa rivière, et l'Onéga avec le Ladoga et Saint-Pétersbourg, d'un côté, et de l'autre, avec le Volga par le canal de Ladoga, conséquemment avec les provinces méridionales de l'empire.

Nous poursuivons notre route, toujours dans la direction de l'est. Je demande à mon compagnon pourquoi nous n'avons pas pris dès Vytégra celle du nord. Il a fallu éviter les landes marécageuses et un sol presque partout aride et mouvant. Nous n'en fuyons pas moins à travers un désert de glace, ondulé çà et là de quelques collines sur lesquelles viennent s'ébattre à notre passage des nuées de corbeaux criards aux grandes ailes noires. Leurs croassements stridents, descendant du ciel, devenu gris et terne, donnent à ces espaces sans fin je ne sais quoi de sinistre et de solennel. On eût dit qu'il y avait dans ces cris désolés une menace ou un avertissement que nous ne comprenions pas. Bientôt nous pénétrons dans une forêt profonde. Il est midi : le soleil vient de percer la brume de glace qui le cachait, et fait scintiller comme une poussière de diamants le givre qui charge les arbres. Cette couche de frimas légère et souple se moulait sur la forme des branches, s'arrondissant en panaches mobiles sur la tête des bouleaux flexibles, se frangeant en festons aux palmes des sapins séculaires, s'étendant en ouate étincelante sur la cime des érables. C'était un spectacle inouï, un rêve, quelque chose d'étrange, de merveilleux, qui troublait l'esprit et éblouissait les regards. Ces grands fantômes blancs passaient, passaient sans cesse, et notre course avait beau redoubler de vitesse, toujours de nouveaux fantômes leur succédaient.

Tout à coup je fus vivement tiré de cette hallucination fantastique par un hurlement de sinistre augure : notre cocher adressa au même instant une chaleureuse allocution à ses bêtes, qu'il poussa de plus belle. Nous allions follement : je voulus savoir ce qui se passait; et malgré les instances de mon compagnon, qui me disait de ne m'inquiéter de rien, j'avançai la tête hors du traîneau,

et aperçus deux énormes loups qui nous escortaient en courant.

— N'ayez pas peur, me cria le cocher; et il se remit à haranguer ses coursiers ni plus ni moins qu'un ancien héros au siége de Troie. Les chevaux, comme s'ils l'avaient compris, pressèrent encore leur galop.

— Si nous faisions arrêter un instant pour donner l'assaut à ces deux importuns, dis-je à mon compagnon, j'ai là d'excellents pistolets.

— Gardons-nous-en bien... nous serions bientôt entourés d'une meute entière; d'ailleurs nous approchons du relais.

— Et serons-nous escortés de la même manière pendant toute la nuit?...

— Cela pourrait arriver...

— Et vous dites qu'il n'y a pas de danger?...

— A moins qu'un cheval ne s'abatte, ou que nous ne versions.

— Ce qui peut parfaitement arriver pendant la nuit.

— Je n'en disconviens pas. Mais nous prendrons des renseignements à ces stations, et selon ce qu'on nous dira nous pourrons y passer la nuit.

— Je vous avoue que j'aime encore mieux braver un danger que de reculer devant la crainte d'y succomber.

— Je ferai absolument ce que vous voudrez.

A ce moment un des loups qui nous suivait ayant doublé le pas, dépassa de la moitié du corps la kibitka... Je ne pus résister au désir de lui loger une balle dans les côtes. Et, armant un pistolet, je fis feu sur lui. Il poussa un horrible cri et s'arrêta. — Il est blessé, me dit mon voisin, regardez maintenant ce qui arrive. Je mis la tête hors du traîneau, et je vis le blessé par terre, entouré d'une dizaine de loups qui lui montraient les dents.

— Ils vont le dévorer, me dit mon compagnon, auquel je fis part de cette circonstance.

Et puis croyez aux proverbes, après cela, répondis-je. Nous arrivâmes au relai et repartîmes bravement après avoir bu le verre

de thé obligé. De nouveaux loups se mirent à nous faire escorte, et j'eus le plaisir d'en abattre encore quelques-uns; je m'étais habitué à ce jeu et ne m'étonnais plus de la parfaite tranquillité de notre postillon.

Nous avions quitté les bois : les loups avaient assez de nous suivre; il paraît qu'ils craignent la rase campagne.

Toujours le même désert, la nudité la plus absolue; puis de nouveau des bois; mais j'apprends que les plus profonds se trouvent dans le gouvernement d'Arkhangel. Ce sont des forêts dont on ignore les limites, véritables forêts vierges fréquentées seulement par les bêtes fauves et les *Raskolniks*. Ces Raskolniks sont des Russes dissidents, et peuvent être considérés comme les puritains de la religion gréco-russe; mais, plus exagérés encore que les puritains anglicans, ils s'imposent les privations les plus exorbitantes : ils vont jusqu'à considérer les pommes de terre comme un mets trop délicat et luxueux. Ils abattent des pans de bois, dans ces déserts de glace, les fertilisent par le feu, et y sèment un peu d'orge qu'ils récoltent péniblement et qu'ils mangent après l'avoir broyé entre deux pierres.

Nous sommes arrivés à la station de Kargopal, près des sources du fleuve Onéga qui sort du petit lac Latché. Il est dix heures du soir. Ici, nous allons remonter enfin vers le nord en suivant l'Onéga, que nous ne quitterons qu'en entrant dans le gouvernement d'Arkhangel. Le fleuve Onéga coule d'abord au nord-est, puis, traçant une ligne contraire, il va se jeter dans un golfe de la mer Blanche au-dessous de celui d'Arkhangel, après avoir baigné la ville d'Onéga, à cinq verstes au-dessus de son embouchure. Le cours de l'Onéga est obstrué de rochers qui en rendent la navigation impossible : cependant, pendant les grosses eaux, des barques se hasardent à travers ses rescifs dangereux. Mais au moment où nous le voyons, il n'y a rien qui indique le fleuve; il est gelé et se confond avec les glaces de ses rives.

Comme nous entrions dans le gouvernement d'Arkhangel, un

orage se préparait; je dis orage, c'est chasse-neige qu'il faut dire, c'est-à-dire qu'un vent du nord se déchaîna avec violence et souleva en tourbillons des monceaux de neige. Toutes nos pelisses furent aussitôt impuissantes à nous garantir du froid : il fallut s'arrêter au premier relai, à Dénislavskaïa, si je ne me trompe. Cependant le jour arriva, le vent parut tomber et nous repartîmes. Mais nous n'avions pas fait une dizaine de verstes qu'il se mit à souffler avec une nouvelle violence.

C'est quelque chose de terrible qu'un chasse-neige au milieu de ces espaces déserts. En un instant les airs sont obscurcis par la neige soulevée en tourbillons. Des montagnes glacées sont enlevées par le vent du pôle, qui les pousse devant lui ou les disperse avec un effroyable bruit; on risque à chaque pas de tomber dans quelque abîme inconnu, au fond duquel la mort est inévitable. Tout secours devient impossible contre de pareils phénomènes. Se retirer sous le toit le plus prochain et attendre que la tourmente soit passée, c'est la seule chose qu'il y ait à faire; et si l'on est trop éloigné d'une habitation, le plus sage est de chercher quelque abri naturel contre le vent et de s'y blottir de son mieux, à moins qu'on ne soit très-près du but de son voyage, et qu'on puisse suivre son chemin les yeux fermés.

Il nous restait cinq ou six verstes à faire pour atteindre la station. Notre postillon était expérimenté et ses chevaux vigoureux. Il les poussa bravement, tourna plus d'une colline mouvante, que le vent faisait marcher devant lui, et à force d'adresse, de courage, et grâce aussi à ses chevaux qui se conduisirent vaillamment, il nous conduisit au port.

Je dois confesser que tous les loups de la forêt réunis autour de notre traîneau ne seraient pas parvenus à me faire éprouver la moitié des terribles émotions qui vinrent m'assaillir pendant l'heure que nous mîmes à faire ces cinq ou six dernières verstes, qui nous séparaient de la station.

Il fallut y passer une partie de la journée; vers deux heures de

l'après-midi, le beau temps se déclara ; le ciel se dépouilla ; un grand calme se fit : seulement, le froid de dix-huit degrés s'éleva à vingt. Il nous restait près de deux heures de demi-jour et de crépuscule. Nous nous hâtâmes de faire ateler, et nous mîmes en route. A mesure que nous avancions, le désert devenait plus désolé, les forêts plus profondes, la solitude plus menaçante. Nous atteignîmes la Dvina pendant la nuit. C'était, si mes notes ne me trompaient point, à Siiskaïa. Il nous restait quatre stations avant Kholmogory, ville bâtie dans une île de la Dvina, à soixante-dix verstes d'Arkhangel, et dont j'aurai occasion de parler plus tard. Les bords de la Dvina ne nous offrirent rien de remarquable, enveloppés qu'ils étaient dans leurs neiges. Nous ne vîmes de Kholmogory que la station, et nous arrivâmes à Arkhangel un peu avant le crépuscule du soir, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi, et le cinquième jour de notre voyage.

XVII

Arkhangel. — Aspect général. — Les églises. — Le commerce. — Les Anglais. — Historique. — Kholmogory. — Les mers septentrionales pendant l'hiver. — Samoièdes. — Une aurore boréale.

Arkhangel apparut à nos yeux graduellement, d'abord la coupole d'une église, puis d'autres coupoles avec leurs campaniles, puis les toits de quelques édifices publics, puis les maisons proprement dites de la ville, c'est-à-dire la ville tout entière.

La première chose qui frappe lorsqu'on arrive dans une ville russe, si peu importante qu'on la suppose, c'est la coupole de son église, coupole toujours élevée et frappant de loin la vue du voyageur. Il en est partout de même ; à Arkhangel comme à Moscou, comme à Kieff, comme à Kherson, comme ailleurs, aux bords de l'Océan glacial, aux rives du Pont-Euxin. C'est la manifestation ostensible du principe qui fait la force de cet empire : l'Église, c'est-à-dire la

religion. Ce principe sert de base à la loi politique comme à la loi civile : aux yeux du peuple, la religion donne la nationalité; pour lui on est Allemand ou Polonais parce qu'on est luthérien ou catholique. Ceci est général, et ne souffre d'exception qu'en faveur de quelques étrangers, peu nombreux dans le pays.

Arkhangel compte quinze églises sur une population de dix à douze mille âmes. Cette ville a de plus un couvent, un palais épiscopal, un séminaire, un gymnase, une école de la marine avec un grand marché public. Ce sont les grandes et solides constructions, tout le reste est en bois, mais propre et d'un coup d'œil agréable, bien que l'ensemble de la ville ait quelque chose de ce sentiment de mélancolie qui naît de son éloignement et de la nature septentrionale qui l'entoure. Cependant le commerce et l'industrie y ont une grande activité. On y fait un grand commerce d'exportation, dont les principaux objets sont le goudron, la résine, la toile à voile, le suif, la potasse, le bois de construction. Elle a aussi des raffineries de sucre, des fabriques de savon, des distilleries d'esprit de térébenthine. Les marchands d'Arkhangel fréquentent les principales foires de l'empire; ils vont jusqu'aux frontières de la Chine. Ils arment des bâtiments pour la pêche de la baleine et des harengs, et les expédient jusqu'à la Nouvelle-Zemble [1], et au Spitzberg.

Les étrangers établis à Arkhangel, et qui offrent seuls quelques ressources sociales dans cette ville, sont presque tous Anglais, et cela doit être, leurs rapports avec Arkhangel datent de loin, on va le voir.

L'Angleterre cherchait par les mers polaires une route vers la Chine et les Indes orientales; elle avait expédié, dans le mois d'avril de l'année 1553, trois navires dans l'océan Glacial pour y découvrir ce passage par le nord-est. Deux firent naufrage sur les rives de la Laponie; le troisième, plus heureux, sous les ordres

[1] *Novaia Zemlia*, nouvelle terre.

de Richard Chanceller, pénétra dans la mer Blanche, et vint mouiller, le 24 août de la même année, dans la baie de la Dvina, au village de la Nenoksa, près du delta du fleuve, en face du couvent de Saint-Nicolas, où seulement Chanceller put s'orienter.

Jean IV fut à peine instruit de cet événement qu'il appela à Moscou le capitaine anglais et le reçut avec les égards et les honneurs les plus remarquables. Lorsque celui-ci quitta la Russie, il était porteur d'une lettre du tsar pour le roi d'Angleterre Édouard IV. Ce prince venait de mourir. Ce fut la reine Marie qui reçut la missive du souverain moscovite, dont elle accepta immédiatement les propositions, qui tendaient à établir des rapports politiques et commerciaux entre les deux pays. La Grande-Bretagne ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de se frayer un nouveau débouché industriel. Aussi, fidèle à son caractère, elle eut bientôt fondé à Londres une compagnie pour le commerce russe, et les draps anglais se vendirent bientôt à Moscou à des prix fabuleux.

Cependant la plus grande partie des Anglais alla s'établir à Kholmogory, ville bâtie sur une île de la Dvina, à soixante-douze verstes de l'embouchure du fleuve, car Arkhangel ne devait se construire que trente ans plus tard, en 1584.

Kholmogory passe pour être une des plus anciennes villes de Russie, on a voulu la faire remonter au delà même du berceau de Novgorod. Suivant quelques-uns, elle aurait été la vieille capitale des Biarmiens, peuple puissant et riche. Les Danois venaient y faire le commerce des pelleteries, ils lui auraient même donné le nom de *Holmgoard*, d'où par corruption celui de Kholmogory. Elle passa sous le pouvoir de la république novgorodienne, dont elle se sépara plus tard pour se donner aux grands princes de Moscou. Ses habitants n'étaient connus des Russes que sous le nom de *Dviniani*, ceux de la Dvina.

Il y a quelque chose de grandiose, mais en même temps de triste et de désolé, dans l'aspect des mers septentrionales enchaî-

nées par les hivers : la vie en a disparu, la mort et le silence ont pris sa place. Ces flots que les brises ridaient, que les vents soulevaient, que labouraient les rudes carènes des navires, où se balançait la voile grise du pêcheur aventureux, sont immobiles et solitaires : ils n'offrent plus à l'œil qu'un morne désert, sur lequel se déroulent les rudes plis d'un immense manteau de neige. Et ce désert de glace, ce silence, cette solitude, enveloppent Arkhangel et son golfe jusqu'au mois de juin. Cette année, par exemple, le premier vaisseau est arrivé le 28 mai, et le 2 juin on n'en comptait encore que sept ou huit dans le port, après que les *ranschines* (cabotiers) de la mer Blanche furent arrivés chargés de morue.

Je n'avais pas vu de Lapons à Tornéo. Je fus plus heureux à Arkhangel, j'y vis des Samoièdes. Ils étaient venus de cinq à six cents verstes de là apporter de l'huile de poisson à quelques marchands russes. Ils avaient le visage plat et rond avec des lèvres larges et retroussées, ce qui leur donnait une expression repoussante. Ils étaient trapus et cependant leur taille ne manquait pas de proportions. Leur tête couverte d'une sorte de bonnet en fourrure de renard blanc, qui leur dessinait le masque, laissait à peine passer quelques mèches de cheveux rudes et noirs. Leur vêtement consistait en une sorte de robe en peau de renne, qu'une forte ceinture de cuir fixait à leur taille au moyen de deux anneaux de fer. Ils avaient des espèces de haut-de-chausses également en peau de renne, avec des chaussures de la même peau grossièrement fabriqués par eux.

Les Lapons ont leurs premiers établissements sur les bords du Mézen, fleuve considérable qui, à cinq ou six cents verstes d'Arkhangel, se jette dans la mer Glaciale. C'était de là qu'arrivaient ceux que le hasard me permettait de voir, et qui me parurent fort sales, fort laids et fort insignifiants : ce peuple en vérité ne me paraît guère mériter les nombreuses dissertations qu'on a élucubrées à leur endroit. Je n'en dirai pas davantage ici à leur sujet, devant naturellement y revenir quand il me faudra jeter les yeux sur les différentes races qui peuplent la Sibérie.

Je passai dix jours à Arkhangel. Dans la soirée du dixième, la veille même de mon départ, comme je sortais de chez un négociant étranger qui m'avait invité à souper, et où, par parenthèse, je trouvai un très-grand luxe gastronomique, je fus frappé par un phénomène atmosphérique étrange. Le ciel, un moment auparavant enveloppé d'ombres épaisses, s'illumina tout à coup d'un reflet de feu qui me fit croire à quelque violent incendie... Mais la lumière devenant de plus en plus rayonnante, je dus me convaincre qu'elle ne pouvait provenir d'une cause vulgaire. En effet, tout Arkhangel aurait brûlé qu'il n'aurait pu donner au ciel cette magnifique transparence aux reflets mobiles de pourpre et d'or.

C'était une aurore boréale. Je courus dans la direction de la mer pour pouvoir embrasser l'horizon. C'était un spectacle d'une magnificence inouïe : sur toute la ligne circulaire, le ciel était illuminé de feux étranges, pourpre et orange : le rayonnement se faisait d'une façon verticale, de telle sorte qu'on aurait pu croire par moments que c'était une pluie ignée. Bientôt la lumière fut si intense et si abondante que le ciel se trouva tout entier éclairé comme pendant le jour, mais cette lumière avait, je le répète, des reflets sans analogie connue et auxquels l'œil n'est pas habitué. Je demeurai pendant une heure dans une contemplation muette en présence de ce magnifique et mystérieux phénomène du ciel hyperboréen, dont le secret échappe encore à la science, mais dont le tableau jette au cœur je ne sais quelle admiration superstitieuse pleine de crainte et de frissonnements. Un des effets les plus surprenants de cette aurore boréale, c'est que tout à coup le rayonnement vertical ayant obliqué vers la terre, le rayonnement porta sur la plaine de neige, qu'il transforma aussitôt en un océan de feu pâle et scintillant.

Cependant les reflets du ciel s'effacèrent peu à peu, et tout retomba bientôt après dans une obscurité profonde.

Le lendemain je quittai Arkhangel.

ROUTE DE MOSCOU.

XVIII

Diligence russe. — Personnel. — Rafraîchissement à une station. — Aspect de la route jusqu'à Novgorod.

Le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou était sur le point d'être terminé[1]. Je pouvais, en attendant quelques mois, être transporté en vingt-six heures dans la vieille capitale des tsars, que j'avais d'ailleurs visitée quelques années auparavant. J'en avais fait alors seigneurialement le voyage dans une élégante et molle chaise de poste, en compagnie d'un gentilhomme du pays de deuxième volée, qui n'en jouait pas moins à ravir le petit potentat. Je préférai, cette fois, prendre vulgairement la voie des diligences, d'abord parce que je n'avais guère le temps d'attendre l'inauguration du chemin de fer, et qu'ensuite j'étais bien aise de me trouver en pleine société bourgeoise et marchande avec de petits propriétaires et de petits employés, ceux-ci comme ceux-là (je parle des propriétaires et des employés) appartenant à la noblesse, mais à ses derniers échelons. C'était de soixante-seize à quatre-vingt-deux heures[2] à passer dans l'étroit compartiment d'une voiture lourdement suspendue et très-lourdement tirée par quatre maigres chevaux attelés de front, sorte de quadrige romain fort peu triomphal, aidé de temps à autre de deux bêtes supplémentaires qui ne faisaient pas avancer la machine plus vite, bien qu'elle roulât sur une route admirablement chaussée et d'un entretien parfait. Je ne sais si j'en ai fait la remarque, dans tous les cas, on ne saurait trop le répéter : tout ce qui appartient au gouvernement, dans ce pays, ou dépend immédiatement de lui,

[1] Il fut inauguré au mois d'octobre de l'année 1851.

[2] Il y a sept cent trente-huit verstes de Saint-Pétersbourg à Moscou.

est en général d'une tenue irréprochable. Comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, on vole la couronne, selon l'expression commune, mais on la sert bien. Le contraire serait trop chanceux. Ainsi, la malpropreté regrettable du peuple, sa paresse ou son insouciance, seule cause de sa malpropreté, disparaissent dès qu'il s'agit du service de la couronne; c'est qu'on ne saurait servir la couronne sans être soumis à la discipline, et que la discipline est ici toute-puissante. On peut comprendre actuellement si la grande chaussée qui relie les deux capitales est convenablement entretenue.

Je devais m'arrêter à Torjok et aller visiter, à quelques verstes de là, une famille russe fixée dans une terre, où un séjour de quelques semaines pût m'initier à la vie des gentilshommes russes terriens au sein de leur famille, de leurs villages et de leurs paysans. Je saisirai cette occasion de donner quelques traits de cette vie et de ces mœurs si complétement ignorées dans notre pays, où nous ne voyons le Russe qu'en voyageur fashionable parfaitement façonné à nos manières.

La diligence dans laquelle je montai, comme toutes les diligences qui faisaient le même service, contenait dix places : quatre dans l'intérieur, deux dans le cabriolet, quatre dans la rotonde. Voici le personnel de mes compagnons de route : dans l'intérieur, un gros individu de Makharieff, position sociale inconnue, figure rouge et joufflue; il portait un habit noir de fraîcheur douteuse, avec un gilet boutonné jusqu'au menton; on aurait pu le prendre pour un abbé séculier de Florence. La seconde place était occupée par un monsieur d'environ cinquante ans, de taille moyenne et de moyenne corpulence; il eût été difficile de dire l'expression qui l'emportait sur ses traits ramassés et sans distinction de l'orgueil ou de la mauvaise humeur : ces deux sentiments s'y laissaient voir à dose égale, mariés d'ailleurs à quelque chose de fort rude et grossier; la parole de cet individu était rare et brève, son regard dur et blessant; il paraissait évidemment humilié de voyager avec des gens de peu tels que nous; aussi, dans les

stations, se faisait-il servir à part, commandant en homme qui sait ce qu'il vaut. Il était pressé d'arriver, et ne cessait de gourmander les postillons sur la lenteur de leurs chevaux, qui n'en allaient pas plus vite.

L'histoire de ce monsieur était écrite sur toute sa personne. C'était un de ces gentilshommes campagnards qui, après avoir été se frotter, en 1812, d'un peu de civilisation extra-moscovite à Paris, sont devenus, je ne sais comment, quelque chose comme vice-gouverneur de province, et ont obtenu deux ou trois décorations nationales de la troisième classe, quelquefois la croix de Sainte-Anne de la deuxième, qu'ils se rivent au cou; quant à la mauvaise humeur du nôtre, elle venait de l'inutilité des démarches qu'il venait de faire à Saint-Pétersbourg pour obtenir de l'avancement. Nous apprîmes tout cela dans le cours du voyage par son valet, grand jocrisse qui le suivait dans la rotonde.

Notre quatrième compagnon de l'intérieur était un petit monsieur tout rond, tout noir, tout débraillé, à la barbe mal faite, aux cheveux mal peignés, aux mains mal gantées, fort leste et fort coquet. Je sus bientôt qu'il était Grec d'origine, marchand de tabac de profession, et bourgeois de Moscou par-dessus le marché; il avait laissé sa jeune femme qu'il avait hâte d'aller rejoindre. Il me demanda d'un air d'intelligence si je n'étais pas attaché à quelque magasin étranger de Saint-Pétersbourg. Je lui répondis, avec un grand sérieux, que j'avais l'habitude de m'attacher aux magasins qui me servaient bien, que d'ailleurs je n'étais pas exigeant. Je ne sais comment il s'expliqua ma réponse, mais, pendant tout le temps que nous voyageâmes ensemble, il fut pour moi d'une gracieuseté pleine de déférence et d'empressement.

Le cabriolet était occupé par un commis-marchand fort barbu et fort taciturne, et un petit sous-lieutenant du corps des voies de communication, de promotion récente, qui allait étrenner ses épaulettes dans la petite ville qu'habitaient ses parents, au delà de Moscou.

La rotonde était garnie par trois moujiks qui devaient faire échelle sur la route, et le Figaro de notre orgueilleux compagnon.

En somme, celui-ci excepté, mes co-voyageurs étaient fort acceptables, et quelques libéralités faites à propos les rendirent les hommes les plus charmants du monde. Lorsque nous dûmes nous séparer, ils me serrèrent tous la main comme si nous avions été d'anciens amis.

Me voici donc dans une diligence moscovite, en pleine atmosphère russe et roulant vers la vieille mère Moscou, cette vénérable capitale de l'ancien duché de Moscovie.

La barrière était franchie. Je plongeai les regards en avant. Je vis le long ruban de la chaussée qui se déroulait entre de vastes champs de bruyères, semés çà et là de quelques bouquets de bouleaux et de sapins étiolés, comme si la séve leur eût manqué. D'ailleurs point de bois, mais des landes spongieuses, moussues et couvertes de roseaux. Rien qui vînt couper l'insupportable ligne de l'horizon, d'une désespérante pureté. Nous allions, et c'était toujours le même aspect : des plaines nues, arides, infinies. Seulement, sur la route, de loin en loin, quelques voituriers silencieux, conduisant de longues files de télègues chargées, qu'on aurait pu prendre pour des fragments de caravanes dispersés dans le désert.

Nous arrivâmes au premier relai. C'était le deuxième de la poste, mais les diligences les doublent toujours. Nous avions fait plus de trente verstes. La chaleur était accablante. Le commis barbu dévora une demi-douzaine d'énormes concombres. Le Grec engloutit une bouteille de liqueur fermentée. Le monsieur de Makharieff mangea du gruau, du jambon, du poisson, des champignons ; puis il vida une gamelle de potage à la glace, dont quelque sorcier avait mêlé les ingrédients[1]. Le vieux gouverneur absorba

[1] Bitvnoia. La base en est le kvas. On y met du poisson froid, du saumon, des concombres hachés, de la salade, de la moutarde et divers assaisonnements. Les Russes sont très-friands de cette soupe, à mon avis d'un goût odieux.

cinq ou six verres de thé brûlant. Les moujiks de la rotonde burent du kvas, mangèrent une tranche de pain noir saupoudré de sel, après quoi tout le monde fut rafraîchi. Nous remontâmes en voiture.

L'aspect de la route et du pays n'était pas changé. Le soir arriva, puis la nuit, c'est-à-dire une de ces nuits crépusculaires du mois de juin dont j'ai essayé de donner une idée. C'était une clarté mate, douce à l'œil, veloutée, pleine de lumineuses et molles transparences. La tête à la portière, j'admirais le ciel faute de pouvoir admirer la terre, lorsque le sommeil vint me faire oublier l'un et l'autre. Je ne sais si je dormis longtemps, mais tout à coup je fus brusquement réveillé par un soubresaut que j'attribuai à quelque accident du chemin. C'était en effet un accident. Il paraît que sous l'influence de cette nuit paresseuse et tiède, le conducteur s'était endormi dans sa cage, que le postillon s'était endormi sur son siége, que les deux voyageurs du cabriolet s'étaient endormis dans leur coin, que les chevaux eux-mêmes s'étaient mis à dormir en marchant; de telle sorte que la diligence, n'étant plus dirigée par personne, dévia doucement de la ligne droite, atteignit les bords du fossé qui borde la route et y tomba lourdement. Il y eut dans l'intérieur de la voiture un moment d'étrange tohu-bohu. Cependant personne n'étant blessé, tout le monde se hâta de sortir comme il put. Les chevaux s'étaient abattus et attendaient tranquillement qu'on vînt les relever. Le cocher avait roulé à vingt pas de son siége; il se remit sur pied et s'approcha en se grattant l'oreille.

— *Wot!* (voilà) lui dit le conducteur d'un air consterné, en lui montrant du doigt la diligence piteusement couchée sur le flanc.

— *Nitchévo!* (ce n'est rien) lui répondit l'autre avec le plus grand sang-froid du monde.

Heureusement un poste de pionniers se trouvait à peu de distance, et en moins d'une seconde la diligence était tirée du fossé et replacée sur la route, mais un essieu s'était brisé dans la chute

et le conducteur nous déclara qu'il nous fallait gagner Novgorod à pied, ajoutant que nous ne pourrions guère en repartir avant l'après-midi. C'était cinq ou six verstes à faire à quatre heures du matin, sur un chemin excellent et par un temps magnifique. J'ai dit plus haut que le Russe est admirable de résignation. Pas un de nos compagnons ne laissa échapper la moindre humeur à la suite de cet accident. L'un dit : Il est sûr qu'on aurait pu faire une chute plus malheureuse; Dieu nous a protégés; l'autre : C'est une aventure de voyage; l'autre : Ce sera une journée de perdue, mais que faire? Le Grec me dit : voilà! j'embrasserai ma femme un jour plus tard. Le vice-gouverneur ne proféra pas une parole.

Pour moi, je n'étais pas fâché de passer ma journée à Novgorod.

XIX

Novgorod.

Pour le voyageur qui traverse Novgorod sans s'enquérir de l'histoire de cette cité si déserte et si humble, malgré les blanches et riantes maisons de sa grande rue; malgré son fleuve avec son pont de granit; malgré son ancienne cathédrale, que personne ne songe à visiter; malgré le vieux rempart qui la ceint de ce côté; malgré son nom enfin, qui devrait réveiller quelques échos dans sa mémoire, pour celui-là, Novgorod n'est qu'une ville de troisième ordre, sans charme, sans intérêt, sans signification, perdue dans une de ces immenses plaines de l'empire comme tant d'autres villes dont on oublie le nom dès qu'on les a traversées.

Et cependant il suffit de reporter un instant sa pensée vers le passé, il suffit d'évoquer les vieux souvenirs de l'histoire moscovite, pour se découvrir le front devant les murs de cette ville, pour les franchir avec recueillement et respect; car elle fut le berceau de l'empire russe, car elle fut aussi la Carthage du

Nord ; elle eut ses armées, ses possessions lointaines, ses assemblées populaires, ses magistrats, ses tribuns, et la liberté tumultueuse, la fierté, l'orgueil républicain, jusqu'au jour où, abusant de toutes ces choses qu'elle ne sut pas défendre, soumise à son tour, elle perdit sa liberté, sa puissance, son commerce, ses richesses, et tomba graduellement dans cet état d'abandon et d'obscurité.

Novgorod existait lorsque les trois frères Variagues y arrivèrent, et Rurik en fit sa résidence et la capitale de ses États. Son origine se perd dans la suite des temps. D'après quelques historiens, elle aurait été bâtie au même temps que Kieff par des Slaves venus des bords du Danube, les véritables ancêtres des Russes. Les chroniques de Novgorod parlent d'une grande ville slavensk, habitée par les Slaves, et qui aurait existé là même où s'éleva Novgorod depuis. Cette ville, par différentes circonstances, abandonnée de ses habitants, aurait fini par disparaître, lorsque plus tard, longtemps plus tard, vers le cinquième siècle, les descendants de ces mêmes Slaves de Slavensk revinrent aux lieux qu'avaient habités leurs pères, et construisirent une nouvelle cité à l'endroit même de l'ancienne, un peu plus bas peut-être, une verste en aval du fleuve, et l'appellèrent *Novgrad* — Novgorod. — Ce qui signifie effectivement Nouvelle-Ville.

Or les Slaves de Novgorod se gouvernaient librement, et la forme démocratique était établie parmi eux lorsque Rurik fut appelé avec ses frères en 862, date déjà indiquée dans l'introduction de cet ouvrage.

Novgorod dès cet instant eut des princes, mais elle n'eut pas de maîtres ; elle demeura républicaine [1]. Bientôt le siége du gouvernement fut transporté à Kieff [2], et jusque vers la fin du dixième siècle (970), elle eut de simples lieutenants du grand

[1] Il est à remarquer que le mot *république* n'existait pas, mais seulement la chose, et je l'appelle de son nom.

[2] Après la mort de Rurik, par Oleg, parent et tuteur du jeune Igor, héritier du trône.

prince, qui ne gênaient d'aucune sorte sa liberté. Elle devint ensuite l'apanage direct du troisième petit-fils de Rurik, Sviatoslaff, prince valeureux qui périt dans un combat contre les Pétchénègues. Lorsque Yaroslaff eut partagé ses États entre ses fils, Novogrod saisit cette circonstance, qui affaiblissait l'empire, pour secouer toute dépendance directe. Elle se fit une règle de choisir parmi les princes russes celui auquel il lui convenait de prêter un semblant d'obéissance, refusant ceux qui lui étaient envoyés d'autorité et battant les troupes qui les accompagnaient. Quant aux princes que la république avait choisis, ils n'avaient aucune autorité sur elle [1]; souvent même ils ne pouvaient résider dans la ville, où ils envoyaient un gouverneur, se contentant, quant à eux, du titre purement honorifique de prince de Novgorod, et du tribut que la cité leur payait. Cependant il y eut des exceptions. Quelquefois les Novgorodiens craignaient la puissance des grands princes : alors ils se soumettaient; le plus souvent ils secouaient le joug. Il y en eut auxquels ils firent jurer qu'ils maintiendraient la charte et les priviléges qu'ils tenaient du grand prince Yaroslaff [2], ce premier législateur de la Russie. La conquête mongole eut lieu. Novgorod ne demeura point oisive; elle profita de l'abaissement des grands princes pour échapper à leur pouvoir et étendre sa propre puissance, jusqu'à ce que Jean III arriva, qui, ayant brisé le joug de la servitude tatare, résolut aussi d'abaisser l'orgueil de la république novgorodienne et de la soumettre à l'obéissance.

Mais quelles étaient donc les possessions de cette république, ses richesses, son commerce, ses alliances, son gouvernement ?

[1] Les Novgorodiens disaient avec orgueil : « Le prince est à lui, et nous à nous. » *Kniaz Sobiè, a my Sobiè.* Cette orthographe rend mal le son de ces mots, surtout le *my*, qui en russe se prononce mouillée, *mouï*.

[2] En 1019, le grand prince Yarosloff reconnut les libertés de Novgorod en lui accordant de grands priviléges. Lorsqu'en 1036 il lui donna son fils Vladimir pour prince, il restreignit les droits de celui-ci à un simple tribut que devaient lui payer les citoyens, dont il augmenta encore les libertés. N.-S. VSÉVOLOJSKY.

Et d'abord, dès le dixième siècle elle possédait en quelque sorte tout le nord de la Russie. La Carélie, l'Ingrie, les pays qui forment aujourd'hui les gouvernements de Novgorod, d'Arkhangel, de Saint-Pétersbourg, d'une partie du Viatka, dont la ville, colonie et succursale novgorodienne, était aussi une république slave.

Novgorod avait de grandes armées; c'est ainsi qu'elle fit la guerre aux princes russes, aux Polonais, aux Suédois, aux Livoniens. On n'a pas oublié la célèbre victoire du prince Alexandre sur ces derniers, aux bords de la Néva.

Elle était si forte par ses troupes et le courage de ses soldats, si puissante par son commerce, par ses trésors, par ses possessions, qu'on disait communément à son sujet :

Que peut-on contre Dieu et contre Novgorod la Grande!

J'ai parlé de colonie et cité Viatka. Je ne saurais non plus passer sous silence Pskoff, qui fut longtemps gouverné par elle. Pskoff était regardé comme la sœur cadette de Novgorod, dont elle avait adopté le gouvernement et les institutions démocratiques. Souvent en rivalité avec la mère-patrie, vers laquelle elle revenait toujours, Pskoff eut aussi ses guerres contre la Livonie, la Lithuanie, la Suède et la Pologne. Son histoire offre toutes les péripéties de celle de Novgorod; comme celle-ci elle fut soumise par les armes de Jean III (1509).

Je reviens. Novgorod était donc toute puissante : son commerce s'étendait entre Lubeck et l'Orient, la Perse et Constantinople. Elle avait des alliances avec les villes hanséatiques qui entretenaient des comptoirs dans ses murs. Sa population était immense; l'étendue de la ville fabuleuse : les monastères qu'on voit actuellement à vingt verstes de là étaient renfermés dans son enceinte, où l'on voyait de splendides maisons habitées par ses citoyens notables, une grande quantité d'églises surmontées de leurs coupoles d'or. Il est de fait qu'aujourd'hui encore cette ville, qui

compte à peine 17,000 habitants, a des faubourgs de plusieurs verstes d'étendue, et l'on compte encore dans ses murs plus de soixante églises.

La vieille ville républicaine avait la division qu'a conservée la Novgorode actuelle. Bâtie sur le Volkoff qui la traverse, elle formait deux vastes sections : la partie du nord, qui occupait la rive gauche de la rivière, était appelée Sophiiskaïa, du nom de la cathédrale qui y fut construite (d'abord en bois) sous Vladimir le Grand (989); la partie opposée (rive droite) était consacrée particulièrement au commerce et s'appelait Torgavaïa (du marché, marchande.) Le quartier de la cathédrale est encore entouré d'un rempart large et élevé qui peut donner une idée de la force de l'ancienne Novgorod.

On excuse l'orgueil de cette ville au temps de sa puissance et de sa liberté, lorsqu'on songe qu'elle sut à travers les guerres étrangères, souvent les orages intérieurs, et ses perpétuels différends avec les princes apanagés, étendre où maintenir cette puissance et cette liberté pendant six siècles consécutifs, depuis le neuvième jusqu'au quinzième, depuis Rurik jusqu'à Jean III [1] ; on excuse cet orgueil lorsqu'on jette les yeux sur l'organisation intelligente de ce gouvernement populaire, désormais impossible, mais si admirablement constitué. Une seule chose a droit d'étonner, c'est que cette grande Carthage septentrionale, qui tenait en quelque sorte tout le commerce de la Russie, n'ait songé à battre monnaie qu'en 1409. Je cite ici un passage de Karamsine. « Avant cette époque, dit l'historien russe, il était bien question de roubles, de grivniks; mais il faut entendre par ces mots un certain poids effectif d'argent. Le commerce avec les étrangers se faisait par échange ou contre de l'or et de l'argent pris au poids. La monnaie courante pour les usages communs étaient des morceaux de peaux de martre, et pour le détail des fronts d'écureuils. Les villes de

[1] Je ne parle pas des temps qui précédèrent Rurik.

Moscou et de Tver furent les premières à employer une monnaie tatare nommée denga [1]. »

Quoi qu'il en soit, comme l'antique Athènes, ou, si l'on veut, la vieille Rome, Novgorod appelait le peuple à traiter les grandes affaires d'État sur la place de Vetché, son Agora ou son Forum. La convocation se faisait au son d'une cloche qui avait pris le nom même de ces assemblées populaires et s'appelait le *Vetché*, comme la place où elles avaient lieu.

La ville était partagée en cinq quartiers, chacun ayant son chef; chaque rue avait son ancien, chargé de veiller à l'ordre, à la sûreté et à la sécurité des citoyens.

La république même se divisait en cinq grandes provinces, dont quelques villes éloignées ou conquêtes particulières ne faisaient point partie.

Le premier magistrat de la cité, élu par le peuple et à temps, portait le titre de possadnik. Le possadnik était rééligible; mais pour mettre l'État à l'abri de son ambition et des empiètements de son pouvoir, il y avait des espèces de tribuns, chefs militaires élus par le peuple, lesquels avaient pour mission spéciale de veiller au respect des droits des citoyens et à l'inviolabilité de leurs personnes.

Les juges des tribunaux étaient choisis et nommés par les bourgeois notables et portaient le titre de *bojars*.

Au-dessus de tous ces magistrats primait nominativement le lieutenant des grands princes, dont l'autorité réelle, comme je l'ai dit, était nulle; seulement, par égard personnel, on lui demandait quelquefois, pour la forme, son avis dans les grandes affaires portées à la sanction du possadnik.

Quant au peuple proprement dit, il était fier de son Vetché et toujours prêt à prendre les armes pour la défense de ses droits et de sa liberté.

[1] D'où le nom actuel *dengui*, pour signifier de l'argent, du numéraire.

Il n'était guère facile, même au prince le plus puissant, de soumettre sans coup férir une ville dont les institutions politiques étaient aussi fortement cimentées. Aussi Jean III eut-il de rudes combats à livrer avant d'en être venu à bout; et alors même qu'il s'en fût rendu maître, qu'il y eût établi un gouverneur, une sorte de vice-roi avec les pouvoirs les plus étendus, le peuple n'abdiqua point encore. Trois ou quatre ans ne s'étaient pas écoulés que la lutte recommençait ardente et passionnée. La grande cloche du Vetché (vétchévoï kolokol) fut tout à coup mise en branle. Marfa, la célèbre possadnitsa[1], femme au courage viril, hardie et vaillante, arbora l'étendard des vieux jours, et appela à la conquête de la liberté. Le peuple se rua comme une vague immense sur la place du Vetché; l'éloquence de l'héroïne de la démocratie slave électrisa toutes les poitrines. Le pouvoir du tsar est aboli et l'ancienne indépendance proclamée. La résistance s'organise, une armée se lève, tous se préparent au combat, l'enthousiasme est universel.

Mais dans ces sortes de circonstances, lorsqu'un peuple se soulève, il ne devrait point ignorer qu'il met en jeu sa destinée : c'est ce fatal *alea jacta est* qui doit amener pour lui ou la vie ou la mort!

Novgorod ne recula point, mais ses forces ne répondaient plus à son courage. Son armée fut défaite, malgré des miracles de valeur, et le tsar entra de nouveau dans la cité républicaine, mais cette fois en maître vainqueur et irrité. Les formes du gouvernement populaire furent abolies: plus de magistrature tribunitienne, plus d'assemblées, plus d'élections; si le nom de possadnik resta encore aux bourgmestres de la ville, ce fut comme un souvenir dérisoire du passé. Le lieutenant du grand prince seul régna, seul eut le pouvoir. La célèbre cloche de l'appel populaire fut descendue

[1] Femme du possadnik. Les titres et les noms propres, en russe, prennent la marque du genre, comme les adjectifs. Marfa, veuve du dernier possadnik, était *possadnitsa*, féminin de possadnik.

de sa tour et envoyée à Moscou pour y grossir, dans le Kremlin, les trophées de victoire et de puissance russe. Les chefs de ce suprême effort d'indépendance, de cette révolte, si l'on veut, furent sévèrement frappés. Marfa alla expier dans un couvent son héroïque et folle entreprise; cinquante familles des plus riches, plus de mille citoyens notables furent transportés à Moscou ou sur divers points de l'empire.

Et cependant tout n'était pas dit encore. Novgorod n'avait pas cessé de nourrir dans son sein l'espoir secret de recouvrer un jour cette liberté qu'elle n'avait pas su conserver. Ce fut sous le règne de Jean le Terrible qu'elle crut ce jour arrivé. Privée de chefs, d'armée, de têtes sages pour la conseiller, elle n'écouta que ses ardentes aspirations, et se souleva. Jean IV marcha contre elle en 1567. Les Novgorodiens se battirent avec héroïsme et soutinrent contre le puissant vainqueur de Kazan une lutte désespérée, qui ne dura cependant pas moins de dix ans, jusqu'en 1578, où leur ville succomba.

Ici finit l'histoire de cette vieille république slave, de Novgorod la Grande. *Væ victis!* a dit le poëte. La cité de l'ancien Vetché fit l'expérience de cette dure vérité; et aujourd'hui le voyageur en traverse les rues presque désertes sans avoir l'air de se douter de ce grand passé dont je viens d'indiquer quelques rapides traits. Il est vrai que la ville actuelle, humble et modeste comme j'ai dit, semble avoir oublié elle-même ses antiques annales, et qu'il lui reste encore quelques monuments témoins de son ancienne grandeur; la cathédrale de Sainte-Sophie, par exemple, avec ses portes de bronze, les reliques de ses saints, les tombeaux de quelques princes russes; puis les larges murs qui la ceignent de ce côté, jadis appelés Kreml[1], bâtis au onzième siècle, sous le second Vladimir[2], et je ne sais quoi encore.

[1] Mot générique qui, en russe, signifie forteresse, fortification. Nous en avons fait Kremlin.

[2] Le fils de Yarosloff.

Il fallait que cela arrivât ainsi : Novgorod demeurant puissance indépendante, les destinées de la Russie étaient faussées, et Dieu voulait qu'elles s'accomplissent[1] ! !

Rien d'ailleurs de très-merveilleux dans ces restes de la vieille Novgorod. Ils ne méritent pas une description. Ils ne sont quelque chose que par le souvenir du passé, et encore faut-il que l'imagination leur vienne un peu en aide, si l'on veut se trouver dans la vérité de l'histoire. Mais il est juste de dire que depuis lors Novgorod a été incendiée plusieurs fois et reconstruite dans les proportions mesquines qu'on lui voit aujourd'hui, bien qu'elle occupe encore une très-grande étendue de terrain. Quoi qu'il en soit, j'ai vu la place du Vetché, et mon esprit a évoqué un instant les grandes et tumultueuses scènes qui se passèrent, il y a plus de trois siècles, dans ces lieux en ce moment si paisibles, si humbles, si vulgaires.

Le dernier drame, celui dont Marfa fut l'héroïne, ébranla surtout mon imagination.

Que dire actuellement de la Novgorod actuelle? Qu'elle a un gouverneur militaire, une garnison, un corps des cadets, un palais épiscopal? que sa population depuis une vingtaine d'années a presque doublé, qu'elle a dix-sept mille habitants? que, grâce à sa rivière, elle peut faire un commerce assez lucratif de blé, de lin et de chanvre? qu'elle possède des briqueries et des tanneries? qu'elle a deux ou trois marchés par an?... quoi encore?...

J'aime mieux continuer ma route.

[1] Un membre de la société géographique de Russie, M. Nebolsine, vient de composer une carte des circonscriptions de l'ancien territoire de Novgorod. Cette carte n'est point encore gravée, mais elle sera curieuse à consulter.

XX

Continuation de la route de Moscou. — Sortie de Novgorod. — Aspect général. — La chaussée. — Les villages et les paysans. — Valdaï : la ville, le lac, les *monts*. — Vychni-Volotchok. — Point de communication entre la Baltique et la Caspienne. — Torjok.

A deux heures, l'essieu de notre diligence était raccommodé, et nous remontâmes en voiture. Nous fûmes bientôt à l'extrémité de la grande rue aux maisons blanches et riantes dont j'ai parlé. Les faubourgs arrivèrent : de pauvres maisons de bois, vermoulues, basses et penchées, mais se prolongeant sur un espace immense et bien fait pour rappeler l'étendue de la vieille Novgorod. Nous en sortîmes. A l'aspect qui se présenta à nos regards, je pensais involontairement à l'enfer du Dante, et me crus au milieu d'un de ses cercles mystérieux et terribles. C'étaient de tous côtés de profonds marais s'étendant à l'horizon, humides, menaçants, sans bornes. Seulement en face de nous, du sein des terres aquatiques, s'élevaient sur une colline comme trois merveilles échappées au naufrage commun, trois églises, trois monastères plutôt, couronnés de leurs coupoles byzantines, avec leurs minarets et leurs croix d'or. Quelques bouquets de sapins au feuillage sombre les ombrageaient pittoresquement.

Mais la grande merveille, c'était la chaussée sur laquelle roulait notre pesant équipage, ligne solide suspendue entre le ciel et le sol mouvant, œuvre magnifique et géante comme en faisaient jadis les Romains !

A de longues distances, des villages perdus dans la solitude nous montraient leurs riantes maisons de bois dressées des deux côtés du chemin comme une double rangée de tentes, et nous nous demandions comment ces habitations humaines n'enfoncent pas dans les marais qui les entourent.

La nature vivante du pays est riche toutefois, et pleine de séve.

Les hommes sont grands, forts, bien découplés. C'était un dimanche, et il y avait plaisir à les voir groupés devant les maisons de poste, tous propres, vêtus de légères chemises bleues ou rouges, sans cols, fixées à leurs reins par une étroite ceinture et dessinant leurs formes élégantes et robustes. Toutes les poses de ces hommes sont empreintes d'une grâce naturelle pleine d'harmonie et de hardiesse. Les enfants sont frais et blonds; ils accusent une forte santé et promettent une nature généreuse... Quant aux femmes, elles ne sont réellement charmantes que tant qu'elles sont jeunes : alors elles ont cette grâce native de la femme qu'on trouve dans toutes les latitudes, celle des Samoièdes et des Lapons exceptée. Mais dès qu'elles cessent d'être jeunes filles, il semble que leur sexe les abandonne, et vieilles femmes elles en ont complétement perdu le caractère. Je veux dire que rien en elles, pas même le vêtement, n'indique la femme. Ceci paraît un peu exagéré : il l'est peut-être en effet, mais ce que je puis affirmer d'une manière certaine, c'est que sur toute la ligne qui sépare Saint-Pétersbourg de Moscou, les hommes sont d'une nature singulièrement plus riche et plus généreuse que celle des femmes.

Vers le milieu du jour, je crus m'apercevoir que, sans perdre de sa monotonie, la route s'élevait un peu : nous étions dans le voisinage des *monts* Valdaï. Un bourg riant se présente; au bout de la rue est un corps de garde. Ici le chemin tourne et monte : ce sont les premiers degrés du Valdaï. J'aperçus d'abord des terres verdoyantes, des prairies, quelques jardins; puis les champs s'animèrent, les villages se rapprochèrent, nous étions au centre de la chaîne de ces coteaux élevés, dont l'ondulation se prolonge sur une longueur de quatre cents verstes et une largeur de quatre-vingts. Nous entrâmes bientôt dans la ville qui porte leur nom. Elle est posée sur les bords d'un lac à la surface unie et riante, coupée d'îles fraîches et ombragées dont l'une laisse voir, à travers les grands arbres qui la couvrent, l'église du monastère

d'Iversk [1], avec ses coupoles surmontées de la croix grecque : la vue de ces lacs avec leurs îles boisées, et de ce monastère aux croix brillantes parmi la verdure, sourit délicieusement aux yeux du voyageur fatigué de la monotonie de la route. Ce lac, de huit verstes de longueur sur quatre de largeur, se dégorge dans un autre lac qui va porter ses eaux dans la Msta, rivière navigable qui joue un rôle important dans le système de canalisation russe.

La diligence s'était arrêtée devant la maison du relai. Nous fûmes aussitôt entourés, assiégés, enlevés, étouffés, par une troupes de jeunes filles, quelques-unes assez jolies, toutes fort agaçantes, qui nous offraient des espèces de craquelins, détestable production indigène qu'il faut acheter bon gré mal gré. Les jeunes marchandes vous harcellent, vous pressent, vous suivent, vous prennent d'assaut... je n'exagère point. L'une d'elles s'était attachée à mes pas; elle était jolie et gracieuse... Mais si votre amoureux vous voyait ? lui dis-je — Comment voulez-vous qu'il me voie? répondit-elle naïvement.—Mais seule, avec un étranger? — Pourvu que vous m'achetiez beaucoup de *baranes*, c'est, je crois, le nom de ces abominables craquelins. Je lui achetai toute sa provision et en bourrai les poches de la voiture pour les distribuer aux petits garçons de la route. Au moment où la voiture allait partir, ma jeune marchande se tenait devant la portière, fière de s'être défaite de ses baranes. Je la saluai en lui envoyant du bout des doigts un baiser à l'italienne. Elle s'enfuit en rougissant,

J'avais remarqué que ces jeunes filles avaient une prononciation étrange. Je me rappelai alors que cette ville fut peuplée par le tsar Alexis, le second Romonoff et le père de Pierre le Grand, de prisonniers polonais et finnois, ce qui m'expliqua ce langage, dont l'académie russe ne reconnaîtrait certainement pas la légitimité.

La route rentra dans la solitude. J'aperçus une source recou-

[1] Fondé en 1654 par le patriarche Nicon, et où l'on trouve de fort beaux édifices en pierre.

verte d'une petite toiture, et sur ses bords, un vase de bois. C'est l'hospitalité du désert. Il y a là une idée chrétienne; et partout, une idée chrétienne sourit à l'âme. Je bénis la main qui avait creusé cette source.

Que faisaient cependant mes compagnons de voyage? Ils fumaient ou dormaient, ils dormaient ou fumaient, et à chaque station ils se rafraîchissaient comme on a vu. Pas un d'eux n'imagina de se mouiller les lèvres à la source hospitalière, bien qu'en cet endroit une assez forte montée eût obligé la diligence d'aller au pas. J'avais fait remarquer cette source à mon Grec.

— Elle est là pour les chiens, me dit-il.

— Et la tasse?...

— La tasse?... répéta-t-il comme un écho... Il n'en dit pas davantage, mais tirant d'une des poches de la voiture une immense flacon d'eau-de-vie, il me prouva qu'à ce moment il pouvait parfaitement se passer de tasse pour boire.

La nuit vient. Le lendemain, dès le crépuscule du matin, nous nous réveillons dans une ville. C'est Vychni-Volotchok, porte toujours ouverte entre la Caspienne et la Baltique. Cette porte, c'est le canal tracé par Pierre le Grand entre la Tvertsa et la Msta, deux rivières, dont l'une va se perdre dans le Volga, et l'autre aboutir au Ladoga par divers affluents.

J'avais remarqué une sorte de mer à travers laquelle passe la chaussée, fièrement suspendue, comme naguère à travers les marais de Novgorod. Cette mer est un réservoir creusé à cet endroit pour alimenter le canal de Vychni-Volotchok aux temps de sécheresse. Puis je vis des bassins bordés de granit, des écluses doublées de bronze, partout le travail de la grande école des ingénieurs de l'empire, et partout aussi la main de Pierre le Grand, dont le génie laissa une trace vivante partout où il y a, en Russie, quelque chose de grand. Mon objet ne saurait être de m'arrêter ici aux détails du merveilleux système de canalisation dont Vychni-Volotchok peut être considéré comme la clef et le point central; on

comprend que ces détails me jetteraient forcément dans une suite de questions hydrographiques parfaitement étrangères à l'économie et au but de cet ouvrage. Je passe donc.

Après une mince réfection faite à la hâte, nous quittâmes Vychni-Volotchok, et au milieu du jour nous arrivions à Torjok.

Torjok est une ville très-ancienne, et qui joue un rôle sanglant dans l'histoire des luttes intestines de la Russie. Toujours objet de dispute entre les princes de Moscou, ceux de Tver et Novgorod, elle eut à subir plus d'un incendie, plus d'un pillage, plus d'une dévastation. Il lui reste encore, en fait de monuments historiques, son ancienne cathédrale, quelques couvents et une vieille ceinture de fortifications qui, en 1238, résistèrent fièrement pendant quinze jours aux assauts acharnés du terrible Tatar Batou-Khan. Le barbare s'empara toutefois de la ville et y promena le meurtre et l'incendie.

Aujourd'hui, Torjok a tout oublié; elle est nonchalamment assise sur la rive de la paresseuse Tvertsa, brodant d'or et d'argent ses brillants maroquins, et s'amusant à voir scintiller dans les airs les croix de ses clochers et les coupoles de ses églises.

Ses femmes sont belles et coquettes. Je pourrais, à leur sujet, raconter ici plus d'un roman charmant et mignon. Que voulez-vous? quand on est belle et qu'on se trouve constamment en présence de jeunes officiers de cavalerie en garnison dans la ville, peut-on toujours être maître de son cœur... et le cœur est si faible quand on aime!...

Ce que je dis ici se rapporte particulièrement aux femmes du peuple, réellement charmantes avec leur costume national aux larges manches de percale et aux jupons bariolés.

A Torjok, je quittai la diligence et mes compagnons de voyage pour aller faire la visite que je me proposais. C'était à quinze ou vingt verstes de là, dans le château de madame L...[1].

[1] La famille dont je vais parler a disparu depuis tout entière, à l'exception du fils. Les détails qui suivront sont rétrospectifs, mais j'ai pensé que la nature des choses auxquelles ils se rapportent me permettait de les consigner ici.

XXI

Quelques mots sur la propriété et les propriétaires. — Catégories. — Vie de campagne. — L'hospitalité provinciale. — Fête des foins. — Danse russe.

Il faut être Russe et noble pour posséder des terres en Russie; je veux dire des terres peuplées de paysans, car pour la propriété nue, elle est accessible à tout le monde, même aux étrangers: il suffit d'être libre. La fortune territoriale ne s'évalue point ici par l'étendue des domaines, mais par le nombre d'âmes qu'ils renferment; c'est qu'en effet la terre ne saurait avoir de valeur autrement, car autrement on n'aurait aucun moyen de la faire exploiter[1].

Les fortunes territoriales varient à l'infini, depuis le comte Chérémétieff qui possède plus de cent mille âmes, jusqu'au petit gentilhomme qui en compte à peine dix ou douze (âmes) et quelquefois moins. En termes généraux, six mille paysans constituent une grande fortune, car, suivant les gouvernements où sont situées les terres, six mille paysans représentent une fortune de cent à cent cinquante mille francs de rentes (de vingt-cinq à trente-huit mille roubles). Les fortunes les plus communes sont de mille à deux mille paysans, mais au-dessous de ce nombre la division est infinie et descend au chiffre le plus minime.

On peut rattacher les propriétaires à trois catégories générales: la première comprend les grands tenanciers qui, étant aussi grands seigneurs, vivent à la cour où ils possèdent de hautes positions; quelques-uns habitent Moscou dans leurs riches hôtels, les uns et les autres passent la belle saison dans d'élégantes

[1] Quelquefois le gouvernement donne en gratification à de hauts fonctionnaires civils ou militaires de vastes étendues de terres nues, souvent dans d'excellentes conditions de nature et de position. Les meilleures de ces terres trouvent à peine des acheteurs à quinze ou vingt francs l'arpent ou même l'hectare.

maisons de plaisance, aux environs de l'une ou de l'autre capitale; mais ils ne visitent presque jamais leurs terres, dont la gestion est abandonnée à des intendants, l'un des grands malheurs du pays.

A la seconde division se rattachent les fortunes moyennes. Ces propriétaires appartiennent à la bonne noblesse; ils ont des alliances distinguées, entretiennent des relations avec leurs amis et leurs parents de la capitale, où ils vont de temps en temps passer l'hiver; mais, d'habitude, ils séjournent dans leurs terres, par raison d'économie, par système, par goût quelquefois. J'en ai connu qui pensaient en ceci comme César : « Le premier dans un village plutôt que le second à Rome. » Ceux-ci élevés en hommes du monde, familiarisés aux usages modernes, confondent, dans leur vie campagnarde, les mœurs recherchées de notre civilisation luxueuse et raffinée avec les mœurs patriarcales, simples, et à certains endroits fastueux de la vieille Russie.

Reste la troisième catégorie, composée des petits propriétaires qui ne quittent jamais leur province, rarement le domaine qu'ils habitent, et dont la fortune, quelquefois excessivement restreinte, quoiqu'il y en ait aussi de riches, les force à vivre rustiquement; et cependant, si pauvres qu'ils soient, leur table ou leur maison n'est jamais fermée à l'hospitalité. Mais parmi ceux-ci, même les plus riches, les bruits des affaires européennes n'arrivent qu'en échos affaiblis : on peut dire que leur esprit, comme la coupe de leurs vêtements, date d'une autre époque; tout ce qu'ils savent de la civilisation moderne, c'est le progrès de l'industrie russe à l'intérieur, et ils en profitent : ainsi, le chemin de fer de Moscou, la chaussée de Nijni-Novgorod, la navigation à vapeur du Volga, les fabriques de sucre de betterave, la distillation de l'eau-de-vie de froment, sont des choses dont ils ont une idée très-juste.

La famille L..., que j'allais visiter, appartenait à la deuxième de ces catégories.

J'étais attendu. Je trouvai à Torjok une calèche attelée de quatre vigoureux chevaux qui guettait mon arrivée, et en une heure et

demie, elle m'eût transporté à Nicolsky, terre de madame L...

Je fus reçu comme on reçoit en Russie, et surtout comme on reçoit dans la famille L..., avec une cordialité facile, une hospitalité naturelle et charmante. On m'assigna d'abord un appartement, deux petites pièces commodes, élégantes et ouvertes à toutes les brises et à tous les parfums du jardin; on m'indiqua le valet de chambre chargé plus spécialement de mon service, après quoi madame L... me dit : — Pour le reste, monsieur, vous êtes de la maison; vous partagerez donc notre vie telle que Dieu nous l'a faite.

Le château de madame L... est un édifice de construction moderne, auquel il manque une aile que M. L..., pour le moment absent, avait l'intention de faire élever; d'ailleurs, telle qu'elle est, cette habitation est vaste, spacieuse et pourvue de toute l'élégance et de tout le confort désirable. Vaste rez-de-chaussée où se trouvaient, avec le cabinet de M. L..., une bibliothèque nombreuse presque toute française, une salle de billard, une salle de bain, le petit appartement que j'occupais, la lingerie, les cuisines et logements des gens. Le premier étage contenait, avec les salons, l'appartement des dames; et le deuxième était tout entier distribué en chambres à coucher destinées aux visiteurs. Il y en avait plus de vingt.

Mais je n'ai rien dit des habitants de la maison. D'abord madame L..., femme d'esprit et de cœur, qui s'était consacrée tout entière à l'éducation de ses filles, deux charmantes fleurs de quinze et de seize ans, qu'entouraient les soins les plus touchants. Madame L... s'était donné pour auxiliaires une gouvernante française, une dame de compagnie anglaise et un maître de musique allemand.

Il y avait un fils, jeune enfant d'une huitaine d'années, et qui était aux mains d'un précepteur français.

Une vingtaine de domestiques étaient chargés du service de la maison, qui se faisait avec une telle régularité qu'on eût pu se



croire dans une de ces demeures enchantées des contes de fées où l'on était servi par des génies invisibles.

Madame L..., en propriétaire qui sait le monde, attendit une couple de jours pour me faire visiter son domaine de Nicolsky. Je vis partout le commode et le pittoresque. D'abord le village contenant à peu près deux cents paysans; c'étaient d'excellentes petites maisons de pierre, propres, bien construites, et respirant toutes un air d'aisance qui faisait plaisir à voir. Les jardins et les potagers étaient entourés de haies verdoyantes, innovation encore peu répandue en Russie. Au bout d'une allée d'acacias roses, on apercevait l'église, joli petit temple grec de forme ronde, d'un excellent goût, où, tous les dimanches, maîtres et domestiques, seigneurs et serfs, venaient s'agenouiller devant l'autel de celui pour lequel il n'y a ici-bas que des hommes et des chrétiens. Souvent, pendant l'office, la brise nous apportait les odeurs aromatiques d'un bois de mélèzes voisin, dont les mélancoliques susurrements se mêlaient au chant grave et sonore du prêtre.

On me fit visiter les étables, où quatre-vingts magnifiques vaches du Tyrol venaient ruminer après le pacage, ayant à leur tête deux taureaux du même pays, à l'œil oblique et menaçant : la laiterie était à côté. Plus loin c'étaient des fabriques de toile et de nappage pour occuper les femmes et les jeunes filles pendant la saison où les champs se reposent sous la neige. Les écuries touchaient aux communs de la maison; il y avait une vingtaine de chevaux pour son service, et à côté les remises, où je comptai vingt espèces de véhicules, tels que *lignes,* chars-à-bancs, cabriolets, tilbury, phaétons, britska, calèches, droschkys, coupés, berlines, etc.

Tous les soirs, à l'issue du dîner, une ligne et des chevaux sellés attendaient dans la cour d'honneur. La *ligne* est une sorte de voiture ouverte que je n'ai vue qu'en Russie, et exclusivement consacrée aux promenades champêtres : c'est une sorte de long sopha dos à dos, très-bas, suspendu entre quatre roues et deux

siéges élevés. Une ligne peut contenir une douzaine de personnes, sans compter celles qui se hissent sur les siéges, car rarement on prend de laquais pour aller courir les champs. Ainsi nous allions, sans sortir de la propriété, des heures entières à travers les bois, à travers les prairies, à travers les blés, et lorsque nous avions trouvé un endroit pittoresque, un réduit charmant derrière quelque vieux bouquet de mélèzes ou de pins, sur la pente d'un coteau, à l'abri du soleil couchant, une nappe était étendue sur l'herbe, une télègue se trouvait là comme par enchantement chargée de tout ce qui est nécessaire au service du thé : *somavar*, sorte de bouilloire russe, tasses, cuillers, crème, gâteaux secs, fruits divers. Madame L... avait d'avance déterminé ce lieu, bien sûre qu'il plairait à chacun quand elle l'aurait proposé.

Un jour elle me dit : C'est demain la fête de Lise et nous attendons quelques personnes. Le lendemain dix voitures arrivèrent, et outre les maîtres, chacune d'elles contenait un valet de pied et pour le moins deux femmes de chambre, sans compter le cocher : ce qui faisait environ vingt-cinq maîtres, quarante domestique, et autant de chevaux. Je parus étonné.

— Eh ! monsieur, me dit madame L..., à laquelle je laissai voir ma surprise, ce n'est rien que cela... Vous verrez un de ces jours chez madame P..., où nous serons invités...

— Comment, madame, il y viendra plus de monde qu'ici... et plus de bêtes ?...

— Madame L.... sourit... Vous êtes épigrammatique, monsieur...

— Je vous jure, madame...

— Baste !... seulement je vous en prie, n'allez pas vous moquer de mon monde... des hommes surtout, car vous verrez des provinciaux dans toute l'étendue du terme. Tous ces messieurs viennent de loin : il y en a qui ont voyagé toute la nuit. Étonnez-vous à présent qu'ils arrivent avec gens et bagages !

Cependant rien dans la maison ne laissait voir le moindre dé-

rangement. Les voitures arrivées, les hôtes reçus, tout reprenait son cours ordinaire.

Ce jour-là, je ne montai qu'à l'heure du dîner : je voulus avoir le spectacle tout d'un coup. Vingt personnes étaient réunies dans le grand salon. Une dizaine de dames, presque toutes jeunes, et d'une élégance, d'une fraîcheur de toilette qui renversa toutes mes idées. Madame L... me regardait du coin de l'œil, et paraissait heureuse de ma surprise. Elle me présenta à la plupart de ces dames, qui répondirent toutes en excellent français et avec une bonne grâce parfaite un compliment d'usage.

Quant aux hommes..., ce fut à mon tour de jeter un regard de triomphe sur madame L... Ces messieurs, suivant les usages de la province, étaient installés à un whist en attendant le dîner, et jouaient avec une gravité que leurs costumes prodigieux rendaient presque grotesque. C'étaient des habits, des gilets et des cravates impossibles : tout cela datait au moins de 1820. J'en soupçonnai quelques-uns d'avoir gardé leurs habits de 1814, époque à laquelle ils vinrent les faire faire à Paris. Ce n'eût été rien que ces coupes d'autrefois, si d'ailleurs cela avait été porté avec aisance; mais il n'était pas difficile de voir que ces graves personnages mettaient ces habits deux ou trois fois par an, c'est-à-dire aux grandes occasions, et que le reste du temps ils gardaient leurs libres mouvements dans leurs robes de chambre ou leurs vastes kosaques. Je n'en avais pas moins devant les yeux d'importants personnages. On me les nomma tous : deux généraux, un ancien gouverneur, un sénateur retiré, le maréchal de la noblesse du district, un ancien secrétaire d'État, un chambellan et trois colonels. Mais tous ces messieurs avaient oublié dès longtemps les usages de la ville. Je leur fus présenté, on causa, leurs idées sur les affaires du jour me parurent avoir la coupe de leurs habits, mais je leur entendis dire des choses d'un sens parfait touchant le pays, son organisation intérieure, son agriculture, son industrie. Ils parlaient dignement de leurs paysans, et je pus comprendre alors que les

propriétaires sont les premiers à désirer leur émancipation : malheureusement cette émancipation, vers laquelle tendent tous les soins du gouvernement, n'est point encore possible. La chose me fut expliquée nettement :

D'abord, me dit le vieux général P..., nous aurions tout à gagner à ce que nos paysans fussent libres : alors, monsieur, nous serions dégagés de toute responsabilité à leur égard ; nous ne serions plus forcés de les nourrir dans les mauvaises années, de leur fournir même du blé pour ensemencer les terres ; et ils travailleraient avec plus de zèle, car ils sauraient qu'ils ne devraient plus compter que sur eux-mêmes.

Mais ces hommes qui habitent la terre à laquelle ils sont attachés, qu'ils cultivent, où ils naissent, où ils vivent, où ils meurent, ne comprendraient qu'une chose dans l'émancipation, c'est que n'ayant plus de maîtres, ils n'auraient plus de redevances à leur payer ou de journées de travail à leur donner, et qu'ils cultiveraient désormais la terre uniquement à leur profit. Vous voyez, monsieur, ajouta le général, que l'émancipation immédiate de nos paysans serait le dépouillement général des propriétaires ou une immense jacquerie.

Je fus forcé de reconnaître la vérité de ces raisons.

La conversation des femmes et des filles de ces messieurs était moins sérieuse : celles-ci s'occupaient de chiffons et de romans nouveaux, ni plus ni moins que si elles eussent été dans un salon de Saint-Pétersbourg ou de Paris. Elles me firent force questions sur les nouveautés littéraires, et parurent fort curieuses de détails personnels touchant quelques-uns de nos écrivains les plus en renom. Je les satisfis de mon mieux.

Les hôtes de madame L... ne quittèrent Nikolsky que le troisième jour. Avant de monter en voiture, madame de P..., la femme du général avec lequel je venais de m'entretenir, m'engagea de la manière la plus gracieuse à accompagner madame L... et ses filles à une réunion *campagnarde*, ainsi qu'elle dit, qui devait avoir lieu

chez elle à quelques jours de là. Je n'eus garde d'y manquer.

Ce fut la répétition de ce qui s'était passé chez madame L..., seulement sur une échelle plus vaste. Nous avions quatre-vingts verstes à faire pour nous rendre au château de madame de P..., et malgré la célérité de nos huit chevaux, nous n'y arrivâmes que pour l'heure du dîner. La maison, quoique deux fois plus vaste que celle de Nikolsky, était encombrée. Soixante-dix maîtres, plus de cent domestiques et cent cinquante chevaux!... Le dîner fut des plus délicats; les vins de France et d'Espagne y coulèrent à flots, le champagne surtout. Ce vin a pris droit de bourgeoisie dans la vieille terre moscovite : on ne saurait y célébrer la moindre solennité, y porter le plus petit toast, sans champagne, bien que dans l'intérieur de la Russie il revienne à 12 et 15 francs la bouteille. Après le dîner, il y eut promenade dans les vastes jardins de madame de P... Au retour, des glaces, des fruits de serre, des rafraîchissements de toute espèce nous attendaient : nous trouvâmes les salons éclairés et les tables de whist dressées pour les grands parents, comme on dit chez nous, figures que je ne puis me décider à peindre : les couleurs me manqueraient. D'ailleurs la jeunesse abondait, des officiers, des étudiants de Moscou, quelques employés en semestre; puis force jeunes personnes et jeunes femmes, et toutes en fraîches et délicieuses toilettes... Aussi y eut-il bal, et je pus voir danser, dans tout l'abandon de son caractère, cette danse qui en Russie précède toujours le souper, si charmante, si gracieusement paresseuse, si capricieuse et mignarde, la mazourka. C'est la danse des petits secrets murmurés à l'oreille, des préférences remarquées, des dépits déguisés, des mignonnes jalousies, des naissants projets, que sais-je, moi? des émotions mystérieuses, des troubles contenus, des battements de cœur, des rougeurs subites au front, des gants froissés, des éperons heurtés, des regards dépités. La mazourka est un drame en plein salon, aux petites et innocentes intrigues, aux péripéties microscopiques, aux accidents lilliputiens, qui se coupent, se heurtent, s'enlacent

de cent manières, et donnent toujours naissance, à la fin de la saison, à quelque union charmante et romanesque.

On dansa jusqu'à cinq heures du matin, ce fut l'heure du départ pour les hôtes les plus voisins... nous fûmes de ceux-là. Les autres s'établirent alors pour plusieurs jours chez madame de P...

Le lendemain de notre arrivée à Nikolsky, une autre fête nous attendait, une idylle, quelque chose de semblable à une scène d'opéra-comique : la fête des foins.

La récolte des foins est si abondante dans ces pays et les prairies si vastes, que les habitants d'un village ne sauraient y suffire, d'autant plus que le foin doit être fauché, séché et serré en trois jours. Les habitants des villages voisins s'étaient donc réunis à ceux de Nikolsky, qui ne devaient pas tarder à leur rendre le même service. Plusieurs centaines de faucheurs et de faneuses se répandent dans les immenses prairies. Les travaux avaient commencé dès le matin, au milieu des chants. Le soir venu, hommes et femmes se réunirent pour le repas commun. Nous arrivâmes comme il venait de finir. Nous vîmes alors deux paysans s'armer de la balalaïka, sorte de guitare russe d'origine tatare, tandis qu'une jeune fille et un robuste garçon, la courte tunique rouge fièrement serrée autour des reins et un petit chaperon couronné de roses sur le sommet de la tête, coquettement penché de côté [1], s'élancèrent au milieu du vaste cercle qui venait de se former. Ils se mirent à danser cette danse nationale, qu'on ferait mal connaître si on se bornait à dire qu'elle est originale et gracieuse.

La danse russe est en même temps un petit drame où les gestes, les mouvements, la mimique du corps et des yeux, si l'on peut ainsi parler, constituent une suite de scènes où la passion, la bouderie, les regrets, le dédain, la prière et le raccommodement s'expriment tour à tour au son de l'instrument dont la mélodie,

[1] Généralement ces chapeaux sont couronnés de plumes de paon, mais on en voit beaucoup aussi couronnés de roses artificielles.

quelque peu monotone, se marie bien néanmoins à ces différentes situations. Les deux danseurs, emportés d'abord par un commun sentiment, dansent en se souriant avec tendresse; tout à coup un éclair de dépit se fait jour dans le regard de la danseuse, qui fuit, poursuivie par le cavalier, lequel s'arrête soudainement et prend lui-même la fuite comme honteux de sa faiblesse. Alors commence la scène de bouderie. Le regret lui succède bientôt : les deux danseurs se rapprochent; mais un sourire mal interprété sans doute les sépare de nouveau. Ici, la dame, s'armant du sarcasme mimique, regarde son cavalier par-dessus l'épaule, et l'exaspère par un signe de suprême dédain. Celui-ci, vaincu, s'attache à ses pas et la poursuit avec l'expression de la prière et du repentir : c'est l'approche du dénoûment. La balalaïka presse ses notes, les pas des danseurs se précipitent, le jeune homme fait même des prodiges chorégraphiques que ne dédaigneraient pas nos Brididi de l'allée des Veuves; enfin la réconciliation a lieu, et le couple, ruisselant de sueur, épuisé de fatigue, rentre dans le cercle aux applaudissements des spectateurs et fait place à un autre. Il ne faudrait pas croire que ce nouveau couple répète exactement les mêmes figures; la jeune fille s'est munie d'un châle, et, maniant cette draperie avec une adresse pleine de grâce, elle s'en sert pour agacer son cavalier par les poses les plus piquantes.

Il y a dans cette danse quelque chose de brisé, d'énergique à la fois et de langoureux, qui lui donne un caractère de singulière originalité.

Pendant que la balalaïka accompagne les pas des danseurs, des chœurs de voix se forment, qui viennent en aide à l'instrument, et ne tardent même pas à en étouffer les sons. Les danseurs, excités par cet orchestre de voix humaines, s'animent, se passionnent et provoquent de frénétiques bravos. Un troisième couple succède au second, et ainsi de suite jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Cette scène, éclairée par l'étrange et suave crépuscule de la

saison, se répète chaque soir jusqu'à ce que les foins aient été remisés sous de grands hangars.

Les Russes aiment les fêtes; il n'est pas une récolte qui n'ait la sienne. Ainsi, les foins, les moissons, les pommes, sont autant d'occasions de solennités champêtres. Quoi de plus naturel et de plus charmant que de reconnaître par ces naïves et simples réjouissances la bonté de la Providence et la fécondité de la nature!

XXII

Départ de Nikolsky. — Physionomie plus accentuée du pays. — Le conducteur et le postillon. — Tver. — Première vue du Volga. — Complication historique. — Un trait de ses annales. — Aspect actuel. — La petite ville de Kline. — Arrivée à Moscou.

En quittant Nikolski pour aller à Torjok attendre le passage des diligences de Saint-Pétersbourg et continuer ma route jusqu'à Moscou, je me souvins de cette parole dont madame L... avait accueilli mon arrivée chez elle : « Et pour le reste, monsieur, vous serez de la maison. » Je m'étais si bien identifié à la vie douce et facile de cette aimable famille, à cette vie d'intelligents loisirs, où le cœur et l'esprit avaient tant de part, que j'avais fini par me croire effectivement de la maison; et ce ne fut pas sans une douleur réelle que je me séparai de mes hôtes. C'était comme un pressentiment secret et funeste, comme si j'avais compris que je ne devais plus les revoir!

J'arrivai cependant à Torjok, où je n'attendis pas longtemps les diligences. Mais une seule place était vacante, une place de banquette. Il fallut s'en accommoder, et, faute de mieux, grimper jusqu'à cette étroite cage de cuir qu'on appelle cabriolet. Eh bien! pensai-je stoïquement, j'en embrasserai mieux la vue du pays.

Le pays commençait à changer d'aspect et de caractère; à mesure que nous pénétrions dans le gouvernement de Tver, les champs étaient mieux cultivés; des bois touffus se montraient de loin en loin sur le bord de la route; les villages se rapprochaient et la physionomie de leurs habitants s'accentuait plus vivement. On voyait dans le costume et l'allure des hommes quelque chose de moscovite dont le cachet ne se trouve pas à Saint-Pétersbourg. Ce qui frappe surtout, c'est l'expression distinguée de leurs traits. Rien dans ces types slaves à la ligne pure, malgré, çà et là, quelques taches de sang tatar, qui indique la servitude. Les tailles sont élevées et bien prises, le front porté dignement, l'attitude presque résolue. Les femmes, de leur côté, accusent leur sexe d'une manière plus franche et plus gracieuse.

Notre conducteur avait le caractère très-emporté et l'humeur colère. Il traitait les postillons de Turc à More, ne leur épargnant ni injures, ni épithètes grossières. Tout cela pouvait être logique; mais ce qui l'était moins, c'était, avec de pareilles habitudes, les marques d'une religion excessive, prodiguées à chaque instant. Nous ne passions pas devant une église, une chapelle, une image sainte quelconque, qu'il n'ôtât pieusement son chapeau, et ne fît une foule de signes de croix avec autant d'inflexions de tête, suivant l'usage russe. Or, il advint, à un relai, qu'un postillon ne partant pas assez vite à son gré, il se mit à lui débiter la série de ses apostrophes accoutumées, parmi lesquelles certaine épithète fort injurieuse.

A ces mots, l'homme ainsi outragé tourne lentement la tête de notre côté, et je vis une figure d'une beauté mâle et sérieuse, au regard intense, au front pâle, devenu plus pâle sous l'offense grossière. Le conducteur parut évidemment embarrassé, et le postillon, d'une voix calme et grave : « Je suis homme et enfant de Dieu et non pas un chien, » lui répondit-il sans colère. Après quoi, ayant reçu d'un des yemtchiks de la sta-

tion[1] je ne sais quel objet qu'il attendait, il fouetta ses chevaux, qui partirent incontinent.

Voici Tver. Cette rivière, c'est le Volga. Ici commence la navigation de ce grand fleuve, auquel il reste mille lieues à faire avant d'arriver au bout de sa course. Il est encore étroit et modeste, mais déjà profond et rapide. Nous le passons sur un pont flottant à fleur d'eau, comme certains ponts de Finlande. Notre lourde voiture le fait enfoncer d'un pied dans le fleuve; c'est effrayant à voir : cependant c'est sans danger; nous sommes sur la rive opposée, nous roulons dans la ville gouvernementale. C'est la station du dîner ; j'ai deux grandes heures à moi.

Il n'y a rien d'embrouillé, d'obscur, de compliqué comme l'histoire de Russie pendant cette longue période dite des apanages[2], où tant de rivalités se trouvèrent en présence, tant d'ambitions, tant de ressentiments, tant d'intérêts, tant de vues cupides et contraires, et cela, dans une époque où le christianisme pouvait bien soutenir la grande idée de nationalité russe au milieu de la conquête mongole, mais où il était encore impuissant à dominer des mœurs et des passions violentes qui se manifestaient chaque jour par des expéditions injustes, presque toujours cruelles et sanglantes.

Tver joue un rôle important dans cette malheureuse période de l'histoire moscovite.

Son premier souverain fut Yaroslaff, le frère du prince Alexandre de Novgorod, surnommé Nevsky. Depuis lors, cette ville eut constamment ses princes particuliers, qui agrandirent leurs États aux dépens de qui ils purent, tantôt soutenus par les Novgorodiens leurs voisins, tantôt avec l'appui des khans de la grande horde, dont ils allaient humblement briguer les faveurs.

Il serait peu attrayant de pénétrer dans les détails de ces annales

[1] Postillons ou cochers fournisseurs de chevaux sur les grandes routes.

[2] Depuis la mort de Vladimir le Grand jusqu'à Jean III.

tumultueuses et sanglantes; un fait suffira entre mille pour en donner une idée.

Le khan Usbeck, voulant honorer ostensiblement son protégé, le prince Alexandre, lui envoya, en 1327, un ambassadeur accompagné d'une suite nombreuse et de soldats tatars. Celui-ci, une fois arrivé à Tver, ne se souvint plus que d'une chose, savoir qu'il représentait le conquérant et le maître; en conséquence, il trouva tout simple de faire piller la ville par ses gardes. Le procédé parut incongru au prince de Tver, qui se mit à la tête de ses troupes, tomba sur les soldats du Tatar dans la ville même, et les battit complétement.

L'ambassadeur n'eut que le temps de se sauver dans le palais du prince, où il se retrancha de son mieux; mais le prince y fit mettre le feu, et l'envoyé du khan fut brûlé avec tous les siens.

Curieux de visiter le théâtre où s'était passé un aussi terrible drame, sans être sûr qu'il existât encore, je me mis à la recherche de l'ancien palais souverain de Tver, accompagné d'une façon de cicerone qui n'en savait pas plus que moi. Nous battions le pavé depuis plus d'une demi-heure, arpentant la ville dans tous les sens, sans avoir rien découvert, lorsque mon homme imagina, en désespoir de cause, de me conduire devant un édifice qui portait bien certains signes d'ancienneté, mais dont le caractère ne répondait cependant point à celui que je cherchais. C'était le vieux palais épiscopal agrandi, et qui avait été magnifiquement restauré sous le règne de l'empereur Alexandre pour servir de résidence à la grande-duchesse Catherine et au prince d'Oldenbourg son époux, gouverneur général de Tver, de Novgorod et de Yaroslaff. Il fallut renoncer à l'autre.

Pour en finir avec l'histoire de Tver, à la fin du quinzième siècle, en 1490, après une suite de sanglantes péripéties, cette principauté fut définitivement réunie à celle de Moscou, mais sans être encore néanmoins au terme de ses désastres. Les Polonais assiégèrent Tver en 1606, et s'emparèrent de cette ville qu'ils

saccagèrent. Les Russes la leur reprirent ensuite, ce qui ne se fit pas sans de nouvelles violences. La peste vint ensuite, qui y fit invasion (1653), et sévit avec tant de fureur que, lorsqu'elle eut disparu, il fallut repeupler la ville devenue déserte[1].

Enfin l'impératrice Catherine II fit rebâtir Tver, à cette heure régulier, propre et riant, sur son fleuve qui le traverse[2]. La cité, rajeunie, paraît peu soucieuse aujourd'hui de son passé sombre et tourmenté, semblable en ceci à tant d'autres villes russes. Toutes eurent leur part de ce passé terrible, et toutes semblent en avoir perdu le souvenir; Moscou exceptée, toutefois, Moscou et peut-être aussi Kieff.

Je ne récapitulerai point les couvents, les églises, les établissements officiels que renferme Tver; il ne saurait rien ressortir de fort pittoresque d'une semblable nomenclature, et ceci n'est point un dictionnaire de géographie statistique.

Nous quittâmes Tver après dîner. La pureté crépusculaire du ciel nous éclaira pendant toute la nuit. La route était animée; les caravanes de télègues qui se succédaient, les rapides kibitkis, les courriers militaires, les équipages particuliers, quelquefois des compagnies de recrues, au front rasé, qui gagnaient le prochain district, des troupeaux de bœufs qui se dirigeaient sur Saint-Pétersbourg[3], tout cela, dis-je, imprimait un singulier caractère de vie et d'animation pittoresque à cette route qui, jusqu'à Valdaï ou plutôt jusqu'à Torjok, m'avait paru si déserte, si triste et si monotone.

A trois heures du matin, nous changions de chevaux dans la petite ville de Kline, que je ne nomme ici que comme souvenir, et parce qu'elle fit partie autrefois du patrimoine de la famille Romanoff, actuellement régnante.

[1] Déjà Tver avait été ravagé par la peste en 1417, en 1422 et les deux années qui suivirent.

[2] Cette ville est située sur le rivage élevé du Volga, entre la Tvertsa, qui se jette dans ce fleuve, d'un côté, et la Tmaka, qui s'y jette, de l'autre.

[3] Ces bœufs sont expédiés des steppes de la Russie méridionale.

A midi, nous aperçûmes, à travers la brume embrasée de l'horizon, se dessiner une couronne gigantesque de coupoles et de clochers d'or. Le cœur me battit. Bientôt nous laissâmes à notre gauche, au milieu d'un parc riant, un petit château frais et coquet avec sa moderne architecture gothique, un peu lourde et néanmoins pittoresque [1], et au bout d'un quart d'heure nous eûmes atteint une grande porte triomphale : c'était la barrière. Nous la franchîmes et pénétrâmes dans l'immense faubourg de Tver. Nous étions entrés dans Moscou.

Je te vois donc enfin, Moscou, la ville sainte,
Qui tiens une province enclose en ton enceinte,
Et tant de frais palais, tant de tours, tant de croix,
Qu'on demeure, à ta vue, immobile et sans voix!
Vieille mère Moscou, ville aux blanches murailles,
Dont l'antique foi grecque a nourri les entrailles,
Sainte Mecque du Nord, que tout Russe pieux
Vient saluer du front avant qu'il ne soit vieux;
Vénérable cité dont la tête rayonne
Comme au front de tes tsars ta ducale couronne,
Je suis donc dans tes murs et te vois, ô Moscou!
Et je vois ton Kremlin, ton vieux Kremlin, debout,
Avec sa tour d'Ivan [2] et sa porte sacrée [3],
Et sa cloche d'airain, du peuple vénérée,
Si grande, que vingt bras, s'ils l'essayaient un jour,
A peine pourraient-ils en mesurer le tour!
Moscou! ville superbe, et riche, et magnifique,
Qui laisses sur tes pieds flotter ta robe antique,
Je te vois et t'admire!... et mon œil ébloui
Se perd aux profondeurs d'un mirage inouï.
C'est un rêve : on dirait quelque Rome idéale
Étalant au désert sa pourpre orientale;
Quelque étrange cité, dont le front radieux
Étonne la pensée et fascine les yeux.
Et cependant, Moscou, tandis que je t'admire,
Ma poitrine se ferme à l'air que je respire;
Et je ne sais quel voile étendu sur mon cœur
L'enveloppe à la fois et d'ombre et de douleur;
Et mon sein étouffé sous mes doigts bat moins vite,

[1] Le château impérial de Pétrovsky.
[2] Clocher d'Ivan Vélikoï (le grand).
[3] L'une des cinq portes du Kremlin, celle de *Spaskoï*, sous laquelle *personne* ne passe sans se découvrir la tête.

Car à travers tes croix, ô mère moscovite,
A travers tes remparts, tes dômes, tes palais,
J'ai vu poindre et blanchir des ossements français!

MOSCOU.

XXIII

Vue générale. — Origine. — Histoire.

L'aspect de Moscou est indescriptible; il éblouit et fascine; il est merveilleux. On dirait une ville de pontifes et de rois : c'est un amas harmonieux d'églises, de clochers, de remparts, de tours, d'aiguilles, de coupoles aériennes; l'or, l'argent et l'azur scintillent et rayonnent sur sa tête comme une magique et gigantesque couronne. Je n'exagère point, c'est quelque chose d'inouï, de rêvé. J'ai parlé de Rome idéale, j'aurais pu dire aussi quelque fantastique Bagdad, car si on ne voyait pas la croix au front de ces tours et de ces églises dominer sur le croissant renversé, on pourrait prendre ces tours pour des minarets et ces églises pour des mosquées.

On sent que cette magnificence appartient à une autre civilisation, à un autre peuple, ou n'a pas le caractère européen. Il y a là quelque reflet de l'ancienne Byzance, et cependant Byzance a été dépassée. Jamais Byzance n'a vu étinceler sur sa tête tant de coupoles d'or à la forme étrange et pittoresque, jamais tant d'étoiles et de croix scintillantes. On est devant Moscou, cette cité inconnue à nos pères, et dont le nom les faisait rêver de voyages mystérieux et impossibles, de merveilles imaginaires ou fabuleuses.

Ce qui frappe d'abord, c'est le Kremlin; le Kremlin, l'origine et le centre de Moscou; le Kremlin, qui renferme tous ses monu-

ments les plus admirables, et, dans l'un de ces monuments, tous les trésors, toutes les couronnes, tous les sceptres, tous les trônes de ses tsars; le Kremlin, expression et symbole du vieux génie moscovite, comme Saint-Pétersbourg en est l'idée et la manifestation modernes.

Le Kremlin est une des grandes merveilles du monde, et ceci sans hyperbole. J'ai appelé plus haut Moscou la Rome moscovite, Moscou après Kieff, aurais-je dû dire. Mais si Moscou n'a pas les catacombes de son aînée des bords du Dniepr, si elle n'a pas les traditions chevaleresques et poétiques de la cour du grand Vladimir, ce Charlemagne slave, ni les antiquités chrétiennes du vieux monastère de Petcherskoï, elle a la foi; elle a de saintes images éblouissantes de pierreries, des reliques vénérées dans leurs châsses d'or; elle a de magnifiques cathédrales avec des couvents; elle a à sa portée le grand monastère de Troïtsa, presque une cité, et qui soutint jadis, comme une place forte, le choc d'armées entières!... A défaut de Kieff, le Russe pieux va visiter Moscou!

L'aspect de Moscou, quand on arrive de Saint-Pétersbourg, quelque merveilleux qu'il paraisse, est encore imparfait. C'est du haut de la montagne des Moineaux qu'il faut aller l'admirer, à l'autre extrémité de la ville; il faut choisir une belle matinée par un beau soleil et un ciel bien pur; mais marchez sans vous retourner, traversez les délicieux paysages qui environnent Moscou sans vous en préoccuper, attendez d'avoir atteint la haute colline, le plateau, si vous voulez, qui porte dans le pays le nom de *Vorobièvoé gora* (montagne des Moineaux)[1].

Si l'on vient de la barrière de Tver, il faut tracer à travers la ville, du nord-ouest au sud-est, une ligne de douze à quatorze verstes ou kilomètres. La colline est sablonneuse à sa base; à mesure que l'on monte, elle se couvre de gazon; sur la droite, un

[1] La moindre élévation dans le nord et le centre de la Russie est appelée montagne (*gora*).

petit bois en ombrage la pente et le sommet. La Moskva coule à ses pieds.

C'est par cette hauteur que déboucha l'armée française en arrivant sur Moscou. J'imagine l'impression que dut produire sur elle l'immense et merveilleux tableau de cette vieille métropole russe.

La ville, étagée sur une série de collines dont le Kremlin occupe le centre et la plus élevée, se développe aux regards dans toute sa magnificence. L'art d'un habile décorateur semble avoir présidé à sa disposition; l'œil n'en perd aucun détail et embrasse sans effort l'harmonie de son splendide panorama.

La Moskva, sinueuse comme la Seine, s'en va, après les détours les plus capricieux, tracer un demi-cercle en face du Kremlin, dont elle baigne les murs. En deçà, c'est un vaste quartier émaillé d'églises peintes de diverses couleurs, de jardins et de bois verdoyants, puis des prairies et des couvents avec leurs clochers et leurs campaniles d'or, les méandres argentés de la rivière, et les pieds ombragés de la montagne des Moineaux.

On peut comprendre actuellement l'effet de cette prodigieuse et magnifique cité, étendant sur un périmètre de plusieurs lieues les murailles de tous ses édifices au front rayonnant d'or et d'azur.

L'imagination en est étonnée; elle n'eût rien pu rêver de semblable : cet amas de monuments, de constructions, de palais, œuvres de siècles et d'époques diverses, et tous riches et magnifiques; cette immense pyramide de coupoles et de tours qui scintillent dans les airs au-dessus du Kremlin, le centre du tableau; cette verdure éclatante qui jette je ne sais quel souffle de fraîcheur à travers ces merveilles, dont elle fait admirablement ressortir les effets; la parfaite harmonie de cet ensemble colossal, cette variété d'architecture, qui rappellent à la fois les vieilles Indes, et Byzance et même l'Europe chevaleresque, sans rien enlever au tableau de son caractère général, tout cela, je le répète, étonne l'imagination, éblouit la pensée et fascine la vue.

Tel est l'aspect général, mal rendu sans doute, de la vieille

capitale des Dmitri-Donskoï et des Jean Kalita, des Jean III et des Jean IV, de Moscou, en un mot, l'origine et la base de la puissance politique des tsars.

Les historiens sont divisés sur l'origine de Moscou. Les uns la placent au neuvième siècle. Suivant ceux-ci, Oleg, tuteur du jeune Igor, fils de Rurik, fit construire, en allant de Kieff à Novgorod, une petite ville sur une rivière qui traverse actuellement Moscou, la Neglinnaïa, et l'entoura d'une palissade. Les autres lui donnent une origine moins ancienne, mais plus certaine, en la plaçant simplement au douzième siècle, trois siècles plus tard. Or, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la cité des tsars, on ne voyait en 1147 que quelques groupes de villages pittoresquement assis au penchant de collines verdoyantes, dont la sinueuse Moskva baignait les pieds. Le grand prince de Kieff, Youri, fils du célèbre Vladimir Monomaque, qui avait pris ce titre parce que sa mère était fille de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople [1], allant visiter son fils André, prince de Souzdal et de Vladimir, passa par là et fut frappé de la beauté du site. Il voulut savoir à qui appartenait ce domaine. On lui nomma le commandant Koutchko; celui-ci, que son titre de *tuissiatchnoï* [2] et ses grandes richesses rendaient puissant dans le pays, reçut le grand prince avec hauteur, presque avec dédain, s'exprima cavalièrement sur son compte, et refusa de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus.

L'irritation du prince peut se concevoir. Il fit amener devant lui l'orgueilleux Koutchko, et après lui avoir sévèrement reproché son insolence, il le fit mettre à mort et jeter dans un marais. On

[1] Vladimir-Monomaque est célèbre par l'esprit de douceur, de justice et d'humanité qui le distingua au milieu d'un siècle où la force brutale tenait si souvent lieu de ces qualités; il était pénétré d'une philosophie ou plutôt d'une morale chrétienne qui respire tout entière dans ses derniers conseils à ses enfants, où l'on croirait lire la pensée noble et chrétienne de saint Louis. J'aurai probablement occasion d'en citer plus tard quelques passages.

[2] Commandant de mille hommes.

croirait lire un conte des *Mille et une Nuits*. Bientôt, touché des larmes des trois enfants du commandant : deux fils, et une fille nommée Oulita, il leur fit rendre de grands honneurs et les envoya à son fils André, à Vladimir; « après quoi, dit l'historien, il fit entourer de palissades la montagne sur laquelle s'élève aujourd'hui le Kremlin, y jeta les fondements d'une ville, qu'il nomma *Moskva*, du nom de la rivière qui coulait auprès. Un peu plus loin, à l'endroit où se trouve à cette heure le couvent Znamenskoï, il en éleva un autre qu'il appela *Kitaï*, d'un surnom qu'avait porté son fils André dans son enfance. » Tout n'était pas fini cependant; il fallait peupler ces deux villes nouvellement fondées. Le grand prince y appela les habitants des environs et en fit venir de Vladimir. J'ai dit qu'on croirait lire un conte arabe. En effet, cette œuvre finie, le bon Youri continua sa route pour Vladimir, là il trouva bon de faire épouser à son fils la jeune Oulita, la fille du tuissiatchnoï qu'il avait fait mettre à mort; puis il emmena les deux mariés à Kieff, mourut un an après son retour, en recommandant à son fils de peupler Moscou.

Il est certain que dans le principe cette ville ne fut qu'une sorte de place d'armes, de rendez-vous militaire, où les princes réunissaient les troupes des provinces voisines. Sa position centrale en fit aussi probablement un marché, point de départ de ce mouvement commercial qui devait faire de Moscou la ville la plus industrielle de l'empire.

Ici, il devient difficile de suivre l'histoire de cette ville, qui eut le sort des différentes cités de la Russie; c'est-à-dire que son histoire fut une complication de guerres, de surprises, d'incendies et de troubles sans fin. Lorsque la conquête mongole eut lieu, Moscou fut prise et brûlée comme la plupart des autres villes russes. Par qui fut-elle reconstruite? les chroniques ne le disent point. Mais on sait qu'à une seconde invasion tatare, à peu de temps de la première, elle fut de nouveau envahie, saccagée et brûlée.

Bien que le prince Danilo ou Daniel ait pris le premier le titre de grand prince de Moscou, qu'il ait agrandi cette ville, et fait bâtir le Kremlin (an 1300)[1], et construire nombre d'églises et de couvents, entre autres celui de Saint-Daniel, dans lequel il prit la robe et où il est enterré, ce n'est qu'à Jean I[er] que commence réellement l'existence politique de Moscou, déclarée capitale de toute la Russie (1328).

Jean, surnommé *Kalita*[2], fut un des souverains les plus pieux et les plus sages de la Russie. Douze ans de paix lui permirent de fortifier et d'embellir sa capitale. Il en fit reconstruire le Kremlin, toujours en bois, et l'entoura de murailles. Ses vertus, sa piété, attirent à lui la plupart des habitants et des boïards de Vladimir, qui, sur les pas du vénérable prince, archimandrite de toute la Russie, vinrent s'établir à Moscou. Ceux de Tver suivirent cet exemple, de sorte que la jeune capitale vit doubler sa population. Il y a des qualités étranges et précieuses dans ce vieux peuple moscovite : le voici qui, attiré par les vertus d'un prince, arrive de tous côtés pour peupler sa capitale, et un siècle plus tard, on vit ce même peuple abandonner simultanément cette capitale pour ne point obéir à un usurpateur[3]. Déjà Dmitri, le grand Dmitri, celui qui battit les Tatars dans les plaines du Don, Dmitri avait fait ceindre le Kremlin de murailles de pierre et de brique. La puissance des grands princes de Moscou allait battant en brèche le système des apanages; leur puissance s'étendait et ils se plaisaient à embellir leur capitale. Sous le grand prince Jean III, qui réunit tant d'éclat sous son sceptre, la ville de Moscou, dit l'historien, « égala en beauté, en grandeur et en population, Novgorod même. » Son fils, Vassili III, prit le premier

[1] En bois de chêne.

[2] A cause d'une bourse qu'il portait toujours avec lui pour faire des aumônes.

[3] Youri, qui avait détrôné pour la deuxième fois son neveu Vassili, surnommé le Sombre ou l'Aveugle. Un de ses cousins lui avait fait crever les yeux. Ce Vassili fut rétabli sur le trône, et son règne, de trente-sept ans, fut utile à son pays.

le titre de tsar[1], autocrate de toutes les Russies : c'est à ce moment que Moscou peut réellement être considérée comme la capitale de l'empire : le fils de celui-ci, le fameux Jean IV, dont le règne de cinquante ans fut à la fois si glorieux et si cruel, établit cette célèbre milice régulière de strieletzys[2], prétoriens du Nord, que Pierre Ier dut briser violemment pour n'en être pas détrôné.

Au commencement du règne de Jean IV, Moscou devint la proie d'un incendie violent et terrible, dont la description peut donner une idée curieuse de cette ville à cette époque.

« Cette cité, dit l'historien russe, voyait augmenter de jour en jour son étendue et sa population. Les constructions se multipliaient, tant dans le Kremlin que dans le Kitaï-Gorod; dans les faubourgs on traçait de nouvelles rues; les maisons étaient bâties dans un meilleur goût, mais les matériaux dont elles se composaient les exposaient aux incendies; c'étaient des bâtiments de bois sec que séparaient des jardins et qu'une étincelle pouvait embraser. Parmi les nombreux incendies qui éclatèrent à diverses époques, aucun ne peut se comparer à celui qui envahit cette ville en 1547. Le 12 avril, le feu consuma les boutiques du *Kitaï* avec leurs riches marchandises, les entrepôts de la couronne, le couvent de l'Épiphanie et une multitude de maisons, depuis la porte de l'*Ilinka* jusqu'au Kremlin, jusqu'à la rivière. Une haute tour qui servait de magasin à poudre sauta en l'air, et emporta une partie du mur de la ville, dont les décombres renversés dans la Moskva en obstruèrent le cours. Huit jours plus tard, un second incendie réduisit en cendres toutes les rues au delà de la *Jaousa*[3], où demeuraient les tanneurs et les potiers. Enfin, le 21 juin, le

[1] Tsar signifie souverain. Ce ne fut que Jean IV qui fit mettre ce titre sur ses monnaies. D'ailleurs, dans un traité avec l'empereur Maximilien d'Allemagne, Jean III s'était intitulé le souverain de toutes les Russies, prince de Vladimir, de Moscou, de Novgorod, Pskoff, Yougra, Viatka, Perme et Bulgarie.

[2] Pluriel de *striéletz*, archer.

[3] Petite rivière qui traverse Moscou.

feu prit à l'*Arbate*, de l'autre côté de la *Néglinnaïa*[1], et le vent étant très-violent, l'incendie, qui avait commencé au couvent de l'Assomption, se précipita comme un torrent et eut bientôt embrasé le Kremlin, le *Kitaï-Gorod* et le grand faubourg. Tout Moscou semblait un immense bûcher embrasé qu'enveloppait un nuage opaque de sombre fumée. Les bâtiments en bois disparurent; ceux de pierre tombèrent en ruines. Le fer et le cuivre se liquéfiaient et coulaient dans les rues. Le sifflement du vent, le bruissement des flammes et les plaintes du peuple étaient couverts de temps en temps par l'éclat des explosions de la poudre gardée au Kremlin et dans d'autres quartiers de la ville. La plupart des habitants perdirent leur avoir. Le palais du tsar, le trésor, les armures, les images, les archives, les livres et même les reliques des saints devinrent la proie des flammes. On ne sauva de la cathédrale qu'une image de la Vierge peinte par le métropolitain saint Pierre[2], et les canons ecclésiastiques qui avaient été apportés de Constantinople par Cyprien. La célèbre image de la sainte Vierge de Vladimir resta en place, et, fort heureusement, le feu, qui consuma le toit et le parvis, ne pénétra point dans l'intérieur de l'église. Vers le soir l'ouragan s'apaisa, mais pendant plusieurs jours encore on vit fumer les ruines... Les jardins, les potagers mêmes ne furent point épargnés; les arbres se carbonisaient, les plantes se calcinaient. Les écrivains du temps font le tableau le plus déplorable de ce désastre, qui coûta la vie à dix-sept cents personnes, sans compter les enfants. On voyait des infortunés, les cheveux brûlés et le visage noirci, qui erraient comme des ombres parmi les ruines en cherchant leurs enfants; mais leurs recherches étaient vaines, et ils éclataient en plaintes et en sanglots. — Il n'existait point pour eux de consolations, ajoute mélancoliquement l'historien, car le tsar et les boïards s'étaient

[1] Autre petite rivière ou plutôt un ruisseau.

[2] Le même qui avait quitté Vladimir pour venir s'établir à Moscou, où l'attiraient les vertus de Jean Kalita.

réfugiés au village de *Vorobieff*, comme s'ils eussent craint d'entendre les plaintes du peuple. Jean ordonna cependant de réparer le palais du Kremlin. Les riches se hâtèrent de reconstruire leurs maisons, mais le pauvre peuple fut oublié [1]. »

Malheureuse cité! un demi-siècle n'était pas écoulé depuis ce terrible incendie, que la famine vint la ravager à son tour : cent vingt-sept mille cadavres remplirent les rues de Moscou, ce qui peut donner une idée de la prodigieuse population de cette capitale, qui ne s'élève pas aujourd'hui à quatre cent mille âmes.

Malgré les cruautés et la tyrannie qui le terminèrent, le règne de Jean IV fut un des plus glorieux pour la Russie. Le nom de ce prince franchit les frontières encore peu connues de ses États, et vint prendre place à côté de tous les grands noms souverains qui forment une si lumineuse pléiade au seizième siècle européen ; François Ier, Charles-Quint, Louis VIII, le grand Soliman, Léon X!

Nous retrouverons Jean IV à Kazan. Je dirai simplement ici que ce terrible Jean IV, ce prince dont les cruautés furent sans exemple, après cinquante ans de règne glorieux, mourut à Moscou et fut enterré sous l'habit de moine dans la cathédrale de Saint-Michel-l'Archange. Les princes croyaient alors qu'il suffisait de vêtir en mourant une robe de bure pour que tout fût racheté !

Le successeur de Jean IV fut le dernier prince de la maison de Rurik : pieux, doux et faible : ces trois mots le caractérisent. J'ai déjà dit comment Boris-Godounoff, son beau-frère, gouverna en son nom, et comment cet ambitieux parent, après la mort de ce tsar, arriva au trône par un crime. Un crime l'en fit descendre, et la guerre civile, jointe à la guerre étrangère, ravagea la Russie : c'est l'époque des faux Dmitri, je n'y reviendrai pas ici : seulement, je ferai observer que Moscou, qui devint le principal théâtre de tous ces drames sanglants, dut peu s'embellir pendant cette sombre période. Les Romanoff arrivèrent enfin au trône,

[1] Trois cent soixante-seize mille huit cents âmes, d'après le calendrier de l'académie pour 1853.

qui mirent un terme aux malheurs du pays. Avec eux Moscou s'embellit et s'agrandit de nouveau. Un magnifique pont en pierre fut jeté sur la Moskva; de nouveaux bâtiments s'élevèrent de tous côtés. Pierre le Grand arriva ensuite. Le siége du gouvernement fut transporté à Saint-Pétersbourg, qui venait de surgir miraculeusement des marais de l'Ingrie, 1703 à 1717. L'empire fut divisé en gouvernements, et Moscou devint le chef-lieu de celui de son nom. Mais elle garda ses souvenirs, son histoire, son Kremlin, les trésors de ses tsars, et le privilége de consacrer les nouveaux empereurs. En 1725, Pierre le Grand alla y faire couronner l'impératrice Catherine I[re], et il déclara qu'à l'avenir Saint-Pétersbourg serait la capitale de l'empire.

Moscou ne cesse cependant point de s'agrandir et de s'embellir : après l'incendie de 1812, elle s'est relevée plus élégante, plus coquette, plus belle, plus somptueuse et plus magnifique qu'auparavant. Le Kremlin a un nouveau palais impérial, la rivière de nouveaux ponts, les grands quartiers de nouveaux hôtels; il y a de nouvelles églises, de nouveaux établissements, de nouvelles rues.

Mais Moscou est surtout grande et belle par son Kremlin, par ses souvenirs, par son histoire, par sa foi, par ses cathédrales, par ses reliques, par les tombes de ses tsars, par son clergé, par son peuple, par son caractère, par ses écrivains, par ses poëtes, par ses savants, par sa jeunesse, belle surtout par son patriotisme.

XXIV

Division topographique de Moscou. — Sa physionomie intérieure examinée à un triple point de vue.

La circonscription de Moscou, dont la ligne mesure environ quarante-cinq kilomètres ou verstes, présente la forme d'un immense trapèze irrégulier. La ville proprement dite, divisée en quatre parties, en occupe le milieu et figure un cercle à peu près

parfait, coupé dans son arc méridional par un large méandre de la Moskva, dont les eaux viennent laver les murs du Kremlin et du *Kitaï-Gorod,* qui s'élèvent au centre de la cité et en forment les deux principales sections. C'était primitivement comme deux villes distinctes et séparées, qui se sont rapprochées en s'agrandissant, et qui à cette heure n'en composent réellement qu'une seule, mais magnifique, animée et monumentale.

La troisième partie de Moscou entoure ces deux-là. C'est le *Biéloï-Gorod,* la ville Blanche, originairement appelée la ville du Tsar. Elle prit son nouveau nom des murs dont elle fut entourée vers la fin du seizième siècle (en 1586), parce qu'ils étaient construits avec ces pierres crayeuses et blanches des carrières qu'on trouve dans les environs de Moscou. On les abattit sous le règne de l'impératrice Catherine II, et une charmante et fraîche promenade plantée d'arbres touffus, sous celui de Paul Ier, les a remplacés actuellement. Enfin la quatrième partie s'appelle *Zemlénoï-Gorod,* ce qui signifie : ville ceinte d'un rempart de terre. Ce rempart était palissadé en 1590, et percé de trente-quatre portes de bois qui donnaient passage à la nombreuse population de Moscou. Ce quartier forme la dernière zone du cercle occupé par la vieille capitale des tsars. Au delà ce sont les faubourgs, qui renferment des quartiers populeux, des champs, des bois, des prés, des domaines entiers.

Je ne m'arrêterai point aux détails de ce plan ; il suffit, je pense, de ces lignes générales pour prendre une idée de l'étrange et pittoresque topographie de cette ville, qui est allée se formant de zones, comme pour laisser voir d'une manière plus nette les différentes phases de son développement historique, semblable à ces terrains d'alluvion, dont les couches superposées permettent au naturaliste de suivre sans effort les accidents de leur origine et la marche de leur formation.

Le caractère moral de Moscou n'est pas sans analogie avec celui de cette division physique. Il se présente sous trois aspects dont

chacun a sa couleur propre, sa zone, si je puis ainsi dire, sa signification spéciale. Et d'abord, c'est l'aspect religieux. Je ne veux pas parler seulement de cette quantité d'églises, de tours, de coupoles et de croix, dont j'ai présenté le tableau, ni de ces nombreuses chapelles remplies d'images et de lampes d'or, ni de ces moines, de ces popes qu'on rencontre à chaque pas dans les rues : cet aspect a une expression plus vivante, qui est le peuple même ; suivez-le : il s'arrête et s'incline devant la porte de toutes les églises ; s'il y entre, il se prosterne sur leurs dalles ; il salue de loin le clocher d'Ivan Veliki de profonds signes de croix ; monte-t-il au Kremlin, il se découvre avec respect en passant sous la porte Sposkoï, en souvenir de je ne sais quelle tradition de salut miraculeux [1].

Cet aspect est partout. Vous le voyez dans les splendides processions de ce clergé grec couvert d'or et de pierreries, et que le peuple suit en foule ; il est dans les pèlerinages du couvent de Troitza, dans les pèlerinages du couvent de Voskressenskoï, dans cette grande fête de Pâques surtout, qui fait chanter toutes les cloches [2] et met sur pied toute la population. En vérité, Moscou, à ce point de vue, est toujours la ville antique et pieuse, la vieille Moscou de Jean Kalita, des métropolites Saint-Pierre et Saint-Alexis, la Moscou religieuse et croyante des anciens jours !

Vient ensuite l'aspect monumental ; il est magnifique et grandiose ; j'ai essayé d'en tracer une esquisse générale. Ici le caractère est historique et se rattache à une époque moyenne qui ne remonte guère au delà de Jean III : trop de guerres, trop d'incendies, trop de désastres ont traversé Moscou dans les temps antérieurs à ce prince.

Enfin apparaît la Moscou commerçante : celle-ci est la jeune Moscou, la ville des temps modernes, qui se console de ne plus

[1] L'usage de se découvrir en passant sous cette porte est devenu obligatoire pour tous, sans distinction de rang ou de fortune.

[2] Plus de deux mille.

voir ses tsars habiter son Kremlin en s'enrichissant par le négoce, et d'avoir perdu le titre de capitale politique de l'empire, en s'en montrant la capitale industrielle. Mais il est à remarquer que le commerce et l'industrie de Moscou sont exclusivement russes, laissant les opérations extérieures à Odessa et à Saint-Pétersbourg.

Je ne prétends point ici aborder cet immense sujet du commerce moscovite; je n'en parle qu'au point de vue de ce troisième caractère fortement imprimé à la Moscou moderne. Par la même raison, je me garderai d'aborder la statistique commerciale. Tout ce que je puis dire, c'est que le peuple slave a l'esprit mercantile, l'intelligence industrielle; il n'est aucun de nos perfectionnements manufacturiers que ne se soient appropriés dès longtemps les industriels russes : ils en sont quittes quelquefois pour faire venir un contre-maître anglais ou français; mais leurs manufactures marchent, et marchent bien. Leurs papeteries, leurs raffineries de sucre, leurs tanneries, leurs fabriques de drap et de toile, tout cela fonctionne et produit abondamment, et, en dehors de la consommation intérieure, ils ont les grandes foires et les grands entrepôts pour l'Asie : ils ont Nijni-Novgorod, Irbit, Kiakhta, ils ont Kazan [1]. Moscou est le grand centre, le grand entrepôt, la grande artère du commerce intérieur de la Russie; aussi le mouvement des affaires y est-il incessant; il suffit, pour rester dans l'expression pittoresque, d'aller visiter cet immense Gostinoï-dvor de Kitaï-gorod, ce bazar moscovite qui, à lui seul, présente l'aspect d'une vaste cité, où tout est magasin, boutique, comptoir. Il n'est pas de nouveauté du boulevard des Italiens ou de la rue Vivienne qui ne se trouve ici représentée à côté des solides produits d'origine nationale; ces imitations sont, il est vrai, souvent imparfaites, mais elles indiquent du moins un peuple intelligent, industriel et habile.

[1] Il sera parlé de ces villes en leur lieu.

L'intelligence russe, à l'endroit de l'industrie, est inouïe. On remplirait des volumes si on voulait récapituler les merveilleux résultats qu'elle produit chaque jour. Il n'est pas rare de voir un jeune paysan abandonner son village avec un pécule de quelques roubles dans sa bourse de cuir, gagner Moscou, y acheter une petite collection de mercerie, se mettre à courir le pays en marchand forain, augmenter son trafic, se fixer dans une ville importante, y ouvrir magasin, et finalement mourir millionnaire, et cela sans avoir cessé d'appartenir à la catégorie des hommes de la terre, et sans que son maître ait eu cependant l'idée d'entraver son commerce ou d'en profiter. Que si tous ces aventuriers industriels n'arrivent pas à mourir millionnaire, il en est peu qui ne laissent une fortune considérable à leurs enfants, qui ne manquent jamais d'être affranchis.

On pourra s'étonner ici, qu'à ces trois aspects différents sous lesquels se présente Moscou, elle n'en joigne pas un quatrième; que cette ancienne capitale d'un empire dont les institutions sont devenues particulièrement militaires n'ait rien dans la physionomie qui reproduise le caractère de ces institutions.

Je viens de dire que Moscou est industrielle, et l'on sait que l'industrie concorde assez peu avec l'esprit militaire; de plus, sa population compte, en dehors du commerce, une nombreuse aristocratie, en partie retirée de la cour et du service, indépendante par sa fortune ou son rang, et qui s'inquiète peu de ce qui se fait à Saint-Pétersbourg. D'un autre côté, Moscou est la ville lettrée de l'empire comme elle en est la ville commerçante; ses savants, ses écrivains, ses poëtes, étudient, pensent, écrivent, toutes choses fort étrangères à la nature des institutions dont je parle. Reste le peuple proprement dit, qui appartient généralement à la terre, peuple brave et résolu au besoin, mais qui naît avec des instincts éminemment pacifiques et une antipathie très-prononcée pour le métier de soldat.

On voit qu'il n'y a rien dans tous ces éléments qui soit de nature

à s'harmoniser avec les institutions militaires; aussi Moscou est-elle habituée à n'y voir qu'une forme administrative, qu'elle respecte, mais qui n'en reste pas moins étrangère à ses goûts et à ses mœurs, ce qui ne l'empêche pas de représenter dans l'empire le principe national dans son acception la plus large et la plus vivante. Que l'intérêt du pays l'exige, et Moscou deviendra immédiatement la cité la plus militaire de la Russie. « Noblesse oblige, » dit l'adage. Passé engage, peut-on dire à l'endroit de Moscou; et, certes, cette ville a suffisamment prouvé par le sien, qu'il n'est pas de sacrifice que la vieille terre de Rurik ne puisse, à un moment donné, attendre de son courage et de son patriotisme.

XXV

Le Kremlin. — Caractère historique. — L'ancien palais des tsars : le faux Dmitri. — Le palais anguleux (*granovitaïa palata*). — Le palais impérial. — Le palais des armures (*oroujeinaïa-palata*).

Le Kremlin s'élève au centre de Moscou qu'il domine fièrement avec ses murs crénelés et armés de tours, ses palais, ses cathédrales, ses couvents et l'étincellement aérien de ses coupoles d'or, qui brillent sur sa tête comme une couronne de globes enflammés. C'est toujours la même colline élevée, les mêmes fortifications, la même enceinte : ces murs sont ceux que fit bâtir le tsar Jean III, en remplacement des murs lézardés et croulants de Dmitri Donskoï [1]. Moscou a pu être détruite par le fer ou le feu, le Kremlin est resté debout; les armées tatares sont venues se briser à ses pieds; celles des Lithuaniens et d'autres peuples l'ont assiégé en vain; et si par un acte de patriotisme inouï, Moscou fut incendiée des propres mains de ses habitants et abandonnée à

[1] Nous avons vu que ce prince fit élever des murs de pierre à la place des murs en chêne qui ceignaient auparavant le Kremlin. Ceux de Jean III, qui ont remplacé ces derniers, ont été depuis réparés et refaits en bien des endroits.

l'invasion française, qui n'y trouva qu'un désert fumant, le Kremlin reçut quelques blessures profondes, mais demeura toujours ferme et debout sur sa base, et depuis longtemps, on chercherait en vain la trace de ces blessures [1].

« Le Kremlin, dit l'historien russe, est palpitant de souvenirs historiques. C'est là que Dmitri Donskoï déploya son drapeau noir en marchant contre le chef des armées tatares, le farouche Mamaï; là que Jean III foula aux pieds l'image du khan, à laquelle les grands princes étaient obligés de rendre un honteux hommage. La souveraineté y commença et s'y fortifia, non pour l'intérêt particulier des princes, mais pour le salut de leurs peuples... c'est par la porte vénérée de Spasskoï qu'entra Vassili Schonisky, tenant d'une main la croix et de l'autre le glaive pour abattre l'imposteur. On montre la place où tomba le faux Dmitri, en sautant par l'une des fenêtres qui se trouvent derrière le palais. C'est sur les parois de l'église de l'Assomption que le jeune tsar Michel [2] versa des pleurs amers, tandis que les Russes baisaient ses pieds en pleurant de joie... »

En effet, tous les grands drames historiques, tous les grands événements, les grandes révolutions de l'ancienne Moscou ont eu pour théâtre le Kremlin : c'est là qu'éclata, entre autres, cette terrible péripétie, ou si l'on aime mieux le dénoûment de cette ambitieuse aventure, un instant triomphale et couronnée, du moine hardi dans lequel le peuple crut avoir retrouvé l'héritier légitime de ses tsars. En vain le clergé, en vain les boyards avaient reconnu le fils de Boris-Godounoff, la multitude acclamait Dmitri, c'est-à-dire Otrépief, le moine dont je viens de parler [3].

Les portes du Kremlin lui furent donc ouvertes, et l'aventurier

[1] Ce fut l'arsenal qui souffrit le plus du jeu des mines françaises, et ensuite l'église et la tour d'Ivan Veliki, dont la croix même fut enlevée avec une grande quantité d'argent. La croix se retrouva parmi les bagages abandonnés dans les neiges, pendant la désastreuse retraite de nos armées.

[2] Michel Romanoff. Voy. l'Introduction de cet ouvrage.

[3] Voir l'Introduction, page 12.

reçut la couronne des descendants de Rurik. Mais il avait amené à sa suite un flot de Polonais qui inondèrent tout. Sa cour fut remplie de Polonais, sa garde fut composée de Polonais, une Polonaise partagea son lit. Il en aurait fallu moins pour irriter les Russes. Il y avait entre ceux-ci et les Polonais une haine profonde, et qui datait de la fondation de l'empire. Ces deux peuples ne s'étaient jamais vus que les armes à la main sur les champs de bataille, et il faut dire que les Polonais s'étaient toujours montrés les agresseurs. On peut donc comprendre l'effet que dut produire sur Moscou cette préférence donnée partout aux Polonais par le nouveau tsar. Aussi fut-il facile de faire comprendre au peuple irrité qu'il avait été trompé, que celui qu'il venait de couronner était un faux Dmitri, que le vrai Dmitri ne serait point allé mendier le secours de la Pologne, qu'il ne se serait point entouré de Polonais, qu'il n'aurait pas épousé surtout une Polonaise. Ces paroles se répandaient de proche en proche, soulevant à mesure la colère du peuple. Une première conspiration avait eu lieu, mais sans succès. Le chef de cette conspiration, le prince Schonisky [1], en fomenta bientôt une seconde. Cette fois l'ancien palais des tsars fut soudainement entouré. Le peuple poussait des cris de vengeance et roulait ses vagues humaines autour de ces murs élevés, dont l'architecture étrange s'harmonisait sinistrement avec ce terrible drame.

Quelques Streltzy fidèles à la cause de l'imposteur, soit qu'ils n'eussent pas encore été détrompés, soit qu'ils eussent pitié de son sort, faisaient bonne contenance à côté de lui. Mais les cris populaires grossissaient comme la voix de la marée montante. Les menaces de mort retentissaient dans les airs; les haches étaient brandies; le bruit et le tumulte étaient au comble. Otrépieff eut peur. Il gagna éperdu le fond du palais, et s'élança par une fenêtre de derrière, espérant ainsi se sauver à l'aide même de la

[1] Il fut condamné à mort après la première, et ensuite gracié.

foule; mais la fenêtre était élevée, et en tombant il se cassa la jambe. Reconnu et saisi tout sanglant, il fut rapporté dans le palais à travers la foule étonnée et menaçante. Ici la Tsarévna, veuve de Jean IV, déclara qu'il n'était point sont fils [1]. A cette déclaration les Streltzy, qui jusque-là lui étaient restés fidèles, l'abandonnèrent, et il fut impitoyablement massacré.

Quelle admirable mise en scène pour un pareil drame qu'un pareil lieu ! Ici tout est grandiose, étrange, bizarre, et pourtant magnifique. Tout semble porter encore le témoignage des passions terribles qui, à certains moments, soulevèrent les vieilles poitrines moscovites. D'abord l'ancien palais des tsars, où vient de se dénouer ce drame sanglant, quelle en est l'architecture, à quel style appartient-elle ?... On ne sait. C'est un de ces monuments qu'on ne trouve qu'au Kremlin ou dans quelque poëme oriental. Les étages superposés vont s'amoindrissant jusqu'au faîte de l'édifice, qui n'offre plus qu'une sorte de terrasse en belvédère; à chaque étage circule une galerie extérieure avec des colonnes et des croisées cintrées; un immense escalier serpente le long de tout cela pour aller aboutir à un groupe de dix ou douze coupoles de forme bulbeuse dont un côté du bâtiment est flanqué, tandis qu'à l'opposite, il ne s'en élève qu'une seule. Irrégularité singulière et qui n'est pas sans harmonie, bizarre fantaisie d'artiste qui jette l'esprit dans le pays des rêves et des chimères !

Ce palais est encore rempli de la puissance de Jean III, qui le fit bâtir en 1487, par l'architecte Aléviso, ainsi que le palais qui y touche et qu'on appelle le *palais anguleux* (*granovitaïa palata*), probablement de son revêtement extérieur, qui est à facettes. Celui-ci, que les vieux Russes ont longtemps considéré comme une des merveilles du monde, en est du moins un monument plein d'in-

[1] Jean IV eut sept femmes. Il s'agit ici de la dernière, Marie Nagoï, mère du Tsarévitch Dmitri, le même qu'avait fait assassiner Godounoff, et celui dont Otrépieff avait usurpé le nom.

térêt historique. Son aspect est d'une étrangeté sévère et monumentale, quoique d'une élévation médiocre. Il consiste en une salle voûtée, soutenue, à son centre, par un énorme pilier sur lequel viennent s'abaisser les voûtes, ce qui lui donne une solidité à l'épreuve des siècles. On respire dans cette salle je ne sais quel air de solennité mystérieuse et pénétrante. Tout y semble encore imprégné de la présence du farouche Jean IV. Le voilà sur ce vieux trône, d'où, au lieu de délibérer comme autrefois avec ses boyards, il leur dicte d'un ton courroucé sa volonté tyrannique. Là, derrière ce voile doucement agité, se dérobe une tribune invisible, où la tsarevna, entourée des dames de sa cour, écoute avec crainte les arrêts du maître absolu. La même tribune est encore là, le trône aussi, mais il a été renouvelé, c'est aujourd'hui un trône moderne, dont la destination est de recevoir le nouveau tsar qui sort de la cathédrale après son couronnement, et où viennent lui rendre hommage tous les grands dignitaires de l'empire.

Je n'aime point les ornements modernes s'étalant sur les choses anciennes. J'admire donc peu le velours cramoisi dont est tendue cette imposante salle, où sont étalés les blasons des divers gouvernements de l'empire actuel.

Voici maintenant le palais dit *palais impérial*, édifice plus jeune que les deux autres, il est du règne de l'impératrice Élisabeth, et un étage date de celui de l'empereur Alexandre Ier, mais formant avec eux un groupe architectural d'un effet intraduisible, par son originalité bizarre et pittoresque. Malheureusement il faut deviner aujourd'hui cet ensemble et ce pittoresque. Un nouveau palais impérial d'une dimension colossale a tout envahi, tout absorbé, tout fait disparaître. Sérieusement, ce nouveau bâtiment a englobé la moitié du palais d'Élisabeth, une petite église tout entière, le palais anguleux, et il masque les trois cinquièmes de l'ancien palais des tsars. Il est vrai, on a une grande façade moderne bien nette, bien neuve, bien régulière surtout; elle domine

la terrasse du Kremlin, ses murs, ses gazons, ses fossés transformés en jardin ; elle domine tout Moscou. L'intérieur du palais joint, au luxe et au grandiose des appartements, le confort et la commodité des distributions modernes ; tout cela est parfait et je n'y verrais rien à dire, si cet ambitieux bâtiment ne me gâtait pas le Kremlin. Il m'a été impossible de ne pas faire la remarque à cette vue, que l'on fait ici précisément le contraire de ce qui se fait ailleurs, où l'on abat et démolit tout ce qui masque ou embarrasse les anciens monuments historiques.

Actuellement, laissant le *palais des menus plaisirs,* devenu la demeure d'une autorité militaire, celui du sénat, nous jetons un coup d'œil sur l'arsenal bâti par Pierre le Grand, restauré après l'explosion de 1812, et fier de voir, rangés devant sa longue façade, les canons français tombés aux mains russes pendant notre désastreuse retraite ; puis, traversant toute l'enceinte du Kremlin en nous dirigeant vers le nord, nous arrivons au *palais des armures* (*oroujeinaïa palata*), appelé aussi le *trésor*, monument moderne [1], élevé, assure-t-on, sur la place où se trouvait la maison de Boris-Godounoff avant qu'il fût tsar, et construit dans un goût qui répond à sa grave destination, avec des colonnes, des statues et des bas-reliefs. Mais je me hâte de pénétrer dans ce palais, qui renferme le plus merveilleux des trésors, car ici l'or, les perles, les diamants, la forme des objets, l'étrangeté du travail, tout vient se mêler au passé glorieux, qu'il rappelle, de cette grande nation russe dont nous commençons peut-être à connaître quelques traits.

Un large et somptueux escalier nous conduit à une porte de fer, au delà de laquelle nous nous trouvons dans une salle circulaire d'une très-haute élévation et gardée par quatre chevaliers slaves, armés de toutes pièces, et qu'on dirait animés sous leurs vieilles cottes de mailles et leurs antiques cuirasses. De cette

[1] Il fut commencé en 1810.

rotonde partent deux galeries, dont l'une contient tous les objets précieux, les couronnes, les sceptres, les trônes, les chaînes et les croix; la vaisselle d'or, les coupes ciselées, les vases ouvragés, incrustés de pierreries, amas inouï et merveilleux de richesses souveraines où viennent se mêler, dans une bizarre association, les monuments de l'art byzantin du moyen âge et ceux de l'art semi-barbare d'un Orient inconnu.

Ces trésors étaient autrefois conservés dans les *chambres d'or et d'argent* du palais du Kremlin; ils furent transportés plus tard, en 1747, dans les salles étroites du vieux palais des tsars, lorsque l'empereur Alexandre fit construire celui-ci.

On se demande d'abord comment tant de richesses ont pu être conservées au milieu de l'invasion et de l'incendie de 1812. C'est que le cas avait été prévu. Le *trésor* fut transporté à Nijni-Novgorod, d'où il n'a été rapporté que pour occuper la nouvelle *oroujeinaïa palata*.

Je ne ferai point ici l'inventaire de toutes ces magnificences ; un inventaire n'est jamais chose fort attrayante; je me contenterai d'en indiquer les plus remarquables. C'est nommer d'abord la couronne de Vladimir-Monomaque, splendide présent de l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène. Cette couronne, qui fut apportée à Kieff en 1116 par une ambassade grecque, servit au couronnement du grand prince, et n'a pas cessé depuis de figurer au couronnement de tous ses successeurs, jusques et y compris Jean et Pierre Alexiévitch [1].

On ne pouvait choisir une plus digne et vénérable couronne pour consacrer les monarques moscovites. Vladimir-Monomaque fut l'un des plus vertueux princes de l'ancienne Russie. Il répandit autour de lui un parfum de philosophie chrétienne, *chrétienne* surtout, qui eût honoré une époque plus éclairée. Un siècle et demi avant saint Louis, il laissait au fond d'une contrée qu'enve-

[1] Il est ici question de Pierre le Grand.

loppaient encore les ombres de la barbarie un monument que n'eût point désavoué le saint roi; ce sont des paroles suprêmes : les *derniers conseils du grand prince à ses enfants.* On me saura peut-être gré d'en citer ici quelques lignes, qui pourront fournir le sujet d'un rapprochement intéressant et curieux.

« En approchant de la tombe, écrit le digne vieillard, je rends grâce au Tout-Puissant d'avoir prolongé mes jours. Sa main m'a conduit à une vieillesse avancée. O vous, mes chers enfants, et tous ceux qui liront cet écrit, observez bien les maximes qu'il renferme. Mais si votre cœur ne les approuvait pas, ne blâmez pas mes intentions, contentez-vous de dire : *Déjà l'esprit du vieillard a perdu sa vigueur.*

« La base principale de toutes les vertus est la crainte de Dieu et l'amour de l'humanité. O mes enfants, louez Dieu et aimez les hommes. N'oubliez point les pauvres et nourrissez-les; servez de père aux orphelins; jugez vous-même les veuves, et ne laissez pas aux puissants le droit d'opprimer les faibles. Ne portez pas envie aux triomphes des méchants ni au succès de la perfidie, et redoutez le sort des impies. N'abandonnez pas les malades; que la vue des morts ne vous cause aucune frayeur, car nous mourrons tous. Chassez de votre esprit et de votre cœur toutes les suggestions de l'orgueil, et songez que nous sommes tous périssables : aujourd'hui pleins de vie, demain dans le cercueil. Ayez en horreur le mensonge, l'ivrognerie et la débauche, vices également dangereux pour le corps et pour l'âme. Ayez pour les vieillards le même respect que pour vos propres parents; aimez les autres hommes comme vos frères... Respectez surtout les étrangers de quelque qualité, de quelque rang qu'ils soient, et, si vous n'êtes pas à même de les combler de présents, prodiguez-leur au moins des marques de bienveillance, puisque c'est de la manière dont ils sont traités dans un pays que dépend le bien ou le mal qu'ils en disent en retournant dans le leur. Ne redoutez ni la mort ni les bêtes sauvages; conduisez-vous avec bravoure dans toutes les

occasions, et songez que quand la Providence a fixé le terme de nos jours, rien ne peut nous soustraire à ses décrets. La protection du ciel est bien au-dessus de toutes les précautions humaines [1] ! »

La couronne de ce philosophe chrétien est, comme je l'ai dit, venue de Constantinople. Elle est en filigrane d'or d'un travail merveilleux, et surmontée d'une croix de même métal et semée de perles fines et de pierres précieuses.

Voici actuellement la couronne du royaume de Kazan, souvenir de conquête et d'affranchissement : celle-ci est travaillée dans le goût oriental ; elle est à jour et chargée de turquoises et d'un grand nombre d'autres pierreries.

C'est à présent la couronne d'Astrakhan, également souvenir de conquête ; bijou oriental, comme l'autre, surmonté d'une grande émeraude brute et surchargée de diamants, de perles et de saphirs.

La couronne de Sibérie vient ensuite ; elle est en drap d'or, avec une croix à son sommet, et, ainsi que les autres, couverte de pierres précieuses.

Puis ce sont les couronnes de différents tsars ; celle de Pierre le Grand, celle de son frère, celle de son épouse ; la couronne impériale, plus précieuse que les précédentes ; celle de Pologne, celle de Géorgie, qui n'est là que depuis 1811, époque où ce tsarat fut réuni à l'empire russe ; et d'autres encore.

Arrivent les globes, les sceptres, les trônes et les croix, car les croix étaient portées par les princes russes, à l'instar des empereurs de Byzance, comme une marque de souveraineté. Je cite d'abord le trône, le sceptre et la croix de Vladimir-Monomaque, dont nous avons vu la couronne. Le trône, en bois de noyer, est simple : c'est le plus ancien trône de Russie. La frise du dais et les bas-reliefs de la partie antérieure sont couverts d'inscriptions,

[1] Karamsine.

et les autres panneaux de sculpture représentent des sujets empruntés aux annales moscovites.

Le sceptre ne répond pas à cette simplicité réellement patriarcale ; il est vrai que, comme la couronne, il était arrivé de Byzance, fastueux présent de l'empereur grec. Il est en or et mesure près d'un mètre de longueur, scintillant de pierreries; il laisse voir deux cent soixante-huit diamants, trois cent soixante rubis et quinze émeraudes; le brillant émail qui l'entoure représente une foule de sujets religieux, tels que l'*Annonciation*, la *Nativité*, l'*Adoration des Mages*, etc.

La croix, également envoyée par l'empereur Alexis Comnène, est aussi riche par les reliques saintes qu'elle contient que par la matière dont elle est faite. Ces reliques sont un fragment de la vraie croix, et un éclat de la pierre du tombeau de notre Seigneur Jésus. Elle est renfermée dans une cassette précieuse elle-même par les pierreries et les perles qui la décorent.

Enfin le globe de Vladimir-Monomaque se distingue par la matière, le travail et les pierres qui l'entourent.

Parmi les trônes conservés dans cette collection de tant de royales merveilles, le plus remarquable au point de vue du travail, qui appartient à l'art du moyen âge, est sans contredit celui de Jean III. Ce fut comme un cadeau de noce apporté par son épouse Sophie, nièce de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople [1]. Il est à observer que par cette union, Jean III crut avoir acquis des droits à une couronne dont il avait épousé la dernière héritière; aussi, à dater de ce moment, il arbora l'aigle à deux têtes sur l'écusson de la grande principauté russe, et prit le titre de tsar.

M'arrêterai-je actuellement à tous ces autres bijoux, à ces chaînes d'or et d'émail, à ces coupes ciselées, sculptées, gravées, ornées de pierres fines, et toutes hautes de quatre ou cinq pieds;

[1] Fille de Thomas Paléologue Porphyrogenète, frère de Constantin Paléologue.

à ces vases, à ces tasses, à ces plats, à ces cruchons, à ces bocaux, à ces puisoirs [1], à ces poteries, à ces aiguières, à ces bracelets, à ces cannes, à ces groupes, à cette foule de fantaisies précieuses dont le catalogue seul remplirait cent pages ? Je ne saurais mieux généraliser la réunion de toutes ces richesses, l'entassement de tous ces trésors, qu'en les comparant à une exposition d'objets sortis des palais enchantés des contes arabes.

Je citerai cependant encore une chaîne en or du premier Romanoff (Michel). Cette chaîne est curieuse en ce que sur ses quatre-vingt-neuf anneaux sont gravés, à la suite d'une prière, tous les titres de ce tsar ; je les transcris ici :

« Le tsar et grand-prince Michel Féodorovitch, autocrate de toute la Russie ; de Moscou, de Vladimir, de Novgorod ; tsar de Kazan, tsar d'Astrakhan, tsar de Sibérie ; seigneur de Pskoff, grand prince de Smolensk, de Tver, de Yougor, de Viatka, de Permie, de Tchernigoff, de Bulgarie ; hospodar et grand-prince de Novgorod, de la terre de Nisov, de Rézan, de Rostoff, de Yaroslafe, de Béloséro, d'Oudor, de Livonie, d'Obdore, de Kondinie et de toute la contrée septentrionale ; seigneur et souverain de la terre d'Iversk, des tsars de Kartalinie et de Géorgie, de la Kabarda, de Circassie et de plusieurs autres princes et hospodars, couronné du diadème des tsars des principautés de Vladimir, Moscou et Novgorod, et de la vaste et glorieuse souveraineté de Russie. L'an 7121 (1607). »

Je reviens dans la rotonde des chevaliers slaves et je pénètre dans la galerie de gauche, qui contient les armures et les trophées de victoire. Ici un portrait en pied, entouré de drapeaux, frappe les regards ; ce portrait est celui de l'empereur Alexandre ; les drapeaux sont polonais. Que si vous demandiez maintenant ce que contient cette cassette qu'on voit sous le portrait avec deux grosses clefs fixées sur son couvercle, on vous répondrait qu'elle

[1] Vase de forme orientale pour puiser les liqueurs, etc.

contient la constitution de la Pologne, et que ces clefs sont celles de la forteresse de Zamost[1] (en polonais Zamocz).

Passons et gagnons la salle des armures antiques, trésor d'un autre genre, mais non moins précieux. Ce qui caractérise cette collection, c'est le mélange, la variété des formes, des ornements, des origines. Ici l'Orient se mêle partout à l'Occident. Les armes turques, tatares, slaves, persanes, indiennes, alternent avec les armes d'Angleterre, de France, d'Espagne et de Suède. Seulement beaucoup manquent de date et d'indication. Il n'en est pas de même des armes russes.

Voici le bouclier impérial, déjà connu au commencement du douzième siècle : c'est un orbe en or damasquiné et couvert de pierreries.

Le glaive impérial, également en or damasquiné, avec une garde formée de têtes d'aigles et surmontée d'une couronne.

Le drapeau impérial, qui ne sort qu'au couronnement et aux funérailles des princes : il est en soie avec champ d'or, et autour, les armes de toutes les provinces de l'empire.

Viennent des cottes de mailles, des casques, des sabres, des masses d'armes, — des masses d'armes surtout ; — il y a la masse d'armes de Novgorod, celle de Kazan, celle d'Astrakan, celle de Sibérie. Parmi les cottes de mailles, il en est une devant laquelle on s'arrête avec un sentiment de curiosité tout pénétré de respect ; c'est celle qu'a portée la célèbre possadnitsa de Novgorod, l'héroïque Marfa. Sur chacun des anneaux qui forment le tissu de cette armure, on peut lire cette inscription, qui, à défaut d'autres preuves, en caractériserait parfaitement l'origine : « Dieu est avec nous ; contre nous, personne[2]. » Ces paroles, pleines d'une présomptueuse confiance, ne sauraient appartenir en effet qu'à cette cité républicaine dont nous avons pu voir l'orgueil et la puissance jalouse. D'ailleurs la modestie n'a jamais formé le trait

[1] Aujourd'hui Ivan-Gorod.

[2] *S'nami Bog, nikto jé na nass.*

dominant des nations slaves, ce qui n'empêche pas ces peuples de faire preuve d'une merveilleuse résignation aux jours mauvais de la fortune.

On ne quitte point cette belliqueuse galerie sans avoir remarqué un fauteuil à brancard, de forme simple, en bois à peine dégrossi, presque rustique. C'est celui sur lequel Charles XII se fit porter à la bataille de Poltava, et qu'on trouva après la défaite de son armée parmi les débris qui jonchaient la terre, glorieux trophée de victoire dont Pierre le Grand put à bon droit s'enorgueillir.

Mais, je le répète, je ne fais point ici un inventaire; c'est pourquoi j'ai passé une foule d'objets sous silence : ainsi je n'ai signalé ni les fusils, ni les harnais, ni les selles, ni les tapis ou couvertures de chevaux qui se trouvent dans la même salle. Ce sont de riches présents offerts à différentes époques aux souverains russes par les sultans turcs, les chahs de Perse, ou les khans de Tartarie. Tous ces objets sont d'une magnificence féerique.

On voit aussi, parmi ces trésors, enfermé dans une capsule en vermeil d'un beau travail, l'original du code de lois rendu par Alexis Mikaïlovitez, — le second des Romanoff, — sous le nom d'*Oulojénié Zakonn*[1]. Ce code est écrit en caractères slavons sur un rouleau d'une immense longueur, mais fort étroit (huit ou neuf pouces au plus); il est accompagné d'un deuxième rouleau contenant des corrections et des additions.

Je ne sais, mais il me semble qu'un code de lois pourrait être conservé ailleurs que parmi des casques, des sabres, des masses d'armes, des selles et des harnais de chevaux.

[1] En 1649.

XXVI

CATHÉDRALES ET COUVENTS DU KREMLIN.

De l'architecture religieuse en Russie. — La cathédrale de l'Assomption. — Celle de l'Archange-Saint-Michel. — Celle de l'Annonciation. — L'église du Sauveur dans les bois. — Ivan-Véliki. — Le monastère de Tchoudoff et le couvent de l'Ascension.

Nous ne saurions actuellement quitter le Kremlin sans visiter quelques-uns de ses monuments religieux, sans entrer dans quelques-unes de ses cathédrales, les plus anciennes et les plus vénérées du peuple, celle de l'*Assomption*, par exemple, où se fait le couronnement des empereurs, celle de l'*Archange-Saint-Michel*, qui garde les tombes des anciens tsars.

Moscou est la ville des églises. Y en a-t-il cinq cents? comme quelques-uns me l'ont assuré; n'y en a-t-il que trois cents, ou même le chiffre en est-il un peu moindre? je pense que cela nous importe peu. Il n'est pas de pays où les renseignements statistiques soient plus difficiles à obtenir qu'en Russie. C'est ainsi qu'à Moscou, sur les lieux mêmes, il m'a été impossible d'obtenir un chiffre exact touchant ses monuments religieux; tout ce qu'il est donc permis de dire, c'est que le nombre en est excessif.

On a beaucoup disserté sur l'origine et le caractère de l'architecture religieuse en Russie, sans arriver à rien de définitif et de concluant. Il est de fait qu'on en chercherait en vain le modèle dans Sainte-Sophie de Constantinople, ou dans les plus anciennes églises de la Grèce et de l'Asie Mineure. Ce n'est ni l'art gothique, ni le mauresque, ni le byzantin; encore moins l'art classique de l'antiquité : c'est une sorte d'art composite, où l'imagination des architectes, inspirés surtout de l'Orient, a mêlé toutes les lignes et tous les ornements. Et cependant, au milieu de la plus grande variété des détails, on saisit une idée générale d'harmonie quelquefois étrange, qui étonne l'esprit et plaît aux regards.

Le clocher est généralement séparé du vaisseau principal et se trouve quelquefois tellement isolé qu'il semble n'en pas faire partie. Ce clocher regarde l'occident, et se relie à l'église par un passage auquel son étage inférieur sert de vestibule. Ce vestibule, avec la prolongation du sanctuaire à l'orient, forme une croix assez semblable à celle du vaisseau des anciennes cathédrales européennes. Quant aux coupoles, elles sont évidemment des imitations orientales. Chaque église en a au moins cinq, quelquefois davantage. Leur forme varie; il en est peu de semi-sphériques; quelques-unes, plus nombreuses, figurent un cœur renversé, fortement renflé à sa base; mais le plus grand nombre est de forme bulbeuse. Toutes ces coupoles différentes d'aspect et de dimension, les unes dorées, les autres d'azur avec des étoiles d'or, celles-ci en étain, celles-là peintes de vives couleurs, toutes surmontées de la croix grecque posée sur le croissant vaincu, offrent à l'œil ce tableau bizarre et merveilleux dont on a déjà pu voir l'ensemble. Les murs des églises sont souvent peints en rouge, ce qui donne encore à leur architecture une physionomie particulièrement originale. Quant à leur intérieur, il est riche, et on y respire je ne sais quel air de solennité grave qui s'allie bien avec les profondes prosternations des fidèles sur le granit de leurs dalles.

La cathédrale de l'Assomption (*Ouspenskossabor*) est la plus ancienne église de Moscou qui ait été bâtie en pierre. Sa première fondation remonte à Jean Kalita. Elle ne fut pas heureuse. Un siècle et demi n'était pas écoulé que l'édifice s'affaissait sur sa base. Jean III le fit relever sur un autre plan par l'architecte bolonais Fioravanti, que les Russes appelèrent *Aristotele*, je ne sais pourquoi. Son architecture, qui date, comme on voit, du quinzième siècle, est moitié byzantine et moitié tatare, ce qui donne à l'édifice, dont la coupe est d'ailleurs grandiose, un caractère à la fois étrange et pittoresque. Son vase est à peu près carré, avec quatre énormes piliers pour en soutenir la voûte, au-dessus

de laquelle plane une grande coupole d'or, entourée de quatre coupoles plus petites, comme une planète rayonnante qu'environnent ses satellites. Ce temple se distingue par son élévation, d'où cet air de majesté que n'avait point encore connu l'intérieur des églises russes. Tout est riche et magnifique dans cette cathédrale, où, comme je l'ai dit, se célèbre le couronnement des empereurs. L'iconostase, du plus merveilleux travail, élève jusqu'à la voûte ses cinq étages de vermeil. Ses murs sont couverts de grandes fresques à fond d'or. Les images saintes et les reliques y sont en grand nombre, et enrichies des plus étincelantes pierreries. D'abord c'est, à la droite des *portes tsariennes*, l'image du Sauveur, qu'on assure avoir été peinte par l'empereur grec Emmanuel, et qui avait appartenu, jusqu'en 1570, à Sainte-Sophie de Constantinople. Puis c'est la célèbre image de la Vierge de Vladimir, gardée dans une châsse du plus grand prix : on évalue à près de cent mille francs l'un des deux solitaires qui sont sur la tête de l'image, et à deux cent cinquante mille l'ensemble de la châsse. Cette image, pour laquelle les Russes ont une vénération profonde, a été peinte, suivant la tradition, de la main de saint Luc l'évangéliste, et fut apportée à Moscou, pour lui servir de *palladium*, en 1395, alors que Timour s'avançait contre cette ville.

Parlerai-je actuellement des vénérables reliques que l'on conserve sur un *iconostase*[1] particulier ; là, dans une châsse étincelante de pierres précieuses, est gardée la tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, dans deux autres reliquaires éclatants, un fragment de la robe de la Vierge et un clou de la vraie croix.

Les premiers pasteurs de l'Église russe ont leurs tombeaux dans cette cathédrale, ainsi que tous les métropolitains de Moscou depuis saint Pierre : ces tombeaux sont rangés le long des murailles.

L'estrade impériale, quand la cérémonie d'un couronnement

[1] L'iconostase est le maître-autel, qui, dans les églises grecques, se trouve en avant du sanctuaire.

doit avoir lieu, s'élève entre les quatre piliers, en face des portes tsariennes.

Autrefois on voyait suspendue au milieu de l'église, et descendant de sa voûte, une immense couronne d'argent massif, entourée de quarante-huit chandeliers, le tout d'une seule pièce et du poids de deux mille huit cents livres[1]. Lors du sac de Moscou, en 1812, ce magnifique lustre disparut. Il a été remplacé depuis, mais par un lustre plus modeste, quoique d'argent aussi; ce dernier ne pèse que huit cents livres[2].

A très-peu de distance de cette merveilleuse cathédrale, et la façade tournée de son côté, s'élève celle de l'*Archange-Saint-Michel*, également fondée par Jean Kalita, qui y fut inhumé en 1341, et dont la tombe commence cette longue série de sarcophages, qui, à l'exception de quelques-uns, renferment les restes de tous les grands princes et tsars moscovites, jusques et y compris celui de Jean, frère de Pierre le Grand.

Son architecture et son élévation diffèrent peu de l'architecture et de l'élévation de la précédente.

Quoique remontant au règne de Kalita, cette église fut reconstruite sous celui de Jean III, par un architecte milanais nommé Héviso, et restauré en 1772 par ordre de Catherine II. Les fresques qui en décorent les murailles et les piliers représentent le jugement dernier et les anciens tsars russes, dont les tombes dorment au pied de ces vieilles et graves figures. L'empereur Joseph vint visiter cette imposante et solennelle cathédrale. S'étant arrêté devant le tombeau de Jean le Terrible, il demanda pourquoi c'était le seul qui fût recouvert d'un drap noir. Le métropolite Platon, qui accompagnait l'auguste étranger lui répondit : — C'est parce

[1] C'est le chiffre donné par Vsévolojsky. M. Le Cointe le porte à cent treize pouds. Le poud vaut quarante livres russes, ce qui donne un total de quatre mille cinq cent vingt livres russes, ou mille sept cents kilos, en nombre rond le poud équivalant à quinze kilos.

[2] Vingt pouds.

que Jean IV est le seul tsar qui ait pris la robe monastique avant de mourir.

D'ailleurs, ici, même richesse d'iconostase, d'images saintes et de châsses dorées que dans l'église de l'Assomption. On y conserve les reliques de saint Dmitri d'Ouglitch, le dernier prince du sang de Rurik, et que Boris-Godounoff sacrifia à son ambition. Il n'avait que dix ans lorsqu'il fut assassiné au couvent d'Ouglitch, d'où sortit plus tard le premier faux Dmitri, le moine Otrépieff.

Actuellement, jetons les yeux sur le point le plus élevé du Kremlin : il est occupé par une église d'un effet élégant et coquet autant qu'original, avec ses neuf coupoles et sa toiture d'or, son escalier couvert, sa galerie claustrale, d'où l'on peut embrasser l'horizon, comme du haut d'un belvédère : c'est la cathédrale de l'Annonciation (*Blagovechtchenskoï*); elle est un peu à l'orient de celle de l'Archange-Saint-Michel et s'appuie au grand palais impérial. Elle a d'ailleurs traversé à peu près les mêmes phases que celles que nous venons de visiter. Fondée en 1399, elle fut reconstruite en 1489, sous le tsar Jean III, auquel le Kremlin doit tant de monuments, et par le même architecte milanais précédemment nommé. Plus tard, Pierre le Grand la fit réparer, et plus tard encore, l'impératrice Catherine II la fit reconstruire en entier.

Le vase de l'église, de dimension moyenne, est éclairé d'un jour doux et mystérieux qui descend de sa coupole centrale : cette lumière ainsi tamisée donne à l'intérieur de ce temple quelque chose de plus solennel et de plus recueilli. Tout d'ailleurs y est riche et précieux. Il est carrelé en agates apportées de la Grèce; ses murs sont couverts de fresques byzantines; ses reliquaires sont en or et en argent avec incrustations de pierreries; l'iconostase est en vermeil, et les images qui le décorent dans des cadres de la plus grande valeur.

« On ne doit point oublier, dit M. Le Cointe, de voir une fresque représentant l'Annonciation, peinte sur le mur extérieur de

l'église, vis-à-vis le *bel escalier* (krasnoï kriltso); un petit auvent sert à la garantir de la pluie. Cette image est remarquable par son ancienneté et par la particularité qu'elle offre, en ce que la Vierge est représentée près d'un puits. Ces sortes d'images sont très-rares, et l'on n'en connaît qu'une seule à Moscou de semblable; c'est celle qui se trouve au cimetière de la Ragojskoï. A l'observation que l'auteur des *Annales de la patrie*[1] fait sur la difficulté de faire concorder avec les Évangiles la circonstance particulière qui place la sainte Vierge près d'un puits, nous ajouterons qu'on lit dans le *Dictionnaire historique de la Bible*, par dom Calmet, à l'article NAZARETH, que Phocas, qui écrivit au douzième siècle, dit, qu'aussitôt qu'on est entré dans Nazareth, on trouve l'église de Saint-Gabriel, au-dessous de laquelle une petite voûte recouvre le puits près duquel l'ange parla d'abord à Marie. Dom Calmet ajoute que, d'après une version admise par l'Église d'Orient, l'ange parla d'abord à Marie près d'une fontaine, et ensuite dans sa maison. »

Il y aurait encore à visiter l'église du Sauveur dans les bois, *Spass na borou*, la plus ancienne de Moscou, vénérable et modeste, derrière les grands palais qui en masquent aujourd'hui les humbles coupoles. Un couvent avait été attaché à cet édifice par Jean Kalita; c'était là qu'il distribuait ses aumônes et qu'il prit à sa mort l'habit monastique, ce qui semble contredire un peu la réponse du métropolite Platon à l'empereur Joseph, à l'occasion du voile funèbre jeté sur la tombe de Jean IV. Il est vrai que le métropolite avait parlé de tsar et non pas de grand prince. Je ne m'arrêterai point à cette église, non plus qu'à une autre enclavée dans le palais des tsars, et qui s'appelle l'*église du Sauveur derrière la grille d'or;* j'aime mieux dire quelques mots du clocher d'*Ivan-Véliki*, qui s'élève non loin des cathédrales, dont il est toutefois isolé.

[1] Revue russe publiée à Saint-Pétersbourg.

Ce monument, que le Russe salue d'un signe de croix du plus loin qu'il en aperçoit le sommet, perpétue le souvenir d'une affreuse famine qui ravagea la Russie, vers l'année 1600, sous le règne de Boris-Godounoff. On distribua du pain et de l'argent aux pauvres sous la condition qu'ils aideraient aux maçons.

Il est de forme octogone, surmonté d'une grande coupole dorée au feu et en or de ducats; la croix qui dominait cette coupole fut emportée par nos armées comme trophée de victoire. L'orgueilleux trophée devait être abandonné au milieu des neiges, pendant la plus désastreuse des retraites!

Parmi les trente-trois cloches suspendues aux différents étages du clocher d'Ivan-Véliki, se trouve le célèbre beffroi de Novgorod, cette cloche démocratique, qui appela si souvent le peuple de la fière cité sur la place des délibérations publiques! Cette assertion a été le sujet de plus d'une controverse. Il importe peu, je pense, aux lecteurs de cet ouvrage d'en connaître les débats; il leur suffira de savoir que l'opinion de M. de Karamsine est à cet égard nette et péremptoire, et en fait de questions relatives à l'histoire de Russie, M. de Karamsine est une autorité dont il est permis de se contenter.

La tour d'Ivan-Véliki fut fortement entamée par la mine française de 1812, qui fit sauter l'église en l'air. Aujourd'hui tout est restauré ou reconstruit, église et tour. Les cloches d'Ivan-Véliki sont incontestablement les plus remarquables de Moscou; il y en a une qui pèse quatre mille pouds, soixante mille kilos! Cette cloche ne sonne que trois fois par an, et je doute qu'un Quasimodo ait, à ces moments-là, la fantaisie de se rouler sous son battant.

A quelques pas de l'édifice dont je parle, on peut voir, posée sur une sorte de socle en granit, la plus grosse cloche qui ait jamais existé dans le monde. Il paraît qu'elle fut fondue par ordre de l'impératrice Anne, et que dix mille pouds de métal y furent employés. A-t-elle jamais été élevé et suspendue au haut du clocher? on ne sait, bien qu'on explique par sa chute, à la suite

d'un incendie, l'immense crevasse qui y est pratiquée et par laquelle deux personnes pourraient y entrer sans s'incliner. Longtemps cette clocle demeura enfoncée dans la terre à la place même de sa chute; l'architecte français, M. de Montferrand, l'a relevée sur la base qui la soutient aujourd'hui.

L'immensité de cette cloche prouve au moins une chose, c'est que, pour la fonte des métaux, les Russes sont devenus plus habiles que leurs maîtres.

Le Kremlin a aussi ses monastères : celui de *Tchoudoff* (des Miracles), qui renferme deux églises, mais où je n'ai rien vu de particulièrement remarquable.

Le couvent de religieuses de *Vosnessénié* (de l'Ascension) qui contient aussi deux églises, dont l'une offre le bizarre et piquant assemblage du style gothique et des ornements de l'architecture grecque. Ce couvent fut bâti par la grande princesse Eudoxie, femme de Dmitri Donskoï, qui, en mourant, y prit le voile sous le nom d'Euphrosine. L'ancienne église de ce couvent, outre les restes de cette princesse, renferme aussi ceux de trente-cinq épouses de grands princes, parmi lesquelles la mère et deux femmes de Jean le Terrible.

XXVII

LE KITAI-GOROD

La place Rouge. — Les galeries du Gostinoï-dvor. — Incendie de 1812. — Le monument de Minine et Pojarsky. — Le Lobnoïé-Mesto. — Vassili-Blagennoï.

Nous quittons actuellement le Kremlin, et, prenant par une des deux portes de sa partie orientale, celle du Sauveur, *Spasskoï*, nous arrivons sur une place à l'aspect merveilleux. Ceci est encore un rêve : on est ébloui. Qu'on se figure sur l'un des côtés de cette place, vaste et régulière, la façade élevée d'une longue

rangée de galeries, ou *lignes*, suivant l'expression russe, *riadi*, qui forment le magnifique bazar dont il a déjà été question; au milieu de la place, en avant de ces galeries, un monument colossal en bronze, avec une base de granit : il regarde les murs crénelés du Kremlin, bornés d'un côté par la porte imposante que nous venons de franchir, et de l'autre, par celle de Nikolsky, d'où s'élève une flèche élégante et hardie ; à l'un des bouts de la place s'élève, sur une terrasse qui la domine, un groupe à la fois informe et harmonieux de coupoles bulbeuses, qu'on pourrait prendre d'abord pour une de ces gigantesques masses de concrétions de stalactites où, comme on a dit, la nature semble s'être appliquée à imiter l'art ; à l'autre bout, ce sont des bâtiments gothiques aux cintres étroits et aux fines cannelures.

Ceci c'est le *Kitaï-Gorod ;* cette place est la place Rouge, *Krasnaïa,* la belle place[1] ; ce monument est celui de Minine et Pojarsky: ces coupoles fantastiques, celles de Vassili-Blagennoï, ces édifices gothiques, les tribunaux ; ces longues et merveilleuses galeries, le Gostinoï-Dvor.

Nous sommes donc dans le Moscou des affaires, dans la cité industrielle et marchande, dont le commerce animé rayonne aux quatre points de l'empire. « Moscou, disait dernièrement un écrivain russe en rendant compte de l'exposition dans cette ville des produits de l'industrie; Moscou, dans le sens industriel, est le centre de la Russie ; elle sert d'entrepôt à toutes les matières brutes et non ouvrées qui y arrivent des provinces les plus éloignées ; ces matériaux transformés, en passant par les fabriques de Moscou et des villes voisines, sont exportés dans tous les coins de l'empire russe. Moscou est ainsi le point central et en même temps le point de départ du commerce et de l'industrie du pays. »

Rien de grandiose comme l'ensemble de ces vastes galeries

[1] En russe, le même mot signifie *rouge* et *beau*.

ouvertes sur cette magnifique place, serrées les unes contre les autres, élevées, vitrées comme nos grands passages, et chacune consacrée à une seule espèce de marchandise. C'est cet arrangement et cette division particulière qui leur ont fait donner le nom de *lignes :* or ces galeries, ou plutôt ces *lignes,* portent le nom des marchandises auxquelles elles sont spécialement consacrées ; c'est ainsi qu'il y a la ligne des *fruits,* celle du *tabac,* de la *coutellerie,* celles des *bottes* et des *souliers,* celle des *bouilloires*[1], des *toiles,* des *bonnets,* des *galons,* des *toiles peintes,* des *pelleteries,* des *coutils,* des *chiffons,* de l'*orfévrerie,* des *dentelles,* des *chandelles,* de la *vaisselle,* etc.

D'ailleurs le Gostinoï-Dvor occupant un vaste espace, toutes ses galeries ne sauraient s'ouvrir sur la place Rouge ; il y en a donc un bon nombre qui se trouvent entre les rues, car le Kitaï-Gorod, véritable cité, est coupé de rues[2], comme il est semé d'édifices, de monuments, d'églises, de monastères.

Si ce théâtre de l'industrie moscovite est grand dans son ensemble, il n'en est pas moins pittoresque dans ses détails. Le mouvement y est incessant. Les acheteurs, les flâneurs, les curieux, les oisifs y abondent ; ceux-ci vaguent au hasard dans les profondeurs des galeries, comme le loup de la fable, « qui cherchait aventure ; » tandis que ceux-ci ne songent qu'à leurs affaires : ce sont ensuite des rendez-vous, des rencontres prévues, des scènes populaires, mille accidents piquants et variés ; et au milieu de ce mouvement, de ce bruit, de ce va-et-vient perpétuel, les marchands, debout sur le seuil de leurs boutiques, graves avec leur barbe flottante et leurs longs kaftans, qui font rêver des bazars de Bagdad et de Bassora, sont là, guettant les acheteurs et offrant leurs marchandises aux passants. Mais malheur à

[1] La bouilloire (*somavar*) joue un grand rôle dans les ménages russes.

[2] Il contient quatre grandes rues et seize de traverse. Vingt-sept de ces galeries se trouvent entre la Nikolsky et l'Ilinka, deux rues des quatre grandes. Le nombre des boutiques dépasse six mille.

l'étranger peu au courant des us et coutumes du lieu, et qui, sur la foi des protestations obséquieuses du marchand moscovite, accepterait, sans en débattre le prix, l'objet de sa convoitise : à coup sûr, il le payerait au moins le double de sa valeur. J'ai raconté à ce sujet la vente de certaine robe de chambre. Il est vrai, le marchand était un Tatar; mais à cet endroit, le Russe vaut un Tatar; ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de traiter les affaires avec cette bonne foi patriarcale des anciens jours, que les raffinements de notre civilisation moderne ont depuis longtemps chassée d'au milieu de nous. Ainsi, si je n'ai pas été induit en erreur, il n'est pas rare de voir encore dans les grandes foires de l'empire, à Nijni-Novgorod, par exemple, deux marchands faire entre eux des transactions pour des sommes considérables, sans autre garantie que leur parole. Les marchandises sont livrées, l'acheteur les emporte, sous la simple promesse de venir en acquitter le prix l'année suivante à la même foire : promesse qui est toujours religieusement exécutée. Il est à remarquer que, dans ces sortes d'affaires, il s'agit ordinairement de sommes considérables : cent et deux cent mille francs. M. Solohoup, dans son spirituel roman de *la Tarantasse*, a mis en scène un marchand qui dépose entre les mains d'un autre marchand, qu'il ne connaît pas, une somme d'argent avec la simple prière de la remettre à une adresse qui se trouve sur son chemin. Pour moi, j'admire de pareils traits, mais je n'en suis pas moins d'avis que dans les transactions commerciales, une bonne garantie vaut une bonne promesse.

Quand on considère ce vaste bazar moscovite, on se surprend à admirer l'héroïsme de l'incendie de 1812, car ce fut dans les galeries mêmes du Gostinoï-Dvor que le feu éclata, le jour même où Napoléon établit son quartier-général au Kremlin[1]. « ..... Les différents quartiers de la ville s'allumaient, brûlaient et dispa-

[1] Le mardi 15 septembre 1812.

raissaient à la fois. Quelques piliers de pierres calcinées et noircies indiquaient les endroits où il y avait eu des maisons. Le silence de la terreur n'était interrompu que par un rugissement semblable à celui des vagues d'une mer agitée ; il était produit par le vent, qui, poussant avec force ce torrent de feu, semblait se hâter d'étendre la destruction. De temps à autre, des édifices entiers s'écroulaient avec fracas. De quelque côté qu'on tournât la vue, on voyait des ruines fumantes ou des flammes. On entendait le tintement lugubre d'une cloche, et l'on supposa que c'était le signal que se donnaient les incendiaires. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible, et malgré la vigilance des sentinelles françaises dont on entourait les maisons... »

« ... Quoique la ville fût en grande partie construite en bois, il fallut plusieurs jours d'un incendie général pour la consumer. A la fin, il resta dans beaucoup de quartiers si peu de traces d'habitations, qu'on avait de la peine à reconnaître les rues. Des cadavres humains à demi consumés, des chevaux morts, des vaches, des chiens calcinés gisaient au milieu des ruines [1]. »

Puisque je parle de ce terrible incendie, encore quelques détails :

« Ce fut dans la nuit du 23 octobre, lorsque l'armée eut évacué la ville (les décombres de la ville plutôt), que les Français firent jouer sous le Kreml [2] des mines dont les horribles dégâts n'ont été réparés que dans ces derniers temps, avant 1834. La nuit était sombre. A minuit le feu prit à l'arsenal du Kremlin, et l'on entendit la première explosion qui, à de courts intervalles, fut suivie de six autres. Rien n'était plus terrible ; les pierres de taille furent lancées à cinq cents pas. Dans les environs, les portes furent enfoncées et les fenêtres brisées. Il ne resta pas un seul carreau de vitre, et les débris du verre furent incrustés dans les

[1] *Histoire de la destruction de Moscou en* 1812.

[2] J'ai toujours écrit *Kremlin* pour me conformer à une orthographe consacrée en France, bien qu'effectivement on doive dire *Kreml*.

murailles circonvoisines; les pierres volaient au milieu des chambres; les hommes étaient terrassés par la frayeur; d'autres furent enlevés de leurs lits. Plusieurs maisons furent ébranlées et leurs murailles se fendirent; mais il n'y en eut aucune qui s'écroulât, parce que le petit nombre d'édifices qui, dans ce quartier, avaient été soustraits à l'incendie, se trouvaient assez éloignés du Kremlin. Les tours et une partie des murailles furent renversées; et le tout n'aurait présenté qu'un monceau de ruines, si ces vieilles constructions tatares n'avaient pas résisté à l'énergie de la poudre à canon [1]. »

Il faut le dire, il est peu de pays où les désastres soient aussi vite réparés qu'en Russie; et celui-ci, produit par le patriotisme, trouva le patriotisme prompt à en faire disparaître les traces. Les souscriptions s'organisèrent sur une vaste échelle : il s'agissait de faire sortir *Moscou-la-Sainte* de ses cendres, la ville vénérée, le berceau de la puissance russe; les sacrifices furent à l'ordre du jour, et le gouvernement aidant, de cette immense destruction de l'antique ville des tsars surgit bientôt une ville nouvelle, ou, pour être plus exact, la même ville sortit de ses décombres fumants plus belle, plus élégante, plus gracieuse, et toujours avec son vieux Kremlin, ses vieux édifices auxquels le feu et la mine avaient fait de si profondes blessures, aujourd'hui, dès longtemps cicatrisées.

Le monument de *Minine et Pojarski* s'élève au milieu de la place Rouge, entre le Kremlin, qu'il regarde, et le Gostinoï-Dvor, en avant duquel il se trouve, monument héroïque de gloire et de patriotisme, placé au centre de la ville industrielle, au centre de la ville marchande et bourgeoise. On peut s'en étonner au premier instant, mais l'étonnement cesse lorsqu'on vient à penser que l'un de ces deux hommes, auxquels la Russie a voué ce bronze, était un simple bourgeois, un marchand, un boucher; et que s'il fallait mesurer la part de gloire et d'honneur que chacun

[1] *Histoire de la destruction de Moscou en* 1812.

d'eux a droit de revendiquer dans le grand événement qu'ils rappellent, la plus grande serait sans contredit celle du bourgeois. — On sait qu'à la suite des guerres civiles qu'avait entraînées l'usurpation de Boris-Godounoff et les apparitions des faux Dmitri, Moscou était tombée aux mains des Polonais qui y régnaient en maîtres. — Le pays divisé, vaincu et sans force, s'affaissait et ne songeait plus à la délivrance. Il fallait pour cela une armée et un chef; mais il fallait surtout l'homme qui pût créer l'armée et lui donner ce chef : cet homme fut Minine, ce boucher de Nijni-Novgorod. Il s'adressa au patriotisme de ses concitoyens et le réveilla. L'armée fut levée; puis il s'adressa au prince Pojarsky, et lui dit : « Prends-en le commandement et chasse les Polonais. » Le prince Pojarsky chassa les Polonais (1610). Le groupe en bronze qui représente les deux héros est de grandeur colossale; la composition en est simple, mais expressive. Le prince est assis, vêtu à l'antique, armé de son épée et la main gauche appuyée sur son bouclier. Minine est debout, la main posée sur le fer du prince; son bras droit est levé; on voit qu'il invoque son secours et le somme de voler au salut de la patrie. Cette statue est pleine de vie, elle est animée, elle respire; elle est l'âme du groupe, l'idée tout entière du monument. Et en ceci, le statuaire, M. Martoss, a réellement saisi le côté héroïque de son sujet, et l'a reproduit avec un talent de premier ordre.

Les bas-reliefs du piédestal sont relatifs au même fait, dont ils reproduisent divers détails. L'inscription est simple : « Au bourgeois Minine et au prince Pojarski, la Russie reconnaissante; l'an 1818. » Cette inscription est en russe.

Sur la même place, on aperçoit une sorte de tribune entourée d'un mur circulaire et dont l'origine et l'usage sont assez controversés. Cela s'appelle le *Lobnoïé-Mesto*. La traduction de ce mot, s'il faut en croire M. Le Cointe, est Capitole, et d'après une tradition populaire on l'aurait appelé de ce nom, parce que, dans une fouille, on aurait trouvé en cet endroit des crânes humains (*lob*

signifie front), ce qui n'a rien de fort extraordinaire si l'on songe aux nombreux et terribles combats qui se sont livrés sous les murs du Kremlin.

Quant à l'objet primitif du *Lobnoïé-Mesto*, on n'en sait trop rien. Suivant les uns, c'était un lieu d'exécution. Lobnoïé veut dire aussi — de supplice; — suivant les autres, c'aurait été une tribune aux harangues, à l'usage des anciens tsars; suivant les autres encore, il aurait servi de reposoir à une procession solennelle.

Le Kitaï-Gorod qui, avec le Kremlin, forme le *Gorod* proprement dit (la ville), le premier des dix-sept arrondissements de Moscou, est une véritable cité, ainsi que j'ai dit, dans laquelle toutefois nous resterons peu. Mais je ne saurais quitter la place Rouge sans m'arrêter un instant devant l'édifice le plus merveilleusement bizarre qu'il soit possible d'imaginer : c'est la cathédrale de *Vassili-Blagennoï* [1] (de Saint-Basile).

Cette cathédrale fut fondée par Jean le Terrible en commémoration de la prise de Kazan, et pour rendre grâce à Dieu de cette conquête, qui complétait la délivrance de la Russie. Une tradition raconte que ce terrible tsar trouva ce monument si admirable qu'il fit crever les yeux à l'architecte, afin qu'il ne pût en élever de semblables ailleurs. En voici une autre. Le tsar fit venir l'artiste et lui ordonna de lui faire le plus bel édifice qu'il lui serait possible. Lorsque l'ouvrage fut terminé, il en parut fort satisfait, et en récompensa grandement l'auteur, puis il lui adressa cette question : « Pourrais-tu me faire quelque chose de mieux? » Et sur la réponse affirmative de l'architecte, il lui fit trancher la tête.

J'ai dit que cette cathédrale est l'édifice le plus merveilleusement bizarre qu'on puisse imaginer. En effet, n'y cherchez aucune symétrie : ses tours et ses coupoles, grandes et petites, n'obéissent

[1] La Protection de la sainte Vierge (*Pokrofskoï*). Elle a été aussi désignée sous le nom de la *Sainte-Trinité*, et aussi sous celui de *Jérusalem*. Ceci s'explique : cette église en renferme plusieurs. Ce sont plutôt des chapelles voûtées, basses et communiquant entre elles, ayant chacune leur nom particulier.

à aucune règle, pas une ne ressemble à l'autre; c'est une bigarrure étrange, quelque chose de fantastique. L'imagination de l'artiste qui a créé cela devait être singulièrement puissante, indépendante et sauvage; et cependant tout cela pris dans son ensemble se coordonne et offre un aspect plein d'harmonie; revenez aux détails, tout se désorganise et vous tombez dans le fantastique. Toutes ces coupoles de forme, de coupe, d'ornements différents, sont peintes de vives couleurs tout aussi variées; du milieu de leur groupe colossal s'élance une flèche pyramidale surchargée d'ornements de détails et terminée par une boule à pointe qui est pour ces sortes d'édifices une forme consacrée. Tout dans le reste du bâtiment répond à cette irrégularité, à cette incohérence de composition qu'on serait tenté d'appeler barbare si l'art n'y avait pas été répandu avec une si grande profusion. On a dit qu'un Anglais fit tout exprès le voyage de Saint-Pétersbourg pour voir la grille du Jardin d'Été : j'eusse beaucoup mieux compris qu'il eût fait le voyage de Moscou pour voir l'édifice de Vassili-Blagennoï[1].

XXVIII

INVASION DE 1812.

J'ai été naturellement amené à dire quelques mots du grand incendie patriotique de Moscou ; c'est peut-être le cas d'en ajouter quelques-uns sur l'invasion qui y donna lieu ; non point que je prétende venir juger sans mission cette grande aventure militaire déjà tant de fois jugée; je ne veux que faire ressortir à cette occasion quelques traits peut-être encore ignorés du caractère russe.

[1] Il y a encore au Kitaï-Gorod la cathédrale de la Vierge de Kazan, dix-huit autres églises et quatre monastères.



[illegible]

Il est évident qu'envisagée d'une certaine hauteur, la campagne française de 1812 en Russie a laissé autre chose après elle que des mouvements stratégiques ou des plans de bataille à discuter ; il y a ici quelque chose de plus important, un fait social à constater.

Cet événement eut pour premier résultat de réveiller dans le cœur et la conscience moscovites toute la force du sentiment national, élevé à sa plus haute puissance. La nouvelle que l'armée française avait passé le Niémen et s'apprêtait à entrer en Russie fut comme une étincelle électrique, qui fit vibrer toutes les poitrines russes. Les écrivains prirent la plume, quelques-uns même la quittèrent pour l'épée ; les poëtes s'armèrent de la lyre, les prêtres de la parole sainte. L'enthousiasme gagna tous les cœurs. Les dons à la patrie affluèrent de tous côtés ; des partis de volontaires et des corps francs furent organisés ; le brave Davidoff en prit le commandement.

Le manifeste de l'empereur à son armée parut ; il fut digne et modéré : « Guerriers, disait le tsar à ses soldats, vous défendrez la religion, la patrie, la liberté. Je serai avec vous ; Dieu est contre l'oppresseur. » Pas d'injures, d'oiseuses déclamations, de phrases inutiles. Ces grands mots de religion, de patrie, de liberté suffisaient. Le tsar savait qu'ils seraient compris de la nation, car dans cette grave et solennelle circonstance, la nation tout entière se fit armée.

On sait comment, Scythes modernes, les Russes s'enfoncèrent dans leurs plaines, laissant derrière eux l'incendie et le désert, bien sûrs de l'inévitable désastre dont l'hiver moscovite, qu'avait trop oublié l'aventureux vainqueur, ne tarderait pas à donner le signal. Ce désastre, à jamais déplorable, se consomma au milieu des plus terribles péripéties. Çà et là, un farouche fanatisme se plaisait à torturer des héros vaincus par le froid et la faim ; mais je suis heureux de convenir que ce fanatisme aveugle, excité par des pamphlets que la circonstance pouvait expliquer, fut loin

d'être général. Les Russes, — je parle du peuple, — ont le sens naturel droit et honnête. Ils ne tardèrent pas à voir qu'ils avaient affaire à de braves soldats et non à des brigands. Le nom de Napoléon était parvenu jusqu'à eux avec tout le prestige de la gloire ; et l'armée de ce grand capitaine, qui, en définitive, avait rétabli la religion en France, ne pouvait pas être l'ennemie de la religion, comme quelques fanatiques s'efforçaient de la lui représenter.

Quels étaient, d'un autre côté, ces chefs, ces officiers opposés à nos soldats ? Des hommes qui parlaient leur langue, dont plusieurs avaient été élevés par des Français, qui dès longtemps avaient appris à estimer la France. Aussi la terre russe était-elle à peine délivrée de nos armées, que tout ressentiment contre nous s'éteignit, et l'on put même voir plus d'un acte de généreuse humanité exercé par des soldats russes envers nos malheureux compatriotes.

Des enfants avaient été abandonnés dans la rapidité de cette fatale retraite; ils furent recueillis par des Russes, conduits à Moscou, élevés aux frais de leurs protecteurs, et enfin placés, patronnés, poussés dans le monde où ils trouvèrent honneurs et fortune.

On a vu dans la haute société de Saint-Pétersbourg une jeune et charmante Française, qu'une grande dame avait fait élever avec ses filles, et qu'elle dota richement. C'était une enfant recueillie en 1812 par un colonel, qui la trouva dans une tente française pillée par les Cosaques, et qu'il eut soin de faire soigner par ses gens. Il la conduisit plus tard à Saint-Pétersbourg, la donnant à sa femme comme un dépôt qu'il tenait de Dieu. Celle-ci aurait pu en faire une servante ; elle en fit la compagne de ses filles, et, comme l'enfant n'avait pas de nom connu, on la baptisa de celui de notre capitale ; ce fut mademoiselle Paris.

Plus d'un paysan, dans son isba, pansa, soigna et nourrit de pauvres soldats français abandonnés, blessés, presque morts de

besoin dans ces tristes champs de neige qu'ils avaient rougis de leur sang.

Les prisonniers étaient également traités avec humanité par les chefs chargés de les conduire dans l'intérieur de l'empire; il y en eut du moins qui firent preuve à leur égard des meilleurs sentiments. Je citerai le colonel M..., qui eut l'ingénieuse idée de mettre en réquisition toutes les touloupes[1] d'un village, et d'en faire vêtir les malheureux Français mourant de froid. Arrivés au village suivant, une nouvelle réquisition lui permit de remplacer par de nouvelles touloupes les premières, qu'il renvoya à leurs propriétaires, et ainsi jusqu'au terme de leur voyage, les prisonniers furent couverts de vêtements fourrés.

Plus tard, à leur tour, les armées russes vinrent en France, et de nouveau se trouvèrent en présence de notre nation; mais ici c'était le peuple des campagnes, le laboureur, l'industriel, l'artisan. Rentré chez lui et rendu aux loisirs de la caserne ou même à la vie de l'isba, le soldat moscovite entretenait ses amis de cet excellent peuple français si franc, si gai, si bienveillant, et au milieu duquel l'étranger « trouve de si bons compagnons et de si parfaites choses[2] ! » Et puis que de merveilles racontées de Paris, cette ville des merveilles ! Quels longs récits, l'hiver, où la vérité, sous la parole poétique et passionnée du narrateur, se parait du prestige du conte oriental ; où les faits les plus simples prenaient, en passant par l'imagination de ces peuples naïfs et jeunes, des formes et des couleurs fantastiques !

Ces souvenirs, que le soldat russe a gardés de nous, se sont popularisés dans le pays, qui a conçu une grande idée de notre nation.

C'est ainsi que cette guerre d'invasion, que cette campagne durant laquelle la civilisation française alla échouer avec son génie

[1] Vêtement en peau de mouton, la laine en dedans.

[2] J'ai entendu prononcer cette phrase par un invalide russe qui avait fait la campagne de Paris.

militaire, son aventureux César, sa science et son courage dans les plaines glacées de la vieille Moscovie, eut pour résultat immédiat de réveiller l'idée nationale au sein des populations russes et de les familiariser avec le nom français; elles apprirent à l'estimer, et établirent depuis une grande différence entre ce nom et celui de telle autre nation qu'elles connaissaient depuis plus longtemps[1].

Qu'on ne l'oublie point : on a souvent reproché à nos soldats la présomption et la vanité; on leur a reproché certains excès qui les rendaient odieux aux Espagnols. Peut-être la jalousie ibérienne a-t-elle eu quelque raison de leur en vouloir; mais il faut faire la part des temps, des lieux et des circonstances : en Russie, par exemple, les Français n'eurent que le temps d'être braves et malheureux.

Faut-il ajouter que les Français ont toujours su reconnaître et apprécier la bravoure de leurs adversaires, et que, sous ce rapport, les Russes purent s'assurer, en France, que pleine justice leur était rendue? Et puis, parfaitement étrangers à tous les préjugés de rangs et de castes, nos soldats n'avaient fait peser aucun mépris sur la classe des paysans, dans lesquels ils ne voyaient que d'honorables laboureurs.

Il résulte de ce qui précède que cette guerre de 1812, portée au sein de la Russie, et les suites qui furent les effets naturels de notre désastreuse retraite, eurent pour ce pays une conséquence éminemment sociale. D'abord elles lui révélèrent toute la puissance de sa force et de son unité nationale, et jetèrent ensuite parmi le peuple quelques reflets de cette civilisation française dont le principe vivant a la merveilleuse faculté de s'assimiler à toutes les mœurs et à toutes les nationalités.

[1] Les Allemands.

XXIX

LE PEUPLE RUSSE.

Courage et abnégation. Basile-Mânine.

Ce serait une étude pleine d'intérêt que celle qui aurait pour objet le peuple russe proprement dit, le peuple de la terre, le paysan, et par suite l'ouvrier et l'artisan, lequel ne cesse en quelque sorte pas d'être paysan; ce qui est si vrai qu'une dénomination commune les englobe tous dans la même classe : on les appelle du nom générique de *moujiks*. Ces hommes d'une sobriété exemplaire, pleins de résignation et de patience, sont aussi doués d'une rare énergie, et, quand il le faut, d'un courage à toute épreuve; ils ont aussi le sentiment de la générosité, qu'ils poussent jusqu'à l'héroïsme le plus téméraire. Sans doute, le paysan russe qui se voue à l'industrie ne saurait être cité comme un exemple de probité austère; mais je ne pense pas qu'il diffère beaucoup en ceci de celui des autres pays. Il trompe ses chalands le plus qu'il peut; c'est à eux de se tenir sur leurs gardes. Je parle ici de la classe en général : son dévouement et son abnégation sont souvent merveilleux, surtout si une idée religieuse, un sentiment chrétien en est le mobile. Je me contenterai de citer ici un trait récent; il est relatif à l'incendie du grand théâtre de Moscou.

Basile Gavriloff Mânine était un paysan des domaines de l'empire, d'un village du gouvernement de Vladimir. D'abord il avait fait le métier de couvreur; il retourna ensuite aux travaux agricoles, pour embrasser plus tard la profession de chaudronnier, ce qui l'obligea d'abandonner de nouveau son village. L'an dernier, il y était retourné pour visiter sa famille, et dans les premiers jours du mois de mars de cette année (1853), il fit ses dispositions pour regagner Saint-Pétersbourg. Arrivé à Moscou avec une dizaine de ses camarades, il fut forcé d'y passer la nuit, n'ayant pu

se rendre à temps à la station du chemin de fer. Il se trouvait à Moscou le 11 mars.

Les villageois sont curieux, dit Mânine lui-même, et je n'avais jamais vu Moscou. Nous allâmes donc admirer les curiosités de la *Ville aux pierres blanches* (BIÈLOKAMENNAÏA), nom familier que le peuple donne à l'ancienne capitale de l'empire. Nous entrâmes dans la cathédrale de l'Assomption et baisâmes les saintes reliques; nous montâmes au haut du clocher d'Ivan-Véliky, et nous nous rendîmes ensuite au marché des oiseaux. Là on nous dit qu'un incendie venait d'être signalé : le grand théâtre brûlait. Il était près de midi. Nous allâmes voir l'incendie. »

Mânine arriva sur le lieu du sinistre au moment où le feu était dans sa plus grande intensité. Le théâtre brûlait à l'intérieur, et les flammes, qui s'étaient rapidement propagées dans toutes les parties de l'édifice, s'élançaient des combles et des fenêtres.

Au moment où le feu s'était déclaré, trois ouvriers du théâtre avaient en toute hâte gagné le toit, qu'ils parcoururent longtemps en désespérés, sans trouver de moyen de salut, entourés qu'ils étaient de tous côtés par les flammes. Deux de ces infortunés, dans un moment de désespoir, se précipitèrent du haut du bâtiment et furent brisés sur le pavé. Le troisième était demeuré sur le toit, où, étouffé par la fumée, poursuivi par les flammes, il faisait entendre des plaintes déchirantes.

Mais tout secours était impossible. Il n'y avait pas d'échelle qui pût atteindre à la toiture d'un édifice aussi élevé, et la perte du malheureux paraissait inévitable.

Mânine, son frère et ses camarades considéraient ce terrible spectacle.

« Je me taisais, dit Mânine, mais le cœur me battait dans la poitrine et semblait me demander comment on pourrait aller secourir cette âme chrétienne.

« Camarades, s'écrie tout à coup le brave paysan, attendez-moi ici; j'irai et je sauverai cet homme! »

Ses camarades le regardèrent d'abord avec surprise.

— Que Dieu t'accompagne, dirent-ils enfin. Tu vas faire une bonne action.

Sans perdre de temps, Mânine s'approche des autorités présentes, et sollicite l'autorisation d'aller sauver l'homme en danger de mort, autorisation qui lui est aussitôt accordée. Alors il ôte sa pelisse[1] et son bonnet, qu'il confie à un sergent de ville, et en simple chemise, accompagné de son frère et muni d'une corde, il s'élance vers une échelle dressée contre la muraille, mais qui était loin d'atteindre jusqu'au sommet de l'édifice.

Après avoir fait religieusement le signe de la croix, il se mit bravement à monter; arrivé à son extrémité, il serre sa corde autour de sa ceinture, fait un nouveau signe de croix, s'accroche à un tuyau de gouttière et continue son ascension, dès ce moment horriblement périlleuse.

En bas, la foule haletante suivait avec angoisse les mouvements de l'intrépide paysan. Au-dessus de lui, la flamme courait de place en place, léchant, mordant, dévorant tout; on entendait le fracas des chevrons qui éclataient, s'abîmaient, et, au milieu de ces sinistres retentissements, les gémissements du malheureux ouvrier en détresse.

Mânine continuait son aventureuse ascension le long de la gouttière.

« Il faisait froid, dit-il ensuite, il y avait du vent, et pourtant je ne sentais rien; depuis le moment où je formai la résolution de sauver une âme chrétienne, mon cœur avait pris feu et j'étais comme dans une fournaise. »

Ses mains brûlantes adhèrent au fer glacé de la gouttière, mais il monte toujours.

« Le tuyau craquait, dit-il; il n'était pas des plus solides, ce cher tuyau; mais il paraît que la volonté de Dieu était pour moi,

[1] Sa touloupe.

et j'arrivai à la corniche; là, heureusement, la difficulté était moins grande, je pus me tenir de pied ferme. »

Son frère, qui était resté sur l'échelle, lui fait passer, grâce à la corde dont Mânine lui jette un bout, un croc au moyen duquel ce dernier passe à son tour la corde au malheureux que le feu entourait, et lui recommande de l'attacher à n'importe quoi, mais solidement. Celui-ci la fixe à un piton du toit du péristyle. Mânine la double pour plus de sûreté, lui crie de se laisser glisser doucement, en se retenant des mains à la corde et des genoux au tuyau de gouttière, et lui donne l'exemple en descendant lui-même en avant.

On voit, par ces détails, que le brave moujik, au milieu de la noble émotion qui l'agitait, avait conservé toute sa présence d'esprit.

Au moment où Mânine redescendait l'échelle et que celui qu'il venait de sauver se laissait glisser le long de la gouttière, la foule, par un mouvement unanime, se découvrit la tête comme un seul homme et fit le signe de la croix.

Ce trait me paraît caractéristique.

J'ajoute quelques détails.

« A peine fus-je descendu de l'échelle, raconte Mânine, qu'un seigneur en manteau et en casque, — je ne sais qui c'était, — s'approcha de moi et me donna vingt-cinq roubles d'argent (cent francs). »

Un grand nombre de spectateurs entourèrent à l'envi le brave homme, et chacun le força d'accepter son offrande. — Merci, lui criait-on de toutes parts; tu es un brave et déterminé gaillard! Que Dieu t'accorde la santé!

— Et qu'est devenu le malheureux qui était sur le toit? demanda-t-on à Mânine.

— Je l'ignore, répondit-il simplement, ce n'est plus mon affaire; grâce à Dieu, il est sauvé. « Un monsieur, un aide de camp, s'approcha de moi, me donna un billet et me fit conduire en traî-

neau dans une chancellerie, où l'on écrivit tout ce qui s'était passé. »

Cependant Mânine ne s'inquiétait que d'une chose, c'était du départ du train du chemin de fer, qu'il craignait de manquer. A trois heures il était à la gare et montait en wagon, et le lendemain il arrivait à Saint-Pétersbourg, où il était venu visiter une parente.

Mais le trait d'admirable dévouement et de courage inouï de ce brave homme était arrivé à l'empereur, qui le fit mander.

Il est inutile de dire avec quel sentiment de crainte respectueuse et de bonheur profond le paysan Mânine se présenta devant son souverain, qui le reçut dans son cabinet, et lui adressa la parole en ces termes :

— Je te remercie de ta bonne action. Embrasse-moi, et me raconte comment Dieu t'a secondé.

Mânine raconte le fait avec simplicité, et l'empereur, après l'avoir écouté avec bienveillance, lui dit :

— Va, maintenant, que Dieu soit avec toi; si jamais tu as besoin de quelque chose, viens directement à moi, je te recevrai toujours.

Je ne parle pas de la médaille de sauvetage dont l'empereur décora Mânine ni de la gratification pécuniaire qu'il lui fit remettre.

XXXI

Fêtes du grand monde. — Progrès dans les classes intermédiaires. — Les deux soirées.

A Paris, une fête se prépare pour ainsi dire à huis clos. Pendant quinze jours, les jardiniers fleuristes et les tapissiers font merveille : vestibule, escaliers, salons, tout se décore, tout se remplit de verdure et de fleurs ; les gens de la maison admirent, mais les passants ne se doutent de rien.

Il n'en est pas de même en Russie, et principalement à Moscou. Pas de fête ici dont les préparatifs ne s'annoncent d'avance aux voisins et aux curieux de la rue. Si, comme à Paris, les décorateurs déploient à l'intérieur tous les miracles de leur art, les travaux ne demeurent point limités à la porte d'entrée, ils la franchissent et vont jusque sur le palier extérieur montrer aux yeux des passants les apprêts de la fête. En effet, prévoyants et hospitaliers dès les abords de leur demeure, les nobles hôtes veulent épargner à leurs belles invitées le contact de l'air glacé du soir; c'est pourquoi ils font construire devant leurs portes, et sur toute la largeur du trottoir, des sortes de tambours ou de tentes, closes et tapissées chaudement, qui reçoivent les élégantes danseuses dès leur descente de voiture.

Quant aux bals en eux-mêmes, un peu plus, un peu moins, ils sont tous riches et brillants : des toilettes luxueuses, des diamants comme si on était à Golconde, de charmantes jeunes femmes, force éperons avec étincellement de plaques, de croix, de cordons, d'aiguillettes, et dans les salons voisins, les tables de whist alignées, autour desquelles les grands personnages, conseillers privés et secrétaires d'État, sénateurs et généraux, sont gravement occupés à compter leurs levées.

Je ne dirai rien de l'abondance, de la profusion des rafraîchissements : le souper répond à la magnificence du reste. Depuis la mayonnaise de Sterlet jusqu'au gibier délicat et truffé, depuis le xérès jusqu'à l'aï et au vin de Chypre, rien n'y manque.

Au risque de répéter ce que j'ai dit plus haut, je parlerai encore de la danse qui précède le souper, si charmante, si gracieusement paresseuse, si capricieuse et mignarde, de la mazourka. C'est la danse des préférences remarquées, des petits secrets murmurés à l'oreille, des naissantes inclinations, des émois mystérieux, des troubles mal cachés, des rêves épanouis; ce sont des battements de cœur étouffés, des rougeurs subites au front, quelquefois des dépits mal déguisés, des gants froissés, des éperons heurtés ; que

sais-je, moi? la mazourka est un drame en plein salon, aux mille péripéties, aux mille accidents imperceptibles, mais variés et pleins de passion, et qui donne presque toujours naissance, à la fin de l'hiver, à quelque union charmante et romanesque.

Je parle ici des fêtes du grand monde, des fêtes titrées et empanachées, un peu les mêmes partout, sauf les nuances locales; sauf la mazourka dont je viens de parler; sauf l'armée de laquais, l'armée de valets de chambre, d'huissiers, de domestiques de toute sorte qui veillent au service des nombreux invités[1]; sauf les fleuves de diamants et de pierres précieuses; sauf les épaulettes scintillantes, les uniformes rutilants; sauf une foule de ces choses caractéristiques qui tiennent au pays, et que par conséquent on ne trouve pas ailleurs.

Mais ces réunions du grand monde sont loin de constituer toutes les fêtes de Moscou, et ne sont peut-être ni les plus gaies ni les plus animées. Il y en a d'autres, et celles-ci appartiennent à un monde éloigné du premier, mais dont il tend chaque jour à se rapprocher par les progrès du bon goût, de l'élégance et du luxe. Il sera peut-être curieux de donner ici une idée de ces progrès accomplis dans l'espace de quelques années.

J'étais à Moscou en 1836. J'y avais fait, entre autres, la connaissance d'un jeune officier doux et bon de caractère, pas trop spirituel, mais point sot, parlant la langue de Noël et Chapsal avec plaisir, quoique sans purisme, et, comme la plupart des jeunes Russes de sa classe, prenant tous les Français pour des Parisiens, fussent-ils directement arrivés de Carcassonne ou de Pézenas.

Mon jeune homme vint un matin m'inviter à une soirée que ses parents donnaient à quelques jours de là.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à trouver sa demeure. Figurez-vous une maison perdue au fond de la Tverskaïa[2], derrière

[1] Il est rare qu'il y ait à ces fêtes moins de quatre à cinq cents invités.

[2] Arrondissement de la Tverskaïa, dans le Biéloï-Gorod.

je ne sais quelle caserne muette et triste comme une église. J'y employai une heure et la découvris enfin dans un enfoncement entouré d'une ombre épaisse. Singulière physionomie pour une maison où l'on danse, pensai-je. J'entrai. Dans l'escalier, deux pauvres chandelles pleuraient sous leurs chapeaux carbonisés. L'étroite antichambre était littéralement encombrée de valets de toutes tournures et de toutes livrées. Ils étaient étendus pêle-mêle sur les bancs, sur les chaises, sur le plancher, et se servaient des pelisses de leurs maîtres en guise de matelas. La porte du salon était doublée d'une sorte de paravent en calicot bleu, derrière lequel dix musiciens militaires formaient un assez bon orchestre. Une porte de dégagement, non loin de celle-ci, servait à pénétrer dans le salon.

J'en eus à peine franchi le seuil que mon jeune ami vint à moi et me présenta à son père. C'était un homme jeune encore, de physionomie vulgaire, mais excellente; il portait le vieil uniforme de je ne sais quel ministère [1], et avait le cou enrubané de deux croix. Il ne parlait que le russe. Sa femme, encore fort belle, couverte de valenciennes et de diamants, me fit l'accueil le plus souriant. Je fus ensuite présenté à la fille de la maison, jeune enfant de quatorze à quinze ans, brune, vive, jolie au possible, et qui parut fort étonnée de voir un étranger. Elle était rayonnante. C'était pour elle que se donnait la soirée.

Quant au salon, l'aspect en était austère et sordide. Les murs nus et crus laissaient voir une maigre couche de badigeon fané, qui avait pu être jaune. Seulement, à l'endroit le plus apparent de la pièce, était suspendu un portrait de vieillard à barbe blanche, aux cheveux ronds, et vêtu d'un kaftan bleu. Cette barbe, ces cheveux ronds, ce kaftan désignaient un marchand. C'était l'aïeul de la famille. J'estimai celle-ci pour l'exhibition de ce vénérable portrait.

[1] Tous les employés de l'administration publique portent le vieil uniforme, qui consiste en un habit de forme ordinaire de la couleur du grand uniforme, avec collet de velours et boutons d'ordonnance.

Tout autour de la salle se déroulait une plantureuse guirlande de jeunes filles à la figure calme, fraîche, rose et blanche. C'était l'uniforme commun, — les joues roses et blanches, les robes blanches ou roses, — rien de plus, rien de moins; dans les cheveux, des fleurs mi-partie roses et blanches. Le luxe des camélias n'était pas encore sorti des hautes sphères. Au milieu de la pièce se tenait le groupe des danseurs, officiers et tchinovniks, tchinovniks[1] et officiers. D'ailleurs, nul autre bruit que la voix retentissante de l'orchestre; et quand celui-ci se taisait, on n'entendait que la susurration timide et mystérieuse qui s'échappait de toutes ces jeunes bouches féminines.

Un grand plateau parut; il était porté par une femme ayant la tête étroitement serrée dans un mouchoir de soie unie, et la taille fixée sous le cou. Au milieu du plateau s'épanouissait un vaste compotier, où dormait un océan de confitures de ménage, avec une seule cuiller; tout autour, une infinité de petites pommes. J'observais. La servante s'approcha du cercle blanc et rose. Une jeune fille saisit la cuiller, la plongea dans le cristal, et, après l'avoir portée à ses lèvres vermeilles, la replaça sur le bord du vase et prit une pomme. Une seconde en fit autant, puis une troisième et les autres. Je vis bien que dans cette maison on mangeait la confiture en communistes. Or, en véritable gourmet, je m'arrangeai de manière à prendre ma part après l'une des plus jolies espiègles.

Celle-ci, que j'avais priée pour une contredanse, parlait français. Je lui demandai si elle lisait quelque nouveauté parisienne.

— Je lis Molière, me répondit-elle.

La jeune fille avait seize ans. Elle lisait Molière comme elle aurait pu lire Berquin. Son maître de langue française avait en-

[1] Employés du gouvernement. Ce mot vient de *tchin*, rang, grade. En effet, l'administration civile est, comme l'armée, soumise à la hiérarchie des rangs, grades ou classes. Il y a quatorze classes, et chacune d'elles donne un rang qui correspond aux grades de l'armée.

tendu parler de l'auteur de *Tartufe* et le lui avait recommandé.

Vint le souper. Quelque chose de pantagruélique. Quelles pièces ! quels plats ! quelle abondance ! Et le vin, le champagne surtout ! Si je ne me fusse bravement arrêté, au risque de choquer l'hospitalité de mes dignes hôtes, je ne serais sorti de là que grisé. J'en sortis avec une forte migraine.

Je quittai Moscou. Dix ans se passèrent sans que je revinsse dans cette ville, lorsqu'en 1845 je voulus la revoir avant de quitter la Russie. C'était encore pendant l'hiver. Le hasard me fit rencontrer le même jeune homme ; il était actuellement lieutenant-colonel. Le hasard voulut aussi que ce fût la veille d'une autre soirée donnée par ses parents, et il m'y invita d'une manière si cordiale, qu'il y aurait eu mauvaise grâce à refuser.

C'était toujours dans le labyrinthe du quartier perdu dont j'ai parlé ; mais cette fois, la porte de la maison était illuminée, et bon nombre de voitures et de traîneaux, stationnés sur les deux côtés, annonçaient qu'il y avait réception ce soir-là. Tout avait pris un nouvel aspect. Un large tapis recouvrait les dalles de l'escalier, généreusement éclairé. Il n'y manquait que des fleurs. L'appartement avait subi une distribution plus commode. Dans l'antichambre, les domestiques avaient une tenue décente. L'orchestre n'obstruait plus la porte du salon ; cette pièce, ruisselante de lumières, était meublée et décorée dans le meilleur goût.

Toutefois il n'y avait d'autres tableaux que le portrait barbu que nous avons remarqué. Les maîtres de la maison étaient toujours les mêmes, simples et bons, mais ils avaient un peu vieilli. Les toilettes des dames avaient subi comme le reste une transformation complète ; elles étaient riches, élégantes et variées. La bonne et le vase de confitures avaient disparu pour faire place à des valets de chambre en habit noir et gantés de blanc, qui portaient des plateaux chargés de glaces et de fruits confits de première qualité. L'orchestre, convenablement placé, ne gênait personne. Les jeunes gens étaient plus alertes. Dans leurs con-

versations avec les dames, le français se mêlait au russe d'une façon piquante. Le souper fut abondant, mais plus délicat et servi avec plus d'ordre; le champagne également. Quant aux jeunes filles, j'en trouvai plusieurs qui me parlèrent avec enthousiasme des romans de Balzac et des poésies de Victor Hugo.

Voilà mon récit. Il n'est peut-être pas très-piquant, mais il m'a paru curieux de le faire; dans tous les cas, il est significatif. On pourrait, je pense, l'intituler : *Dix ans après*.

XXXII

TSIGANES OU BOHÉMIENS.

Il se trouve à Moscou un grand nombre, presque tout une population de Tatars et de Bohémiens. Les premiers, dont il sera parlé ailleurs, font le commerce; les seconds disent la bonne aventure, chantent dans les lieux publics, vivent en vagabonds. Ils forment cependant une sorte d'association générale, soumise à un chef ou roi, qui répond jusqu'à un certain point des faits et gestes de sa colonie. Mais en dehors de cette association, il n'est pas rare de rencontrer des troupes de Bohémiens errant dans le pays, suivant les bords des grands chemins, s'arrêtant au pied des collines boisées, où elles campent dans ce désordre pittoresque, tant de fois décrit par les poëtes, et qui se colore, dans ces climats éloignés, de je ne sais quel reflet d'originalité locale et particulière.

Il y aurait un volume à écrire sur les Tsiganes moscovites, sur leurs femmes surtout, qui deviennent si souvent les héroïnes de passions et d'aventures romanesques, où des fils de famille dissipent follement, avec leur santé, les fortunes les plus considérables; car ces femmes sont insatiables de toutes les manières.

J'aime mieux citer quelques fragments d'un poëme écrit en

Russie même sur ce peuple étrange. On pourra y voir quelques-uns de ses traits les plus caractéristiques reproduits avec une certaine vérité de couleur et de mouvement.

ORIGINE ET MŒURS.

Savez-vous d'où sortit cette race nomade,
Nation dont partout erre quelque peuplade,
Hommes à teint de cuivre, à l'œil noir, dont la peau
Se durcit à travers les trous d'un vieux manteau ;
Qui traînent après eux leurs bruyantes familles,
Vendant, selon les lieux, leurs poignards ou leurs filles,
Mais cependant jamais aux mêmes lieux deux fois,
Car leur plus grand besoin, à ces tribus sans lois,
C'est d'errer, de franchir steppes, désert aride,
Plaines ou monts, suivant qu'un caprice les guide,
Faisant le plus de mal qu'ils peuvent aux chrétiens?
Demandez-leur d'où vient leur race de païens :
Ils sortirent des murs de Thèbes-la-Divine,
De l'Inde, ce vieux tronc où pend toute racine,
Ou bien s'il faut chercher leur source qu'on perdit
Parmi les juifs de Tyr, comme eux peuple maudit?
Ils l'ignorent. Pour eux les temps sont un mystère.
Comme l'oiseau des airs ils passent sur la terre.
Qu'ont-ils besoin de plus, et que leur fait, au fond,
Qu'ils viennent de l'aurore ou du couchant? Leur front
A pour toit le ciel pur où brillent les planètes,
Pour lit le bord du fleuve ou des mers inquiètes,
Et puis ils ont leurs chants, le soir, devant leurs feux,
Leurs chants d'amour, ardents, libres, impétueux,
Qui donnent au plaisir les accents du délire,
Et demandent le bruit du fer au lieu de lyre[1].

LE CHANT.

Donc nous étions venus pour entendre leurs voix.
Mais ceux-ci ne sont point ces rudes fils des bois
Dont je viens de parler, ce peuple aux mœurs sauvages,

[1] Ce passage a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1847, livraison du 1er octobre.





Qui va cherchant partout les plus déserts rivages
Pour y poser son camp d'une nuit. Non, ceux-ci
Sont de Moscou-la-Blanche; ils ont l'œil adouci;
Seulement on peut voir, sous leur teint qui s'altère,
Quelques traits conservés de leur vieux caractère.
On les dirait rêveurs, mais s'ils chantent, leurs yeux
S'animent; leurs gosiers, toujours harmonieux,
Jettent parfois des sons aigus, notes étranges
Auxquelles quelquefois s'unissent des voix d'anges:
Une surtout!... longtemps j'en serai pénétré;
C'est un timbre d'or pur, clair, suave, éthéré,
Qui vibre en s'envolant sur ses ailes de flamme
Comme un soupir qui monte au ciel avec une âme;
Puis chacun des damnés qui chante dans l'enfer,
La troupe tout entière, avec sa voix de fer,
Ses cris, ses hurlements, ses gestes frénétiques,
Ses danses à la fois sauvages et lubriques,
S'en vient brutalement vous jeter au milieu
Des démons, comme on fait d'un ennemi de Dieu.
Puis tout cela s'apaise, et des notes plus molles,
Quoique étranges toujours, étouffent ces voix folles.
C'est l'amour, mais puissant, mais fort, mais africain,
L'amour qui fait bondir le cœur au fond du sein,
L'amour désordonné de l'ardente Bohême
Dont la voix fait mourir en redisant : *Je t'aime!*
Et, toujours effréné, vous montre du regard,
D'un côté le plaisir, de l'autre le poignard,
Mais qui sait quelquefois, abaissant la paupière,
Et le coude appuyé sur sa couche de pierre,
Laisser tomber aussi, délire harmonieux,
Les soupirs de la lèvre et les larmes des yeux!
Amour pur, dévoué, que nul ne sait comprendre,
Que le Bohême seul peut inspirer et rendre;
Car pour lui, paria sur le globe exilé,
Pour lui, toujours maudit et jamais appelé,
Cette amour que Dieu fit si grande et si profonde,
Remplace dans son cœur tous les plaisirs du monde!

. . . .

RÉCIT.

En l'an mil huit cent vingt, au delà de Moscou,
Au fond de son château comme au fond de son trou,
Végétait un boyard, le dernier de sa race,
Vieux garçon, riche, avare, et n'aimant que la chasse,
C'est-à-dire personne. Or, cet avare, un jour,
Ce boyard, qui jamais n'avait connu l'amour,
Fit rencontre, en chassant, non loin de sa demeure,
D'un camp de Bohémiens qui faisait halte une heure,
Et parmi ces bandits une femme lui plut.
Quinze ans! Il l'acheta. Combien? Le moins qu'il put.
Vous dire ici le temps qu'il garda la Bohême,
Et son titre au château, sa charge; dire même
Les contes que broda là dessus tout Moscou,
Et ceux des bons voisins qui s'en donnent leur soûl;
Vous dire aussi comment disparut cette femme,
Si ce fut le matin ou le soir, sur mon âme,
Je n'en sus jamais rien et m'en inquiétai peu:
Vous ferez comme moi, madame, s'il se peut.
Seulement vous saurez, pour achever l'histoire,
Qu'un homme — un certain soir — figure à barbe noire,
Teint vernis en ardoise, air de brigand de nuit,
Vint frapper au manoir, et repartit sans bruit.
Voici : le lendemain, le château solitaire,
Le triste et noir réduit du vieux chasseur austère,
Vit son maître et seigneur sourire, et, devant tous,
Caresser une jeune enfant sur ses genoux.
Dès ce jour le boyard crut avoir une fille.
L'enfant était charmante : un regard qui pétille,
Un profil plein d'esprit, de la grâce à ravir,
Vive comme un chamois qu'on aime à voir bondir ;
Ardente dans ses jeux, espiègle, volontaire,
Et prête au moindre mot à se rouler par terre.
Elle grandit ainsi. Le vieillard l'adorait.
Je ne sais qui lui dit que c'était son portrait.
Il la légitima, la fit son héritière,
Et mourut. La douleur dura l'année entière,

Juste comme le deuil. Puis, au bout de ce temps,
Secouant ses cheveux sur un beau cou flottants,
L'orpheline sourit. Elle était riche et belle :
Les partis aussitôt surgirent autour d'elle.
On lui dit de choisir. Un titre la surprit :
Un blason relevé d'hermine. Elle le prit.
Mais le blason couvrait une bête de somme,
Quelque chose de laid portant figure d'homme.
Il fallut prendre tout. C'est ainsi, rien pour rien.
L'usage est général, qu'on soit juif ou chrétien.
Mais un mari qui n'a que son blason pour plaire,
De rigueur plaît un jour, deux n'est pas ordinaire ;
Trois, jamais. Celui-ci, de son honneur soigneux,
Alla rejoindre à temps ses illustres aïeux.
Sa veuve n'était plus maîtresse de son âme :
C'était comme un vaisseau dont la soute s'enflamme,
Comme un vase trop plein qui crève par les bords,
Comme un feu souterrain qui s'élance au dehors,
Son heure avait sonné : son amour fut ardente ;
Elle aima comme on fait, Bohême, sous la tente,
Sans calcul, par instinct, avec larme, avec feu,
Avec l'emportement du joueur pour le jeu...
Maintenant, quel était l'objet de cette flamme ?
Pour qui la passion fougueuse de cette âme,
Ces soupirs embrasés, ces battements de cœur,
Et ces tressaillements d'une invincible ardeur ?
Quel fortuné mortel, entre ceux de la terre,
Sut-il de ce volcan allumer le cratère ?
Serait-ce quelque noble et superbe boyard ?
Quelque beau chevalier de la garde du tsar ?
Quelque muguet de cour de jeune renommée,
Porte-blason d'hier à couronne fermée ?
— Non. Le mortel heureux, objet de tant d'amour,
De parents blasonnés n'a point reçu le jour.
Ses aïeux inconnus n'ont rien qui les renomme :
Il n'est prince, boyard, baron, ni gentilhomme ;
C'est un simple chanteur, à la voix de ténor,
Qui l'exploite à Moscou, comme une mine d'or.

D'ailleurs, beau de plumage et de fière encolure,
Un magnifique coq. Pour clore l'aventure,
Le coq, un beau matin, livra sa plume au vent,
Et l'autre disparut sans bruit le jour suivant.

XXXIII

ENVIRONS DE MOSCOU.

Caractère général. — Village et château de *Kolomenski*. — Château de *Tsaritsine*. — *Arkhangelski*, terre du prince Youssoupoff. — *Kousskova*, du comte Chérémetieff, etc.

Si la ville de Moscou offre un tableau pittoresque et magnifique, il n'est rien de frais, d'original, de varié et de charmant comme les campagnes au milieu desquelles elle s'élève. Ces campagnes sont accidentées, couvertes de collines, de champs cultivés, de bois, de villages, de fabriques, d'églises, de monastères, de châteaux, de parcs élégants : ici un modeste clocher rustique perce un bouquet de bouleaux à la mobile chevelure ; là une flèche d'or s'élance gracieusement d'un groupe d'isbas champêtres ; là encore ce sont des coupoles d'azur qui planent au dessus d'un bois touffu. Les flots de la Moskva promènent à travers les jardins et les champs la ligne capricieuse de leurs méandres d'argent. Tout cela est animé, mouvementé, peuplé : de gras troupeaux de vaches paissent sur la pente des coteaux ou sur les bords de la rivière ; des bandes d'enfants poussent de joyeux cris à l'entrée des villages ; les faneuses se groupent en chantant dans les prés, tandis que des tentes de soldats dressées à la lisière de quelque bois viennent relever, par le piquant du contraste, la partie idyllique de ces pittoresques campagnes.

Les Moscovites signalent aux étrangers quelques points de vue spéciaux, quelques résidences impériales, quelques propriétés particulières. Nous avons vu en arrivant à Moscou le château de Pétrovski et ensuite le panorama que le regard embrasse du haut

de la montagne des Moineaux. Nous tournerons donc ailleurs nos pas. Le village de Kolomenski, ancien domaine des tsars, et où s'élève un palais impérial, mérite d'être visité. Nous sortons par la barrière de Simonoff[1], et après avoir traversé la Moskva et franchi d'immenses potagers, nous arrivons au village de Kolomenski. Jadis on y voyait un palais, vieille construction d'une époque reculée : il tombait en ruines; l'impératrice Catherine II le fit remplacer par un nouveau palais dont il ne reste aujourd'hui plus de traces; enfin on y a fait bâtir une maison de plaisance avec un belvédère d'où l'on embrasse un magnifique horizon. A peine a-t-on franchi une porte entourée de décombres, que l'œil émerveillé découvre trois églises : elles ont résisté à l'action des siècles : l'une d'elles, construite sur une rive élevée de la Moskva, contemporaine des vieilles cathédrales du Kremlin, étale au sein du magnifique paysage qui l'entoure sa masse pyramidale, son architecture semi-gothique, un peu tourmentée, et la haute galerie qui l'étreint comme une ceinture, sorte de terrasse circulaire d'où la vue est encore merveilleuse.

Autrefois on faisait voir à Kolomenski le berceau de Pierre Ier, car on assurait que ce prince y était né; quelques-uns aujourd'hui le nient. Cette question ne saurait intéresser que les Russes. Quoi qu'il en soit, on y voit positivement un chêne à l'ombre duquel le futur législateur de la Russie prit ses premières leçons. D'ailleurs deux autres églises s'élèvent dans ce village : l'une dédiée à Notre-Dame de Kazan et l'autre à saint Jean le précurseur, c'est celle du village; elle est entourée de son mélancolique champ du repos.

Les restes de l'empereur Alexandre furent déposés à Kolomenski la veille même de leur translation à Moscou, de sorte que ce village tient par mille souvenirs à la destinée des souverains de cet empire : aux uns par la vie, aux autres par la mort.

[1] Nom d'un couvent voisin de cette barrière.

Continuons en suivant la même route. Voici le château de Tsaritsine, triste et bizarre édifice, bâti par le fastueux Patiomkine[1] pour l'impératrice Catherine II, qui en trouva l'aspect si lugubre qu'elle ne voulut pas même y entrer. Cette construction massive et de mauvais goût, d'un style impossible et flanquée de tourelles à tous ses angles, figure de loin un mausolée gigantesque entouré de flambeaux funèbres : elle est pleine de ruines, de plantes parasites et de solitude; mais si le château est abandonné, s'il est sombre et muet, rien de pittoresque et d'animé comme son jardin et son parc, rendez-vous, pendant la belle saison, de nombreuses sociétés de Moscou qui viennent y faire des parties de plaisir. Là se trouvent des grottes, des ermitages, des fabriques, un lac, un temple avec des statues, une montagne, des précipices, tout ce qui peut plaire aux cœurs épris de la nature, tout ce qui peut charmer les esprits qui aiment les arts.

Cette terre avait appartenu, avant 1775, au prince Contemir, ancien hospodar moldave, dont le fils devait devenir l'un des premiers poëtes de la Russie[2].

Il faut aller actuellement visiter le château d'Arkhangelsky, à dix-sept verstes de Moscou, au nord-ouest. Cette propriété appartient au prince Youssoupoff; elle serait digne d'un souverain. Elle est située sur la Moskva, dont les eaux réfléchissent son habitation, construite dans le goût des villas italiennes, avec un double péristyle soutenu de colonnes ioniques, et sous lequel on peut voir les canons que l'impératrice Élisabeth fit fondre exprès pour décorer cette magnifique demeure, qui appartenait alors à son favori Rasoumovski. Sept villages dépendent de cette terre, dont le riche propriétaire réunit plus de quarante mille serfs. D'ailleurs Arkhangelski, qui prend ce nom de celui de l'église dédiée à saint Michel archange, est une des plus belles propriétés seigneuriales des environs de Moscou : vastes jardins, parcs, serres chaudes, bois pit-

[1] Potemkim, suivant la prononciation française.

[2] Poëte satirique.

toresques, sites variés; dans le château : belle bibliothèque, riche collection de tableaux, des marbres précieux, parmi lesquels l'*Amour et Psyché* de Canova, une salle d'antiques où l'on trouve de merveilleux morceaux de la statuaire grecque, etc.

Maintenant nous revenons et faisons une halte à Kousskova, terre du comte Chérémetieff, toute remplie du souvenir de Catherine II et que visita l'empereur Joseph II. Le château, modestement construit en bois [1], renferme, comme Arkhangelski, de précieuses collections d'objets d'arts, des curiosités et des richesses de toutes sortes. De vastes ombrages l'embellissent. On y remarque une allée de tilleuls de la plus rare beauté, des orangers qui datent de Pierre le Grand, et des lauriers hauts et touffus à rendre jaloux ceux qui croissent en Italie. Aussi, en les admirant, est-on bien près d'être ingrat pour le ciel qui les protége, car la pensée se porte involontairement sur les bords embaumés où naquirent Virgile et le Tasse.

Nous pourrions visiter encore plusieurs lieux de plaisance, Astankina par exemple, appartenant encore au comte Chérémetieff, l'un des plus riches propriétaires de la Russie et qui pourrait lever une armée dans ses domaines [2]; *Melnitza* (moulin) et Kousninsky du prince Serge Gallitzine; Loublino de madame Dourassoff, Kountsova de la famille Narichkine, etc., mais tout cela entraînerait des répétitions fastidieuses que je veux éviter, c'est pourquoi je laisserai là tous ces châteaux pour m'arrêter à *Sokolniky*, un simple bois de sapins aux portes de Moscou.

[1] L'église et les autres bâtiments sont en pierre.
[2] Le comte Chérémetieff possède près de cent mille paysans.

XXXIV

SOKOLNIKY.

Rendez-vous de chasse. — Leçon donnée par Pierre Ier à ses boyards. — Promenade du 1er mai, son origine, etc.

Sokolniky, comme son nom l'indique[1], fut autrefois le rendez-vous de chasse des tsars de Moscovie. C'était là qu'habitaient leurs fauconniers et qu'étaient dressés les faucons. Les anciens princes russes et les boyards furent passionnés pour la chasse. Il en est question dans les conseils de Vladimir Monomaque à ses enfants. Yorosloff ne dédaigna pas d'en parler dans son Code de lois, et le tsar Alexis publia un règlement spécial touchant ce sujet[2]. Sous Pierre Ier, la chasse n'avait pas cessé d'être la passion des boyards, passion que ce prince ne partagea point. Il ne comprenait et n'aimait que ce qui a un but d'utilité pratique. Il forma donc le projet d'abolir l'usage de la chasse parmi les courtisans, mais après leur avoir donné toutefois une rude leçon.

J'emprunte les traits de ce récit à un écrivain du pays, M. Ouspensky, auteur d'un excellent *Essai sur les antiquités russes*.

Dès son enfance le tsar Pierre Ier manifesta un goût prononcé pour les exercices militaires, ce qui parut vivement contrarier ses boyards, qui pour l'en distraire se mirent à lui vanter outre mesure la chasse, en la lui faisant considérer comme la plus noble des occupations, et finirent par l'engager à partager ce plaisir avec eux. Le tsar, qui devina leur pensée, ne fit aucune objection, et leur répondant affirmativement, il ordonna une chasse à courre, en indiquant l'heure et l'endroit, probablement le bois de Sokol-

[1] Fauconnerie.

[2] Relativement à la chasse au faucon.

niky. Les ordres furent exécutés, et le prince, ayant trouvé ses boyards réunis au rendez-vous, les remercia de leur sollicitude pour ses plaisirs, en ajoutant qu'il désirait ne chasser qu'avec eux seuls; qu'il lui serait donc agréable qu'ils renvoyassent leurs serfs. Il fallut y consentir. Les chasseurs et les valets remirent donc les meutes aux mains de leurs maîtres et se tinrent à l'écart. Mais les boyards, peu habiles à conduire les chiens, les laissèrent aller au hasard; ceux-ci effrayèrent les chevaux, qui s'emportèrent. Le désordre se mit parmi les cavaliers; plusieurs furent désarçonnés, entraînés par les laisses des chiens passées à leurs bras; plus d'un grave accident s'ensuivit.

Toutefois le lendemain Pierre Ier ordonna une autre chasse, celle-ci au faucon, et lorsqu'elle fut organisée, ce prince réunit ses compagnons de la veille, les blessés exceptés, bien entendu, et leur demanda s'ils ne seraient pas bien aise de faire avec lui cette nouvelle partie de chasse. Les courtisans comprirent et prièrent leur maître de les en dispenser. Alors le tsar leur demanda si la guerre n'était pas préférable à ce vain exercice; ils furent forcés d'en convenir, et le prince leur dit alors ces paroles que l'histoire a recueillies :

« Puisque la gloire consiste dans les armes, pourquoi cherchez-vous à me détourner des affaires de l'État pour l'inutile plaisir de la chasse? pourquoi me faire déserter la gloire pour un exercice sans honneur? Je suis tsar, et il me convient d'être guerrier; la chasse doit être l'œuvre des serfs et des chasseurs. »

Ceci se passait en 1684, époque où le jeune monarque avait à peine atteint sa douzième année. On sait ce qu'il fut plus tard.

Dès ce moment Sokolniky changea de destination, et il est devenu depuis un lieu de villégiature, où de riches familles de Moscou se retirent pendant l'été dans de charmantes et coquettes villas; il est aussi le but de nombreuses promenades, parmi lesquelles la célèbre promenade du 1er mai. C'est le Longchamp moscovite. Les équipages, tous riches et somptueux, s'y comp-

tent par milliers; la foule encombre les vieilles allées de cette antique forêt. Tout Moscou s'y est transporté, ceci sans exagération.

L'usage de cette promenade, dit M. Glinka, dans sa *Description de Moscou*, remonte au règne de Pierre Ier, et paraît avoir été établi par les Allemands qui habitaient une sorte de bourg dans le bois même; d'où son nom de *Nièmetskié stani*, tentes allemandes.

Cette hypothèse est naturelle. Le nombre des industriels étrangers s'accrut considérablement en Russie sous Pierre le Grand et les règnes qui suivirent. Ces hommes laborieux, après les fatigues de la semaine, éprouvaient le besoin d'aller chercher le dimanche un peu de repos et de distraction à la campagne. Cela se voit encore aujourd'hui. Les étrangers, ce jour-là, continuent à se répandre dans les environs pittoresques de Moscou. Les Allemands domiciliés dans cette capitale voulurent inaugurer sans doute le 1er mai, en souvenir des douces brises et du brillant soleil de leur patrie à cette époque de l'année. Il est probable aussi que dès la veille de ce jour, ils venaient dresser sous les hauts sapins de Sokolniky des tentes pour venir s'y établir le lendemain avec leurs familles et saluer le printemps. Ce campement champêtre attira de Moscou une foule de curieux, qui transformèrent ainsi une promenade particulière de quelques Allemands en une promenade désormais devenue nationale et populaire.

Aujourd'hui Sokolniky est entouré de fort élégantes maisons de campagne, habitées pendant la belle saison, comme j'ai dit, par de riches familles de Moscou. La salubrité de l'air, le voisinage de la forêt, les promenades pittoresques, la société, la musique, les bals champêtres, les bains salutaires, les charmes de la vie des champs, tout attire un nombreux concours de monde à Sokolniky, que j'appellerais les Champs-Élysées moscovites, si les Champs-Élysées pouvaient avoir quelque analogie hors de Paris.

XXXV

Vosskressensk [1]. — Monastère de la *Nouvelle-Jérusalem*. — Troïtza [2].

On ne saurait quitter Moscou sans faire un double pèlerinage, ou, si l'on aime mieux, sans aller visiter deux monastères, Vosskressensk et Troïtza, l'un et l'autre célèbres, le dernier surtout, par le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire moscovite.

Le nombre des couvents est considérable dans le pays. Je n'en ai pas recueilli la statistique exacte, mais je puis affirmer que Moscou n'a pas de quartier qui n'en renferme plusieurs; et si l'on jette les yeux dans la campagne, il est peu de points où ils ne puissent se reposer sur quelque couvent aux murs élevés, avec son église, ses clochers, ses coupoles étoilées ou couvertes de lames d'or.

On voyait en 1655, à quarante lieues de Moscou, dans un site sévère et romantique traversé par une rivière aux flots paresseux, l'Istra, un village appelé Vosskressensk. Le vénérable patriarche Nikon l'acheta pour y bâtir un couvent.

Le patriarche Nikon est célèbre dans l'histoire ecclésiastique de Russie. Longtemps renommé pour ses vertus, son austérité, la portée de son esprit, il possédait encore toute la faveur du tsar, qui avait l'habitude, lorsqu'il quittait Moscou pour aller se mettre à la tête de ses armées, de confier sa famille aux soins de ce patriarche. Mais celui-ci eut le malheur de vouloir introduire certaines innovations dans l'ancien rit greco-russe, et de combattre l'esprit de controverse qui existait dans l'Église; c'en fut assez pour que les plus graves accusations vinssent peser sur lui. Le sage patriarche perdit la faveur de son maître, qui fit assembler un concile chargé de connaître de ses actions et de procéder à son

[1] Ce mot veut dire *Résurrection*.

[2] La fameuse Laure de Saint-Serge, dite *Lavra Troïtzkaïa*.

remplacement. Or, après des longueurs et des débats infinis, le vertueux Nikon fut déclaré coupable, et, en conséquence, déposé de sa dignité de patriarche et jeté comme un simple moine dans le fond d'un couvent. La résignation et le courage n'abandonnèrent pas le saint prélat, qui, après avoir été promené de couvent en couvent, mourut à Yaroslaff[1], en 1681, à l'âge de soixante-quinze ans; son corps fut apporté au monastère qu'il avait élevé au village de Vosskressensk, où il fut inhumé avec le titre de patriarche.

Ce monastère, auquel une muraille élevée et solide donne la physionomie menaçante d'une forteresse, renferme deux cathédrales, deux églises ordinaires, et je ne sais combien de chapelles et d'autels. Le nom de *Nouvelle-Jérusalem* lui fut donné par le tsar Alexis, qui, ayant assisté à la consécration de sa première église, frappé de la beauté de l'architecture du bâtiment et de la situation agreste et charmante du lieu, songea, je ne sais pourquoi, à Jérusalem. Le patriarche conçut aussitôt l'idée de construire dans l'enceinte du nouveau couvent une église semblable à celle du Saint-Sépulcre, et à cet effet en envoya chercher le modèle en Palestine [2]. C'est dans cette église, qui est la principale du monastère, que reposent les restes de son pieux fondateur; elle renferme, du reste, comme celle de Jérusalem, plus de vingt chapelles; comme elle aussi elle a la forme d'une croix, avec sa coupole au centre. La ressemblance en tout est parfaite, ce qui lui a valu une grande célébrité et lui attire chaque jour un grand concours de pèlerins. Il est peu de voyageurs qui, venant visiter Moscou, ne poussent pas jusqu'au monastère de la Nouvelle-Jérusalem.

Actuellement venons à Moscou, pour en sortir par la route de

[1] Il était en route pour se rendre à son couvent de la *Nouvelle-Jérusalem*, où il avait reçu la permission du tsar de revenir.

[2] On lui rapporta le modèle des églises de Jérusalem et de Bethléem, qu'on peut voir encore dans la sacristie du couvent de la *Résurrection*.

Yaroslaff; elle conduit au couvent de Troïtza : elle est plantée d'arbres, animée, couverte de voyageurs ou plutôt de pèlerins, qui vont prier sur le tombeau du grand saint Serge, ou qui en reviennent. Les villages qui bordent cette route sont animés, comme la route : on y voit des hommes attablés, d'autres, étendus sous l'ombrage des bouleaux, et laissant passer la chaleur du jour. L'aspect est pittoresque : des paysans vêtus de leurs armiaks[1] et chaussés de souliers en écorce de tilleuls marchent en parlant des merveilles qu'ils vont visiter; quelques-uns vont nu-pieds, pour plus de dévotion, peut-être pour épargner leurs chaussures; d'autres sont suivis d'un kibitka muni d'un matelas, d'oreillers, et du somavar national, pour préparer le thé à la couchée. Tous ces pèlerins marchent assez lentement et font de petites journées, car le chemin est sablonneux et quelque peu rude aux piétons.

Nous avons fait deux verstes et venons de traverser un petit bois : Ostankina est à notre gauche, c'est une campagne toute peuplée d'étrangers et où les Tatars ont l'habitude de venir faire leurs ablutions dans l'étang du château. Plus loin c'est le village de Rastopkine, dont les habitants sont particulièrement occupés d'arts industriels; vient ensuite *Alexéveskoï*, où l'on voyait, il y a peu d'années encore, les ruines du château du tsar de ce nom[2]; d'autres châteaux, d'autres maisons de plaisance, d'autres villages succèdent à ceux-là, tous peuplés, tous riants, tous pleins de vie et de mouvement. Enfin, nous voyons briller à l'horizon les flèches et les coupoles dorées du monastère, qu'on pourrait prendre pour une immense et somptueuse cité. Nous avançons toujours, et les vastes bâtiments de cette forteresse religieuse, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se développent majestueusement autour de l'enceinte sacrée, qui a donné son nom à un grand bourg dont les maisons et les églises s'étendent le long de la route, à l'endroit où elle vient toucher à l'enceinte. En dehors un grand hôtel, sorte

[1] Armiak, sorte de koflan plus large.

[2] D'Alexis.

de karavansérail moscovite, attend les voyageurs que reçoit un moine, empressé de leur faire les honneurs de l'endroit.

J'ai dit une *forteresse religieuse*, c'est que le mur de l'enceinte sacrée, haut et solidement maçonné, se présente, flanqué de huit tours d'observation qui reportent l'esprit à ces époques héroïques où les moines savaient au besoin se battre comme des soldats.

Le couvent de Troïtza, c'est-à-dire de la Trinité, construit sur une côte élevée, fut fondé par saint Serge, en 1338; saint Serge était un pieux cénobite qui établit son premier ermitage au milieu d'une forêt dépendante de Radonège, aujourd'hui Gorodok. A côté de cet ermitage il bâtit une église consacrée à la Sainte-Trinité, d'où le nom de Troïtza. Sa réputation de sainteté attira bientôt auprès de lui d'autres religieux, qui construisirent des cellules autour de sa demeure et le reconnurent comme leur supérieur.

La vénération des Russes pour saint Serge est grande, et on la comprend; ce fut ce saint anachorète qui, touché des malheurs du pays sous la servitude mongole, inspira au grand prince Dmitri la résolution de marcher contre les hordes de Mamaï dans les champs du Don, et bénit le héros et son armée au moment de leur départ. Deux moines de Troïtza marchèrent avec Dmitri, combattirent à ses côtés et exaltèrent son courage. Après la victoire, la reconnaissance du prince fut grande, et ses successeurs, à son exemple, firent les plus riches donations à ce sanctuaire national, comme on a dit.

Son pieux et saint fondateur mourut en 1393, l'année même où une horde de Tatars vint attaquer Moscou. Les barbares se répandirent dans les environs et transformèrent Troïtza en un monceau de ruines. Lorsque ce torrent dévastateur se fut retiré, le successeur de saint Serge, le vertueux Nikon, reparut avec ses moines, retrouva sous les décombres de l'ancien couvent les restes de son maître parfaitement conservés; il se mit courageusement à reconstruire des habitations pour lui et les siens. Le bruit de la miraculeuse conservation du corps de saint Serge se

répandit au loin, et les fidèles affluèrent à Troïtza pour prier sur son tombeau. Le monastère s'enrichit bientôt de leurs dons et surtout de la générosité des grands princes. Jean IV, le Terrible, se distingua particulièrement par une générosité plus que royale.

Ainsi Troïtza accumula des trésors et ramassa d'immenses richesses. Ces richesses, ainsi qu'on l'a fait remarquer, devinrent, pendant les troubles et les guerres civiles qui suivirent les faux Dmitri, un mobile d'action au profit de la patrie; elles servirent à solder les défenseurs de celle-ci. D'ailleurs ce monastère, fortifié comme une place de guerre, ouvrit ses portes et prêta ses remparts à tous les vrais enfants de la Russie. Les Polonais vinrent, en 1609, conduits par le grand hetman Sapièha, y mettre le siége. Seize mois d'attaques et de combats acharnés n'y purent rien; le monastère résista, ses défenseurs forcèrent les Polonais à se retirer honteusement. Un moine de Troïtza, à l'instar de Minine, courut le pays pour réveiller le sentiment national et faire vibrer dans les cœurs la fibre patriotique. A ses accents inspirés, une foule de citoyens se levèrent contre les ennemis étrangers. Le couvent de Saint-Serge devint plus tard un refuge pour les jeunes tsars Jean et Pierre Alexéiévitch, contre les Streltsy révoltés; plus tard Pierre I[er] s'y réfugia de nouveau, toujours contre la rébellion des mêmes Streltsy. Il est inutile de dire qu'il combla plus tard ce monastère de ses dons. Aussi, sans parler des trésors renfermés dans ses murs, Troïtza comptait-il plus de cent mille paysans ou serfs dans ses possessions, et étendait-il sa juridiction ecclésiastique sur quatorze autres couvents, entre autres celui des religieuses de Rholkoff, à peu de distance de ses murs, où les dévots moscovites vont encore honorer les reliques de saint Cyrille et de Marie, père et mère de saint Serge.

L'impératrice Catherine II se rendit plusieurs fois à Troïtza, et lui fit de nombreux présents, mais elle le déposséda de ses propriétés, qu'elle sécularisa au profit de l'État (1764).

Aujourd'hui Troïtza n'est plus qu'un paisible lieu de dévotion et de pèlerinage; la prière et le recueillement l'habitent; les bruits du siècle n'y arrivent qu'en échos affaiblis, bien que ses portes soient ouvertes à tous les voyageurs qui s'y présentent.

Comment donner actuellement, en quelques lignes, une juste idée de cette agglomération d'édifices, d'églises, de couvents, de chapelles, de palais, de maisons, de tours, de remparts, de flèches, de coupoles; de cet ensemble imposant dans lequel l'œil étonné croit embrasser tout une cité, et qui offre effectivement l'aspect d'une cité religieuse, plus riche en merveilleux monuments que telle cité profane renommée.

Je serai bref, seule manière, à mon avis, de n'être pas fastidieux dans ce genre de description. Je dirai d'abord que l'enceinte claustrale renferme neuf églises, le palais du tsar, la cellule de l'archimandrite, véritable maison à plusieurs étages, puis les cellules des moines, dont plusieurs remontent à Jean le Terrible.

On s'égare au milieu de toutes ces magnifiques églises, littéralement assiégées par le flot incessant des pèlerins et des voyageurs. La plus grande et la plus somptueuse est sans contredit celle de l'Assomption, bâtie à l'instar de la cathédrale du même nom à Moscou. Elle garde, sous sa large et belle voûte, les tombeaux de Boris Godounoff, de sa femme avec leurs deux enfants. Vient ensuite, ou plutôt devrait venir d'abord la cathédrale de la *Trinité*, qui a donné son nom à tout le monastère, et qui est le principal sanctuaire du lieu, celui où repose son fondateur, saint Serge. La châsse de ce saint est en vermeil, et son image, qui est un des principaux ornements de l'iconostase, passe pour être miraculeuse : le tsar Alexis la porta comme un palladium dans ses guerres avec la Pologne, et Pierre le Grand s'en fit accompagner pendant ses campagnes contre Charles XII.

Dans une troisième église, consacrée à saint Serge, aux murs couverts de fresques, se trouve l'image miraculeuse de la Vierge de Smolensk, surnommée la conductrice, *Odighitria*.



Le monastère de Troïtza contenait autrefois trois cents moines; il n'en a plus aujourd'hui que cent. Leur occupation se partage entre la prière, les offices, les soins du couvent et l'enseignement dans le séminaire qui y est attaché, bien qu'on y reçoive aussi des professeurs séculiers. Les études y sont étendues et profondes, et la théologie seule n'en fait pas l'objet, aussi lorsque les élèves ont terminé leurs cours peuvent-ils à leur choix embrasser l'état ecclésiastique ou rentrer dans le monde. On comprend que plus d'un homme supérieur est sorti de ce séminaire. Troïtza sera toujours fier de compter parmi les esprits éminents qui s'y formèrent le célèbre métropolitain Platon, renommé pour son savoir, son éloquence et son esprit élevé.

Je ne m'arrêterai point aux autres détails relatifs à Troïtza. Il suffit que je sois parvenu à en donner une idée générale quelque peu juste. Les détails, dans ces sortes de descriptions, s'ils n'ajoutent rien de particulier au caractère de l'ensemble, ne servent guère qu'à obscurcir les lignes du tableau.

DEUXIÈME PARTIE

ROUTE DE NIJNI-NOVGOROD.

I

Départ de Moscou. — La tarantass. — Mon compagnon de voyage, le prince Alexandre Alexandrovitch T***. — Aspect de la route et du pays. — Le maître de poste. — Souper à la station de Pokroff. — Rencontre. — Ingratitude de la cámériste. — Caractère du prince T***. — Ses gens. — La ville de Vladimir. — Sa situation. — La ville moderne, la ville ancienne. — Départ. — Arrivée à Nijni.

Il est peu de voyageurs qui ne quittent Moscou avec regret. On s'attache vite à cette ville hospitalière; les yeux s'habituent à ses monuments, et cet aspect partout original et pittoresque, ces palais élégants, ces hôtels entourés de jardins, ce frais boulevard de la Tverskaïa, si propre, si coquet, si verdoyant, si animé; cette vie toujours facile et commode; ces réceptions cordiales, cet empressement hospitalier, ces mains et ces cœurs sans cesse ouverts devant vous, on ne saurait quitter tout cela sans regret, surtout quand c'est pour s'enfoncer plus avant dans l'intérieur du pays et aller à la rencontre d'un inconnu, toujours un peu effrayant à la suite d'une réalité qu'on regrette.

Cependant nous étions déjà entrés dans le mois de juillet; la foire de Nijni-Novgorod était près de s'ouvrir, et je voulais voir Nijni-Novgorod pendant cette foire célèbre; mais il n'était pas facile de s'y rendre à une pareille époque. Toutes les voitures publiques étaient arrêtées pour le reste du mois : de place, nulle

part; et prendre la poste, c'était s'exposer à être arrêté au premier relai, ou à payer les chevaux des prix exorbitants.

Mon intention avait été d'abord de prendre la route de Yaroslaff, en passant par Rostoff, cette ancienne et célèbre principauté russe, pour descendre ensuite le fleuve jusqu'à Nijni; mais je renonçai à ce projet, décidé à suivre l'itinéraire du compagnon à la recherche duquel je m'étais mis, et qui aurait une voiture avec une place à m'offrir.

— Ne vous tourmentez pas, me dit un matin un de mes amis, je viens de voir un propriétaire des environs de Kazan, qui part demain ou après-demain pour sa terre, et qui se fera un véritable plaisir de vous offrir une place dans sa tarantass[1] jusqu'à Nijni.

— Dans sa... ?

— J'ai dit *sa tarantass* : est-ce que le mot vous effraie?

— Ni le mot ni la chose. Seulement, ceci vient de me rappeler l'un de vos ouvrages modernes les plus spirituellement humoristiques.

— Du comte Solohoub. Eh bien, cher monsieur, seriez-vous fâché de rencontrer un nouveau Vassili-Ivanovitch[2]?

— Ce serait, au contraire, une bonne fortune dont je bénirais le ciel.

— Alors bénissez le ciel, car le prince T***, que vous pourrez appeler aussi Alexandre (Alexandrovitch), a toute la bonhomie, toute la raison et l'excellence de caractère de Vassili-Ivanovitch.

— C'est donc une obligation que je vous aurai et dont je vous prie d'agréer d'avance l'expression la plus reconnaissante. Soyez assez bon pour revoir le prince T*** et arranger cette affaire.

— Elle est toute arrangée. Seulement, je m'en vais écrire au prince que vous acceptez.

Effectivement, il traça quelques lignes et fit monter un homme

[1] En russe, tarantass est masculin; mais la physionomie française de ce mot m'a engagé à lui donner le genre féminin.

[2] Un des deux héros du livre de M. Solohoub, *la Tarantass*.

à cheval pour les lui porter. Sa réponse ne se fit pas attendre. Le prince me faisait demander le jour où il me plairait de partir. J'allai me mettre moi-même à ses ordres.

Il était logé dans un des plus jolis hôtels de Biéloï-Gorod, chez le comte A..., son parent. Je vis un homme d'une cinquantaine d'années, la tête grise, le teint hâlé, des yeux pleins de feu, et un grand air de bonhomie répandu dans tous ses traits. Il était corpulent, vêtu comme on l'était au commencement de ce règne, mais portant avec beaucoup de naturel ces habits à la coupe vieillie. Il avait un gros paquet de breloques en cornaline, qui se balançait sur son abdomen arrondi, comme pour appeler les regards sur ce signe apparent et glorieux de la santé moscovite.

Le prince me tendit cordialement la main, et après quelques paroles échangées, nous étions de vieilles connaissances. Il fut convenu que nous partirions le lendemain dans la matinée; je devais me trouver chez lui à neuf heures. Je fus exact au rendez-vous.

La tarantass était au milieu de la cour. Ce genre de véhicule consiste en une espèce de large calèche fixée sur deux longues traverses de bois, dont les extrémités retiennent les essieux des roues; ces deux traverses, légèrement flexibles, tiennent lieu de ressorts, qu'elles remplacent mal, on peut le comprendre, mais elles sont au moins d'une facile réparation lorsque le cas l'exige.

Les domestiques étaient occupés à la charger. Ce qu'on y avait déjà entassé était fabuleux. J'en eus le frisson. Je vis une pyramide d'oreillers, un entassement de caisses, de valises et de sacs de nuit; une collection de pipes turques, des manteaux, des pelisses, un samovar, une cage avec une perruche, et je ne sais combien d'autres objets encore. J'eus un instant l'idée que ce n'était là qu'un fourgon destiné à nous suivre; mon erreur ne dura pas longtemps.

Je trouvai le prince en costume de voyage; il était vêtu d'une longue casaque ouatée, en étoffe d'Erzeroum, avec un large pan-

talon de drap gris, et des bottes en maroquin de Torjok; son front était couvert d'une casquette de drap, ouatée comme la casaque, et un énorme sac à tabac en cuir de Russie lui battait sur les flancs.

Alexandre Alexandrovitch paraissait affairé : il soldait quelques notes en retard à des marchands du Gostinoï-Dvor. En m'apercevant, il hâta ses comptes et vint à moi. Au bout d'un quart d'heure le thé fut annoncé; c'était un splendide déjeuner, auquel le thé ne fit guère que prêter son nom. On vint ensuite annoncer que les chevaux étaient attelés, et nous descendîmes; les maîtres de la maison, tous les domestiques nous entourèrent; le prince se hissa non sans peine sur sa pile d'oreillers, qui lui formaient littéralement un lit; je m'arrangeai à côté de lui, après avoir courageusement lutté contre deux ou trois colis envahisseurs : de ses domestiques, l'un se plaça sur le siége près du cocher, et l'autre, le valet de chambre, un nain, s'accroupit aux pieds de son maître. Ce nain était un homme de quarante à cinquante ans, assez bien formé, imberbe, et d'une adresse extrême.

Lorsque nous fûmes tous placés, les derniers adieux et les vœux de bon voyage se firent entendre, puis le postillon harangua ses chevaux, poussa un sifflement aigu, lâcha les guides, et le lourd véhicule, d'abord ébranlé, fut bientôt entraîné par les quatre petits chevaux qui en formaient l'attelage. Nous prîmes les rues qui aboutissent à une des barrières de l'est, passâmes près du couvent d'Andronieff et sortîmes de la ville par la route de Vladimir, que nous devions suivre.

D'abord mon compagnon garda le silence, bientôt il ferma les yeux et s'assoupit. Effet du déjeuner, pensai-je. Le nain s'était arrangé une couchette entre deux sacs de nuit et il s'endormit comme son maître. Je n'avais nulle envie d'en faire autant. Je me mis donc à observer la campagne et la route sur laquelle nous allions. La campagne n'était pas sans analogie avec celle de Tver, seulement on apercevait de loin en loin de vastes et sombres forêts, qui donnaient je ne sais quoi de sévère et même

de triste au paysage. Quant à la route, il y régnait une animation extraordinaire; elle était couverte d'équipages de toute espèce; il y avait surtout de longues files de télègues chargées de caisses et de ballots : tout cela se rendait à Nijni-Novgorod. J'en comptai une file de soixante, c'était une véritable caravane.

Je viens de parler d'analogie avec ce que j'avais déjà vu. Je dois dire cependant qu'on sentait à certains signes qu'il m'eût été impossible d'indiquer, et qui néanmoins étaient partout, qu'on pénétrait dans la vieille Russie. Ce n'était pas seulement le langage, le costume et l'allure des voituriers, c'était je ne sais quelle couleur locale dont les reflets s'étendaient à toute chose : il n'était pas jusqu'à la voiture qui me portait, la lourde tarantass du prince T***, son chargement, le nain que j'avais en face de moi, mon compagnon de route lui-même, qui n'exprimassent un caractère éminemment moscovite.

Nous arrivâmes au premier relai. La cour de la maison de poste, ou plutôt le large espace qui s'étend devant sa façade était rempli de voitures qui stationnaient, attendant probablement des chevaux : il y avait là tous les véhicules en usage dans le pays; entre ces équipages, on voyait les yamtchiks circuler, le petit chapeau couronné de plumes de paon ou de roses sur l'oreille, la chemise rouge fixée aux reins, le large pantalon de velours noir perdu dans des bottes au cuir brisé, puis un colloque s'établissait entre eux et le propriétaire de quelque voiture, qui ne tardait pas à partir.

Mon voisin s'était éveillé. On vint lui annoncer qu'il n'y avait pas de chevaux.

— Je connais cela, dit-il, qu'on me fasse venir le maître de poste; on lui dira que c'est le prince Alexandre Alexandrovitch qui le demande.

Celui-ci parut bientôt. Je vis un homme à la tournure empesée, roide, faisant toutes sortes d'efforts pour se donner un air important et qui n'arrivait qu'à paraître insolent. Il portait un vêtement semi-militaire; une sorte de capote vert foncé à pare-

ments et à collet de velours noir; ce dernier, droit et agrafé sous le menton. Il tenait sous le bras un registre crasseux, qu'il montrait aux voyageurs incrédules, obstinés à demander des chevaux.

Lorsque cet homme fut arrivé devant notre tarantass, il s'inclina profondément, en protestant qu'il ne lui restait que quatre chevaux de réserve, pour un aide de camp général qui s'était fait annoncer.

— Ivan Serguéiévitch, lui dit gravement le prince, l'aide de camp général que vous attendez ne passera que demain, je l'ai vu à Moscou...

— Votre Excellence en est-elle bien sûre? demanda sans rire le maître de poste...

— Parfaitement sûr : Ivan Serguéiévitch, reprit avec non moins de sérieux mon compagnon, m'a recommandé, si je prenais ses chevaux, de les payer double, ainsi vous allez faire atteler sans retard.

— Votre Excellence parle trop bien et *j'ai entendu* [1], elle va être servie.

Et au bout de cinq minutes nous partions, aux yeux stupéfaits de la foule de voyageurs retenus là par l'inexorable maître de poste.

Ce maître de poste, me dit Alexandre Alexandrovitch, comme nous venions de partir, est un coquin (*machennik*) comme tous ses confrères, mais moins encore que les yamtchiks : il m'a fait payer double, ceux-ci m'eussent fait payer dix fois plus sous prétexte de la foire. Vachka, fit-il ensuite à son nain, une pipe. Je suivis son exemple, et allumai un cigare.

Nous avions quitté Moscou à midi, à cinq heures nous arrivions au relais de Bogorodsk, petite ville de district à cinquante verstes de Moscou, sur la rive droite d'une rivière qu'on me dit

[1] Expression consacrée d'inférieur à supérieur : *slouchaïou*, j'entends.

être la Kliazma, la même qui passe à Vladimir. La salle des voyageurs était comble. Nous bûmes debout un verre d'hydromel et remontâmes en voiture. Quatre heures plus tard, nous étions à Pokroff, autre petite ville de district, au milieu des bois et des marais, à l'aspect assez triste, mais vive et bruyante, grâce au passage des voyageurs. Ici le prince fit descendre de la tarantass une corbeille pesante avec le samovar; nous avions obtenu un cabinet particulier, où bientôt une table fut dressée, et nous pûmes nous asseoir autour d'un excellent souper froid que nous arrosâmes de xérès et de vin de Bordeaux. Le samovar fut ensuite allumé, et Vachka nous prépara le thé. A ce moment on frappa à la porte et un voyageur se présenta...

— Pardon, dit-il au prince, j'ai appris que vous étiez ici, Alexandre Alexandrovitch, et je n'ai pas voulu quitter la station sans vous serrer la main...

— Et vous avez bien fait, Vladimir Stépanovitch, mettez-vous là, vous allez boire un verre de thé. Celui qu'il venait d'appeler Vladimir Stépanovitch était un homme sec et musqué, minutieusement peigné et brossé, quelque ci-devant merveilleux que trahissaient certaines formes prétentieuses, d'ailleurs un intarissable bavard : en moins d'une demi-heure, il nous avait parlé de ses terres, de ses enfants, de son oncle le sénateur, de la cour, de l'empereur, de ses voisins, de sa femme, de ses domestiques, de ses domestiques surtout, selon lui les plus heureux serviteurs qui aient jamais existé dans le saint empire de Russie. Il était si juste! sa femme si bonne!.. Vous la connaissez, dit-il au prince, un ange de douceur, on ne trouve pas de créature semblable, aussi ses caméristes sont-elles au paradis.

Mais ma femme a pour principe de n'avoir jamais près d'elle de servantes mariées, et elle a raison. Effectivement, les enfants arrivent : c'est ceci, puis cela, et en définitive le service de la maîtresse en souffre. Il faut être humain avant tout. Un jour, il y a environ dix ans, nous visitions un de nos villages. Nous faisons

rencontre, chez le *staroste*[1], d'une jeune fille charmante au possible : c'était la sienne. Ma femme me dit alors : « Coco, — c'est le nom d'amitié qu'elle me donne, — si nous prenions cette enfant chez nous? elle me plaît. » J'y consens. Le staroste se jette à mes pieds; il ne s'attendait pas à une pareille faveur. La petite fille pleura d'abord : c'était naturel ; mais elle s'habitua bientôt à son nouveau genre de vie. Elle fut dressée par les autres femmes de chambre, et fit de rapides progrès. Ma femme se prit d'une véritable passion pour elle, et, notez ceci, l'admit d'emblée comme première caméristе. Mais, il faut lui rendre cette justice, ma femme n'avait jamais été aussi parfaitement servie. Cette fille était adroite, diligente, modeste, soumise : c'était un vrai trésor; aussi était-elle gâtée entre toutes, toujours très-bien habillée, nourrie de notre table[2], recevant du thé, enfin comblée.

Eh bien ! figurez-vous qu'un jour Arina, — c'était son nom, — entre dans mon cabinet sans se faire annoncer et tombe brusquement à mes genoux. Je vous avoue que je ne puis souffrir cela. L'homme ne doit jamais s'oublier à ce point, n'est-il pas vrai? — Qu'est-ce? que veux-tu? lui dis-je. — Monsieur, daignez m'accorder une grâce. — Laquelle? — Daignez me permettre de me marier. — Franchement, la demande me surprit. — Te marier? mais tu sais bien que madame n'a pas d'autre femme de chambre. — Je ne cesserai pas de la servir, reprit-elle. — Non, non ; madame ne garde pas de femme mariée. — Mais Prascovie pourra me remplacer. — Pas de raisonnement, je ne les aime point. — Qu'il soit donc fait selon votre volonté.

J'étais atterré. Rien ne me blesse comme l'ingratitude. Vous connaissez ma femme, un ange de bonté. Je fis sortir Arina. Elle réfléchira, pensai-je, et la reconnaissance lui fera entendre sa voix.

[1] L'ancien, le doyen du village.

[2] Les serviteurs, en Russie, ne sont jamais nourris de la table des maîtres, sauf quelques rares exceptions.

Le croirez-vous? six mois plus tard elle revint à la charge et me supplia de nouveau de lui permettre de se marier. Cette fois je me fâchai et la fis sortir de mon cabinet, en la menaçant de tout dire à sa maîtresse. J'étais révolté; mais quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque, quelque temps après, je vis venir à moi ma femme tout en pleurs et tremblante d'émotion... — Qu'y a-t-il? qu'est-ce?... demandai-je moi-même troublé. — Arina... vous comprenez; je n'ose prononcer le mot. — Est-il possible?... Mais qui donc? — Pierre, le valet de pied. — Je fis explosion. Pierre n'est pas le coupable, dis-je... La coupable, c'est Arina. — Je lui fis couper les cheveux, comme de raison, et la faisant vêtir d'une simple robe de toile, je la renvoyai au village. Ma femme fut privée d'une excellente camériste, mais que faire? On ne peut pas tolérer le désordre dans sa maison. Et maintenant jugez vous-même : ma femme, cet ange... enfin, elle s'était attachée à Arina, celle-ci le savait, et malgré cela... Qu'en dites-vous? voilà l'ingratitude. On a beau dire, ces gens n'ont ni cœur ni sentiment... Je tenais seulement à vous le prouver [1].

Ayant fini cet étrange récit, Vladimir Stépanovitch se leva, serra la main au prince, me salua et disparut. Le prince me regarda.

— Voilà un étrange personnage, dis-je.

— Il se croit excellent, observa-t-il.

— Et il l'est à sa manière... comme le sont les égoïstes. Ce monsieur-là aime les gens pour lui-même, et voilà tout.

Vachka avait desservi la table, et l'autre valet avait tout rapporté dans la tarantass : nous reprîmes notre route.

La conversation se prolongea encore quelques instants sur le même sujet. Je parlai à Alexandre Alexandrovitch de l'attachement que paraissaient lui porter Vachka et l'autre valet, de leur zèle et de leur empressement à le servir.

— Voyez-vous, me dit-il, ce sont des serviteurs que j'ai vus

[1] Voyez les *Mémoires d'un chasseur*, par M. Tourguénieff.

naître et que j'aime : ils me le rendent. Comment cela serait-il autrement? ils sont regardés comme de la famille, de même que leurs pères, et ils savent que leurs enfants à eux seront traités pareillement par les miens; cela les rend reconnaissants. Que feraient-ils s'ils étaient abandonnés ou traités durement? Ils serviraient mal; on serait forcé de les chasser, et ils iraient servir chez des étrangers où ils seraient eux-mêmes toujours étrangers, et cela humilie nos serviteurs russes; ils aiment à dire *nous*, *nos* enfants, *notre* maison, *nos* intérêts. Ils préfèrent leur maître, fût-il rude et sévère, à un étranger qui serait meilleur, et cela par la seule raison qu'il est leur maître. Ces braves gens s'efforcent de me témoigner leur reconnaissance en me servant avec zèle. Le valet qui est sur le siége sait que j'ai dû payer une somme assez ronde pour obtenir d'un propriétaire voisin la liberté d'une jeune fille qu'il a épousée. Il y en a plusieurs autres à la maison qui me doivent aussi leur établissement, et qui sont heureux. Eh bien! cela me fait plaisir, et ma femme, qui n'est pas un ange comme celle de Vladimir Stépanovitch, ajouta le prince avec un léger accent d'ironie, ma femme est heureuse de leur bonheur. Elle ne craint pas d'avoir auprès d'elle des femmes mariées; si l'une se trouve momentanément dans l'impossibilité de la servir, il y en a aussitôt une autre prête à la remplacer.

Je ne dis rien de Vachka. Nous sommes contemporains et deux vieux camarades. Enfant, il partagea mes jeux, plus tard il me servit, et ne m'a jamais quitté; il se jetterait au feu pour moi.

J'écoutais mon compagnon avec un vif intérêt, non sans réfléchir à part moi que la civilisation occidentale aurait bien vite fait raison de ces bonnes vieilles mœurs patriarcales... Il est vrai qu'elle permettrait aussi à telle jeune fille de se marier à son gré sans courir le risque d'être renvoyée au village en robe de toile.

Le prince Alexandre Alexandrovitch s'était tu, et bientôt il s'endormit. Pendant quelques moments, je m'amusai à considérer le mouvement de la route, qui n'avait pas cessé d'être le même;

puis, à mon tour, je laissai tomber ma tête sur un oreiller et suivis son exemple.

A huit heures du matin, nous entrions à Vladimir.

Le gouvernement dont cette ville est le chef-lieu offre à l'œil un pays assez plat, sablonneux et couvert de bois dans sa partie occidentale, mais qui se dépouille et se fertilise à mesure que ses plaines se déroulent vers l'est. Ici apparaissent des collines élevées, qui s'étendent sur la rive gauche de la Kliazma, dont les eaux paresseuses s'en vont à deux cents verstes de là se perdre dans le grand fleuve [1]. C'est sur la cime de ces hauteurs que se dresse Vladimir.

Sa situation est donc agréable et pittoresque, et l'on comprend que cette cité soit devenue, après Kieff et avant Moscou, la capitale d'une principauté importante et célèbre. Mais comme la plupart des villes russes, elle semble se préoccuper fort peu aujourd'hui de ses vieux souvenirs historiques; on dirait que le temps lui manque, et pourtant ses loisirs sont assez grands, car Moscou lui a enlevé son commerce, et le manque de navigation ne lui permet pas de tenter la moindre concurrence à cet égard. Que fait donc Vladimir?... Vladimir cultive ses chères cerises, l'un de ses produits les plus réels, et puis, placée sur la grande route de Nijni-Novgorod et d'Irbit [2], elle s'amuse à voir passer les voyageurs et les caravanes de télègues qui, à l'époque des foires, se rendent dans ces deux villes. Ajoutez les joyeuses réunions, les dîners, les fêtes du monde, qui, à ce qu'on assure, font de Vladimir un délicieux séjour d'hiver, et vous comprendrez que cette ville puisse être assez satisfaite de sa destinée actuelle.

Pour le voyageur, le Vladimir moderne n'a rien qui le distingue

[1] Le Volga.

[2] Irbit, petite ville sur les confins orientaux du gouvernement de Perm et touchant à celui de Tobolsk; elle est fameuse par la foire qui s'y tient au mois de février, foire où les Russes, les Sibériens, les Boukhares, les Persans, les Arméniens affluent, et où il se fait des affaires pour des sommes considérables.

particulièrement de tant d'autres chefs-lieux de province : la ville est propre, les bâtiments de la couronne y sont réguliers et d'une tenue constamment officielle, ce qui peut avoir son utilité, mais ce qui n'est pas très-pittoresque.

Mais Vladimir a son passé, dont quelques vieux monuments conservés attestent encore la grandeur, seulement ce passé a été soumis aux plus cruelles et aux plus sanglantes péripéties, sort qu'ont partagé à peu près toutes les villes un peu importantes de la Russie. J'ai dit quelques mots de cet état de choses à l'occasion de Tver, c'est pourquoi je ne m'arrêterai point aux vicissitudes du vieux Vladimir, me contentant d'indiquer la fondation de cette ville et ce qui reste de son antiquité.

Cette cité fut-elle fondée au dixième siècle par Vladimir le Grand, lorsqu'il allait propageant le christianisme en Russie, ou bien doit-elle son origine à Youryi Vladimirovitch, qui est du douzième siècle? C'est sur quoi on n'est pas d'accord. On assure seulement que le prince André Bogoloubsky, ayant reçu en apanage Souzdal et Vladimir, choisit cette dernière pour résidence et l'agrandit en l'embellissant. Il est de fait qu'avant d'avoir été brûlé par les Tatars, Vladimir s'étendait jusqu'au couvent de Bogolouboff, qui en est éloigné aujourd'hui de douze verstes. Ce fut le terrible Batou-Khan qui, s'en étant rendu maître en 1237, à la suite d'un assaut acharné, y promena le massacre et l'incendie.

On peut encore voir à Vladimir deux cathédrales contemporaines de ces scènes de désolation : celle de l'Assomption, bâtie sur les bords élevés de la rivière, et celle de Saint-Dmitri de Sallone, où la chronique place une catastrophe digne de cette époque de barbarie. Le grand prince George était absent de Vladimir au moment où les Tatars s'en rendirent maîtres ; et l'archevêque Mitrophane voulant, pendant le sac, sauver la famille de son souverain, s'enferma avec elle dans cette église ; mais Batou-Khan y fit mettre le feu et ces malheureux furent consumés.

Un troisième monument, également témoin de ces terribles scènes, c'est la *Porte d'or*, bâtie à l'épreuve du temps par le prince André, le même qui éleva la cathédrale de l'Assomption ; il la nomma *Porte d'or* par je ne sais quelle raison, qu'on a en vain cherchée depuis.

Reste encore une église, autrefois monastère, toujours de la même époque, et qui atteste comme les autres l'ancienne magnificence de Vladimir.

J'avais été visiter ces vieux restes de la capitale de l'antique principauté, sans le prince Alexandre Alexandrovitch, mon compagnon de voyage. Je me hâtai donc de le rejoindre, et une heure plus tard nous reprenions notre route sur la belle chaussée de Nijni, toujours animée, toujours couverte de voitures, de fourgons, de trains de marchandises et de voyageurs. Vers le soir nous relayâmes à une petite ville située, à ce qu'il me parut, de la manière la plus pittoresque, sur la rive droite de la Kliazma, ici fort élevée, et voisine d'une autre ville qui semble lui donner la main du haut de la même rive escarpée, et où l'on distingue un ancien monastère : la première est Viasniky, et celle-ci Yaropostche.

Le reste de la route ne nous offrit plus rien qui méritât d'être remarqué. Je dis *nous* par manière d'acquit, car mon compagnon de voyage connaissait trop bien la contrée pour avoir quelque chose à y observer.

Nous arrivâmes à Nijni-Novgorod vers le milieu du jour, et allâmes descendre sans façon chez des amis du prince, qui me reçurent moi-même comme une ancienne connaissance. C'est là un des traits caractéristiques de la vieille Russie. L'hospitalité y est littéralement patriarcale[1].

[1] Ceci s'applique moins aux capitales. Saint-Pétersbourg ***aura même bientôt perdu*** le souvenir de ces bonnes antiques mœurs.

II

NIJNI-NOVGOROD.

Le mot de *Nijni* ou *Nijnei,* qui signifie en russe *inférieure,* a été ajouté au nom de cette ville pour la distinguer de l'autre Novgorod, de celle que nous connaissons, de celle qui fut *Novgorod la Grande.* Singuliers caprices de la fortune! l'antique et puissante cité républicaine, cette cité si pompeusement qualifiée dans l'histoire, est tombée, s'est amoindrie, s'est effacée au milieu des nouvelles destinées de l'empire, tandis que la Novgorod inférieure, ou *Nijni,* comme l'appellent simplement les Russes, est devenue aujourd'hui la ville riche, la ville animée, la ville importante : elle est importante en effet par sa position, son commerce et sa foire.

On lit sur le fronton d'une de ses églises grecques, peut-être la plus ancienne après celle de Novgorod et celle de Kieff :

« Les Morduans possédèrent un jour Nijni et firent de fréquentes incursions sur son territoire; le prince tatar Arapcha, après avoir défait les Russes sur les bords de la Piana, la prit et la brûla. » On voit peu de villes affichant ainsi au fronton de leurs temples les plus tristes pages de leur histoire. Je trouve cependant l'orgueil du silence moins expressif que celui de l'aveu. Voici comment je traduis l'inscription qu'on vient de lire : « Étrangers, voyez d'où je suis partie, voyez où je suis arrivée, et admirez... »

Cet orgueil me paraît d'ailleurs aussi juste que légitime.

Quoi qu'il en soit, comme toutes les villes de Russie, Nijni eut des vicissitudes sanglantes, surtout par sa position sur les frontières des peuples barbares qui harcelaient ces malheureuses cités. Fondée en 1222 ou 1227, par le prince Youryi-George, sur les

bords élevés du Volga, au confluent de l'Oka, la ville de Nijni-Novgorod arriva à travers ces vicissitudes à l'époque où l'un de ses citoyens devait l'illustrer dans l'histoire moderne du pays par son patriotisme. J'ai déjà parlé de Minine[1] dont elle conserve avec orgueil les restes dans sa cathédrale, où l'on peut voir aussi la glorieuse bannière du prince Pojarsky, son héroïque compagnon[2]. Les habitants vous apprennent avec fierté que l'empereur Pierre Ier vint visiter le marbre modeste du grand citoyen, et que depuis cette époque tous les souverains russes qui passent à Nijni se font un devoir de suivre cet exemple.

La Nijni-Novgorod actuelle peut se diviser en quatre parties, qui chacune a son aspect et son caractère : 1° Le *Kremlin* ou *Kreml*, c'est-à-dire la forteresse, avec des murs solides flanqués de treize tours, et la vieille cathédrale où reposent les tombeaux des anciens princes de la ville, parmi lesquels celui de Minine, dont je viens de parler;

2° La ville haute, sur les rochers escarpés qui encaissent la rive droite du Volga. Ici se trouvent deux monastères, dont l'un, celui de Petchersk, le plus célèbre, sera le sujet, à la fin de cet article, de quelques lignes spéciales. La ville haute, malgré les fleuves qui coulent à ses pieds, manquait d'eau : les habitants étaient obligés d'en envoyer chercher à grands frais au bas de la montagne. Mais ce manque d'eau l'exposait en outre aux plus grands dangers, au cas où quelque incendie eût éclaté. Le gouvernement, qui prend en Russie l'initiative de toutes les grandes entreprises, le comprit, et fit construire un aqueduc, œuvre colossale d'architecture, qui élève l'eau à une hauteur de quatre-vingt-dix mètres[3] et alimente une vaste fontaine toujours abondante.

[1] Cosme Minine, riche boucher et prévôt de la bourgeoisie de Nijni-Novgorod.

[2] Le prince Dmitri Mikhaïlovitch Pojarsky, arrivé dans cette ville pour lever une armée que lui donna Minine.

[3] Quarante sagènes, mesure du pays. La sagène est composée de trois archines, et l'archine égale vingt-huit pouces anglais, un peu plus de sept décimètres.



situation de [illegible]
monter à la [illegible]
rien de varié [illegible]
se déroule à [illegible]
s'étend à plus d'un [illegible]
un pêle-mêle harmo[illegible]
ble, de coupoles [illegible]
s'élancent çà et là [illegible]
de colonnes des [illegible]
gues, développent le [illegible]
bannes, d'hui [illegible]
[illegible]
[illegible] par la [illegible]
[illegible]
[illegible] à travers la [illegible]
ceinture murale [illegible]
[illegible] au loin, [illegible]
de l'horizon oriental [illegible]
[illegible]
tiques, est parfo[illegible]
de piétons ; c'est [illegible]
un bruit perpétuel, [illegible]
les employés, les [illegible]
les oisifs, flâneurs [illegible]
Sur l'autre [illegible]
sont de toutes [illegible]

3° La ville basse, qui renferme de vieilles et remarquables églises;

4° Enfin, l'espace qui s'étend jusqu'au point de jonction des deux rivières, et que dans le pays on appelle l'*arrière-ville*.

Si l'on veut avoir une idée quelque peu juste de l'admirable situation de Nijni et de l'ensemble de cette cité favorisée, il faut monter à la forteresse. Ici les couleurs manquent au pinceau : rien de varié, de charmant et de grandiose, comme le tableau qui se déroule à votre vue. D'abord, c'est le bazar de la ville, qui s'étend à plus d'une verste, sur une ligne de rochers; puis c'est un pêle-mêle harmonieux, si ces deux mots peuvent aller ensemble, de coupoles, de magasins, d'hôtelleries, de toits bariolés d'où s'élancent çà et là, à travers des bouquets de verdure, les clochers étincelants des églises; puis, à votre gauche, de grandes montagnes développent leurs hauteurs tout émaillées de jardins embaumés, d'habitations coquettes et pittoresques; plus bas, un travail gigantesque se fait : les millions se sèment; le roc est ébranlé, déraciné par la mine; les maisons s'élèvent; les ravins se comblent et se gazonnent; la ville marche et s'étend. Voici la foire : au delà, à travers la forêt de mâts qui couvrent le fleuve, la vieille ceinture murale de la ville de Balakhna, derrière laquelle se déroule au loin, à certains moments étincelants, la ligne vaporeuse de l'horizon oriental.

Descendez aux détails : le pont de l'Oka, bordé de petites boutiques, est partout couvert de fourgons, de télègues, de chevaux, de piétons; c'est un va-et-vient, un mouvement, une animation, un bruit perpétuel; des ouvriers sont là qui attendent qu'on vienne les employer; les marchands se hâtent; les curieux, les étrangers, les oisifs, flânent et regardent.

Sur l'autre rive, ce sont plus de deux mille baraques regorgeant de toute espèce de marchandises. Ces baraques, afin d'obvier aux rapides inondations printanières, sont faites de façon à se démonter et à se reconstruire rapidement. Dans la vaste plaine

déjà désignée, entre les deux fleuves, s'étendent au loin plusieurs lignes de bâtiments de pierre solidement construits et abandonnés aux marchands arrivés de tous les points de l'empire et de l'Asie. Tout cela est plus vaste, plus étendu que le bazar de Moscou, et forme, sur un espace de douze verstes, un tableau aux proportions colossales, à l'aspect animé, curieux, et pour des yeux européens, plein d'une étrange originalité.

Les marchandises, suivant l'usage russe, probablement emprunté à l'Orient et qui était observé dans nos villes du moyen âge, ont leur place et leurs boutiques spéciales. La ligne chinoise se distingue par de petits bâtiments à la forme fantastique, dont nos vieux paravents reproduisent le modèle bizarre. C'est l'endroit où se tiennent les Tatars, les Arméniens, les Persans, les Boukhares et les Indiens. Là, le thé s'amoncèle comme le blé dans nos aires, simplement recouvert de paille ou de nattes grossières; on l'y trouve également dans de grandes caisses, tel que les caravanes l'apportent de Kiakhta, ce bourg sibérien, aux confins de la Russie et touchant à l'Asie, où se font les transactions commerciales entre les Russes et les Chinois. Ces transactions, qui s'élèvent à des sommes considérables[1], consistent en échanges. Les Russes apportent des draps, des fourrures, du cuir et des maroquins, et les Chinois leur donnent des nankins, de la soie, de la rhubarbe, mais surtout du thé. Le thé est le principal objet de ce commerce; de Kiakhta, il est apporté à Nijni-Novgorod, puis de là à Moscou, d'où il se répand sur tous les points de l'empire. Ce sont ensuite les fers en barres et en feuilles; les poêles et les cheminées, objets d'une grande importance dans cette foire : viennent les tissus, la batiste, la toile, les cotonnades, les bas, la soie; il se vend de ce dernier objet pour plusieurs millions: viennent les lignes de l'indigo, des vins du Don, du savon de Kazan, du miel, de la cire et de la potasse; plus loin c'est le

[1] On les porte à plusieurs millions de roubles d'argent, quinze à vingt millions de francs.

corail, c'est l'étain, c'est le vif-argent, et tout cela pour de grandes sommes : il n'existe pas au monde un objet précieux ou de fantaisie, simple ou riche, qui ne se trouve à la foire de Nijni.

Dans un immense édifice ont été préparés des salons élégants et commodes pour les réunions des négociants. Sur toute l'étendue de la foire, des gardes se promènent et veillent à l'ordre et à la sûreté publique, et tout autour on ne voit que charrettes et chevaux.

Le champ de foire est coupé dans toute sa largeur par une montagne où s'élèvent les temples et les églises de toutes les religions, comme pour mettre le commerce sous la sauvegarde de celui qui, sous quelque forme qu'on le prie, préside à la justice et à la bonne foi des hommes.

On se fera une idée de l'importance de la foire de Nijni-Novgorod quand on saura qu'il s'y apporte pour plus de deux cents millions de marchandises, qu'il s'y fait souvent des affaires pour les deux tiers de cette somme, et que la ville, dont la population ordinaire est de trente mille habitants, en contient à cette époque cent cinquante mille, arrivés du fond de la Sibérie, des villes les plus éloignées de l'empire et de toutes les provinces de l'Asie.

Cette foire se tenait autrefois près du couvent de Makarieff, à quatre-vingt-cinq verstes de Nijni, sur la rive gauche du Volga; elle commençait alors à la Saint-Pierre, c'est-à-dire le 29 juin, et durait tout le mois de juillet. On a compris depuis que son emplacement actuel était singulièrement plus favorable au commerce de l'intérieur, car l'Oka est une large rivière, navigable presque dès sa source, qui arrive du milieu de l'empire, traverse huit gouvernements et baigne dans son cours une grande quantité de bourgs et de cités [1].

[1] L'Oka (ne pas confondre cette rivière avec celle du même nom qui coule en Sibérie) prend sa source dans le gouvernement d'Orel, se dirige vers le sud pour entrer dans le gouvernement de Kalouga; de là elle pénètre dans celui de Moscou, se jette ensuite dans celui de Toula, pour revenir dans le précédent, traverse le gou-

Des travaux immenses furent entrepris à Nijni ; on prépara le champ qui s'étend entre les deux fleuves; on construisit le bazar, les boutiques, les magasins, et, en 1817, la foire y fut solennellement inaugurée, mais seulement au milieu de juillet, depuis lors date annuelle de son ouverture. Cette ouverture est toujours précédée d'une cérémonie religieuse, et une cérémonie religieuse en annonce la fin. Pendant tout le temps de sa durée, les pavillons russes flottent dans les airs et donnent je ne sais quoi d'officiel et d'imposant à ce magnifique marché.

III

PÉTCHERSK.

Une fois à Nijni, on ne saurait se dispenser de visiter le couvent de Pétchersk, dont on aime bientôt le calme, la solitude et la paix profonde.

Vous montez. D'abord le cœur se dilate doucement à l'aspect imposant du Volga, dont vous voyez, à gauche, se dérouler à vos pieds les flots d'argent entre des rives escarpées, le Volga tant aimé, tant chanté, tant célébré par le peuple russe!

A droite, on aperçoit, à demi-cachées par des arbres touffus, des habitations groupées d'une manière pittoresque et qui semblent vous sourire à travers le feuillage, tandis qu'au-dessus, sur une saillie du rocher avancé dans le fleuve, vous voyez le cordon blanc de l'enclos monacal, du milieu duquel s'élèvent les coupoles des églises et les cellules des moines. Tournez la montagne, une large route vous conduit aux portes du couvent. Vous pénétrez dans son enceinte, et vous voyez s'étendre tristement autour de

vernement de Résan, une partie de ceux de Tamboff et de Vladimir, et finit son cours dans celui de Nijni-Novgorod, où il se réunit, près de la ville de ce nom, au majestueux Volga.

vous de longs corps de bâtiments. Au milieu de la cour se trouvent deux anciennes églises, réunies extérieurement par des galeries fermées. Ici ont coulé bien des larmes à l'époque des invasions des Tatars et des Polonais, ici ont été chantés bien des *Te Deum* pour les princes de Nijni. L'histoire du monastère de Pétchersk est simple : autrefois il fut riche, aujourd'hui il est pauvre. Il eut de nombreux donateurs, dont les noms sont inscrits aux livres du synode, pour qu'on n'oublie pas de prier pour eux : ses domaines ont actuellement passé en d'autres mains, et les généreux donateurs ont disparu, les prières seules sont restées comme auparavant. C'est ainsi que le couvent de Pétchersk, depuis le quatorzième siècle et le règne du grand prince Jean Kalita, ne s'est jamais mêlé des affaires du monde. On sait seulement qu'il a été dévasté et abandonné pendant l'invasion des Tatars, et qu'en 1596 il descendit subitement de cinquante sagènes sur la pente de la montagne, ce qui fut regardé comme un présage funeste. Le tsar Michel Fédorovitch ordonna de faire consolider tout le bâtiment par de nouveaux et solides fondements.

C'est presqu'au pied de la montagne où s'élève le couvent que se tient la foire; et le contraste de ce tableau est frappant. En bas, c'est la vie avec ses bruits, son mouvement, ses intérêts; en haut, la paix de la cellule. Là, l'inconstance, les craintes, les dangers, le combat des passions; ici, la paix de la conscience, la prière et le pardon.

IV

LE VOLGA.

J'ai visité l'hiver dernier, à Saint-Pétersbourg, l'atelier de MM. Tchernetzoff frères, ces deux peintres voyageurs qui ont sacrifié plusieurs années de leur existence à l'étude de la nature, aux lieux les plus pittoresques de la vieille Asie et de l'Afrique

non moins ancienne. J'avoue toutefois que ce que j'ai le plus admiré dans l'atelier des deux paysagistes russes n'a été ni la vue de Constantinople, avec son ciel d'un bleu si profond et sa mer d'un si pur lapis-lazuli, ni leur beau tableau du Caire, à l'horizon de feu et à l'air embrasé, mais leurs cartons, leurs esquisses, leurs curieux dessins des bords du Volga, ce fleuve géant, comme je l'ai appelé, aux rives si variées, si pittoresques, si grandioses, si étranges quelquefois et toujours si intéressantes dans leur développement de quatre mille verstes! Ici, baignant le pied des montagnes aux vastes forêts; là, battant de ses flots roulés les écueils qui les bordent; plus loin, réfléchissant dans sa nappe d'argent des villes puissantes aux coupoles d'or, Nijni-Novgorod, que nous venons de voir, la marchande; Kazan, la Tatare [1]; Simbirsk, fière d'avoir vu naître le grand historien russe; Samara, qui trafique avec les Kirghiz ; Sarepta [2], cette colonie morave à qui la contrée doit la vigne généreuse; Saratoff, que ses pêcheries enrichissent; enfin Astrakhan, la lointaine cité, où le fleuve va se perdre dans la Caspienne, à travers les tentes des Kalmouks.

Il faut entendre MM. Tchernetzoff dire leur voyage d'un an sur le Volga, décrire les lieux les plus curieux de ses rives, nommer les villages, les pêcheries, les montagnes, les forêts, les écueils; vous raconter leurs aventures, les tempêtes qu'ils ont essuyées, car le Volga a ses tempêtes comme l'Océan ; leur hivernement pendant la saison des glaces; leurs excursions dans les terres... Les heures se passent à écouter ces peintres voyageurs, dont la parole attachante n'est que le commentaire des dessins qu'ils s'obstinent à garder dans leurs portefeuilles [3]; et l'on se prend à

[1] Kazan doit être comptée parmi les grandes villes qui décorent les bords du Volga, bien qu'elle en soit à six verstes d'éloignement.

[2] Sarepta, dont il sera question plus loin avec quelque détail, s'élève sur les rives escarpées de la Sarpa, à une verste de l'embouchure de cette rivière dans le Volga.

[3] J'ai cependant obtenu de ces messieurs une vue d'Astrakhan, dessin inédit dont on trouvera la gravure dans cet ouvrage.

regretter très-sincèrement qu'ils ne publient ni ces dessins ni le récit de leur voyage.

J'engageai ces artistes à aller voir le panorama du Mississipi, que j'avais eu occasion de visiter à Paris, et qu'on venait d'exposer à Saint-Pétersbourg. Leurs belles vues du Volga venaient de me le rappeler.

— « A Dieu ne plaise, me répondirent-ils, nous aurions trop peur que le fleuve américain ne nous gâtât notre beau fleuve russe, notre Volga bien-aimé. »

A présent que j'ai vu dans toute la majesté de son cours ce célèbre Volga, je puis affirmer que le Mississipi, autant qu'on peut juger des grands tableaux de la nature par leur reproduction artificielle, ne gâte pas le moins du monde le Volga. Peut-être seulement manque-t-il parfois à celui-ci ces muettes et religieuses solitudes que traverse le fleuve du désert, et encore, entre Simbirsk et Saratoff, entre Saratoff et Astrakhan, pourrait-on trouver plus d'un endroit où l'analogie sous ce rapport même est frappante entre les deux fleuves.

On vient de voir avec quelle complaisance MM. Tchernetzoff ont parlé de *leur beau fleuve*. En ceci, ces messieurs n'ont pas seulement exprimé cet enthousiasme si naturel d'artistes passionnés outre mesure pour l'objet d'une étude constante et spéciale ; les deux frères ont surtout exprimé le sentiment populaire. Le Volga est le grand fleuve national ; les Russes l'aiment et le vénèrent, et en vérité ils ont raison, car jamais fleuve ne fut si largement taillé à la mesure d'un aussi vaste empire, et jamais empire ne fut si généreusement sillonné par un aussi riche fleuve.

Je vais essayer d'en tracer d'abord une esquisse générale, pour m'arrêter ensuite plus particulièrement, comme je l'ai fait pour Nijni, à quelques-unes de ses villes les plus importantes, à Kazan, par exemple, à Simbirsk, à Saratoff, à Astrakhan.

Le Volga, que les Tatars appelaient *Idel, Adel* ou *Édel,* ce qui signifie abondance, générosité, richesse, prend sa source dans le

gouvernement de Tver[1]. Son cours, dont la ligne sinueuse coupe la carte de Russie dans les trois quarts de sa longueur, est admirablement tracé pour enrichir et féconder un pays.

D'abord le fleuve est modeste, presque timide, bien qu'à peu de distance de sa source il soit déjà navigable. Nous l'avons vu à Tver même, animant cette ville par le mouvement de ses rives, ses bateliers, ses trains de barque, ses transports de toute espèce.

Ce n'est cependant qu'à Rybinsk qu'il commence à laisser voir les proportions d'un fleuve qu'on ne tardera pas à appeler le grand fleuve, le fleuve bien-aimé. C'est que déjà à Rybinsk trois importantes rivières lui ont versé le tribut de leurs eaux[2].

Cette ville peut être considérée comme la première échelle septentrionale du Volga, et comme servant de dépôt tant à la navigation de ce fleuve qu'à celle de ses affluents voisins : c'est à Rybinsk que s'arrêtent les pyroscaphes remorqueurs des trains de marchandises qui remontent le Volga ; c'est de là que partent les barques chargées des produits du Nord pour les provinces de ses rives méridionales, pour Astrakhan, même pour les bords de la mer Caspienne, le Caucase et la Perse. Rybinsk est donc riche, plein d'animation, et d'un aspect qui fait plaisir à voir ; non qu'il soit fort pittoresque ou curieux : simple bourg de marchands au dix-huitième siècle, il s'est élevé en s'enrichissant par le commerce, il est devenu ville, mais il ne s'est jamais occupé que de l'*utile,* de sorte qu'il ne faut y chercher en fait de monuments que des magasins, des manufactures et des boutiques. Chose à remarquer : les villes marchandes du moyen âge étaient aussi des villes artistiques et monumentales : Venise se présente sous ma plume. Voyez ailleurs qu'en Italie, en Allemagne, par exemple, les villes hanséatiques, Brême, Lubeck, Dantzig ; il n'est pas une maison, dans ces vieilles cités du négoce, qui n'ait son caractère

[1] Dans sa partie la plus occidentale, district d'Ostachkoff.

[2] La Tvertza, dans le gouvernement de Tver, la Cheksna dans celui de Yaroslaff, et la Molога dans le même gouvernement, à Rybinsk même.

architectural, qui ne soit un bijou à conserver : voyez le vieux Francfort, voyez Nuremberg, Kœnigsberg, et tant d'autres. Mais les villes marchandes modernes tiennent peu à l'art : à quoi bon dépenser tant d'argent pour faire sculpter des pierres ? capital perdu que cela, pensent les utilitaires modernes ; les progrès de l'architecture n'enrichissent que les architectes, ceux du commerce enrichissent tout le monde ; et ces gens, qui croient avoir fait un raisonnement très-fort, font bâtir de mesquines bicoques bourgeoises au meilleur marché possible, et si c'est à Rybinsk, une bonne partie de ces bicoques, sinon toutes, sont en bois.

Jusqu'à Yaroslaff, les bords du Volga ont un aspect triste et monotone ; le fleuve se déroule à travers des terres basses et nues ; quelque part que le regard se porte, il n'aperçoit qu'une étendue plate, un terrain spongieux et des marécages sans fin : pas une colline, pas un accident, rien qui vienne briser cette aride et muette uniformité. Le pays paraît donc aussi pauvre que triste, et la pauvreté y régnerait en effet si le *fleuve généreux*, comme disent les Tatars, ne le traversait, et si ses habitants ne se livraient avec succès aux arts industriels. C'est du gouvernement de Yaroslaff que sortent les plus belles toiles et les plus beaux nappages de Russie ; c'est aussi ce gouvernement qui fournit aux grandes villes de l'empire les meilleurs maçons et les plus habiles peintres en bâtiment.

Cependant, à mesure qu'on avance, les bords du Volga perdent leur insupportable niveau, ils s'élèvent peu à peu, surtout la rive droite ; et bientôt, sur un plateau qui domine le fleuve, on voit sourire, dans une position charmante, une ville élégante et gracieuse : c'est le chef-lieu du gouvernement qu'on vient de franchir, Yaroslaff l'antique et le coquet.

Cette ville porte le nom du prince qui la fonda, un des plus anciens princes russes, le célèbre Yaroslaff, fils de Vladimir le Grand. Elle date de 1025, antiquité respectable en Russie, où tant de villes sont nouvelles. D'abord elle fut annexée à la prin-

cipauté de Rostoff; elle appartint ensuite à celle de Vladimir, puis à celle de Smolensk, jusqu'à ce qu'enfin elle devint elle-même le siége d'un apanage de princes russes, dont les noms sont restés plongés dans un oubli profond.

Quoi qu'il en soit, pas plus que Novgorod, pas plus que Vladimir, pas plus qu'une foule d'autres cités moscovites, Yaroslaff ne paraît s'inquiéter beaucoup de son passé. Heureuse de sa position au bord d'un grand fleuve, et à l'embouchure d'une rivière importante[1] qui ajoute à ses avantages; heureuse de l'abondance qui règne dans ses murs, heureuse de l'industrieuse activité de ses habitants, qui augmente cette abondance, cette cité fait du plaisir sa principale occupation, l'hiver surtout. Les fêtes y sont nombreuses et bien entendues; on y est gai, on s'y amuse, on y charme la vie : philosophie, on en conviendra, d'une pratique aussi facile qu'agréable.

Cependant le Volga a quitté les rivages de Yaroslaff pour entrer dans le gouvernement de Kostroma. Bientôt il baigne les murs de Kostroma même, de Kostroma la patriote, charmante et pittoresque, à l'embouchure de la rivière dont elle a pris le nom[2].

Je viens de dire Kostroma la patriote : il faut justifier cette épithète.

Lorsqu'en 1612 le prince Pojarsky, marchant à la délivrance de Moscou, traversa la province, les habitants de cette ville, saisis d'un généreux enthousiasme, coururent à sa rencontre jusqu'à la petite cité de Pless[3], à cinquante verstes en aval du fleuve, et là offrirent au héros leurs bras et leurs trésors pour le salut du pays, se plaignant d'ailleurs du gouverneur de leur ville, qui avait voulu s'opposer à la démarche qu'ils venaient de faire. Pojarsky accepta les secours de ces braves gens et déposa leur gouverneur, qu'il remplaça par le prince Roman Gagarine.

[1] La Kotoroste.
[2] La Kostroma.
[3] Chérémétieff.

Une autre circonstance également flatteuse pour Kostroma se présente ici et mérite d'être rapportée.

Moscou était délivrée, et avec elle le pays. La Russie, fatiguée de luttes intestines, avait réuni les boyards, et par leurs voix offert la couronne au jeune Michel-Féodorovitch Romanoff, qui descendait, par les femmes, de la vieille race de Rurik. Or ce prince était à ce moment, avec sa mère, dans les murs de Kostroma, où les députés moscovites vinrent le reconnaître tsar, et le couronner publiquement comme tel dans le couvent de Troïtsky-Apatsky.

Actuellement revenons au Volga. Il a reçu deux nouvelles rivières : ses eaux sont plus abondantes; il a reculé ses rives; il coule fièrement. Nous avons passé Kostroma, et voyons bientôt, sur les deux rives opposées, deux cités presque jumelles et qu'on dirait rivales, placées l'une en face de l'autre, et qui se regardent, comme sur le Danube Sélim et Belgrade. Seulement, ici, ce sont deux villes chrétiennes dont toute la rivalité se borne à celle du négoce. Celle-ci, sur la rive droite, s'appelle Borissoglebsk[1]; celle-là, sur la rive gauche, s'appelle Romanoff. Il est impossible de ne pas admirer l'aspect pittoresque de ces deux cités, qui, suivant que le ciel brille ou se couvre de nuages, semblent se sourire ou se menacer. D'ailleurs la vue du fleuve est délicieuse : nous avons enfin trouvé le Volga de l'artiste et du poëte; partout ses bords sont ombragés, accidentés, semés de villes et de villages avec les plus ravissantes perspectives. Je n'ai point insisté sur le côté pittoresque de Kostroma, d'où nous sommes à peine éloignés de trente verstes. Cette ville est remarquable par ses églises, ses coupoles byzantines, la verdure de ses jardins, sa physionomie piquante et les charmants points de vue qui l'entourent, dont ce fleuve répète les merveilleux tableaux.

Ici c'est Pless, dont les habitants vinrent offrir leur fortune à la

[1] Il y a une ville du même nom dans le gouvernement de Tamboff.

patrie[1] ; elle est à l'embouchure de la rivière qui lui a donné son nom.

Ici c'est Kinechma, ville de fabriques, où se tissent de fines toiles et de fins nappages pour les marchands anglais de Saint-Pétersbourg : plus bas, c'est Yourievetz-Povolgsky, sur la rive droite du fleuve qu'elle regarde, et qu'on voit accroupie derrière son vieux rempart de terre, comme un ancien guerrier blessé derrière son bouclier de bronze. Tout auprès, le Volga reçoit un nouveau tribut, celui de l'Ounja, rivière venue du Nord, grossie d'une foule d'autres rivières qu'elle a rencontrées en chemin.

Nous ne saurions abandonner le gouvernement de Kostroma sans assister à une bizarre scène. Voici une grande colline de sable, au bord même du fleuve, presque une montagne; les flancs en sont ardus, et la pente rude. Cet endroit s'appelle *Jarenny-Bougor*. Nous voyons un malheureux étranger que des bateliers poursuivent, une sangle à la main, pour le forcer de gravir au pas de course ce cône de sable. En vérité cela est cruel : quel est ce jeu barbare? sommes-nous en pleine civilisation, ou bien si l'époque de Batou-Khan est revenue en Russie?

Ceci est un usage barbare si l'on veut, mais dont il est facile d'éviter la cruelle conséquence en donnant un léger pourboire aux bateliers qui y ont droit, en vertu de quel privilége? on l'ignore; cela a toujours été ainsi et personne n'a réclamé ni protesté, ce qui confirme le droit. Pierre le Grand lui-même le reconnut en s'y soumettant. Or, deux ou trois roubles peuvent bien se donner à de braves gens qui ne vous en veulent pas, et qui, au besoin, se jetteraient au fleuve pour vous sauver la vie, mais qui tiennent à votre denier-adieu si vous passez là pour la première fois... Et il faut dire qu'à moins d'ignorance absolue de la chose, peu d'étrangers se refusent à payer ici le tribut de Jarenny-Bougor.

[1] Voir plus haut, page 266.

Cependant le fleuve, dont le lit va s'élargissant et dont les rives s'élèvent, continue sa course glorieuse.

Il est entré dans le gouvernement de Nijni, province opulente et féconde, encore toute remplie de Morduans, de Tatars, de Tchérémiss et de Tchouvaches, ces anciens vaincus, dont la race se perpétue en paix au milieu du peuple vainqueur; et il arrive avec orgueil entre ses rives escarpées devant la cité de Minine, où l'Oka, grand comme nos plus grands fleuves d'Occident, vient lui apporter le tribut de vingt rivières intérieures.

Nous connaissons Nijni. Je me suis efforcé de donner une idée de son aspect général pendant la foire, en en traçant le panorama du haut de la forteresse.

Suivons donc le cours du fleuve. Ici la direction vers l'est est plus directe. Il ne quittera plus cette ligne jusqu'à Kazan. Ses rives continuent à être accidentées et élargissent leurs proportions; les paysages en font autant : toutefois voici Makarieff sur sa gauche, humble bourgade, érigée en ville je ne sais pourquoi, dont le pauvre tableau répond mal à la grandeur de l'encadrement; mais patience. Non loin de la bourgade, et sur les bords mêmes du fleuve, s'élève le célèbre couvent où se tenait la foire qui portait son nom, et qui fait aujourd'hui la fortune de Nijni.

Des îles verdoyantes se montrent au milieu des eaux. Leur cours est animé, couvert d'embarcations diverses; celles-ci le remontent à l'aide de grandes voiles, celles-là le descendent; des pyroscaphes remorquent de lourdes barques, d'autres, sveltes, élégants, et filant à toute vapeur, sont chargés de marchandises et de passagers pour Kazan.

Le Volga s'élargit quelquefois comme un lac, on le prendrait alors pour un bras de mer; d'autres fois il se rétrécit, alors ses eaux bruissent et bouillonnent.

Il est arrivé à Vassili-Soursk sur sa droite, et il y reçoit la *Soura*, large rivière aux méandres fantastiques, qui parcourt quatre gouvernements pour venir, à travers les belles forêts qui ombragent

ses rives, se perdre dans les eaux du Volga, à l'endroit que je viens d'indiquer. Jadis la Soura séparait les possessions russes des possessions tatares ; aujourd'hui elle se contente d'enrichir les provinces de l'empire qu'elle traverse. On a établi à son embouchure de magnifiques pêcheries, où l'on prend des sterlets préférables à ceux du Volga. D'ailleurs la ville de Vassili n'a rien de remarquable, si ce n'est que sa position même la rend particulièrement propre au commerce ; c'est de celui du blé qu'elle s'occupe.

Le fleuve a pénétré dans le gouvernement de Kazan. Ses sinuosités sont assez semblables à celles que tracerait un serpent pressé de fuir. A chaque pas des affluents viennent grossir ses eaux. Je ne nomme que les plus considérables.

Nous voici à Tcheboksary, ville dont le nom est tatar. Elle est sur la rive droite du fleuve, à l'embouchure de deux ruisseaux aux noms peu bucoliques, la Sigouchka et la Tcheboksarka. Cette ville, jadis fortifiée, est d'un aspect imposant ; avec ses coupoles et les clochers de sa cathédrale et de ses dix ou douze églises, avec ses monuments publics et sa belle position, on la prendrait pour quelque importante métropole [1].

Dans ce gouvernement, les rives du fleuve présentent des phénomènes étranges. Ici, s'élèvent des montagnes en stalactites, dont les couches régulières et les formes bizarres figurent souvent des forteresses, des châteaux, des tourelles, des statues, des vases gigantesques, affectant en un mot toutes les fantaisies de l'architecture et de la sculpture réunies. Voici une caverne profonde creusée dans le roc; elle est sombre, on dirait l'Averne; comme lui, elle contient un lac aux eaux mortes et noires. Voilà une autre caverne; elle s'enfonce sous le mont Soukéieff : celle-ci est d'albâtre; elle a été découverte par les frères Tchernetzoff. Ici, les berges sont basses et nues, là elles se couvrent de collines, puis de rochers menaçants, plus loin elles sont ombragées de vertes forêts.

[1] Elle a une demi-verste au plus.

Nous avons passé Kazan. Quelle est maintenant cette cité si fièrement posée au haut d'une montagne dont elle couronne la cime de ses murailles crénelées et des coupoles byzantines de ses églises et de ses couvents? C'est Sviajks, que fit bâtir Jean IV, pour apprendre à Kazan que c'était à ses portes mêmes qu'il allait se préparer à l'attaquer. Sviajks, nouvelle Santa-Fé de la Grenade tatare!

A soixante verstes plus loin, le Volga reçoit encore une de ces rivières qui partout ailleurs seraient considérées comme de grands fleuves. Je suis forcé de me répéter. Celle-ci s'appelle la Kama ; c'est peut-être le plus considérable de tous ses affluents.

La Kama sort des monts Ourals : son parcours est immense. Elle coule d'abord à l'orient, dans la direction de la chaîne principale de ces montagnes; puis elle tourne au sud, poursuit sa course dans ce sens jusqu'à son embouchure, après avoir sillonné une partie du gouvernement de Viatka, tout celui de Perm, d'Orenbourg (cette grande route de la Sibérie), une partie de celui de Kazan, où elle trouve son embouchure [1].

Encore aujourd'hui, les Tatars la nomment Tcholmann-Idèl, parce qu'elle jette l'abondance dans tous les pays qu'elle traverse, en portant les produits de la Permie et ceux d'une partie de la Sibérie dans tout l'empire, au moyen des cours d'eau qui descendent de l'Oural et viennent se décharger dans son lit, avec le fer, le cuivre, le sel, les jaspes, etc., sortis du sein de ces fécondes montagnes.

Les bords de la Kama sont couverts de grandes et sombres forêts. Ces bois fournissent à la construction des barques qui naviguent dans son lit, et dont la dimension est telle qu'elles portent jusqu'à cent cinquante mille pouds [2] ; et une circonstance assez curieuse, c'est que le fer n'entre point dans la construction de ces bâtiments; ils n'ont en fait de fer que leur ancre, ce qui ne

[1] A soixante vertses de Kazan.

[2] Le poud vaut environ seize kilos.

les empêche pas d'être assez solides pour braver le courant rapide de la rivière, et les flots souvent soulevés du Volga.

Le fleuve continue à se dérouler vers le sud; il se divise en plusieurs bras; il forme des îles, que l'on prendrait pour de vastes jardinières flottant sur les eaux : quelquefois elles sont arides et couvertes de sable, ce sable brille et scintille aux regards. On comprend que plus d'une rivière arrivant de l'Oural est déjà venue se décharger dans le Volga. Il baigne le pied de hautes montagnes couvertes de grands bois de chênes arrondis comme les futaies d'un parc. Voici de nouvelles grottes, de nouvelles stalactites aux formes bizarres : il y en a qui représentent des vases gigantesques qu'on dirait taillés par quelque sculpteur cyclopéen. Les pigeons abondent sur les rivages; les chasseurs les respectent, le peuple les a en vénération, aussi volent-ils par troupes considérables et figurent quelquefois, sous le ciel, un grand nuage que le vent pousse devant lui.

Ceci s'appelle le mont du Tsar, parce que Pierre I[er] le gravit à son retour de sa campagne de Perse. On y voit les restes d'une date qu'on assure avoir été inscrite sur le rocher par ce prince.

Les accidents pittoresques se multiplient. Ici cesse le désordre d'une nature réellement alpestre; c'est un Rhône gigantesque traversant les gorges agrandies d'un nouveau Dauphiné. Les contrastes arrivent : c'est une échappée merveilleuse d'un horizon d'Italie; puis le fleuve du désert apparaît, le fleuve du désert aux vastes rivages, aux flots indomptés, aux vagues menaçantes. Son lit s'élargit; plusieurs verstes en séparent les bords; on pourrait le comparer à quelque bosphore d'eau douce, comme j'ai dit de la Néva, mais plus large que la Néva. De grandes barques avec un toit bariolé sur le pont et une galerie à ses flancs s'y promènent. Ce sont de petites maisons flottantes. Les habitants des rives méridionales y passent quelquefois des mois entiers, qu'ils mettent à remonter son cours. Ces bâtiments ont de grandes

voiles carrées qu'on plie lorsque la tempête soulève les flots.

Voici une ville riante et d'un merveilleux aspect, moitié sur la montagne qui borde la rive droite, moitié sur la berge même du fleuve. Rien de magnifique comme le tableau qu'elle présente : des édifices surmontés de belvédères; des églises couronnées de coupoles; des couvents, des maisons, des fabriques, et tout cela disposé avec goût, avec harmonie, entre des bosquets et des jardins verdoyants!... Quelle est cette cité que l'on prendrait pour la reine de cette vaste province, dont le Volga, qui l'arrose, semble être lui-même le roi ? C'est Simbirsk, la brillante, la coquette, la riche! Simbirsk, qui doit au Volga tout ce qui l'a faite ainsi, et qu'entourent de vastes steppes.

Le Volga lui a donné son site ; sur le Volga elle a établi d'abondantes pêcheries, et au Volga elle confie chaque année des flottilles de barques chargées de grains, pour les provinces septentrionales de l'empire. Le fleuve va toujours, il va baignant des villages, arrosant des forêts, fertilisant des plaines, creusant la base des montagnes, changeant ses îles de place, recevant de nouvelles rivières dans son lit, déjà si abondant. Il est parvenu à l'extrémité de ce gouvernement; le voici, le capricieux, qui trace un brusque crochet à l'est, pour venir un peu après reprendre son cours au midi ; mais auparavant, il baigne la ville fortifiée de Stavropol, bâtie sur sa rive orientale [1], ici très-élevée, et environnée de collines qu'ombragent des bois de pins aux larges palmes, et de bouleaux au feuillage mobile, tandis que sur le bord opposé s'étend une longue chaîne de montagnes calcaires qu'on appelle les monts Chigoulefskia, du nom d'un village situé entre elles et le Volga. Quant à Stavropol, elle fut bâtie pour les Kalmouks convertis, qui s'obstinèrent à demeurer sous leurs tentes avec leurs troupeaux.

A l'extrémité du crochet que je viens d'indiquer, s'élève Sa-

[1] Sur la rive d'un bras du fleuve.

mara, devenue depuis peu chef-lieu d'un nouveau gouvernement [1], taillé dans ceux de Simbirsk, d'Orenbourg et de Saratoff.

Samara doit cet honneur au développement de son commerce avec les tribus de peuplades nomades d'Asie. Elle touche aux steppes des Kirghiss d'Orenbourg, qui viennent camper dans ses environs, et aux steppes d'Astrakhan, dont elle voit les Kalmouks conduire leurs vastes troupeaux aux pâturages, tandis que d'autres peuples arrivent dans ses murs avec des caravanes de chameaux chargés de marchandises.

Cependant, revenu en face du point où il avait tracé ce capricieux méandre, le fleuve fait quelques pas encore vers l'occident, et prend ensuite brusquement la direction du sud, après avoir baigné la ville de Sizran.

Son lit s'élargit encore. La rive orientale se dénude. Le pays, de ce côté, prend un caractère d'étrange et morne solitude; l'étendue des plaines, la hauteur des montagnes, les bizarres dentelures qui les festonnent, leurs assises colossales, qui les feraient prendre pour les restes de quelques antiques forteresses titaniennes oubliées dans le désert, la voix de ce grand fleuve qui répète des échos inconnus, ces grandes troupes d'oies sauvages ou d'outardes qui traversent les airs comme des nuages animés, tout cela jette dans l'âme je ne sais quelle émotion pleine d'un charme curieux et palpitant. Des chameaux ont paru sur les landes stériles, sur les steppes de la rive gauche; ils sont suivis d'hommes aux traits et aux vêtements étranges : sommes-nous sur un fleuve de quelque continent désert, et rencontrons-nous les bandes nomades de quelque tribu sauvage? Nous sommes dans le gouvernement de Saratoff, que le Volga traverse dans toute sa longueur, large, puissant, aux rives tantôt tourmentées, tantôt hérissées; steppes et landes incultes à l'orient, plaines cultivées et champs féconds du côté opposé; tantôt à la voix mugissante, sous

[1] Précédemment simple ville de district, appartenant à la province de Simbirsk.

le souffle de la tempête, aux vagues échevelées et menaçantes, puis s'apaisant et reprenant son cours avec la majesté d'un roi qui traverse ses domaines.

Je ne sais combien nous avions fait de verstes dans ce gouvernement. Voici une montagne calcaire taillée à pic : là-haut jadis un brigand, Stenko-Razine, si je ne me trompe, avait établi son aire, *sa ville*, disent les gens de l'endroit ; de ce point inaccessible, il fondait sur les voyageurs, sur les trains du Volga, sur ses caravanes nautiques, pillant et tuant à plaisir, et se gorgeant de richesses. Ce condottiere de nouveau genre avait une petite armée forte et brave ; avec elle, il prit Astrakhan, il fit des traités avec la Perse. Le brigand était fort, on traitait avec lui, en attendant qu'on l'exterminât. Plusieurs traditions, récits terribles ou touchants, se sont conservées dans le pays sur ce dévastateur : il en est une qui a tout l'air d'un de nos vieux contes chevaleresques du moyen âge ; il s'agit d'un amant qui, à force de courage et de ruse, put retirer, intacte, sa maîtresse des mains de Stenko-Razine. De la ville de ce brigand il ne reste plus vestige, mais la montagne où il avait établi son nid a gardé son nom.

Ici, partout, sur le côté droit, le fleuve est bordé de roches à stalactites. Saratoff arrive : elle est bâtie de ce côté, regardant les déserts de la rive orientale, où se trouvent des lacs salins d'un excellent rapport. Elle repose sur un escarpement du rocher, au pied de hautes montagnes : les unes filent au nord et côtoient le fleuve de près, les autres, qu'on appelle *montagnes chauves*, parce qu'elles sont nues et pierreuses, longent l'ouest de la ville, et ne bordent point le Volga. Un ravin profond comme un gouffre divise cette ville tourmentée, et cependant d'un aspect si pittoresque, qu'enrichissent son commerce et ses colonies allemandes.

Le fleuve roule toujours ; bientôt il entrera dans la province d'Astrakhan. Le voici à l'extrémité de celle de Saratoff, devant le bourg, *possad*, de Doubovka, l'un de ses havres les plus fréquentés. Nous saurons bientôt pourquoi. C'est ici que le Volga

est plus rapproché du Don. C'est donc ici que s'arrêtent toutes les embarcations destinées pour Katchalisk, petit bourg cosaque de l'autre côté de la montagne qui sépare les deux fleuves, et qui se trouve sur le Don.

Pierre le Grand avait voulu percer un canal à travers cette montagne, qui a soixante verstes de parcours; il fit même commencer les travaux, mais ils demeurèrent inachevés. Longtemps avant lui, Séléucus Nicanor avait eu la même idée, et plus tard le sultan Sélim III. On a fait depuis des travaux singulièrement difficiles. Faut-il rappeler ceux qu'exécutent à ce moment d'intrépides ingénieurs anglais à travers l'isthme de Panama, pour unir les deux Océans par un chemin de fer !

Il paraît qu'il se rencontre ici des obstacles d'une nature invincible. On prétend que la plaine où coule le Don, étant plus élevée que celle que traverse le Volga, toutes les eaux du premier fleuve s'écouleraient dans le second. Je ne saurais apprécier cette objection, mais il est d'autant plus regrettable que ce canal de jonction ne puisse s'opérer, que presque tout ce qui alimente le Caucase vient de Saratoff par le Volga et doit nécessairement entrer dans le Don; de plus, les rives de ce dernier fleuve n'étant pas boisées, toutes ses barques et ses vaisseaux doivent être construits sur le Volga.

Voici comment tous ces objets franchissent la montagne qu'on n'a pu percer.

Arrivés à Doubovka, les trains sont déchargés, les barques tirées à terre et placées sur des rouleaux, et de vigoureux buffles leur font gravir la montagne, qui a, comme je l'ai dit, soixante verstes de parcours; elles descendent naturellement plus vite la côte opposée, et arrivent le sixième jour à Katchalisk; ici elles sont lancées dans le fleuve des Cosaques, qu'elles descendent jusqu'à la mer d'Azoff.

Cependant le Volga poursuit sa course : il baigne les restes de Saraï, l'antique capitale de Batou-Khan, arrive à la petite ville de

Tsaritsine, reçoit la Sarpa, dont les rives sont cultivées par les colonies allemandes; ici il incline vers l'est, et entre en pleines steppes; il coupe de sa ligne oblique, en deux parties à peu près égales, les vastes espaces qui composent ce qu'on appelle le gouvernement d'Astrakhan. Son cours se tourmentant de plus en plus, ses eaux se couvrent d'îles; il a vingt bras, c'est un enchaînement inouï, au milieu duquel le lit principal a sa ligne connue, la seule suivie par les mariniers, que l'expérience rend habiles à naviguer sur cet immense fleuve.

Maintenant le désert s'étend des deux côtés; des deux côtés nous pouvons voir les tentes des Kalmouks et les chameaux des Kirghiss. De distance en distance, cependant, nous trouvons quelques pauvres bourgs habités par des pêcheurs tatars, car la pêche ne cesse pas d'être abondante dans ces eaux fécondes... Puis enfin nous apercevons quelque chose qui a l'air d'une ville, c'est Enotaévsk, sur un des bras du fleuve. Ce fut dans le principe un fort pour contenir les Kalmouks, qu'on voulait habituer à un genre de vie sédentaire. A cet effet, un palais fut construit pour leur khan Dondouk-Dachi; mais celui-ci ne voulut y voir qu'une prison: il se trouva fort offensé de la proposition qu'on lui fit de l'habiter, et, laissant là le palais, il s'en alla camper avec les siens. Ce palais est devenu la résidence du commandant de la garnison, car Enotaévsk a une forteresse... de sable..., c'est dire sa solidité. Toutefois, comme elle est entourée de peuplades assez pacifiques, et qui d'ailleurs n'ont pas d'artillerie, elle suffit telle qu'elle est. Enotaévsk s'élève dans la plus triste province du monde : le sol tout autour est recouvert d'un sable fin et mouvant que le moindre vent soulève en épais nuages, ce qui rend la respiration dangereuse et même difficile : que si le temps est calme, ce sont des nuées d'insectes qui font bientôt regretter l'autre fléau. Cependant la ville ne manque pas d'un certain bien-être : elle le doit aux Kalmouks qui campent hiver et été dans les environs, avec leurs nombreux troupeaux.



ruine, aucun vestige matériel qui date authentiquement de l'époque de ses anciens princes. La tour même de Sumbéka, au nom de laquelle se rattache une touchante destinée, n'a pas une origine bien certaine. Kazan, au premier aspect, a la physionomie russe. Bâtie sur des collines, couronnant une montagne de ses plus grands et de ses plus élégants édifices, ayant son Kremlin, ses cathédrales, ses églises, avec leurs clochers et leurs coupoles brillantes dans les airs; puis une autre ville à ses pieds, une rivière dont les méandres paresseux baignent une côte; des environs accidentés, des prairies, des rochers, des maisons de campagne, des cottages (si le mot est ici permis), des villages riants avec des jardins qui les ombragent : Kazan vous apparaît d'abord comme un reflet de Moscou. Cela est original, pittoresque, étrange et charmant, mais cela est moscovite, et pourtant je répète : Kazan la Tatare. C'est en ceci que se présente le phénomène : on voit une ville russe et on pense à une ville tatare; on voit la croix dominer au sommet des églises, et on pense au croissant de Mahomet; on voit cette forteresse aux murs solidement crénelés et gardés par une excellente garnison russe, et l'on songe à la forteresse de bois défendue avec la vaillance du désespoir par des soldats tatars contre les armées de Jean IV. C'est qu'on arrive à Kazan, l'esprit préoccupé de son passé, l'imagination remplie des événements de son histoire; et puis on voit là une population entière séparée de la population russe, et cette population est réellement tatare; elle s'est conservée intacte : caractère, race, coutumes, physionomie, mœurs, religion, costume, elle n'a rien perdu. Comment n'appellerais-je pas Kazan la cité tatare?

Il a été souvent question de Tatars dans les pages qui précèdent; il ne sera peut-être pas hors de propos de consacrer quelques lignes à ce peuple, qui a tenu une si grande place dans l'histoire et les destinées de la Russie, qui subjugua cet empire, qui s'y divisa, qui y fonda des dominations distinctes, témoin celle de Kaptchak, de Kazan, d'Astrakhan, de Crimée; qui y est demeuré

après avoir été soumis à son tour, et se console en faisant le commerce de la perte d'une puissance dont il n'est pas bien sûr qu'il garde un très-vif souvenir. Je ne saurais mieux faire que de me diriger en ceci d'après les excellentes données de M. Vsevolojvsky, qui, dans son dictionnaire sur la géographie et l'histoire de ce pays, a traité avec un soin spécial tout ce qui se rapporte aux peuples et aux races.

Les Tatars formèrent dans le principe une grande nation sortie d'une souche turque, c'est ce dont la certitude est actuellement acquise d'après Aboulhazi, historien de cette nation. La branche qui porte encore ce nom [1] s'agrandit et se répandit dans diverses contrées. La plus grande partie s'établit sur les frontières de la Chine, et tomba sous la domination de cet empire. Ils furent ensuite subjugués par les Mongols. La première expédition de Tchinghis-Khan fut dirigée contre eux, et il est certain qu'avant de ravager la Chine avec ses armées, ce sauvage conquérant avait déjà soumis toutes les hordes tatares à son autorité. Ce fut alors que, n'ayant plus de crainte de ce côté, il commença le cours de ses expéditions.

Il est à remarquer que ce n'est qu'au moment où ils ont cessé de former un corps de nation que les Tatars sortent de l'obscurité. Distribués dans les rangs des Mongols, ils combattirent avec ce peuple qui eut seul, aux yeux de la postérité, l'honneur et la gloire de ses conquêtes, dont, par un caprice bizarre de la fortune, tout l'odieux tomba sur les Tatars. En effet, les Tatars prêtent leur nom à toutes les dévastations qui marquent d'une longue traînée de feu et de sang le passage des armées mongoles.

Dès lors le nom des Tatars, jusque-là inconnu [2], commença à se répandre dans l'Asie occidentale et dans l'Europe; les vaincus furent substitués aux vainqueurs : le nom des uns fut substitué à celui des autres. Dans les dernières expéditions de Tchinghis-

[1] C'est celui d'un de ses chefs nommé Tatar.
[2] Il n'avait pas franchi la Chine et la Mongolie.

Khan, les Tatars composaient d'ailleurs la plus grande partie de son armée. La langue tatare s'étendit et domina dans les pays conquis, qui avaient eu jusque-là leur propre langue. Elle domina donc dans la petite et la grande Boukharie, parmi les Bachkirs, les Tchouvaches, dans la Crimée, dans le Kouban. Les Tatars absorbèrent tout à fait les Mongols, dont le nom disparut de toutes les contrée occidentales envahies par eux. Il faut dire aussi que les deux nations avaient fini par se confondre, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, et ce fut au point que les vestiges de ce mélange se sont si complétement effacés depuis la destruction de l'empire mongol, qu'à l'exception de certaine similitude lointaine de langage, on ne saurait distinguer aujourd'hui le moindre rapport entre ces deux peuples.

Ce fut Batou-Khan, petit-fils de Tchinghis-Khan, qui, le premier, fit connaître en Russie le nom tatar. Nous savons qu'il fit la conquête de cette vaste terre, en 1237. Il fonda l'immense empire du Kaptchak, qui domina longtemps sur tout le nord de l'Asie, la Russie, une partie de la Pologne, et jusqu'en Allemagne et en Hongrie. Il établit sa résidence à Saraï, sur le Volga [1], et fut le premier khan de la horde appelée Horde d'or ou grande Horde. Cet empire s'affaiblit comme tous les empires trop brusquement fondés et trop étendus. Il y eut des guerres intestines et des partages jusqu'à Tamerlan, qui vint, à la fin du quatorzième siècle, barbare heureux, renverser la dynastie d'un barbare qui avait été heureux. La Horde d'or fut divisée sous les successeurs de Tamerlan, et de ses fractures naquirent plusieurs royaumes ou khanats; de là, les principautés de Kazan, d'Astrakhan, de Kaptchak et de Crimée. Celle de Kaptchak, établie dans les steppes de Saratoff traversées par le Volga, fut la première détruite; Kazan, Astrakhan et la Crimée s'enrichirent de ses débris. Les Tatars de ce khanat, dès longtemps chassés de leur ancienne résidence, se sont

[1] Dans une île au-dessus de Tsaritsine. Il y fit bâtir un palais (*sarai*) qui devint bientôt le point de départ d'une grande ville, résidence de ses successeurs.

retirés parmi les Bachkirs et les Kirghiss, où ils ont conservé leur nom, et, à ce qu'on assure, la mémoire de leur origine.

Le royaume de Kazan subsista jusqu'en 1552, époque où il fut conquis par Jean IV; celui d'Astrakhan tomba, peu d'années après, sous les armes du même souverain; celui de Crimée, seul, subsista jusqu'en 1783 : on sait que sa conquête illustra le règne de l'impératrice Catherine II.

Depuis lors, les Tatars vivent dans l'empire sous la protection de ses lois, tous adonnés au commerce, qui les console, comme je l'ai dit, de la perte de leur ancienne puissance. Ils font surtout le négoce des marchandises asiatiques, particulièrement des cachemires et des étoffes de Perse, ayant des établissements considérables dans ces villes, qui furent autrefois leurs capitales, telles qu'Astrakhan et Kazan.

Cette dernière ville m'apparut donc comme une ville tatare : j'y arrivai un jour de marché, et bien que la foire de Nijni l'eût un peu dépeuplée, je fus frappé de sa physionomie. On voyait une grande foule d'hommes se promener devant le bazar, la tête rasée et nue, avec de grandes robes de chambre fixées à la ceinture par une écharpe en soie; quelques-uns coiffés d'un feutre blanc à forme conique; quelques-uns en bonnets bordés de fourrure : il y avait parmi eux des Tchérémisses, des Tchouvaches, tous peuples de figures et de costumes divers, ce qui donnait à cette place, à ces magasins, à ces boutiques, un aspect original, étrange, et qui n'avait absolument rien de russe, quoique les hommes de cette nation y soient assez nombreux et faciles à distinguer parmi les autres.

L'étranger qui arrive dans certains pays a un avantage sur les habitants; ceux-ci, que l'habitude a blasés, n'en voient ni les traits caractéristiques, ni les saillies pittoresques, ni les couleurs vives et tranchées; pour eux les souvenirs historiques dorment, ou même ils sont effacés. Ils vont à leurs affaires ou à leurs plaisirs sans se préoccuper d'autre chose que de leurs affaires ou de leurs

plaisirs. Je doute, par exemple, qu'il y ait beaucoup de Kazanais qui passent sous la tour de Sumbéka en songeant à l'étrange destinée de la princesse tatare dont elle porte le nom, ou qui traversent la plaine d'Arsk, autrefois si vaste, aujourd'hui si réduite, en se préoccupant de la sauvage et magnifique Iliade dont elle vit se dérouler tant de scènes. Quant à moi, Kazan m'apparut comme un grand poëme, comme une tradition aux traits affaiblis peut-être, mais vivante encore des grandes choses qu'elle conserve. J'étais devant Kazan, je l'embrassais du regard; mais je ne voyais pas la ville actuelle. Mon imagination rétrogradait dans le passé, et laissant là le chef-lieu d'une province russe, elle reconstruisait le puissant royaume, le riche khanat qui pendant plus de trois siècles tint la Russie en haleine, et traita d'égal à égal avec ses tsars. Non pas certes que je regrette que ce dernier boulevard de la conquête mongole soit tombé sous les armes vaillantes d'un monarque chrétien, et que cette chute et cette victoire aient consacré l'affranchissement de la vaste terre de Rurik; mais c'est que les vaincus héroïques réveillent toujours ma sympathie, et qu'un peuple qui a pu, avec moins de trente mille soldats et derrière de simples murs de bois, résister pendant quarante jours à une armée disciplinée de cent cinquante mille hommes courageux, bien organisés, commandée par un tsar puissant, par d'excellents généraux, des ingénieurs habiles, et munie d'une nombreuse artillerie [1], c'est que ce peuple est héroïque et que sa chute est glorieuse. Ainsi tombèrent les Tatars de Kazan, comme nous le verrons bientôt.

Kazan fut fondée en 1257, par Saïn, fils de Baty ou Batou-Khan, chef de la Horde d'or, à l'endroit même où elle s'élève actuellement, sur les bords de la Kazanka, petite rivière qui prend sa source à vingt-cinq verstes de là, dans un marais, et va se jeter dans le Volga, à six verstes plus loin. D'un côté elle

[1] Karamzine la porte à cent cinquante pièces de canon, dont la plus grande partie de gros calibre.

est bordée de prairies vastes et épaisses; de l'autre, elle n'a que des ravins profonds et le fleuve. Saïn voulut remplacer la ville bulgare de Bryakirnoff qu'il venait de détruire, et donner une capitale à un nouveau royaume.

Le nom de Kazan, si prosodique et si doux à prononcer, a une signification fort vulgaire, en arabe comme en tatar, c'est un mot qui veut dire *chaudron*, fond d'or. La tradition raconte ce qui suit :

Le khan Saïn campait sur le bord d'une rivière : voulant faire ses ablutions, il envoya puiser de l'eau avec un chaudron, que le serviteur du khan laissa tomber dans la rivière, en cet endroit sans doute profonde, car il fut impossible de le retrouver. De là le nom de Kazanka qui, de la rivière, fut donné à la ville bientôt élevée sur ses bords.

La position de Kazan est réellement unique : entourée de steppes et de vastes plaines, de ravins et de montagnes, on dirait qu'on lui ait choisi cet emplacement afin qu'elle fût isolée au milieu du désert, semblable à une oasis de pierre, comme savaient les bâtir les antiques fondateurs de Thèbes, de Memphis, de Balbek. J'ai dit oasis de pierre, c'est aussi une oasis pittoresque et surtout féconde, car elle est située au sein d'une des provinces les plus fertiles de la Russie.

Le prince Kourbsky, qui fut l'un des lieutenants de Jean IV au siége de cette ville, rapporte dans ses annales que lorsque l'armée russe arriva devant Kazan, elle se trouva au milieu d'une abondance merveilleuse. La terre produisait pour ainsi dire sans culture toutes sortes de fruits; les troupeaux étaient nombreux, la végétation riche, les bois giboyeux, et tout remplis de martres et de zibelines. Ce tableau touche à l'exagération, mais l'exagération même justifie le fait.

Lorsque le fondateur de Kazan mourut, la ville était déjà forte et puissante : sa prospérité continua à se développer, et bientôt la nouvelle cité fut la capitale d'un royaume riche et puissant formé

des pays conquis et d'un apanage considérable des khans de la grande Horde. Les successeurs de Saïn firent la guerre à la Russie, la harcelèrent, passèrent sur ses provinces, battirent ses armées.

L'histoire de Kazan, jusqu'à l'époque où ce royaume succomba avec sa capitale sous les armes de Jean IV, offre près de trois siècles de guerres extérieures et intestines, de conquêtes, de révolutions, de princes détrônés, chassés, rappelés et chassés de nouveau, puis des Saint-Barthélemi, des vêpres siciliennes, dont les Russes sont les victimes. C'est ainsi que Méhémet-Amin, expulsé par ses peuples, puis remonté sur le trône avec le secours des tsars de Moscou, ordonna en 1506, le 24 juin, jour d'une grande foire annuelle à Kazan, foire à laquelle s'étaient rendus beaucoup de marchands russes, de faire main-basse sur tous les chrétiens, non-seulement à Kazan, mais dans toute l'étendue de ses États. L'ordre fut exécuté, et le massacre général. C'est surtout dès lors que date cette guerre acharnée qui, à travers diverses péripéties, devait conduire à l'année fatale où Kazan succomba.

J'ai parlé de drames merveilleux ; j'ai dit que la prise de Kazan est un de ces spectacles épiques dont la rude et sauvage grandeur éblouit et frappe l'imagination : j'ai cité le poëme du Tasse, j'ai rappelé la conquête de Grenade, c'est que Kazan la Tatare va se trouver en présence de cent cinquante mille soldats chrétiens, et qu'elle sera vaillante comme Jérusalem la Sarrazine et Grenade la Mauresque; c'est que l'histoire sera ici sublime comme le poëme, c'est que rien ne manquera à l'épopée... L'imagination du poëte sera dépassée.

En 1547, Jean IV était venu avec une grande armée mettre le siége devant Kazan, que défendaient de fortes murailles en bois de chêne, armées de tours, et un Kremlin qui, du haut de sa colline, dominait les environs et s'appuyait sur de solides fondements.

L'artillerie ouvrit en vain une brèche aux murs : Kazan résista ;

les éléments d'ailleurs se déclarèrent pour elle. Le tsar dut commander la retraite, qui se fit difficilement, au milieu des plus grands périls.

Cette retraite donna la mesure du génie et du caractère de ce jeune prince. Ferme et plein de sang-froid, il se retirait en examinant les positions. Arrivé à l'embouchure d'une rivière, à trente verstes au-dessous de Kazan, il remarqua une haute montagne qu'il gravit; de son sommet, il put voir au loin la contrée : sa vue s'étendit du côté de Kazan, de Viatka, de Nijni, des steppes de Simbirsk.

Après avoir examiné cette position, il dit à ceux qui l'entouraient :

« Il s'élèvera ici une ville chrétienne; nous contiendrons Kazan. Dieu nous livrera cette capitale. » Quatre ans plus tard, en 1551, une ville s'y éleva, Sviajsk, du nom de la rivière, la Sviaga, une ville avec une forteresse. Kazan fut terrifiée. L'année suivante, le siége de cette capitale était résolu. Ici commence le poëme.

Le tsar, au milieu du conseil des boyards, annonce solennellement qu'il est temps d'abattre l'orgueil de Kazan.

« Dieu lit dans le fond de mon cœur, dit-il; je ne cherche point une vaine gloire terrestre, mais je veux assurer le bonheur des chrétiens. Comment pourrai-je un jour dire sans crainte au Très-Haut : — Me voici avec les sujets que tu m'as confiés, — si je ne les mets pas à l'abri des cruels ennemis de la Russie, de ces barbares avec lesquels on ne saurait avoir ni paix ni trêve? »

Les préparatifs se font; ils sont immenses; plusieurs corps d'armée sont levés : leur énumération laisserait bien loin celles d'Homère, de Virgile et du Tasse. Les généraux sont désignés : ceux-ci conduiront les bataillons moscovites à Nijni [1], ceux-ci, à la tête des enfants-boyards, des Strelzys, des Cosaques d'Oustiouque et de la Viatka, formeront un camp redoutable sur les bords

[1] Les princes Alexandre Gerbuty et Pierre Schouisky.

de la Kama[1]; les Voïévodes de Sviajsk feront occuper tous les passages du Volga.

Le tsar préside aux préparatifs; il passe les soldats en revue, les encourage, donne ses instructions aux chefs, l'armée s'ébranle : c'était le 16 juin.

D'immenses transports avaient pris les devants. L'Oka et le Volga étaient couverts d'embarcations : celles-ci chargées de provisions de bouche, celles-là d'artillerie.

Jean partit à son tour : il se sépare de sa jeune épouse, la douce Anastasie, avec cette fermeté du prince qui obéit à un devoir suprême : « Sois bonne et bienfaisante pendant mon absence, lui dit-il d'une voix ferme, malgré son émotion cachée; je remets le pouvoir suprême entre tes mains; le Très-Haut saura récompenser et ma vaillance et ta bonté. »

Anastasie tomba à genoux, et invoqua tout haut le ciel pour son époux.

Le tsar ne la quitte que pour se rendre à la basilique de l'Assomption; puis, suivi de la cavalerie de sa garde, il va passer la nuit à Ostroff, son village favori.

Les épisodes guerriers ne tardent pas à surgir. Jean apprend en route que de grands secours arrivent aux Kazanais : le khan des Tauriens, à la tête d'une formidable armée et des janissaires du sultan, s'est mis en marche. Il s'est arrêté devant Toula pour l'assiéger. Les proportions du poëme s'agrandissent.

La fatigue se fait sentir à l'armée; elle murmure. Où la conduit-on ? quelle sera la fin de cette campagne ? Elle manque de vivre... elle dévore tout sur sa route. La saison s'avance, d'ailleurs. Les enfants-boyards sont épuisés de force et d'argent... tous se plaignent... La démoralisation s'étend à tous les corps et à tous les rangs.

Le tsar l'apprend et ne se trouble point; mais il fait dresser

[1] Michel Ginsky.

une liste de tous ceux qui persistent à demeurer fidèles à leur drapeau, après quoi il s'adresse à l'armée, et, lui ayant fait connaître les noms inscrits : « Les autres peuvent s'en retourner, dit-il, ce sont des lâches, et les lâches ne sauraient que nous embarrasser, et nous voleraient la moitié de notre gloire. Quant aux autres, ils seront mes enfants ; je veux qu'on me fasse connaître leurs besoins, et pour les soulager je partagerai avec eux tout ce que je possède. »

Ces paroles sont accueillies avec transport... Les murmures cessent ; il n'y a qu'une voix et qu'un cri : Marchons ! s'écrient les soldats... suivons notre tsar où il voudra ; il saura récompenser nos services, et ne nous abandonnera pas.

Ceci se passait dans la ville de Kolomna, où Jean avait réuni son armée. Elle se remet en marche. La voici à Sviajsk, cette ville qu'il avait fait bâtir pour contenir Kazan. Sa joie fut grande à la vue de ses fortifications, de ses remparts, de sa cathédrale, où il se rendit d'abord, car le tsar, dès le début de cette grande expédition, lui imprima ce cachet de pensée religieuse qui concordait si bien avec le caractère de son peuple.

On lui avait préparé une maison, il refusa d'y descendre. « Non, dit-il, je suis en campagne, et ma demeure doit être une tente. » Il alla, en effet, occuper une tente au milieu de son armée.

Deux jours après, cette armée se remit en marche ; trente verstes seulement la séparaient de Kazan. Elle passe le Volga. Ici, le tsar écrit au souverain tatar de ne pas faire la folie de résister à ses forces, de se soumettre, et qu'il sera traité avec douceur. Un Tatar s'est chargé de cette dépêche...

Mais Kazan s'était préparée à la défense. Il s'agissait pour cette ville de son existence nationale, de sa foi, de sa religion. Les deux drapeaux qui allaient se trouver déployés l'un en face de l'autre étaient deux drapeaux irréconciliables, celui du Christ et celui de Mahomet. Les Tatars repoussent donc avec dédain les propositions du prince russe.

« Qu'ils viennent, s'écrièrent-ils ; ce n'est pas la première fois que nous voyons les Moscovites sous nos murs ; leurs attaques, toujours vaines, ne se sont jamais terminées que par des retraites qui nous ont fait rire à leurs dépens ! Qu'ils viennent, tout est prêt, la table est dressée, nous n'attendons plus qu'eux pour commencer le festin ! »

Cependant l'armée n'était plus qu'à six verstes de Kazan. Deux jours furent employés à débarquer les canons et l'attirail de l'artillerie.

A ce moment, un transfuge kazanais se présente au tsar, et lui apprend que la ville tatare est défendue par trente mille hommes, hardis, courageux, et décidés à se battre vaillamment; qu'ils sont soutenus par un bataillon auxiliaire de Nogaïs, et que le prince Yapantcha, avec un nombreux corps de cavalerie, avait été détaché dans la plaine d'Arsk pour y armer les habitants de la campagne et harceler les Russes par des attaques incessantes.

C'était le 23 août. L'armée moscovite marchait avec ordre et en silence, lorsque le soleil parut sur l'horizon ; Kazan apparut à ses yeux. De riantes prairies s'étendaient comme de vastes tapis de verdure entre le fleuve et la montagne que domine la forteresse. La ville s'épanouissait aux regards des soldats dans toute la grâce de son aspect pittoresque. Déjà on découvrait les nombreuses mosquées, les minarets, les palais, celui du tsar (en pierre), les tours élevées et les larges remparts en bois de chêne qui entouraient la ville de leur forte ceinture.

Le tsar à cette vue fit arrêter les bataillons ; et sur un signe, au bruit des trompettes et des instruments de guerre, fut déployé l'étendard de la foi, le même qui avait flotté sur les rives du Don.

Aussitôt tous les chefs qui l'entourent descendent de cheval, la messe est célébrée à l'ombre des drapeaux, après quoi le tsar harangue son armée, et fixant les yeux sur l'étendard sacré :

« Seigneur, s'écria-t-il, c'est en ton nom que nous marchons contre les infidèles ! »

On fut bientôt sous les murs mêmes de la ville. Le silence le plus profond y régnait : on eût dit qu'elle avait été abandonnée de ses défenseurs. Les Russes s'en réjouissaient, sept mille strelsys s'approchèrent follement des murs ; soudain un grand bruit se fit entendre, et une troupe de tatars fantassins et cavaliers se rua sur eux. Le carnage fut effrayant.

Le premier sang avait coulé.

Actuellement on peut se croire devant Jérusalem ou devant Grenade; seulement ici tout se présente sur de plus vastes proportions, et avec un caractère de sauvage énergie dont la mise en scène relève encore l'étrange poésie.

Rien ne manque au poëme. Les difficultés naissent sous les pas des assiégeants. Ils avaient à peine pris leurs positions et établi leur camp qu'une tempête ravage le camp. La tente du tsar est emportée. Les barques qui couvraient le Volga, chargées de vivres pour l'armée, furent submergées... La famine menace celle-ci. Il fallut faire venir de nouvelles provisions de Moscou.

Cependant les assiégés faisaient de brillantes sorties, et les Russes, malgré le secours de leurs canons, n'avaient pas toujours l'avantage. Un prisonnier interrogé confirme au tsar le rapport du transfuge ; les Kazanais se défendront avec acharnement et mourront, s'il le faut, jusqu'au dernier.

Un matin, une masse armée sort brusquement d'une sombre forêt qui bordait la plaine d'Arsk, traverse cette plaine, enlève les postes avancés de l'avant-garde moscovite. C'était la troupe du prince Yapantcha. L'alarme se met au camp moscovite : le tsar monte à cheval et un combat terrible s'engage, où les siens firent de grandes pertes.

Le siége cependant s'établissait avec régularité : les lignes de circonvallation se tracent, cent cinquante pièces de canons de gros calibre font feu contre la ville. Et cependant l'armée était tenue en échec, personne n'osait s'éloigner du camp : Yapantcha gardait

tous les passages. Les Kazanais l'avertissaient au moyen de signaux établis au haut d'une tour.

Les Russes, de leur côté, dressent des embûches à leurs ennemis : les combats se multiplient, la valeur est égale des deux côtés, mais celle des Kazanais a une énergie farouche et terrible.

L'armée du tsar se fatigue; la forêt d'Arsk s'est remplie de Tchérémisses; les ennemis sont partout, ils semblent sortir de dessous terre : avec cela, le feu incessant de la forteresse sème la mort parmi les Russes. Les pluies arrivent, qui achèvent de décourager les soldats; ils attribuent unanimement leurs désastres aux pratiques des magiciens tatars.

J'ai dit que rien ne manque au poëme. Et ce n'était pas seulement les soldats qui croyaient à ces enchantements, le prince Kourbsky, un des généraux de cette guerre, homme vaillant et sensé, partageait cette idée; les magiciens tatars, dit-il[1], se réunissaient chaque jour au lever du soleil sur les murailles de la ville, là ils faisaient des sortiléges, agitaient leurs robes et provoquaient contre le camp russe le vent, les tempêtes, et des pluies continues et mortelles.

Bientôt tous les environs de la ville furent convertis en marais : l'armée perdit tout courage, le tsar seul garda sa constance.

Dans cette extrémité, un seul moyen restait à ce prince : combattre la superstition par la foi, les magiciens par les prières, leurs sortiléges par la croix miraculeuse; il la fit venir de Moscou. Le clergé bénit les eaux... et, par une coïncidence réellement miraculeuse, le beau temps reparut.

Ici se présente encore un épisode qu'on dirait emprunté au Tasse. Les Russes s'en vont dans une forêt, à deux verstes du camp, pour construire une tour qu'ils puissent approcher des murailles, et, de son sommet, foudroyer les assiégés jusque sur leurs remparts, jusque dans les rues de leur ville... Cette tour s'éleva :

[1] Dans les annales qu'il a laissées sur cette campagne.

c'était quelque chose de colossal, puisqu'elle put supporter soixante pièces d'artillerie, dont dix de gros calibre.

Cependant le siége durait depuis un mois, l'armée voyait avec effroi l'hiver s'approcher; il fallait tenter un assaut général : déjà plus d'une fois la mine avait ouvert des brèches aux murs de Kazan; le combat y avait été acharné, et toujours les Tatars avaient fini par réparer leurs murailles. Cependant le jour décisif a paru, c'était le 1er octobre. Toutes les mines étaient prêtes à jouer à la fois; Jean voulut se préparer à cette grande journée par un acte de religion : il communia; l'armée suivit son exemple.

Cependant le tsar veut essayer une nouvelle tentative sur l'esprit des Kazanais, en leur offrant les moyens de revenir à lui.

« Nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les murs de Kazan, répondent-ils, ou nous ferons lever le siége. »

Alors l'ordre de l'assaut général est donné.

Il y a ici un moment digne de la plus majestueuse épopée : je cite l'histoire.

L'aurore venait d'éclairer un ciel pur et sans nuages. Les Kazanais étaient postés sur les murailles, et les Russes non loin d'eux, à l'abri de leurs retranchements. Les drapeaux flottaient au gré des vents, et le profond silence gardé par l'armée encore immobile n'était interrompu que par les sons éclatants de nos instruments de guerre, confondus avec ceux de l'ennemi. Les Russes et les Tatars en présence n'avaient point encore commencé l'attaque, et les archers, la main au carquois, les artilleurs, la mèche allumée, attendaient le signal du carnage. Le camp des Russes était désert, et l'on n'y entendait que le chant sacré des religieux. Le tsar était à l'église. Le soleil cependant parut sur l'horizon, et au moment où le diacre qui lisait l'évangile prononçait ces paroles : « Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur, » une effroyable détonation fit trembler la terre et ébranla l'église... Le tsar s'avança sur le parvis et aperçut l'effet terrible des mines. Le service divin fut interrompu

un instant, mais le prince, sans paraître ému, rentra dans l'église et fit achever la liturgie.

Je ne dis rien de l'effet des mines, des remparts éventrés, fumants, croulant de tous côtés, de la défense désespérée, ardente, héroïque des Tatars, qui, comme autant de lions, soutenaient sur la brèche l'assaut de toute l'armée moscovite.

Lorsque le service divin fut achevé, et au moment où le tsar monté sur un cheval de bataille s'avançait dans la plaine, déjà l'étendard de la croix flottait sur la forteresse de la ville tatare.

De nouvelles péripéties eurent lieu.

Kazan était riche par son commerce avec l'Asie. Les Russes se mirent donc à piller les maisons et les opulentes boutiques. Les officiers eux-mêmes se laissaient entraîner par l'appât du butin. Les lâches de l'armée, qui avaient fait les morts ou les blessés, se levèrent; les valets, les vivandières, une foule rapace accourut; on ne faisait qu'aller et venir, portant argenterie, pelleteries, étoffes de prix, bijoux précieux. Il se glissa un grand désordre dans l'armée : les Kazanais s'en aperçurent et leur courage se ranima ; ils chargèrent les Russes : les pillards furent effrayés et crièrent : *Sauve qui peut!* La panique devint générale.

Le tsar trembla que tout ne fût perdu. Il se met aux portes de la ville avec vingt mille cavaliers pour arrêter les fuyards.

L'acharnement des Kazanais devint sublime. Ils s'enferment dans le palais du tsar, et s'y défendent avec un nouvel héroïsme. Les Russes parvinrent à en enfoncer les portes : un spectacle étrange se présenta à leurs yeux.

Les femmes, les filles des principaux de la ville, richement parées, étaient là qui attendaient la mort. Elles n'avaient pour les défendre que leur jeunesse et leurs charmes. A quelque distance, leurs pères et leurs époux entouraient la personne du tsar et combattaient encore.

L'heure fatale de Kazan approchait. A ce moment suprême, voici comment ses derniers défenseurs parlèrent aux Russes :

« Écoutez ! tant que nous avons eu un gouvernement, nous étions prêts à mourir pour notre prince et la patrie. Maintenant que Kazan est à vous, nous vous remettons son souverain vivant et sans blessure. Conduisez-le à votre tsar : quant à nous, nous allons descendre en rase campagne pour y vider avec vous la dernière coupe de la vie. »

Ils sortirent en effet de Kazan, et périrent tous les armes à la main. La ville était aux Russes, elle brûlait sur tous les points et le sang inondait ses rues.

Le tsar glorifia le Seigneur, et il planta lui-même la première croix devant la porte principale, désignant ce lieu pour la fondation du premier temple chrétien.

VI

KAZAN (suite et fin).

Les rues de Kazan. — La forteresse. — Tour de Sumbéka. — La princesse Sumbéka. — Monument funèbre. — Les deux Suisses. — Débordements du Volga. — Aspect des salons de Kazan. — Okhotsk. — Chez le Mollah. — La mosquée. — Mœurs tatares. — Commerce. — La visite de Pierre le Grand et celle de Catherine II à Kazan.

J'ai raconté ou plutôt indiqué quelques traits de l'expédition de Jean IV contre Kazan, et de la prise de cette ville, parce que cet événement m'est apparu, ai-je dit, sous les proportions d'un magnifique poëme, tout pénétré de cette couleur de lieu et de temps qui lui donne je ne sais quel reflet « d'étrange et sauvage grandeur. » Malheureusement l'espace m'a manqué pour compléter mon récit, pour relever, pour mettre en saillie quelques détails, quelques épisodes de cette merveilleuse épopée, pour faire ressortir en un mot tout ce qui en caractérise l'ensemble héroïque. J'ai craint de me laisser entraîner, et, tout à la Kazan tatare du passé, j'ai craint d'oublier que j'avais à m'occuper de la Kazan russe actuelle. J'y reviens.

Au sujet de celle-ci, j'ai parlé de Moscou ; c'est qu'effectivement, étendue à part, l'analogie est grande dans l'aspect de ces deux villes; c'est pourquoi s'arrêter à la vue générale de Kazan serait ici une sorte de répétition. Je me contenterai donc de dire qu'il y a deux Kazan, la ville basse et la ville haute : l'une est la plus étendue et la plus peuplée; l'autre, la plus belle, la plus élégante, la plus aristocratique. Il suffit de parcourir la longue rue de Géorgie qui, des murs de la forteresse, se prolonge en ligne droite jusqu'au champ d'Arsk, cette héroïque plaine de 1552! Cette rue, bordée de gracieuses maisons [1], est pavée, régulière, accidentée dans sa longueur par les coupoles d'argent aux croix d'or de l'église de Géorgie, et laisse voir, dans les proportions les mieux combinées, le caractère européen partout mêlé au caractère moscovite. Ce qui donne surtout un cachet pittoresque aux principales rues de Kazan, ce sont les églises : nous venons de voir celle de Géorgie; ainsi, dans la rue de Voskressenskaïa, celle de la Résurrection [2], et la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, particulièrement remarquable par son clocher à la forme de pagode indienne, dont on aime à suivre dans les airs la bizarre et légère silhouette [3].

J'ai nommé trois églises; que je me hâte de citer celle qui fut bâtie à l'endroit marqué par Jean IV, le jour même de la prise de Kazan, celle de Saint-Cyprien (*Kouprian*) et de Sainte-Justine.

Il faut monter à la forteresse. On y parvient en suivant la rue de Voskressenskaïa, que nous venons de voir; elle aboutit à la porte de *Spaski* ou du Sauveur, — on se croirait au Kremlin de Moscou, — pratiquée dans une tour, où se trouve une église militaire récemment établie.

La forteresse, qui domine la ville, était garnie du temps des

[1] Les unes en pierre, les autres en bois, mais toutes d'une architecture également de bon goût.

[2] C'est la traduction : *Voskressenskaia*.

[3] Elle fut construite par un riche marchand russe, Mikhléieff, dont il sera question plus tard, et à ses propres frais, en souvenir du passage, à Kazan, de l'empereur Pierre Ier.

Tatars d'un double rang de murailles, partie en chêne, partie en pierre, et percées d'une douzaine de portes. Aux murs tatars a succédé une massive muraille aux tours rondes et solides, élevée par Jean IV. Ce mur n'a plus que trois portes au lieu de douze: celle que je viens de nommer, par laquelle on pénètre dans la place, celle de Taïnitzkié, qui sert de sortie et conduit sur les bords de la Kazanka, et enfin la porte de Piatnitzkie, dans la partie nord-est de la forteresse.

A peine a-t-on franchi la porte du Sauveur, qu'on se trouve en présence de l'église de Saint-Cyprien-et-Sainte-Justine, noms qui furent donnés à ce temple en commémoration de la date de la prise de Kazan[1], qui est celle où l'église russe fête ces deux martyrs. Comme Jean IV était pressé de voir ses ordres exécutés, et que les ouvriers manquaient sur les lieux, l'église fut construite à Moscou, apportée par pièces numérotées à Kazan et montées dans une journée. Plus tard, elle fut reconstruite en pierre. D'ailleurs, cette église n'a rien de remarquable en dehors de son antiquité.

Dans son voisinage s'élève un monastère en grande vénération parmi les Russes, lequel a passé par trois ou quatre incendies : c'est celui de la *Transfiguration*. Mais ce qui domine surtout à la forteresse, c'est la magnifique cathédrale de l'*Annonciation*, à l'architecture byzantine, au clocher élancé, aux cinq coupoles traditionnelles. Ce monument religieux fut construit en 1561, sur l'emplacement indiqué par Jean IV, et où d'abord avait été élevée une église en bois. En moins d'un siècle et demi cette cathédrale fut quatre fois consumée par les flammes et quatre fois reconstruite, comme le monastère dont il vient d'être question. Mais ce qu'on ne put pas ressusciter, ce furent les livres de liturgie donnés par le tsar Jean, non plus que les ornements pontificaux et les cloches, présents du même prince.

Puisque nous sommes à la forteresse, nous ne saurions la

[1] 2 octobre 1552.

quitter sans donner quelques instants à la tour de Sumbéka, vieille construction de forme originale et élégante, que quelques-uns considèrent comme les restes d'un ancien édifice tatar, tandis que les autres en attribuent l'érection à Jean IV, qui, après la chute de Kazan, aurait voulu laisser dans cette ville un monument de sa victoire[1]. Ce qui étonne dans tout ceci, c'est qu'aucune preuve historique ne vienne fixer, sinon la date, du moins l'origine d'un édifice dont l'antiquité ne saurait être dans aucun cas très-reculée.

Quoi qu'il en soit, la tour de Sumbéka s'élève dans la partie occidentale de la forteresse. Elle est en brique, de forme élégante, carrée, à cinq étages superposés, et qui s'en vont diminuant jusqu'au dernier qui se termine en cône, d'où s'élance une flèche aiguë surmontée de l'aigle russe, posée sur deux croissants : l'aigle supporte une boule d'or.

On parvient aux différents étages de cette tour par un escalier qu'on ne gravit pas sans quelque danger. Arrivé à l'un des étages supérieurs, on peut embrasser le panorama qui se déroule autour de Kazan. C'est le cas de répéter ici que Kazan est une oasis, car au loin l'œil ne découvre que des plaines nues, désertes et monotones; c'est une nature sauvage et qui, sous ce rapport, n'a pas cessé d'être tatare. On sait que les Tatars sont marchands et fort peu laboureurs. Quelquefois une troupe de cavaliers cosaques vient en rompre un instant l'aride monotonie; quelquefois c'est la silhouette d'un voyageur qui se hâte, ou de quelque paysan russe qui regagne son village.

Je ne puis quitter cette tour sans donner un souvenir à la belle et infortunée princesse qui lui a laissé son nom. Ceci est une légende qu'on pourrait croire tirée de quelque vieille tradition mauresque. Sumbéka était une princesse de merveilleuse beauté, et elle avait à peine atteint sa treizième année lorsqu'elle vint à

[1] C'est par là que les Russes commencèrent leur attaque.

Kazan épouser le jeune tsar de ce royaume, presqu'un enfant comme elle, Épatéi, âgé de quatorze ans. J'ignore si l'amour fut vif entre ces deux époux adolescents, mais une année ne s'était pas écoulée qu'une conspiration renversa Épatéi du trône : il fut assassiné par un des grands de sa cour. A sa place, on rappela de Crimée le khan Sapha Guiréy, depuis trois ans expulsé de Kazan. Celui-ci n'eut pas plutôt aperçu la jeune veuve d'Épatéi qu'il en tomba éperdument amoureux, et la pauvre Sumbéka, le cœur encore oppressé de sanglots, dut épouser le nouveau prince et partager le lit d'un homme que tout lui rendait odieux, car il joignait à la cruauté de caractère les mœurs les plus dissolues. Aux caresses d'un pareil époux, Sumbéka ne pouvait répondre que par une soumission muette, se contentant de pleurer en silence. Le ciel eut cependant pitié d'elle et la délivra de cet homme, qui, dans un état presque constant d'ivresse, se fendit la tête en faisant une chute et mourut.

Sumbéka recouvra donc sa liberté. Mais son cœur n'avait point encore parlé : son heure vint, il se laissa toucher : un jeune et beau Tatar nommé Koschaka devint l'objet de sa passion, qui fut ardente et partagée. Qui n'eût pas partagé l'amour de Sumbéka ! Malheureusement les deux amants ne surent pas entourer leur bonheur d'assez de mystère ; il réveilla la jalousie, ou plutôt il devint un prétexte.

Déjà les tsars de Moscou exerçaient une grande influence à la cour de Kazan, où ils avaient un parti. L'amant de la belle Sumbéka fut arrêté un matin et envoyé à Moscou, où il resta prisonnier ; on imagine les regrets et le désespoir... Mais tout n'était pas fini pour l'infortunée princesse : toujours sous la même influence, il fallut qu'elle perdît la couronne comme elle avait perdu son amant, et qu'après avoir abdiqué le pouvoir, elle se livrât prisonnière aux envoyés du tsar. Étrange époque et singulières mœurs que celles-là !

La voici donc qui s'arrache à Kazan, où tant de malheurs l'a-

vaient accablée, mais où tant de tendres et doux souvenirs enchaînaient son cœur.

Lorsqu'on lit dans l'historien russe les détails de ce départ, il est permis de douter que les Kazanais en aient été les instigateurs, quoi qu'on en ait pu dire.

« Non-seulement Sumbéka, mais tout Kazan répandit des larmes, quand on sut que cette infortunée princesse devait être livrée comme prisonnière au tsar de Moscovie. Sans se plaindre ni des grands ni du peuple, n'accusant que sa destinée, dans son désespoir elle embrassait la tombe de Sapha Guiréy, et enviait le repos dont il jouissait. Le peuple lui prodiguait des consolations, lui disant que le tsar Jean était généreux, que plusieurs princes musulmans lui avaient voué leurs services, qu'entre eux sans doute il lui choisirait un époux digne d'elle, et qu'il lui rendrait quelque souveraineté.

« Toute la population l'accompagna jusqu'au rivage de la Kazanka, où l'attendait une barque magnifiquement pavoisée. Sumbéka, lentement traînée dans un char, s'éloignait, emmenant son fils encore entre les bras de sa nourrice. Pâle, presqu'inanimée, à peine eut-elle la force de descendre sur le port ; entrée dans la barque, elle saluait le peuple encore prosterné devant elle et qui sanglotait amèrement, tout en comblant de vœux et de bénédictions sa souveraine bien-aimée.

« Le prince Obolensky avait été envoyé par le tsar pour la recevoir sur le bord du Volga ; il la complimenta au nom de ce prince, et fit ensuite voile vers Moscou, emmenant avec elle son jeune fils et quelques grands de la Crimée [1]. »

Comme on le lui avait prédit, le tsar la maria, mais avec Schig Aléy, ancien roi de Kazan dépossédé, dont la personne était aussi repoussante que le caractère de Sapha Guiréy avait été méprisable. La malheureuse dut subir sa destinée jusqu'au bout.

[1] Karamzine. *Histoire de l'empire de Russie.*

J'étais peu curieux de visiter les églises et les couvents de Kazan après ceux de Moscou [1] ; j'aimai mieux aller saluer le monument funèbre élevé sur les bords de la Kazanka à la mémoire des soldats tombés sous les murs de Kazan. Il est construit sur une colline dont l'exhaussement est produit par les restes de ceux qui y furent inhumés. La forme du monument est pyramidale, assez semblable à celle des mausolées antiques. Il porte sur sa face principale une inscription qui date de 1552 et indique l'objet de son érection. La porte m'en fut ouverte. On pénètre d'abord dans une église où tous les ans, le 2 octobre, est célébré un service funèbre auquel assistent officiellement le gouverneur général de Kazan et tous les militaires de la garnison. Sous l'église est le caveau. On y descend par un escalier obscur et l'on se trouve en présence d'un vaste sarcophage qui contient les ossements et les crânes qu'on a déterrés en creusant les fondements de la pyramide. Ils sont jetés là pêle-mêle et confondus dans cet immense cercueil de la gloire; si vous prenez entre les mains une de ces têtes décharnées et osseuses, il n'est pas rare de voir quelque profonde entaille dans le crâne, trace encore subsistante de la blessure qui donna la mort.

On sort de ce lieu l'âme attristée, et de nouveau l'imagination rétrograde vers le passé, mais cette fois sous l'empire d'une morne et douloureuse impression.

Au printemps, à l'époque où les environs de Kazan ont disparu sous les eaux, la colline des morts se présente aux regards comme une île qui naviguerait parmi les vivants.

La Kazanka est une rivière aux rives peu pittoresques, quoique dans certains endroits assez hautes : elle reçoit le Boulak, ruisseau à sec une partie de l'année et qui sépare la ville russe du quartier des Tatars, qui habitent deux grands villages.

[1] Il est impossible que je ne nomme pas au moins le couvent de Notre-Dame-de-Kazan, célèbre par l'image miraculeuse de la Vierge qu'on y conserve, et qui est en vénération dans tout l'empire.

Ce qu'il y a de plus pittoresque à Kazan, c'est Kazan même. Les Kazanais n'en parlent pas moins avec enthousiasme de ce qu'ils appellent pompeusement la *Suisse russe* et la *Suisse allemande*.

La première est tout simplement un jardin public assez vulgaire, au bout du champ d'Arsk, et où se donnent des fêtes champêtres; l'autre est à trois verstes de la ville, et j'avoue qu'elle peut charmer des yeux qui n'ont pas vu autre chose en fait de paysage. C'est une prairie émaillée de petites maisons, de chalets, de cottages riants, entourés de jardins, parmi des sentiers bordés de fleurs et de buissons. La Kazanka, ici encaissée entre deux rives élevées, borde la prairie en serpentant, tandis qu'on voit pointer de loin la cime des monastères et se dessiner sur la hauteur voisine le tableau de la ville.

Mais regagnons Kazan. Elle est encore fière du jardin qui entoure son *lac Noir*. C'est tout simplement un étang situé au centre même de la ville, et autour duquel on a planté des arbres qui forment des allées assez bien ombragées : c'est une sorte de petit parc où les habitants viennent pendant les soirées d'été chercher quelques brises rafraîchies, loin de la poussière et du sable qui ont envahi les rues.

Le Volga déborde périodiquement tous les printemps et couvre ses rives à la distance de vingt à trente verstes. L'aspect de Kazan à cette époque a quelque chose de particulièrement original, qu'elle doit à cette subite invasion des eaux, à laquelle elle s'attend et qui paraît être pour elle un véritable bienfait.

Arrivé dans cette ville vers la fin de juillet, je ne pus assister à ce phénomène, qui me semble cependant mériter ici quelques lignes; je les emprunte à la brochure de M. Tournerelli[1] :

« Kazan est située au milieu de vastes pleines incultes et arides, çà et là parsemées de bruyères. La Kazanka coule aux pieds de la

[1] *Kazan et ses Habitants.* M. Tournerelli a habité plusieurs années Kazan, attaché pour la langue et la littérature anglaises à l'université de cette ville.

citadelle, bâtie sur une montagne d'où l'on aperçoit le Volga. Telle est Kazan pour le voyageur qui y entre à toute autre époque qu'aux premiers jours du printemps. Qu'il y vienne à la fin d'avril, et il sera fort étonné de trouver une ville, située auparavant au milieu d'une plaine, qui semble sortir comme par enchantement d'une vaste nappe d'eau dont elle est entourée jusqu'aux pieds mêmes de ses murailles. Où est le Volga? où est la Kazanka?... On ne les distingue plus : tous deux ont mêlé leurs eaux dans un vaste débordement. Où sont les forêts et les plaines, les chemins, les ponts, les maisons, que le voyageur a pu remarquer la première fois sur sa route?... Tout a disparu sous les flots envahissants. Assis dans un bateau, voguant au-dessus des plaines qu'il traversa de toute la vitesse de ses chevaux, le voyageur a peine à se persuader que ce soit la même ville qu'il visita quelques mois auparavant.

« Ce changement que subit Kazan, tous les ans à cette époque, provient des inondations périodiques du Volga et de la Kazanka, qui s'y jette non loin de la ville. La fonte des neiges produit une crue considérable des eaux du fleuve, qui, en se débordant, couvre une grande étendue de pays, à la distance de vingt ou trente verstes. L'eau y séjourne pendant un mois environ. Si les voyageurs y perdent quelque chose, certainement les habitants des rives du Volga y gagnent beaucoup. Cette inondation est pour Kazan même une source de prospérité, par la facilité qu'elle procure de transporter les différents produits de la province.

« L'aspect de la ville, à cette époque, est imposant et magnifique. Les églises avec leurs clochers et leurs coupoles dorées; les mosquées tatares avec leurs élégants minarets surmontés de croissants; les édifices de mille formes si diverses et si singulières, ce mélange de tant de couleurs et de tant d'objets, tout cela semble sortir magiquement du sein des eaux.

« L'eau commence à décroître vers la fin de mai, et cette décroissance s'opère rapidement. Le fleuve et la rivière rentrent dans leurs lits, etc. »

Kazan ne saurait être considérée comme un simple chef-lieu de province ; elle a gardé l'aspect et la dignité d'une capitale. Elle renferme en effet tout ce qui constitue un gouvernement supérieur : elle a un Kremlin, un arsenal, une fonderie, une fabrique de poudre, une amirauté, où se construisent des vaisseaux pour la mer Caspienne ; elle a un corps d'ingénieurs, des artilleurs, un bureau de la guerre, une intendance des vivres, une université [1].

L'université de Kazan, créée par l'empereur Alexandre, est surtout célèbre par son enseignement des langues orientales. La position de Kazan, qui se trouve pour ainsi dire le point de jonction entre la Russie d'Europe et la Russie d'Asie, était merveilleuse pour ouvrir avec succès les études des monuments historiques des peuples de l'Orient, et par conséquent celle de leurs langues. On peut affirmer aujourd'hui qu'à cet égard aucune université européenne ne peut se comparer à celle de Kazan. Ici, cet enseignement n'est pas seulement théorique, la pratique l'accompagne, car les professeurs ne sont pas seulement de savants orientalistes qui enseignent le turc, le persan, le mogol, le tatare, l'arménien, etc., ce sont encore des Turcs, des Persans, des Mogols, des Tatares, des Arméniens, qui enseignent leur propre langue.

Ici les étudiants voient chaque jour des Orientaux, ils les rencontrent dans les rues, dans les bazars, dans le monde ; ils peuvent aller chez eux, les fréquenter, devenir leurs amis, se former à l'usage de leurs langues par la conversation, et faire fructueusement ensuite le voyage de la Tatarie, de la Perse ou du Mogol [2].

Au mois de juillet, toutes les familles qui composent la société de Kazan se trouvent à la campagne. J'étais chargé de plusieurs

[1] On peut ajouter deux gymnases ou colléges, un pensionnat pour les jeunes gens nobles, etc.

[2] Le gouvernement envoie souvent à ses frais des étudiants de cette université dans le haut Orient, où ils vont achever d'en étudier les langues.

lettres d'introduction qui me devinrent donc inutiles, une exceptée: elle m'avait été remise par mon excellent compagnon de route, le prince Alexandre Alexandrovitch, pour un de ses parents, qu'une affaire importante avait retenu par hasard à Kazan.

M. *** me reçut avec la plus cordiale hospitalité, et commença par me déclarer en excellent français qu'il entendait que je n'eusse, pendant mon séjour à Kazan, d'autre maison que la sienne.

« Vous n'y trouverez pas tous les agréments que je voudrais, me dit-il, ma famille étant à la campagne; mais vous y serez toujours mieux qu'à l'auberge. »

Et malgré tout ce que je pus lui dire, il vint le même jour me chercher à mon hôtel, fit emporter mes valises par ses gens; il m'installa bientôt après chez lui, dans une charmante et confortable maison de la rue de Géorgie.

Les fréquents entretiens que j'eus avec mon hôte, qui, comme son parent, Alexandre Alexandrovitch, se piquait peu d'observations philosophiques, se bornèrent aux faits les plus positifs des us et coutumes de la société de Kazan. Je n'y recueillis donc rien qui s'éloignât beaucoup de ce que j'avais vu à Saint-Pétersbourg et à Moscou, le monde russe étant partout à peu près le même, sauf des nuances difficiles à faire apprécier aux étrangers. J'appris cependant que le grand monde de Kazan recevait avec moins de morgue les personnes d'une classe inférieure, que les savants y étaient recherchés, et que les professeurs de l'université y tenaient une place honorable : c'est un exemple que feraient bien de suivre Saint-Pétersbourg et Moscou.

D'ailleurs, comme à Moscou et à Saint-Pétersbourg, les mœurs parisiennes se reflètent dans les salons de Kazan d'une manière fort originale, au milieu du luxe semi-asiatique qui y est habituel, et nos modes comme nos plus gracieuses nouveautés tranchent singulièrement au milieu d'un monde où, parmi quelques rares habits noirs européens, se confondent, dans un étrange et piquant

pêle-mêle, les uniformes russes, les costumes tatares, cosaques, arméniens, turcs et persans, ce qui, partout ailleurs, pourrait faire croire à quelque bal travesti. Cela se voit surtout dans les grandes réunions, dans les fêtes d'apparat et officielles.

Un matin, mon hôte m'annonça que nous aurions quelques personnes à dîner. C'étaient deux militaires et un jeune marin qui arrivaient d'Okhotsk[1], cette ville perdue au bout de la Sibérie septentrionale, en face de Kamtchatka, qui appartient au gouvernement d'Irkoutsk, qui est à trois mille six cents verstes du chef-lieu de ce gouvernement[2], et dont les Russes soupçonnent à peine eux-mêmes l'existence.

Je fus curieux de recueillir de la bouche d'un témoin oculaire quelques détails touchant un pays dont la plupart de nos géographes nous parlent sur la foi de voyageurs imaginaires. Voici ce que j'appris :

Okhotsk est bâti sur une langue de terre, sorte de presqu'île formée de sable, de débris de bois et d'herbes marines que le ressac des eaux a lentement amassés en cet endroit. Elle comprend de cent à cent cinquante petites maisons de bois, éparses sur une étendue d'une verste. Là, pendant l'hiver, le jour et la nuit se confondent, et l'on reste plongé dans des ténèbres profondes. En fait de société humaine, on trouve cinq ou six employés dont la conversation a pour sujet varié les quarante degrés de froid qui régnent dans la contrée ; il est vrai qu'ils s'élèvent quelquefois à quarante-deux. Les soldats font des factions de deux mois, qu'ils passent à dormir dans leurs postes. Quant aux nouvelles du monde des vivants, c'est à peine si une ou deux fois par an il y arrive quelques échos affaiblis de ce qui se passe en Russie ; et pour l'Europe, c'est absolument comme si elle n'existait pas. Il faut ajouter à tous ces agréments le manque absolu des objets les plus nécessaires à la vie, et une cherté fabuleuse du peu de choses qu'on y trouve.

[1] A l'embouchure de la rivière Okhota, en face du Kamtchatka.

[2] La ville d'Irkoutsk.

J'avoue que ces détails me donnèrent peu le désir de porter jusque-là ma curiosité de touriste.

Je nourrissais le désir de voir quelques Tatars de la haute classe, d'observer par moi-même les mœurs de ces descendants des glorieux vaincus de 1552. J'en fis part à mon hôte.

— C'est pour le mieux, me répondit-il. Préparez-vous à m'accompagner demain chez un de leurs personnages importants.

J'étais curieux de savoir chez qui.

— Attendez demain, car il faut que je le fasse prévenir, et je veux jouir de votre surprise.

Le lendemain, un peu avant l'heure de dîner, nous montâmes en voiture et prîmes la direction des deux villages dont j'ai parlé; nous fûmes bientôt arrivés devant une maison élégante et dans une position charmante, sur un petit lac [1], ayant pour perspective à sa droite un joli village, et à sa gauche, sur la hauteur, la ville.

— Nous voici arrivés chez le mollah, me dit Paul Borissovitch.

— Chez le mollah ! répétai-je plein d'étonnement.

— Chez lui-même. N'avez-vous pas désiré voir des Tatars de la classe élevée ?

Je lui serrai la main.

Le patriarche tatar nous reçut avec force salutations et les marques d'une grande déférence, accordées sans doute à mon introducteur. Il nous parlait russe. Bientôt nous fûmes introduits dans une salle où nous trouvâmes quelques personnes, et parmi elles un moufti. Dans cette salle se trouvait une table couverte de plusieurs mets : c'était d'abord un vase rempli d'une sorte de soupe au mouton avec des quenelles en hachis. Un autre plat favori des Tatars figurait à côté de la soupe, c'était un grand pâté de mouton au riz et à la pâte de fruits secs; tout cela était entremêlé de pastèques, de melons, de cerises, de framboises et de je

[1] Le lac Kaban. Il y a à Kazan quatre lacs. J'en ai nommé un, le lac Noir, au milieu de la ville. Restent le grand et le petit Kaban, en communication avec la Kazanka, et le lac Vannü (*des bains*) des bains qui s'y trouvaient autrefois.

ne sais combien d'espèces de confitures. J'avoue que ce repas oriental me plut excessivement. En fait de boisson, le thé et le champagne coulèrent à flots.

Au moment où nous allions quitter le mollah, le moufti nous invita à venir assister à un service dans une mosquée qu'il nous désigna. Ce fut un grand bonheur pour moi, qui n'avais rien osé rêver de pareil.

Le lendemain, nous fûmes exacts à l'invitation. Nous étions attendus ; des chaises avaient été placées pour nous à l'entrée de la mosquée, d'où nous pûmes assister à toutes les prières et cérémonies.

Les murs et le plafond de la vaste salle étaient semés de dessins variés, d'inscriptions en relief. D'ailleurs point de tableaux ni de statues. Les Tatars étaient coiffés de turbans blancs ou de petits bonnets bordés de fourrure. Ils inclinaient la tête à chaque instant. Le moufti, armé d'un grand bâton, monta en chaire, tandis que le grand-prêtre psalmodiait des prières dans lesquelles étaient mêlés les noms de l'empereur et des membres de la famille impériale. Ensuite vint la lecture du Coran : ici les salutations recommencèrent et furent accompagnées de génuflexions et d'attouchements d'oreilles avec les grands doigts ; puis, tout à coup, toutes les têtes se tournèrent du côté de la Mecque : ce fut la fin du service en langue arabe. Le silence était si parfait pendant cette cérémonie qu'on aurait pu entendre le vol d'une mouche.

Ces pratiques se répètent cinq fois par jour : un Tatar, même en voyage, n'y manque jamais. Ce peuple est très-ardent dans sa foi, aussi a-t-il un profond mépris pour ceux qui ne croient pas. Ils jeûnent et font maigre pendant quatre semaines à une certaine époque, ne prenant leur nourriture qu'à la nuit. La vingt-septième nuit, ils ne se couchent pas, prétendant que c'est le moment où les anges descendent du ciel : pendant cette nuit, ils mettent de côté la deuxième partie de leur revenu pour les pauvres. Dès que la nouvelle lune a paru, le jeûne se change en festins, etc.

Le Coran défend l'étude des sciences et des arts, aussi les Tatars n'enseignent-ils à leurs enfants que les langues qui peuvent leur être utiles dans le négoce. Ils sont de mœurs douces; leurs maisons sont propres et n'ont rien d'étrange. Ils ont plusieurs femmes, leur nombre étant d'ailleurs limité à leur fortune; rarement ce nombre dépasse trois; chacune d'elles vit séparée des autres. Elles sont toutes jolies et bien faites, mais elles se gâtent le teint et la peau en se fardant et en se couvrant de mouches.

Le Tatar des basses classes a beaucoup de vices; il vole les chevaux et commet des crimes.

Le commerce de Kazan est actif et important : les Tatars en font une grande partie. C'est à Kazan qu'arrivent toutes les riches étoffes de l'Asie, les tissus de l'Inde, les châles de Boukharie, les soieries de Perse et de Chine. Kazan sert de dépôt à toutes les richesses de la Sibérie; c'est de cette ville que se font les expéditions à Moscou, à Saint-Pétersbourg, aux foires de Nijni, d'Irbit, de Rostoff, de Saratoff, d'Astrakhan.

En 1722, Pierre vint visiter sa bonne ville de Kazan; il y arriva par la Moskva, l'Oka et le Volga. On me parla de la visite qu'il fit à la fabrique de drap du marchand Mikhlaïeff. Le tsar fut très-satisfait de ses produits et trouva ses draps d'une qualité supérieure à tout ce qu'il avait vu jusque-là. Comme il allait sortir, le fabricant présenta à son souverain un large plat chargé de monnaies d'or et d'argent, et sa femme arriva d'un autre côté avec un vase rempli de perles fines : — Prends, mon père, prends, dit Mikhlaïeff au tsar[1]; dans ta position actuelle, cela peut te rendre service; plus tard, quand tu seras riche, tu pourras nous le rendre.

Pierre le Grand écrivit à Mentchikoff qu'il avait trouvé le drap de Kazan si parfait qu'il s'en était fait faire un habit du dimanche.

Quarante-cinq ans plus tard, ce fut l'impératrice Catherine II

[1] Le peuple russe tutoie le souverain : c'est une marque de profond respect.

qui vint visiter Kazan. Comme Pierre I[er], elle y arriva par eau. Ce fut pendant cette navigation qu'elle fit faire à ses courtisans la traduction de *Bélisaire*, s'étant réservé à elle-même une tâche égale à celle des autres.

Son arrivée à Kazan fut un véritable triomphe.

Le grand-duc héritier actuel, Alexandre Nicolaévitch, après avoir atteint sa majorité, parcourut les différentes provinces du vaste empire qu'il est appelé à gouverner un jour, et n'oublia pas de visiter Kazan, qui le reçut avec des transports unanimes.

Les souverains de Russie font bien de ne pas négliger l'ancienne ville tatare, car le royaume de Kazan a ajouté un assez riche apanage aux autres apanages de leur couronne impériale.

VII

SIMBIRSK.

Navigation sur le Volga. — La ville de Simbirsk. — Le peuple. — Nicolas Karamsine. — Son rôle et son influence sur la littérature de son pays.

Après le tracé général que j'ai donné du grand fleuve russe, il ne me reste plus qu'à faire une station dans les principales villes qu'il baigne, sans m'arrêter une seconde fois aux accidents de ses rives, dont nous avons vu la physionomie, le caractère, la nature, les points de vue et les horizons.

Depuis quelques années une excellente navigation à vapeur s'est établie sur le Volga, entre Rybinsk et Astrakhan; elle est particulièrement consacrée à la remorque des produits des provinces méridionales de l'empire, s'arrêtant aux différentes échelles du fleuve, d'où partent chaque jour de nouveaux remorqueurs pour les échelles supérieures. Il y a aussi un service spécial pour les voyageurs : celui-ci est établi entre Nijni et Kazan. Je dois dire que les pyroscaphes du Volga me firent rougir pour ceux du

Rhône et de la Seine, car on y trouve de l'espace, de la propreté et du confort. C'est qu'en Russie on n'en est pas encore venu à considérer un voyageur comme un colis, ni à penser qu'on puisse le transporter comme une caisse de thé ou un baril de caviar. Mais à Kazan, je fus obligé de monter sur un remorqueur qui s'en retournait avec des marchandises de Nijni et une collection de passagers, la plus curieuse qu'on pût voir, par la diversité de races, de teints, de costumes et de physionomies. Il y avait des Tatars qui allaient à Saratoff, des Cosaques qui se rendaient à Donbowsky, des Kirghiss qui gagnaient Stavropol, d'autres Samara, enfin des Kalmouks qui poussaient jusqu'à Astrakhan, sans parler des Russes qui devaient s'arrêter à différents endroits. J'avais retenu ma place pour Simbirsk, accompagné d'un domestique qui me fut d'un grand secours durant le reste de mon voyage, car dans ce pays, lorsqu'on descend à un débarcadère on ne trouve ni omnibus, ni commissionnaires, ni facteurs d'aucune sorte; d'ailleurs Hilarion, c'était le nom de mon serviteur, réunissait, comme la plupart des Russes de sa classe, les talents les plus divers : il était à la fois cuisinier, tailleur, coiffeur, et un peu chirurgien. Je n'eus pas à mettre à l'épreuve ce dernier talent, mais je lui dus plus d'un dîner passable, dans un pays qui ne brille pas par l'art culinaire; il répara plus d'un accident arrivé à mon costume de voyage, et plusieurs fois ses ciseaux de coiffeur me coupèrent fort proprement les cheveux. D'ailleurs adroit en toute chose, intelligent, robuste, bien découplé et plein de bonne volonté.

Mes compagnons de voyage étaient taciturnes : s'il leur arrivait de parler, ce n'était jamais qu'avec ceux de leur race. Cependant grâce à Hilarion, qui leur dit ma nationalité, je parvins à échanger quelques phrases avec plusieurs Tatars et un Kirghiss; ils me parlèrent de leur négoce : le Kirghiss habitait un ouloups sur les bords de l'Oural; il venait de vendre de la laine à Nijni; il avait d'immenses troupeaux dans les steppes de l'Oural et force cha-

meaux. Le Tatar faisait le commerce des châles turcs et des étoffes d'Arménie. Hilarion m'assura que c'était un homme riche à plusieurs millions. Les Russes étaient causants; c'étaient presque tous des marchands de blé; d'ailleurs point de femmes : c'était, on le voit, un personnel assez triste; mais j'observais, et puis le panorama du fleuve, qui allait déroulant devant moi ses tableaux variés, absorbait mon attention; tout était nouveau pour moi, c'était une série infinie de surprises et d'admirations imprévues : je n'eusse pas navigué avec plus d'intérêt sur le fleuve des Amazones.

Nous arrivâmes à Simbirsk au moment où les rayons du soleil couchant jetaient sur le Volga les derniers reflets de leur réseau lumineux : l'effet était admirable. Quant à la ville, bâtie en amphithéâtre sur sa montagne boisée, elle était plongée dans une ombre transparente qui lui donnait je ne sais quelle expression de rêverie charmante et douce. Les objets se fondaient dans cette lumière voilée, où l'œil voyait dormir leurs formes vaporeuses. Toutefois je compris qu'éclairé par le soleil levant, cet amphithéâtre de maisons, d'églises, de jardins, de coupoles, de bois, de clochers, de monastères, devait produire un des tableaux les plus pittoresques du monde. Le fleuve en cet endroit, large comme un lac, est un magnifique complément au tableau.

La ville de Simbirsk s'élève entre deux rivières : le Volga, qui coule aux pieds de la montagne où s'étendent ses pêcheries, et la Svyaga, qui coule derrière cette montagne, parallèlement au fleuve, mais dans un sens contraire, pour s'en aller poursuivre son cours vers le nord, se perdre dans ses flots, près de Svyajsk, cette cité menaçante que Jean IV jeta sur une montagne pour surveiller Kazan.

Simbirsk est une ville importante; elle a trente-six mille habitants [1]; ils sont actifs et industrieux. La pêche et le commerce,

[1] Trente-cinq mille quatre cent soixante-quatorze, chiffre officiel.

particulièrement celui des grains, les enrichissent. Comment le commerce n'enrichirait-il pas une ville dont le port, l'un des plus considérables du Volga, est une station naturelle pour tous les convois ou trains de barques qui descendent ou remontent le fleuve? Il n'en est pas un qui n'y dépose une partie de son chargement, ou qui ne l'y complète. Les embarcations qui arrivent d'Astrakhan lui laissent du vin, du riz, des melons, du raisin[1]; celles de Saratoff y prennent du blé ou du poisson, des draps ou des tapis; enfin celles qui arrivent de Saint-Pétersbourg lui apportent des denrées coloniales, des objets de luxe, des produits français[2].

Tout ceci n'empêche pas Simbirsk d'avoir ses convois à elle, et de faire ses propres expéditions.

Il ne faut point chercher de vieux monuments ni de grands souvenirs à Simbirsk. Son antiquité ne remonte pas dans la nuit des temps. Elle fut fondée par le tsar Mikhaïlovitch, en 1648, époque où la Russie était rentrée dans son indépendance nationale.

Il faut donc se contenter d'y voir une ville pittoresque, élégante, coquette, bien bâtie, avec de larges rues, de nombreuses églises, dont les clochers font de loin un si charmant effet, suspendus sur la verdure des jardins, avec son bazar oriental, tout rempli de Tatars à la robe flottante, sa jolie place devant l'hôtel du gouverneur, au milieu de laquelle s'élève le monument de Karamsine, son beau parc d'Alexandrovsky, qui étend sur une ligne de plus d'une verste ses frais et verdoyants ombrages. Il faut y voir aussi l'affabilité de ses habitants, leur hospitalité qui en rend le séjour facile et agréable, et le caractère de ce qu'on appelle communément le peuple.

[1] Raisin blanc à grains fermes, d'un goût assez agréable, quoique peu sucré. Il arrive dans des barils de millet et se conserve fort bien. Il se vend à Saint-Pétersbourg de trente à cinquante kopeks la livre, suivant l'année et les arrivages. Ce prix répond à un franc vingt-cinq centimes et deux francs.

[2] Par un vent favorable, les barques à voile ne mettent que quinze jours de Saint-Pétersbourg à Simbirsk.

L'homme du peuple dans cette ville, comme dans tout le gouvernement, est de taille moyenne, presque petite; il a la physionomie généralement bonne et ouverte : on sent qu'il y a là de la bienveillance et du cœur, c'est ce qui domine chez le peuple russe. Ses défauts, car il en a, tiennent plutôt à sa condition sociale qu'à sa nature : il ne faut pas le juger par celui des capitales, telles que Saint-Pétersbourg ou même Moscou, mais aller le chercher dans l'intérieur du pays, comme, par exemple, à Simbirsk, où nous sommes. Les femmes de cette province sont jolies, et on ne tarde pas à distinguer dans leur mise, surtout les jours de fête, une élégance qui n'est pas dépourvue d'une certaine intention coquette. Le soin avec lequel les cheveux des jeunes filles sont nattés et entremêlés de rubans derrière leurs kakochniks brodés [1]; la forme des povoïniks [2] et des saraphanes [3] des jeunes femmes, tout cela est plus soigné dans cette localité que je ne l'avais vu ailleurs.

Quant aux occupations du peuple, elles sont de trois sortes : la pêche, la navigation du fleuve et l'agriculture; il y a en outre les travaux des manufactures, car il se fabrique dans cette province beaucoup de draps, de tapis, de papiers, etc.

On a fait une observation qui semblerait détruire ce que j'ai avancé touchant le caractère du peuple, c'est qu'il se commet beaucoup plus de crimes dans le gouvernement de Simbirsk que dans les autres. J'avoue à cet égard n'avoir vu aucune statistique judiciaire; mais ce fait, parfaitement admissible, et que je crois vrai, n'infirme en rien mon assertion : il ne saurait être imputé au caractère du peuple, mais au mélange de la population, où l'on trouve des Morduans, des Tchouvaches, des Tcheremisses et

[1] Sorte de bandeau élevé sur le front, brodé en or ou en argent et ouvert derrière la tête, d'où s'échappent deux longues nattes de cheveux qui flottent sur les épaules.

[2] Ici le bandeau étant fermé forme une sorte de béret, dont la partie antérieure est beaucoup plus élevée que l'autre.

[3] Robe à couleur éclatante, coupée dans toute sa hauteur par un galon brodé, etc.

des Tatars; et particulièrement un grand nombre de forçats évadés de Sibérie, qui se cachent dans les bois de la Soura, et dans les autres lieux déserts du gouvernement.

J'ai cité tout à l'heure le monument de Karamsine. C'est une statue que l'empereur Alexandre a fait élever à la mémoire de ce grand historien, que Simbirsk se glorifie d'avoir vu naître dans ses murs.

Il sera peut-être à propos de faire connaître ici Nicolas Karamsine; mais pour cela il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la littérature russe, de voir le cours qu'elle a suivi jusqu'à cet écrivain, qui devait avoir une si puissante influence sur son développement ultérieur[1].

Littérature. — Il est à remarquer que pendant les neuf premiers siècles de l'histoire moscovite, c'est-à-dire du neuvième au dix-huitième siècle, c'est à peine si quelques fragments de chants nationaux en langue vulgaire, recueillis par la tradition, laissent entrevoir les éléments d'une ancienne littérature populaire. Aussi chercherait-on en vain, dans la nombreuse collection des auteurs ecclésiastiques et monastiques qui remplissent les pages des annales littéraires de la Russie, quelques-uns de ces joyeux troubadours, de ces mordants trouvères, de ces chevaliers aventureux dont les chants et les récits alternent, dans notre vieille France romane, avec les accents plus austères des évêques et des abbés. En Russie, point de littérature vulgaire marchant parallèlement avec la littérature de l'Église et des couvents; point de contes animés, de fougueux sirventes, de merveilleux romans chevaleresques mêlés aux instructions pastorales, aux contro-

[1] Ce sera une occasion de citer Lomonossoff, dont nous avons visité la patrie, Arkhangel, et Derjavin, dont nous avons également vu la ville natale, Kazan. Par la même occasion, je consacrerai quelques lignes à Dmitrieff, de Simbirsk, comme à Karamsine. J'ai dit que Lomonossoff est d'Arkhangel; il y en a qui le font naître à Kholmogory, d'autres dans un petit village voisin de la mer Blanche.

verses sacrées, aux chroniques verbeuses qui composent presque uniquement l'antique littérature moscovite. Un seul poëme chevaleresque du douzième siècle, *les Exploits d'Igor* (Slovoo Polkou Igoria), retrouvé en 1796, pourrait en faire supposer d'autres demeurés inconnus[1].

L'époque de Pierre le Grand arriva. Ce prince, dont le génie n'oubliait rien, voulut aussi créer dans son empire une poésie nationale; mais il fallait commencer par donner à la Russie un alphabet. Il en traça un de sa propre main! Ce fut le point de départ; mais si, à compter de ce moment, la langue vulgaire se sépara de la langue slavonne, spécialement consacrée à l'usage de l'Église, ce ne fut pas sans en retenir nombre d'expressions qui, jointes aux emprunts faits aux langues étrangères et à certains restes du dialecte de la Russie-Blanche, formèrent un mélange confus d'éléments grossiers qu'il s'agit de coordonner et d'épurer.

Si la Russie entra avec Pierre Ier dans la plénitude de sa puissante unité, si elle ne tarda pas à en acquérir le sentiment, elle ne laissa pas de se trouver quelque peu étonnée en présence de l'Europe, qui venait de lui ouvrir les trésors de sa vieille civilisation. La voilà donc obligée de se dédoubler, si l'on peut ainsi dire, forcée qu'elle est, d'un côté, d'étudier cette civilisation, ces arts, encore si nouveaux pour elle; de l'autre, de travailler à son propre développement, au développement de sa force, de son énergie intellectuelle. C'était une double action, deux efforts parallèles, qui devaient naturellement commencer par se contrarier, s'affaiblir même l'un l'autre, mais qui ne pouvaient manquer néanmoins d'aboutir à un triomphe commun. Le grand objet des écrivains russes de cette époque, leur travail en quel-

[1] Je fais une exception en faveur des contes petits-russiens, dont j'aurai quelques mots à dire à l'article de Kieff, ainsi que d'une saga, sorte de tradition chevaleresque appartenant au cycle de Vladimir le Grand (*Dobrina Nikititch*), qui peut faire supposer toute une série de poëmes semblables.

que sorte unique, fut de constituer une langue littéraire et poétique. Il y avait pour eux tout un chaos à débrouiller; aussi n'est-il d'abord question que de grammaire et de prosodie : on écrit des livres pour ou contre le système syllabique, pour ou contre le slavon. Ceux-ci acceptent les mots d'origine étrangère, ceux-là les repoussent; tous sentent le besoin d'épurer l'idiome vulgaire, le besoin d'une règle et surtout d'un modèle. Chacun des écrivains de cette époque eut plus ou moins sa part d'action sur les premiers progrès d'une littérature où tout était nouveau, à commencer par l'alphabet. Le plus célèbre, Lomonossoff, pauvre pêcheur des rives de la mer Blanche, eut l'honneur de débrouiller, ou, si l'on veut, de créer la prose et la poésie russes. Lomonossoff, qui fut aussi un grand chimiste, devint en même temps le Balzac et le Malherbe moscovite; mais ce fut la grammaire latine, ce fut la poétique française qu'il prit pour règles, et dont il introduisit le double système dans les lettres naissantes de son pays. Vient ensuite Soumorokoff, fécond écrivain dramatique et le premier directeur du théâtre russe, fondé à la cour de l'impératrice Élisabeth; il étendit le système d'imitation de Lomonossoff en donnant des traductions fidèles de Racine et de Voltaire, quelquefois même en traitant des sujets nationaux. Ses personnages russes sont taillés sur le patron des héros grecs et romains de la scène française. Des diverses littératures européennes, c'était particulièrement la nôtre que la littérature moscovite avait prise pour modèle.

Sous le règne de Catherine II, les lettres russes prirent une allure toute française. Néanmoins dans ce même temps, et au milieu du plus grand triomphe de la poétique étrangère, l'élément national, secondé par le souverain même, parvenait à se faire jour. Le théâtre russe, d'abord exclusivement réservé pour les plaisirs de la cour, devint public; des noms russes y retentirent, des drames tirés de l'histoire russe y furent représentés. Une université avait été fondée à Moscou, la ville russe par excel-

lence, et là s'entretenaient, se nourrissaient les instincts et les sentiments nationaux. L'histoire du pays commençait à se répandre avec la pensée populaire et nationale. Derjavine, le premier poëte véritable de ce pays, l'imitateur de Jean-Baptiste Rousseau, et qu'on peut à juste titre appeler lui-même le Jean-Baptiste Rousseau moscovite, Derjavine sut plus d'une fois s'élever à cette hauteur d'inspiration où toute imitation disparaît. L'accent populaire triompha souvent sur sa lyre des réminiscences latines ou françaises. Vers la fin du règne de l'impératrice Catherine, et au commencement de celui d'Alexandre, l'imitation étrangère avait pris d'ailleurs un caractère plus rationnel; elle s'étendait à l'Angleterre et à l'Allemagne. En même temps, l'antiquité classique était étudiée sérieusement. Évidemment la pensée moscovite tendait à se dégager; les tentatives originales allaient succéder aux recherches laborieuses; mais la nouvelle ère qui s'annonçait devait se partager elle-même en deux phases distinctes : le règne d'Alexandre, remarquable surtout par la diversité des tentatives, qui embrassent tous les genres; l'époque actuelle, où le génie russe semble avoir fait son choix et vouloir concentrer ses efforts sur l'observation, sur l'étude ou la satire des mœurs nationales. Ici nous trouvons Karamsine.

C'est lui qui a présidé aux premières manifestations du génie russe sous le règne de l'empereur Alexandre. Il sut communiquer à ses contemporains l'activité pleine d'initiative qui l'animait. La prose russe, malgré les efforts de ses anciens réformateurs, était demeurée frappée de rudesse et d'obscurité. Karamsine entreprit de l'assouplir et de lui donner la clarté. Il y réussit [1]. Le *Journal*

[1] Le temps a créé Karamsine, et à son tour Karamsine a créé pour ses contemporains ce que lui permettaient les riches et précieuses qualités dont l'avait doué la nature. Un esprit profond, les capacités les plus étendues et qui s'étaient assimilé l'instruction la plus variée, un goût inné, épuré par l'étude si diverse des littératures contemporaines, tels, et bien plus encore, étaient les dons qu'il possédait, et ce fut lui qui devait achever ce que Lomonossoff avait commencé. L'un avait tiré du néant la langue littéraire, l'autre la perfectionna, la dota des magies du style, lui

de Moscou, qu'il publia en 1792, montra la langue de Lomonossoff tout à coup débarrassée de ses longues périodes latines, de ses inextricables constructions germaniques, qui la gênaient en l'alourdissant. Transformée sous la plume du nouvel écrivain, la prose russe devint facile, coulante et gracieuse. Cependant cette réforme, si nécessaire qu'elle fût, produisit un schisme littéraire qui divisa l'empire. Moscou, la cité ardente et novatrice, accepta le système de Karamsine, et Saint-Pétersbourg se déclara pour la vieille langue de Kantémir et de Lomonossoff. La dispute fut passionnée et se prolongea longtemps. Elle agita la littérature russe jusqu'au moment où des questions plus hautes, soulevées par les tendances nouvelles des littératures européennes, vinrent transformer le débat en l'élargissant.

Voilà donc le premier mouvement fécond des lettres russes; il est dû à une réforme grammaticale. La question posée par Karamsine excite les esprits, les pousse aux études sérieuses de la langue nationale, à l'examen des autres langues, aux essais de toute sorte. Karamsine vint visiter l'Europe. Son intelligence slave s'abreuva aux sources mêmes des littératures vivantes, et s'imprégna d'idées et de couleurs nouvelles; elles s'agrandit, et l'écrivain songea à enrichir sa patrie du résultat de ses voyages. A peine revenu en Russie, il publia une nouvelle feuille, *le Courrier d'Europe*, où se rallièrent les écrivains les plus connus, tous ses amis; en même temps ses *Lettres d'un Voyageur russe* faisaient connaître l'Europe à ses compatriotes, en les initiant d'une manière piquante à ses mœurs, à ses lettres, à ses arts, à ses idées. D'autre part, le *Panthéon des auteurs russes* et le livre sur l'*Antiquité de la Russie* annonçaient un esprit vivement entraîné vers les recherches historiques, et faisaient pressentir le grand historien de l'empire. L'*Histoire de Russie*, ouvrage imposant, que

donna l'âme, la vie, la revêtit de formes plus nouvelles et plus artistiques, lui communiqua enfin la grâce en même temps que la beauté.

(Critique russe du *Messager de Saint-Pétersbourg*, année 1844.)

malheureusement il ne put conduire que jusqu'à l'époque des faux Dmitri, fut l'œuvre du reste de sa vie; cette œuvre illustra sa mémoire.

On voit si Nicolas Karamsine a mérité le monument que sa ville natale montre avec orgueil au voyageur.

Dmitrieff, également de Simbirsk, fut son ami et son collaborateur. Il travailla avec lui au *Courrier de l'Europe*. Dmitrieff peut être considéré comme le Karamsine de la poésie; il assouplit le vers comme Karamsine avait assoupli la prose; il le rendit facile, alerte; il lui donna du trait; aussi ses principales compositions appartiennent-elles au genre léger : ce sont des contes, des fables, des chansons. Les critiques russes trouvent dans ces productions quelque chose de l'exquise finesse, de la grâce spirituelle des poésies légères de Voltaire. Dmitrieff tient une place importante parmi les écrivains de cette époque, sur le goût desquels il eut une grande influence.

Il est un nom que je ne saurais ici passer sous silence, c'est celui du poëte Joukovsky, qui fut l'ami de Karamsine et de Dmitrieff, et qui, plus heureux, devait assister à l'épanouissement de la pensée nouvelle.

Tandis que Dmitrieff s'inspirait de l'esprit léger de Voltaire, Joukovsky imitait Schiller et Byron. Il fut ainsi le premier qui représenta dans son pays ce qu'on a longtemps appelé l'*école romantique*. La littérature russe lui doit la ballade allemande, dont il sut approprier les formes au génie de son pays avec une sensibilité et une douceur parfaites. Son succès fut immense, et bientôt il put voir graviter autour de lui un essaim d'imitateurs jeunes et passionnés. L'école de Joukovsky, en Russie, pourrait, dans une certaine mesure, être comparée à l'école des lakistes en Angleterre. Elle eut sa vogue, ses admirateurs fanatiques, ses adeptes fervents, puis elle tomba dans l'oubli, et l'engouement contemporain épuisé, la critique devint sévère pour Joukovsky : elle lui refusa l'originalité, mais, ajouta-t-elle, comme imitateur,

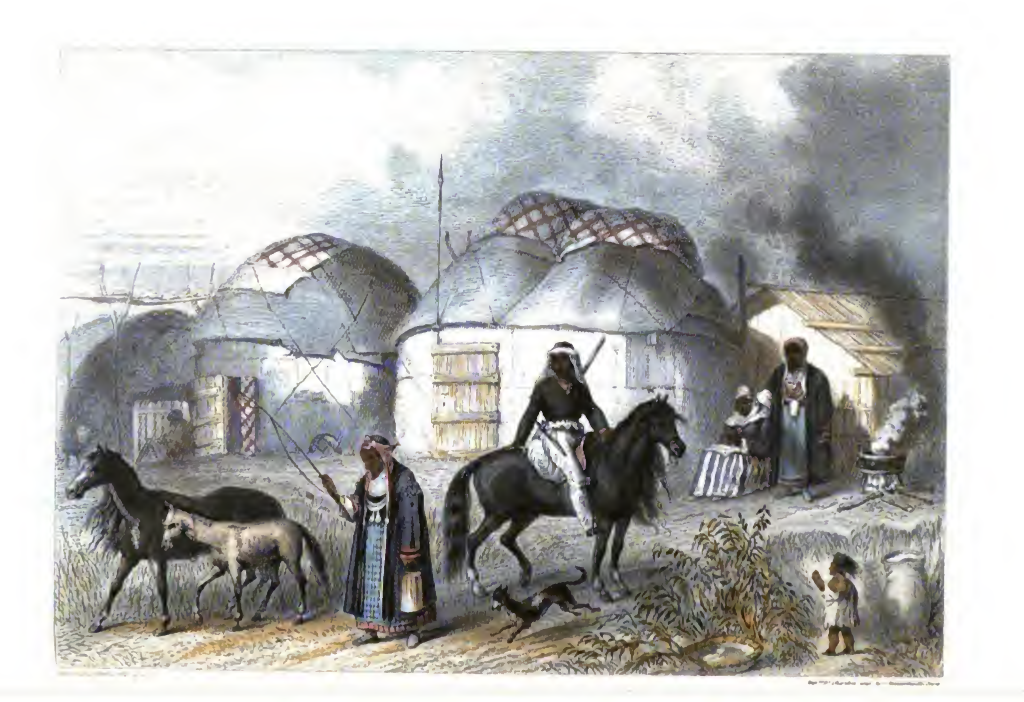
il fut remarquable. C'est lui faire une trop mince part; son influence fut grande sur l'activité des esprits. On peut affirmer qu'en poussant ses contemporains à l'étude sérieuse des littératures allemande et anglaise, il servit la cause du génie national plus encore que celle des modèles étrangers.

Encore un nom : M. Batiouchkoff fait aussi partie du groupe de poëtes qui appartiennent au règne de l'empereur Alexandre. Au lieu de s'adonner, comme Joukovsky, aux inspirations germaniques, il interrogea les antiques souvenirs de Rome et d'Athènes. Quelques-unes de ses compositions, telles que *la Bacchante*, pourraient être prises pour des inspirations retrouvées de la muse grecque.

Qu'ils dominassent l'imitation servile, comme avait fait Ozeroff dans ses tragédies, qu'ils étudiassent l'Allemagne avec Joukovsky, ou la Grèce avec Batiouchkoff, tous ces artistes de la pensée n'en étaient pas moins fidèles à un devoir commun, celui de frayer la voie à la génération puissante qui grandissait autour d'eux. Un poëte arriva qui résuma, qui concentra en lui-même toutes ces inspirations, tous ces efforts incomplets; il leur donna la vie et l'unité. Ce fut Pouchkine. L'époque de Pouchkine, qui date du commencement du règne actuel, fut ainsi préparée par les nombreux poëtes auxquels Karamsine donna l'impulsion.

Cependant le mouvement provoqué par Karamsine ne devait pas seulement produire les précurseurs de Pouchkine et du groupe d'ardents artistes dominés par ce poëte, il devait donner aussi un précurseur à la période d'observation et d'analyse satirique dont Gogol a été le représentant, et qui se continue encore de nos jours. C'est ce qu'on appelle dans le pays l'école réaliste.

Je m'arrête, car je ne prétends pas tracer ici un tableau de la littérature russe; je n'ai voulu que fixer quelques faits, particulièrement nécessaires à l'appréciation de Nicolas Karamsine, auquel il m'était impossible de ne pas consacrer quelques lignes en visitant Simbirsk, sa ville natale.



VIII

SAMARA.

Il est une grande et belle rivière, aux flots limpides et abondants, qui prend sa source dans une chaîne de l'Oural, au sud du gouvernement d'Orenbourg[1], près de cette ville même; elle dirige ses flots vers l'ouest, traverse de vastes espaces, creuse son lit parmi des landes, des steppes, des plaines de sable, baigne en passant une pauvre ville fortifiée, Bouzoulouk, car la Russie garde et fait respecter jusqu'à ses déserts; reçoit une foule d'autres rivières qui grossissent ses eaux, et vient, après une course de plus de cinq cents verstes, se perdre dans le Volga, à l'extrémité orientale de la courbe qu'il trace avant de quitter le gouvernement de Simbirsk.

Or, à l'angle septentrional formé par cette rivière du désert, à son point de jonction avec le grand fleuve, s'élève une ville, jadis modeste chef-lieu de district, aujourd'hui fière capitale de gouvernement; cette rivière, c'est la Samara; cette ville, est encore Samara, car en Russie les rivières servent à nommer les villes qui s'élèvent à leur embouchure. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

Samara était une sentinelle qui veillait sur le Volga et défendait son cours contre l'envahissement des Kirghiss. Contemporaine de Saratoff, dont il sera bientôt question, elle distrayait sa faction solitaire, commencée en 1591, par les occupations du négoce. Voisine des steppes kirghisses et kalmouques, elle trafiqua avec leurs peuplades nomades; elle portait tous les automnes ses poissons, son caviar et ses moutons, car elle a de vastes prairies

[1] Il est à remarquer qu'Orenbourg, qui a donné son nom au gouvernement, n'en est pas le chef-lieu, bien que le gouverneur de la province y ait établi sa résidence. Ce chef-lieu est Oufa, à cinq cents verstes au-dessus d'Orenbourg, au nord.

sur les bords de l'Oural, et les vendait avec grand profit aux hommes des provinces septentrionales. Ainsi elle s'enrichit. L'hiver, les Tatars de Kassimoff[1], cette ville que détruisit le khan Saïn, fondateur de Kazan, lui apportaient les peaux d'agneau qu'ils avaient achetées aux Kalmouks, et Samara en faisait faire des pelisses pour d'autres Kalmouks convertis et fixés dans ses murs. Sous cette influence commerciale, la population de cette ville s'accrut rapidement, et par une réaction naturelle, son commerce en reçut lui-même une nouvelle activité; aussi l'importance de Samara devint telle qu'on jugea convenable de l'élever au rang de chef-lieu de province, et alors, comme je l'ai dit[2], on lui tailla un gouvernement dans ceux de Simbirsk, d'Orenbourg et de Saratoff. Les deux premiers se touchant, leurs frontières furent reculées, celle-ci à l'orient, celle-là à l'occident; et l'espace qu'elles laissèrent entre elles, augmenté de quelques centaines de verstes carrées fournies par la province de Saratoff, qui le bornait au midi, forma le gouvernement nouveau dans lequel, il faut l'avouer, les déserts ne manquent pas.

Aujourd'hui Samara est devenu un des centres les plus importants du commerce qui se fait avec la Sibérie, par Orenbourg, ce grand chemin, ou, si l'on aime mieux, cette porte toujours gardée et toujours ouverte de la Russie asiatique.

Il me serait difficile de dire le chiffre exact de la population de Samara, vu qu'elle est en grande partie flottante, variant suivant les temps et les circonstances. Avant d'être devenue chef-lieu de province, elle comptait dix mille âmes; si on double ce nombre, je crois qu'on n'exagérera point.

[1] Kassimoff, simple ville de district, du département de Rézan, bâtie sur la rive gauche et très-escarpée de l'Oka, en un endroit large de cent toises. L'époque de sa fondation est incertaine, mais il paraît qu'elle doit son nom à *Kassime*, roi des Tatares soumis à la Russie. Cette ville devint la capitale d'un petit royaume tatare connu sous le nom de Kassimoff.

[2] Voyez l'article sur le Volga.

IX

SARATOFF.

La ville. — Les bords du Volga. — Les colonies. — L'île et le sol mouvant. — La cabane des pêcheurs. — Les ruines de Saraï.

Voici sans contredit l'une des villes et l'une des provinces les plus pittoresques et les plus intéressantes de la Russie. Rien de varié, de contrasté, de tranché comme le gouvernement de Saratoff : aspect, terrain, sites, productions, habitants, rien ne s'y ressemble. Le Volga, qui le coupe en deux grandes parties, l'une occidentale, l'autre orientale, semble avoir voulu séparer deux natures opposées, deux pays étrangers, et qui ne sauraient avoir de rapports entre eux. En effet, à l'orient, sur la rive gauche, en aval, les steppes, le désert, les tentes des Kalmouks et des Kirghiss; à l'occident, au contraire, les vues alpestres, les horizons riants, les grasses moissons, les pêcheries abondantes, les pittoresques bourgs sur les méandres des rivières, les collines ombragées, les villages russes, les colonies allemandes, la vie, le mouvement, le travail, l'industrie : ce sont ensuite les souvenirs des mauvais jours passés, les invasions des Tatars, les attaques de Stenko-Razine, celles de Pougatcheff, ce farouche Cosaque qui prétendait, en plein dix-huitième siècle, ressusciter les temps des faux Dmitri, en se faisant passer pour Pierre III, mort dans la forteresse de Schlüsselbourg.

Et je n'ai point parlé des ruines de Saraï, cette ancienne capitale de Batou-Khan, des chefs de la Horde d'or, lieu de funeste mémoire pour les Russes, car c'était là que leurs grands princes venaient payer le tribut et courber le front devant des maîtres insolents, mendier leurs faveurs, sourire à leurs caprices, recevoir de leurs mains quelque honteuse investiture et souvent laisser leur tête

sous leur tente, s'il plaisait à ces maîtres de voir tomber une tête russe.

Saratoff signifie en langue tatare *montagne jaune,* nom qu'elle prit de la petite rivière Saratofka, près de laquelle elle fut d'abord bâtie, sur la rive gauche du fleuve. Elle y était entourée d'un double rempart de terre, derrière lequel elle se croyait en sûreté contre les Tatars; mais six ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle était attaquée, prise et ruinée de fond en comble par ceux de la Horde. Alors Saratoff traversa le fleuve, ou plutôt ses habitants vinrent reconstruire Saratoff sur la rive droite, au lieu où elle se trouve actuellement, adossée à la montagne sur la pente de laquelle elle s'élève, soutenue à sa base par la rive escarpée du Volga, et un peu tournée vers le midi; d'ailleurs, entourée de tous côtés de rochers comme d'un cercle de fortifications naturelles. Et pourtant, dans cette situation formidable, elle fut ravagée, en 1671, par Stenko-Razine, et, en 1774, par Pougatcheff. Aujourd'hui, Pougatcheff et Stenko-Razine, comme les Tatars, sont oubliés, et Saratoff, tout à ses destinées nouvelles, cultive ses plaines, engraisse ses troupeaux, soigne ses moissons, ses mûriers, ses tabacs[1], et tire de grands profits de ses pêcheries. Saratoff est donc à la fois agricole et industrielle, nous pourrions dire encore commerçante; son voisinage des Kirghiss et des Kalmouks lui permet de faire directement le négoce avec les peuples qui lui fournissent des chevaux, des moutons et de la laine : ajoutons que les colonies allemandes, situées sur les deux rives du Volga, lui vendent leurs nombreux produits, sur lesquels elle fait des bénéfices assurés.

La ville est dans une situation pittoresque, on a pu le voir, mais sévère. On a dit qu'elle a l'air de se trouver dans une immense coupe dont les bords escarpés du fleuve figureraient une large brèche. J'ai indiqué plus haut l'aspect des montagnes qui en-

[1] Le tabac réussit parfaitement dans la province de Saratoff, et il le cède peu pour la bonté à celui de Virginie.

tourent et avoisinent Saratoff[1]; les unes s'étendent au nord et suivent la ligne du fleuve dont elles s'éloignent peu, ce sont celles qu'on appelle *Sakalovskié;* les autres fuient à l'occident de la ville et ne suivent point le Volga d'aussi près, ce sont celles qui se nomment *Lyssyé-Gory* (montagnes chauves). D'ailleurs, la ville occupe un vaste espace, en certains endroits sillonné de ravins profonds, je dirais presque de précipices. Il y a même un de ces ravins qui la coupe rigoureusement en deux parties. C'est ensuite, à chaque pas, le contraste le plus pénible, celui de pauvres et humbles masures de bois adossées contre les belles et confortables maisons de pierre. Mais il faut dire que le nombre de ces masures va diminuant chaque jour. Saratoff est en travail de transformation; elle a hâte de faire disparaître la vieille cité pour ne laisser voir à sa place que la ville nouvelle, grande, élégante, embellie. S'il faut en juger par l'activité des travailleurs, par la rapidité avec laquelle s'élèvent les constructions, cette œuvre sera bientôt accomplie. En attendant, elle a deux cathédrales, l'une ancienne, l'autre moderne; celle-ci fut construite par la noblesse de l'endroit, en souvenir de l'année 1812, et coûta des sommes immenses, car il fallut la bâtir deux fois. L'édifice était terminé; il s'élevait, surmonté d'une majestueuse coupole, malheureusement d'un volume trop considérable pour le reste, car tout à coup la coupole s'écroula et en tombant écrasa l'église, qu'il fallut reconstruire. Quant à la coupole, elle fut remplacée par une coupole en bois.

On ne trouve point ici comme à Simbirsk de l'ombre, de la verdure, des jardins, des parcs... le rocher partout, partout l'aspect de l'aridité, je veux dire partout dans la ville, où pendant l'été on est suffoqué de poussière et de chaleur. Mais si l'on jette la vue sur le Volga, tout est changé, le tableau est ravissant: d'abord, sur la rive opposée, en amont, des villages, des bourgs charmants; c'est Pakrofsk que décorent trois églises byzantines

[1] Voir le Volga, page 275.

et qu'on prendrait pour une cité coquette et riante; c'est Ouviky au fond d'une baie que forme la saillie d'une colline immense, au pied de laquelle s'abrite un autre village. Sur cette colline, dit la tradition, s'élevait autrefois une grande cité tatare, la tradition n'en dit pas davantage. Puis la vue descend avec les festons de la rive, et sur cette rive, à l'orient, les prairies déroulent au loin leur vaste tapis d'émeraude[1], tandis que le fleuve aux larges et gigantesques méandres poursuit majestueusement son cours entre les steppes et les montagnes qui le bordent, jetant son écume à ses deux rives étonnées de se voir si dissemblables.

Je dois avouer que l'intérieur de Saratoff, malgré son étendue, ses quarante-cinq mille habitants, son aisance et son activité, me plut médiocrement. Je n'avais pas fait deux mille verstes, depuis Saint-Pétersbourg, pour venir voir des ravins dans des rues, des chaumières adossées à de grandes maisons, une église avec un dôme de bois, et des places sans verdure ni ombrage. Toutefois la situation de la ville au centre de ces rochers, sur cet escarpement élevé, avec ce large fleuve à ses pieds, ces prairies, ces steppes, d'un côté; de l'autre, ces bords pittoresques, ces montagnes nues, ces plaines cultivées, et partout cette nature aux larges traits, aux contours énergiques, tout cela méritait bien d'être vu... D'ailleurs que de choses me restaient encore à voir, qui devaient me faire oublier les fatigues du voyage!...

Hilarion ne comprenait pas que je fisse tant de chemin pour si peu, et il me demandait naïvement si dans mon pays il n'y avait ni fleuves ni montagnes; cependant il finit par s'accoutumer à cette vie de touriste curieux : il y prit même goût, et sa bonne volonté ne tarda pas à se manifester par les soins avec lesquels il prenait des informations sur ce qu'il jugeait pouvoir m'intéresser; il venait ensuite me les communiquer. Ce fut par lui que j'appris

[1] Ces prairies s'étendent au nord, où se trouvent les paysages suisses les plus frais et les plus variés; mais en descendant avec le fleuve, elles s'en vont confiner aux landes et aux steppes du désert.

que si j'étais arrivé trois ou quatre semaines plus tôt à Saratoff, j'y serais tombé au milieu de son grand marché annuel, où j'aurais vu beaucoup de Kalmouks, car ces peuplades nomades font le commerce des chevaux et en amènent un grand nombre à la foire de Saratoff. Mais patience, les Kalmouks ne nous manqueront pas.

Les colonies allemandes sont nombreuses dans ce gouvernement de Saratoff : on y en compte plus de cent ; elles sont établies en général sur les deux rives du Volga et sur quelques rivières de l'intérieur, mais peu éloignées de leur embouchure dans le grand fleuve ; puis il y a la célèbre colonie des bords de la Sarpa, ce large cours d'eau qui vient de l'extrémité du gouvernement d'Astrakhan se perdre aussi dans le Volga, à vingt-cinq verstes de la petite ville de Tsaritsine, à l'extrémité méridionale du gouvernement : cette dernière colonie est composée de frères Moraves et occupe la petite ville de Sarepta, qu'elle a construite et qui est un modèle de propreté, de confort et d'élégance utile et austère. Ces colonies datent de 1764 et furent autorisées par l'impératrice Catherine II, qui leur accorda de grands priviléges.

D'ailleurs toutes ces colonies ne sont pas étrangères ; en voici une, par exemple, à quarante verstes de Saratoff, sur les rives de la petite rivière d'Idolga, qui fut fondée par feu l'impératrice Marie [1]. Cette princesse, dont toute la vie se passa à créer d'utiles ou de charitables institutions, fit acheter ici du terrain et bâtir des habitations où pussent être installés cinq cents ménages pauvres, avec autant de jeunes enfants abandonnés. Chaque maison est construite de manière à pouvoir contenir deux ménages et plusieurs enfants : elle est entourée d'un jardin et d'un potager, l'un et l'autre capables de fournir des fruits et des légumes à une petite famille. Toutes ces habitations sont faites sur le même plan et offrent le même modèle. Une église dans le goût moderne, un hospice, une pharmacie, avec l'administration, complè-

[1] La mère de l'empereur actuel, Nicolas Ier.

tent la colonie : l'église est au centre, bâtie sur le penchant d'une haute colline, dont l'Idolga baigne le pied : rien de pittoresque comme cette vue. Toutes les colonies sont situées dans d'aussi charmants endroits : d'un côté, des coteaux couverts de verdure, de l'autre, encore des collines, au fond, une rivière limpide dans le lointain, au midi, l'horizon bleu.

Tous les enfants confiés aux ménages de la colonie reçoivent une instruction agricole, car ils sont destinés au travail de la terre, dans cette contrée si fertile; quand ils ont atteint l'âge nubile, ils se marient avec une des jeunes filles qui furent recueillies comme eux et comme eux élevées dans la colonie. A cette occasion, ils reçoivent une petite somme en argent, et à peine installés dans leur ménage, ils sont chargés d'élever à leur tour un petit garçon et une petite fille.

J'ai parlé du village de Pakrofsk, qu'on aperçoit de Saratoff. Il est peuplé de Petits-Russiens, que le gouvernement fit venir à la fin du siècle dernier pour l'exploitation du sel du lac Elton.

Les landes de la partie orientale de ce gouvernement contiennent un grand nombre de lacs salins, parmi lesquels le lac Elton est particulièrement remarquable. On rompt à sa surface le plus beau sel qu'on trouve en Russie, et il en fournit à lui seul au delà de neuf millions de pouds par an [1].

Les Petits-Russiens obtinrent plusieurs priviléges; c'est ainsi qu'ils furent déchargés de toute redevance et du recrutement; ils reçurent de plus une portion de terrain en propriété, avec le droit de pêche dans le Volga. De cette sorte les colonies se multiplièrent sur la rive orientale, qu'on appelle des prairies, et Pakrofsk devint la plus importante. On y compte huit mille habitants. Ils pêchent, élèvent des troupeaux et cultivent la terre, occupations qui entretiennent l'aisance parmi eux.

On arrive ensuite aux colonies étrangères. J'ai dit qu'on en

[1] Environ cent quarante-cinq millions de kilos.

compte plus de cent : leur nombre est de cent deux. Elles ont soixante-treize églises du culte évangélique, dix-sept catholiques, et comprennent une population de cent vingt mille âmes, dispersée dans quatre districts, celui de Saratoff et ceux de Volsk, au nord de Saratoff, de Kamychine, au sud, et de Novoï-Ouzpensk, steppes orientales qui appartiennent aujourd'hui au nouveau gouvernement de Samara.

En dehors des travaux agricoles, ces colons exercent différentes professions et font un commerce considérable. Les affaires ne se traitent chez eux qu'en allemand. On cite comme les principales de ces colonies celles d'Unterwalden, de Schafhausen et d'Écathérinestadt; mais celle-ci l'emporte sur toutes par son activité et son mouvement industriel. Elle fut fondée par le baron Beauregard, arrivé en Russie l'année 1775.

Je laisserai le nord-est du Volga avec ses sites pittoresques, pour gagner la rive droite du fleuve, au midi de Saratoff. Je vais donc en droite ligne de Volsk à Kamychine, repassant par Saratoff, où je ne m'arrête plus, et franchissant près de trois cents verstes, tantôt suivant les bords du fleuve en périkladny[1], tantôt descendant son cours en bateau de pêcheur, abordant ses grandes îles pour faire la chasse aux outardes et aux oies sauvages qui y abondent. J'étais armé d'un excellent fusil de Toula[2] que je devais à l'obligeance d'un colon de Volsk, et que j'étais chargé de laisser à Sarepta à un de ses amis, dont il m'avait donné l'adresse. Mon fidèle Hilarion était aussi armé et il me secondait à merveille.

Nous avions abordé une île dont une partie était fort boisée, et où nous avions vu un pauvre village de pêcheurs. J'ai tort de dire *pauvre*, il n'était que modeste, car ce village retire tous les ans de

[1] Voir, plus haut, la note de la page 49.

[2] Toula, chef-lieu de gouvernement, à cent quatre-vingt-cinq verstes sud de Moscou, où se trouve une manufacture impériale d'armes fondée par Pierre Ier, et célèbre dans l'empire. Pour donner une idée de son importance, il suffira de dire qu'elle occupe près de dix mille ouvriers.

grandes sommes de ses pêches. On me parla de 40,000 roubles argent, ce qui représenterait 160,000 francs. Quoi qu'il en soit, notre intention était d'abattre quelques pièces de gibier, Hilarion m'ayant déclaré que nous ferions maigre chère ce jour-là, si la chasse ne nous venait en aide.

Cette île, que je jugeai avoir deux ou trois lieues de tour, renfermait de vastes espaces couverts de bruyères ou de mousse épaisse et humide; quelquefois on y voyait un étang ou un petit lac, dont une ceinture de verts roseaux marquait la circonférence. Nous nous trouvions à deux cents pas d'un de ces bassins, sur la surface duquel une troupe d'oies sauvages s'était abattue. A notre approche, ces oiseaux effrayés s'élevèrent à la fois avec de grands cris, comme s'il y avait eu là quelque Capitole moscovite à sauver. Je tirai... deux tombèrent, mais sur les bords même du lac; n'ayant pas de chien, je me précipitai pour aller ramasser mon butin. Hilarion me cria d'arrêter, je ne l'écoutai point; je sentis tout à coup le sol trembler sous moi... Je m'arrêtai, mais il était trop tard; le sol avait cédé et je m'y trouvais enfoncé jusqu'aux genoux; et comme je fis quelques efforts pour sortir de là, je m'aperçus avec effroi que j'enfonçais davantage. Hilarion me cria alors de demeurer immobile, seulement de coucher mon fusil devant moi et de m'y appuyer des mains, ajoutant qu'il allait revenir bientôt. Effectivement, je ne tardai pas à le voir reparaître suivi de deux pêcheurs qui portaient chacun une longue planche. Arrivés à ma portée, ils firent glisser ces deux planches jusqu'à moi et vinrent ensuite me délivrer. Je confesse humblement que j'avais passé d'horribles instants; je ne saurais dire combien de sombres et funestes visions m'avaient traversé l'esprit... Je songeais avec épouvante à tous les infortunés qui avaient été engloutis vivants dans les sables mouvants de certains rivages ou dans la vase des marais, et je me voyais à la veille de subir le même sort!...

J'appris, en effet, que si mon élan m'avait porté vingt pas plus

loin, tout secours devenait impuissant... Une sueur froide, à ces paroles, perla sur mon front, et je pressai le pas pour regagner notre chaloupe et repartir; mais les deux pêcheurs nous engagèrent à nous reposer un moment dans leur cabane (c'étaient le père et le fils), où ils me prièrent d'accepter le pain et le sel que tout bon Russe offre à l'étranger qui vient visiter sa demeure. Il était impossible de refuser une aussi cordiale invitation : c'était l'hospitalité moscovite que j'avais connue dans les châteaux et que je rencontrais dans la chaumière. Or le pain et le sel de mes pêcheurs se manifestèrent sous la forme d'un fort bon déjeuner, composé de caviar salé fort appétissant, d'un énorme morceau d'esturgeon cuit à l'eau et accompagné d'excellent beurre frais, et d'un coq de bruyère rôti dans une casserole, suivant l'usage du pays, tout cela servi sur une nappe très-blanche, dans la vaisselle des grands jours, et accompagné d'une bouteille de vieux xérès. A cette vue, je ne pus cacher ma surprise; mes hôtes s'en aperçurent.

— Oh! me dit le plus âgé en riant, nous comptons bien déboucher tout à l'heure, en votre honneur, un flacon d'eau-de-vie française d'assez bonne qualité. Nous sommes pauvres, c'est vrai, mais nous travaillons, et le fleuve nous fournit les moyens d'avoir toujours quelque bonne petite bouteille [1] pour les grandes occasions.

Je tendis la main à mes braves hôtes.

— Êtes-vous libres? leur demandai-je.

— Non, mais qu'importe? nous avons un bon seigneur (*gospod*), le prince Tch***, et nous ne sommes jamais inquiétés. Et puis, si nous lui appartenons, où est le mal? Est-ce qu'il n'appartient pas, lui, au tsar, notre maître et notre frère à tous?

— Hourrah pour le tsar! fit le fils du pêcheur en remplissant mon verre.

[1] Le peuple russe aime beaucoup les diminutifs.

— Bien volontiers, répondis-je; hourrah pour l'empereur, qui veut votre bien à tous, et qui songe à votre affranchissement!

— Aussi, Dieu le bénit!

Il fallut goûter l'eau-de-vie annoncée, qui était, en effet, excellente. Ici, de nouveau, un toast fut porté à l'empereur et aux divers membres de sa famille, si bien que lorsque je quittai mes hôtes, je m'aperçus qu'ils n'étaient plus très-fermes sur leurs jambes.

— Adieu, leur dis-je; merci de m'avoir fait connaître dans votre cabane l'hospitalité de votre pays, que j'avais déjà vue ailleurs. Il ne me sera probablement jamais donné de vous faire connaître chez moi la vieille hospitalité française, qui a aussi son prix; mais du moins je n'oublierai jamais la vôtre, et toutes les fois que je rencontrerai de braves gens, je penserai à vous.

— Votre nom? leur demandai-je en leur donnant une poignée de main.

— Je porte le nom qu'avait mon père, Pierre, et mon fils s'appelle comme moi : nous sommes donc tous les deux Petr' Pétrovitch, et vous?...

— Moi je m'appelle Karl Andréiévitch...

— Adieu donc, Karl Andréiévitch, et que Dieu vous accompagne dans votre voyage.

Leurs vœux me portèrent bonheur; j'arrivai à Kamychine sans encombre : ce fut une halte et un repos. Mais rien de curieux dans Kamychine, petite ville de district, sur la rive droite du Volga. Elle a trois mille habitants. Je n'y passai qu'un jour, j'avais hâte de partir; cent trente verstes à peine me séparaient des ruines de l'ancienne Saraï, cette capitale des khans de la Horde d'or ou de la grande Horde, dont il a été déjà plus d'une fois question. Il ne me fallut que dix heures pour franchir ces cent trente verstes, car j'avais repris la poste et les périkladny; or, en Russie, avec la poste et des pourboires, on dévore l'espace.

Nous voici à l'extrémité méridionale du gouvernement de Saratoff, à Tsaritsine, petite ville bâtie sur la rivière de Tsaritsa, qui

la divise en deux parties. Je ne trouvai rien d'intéressant dans cette cité lointaine, à laquelle on donne une grande antiquité ; elle ne me parut que triste, malgré sa forteresse et sa garnison, peut-être à cause de cela. Je passai donc.

On m'assura que le palais du célèbre et terrible Batï occupait la place où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Jean-Baptiste. J'avoue qu'il y a quelque chose qui plaît à l'imagination dans l'antithèse formée par ces deux noms : le Tatar Batï et saint Jean-Baptiste! Mais le palais de ce terrible khan ne pouvait s'élever que là où fut Saraï; or les ruines de Saraï ne sont pas à Tsaritsine, mais un peu au-dessus, au nord d'un bras du Volga qu'on appelle la rivière d'Aktouba et dans les environs de la petite ville de Tsarev.

Voici ce que l'histoire m'apprend sur la fondation de cette cité tatare, dont les ruines s'étendent aujourd'hui dans un désert et couvrent l'espace de quinze verstes.

Saraï était le nom de la capitale des khans de la Horde d'or ou de la grande Horde, qui a si longtemps pesé sur la Russie et humilié ses princes. Le pays où elle fut bâtie avait appartenu aux Boulgares, dont la capitale, nommée *Soumerkene*, occupait l'île que forme le bras du Volga nommé Aktouba, un peu au-dessus de Tsaritsine. Cette capitale fut détruite par les Tatars, après un siége de huit ans (presque le temps du siége de Troie! Quel fut l'Homère de cette Iliade barbare?). Donc, Soumerkene tomba, et près du lieu où elle avait existé, Batou-Khan ou Batï se fit construire un palais, *saraï* : bientôt les maisons se multiplièrent autour de ce palais, et une grande ville se trouva fondée, qui porta le nom générique du palais, Saraï; Saraï devint la capitale des khans de la Horde d'or.

A quelle époque cette capitale fut-elle détruite, comment, et par qui? c'est ce qu'on ignore; on suppose que ce fut au temps de la division et des guerres civiles de l'empire du Kiptchak.

Quoi qu'il en soit, les ruines de Saraï s'étendent sur un vaste espace du côté des montagnes.

Je ne sais quelle tristesse morne oppresse le cœur à la vue de ces ruines désolées et mystérieuses, perdues dans la solitude de ces déserts éloignés. Ailleurs les ruines ont un sens, si je puis ainsi parler : à Rome, en Grèce, dans le haut Orient, dans nos vieilles cités occidentales, elles donnent un caractère à la rêverie et un but à la méditation; la tristesse qu'elles inspirent est mélancolique, amère peut-être, mais elle n'est jamais désespérée, car ces ruines ont un passé connu, elles sont peuplées de souvenirs, elles sont le Parthénon, le Colisée, Thèbes ou Palmyre!...

Mais ici rien de semblable; ici l'histoire est morte et ces pierres sont muettes... Un seul nom plane sur ces restes mutilés de bâtiments, qui furent des palais, des demeures peuplées et vivantes, qui formèrent une ville spacieuse, magnifique, puissante; et ce nom est celui de Batou-Khan, dont l'histoire n'a gardé que des souvenirs de dévastation. Batou-Khan, le chef de la grande Horde!...

Cette ville de Saraï, la tradition en a conservé le nom. Elle exista, en voilà les ruines..., mais que nous rappellent-elles? quelle histoire, quels hommes, quels événements, quelle société, quelles mœurs?... Je le répète, elles sont muettes, et entourées d'un mystère profond... J'ai dit que leur vue oppresse le cœur d'une tristesse morne et désolée.

On se promène à travers ces pierres, ces pans de murs, ces monuments, ces tumulus, comme à travers ces fosses communes de nos grands cimetières, où la mort a confondu tous les noms et effacé tous les souvenirs. Cependant ceci était une somptueuse cité : voici des pierres taillées et polies... elles sont fines et dures comme le marbre; voici des dorures, voici des mosaïques, elles sont variées et nombreuses, elles rappellent celles de l'Alhambra : ici c'est une arcade architecturale : elle rappelle l'art gothique; ici ce sont des tumulus... ces tumulus sont sans secrets, et cependant on en a tiré des trésors funéraires, on y a trouvé un cavalier tout armé sur son cheval, manière sans doute dont les

Tatars enterraient leurs guerriers, mais tout cela vous dit que cette ville eut des palais, qu'ils étaient somptueux, dorés, ornés de mosaïques... mais voilà tout. La signification historique de ces palais, de ces pierres, de ces dorures, de ces mosaïques, de ces tumulus, de ces cavaliers à cheval, cette signification est obscure, vague, hypothétique, ou plutôt toutes ces choses sont sans signification, et la pensée se perd dans un monde d'étranges et mystérieuses rêveries.

C'est du moins ce que j'éprouvai au milieu de ces décombres, qui s'étendent parmi la poussière et les herbes envahissantes. J'aperçus un Tatar qui les franchissait avec indifférence, sans se douter que ces pierres furent la capitale de ses aïeux, et que ses aïeux furent tout-puissants et dominèrent les princes russes : que lui importe ?... ce Tatar va à Tsarev, et il pense à ses affaires, la seule chose aujourd'hui importante à ses yeux.

Triste symbole de la destinée contemporaine de certains peuples, qui mettent les intérêts de leur commerce au-dessus de l'honneur de la patrie, dont ils fouleraient les ruines avec indifférence, pourvu que leurs affaires y gagnassent quelque chose !

Voici d'ailleurs dans quels termes ont été décrites les ruines de deux bâtiments longtemps enfouis sous les décombres, et que les fouilles en ont fait sortir.

On avait creusé principalement sur celles qui appartiennent au bâtiment le plus considérable, et qui laissait deviner quelque chose de majestueux dans son architecture. C'était probablement le palais des souverains.

On jugeait aux restes et aux fondements du second qu'il avait été une maison d'habitation. La distribution présentait beaucoup de petites chambres, et les fondements laissaient voir plusieurs caveaux destinés à recevoir des morts. C'était sans doute ainsi que se faisaient enterrer les khans. On a tiré jadis quelques richesses de ces caveaux ; des cercueils garnis en argent. Ce bâtiment for-

mait, selon toute apparence, un carré long, s'étendant du nord-est au sud-ouest; il avait douze toises environ de longueur, tandis que la façade du sud en comportait environ huit et demie de largeur. On y voit deux séparations qui sont assez semblables et très-faciles à reconnaître. C'est sans doute sous celle du nord que se trouvait le caveau mortuaire : on y distingue encore les fosses. L'autre est plus au sud, et par conséquent attenant à la façade dont les murs de fondement ont conservé le plus de hauteur, puisqu'ils ont encore plus de deux toises sur quatre pieds de largeur; cette façade était accompagnée de pilastres, de colonnes et d'arcades, le tout dans le style gothique : on en voit encore des restes. La partie des murs qui avait été conservée montrait une magnificence et une régularité qui se voient rarement dans les ruines des bâtiments tatars. Ces murs étaient construits en belles dalles faites en briques et d'une maçonnerie merveilleusement exécutée. L'extérieur des murs était orné en champs et chargé d'ornements en terre à potier, vernissés et colorés de vert, de jaune, de blanc et de bleu. Ces ornements représentaient des triangles et d'autres figures. On remarque encore sur la principale façade du bâtiment un stuc gothique vernissé et représentant des fleurs, des feuillages et des volutes. On y voyait aussi des encadrements entiers en carreaux de terre cuite représentant une mosaïque, mais le temps et plus encore le goût frénétique du peuple pour la destruction ont fait des décombres de ces restes remarquables de l'antiquité de ce pays.

J'abandonnai, en les saluant d'un triste regard, ces ruines que je ne devais plus revoir, et le même jour je pris la route de Sarepta.

X

SAREPTA [1].

Cette ville gracieuse, fondée par les frères de l'Union morave, en 1764, s'étend sur les bords de la Sarpa, rivière venue du fond des steppes arides d'Astrakhan, et qui serpente ici entre de ravissantes prairies, pour aller un peu plus loin se perdre dans le Volga [2]. A deux verstes au delà, l'île verdoyante de Sarpa (du nom de la rivière) livre ses pâturages aux troupeaux de la colonie, et vous ferait rêver des paisibles paysages flamands, si les habitations des Kirghiss, qu'on aperçoit dans le voisinage, ne vous ramenaient à la vérité locale, en donnant au tableau je ne sais quel caractère d'étrange et piquante originalité.

En arrivant à Sarepta, on va descendre à l'hôtel de la Colonie, tenu pour les étrangers. On est d'abord émerveillé de la propreté qui y règne, et, bientôt après, du bien-être qu'on y trouve, car, il faut bien le dire, à l'endroit du bien-être, on n'est pas gâté dans les stations russes. Or rien de confortable comme les appartements de l'hôtel de Sarepta, où tout ce qui peut être nécessaire à la commodité du voyageur a été prévu avec une attention intelligente. De plus, le service y est empressé, la cuisine simple et bonne, le prix de toute chose modéré. On voit que la halte était agréable, après les énormes fatigues du voyage que je venais de faire.

La fondation de Sarepta remonte, on a pu le voir, à l'époque des autres colonies allemandes des bords du Volga ; elle fut autorisée par l'impératrice Catherine II, qui lui fit les avances nécessaires et lui accorda divers priviléges, dont le plus important fut de ne dépendre d'aucune juridiction provinciale, mais de relever

[1] Un seul relai de poste sépare Sarepta de Tsaritsine.

[2] A une verste de là.

directement de la chancellerie de tutelle, résidant à Saint-Pétersbourg. La colonie prospéra. D'abord, cinq frères moraves étaient venus visiter les lieux et choisir l'endroit; bientôt de nombreuses familles hollandaises et allemandes les suivirent, et dix ans ne s'étaient pas écoulés que la colonie comptait deux mille cinq cents habitants : seulement, depuis lors, elle n'a pas progressé dans la même proportion, puisqu'à l'heure qu'il est elle ne comprend que quatre mille âmes. Les premiers colons se mirent donc à l'œuvre; il fallait défricher, mettre en culture un terrain ingrat, lequel, avant de produire, demandait beaucoup de travail et beaucoup d'engrais. Le gouvernement leur compta cinquante mille roubles à titre d'avances. J'ignore si de nouvelles sommes furent ajoutées à celle-là, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au bout de trente ans la colonie s'était libérée.

D'abord la ville fut construite sur un plan régulier, et comme il convenait à une société dont la vie devait obéir à une règle commune. Ses rues furent tirées au cordeau; les maisons, simples et propres, reçurent pour ornement une bordure de peupliers d'Italie ou de mûriers à la verdure monotone. Comme monuments, l'église, c'est-à-dire un bâtiment un peu plus élevé que les autres, à deux étages, avec une petite tour en forme de clocher, où se voit une horloge; une place du marché, et au milieu de cette place une fontaine jaillissante qui, par des canaux souterrains, va fournir d'eau toute la ville : d'ailleurs, un vaste bassin qui ne tarit jamais, et soigneusement entretenu, est là pour suppléer à la fontaine en cas de sécheresse. En fait d'édifices publics, outre l'église, il y a encore la maison des frères, qui y est attenante, puis, non loin de là, deux autres bâtiments assez vastes, consacrés à l'habitation des garçons et à celle des filles. Derrière ceux-ci sont de grands bâtiments destinés à l'économie rurale et aux besoins domestiques de la colonie; on y voit des écuries, des étables et une laiterie, tout cela tenu avec cette propreté minutieuse et cet ordre parfait qu'on admire dans les colonies modèles

établies dans quelques-uns de nos pays occidentaux. Il y a encore des bâtiments particuliers pour les différents travaux industriels : une distillerie d'eau-de-vie, une manufacture de tabac, une autre de savon et de chandelles, une autre encore pour divers tissus, pour la toile, pour la soie et le velours.

Ceci est une grande communauté dont le travail, la méthode et l'obéissance forment les lois principales. L'idée religieuse y domine. On sait que l'Union morave est une secte ; mais les jeunes gens, ne prononçant point de vœux, peuvent se marier, seulement ils doivent en obtenir l'autorisation de leurs supérieurs, qui ne la leur donnent, m'a-t-il été assuré, que le plus tard possible. Il paraît qu'il fut un temps où, dans ces mariages, rien n'était accordé au penchant des cœurs, aux sympathies, aux préférences mutuelles ; l'austérité morave repoussait tout ce qui aurait pu rappeler la tendresse ou l'amour ; les mariages étaient donc tirés au sort : je veux dire qu'au sort était laissé le soin de désigner les couples, d'où, comme on peut bien le penser, les unions les plus bizarres et les plus discordantes. Ainsi, il n'était pas rare de voir le jeune homme encore imberbe tomber sur une fille émérite, qui aurait pu être sa mère, ou une belle enfant, à peine nubile de la veille, devenir le partage de quelque vieux garçon mal bâti.

Ici, jamais d'oisiveté : l'emploi du temps est réglé pour tous. Les enfants n'échappent point à la loi commune. Le même esprit embrasse la colonie, qui a l'air de ne former qu'une grande famille.

Ses ouvriers sont habiles et nombreux, et ses fabriques parfaitement dirigées, aussi tous ses produits sont-ils de première qualité, et tout s'y vend-il fort cher et à prix fixe ; c'est d'ailleurs ce qui a lieu dans tous les établissements de l'Union des frères moraves.

On trouve à Sarepta d'excellent tabac, qui est cultivé avec succès sur les bords de la Sarpa, dont le terrain paraît lui convenir merveilleusement, et du vin qui, pour être du crû, est, je vous

le jure, de fort bon vin; j'en ai goûté, et je puis affirmer qu'il n'est pas sans analogie avec notre meilleur champagne.

On voit que les soins de l'industrie ne font pas négliger à la communauté ceux de la culture des terres; mais que je dise auparavant que la culture de l'esprit n'y est pas négligée non plus. Il y a à Sarepta une école primaire d'un enseignement parfait; cet enseignement est assez avancé dans les hautes classes pour qu'il puisse en sortir des jeunes gens capables d'aller suivre les cours de l'université de Dorpat, et qu'on fait partir à cet effet aux frais de la caisse générale.

Quant à l'agriculture, elle est l'objet des soins les plus intelligents. L'aménagement des terres est parfait; l'intelligence et l'activité dirigent tous les travaux des colons. Ils cultivent le blé. Les vastes prairies qui bordent la Sarpa leur permettaient d'élever des troupeaux, et ces troupeaux sont magnifiques. Le terrain au delà des prairies convenait au mûrier et à la vigne, ils cultivent le mûrier et la vigne[1] : j'ai dit que celle-ci produit un vin d'un goût analogue à notre champagne. Ce même terrain, aux bords de la rivière, était favorable au tabac, et il fut aussitôt préparé pour recevoir cette plante précieuse, qui y réussit à ravir. On découvrit ensuite dans les environs de la colonie des sources minérales qui, jusqu'à la découverte de celles du Caucase, attirèrent beaucoup de monde à Sarepta.

La colonie eut cependant ses mauvais jours. Lors de la révolte des Cosaques du Jaïks, elle fut dévastée. Les soldats de Pougatchefs s'y établirent et détruisirent ses établissements, et ceci au moment où les colons commençaient à recueillir le fruit de leur persévérance et de leurs travaux. La main qui avait favorisé et protégé leur établissement ne les abandonna pas dans cette circonstance; l'impératrice Catherine vint à leur secours et les indemnisa de leurs pertes. Des incendies arrivèrent en-

[1] La vigne y fut introduite par M. Nitschmann, l'un des habitants les plus instruits de la colonie.

suite, qui leur firent essuyer de nouveaux dommages; mais comme des fourmis industrieuses, les frères ne se découragèrent pas, ils se remirent à l'œuvre, reconstruisirent leur ville, relevèrent leurs fabriques, redoublèrent d'activité, et aujourd'hui la prospérité, l'aisance et le bien-être règnent parmi eux.

On n'a peut-être pas oublié qu'un colon de Volsk m'avait prêté deux fusils de chasse avec prière de les remettre de sa part à un de ses amis de Sarepta, M. B..., à l'obligeance duquel je dus de pouvoir visiter les divers établissements de la colonie dans les moindres détails.

Tout, comme je l'ai dit, me parut propre, régulier, soigné, si je puis dire, mathématiquement; j'admirai l'ordre, la méthode, la discipline partout observés, l'esprit d'unité et d'obéissance passive imprimé à cette communauté de quatre mille personnes, dont l'annihilation individuelle fait la force et la prospérité... Mais, je l'avoue, j'admirai les moyens sans admirer la fin. Le bien-être matériel acheté au prix du renoncement à soi-même me parut payé trop cher et ne me fit aucune envie.

Je comprends l'annihilation personnelle dans une communauté religieuse, mais seulement religieuse, et telle que peuvent la représenter nos couvents, car ici l'homme s'efface devant Dieu... Hors de là, ce renoncement, quelque avantage positif qui puisse en résulter, me paraît une injure faite à la raison et à la dignité humaine...

Que je dise en terminant que la colonie est armée d'un rempart solide garni d'un fossé et de plusieurs batteries de canons, et qu'elle a une petite garnison fournie par celle de Tsaritsine, et ceci pour prévenir une attaque imprévue de quelqu'une de ces peuplades nomades, des Kirghiss, entre autres, qui errent dans les steppes voisins.

XI

NAVIGATION ET PÊCHE DU VOLGA.

Après Sarepta, le pittoresque finit et le désert commence. Le Volga rase encore pendant quelque temps les limites du gouvernement de Saratoff, comme s'il hésitait, ou qu'il lui répugnât d'entrer dans les plaines profondes d'Astrakhan. Nous connaissons les pays qui viennent border son lit. Point de bois, mais des steppes sablonneux, avec des espaces salins, couverts çà et là d'absinthe et d'autres plantes pour les troupeaux des Kalmouks; partout la nudité, la solitude, le sable aride qui menace d'absorber ses flots; plus de villes aux ports animés, ni de montagnes aux effets alpestres, mais de distance en distance quelques forts solitaires, sentinelles perdues, chargées de surveiller les Kirghiss, peuplade semi-barbare, toujours prête à tenter un coup de main.

Le voici cependant qui arrive à Tchernoï-Yars; ici son cours est partout semé d'îles flottantes, de bancs de sable et de bas-fonds; mais il ne cesse pas cependant de poursuivre majestueusement sa route dans le désert.

J'ai déjà retracé cette course solitaire du Volga; je ne reproduirai point ici ce tableau, j'aime mieux m'arrêter à la navigation du grand fleuve russe et à ses pêches.

L'époque ou plutôt les époques de la navigation du Volga varient suivant les latitudes qu'il traverse et qui prolongent plus ou moins longtemps sa saison d'hiver. Dans les parties septentrionales, par exemple, telles que Rybinsk, les glaces viennent enchaîner ses eaux dès le mois de novembre, et ne disparaissent que dans le courant de mai, quelquefois dans les premiers jours, mais rarement; à Simbirsk il coule librement jusqu'à la fin de novembre, et la débâcle de ses glaces a généralement lieu

au commencement d'avril; à Saratoff il ne se gèle qu'en décembre, et en mars son cours a repris sa liberté; on comprend qu'il est impossible de donner ici des dates fixes, tout dépendant des circonstances atmosphériques et du caprice des saisons. D'ailleurs la navigation est active, on a pu le voir; dans le gouvernement de Saratoff seul, elle occupe quarante mille bras. La navigation et les pêcheries réunies n'occupent pas moins, sur toute la ligne du fleuve, de trois cent mille individus; loin de trouver le nombre exagéré, je le crois au-dessous de la vérité. Qu'on n'oublie pas que le parcours du Volga est de quatre mille verstes!

Cette navigation était autrefois souvent contrariée et ralentie, soit par la rapidité du courant en certains endroits, soit par les vents contraires en certains temps; on sentit la nécessité d'y obvier. En 1843, une compagnie de bateaux à vapeur s'établit sur le fleuve. Le nombre des trains qu'ils remorquent chaque année aux différents ports de ses rives est considérable, aussi cette compagnie est-elle dans un état très-florissant; son parcours n'est pas limité, elle va d'Astrakhan à Rybinsk. Elle a aussi des bateaux à vapeur pour les passagers : dans le principe, ces bateaux ne faisaient que le trajet de Nijni à Kazan, aujourd'hui ils vont jusqu'à Astrakhan; il y en a trois consacrés à ce voyage, qu'on pourrait appeler une traversée.

Comme il est dans la nature humaine de se plaindre toujours, les mariniers du Volga, surtout ceux des basses régions, accusent ce fleuve de ne plus mériter sa réputation; suivant eux, ses eaux vont diminuant chaque année, et son avenir menace d'être triste. Ils vous disent que dans les parties supérieures la profondeur du fleuve n'est plus ce qu'elle était autrefois, que le sable forme de nouvelles îles, quoi encore? à les entendre, d'ici à peu de temps, le Volga aura cessé d'être un fleuve navigable, lui qui transporte du chantier de Kazan des navires qui s'y construisent pour la mer Caspienne! Un savant géographe du pays arrive, qui dit : « Peut-

être y a-t-il là l'effet d'une loi temporaire, et que cette époque passée, le Volga reprendra sa navigation dans toute sa plénitude; peut-être aussi cette loi condamnera-t-elle cette navigation à disparaître au bout d'un certain temps. »

Il y a plus d'un siècle que les mêmes plaintes avaient eu lieu sur le même sujet; on remarque des îles autour desquelles il y avait à peine cinq pieds de profondeur : or, on a observé de nos jours que le bras principal du Volga, entre Astrakhan et la mer, compte cinq bancs de sable, dont le moins profond tire cependant plus de quatre pieds et demi; on voit qu'on s'effraie peut-être un peu trop vite sur l'avenir du Volga.

La pêche sur ce fleuve a quatre saisons, ou se fait quatre fois durant l'année; en voici les époques : la première a lieu à la débâcle des glaces, depuis le mois de mars jusqu'au mois de mai; il s'agit ici de la région moyenne et méridionale, c'est l'époque où se préparent le caviar et la colle.

La seconde pêche se fait en juillet; la troisième en septembre, et la quatrième en hiver : celle-ci n'est pas la moins riche, mais elle ne saurait avoir lieu que précédée, chaque fois, d'un charivari infernal exécuté sur le bord du fleuve à l'effet de réveiller le poisson et de l'obliger à quitter le fond de l'eau : après quoi les filets de commencer leur jeu. A peine le poisson est-il pris qu'on le fait geler et on l'expédie sur divers points de l'empire, particulièrement à Moscou.

La nomenclature serait longue si je voulais nommer ici toutes les espèces de poissons que nourrit le Volga et qui enrichissent les pêcheries de ce fleuve; je me contenterai d'en nommer quelques-uns : d'abord le saumon et la truite, qui sont d'une extrême abondance; l'esturgeon et toutes ses espèces, dont les principales sont le bélouga ou grand esturgeon : celui-ci a quelquefois deux sagines de longueur, plus de quatre mètres, le sévraga et l'esturgeon ordinaire, puis la brême, le sterlet, et le sterlet est le poisson le plus délicat du pays : les grands se vendent à des prix

extraordinaires ; je l'ai déjà dit, il n'est pas rare de voir payer un grand sterlet soixante-quinze roubles argent, c'est-à-dire, cent écus.

Bien que les pêcheries soient répandues sur tout le cours du Volga et que le commerce du poisson appartienne à plusieurs villes, telles que Saratoff et Simbirsk, son siége principal est à Astrakhan, comme c'est à Astrakhan que sont les principales pêcheries. Il y a dans cette ville une expédition générale qui surveille toutes celles du fleuve et dirige les affaires de ce commerce. Ces affaires sont prodigieuses. Rien que d'Astrakhan, il s'expédie tous les ans pour plus de sept millions de roubles de poisson, et la foire de Nijni seule en achète pour deux millions ; et je ne compte pas la colle et le caviar, qui produisent aussi des sommes considérables. Ajoutez actuellement aux sept millions d'Astrakhan la valeur fournie par les nombreuses pêcheries échelonnées sur tout le cours du fleuve, et vous arriverez à une somme immense : je n'ai pu en trouver le chiffre dans aucune statistique.

XII

AVANT D'ENTRER A ASTRAKHAN.

Je me suis sévèrement interdit dans cet ouvrage toute dissertation relative à l'origine, aux races et à l'histoire des différents peuples que renferme la Russie. Un pareil travail exigerait un espace dont je ne puis disposer ici et sortirait d'ailleurs du cadre, du plan, de l'esprit et du caractère de ce livre. Il est cependant impossible, au moment d'entrer à Astrakhan, de ne pas dire quelques mots des Tatars et des Kalmouks, qui forment une partie de la population de cette ville, et, par suite, des Kirghiss, dont il a été déjà question plus d'une fois dans les pages qui précèdent. Mais j'aurai soin d'être bref, et de ne dire que ce qui est absolument nécessaire pour fixer l'esprit sur ces peuples.

XIII

TATARS D'ASTRAKHAN.

Ils appartiennent à la branche des Nogaïs, qui dut son nom et son origine à *Nogaï*, petit-fils de Tchinguis-Khan, et en forment aujourd'hui la tribu la plus considérable. Ces Tatars n'ont rien de commun avec ceux qui mènent une vie nomade sur les bords de l'Akhtouba, ce bras du Volga qui remonte jusqu'à Tsaritsine, ainsi que nous l'avons vu.

Les Tatars d'Astrakhan forment trois divisions : ceux qui habitent la ville même ; ceux qui sont établis dans les villages voisins ; enfin ceux qui campent sous des tentes et errent aux environs de la mer Caspienne.

Lors de la prise d'Astrakhan par les soldats de Jean IV, les Tatars comptaient vingt-cinq mille combattants ; ce nombre était réduit de moitié au bout d'un siècle et demi, et il alla ainsi diminuant jusqu'à la fin du siècle dernier, où il était descendu à deux mille ; mais ce chiffre n'a pas tardé à remonter, car aujourd'hui il s'élève à dix mille [1].

La cause de cette diminution si longtemps progressive a été attribuée au caractère inconstant et vagabond de ce peuple, qui a toujours été porté à changer de résidence. C'est ainsi qu'on voyait les Tatars partir seuls ou par troupes et prendre la direction du Caucase et de la Crimée : quelquefois ils allaient se joindre aux Bachkirs, quelquefois même aux Kirghiss.

Aujourd'hui, ils forment dans Astrakhan une colonie séparée ; ils ont leurs boutiques à eux, leur mosquée, leur juge. Il est vrai, celui-ci est assisté d'un assesseur moscovite chargé de

[1] Voir la *Géographie* de M. Pavlovsk.

veiller à ce que, dans les sentences, il ne soit porté aucune atteinte aux lois de l'empire.

Leurs mœurs et leurs usages diffèrent peu de ceux des Nogaïs, et leur costume est à peu près celui des Tatars de Kazan, avec la seule différence que les manches de leurs habits ne vont que jusqu'au coude. Ils portent des calottes sur leur tête rasée, et, par dessus, un bonnet bordé de fourrure : les jeunes gens ne se rasent même pas tous la tête, plusieurs se contentent de se couper les cheveux.

Leurs femmes s'habillent comme les Arméniennes, ou du moins d'une manière tout à fait analogue.

Quant à leur culte, aux cérémonies qui accompagnent les grands événements de la destinée humaine — la naissance, le mariage, la mort — ils suivent le culte et les cérémonies que pratiquent leurs frères de Kazan.

Il est inutile de dire que ceux de la ville font leur principale occupation du négoce : le négoce c'est la vie du Tatar, quelles que soient son origine et la cité où il demeure.

Les Tatars des villages sont jardiniers et maraîchers : ils fournissent Astrakhan de fruits et de légumes. Le gouvernement a soumis ces derniers à une légère capitation, qu'ils payent le plus souvent en main-d'œuvre, c'est-à-dire en travaillant un certain nombre de jours pendant le printemps et l'automne dans les vignobles de la couronne.

Pour ce qui est des Tatars nomades, ils sont pasteurs et vivent du produit de leurs troupeaux : ils fournissent d'ailleurs les courriers qui entretiennent la poste entre Astrakhan et Kislar, forteresse du Caucase bâtie à l'embouchure du Térek, dans la mer Caspienne.

XIV

KALMOUKS.

Ce peuple, de race mongole, est originaire de la grande Tatarie. Anciennement il fut très-nombreux et se répandit comme un torrent sur une vaste étendue de pays, semant partout la terreur : il suffit de se rappeler qu'il compte au nombre de ses princes le fameux Tchinguis-Khan et le redoutable Batou-Khan, ce chef de la grande horde établie à Saraï. Au seizième siècle, les Kalmouks se divisèrent en plusieurs peuplades dont les quatre principales, les Érètes, les Choïtes, les Tumouts et les Bourga-Borats, se réunirent plus tard : ceux qui ne voulurent point adhérer à cette réunion, et s'en séparèrent, furent nommés en mongol *Élété*, et en tatare *Kalmouk*, ce qui signifie *ceux qui sont restés*. Ces traîneurs ou Kalmouks se divisèrent eux-mêmes en quatre hordes, dont deux entrèrent en Russie, les Derbets d'abord — 1723 — qui s'avancèrent jusqu'au Don; et les Torgo-oust, ou les géants[1] ensuite, qui se réunirent à ceux-ci, sur les bords du Volga : une partie de ces derniers passa sous la domination russe et s'établit aux environs d'Astrakhan, où on les voit encore. Plus tard, toutes les hordes des Kalmouks passèrent en Russie, et se fixèrent, sous la domination de leurs khans, le long des rives du Volga, depuis Tsaritsine jusqu'à la mer Caspienne.

Les Kalmouks sont de taille moyenne, leur type est connu : cheveux noirs et durs; des yeux étroits, avec une petite peau tendue extérieurement vers le canal lacrymal, ce qui leur donne une physionomie et un cachet d'originalité particulière; le nez large et plat comme le reste du visage, et les oreilles en dehors, c'est-à-dire détachées de la tête.

[1] Ils formèrent anciennement la garde de Tchinguis-Khan.

Ils ont une certaine vivacité d'esprit, de l'adresse, sont actifs et peu sauvages.

Ils campent l'hiver comme l'été sous des tentes de feutre, qui se démontent aisément, et leur permettent de se transporter d'un steppe à l'autre avec leurs familles et leurs troupeaux.

Je fus témoins d'un de ces voyages curieux. La tribu tout entière voulait passer de la rive droite du Volga sur la rive gauche, entre Enotaévsk et Tchernoï-Yar. Ils avaient préparé de grands radeaux et quelques embarcations, où ils firent monter leurs chameaux puis leurs femmes et leurs enfants, les plus petits de ces derniers placés dans des paniers remplis de duvet et suspendus aux flancs des chameaux. Ils y montèrent ensuite eux-mêmes et quittèrent le rivage. Peuplade nomade qui va porter ailleurs ses lares et ses foyers. Mais la tribu dont je parle avait de vastes troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux : tout cela se jeta à travers les eaux du fleuve, les chevaux d'abord, puis les vaches, puis les moutons, et suivit les embarcations à la nage. C'était un spectacle curieux et qui n'était pas sans certaines analogies bibliques. Je remarquai que quelques pièces de bétail furent entraînées par le courant et conséquemment perdues; mais les troupeaux étaient si nombreux que la perte ne dut pas être sensible à la colonie errante, si tant est qu'elle s'en aperçut.

D'ailleurs ils ne sont pas difficiles pour les lieux de leurs campements. Ils s'établissent sur des steppes incultes, où ils trouvent tout juste assez de pâturages pour nourrir leurs bestiaux, qui font leur richesse et dont la Russie tire une grande utilité.

Ils défendent les frontières du pays contre les incursions des Kirghiss et des Nogaïs, et fournissent en temps de guerre quelques régiments de troupes irrégulières, mais excellentes. En 1812, nos armées purent s'en apercevoir [1].

Tout le commerce des Kalmouks consiste dans la vente de leurs

[1] Voyez, plus loin, l'article d'Astrakhan.

chevaux, de leurs bœufs et de leurs moutons. On assure qu'ils en retirent chaque année pour plus de cinq cent mille roubles : il n'y a sur cela que des données approximatives.

Ils pratiquent la religion des peuples du Thibet et sont soumis au dalaï-lama, dont ils reconnaissent et vénèrent la puissance spirituelle. Celui-ci leur envoie un grand-prêtre, un lama, pour lequel ils professent une soumission et un respect sans bornes. Le lama habite Astrakhan, où est son temple. J'ai visité ce temple, j'ai vu ce lama, — spectacle curieux et étrange, je vous jure, au milieu d'une ville devenue slave et chrétienne.

XV

KIRGHISS.

Ce peuple se nommerait ainsi, s'il faut en croire ses propres traditions, du nom d'un de ses ancêtres. Il est d'ailleurs également connu sous la dénomination de la horde cosaque, et lui-même s'appelle Sara-Kaïssak, c'est-à-dire Cosaque des Steppes.

Un historien tatare nous les montre vivant sur les bords de l'Icrani, non loin de la célèbre muraille de la Chine, d'où ils émigrèrent pour l'Occident avec d'autres peuples, Tatares et Mongols. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant la conquête de la Sibérie, ils étaient parfaitement inconnus. Vers cette époque on les trouve aux environs du fleuve Yénisséï : ils se soumettent aux Russes, mais pour se révolter sans cesse, combattant, égorgeant, pillant, commettant des cruautés inouïes. Plus tard, ayant été battus à plusieurs reprises par les Kalmouks, ils passèrent des bords de l'Yénisséï sur ceux de l'Ob, et s'avancèrent ainsi graduellement vers le midi et l'occident. Aujourd'hui ils habitent des steppes étendus au delà de l'Oural ; ils errent aussi dans l'immense plaine qui s'étend au midi de ce fleuve, et viennent jusqu'aux bords du

Volga, où ils se partagent en trois hordes, dont chacune a son khan particulier; elles se distinguent par la dénomination de petite, de moyenne et de grande : celle-ci est la plus faible et ne s'occupe que du soin de faire paître ses troupeaux; elle n'a pas de relation avec la Russie. Les deux autres, dont l'une, la petite, campe à l'orient du gouvernement d'Astrakhan, viennent hiverner avec leurs troupeaux dans les steppes qui s'étendent entre l'Oural et le Volga.

Depuis plus d'un siècle les Kirghiss ont prêté serment d'obéissance à la Russie. Ils se considèrent comme sujets de l'empire sans payer de tribut. Ils fournissent des otages qui sont pris parmi les fils des khans, ce qui n'empêche pas qu'ils ne pillent les caravanes russes obligées de traverser leurs steppes. — Aussi celles-ci doivent-elles se tenir soigneusement sur leurs gardes.

Leur khan est reconnu comme souverain, et lorsqu'il se rend à Orenbourg, ce qu'il ne saurait faire toutefois sans autorisation, il y reçoit les honneurs dus à son rang suprême. On tire le canon, on le salue du drapeau, on lui présente les armes, etc. Il reçoit d'ailleurs, ainsi que ses grands, des cadeaux annuels de la Russie.

Cette puissance voulant encourager les Kirghiss au commerce d'échange, qui lui est très-favorable, les a déchargés de tout droit de douane. — Ce commerce consiste en chevaux et en moutons que ce peuple donne contre les différents objets dont il a besoin et qu'il ne saurait payer autrement, l'usage de la monnaie lui étant inconnu. C'est à Orenbourg que les Kirghiss vont ordinairement faire leurs emplettes.

Il faut dire actuellement qu'ils n'achètent que ce qu'ils ne peuvent pas se procurer par le pillage; aussi malheur aux caravanes asiatiques qui traversent leurs déserts pour se rendre en Russie, sans avoir eu le soin de s'assurer d'avance la protection des chefs des hordes kirghissiennes en leur faisant don d'une certaine quantité de marchandises !

Mais ils ont parfaitement soin, lorsque leurs rapines et leurs

attaques doivent avoir lieu sur les frontières russes, de renvoyer d'avance leurs troupeaux loin de là, car en cas de défaite et de poursuite ils pourraient payer cher leur audace : on voit que ce sont des pillards rusés. Aujourd'hui ils se sont avancés jusqu'aux environs de Tsaritsine et de Sarepta, ou bords de la Sarpa. Nous avons vu leurs tentes non loin de la rivière. Ces tentes sont comme celles des Kalmouks, en feutre, mais plus spacieuses, plus propres, mieux distribuées. Ils suivent leurs nombreux troupeaux et s'adonnent à la chasse, ce qui leur procure le double avantage, d'abord de préserver leur bétail des attaques du loup vorace, puis de se procurer des aliments : ils tuent des cerfs, des élans, des chevaux sauvages, de la chair desquels ils se nourrissent.

Leur vie est d'ailleurs plus confortable que celle des Kalmouks : ils sont mieux logés, nous venons de le voir, ils sont aussi mieux vêtus : ce sont les caravanes asiatiques qui leur fournissent les étoffes nécessaires ; car pour eux, ils ne fabriquent rien. C'est tout au plus s'ils préparent quelques fourrures, une espèce de camelot appelé armiak, et des couvertures de feutre en laine de mouton.

Leurs vêtements sont nombreux. Il serait trop long de les décrire. Je dirai seulement que les Kirghiss des classes supérieures portent des habits de peaux de poulain de différentes couleurs. D'autres portent des vêtements d'été en peaux de chèvre apprêtées et sans poils (les premiers s'appellent *Daka*, ceux-ci *Dachane*) : — Comme les Tatars, ils ont la tête rasée et portent une calotte noire avec des broderies de différentes couleurs. Leurs bonnets d'été sont en feutre également, brodés et doublés de velours ; ils sont taillés en cône et garnis de deux ailes dont une est constamment abaissée. Ceux d'hiver sont doublés de fourrure. Les Kirghiss qui ont une certaine aisance sont armés de fusils ; ils portent des bottes que les Boukhares leur vendent très-cher, et qui sont la chaussure la plus incommode du monde, avec

des talons très-élevés, la semelle garnie de clous ou entourée de plaques de fer, aussi marchent-ils peu. Les Kirghiss sont toujours à cheval. Leur figure garde le type de leur race. Jeunes, ils sont assez bien, mais avec l'âge ils deviennent d'autant plus hideux, qu'ils sont alors généralement déformés par l'embonpoint.

Les femmes portent de longs pantalons par-dessus lesquels tombe une longue chemise de toile bleue fermée par devant et dans les grandes occasions, sur celle-ci, une tunique de soie. Elles s'entourent les jambes de bandes d'étoffe, et se mettent des chaussons. Leur coiffure est fort compliquée : elle se compose de mouchoirs de coton bleu ou de couleur, longs de plusieurs mètres, avec lesquels elles savent se faire sur la tête des édifices fort bizarres.

Les Kirghiss sont mahométans : ils ont donc autant de femmes qu'ils peuvent en acheter ou en enlever, aussi doivent-ils à ces enlèvements quelques modifications favorables dans le type de leur physionomie.

On peut évaluer à quinze ou dix-huit mille le nombre des tentes kirghisses, qui forment des villages nomades entre l'Oural et le Volga [1]. Peuple à demi-soumis, toujours à craindre pour ses coups de main isolés, mais jamais redoutable sérieusement, les Kirghiss sont utiles au commerce de la Russie et peuplent d'une manière fort pittoresque les vastes steppes qui leur sont abandonnés.

Leur langue diffère peu du tatare; seulement ils ont la prononciation plus forte et le tour de phrase plus allégorique.

[1] Chaque tente peut contenir vingt personnes.

XVI

ASTRAKHAN.

Depuis plusieurs jours je ne voyais plus, des deux côtés du fleuve, que des landes arides, que des steppes semés au loin de collines sans verdure, que des plaines de sable zébrées par le vent ou tachetées à de grands intervalles par les tentes nomades de quelque tribu de Kalmouks ou quelque poste de Cosaques[1] veillant sur l'espace. A peine si parfois un peu de végétation sur quelque point de la rive venait protester contre cet envahissement du désert. L'horizon, d'une pureté désespérante, ne cachait derrière sa ligne d'azur ou de feu que de nouvelles plaines, que de nouveaux déserts rayés de sable et semés de collines nues comme les premières. J'en avais la vue fatiguée, l'esprit découragé : mes quelques rares compagnons de voyage fumaient ou dormaient; Hilarion dormait toujours; moi seul, comme dominé par un charme fatal, j'étais cloué sur le pont du pyroscaphe, les yeux perdus à l'horizon : c'était comme les fascinations du cauchemar.

Qu'on juge à présent du tressaillement que je dus éprouver lorsque je vis tout à coup surgir au bout de mon regard des coupoles rayonnantes, puis des clochers, bientôt après de grands bâtiments, et enfin une ville entière, qui couronnait trois collines qu'on dirait sortir du sein même du fleuve : ce furent ensuite des minarets, s'élevant à côté des clochers, et le croissant, qui brillait dans les airs à côté de la croix... Je regardais, le sein ému, immobile et sans voix, lorsque le patron me dit ce seul mot : Astrakhan !...

C'était Astrakhan, en effet, cette ville kalmouke à la physionomie slave, comme je l'ai appelée plus haut.

[1] Il y a des postes de Cosaques entre Tsaritsine et Astrakhan, pour protéger la route contre les incursions des Kirghiss. Ils habitent des bourgs entourés de remparts de terre. On les appelle Cosaques d'Astrakhan.



Ceci est bien la représentation d'un rêve; qu'on y songe : au bout d'un long désert une ville magnifique; au delà, une mer aux rives inhospitalières; à droite, les steppes de l'Oural; à gauche, les steppes des Cosaques; autour de soi, des villages de Tatars, des tentes de Kalmouks, des tribus de Kerghiss!... Ville étrange tout à la fois et merveilleuse! Certes, je ne comparerai Astrakhan à aucune des cités russes que j'ai visitées jusqu'ici. Si elle est merveilleuse, c'est moins par ses bâtiments, moins par sa richesse, moins par ce qui constitue ailleurs la beauté des grandes villes, que par son existence même aux lieux où elle se trouve, que par la physionomie et l'aspect moral que lui donnent les peuples qui l'habitent, que par le caractère unique au monde que lui impriment toutes ces nations asiatiques, qu'on dirait envoyées là par leur grande patrie pour reconnaître en son nom la suzeraineté moscovite. Car si Astrakhan compte trente et un mille habitants, il y a à peine quinze mille Russes, les autres sont Tatars, Kalmouks, Indiens, Persans et Boukhares [1].

Il ne faudrait pas prendre les géographes à la lettre, et croire qu'Astrakhan soit bâtie au bord même de la mer Caspienne. Ceci est vrai d'une manière générale, car en vérité, dans des pays où l'espace est si vaste, quatre-vingts verstes ne comptent pas. Et moi-même j'ai dit : « Astrakhan, bâtie à l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne. » C'est que, rigoureusement, elle est bâtie à l'embouchure de ce fleuve, à l'endroit où commencent les soixante-douze branches dont j'ai parlé, dans une île formée par deux de ces branches, laquelle est appelée Zaïetchy-Bougor, c'est-à-dire colline du lièvre. Ici la ville s'élève, non pas sur une, mais sur plusieurs collines, car elle s'est étendue au delà du Zaïetchy-Bougor, où il n'y a que le kreml, édifié par Jean IV; c'est une forteresse solide, entourée de murs crénelés, et, depuis l'époque de sa fondation, consolidée encore par plusieurs constructions nouvelles.

[1] J'ai recueilli quelques chiffres : Tatars, dix mille; Arméniens, quatre mille; Persans, cinq cents; Indiens, quatre cents, etc., etc.

La deuxième partie d'Astrakhan date du règne du tsar Michel ou Mikhaïl Féodorovitch; elle est également entourée de fortes murailles, et porte le nom de *Biéloï-Gorod*, comme à Moscou, la ville blanche. Au midi du kreml ou de la forteresse se trouvent l'amirauté et le port, construits par Pierre Ier en 1722, car la main du grand homme atteignit à tous les points de son vaste empire, et partout laissa quelques marques de sa prévoyance et de sa force. Près de la ville, mais en dehors, les villages des Tatars; et derrière la ville, les habitations des Kalmouks. On peut se faire une idée de la physionomie des environs d'Astrakhan, en se représentant ces villages, ces tentes, ces jardins, ces prairies, ces grands peupliers, où la vigne monte et s'enlace comme à Florence; ces chameaux de Tatars qui portent des légumes à la ville; ces télègues russes tirées par des buffles, et les kibitkes des Kalmouks par des bœufs; et puis, ce grand fleuve aux flots d'argent qui traverse tout cela, avec ses îles, ses pêcheries, sa navigation, son peuple de mariniers; et çà et là, au loin, de longues échappées sur le désert, où parfois se dessine à l'horizon la silhouette mongole de quelque troupe de Kirghiss à cheval.

Il y a au milieu de ce paysage un jardin renommé, qu'on appelle *les Vignes* : c'est un modèle de culture et de sites habilement ménagés; les habitants du pays y font des parties, s'y rendent les grands jours, car il n'est qu'à quelques verstes. Pour moi, je lui trouvai trop la physionomie européenne; mais je fus bien aise d'y manger de ces fameux raisins d'Astrakhan qui approvisionnent, pendant l'hiver, toutes les villes septentrionales de l'empire. Nous approchions de la fin d'août, et j'en trouvai de mûrs. J'avoue que je n'y reconnus point ces raisins sans douceur qu'on achète si cher à Saint-Pétersbourg et à Moscou; leur grain, un peu ferme, craquait sous la dent et répandait dans la bouche une liqueur d'un goût parfait.

J'ai donné une idée générale de la division de la ville, mais il faut en voir l'intérieur. Entrons par la barrière ou la porte de

Moscou; nous arrivons droit sur la grande place. Ici, nous sommes dans une cité russe : architecture moderne; bâtiments neufs; des colonnes, des fenêtres cintrées, des galeries et le reste; en voici l'ensemble : au centre, un square ovale entouré de sa grille en fer de fonte; en face, la bibliothèque publique et le musée; à gauche, l'hôtel du gouvernement; à droite, la cathédrale, et plus loin, les maisons des habitants. S'il n'y avait pas, çà et là, sur cette place, quelques groupes d'hommes à la robe asiatique, à la tunique flottante, au turban de cachemire, on pourrait se croire à Vladimir, à Yaroslaff ou ailleurs.

J'allai sur le port : il est vaste; j'y vis la flotte de la mer Caspienne, qui ne contribue pas peu à maintenir la puissance russe dans ces pays demi-barbares, dont les habitants, presque tous nomades, comme nous l'avons vu, ne sauraient reconnaître d'autre souveraineté que celle de la force matérielle. Celle de la Russie à cet égard est acceptée par eux sans conteste. On a vu les ruses employées par les Kirghiss quand ils ont à faire quelque excursion sur la frontière moscovite. C'est ici que le grand système du pouvoir absolu est une condition d'existence... Mais remarquez qu'il s'agit ici de peuplades semi-barbares.

Cependant, rien de cela ne me donnait encore une idée de l'Astrakhan qu'on m'avait promise et que j'étais venu chercher. J'en avais vu sans doute un reflet dans la ville extérieure, dans le paysage qui l'entoure; mais à l'intérieur, je n'avais trouvé qu'une ville russe, avec quelques Indiens sur la place publique, il est vrai, et des minarets s'élevant à côté de clochers chrétiens... mais voilà tout, cela n'était pas encore mon Astrakhan. Mais patience !

J'ai parlé de minarets et de clochers chrétiens. Cette ville semble avoir été consacrée à la tolérance. En effet, outre deux couvents et vingt-cinq églises russes, elle contient deux églises arméniennes, une église romaine, une chapelle évangélique, plusieurs mosquées, et un temple thibetain. — Ainsi, le pope mos-

covite, le prêtre catholique, le pasteur luthérien, le muphti tatar et le lama kalmouk peuvent se saluer en se rendant respectivement à leurs temples.

Ceci est un des côtés curieux de cette cité unique. Mais là où elle est réellement elle-même, avec ce cachet d'originalité étrange que je voudrais en vain reproduire, c'est lorsqu'elle se fait voir à son point de vue marchand, dans ses bazars. Elle en a trois principaux, tous les trois de forme et d'aspect asiatiques, mais ayant, en outre, chacun leur caractère spécial.

Il en est un où se réunissent, comme à une bourse, les marchands russes; ils viennent y traiter leurs affaires, toutes relatives aux expéditions lointaines : ici des produits russes en Asie, ici des produits d'Asie aux extrémités occidentales de l'empire.

Je ne parle pas du détail.

Vient ensuite le bazar oriental. Ici abondent les Persans, les Boukhares, les Arméniens, les Tatars, les Kalmouks et même les Turcs, tous ont leurs costumes flottants, mais variés de coupe, d'étoffe, de façon, de couleurs, et d'ornements, avec leurs physionomies d'expression, de caractère et de traits si divers.

Puis c'est enfin le bazar indien. Dans celui-ci ne pénètrent guère que des Indiens, et en vérité on pourrait se croire dans quelque opulente cité du Cachemire ou de toute autre ville de la grande presqu'île, à voir cette foule d'hommes graves à la figure bronze doré, à la barbe noire, aux grands turbans blancs, aux robes de soie tombant sur leur tunique, que serrent autour de leur taille une ceinture d'or ou d'argent. Ici les châles, les soieries, les tissus précieux, tout ce qu'il y a de riche, font l'objet d'un négoce actif, et les affaires les plus considérables se traitent pour le compte des opulentes maisons tatares de Kazan et de Moscou.

Ces Indiens qui font le commerce comme on le fait au bord du Gange, avec gravité et noblesse, ainsi qu'ailleurs on accomplit l'acte le plus important de la vie, sont tous excessivement riches; plus d'un compte sa fortune par millions, à ce qui me fut assuré.

Je visitai tous ces bazars avec un avide intérêt, mais je ne pus en apprécier que le coup d'œil, que le caractère extérieur, que l'effet pittoresque, car pour le reste il aurait fallu comprendre ces marchands, entrer dans leurs magasins, prendre des notes, poser des chiffres, relever des faits ; mais encore une fois, il aurait fallu savoir leur idiome, connaître au moins le tatar, qui leur sert de langue de communication. Je voulus hasarder quelques mots russes ; je ne fus pas compris. Je me consolai toutefois en pensant que ce que j'aurais pu recueillir de positif m'aurait gâté peut-être ce que je voyais : car ce tableau, qui me faisait rêver des marchands de Bagdad et de Bassora des vieux contes arabes, revêtait dans mon imagination toutes les couleurs de la poésie orientale.

Astrakhan me réservait un tableau d'une autre nature, et sinon pittoresque comme un conte arabe, du moins curieux comme un récit de Rubruquis ou de Mandeville : c'est celui que me procura une visite faite au temple kalmouk. Ce fut comme une vision fantastique, comme un songe bizarre auquel j'assistais tout éveillé et dont je dus le spectacle à un officier de la troupe régulière de Kalmouks, dont j'ai déjà dit un mot.

Entré dans le temple, je demeurai immobile dans la partie haute et regardai ; voici ce que je vis.

Devant moi s'étendait un vaisseau à la voûte élevée et dont pourrait donner une idée l'intérieur d'une de nos églises du moyen âge. Le long des parois latérales régnait une assez grand nombre de fenêtres étroites et cintrées, percées dans un mur d'une épaisseur prodigieuse : elles étaient surmontées d'une sorte de bannière représentant je ne sais quelles figures peintes de couleurs éclatantes. Au milieu de la nef, une sorte de chaire ou de siége en pierre ; et, au fond, une table simulant un autel, avec une idole accroupie et revêtue d'un large manteau traînant. Le lama ou grand prêtre était coiffé d'un majestueux bonnet en pointe, aux côtés arrondis, et portait un magnifique manteau d'une étoffe de prix, et de couleur jaune orange.

Tant que dura le service, les fidèles, rangés en deux files aux deux côtés de l'église et en face les uns des autres, se tenaient à genoux ayant chacun devant eux une espèce de tambour sur lequel ils frappaient avec une force qui devait probablement servir de mesure à leur piété. Ils faisaient un tintamarre monotone et assourdissant ; ce qui devait être fort agréable aux oreilles de l'idole.

Je ne pouvais me rassasier de ce spectacle, qui m'avait transporté au fond du Thibet et réalisait à mes yeux un de ces récits des vieux voyageurs qui, semblables à quelque merveilleuse légende, jettent notre esprit dans l'empire des chimères.

Je viens de dire que j'avais pénétré dans ce temple sous les auspices d'un officier du corps régulier de Kalmouks. Ce corps fut créé lors de l'invasion française de 1812, et se rendit célèbre sous le commandement du prince Tioumen, qui le conduisit vaillamment contre nos soldats.

Voici leur costume : une tunique blanche, serrée à la taille par un ceinturon jaune, et un large pantalon de même nuance avec un passe-poil de la couleur du ceinturon ; la coiffure est un bonnet carré jaune, bordé de fourrure. — Ces figures kalmoukes sous ce bonnet étrange, avec cet uniforme européen, ont l'air réellement martial et sont légèrement effrayantes.

La prise d'Astrakhan par Jean IV date de 1554 ; mais il ne faudrait pas croire que l'Astrakhan que nous venons de voir est l'ancienne cité conquise. De celle-ci, il ne reste plus que des ruines à soixante-dix verstes plus haut, sur ce bras du Volga appelé Akhtouba, qui a été déjà nommé. Du moins présume-t-on que les restes de bâtiments considérables découverts en cet endroit, et dont une partie a servi à la construction de l'Astrakhan moderne, ne sont autre chose que les ruines de l'ancienne ville tatare. Quelques-uns prétendent que cette dernière s'élevait seulement à dix verstes au-dessus de l'Astrakhan russe. Je ne puis que répéter à cet égard ce que j'ai pu recueillir dans le pays, qui se pique peu d'ailleurs de science archéologique.

TROISIÈME PARTIE.

LE CAUCASE.

I

Itinéraire à suivre. — Quelques fragments de lettres touchant les steppes du Don. — Départ d'Astrakhan. — Principal cours du Volga jusqu'à la mer. — Arrivée à Tarky. — Kislar. — Le Caucase. — Ligne de défense. — Voyage sous escorte. — Le lieutenant Matvéieff. — Piatigorsk. — Ce qui en caractérise l'existence. — Les jeunes officiers. — Leurs habitudes. — Le comte André K..... — Son duel avec un Circassien.

Astrakhan est un but, mais non un passage; on s'y rend des provinces les plus éloignées de l'Asie, des provinces les plus éloignées de la Russie; mais on ne saurait passer par Astrakhan pour aller quelque part. Quand on quitte cette ville, on s'embarque ou on se joint à une caravane; mais les caravanes prennent la route de l'Orient, chargées des produits occidentaux. J'avais eu vaguement l'idée de prendre à l'opposite par les steppes du Volga, et de pénétrer ainsi dans les terres des Cosaques. J'aurais visité les bords du Don, Tcherkask, la vieille capitale de la contrée; et plus loin, près de la mer d'Azoff, son nouveau chef-lieu, Novoï-Tcherkask, bâti tout exprès pour la remplacer.

Le Don, fleuve que les anciens, dont les noms poétisaient toutes choses, appelaient Tanaïs[1], n'a réellement gardé de pittoresque que le souvenir de ce vieux nom. Saurait-il en être autrement? Ses eaux troubles et semées de bancs de sable coulent

[1] Les Tatars le nomment Tana ou Douna.

entre des rives basses, à travers des steppes où l'œil chercherait en vain quelque accident. Tout ce qu'il peut découvrir, c'est quelquefois des villages nomades, qui parcourent la plaine en caravanes, et campent à la manière des vieux Gaulois, en s'entourant de leurs chariots comme d'un rempart.

Quant aux villes que j'ai nommées, ce sont tout au plus de gros bourgs bâtis en bois, sauf les maisons de la couronne. Tcherkask remonte à la fin du XVIe siècle, et Novoï-Tcherkask date à peine de trente ans. Reste le voyage lui-même, le voyage en tarantass, car c'est pour ces vastes pays de plaines que la tarantass a été imaginée. Mais ce voyage promet-il de racheter, par quelque chose de saillant, les fatigues atroces qu'il impose, sans parler des privations? On pourra en juger par les fragments qui suivent, et que je tire de la correspondance d'un de mes amis, appelé il y a une couple d'années à traverser les steppes des Cosaques du Don et ceux de la Petite-Russie.

« A mesure qu'on avance dans la partie méridionale du gouvernement de Voronèje, qui touche à la terre des Cosaques du Don, la route devient plus impraticable. Tantôt elle traverse des plaines de sable où les roues disparaissent jusqu'aux essieux, avançant péniblement et faisant à peine une verste à l'heure, malgré les efforts de douze chevaux ruisselants de sueur; tantôt ce sont des steppes sans fin, où le regard interroge vainement l'horizon pour découvrir une cabane, un arbre, un peu de verdure qui repose la vue; puis des rivières sans pont, qu'il faut traverser sur des bacs informes, ou des ravins creusés par la fonte des neiges, véritables précipices qu'il faut franchir sur des planches disjointes jetées sur des poutres vermoulues. Les cochers russes, qui connaissent ces passages, ont l'habitude de les franchir au grand galop de leurs chevaux, et il n'est pas rare de voir le tout s'écrouler après le rapide vol de la voiture. Inutile d'ajouter qu'au milieu de ces plaines arides le voyageur ne trouve d'autres comestibles que ceux qu'il y apporte.

« Au milieu des steppes du Don, la route, non pierrée et recouverte d'herbe comme la plaine, ne se reconnaît que par les poteaux plantés de verste en verste pour indiquer la distance, et rien n'est plus facile que de la quitter et de se jeter dans les steppes, dont rien ne la distingue. Une nuit je fus réveillé par le contraste du silence qui avait subitement succédé au roulement de la voiture, et j'entendis un colloque animé établi entre notre postillon, habitué pourtant à traverser les steppes, et un Cosaque à cheval qui nous avait été donné pour éclairer notre route, à travers l'uniformité de ces déserts. La lune ne brillait pas au ciel, mais le firmament était pur et étoilé. Or le dialogue animé de nos deux guides m'apprit que nous étions égarés dans les steppes, car il avait pour objet de savoir s'il fallait prendre à gauche ou à droite d'une étoile qui leur servait de phare conducteur. »

Puisque j'y suis, je cite encore une page du journal de mon ami, d'autant plus que mon itinéraire ne me conduira point aux lieux dont il parle :

« Novoï-Tcherkask est tout au plus un grand bourg, composé de petites maisons à un étage, au sommet d'un plateau exposé à toutes les ardeurs d'un climat tropical, sans abri, sans verdure, sans eau, à trente verstes du Don, tandis que les rives de ce fleuve offrent des situations parfaitement convenables à l'emplacement d'une ville [1]. Les habitants sont généralement grands et beaux, surtout les femmes. Ils sont affables, hospitaliers, et d'un caractère vif et enjoué. Leurs habitudes et leur existence toute militaire donnent à leurs personnes, à leurs habitations, un aspect d'ordre et de propreté qu'on rencontre moins souvent dans les autres provinces de l'empire.

[1] L'auteur de ces fragments a oublié que Tcherkask, l'ancien chef-lieu des terres des Cosaques du Don, bâti sur les bords de ce fleuve, se trouve soumis à ses inondations annuelles, dont cette ville a beaucoup à souffrir, et qu'on n'a construit le nouveau Tcherkask sur ce plateau que pour le mettre à l'abri de ces inondations. D'ailleurs la ville s'élève sur la rive droite de l'Aksaï, qui ne tardera pas de la mettre en communication directe avec le Don, si déjà cela n'est pas fait. (*Note de l'auteur.*)

« Pour nous rendre de Novoï-Tcherkask à Kharkoff, nous traversâmes de nouveau les steppes dévastés du Don, mais en arrivant dans l'Ukraine, nous trouvâmes un pays fertile, couvert d'une belle végétation et offrant parfois d'assez jolis sites, quoique sans accidents de terrain.

« Kharkoff, capitale de l'Ukraine, située au milieu de plaines immenses, n'est remarquable que parce que c'est la seule ville qu'on y rencontre.

« Les villages de l'Ukraine sont grands et riches : partout l'aspect en est triste et morne...

« Au delà de Kharkoff, la pluie ayant détrempé le sol glaiseux de la route, nous demeurâmes plusieurs heures embourbés sans pouvoir être délivrés par un renfort de quatre chevaux ajoutés aux six que nous avions déjà; il fallut avoir recours à l'effort combiné de dix chevaux et de deux paires de bœufs : ce contre-temps se renouvelle fréquemment dans cette province, au printemps et en automne, mais nous étions alors au milieu de juillet.

« *Poltava,* petite ville qui n'a d'important que ses souvenirs historiques et son monument commémoratif de la victoire où Pierre le Grand sut si habilement retourner contre son illustre rival les moyens qui avaient procuré à celui-ci une première victoire. »

En voilà, je pense, assez pour faire voir qu'il y aurait eu folie et démence à se jeter à travers les steppes déserts du Volga, pour venir tomber au milieu des steppes déserts du Don. Mais cette idée, comme je l'ai dit, ne fit que traverser mon esprit.

Il ne me restait qu'une route à prendre, celle de mer. Un service de pyroscaphes est établi entre Astrakhan et Bakou, touchant à Tarky (Tarkhou) et à Derbent; celle-ci, vieille cité du Daghestan, remarquable par ses grandes murailles, et d'où, tirant une ligne à travers les provinces trans-caucasiennes de l'empire, je pouvais gagner Tiflis la Géorgienne, où j'eusse trouvé d'excellentes connaissances; et de Tiflis, par l'un des chemins les plus pittoresques

du monde, qu'on appelle la route militaire de Géorgie, gagner, de l'autre côté de la petite Kabardie, en passant par Vladikavkas, cette clef du pays, Piatigorsk, petite forteresse bâtie pour protéger des eaux minérales qui se trouvent au pied du Mackouka, dans une délicieuse vallée, relevée de tout le piquant que peuvent donner à un paysage alpestre les tableaux animés de la vie militaire et le sentiment d'un danger dont on se plaît à braver les menaces de chaque jour.

Mais le mois d'août était avancé, et je voulais arriver aux eaux de Piatigorsk avant qu'elles eussent été abandonnées. Or, l'itinéraire que je viens d'indiquer, quelque hâte que j'eusse faite, m'aurait pris au moins trois semaines. Je me décidai donc à l'abandonner et à descendre à Tarky, petite ville au-dessus de Derbent, d'où je gagnerais Kislar, sur le Térek; ici, suivant la ligne militaire sur les revers septentrionaux des montagnes de la Tchetchenya et de la Kabardie, je pouvais arriver en peu de jours à Piatigorsk; il me serait d'ailleurs facile, si le temps me le permettait, d'aller à Tiflis par une des occasions qui ne sauraient manquer de se présenter chaque jour à Piatigorsk.

Je m'embarquai donc. L'*Astrolabe* est un excellent vapeur qui fait habituellement le trajet que j'ai indiqué. Malheureusement les eaux du Volga se trouvant basses à ce moment, il nous fallut changer de navire avant d'avoir atteint la mer. Le cours principal du fleuve, que suivent les vaisseaux [1], trace une ligne inclinée au sud-ouest et laisse voir à sa gauche des îles de sable, des bas-fonds, des espaces couverts de lagunes, et qu'envahissent les eaux lorsqu'elles montent. Enfin nous aperçûmes la ligne bleue de l'horizon maritime, et bientôt les ailes puissantes de notre vapeur battirent les flots de la Caspienne, cette mer si longtemps inconnue et dont les rives orientales sont encore, sur tant de points, désertes ou barbares.

[1] Ce cours s'appelle *Yarkovskoi Oustié*, c'est-à-dire bouche d'Yarkoff.

Trente-six heures nous suffirent pour arriver à Tarky. Là, je me joignis à quelques habitants de Kislar, Arméniens, marchands de soie, et nous arrivâmes en quinze heures sous la protection d'une escorte de Cosaques.

Ici je me trouvai dans un riche pays de vignobles et de mûriers, au milieu d'une nature féconde, sur les bords d'un fleuve rapide, ombragé de grands bois et pittoresquement accidenté. J'étais trop pressé de partir pour m'arrêter longtemps à Kislar, dont la physionomie, d'ailleurs, est beaucoup plus asiatique qu'elle n'est russe, ne fût-ce que par ses habitants, qui sont presque tous Arméniens et Tatars, et les quatre ou cinq mosquées qu'on y voit, tandis qu'il ne s'y trouve que deux églises russes[1]. Tous ceux qui ont ouvert une carte de géographie savent que le Caucase forme une chaîne de montagnes primitives, qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne, ayant son inclinaison à l'orient et s'abaissant d'un côté vers la Perse, tandis qu'au nord elle penche vers la Russie, qui en possède une grande partie.

Rien de hardi et de grandiose comme ces cimes sourcilleuses dont quelques-unes, couronnées de neiges éternelles, vont se perdre dans les nuages; ces montagnes renferment dans leur sein des vallées profondes, des plateaux verdoyants, des sites agrestes, des ravines aux flancs déchirés, des torrents, des rivières, un fleuve, des bois; et puis des villages aux pentes des rochers, des tribus de peuplades guerrières, une population tout entière de soldats vêtus d'acier, franchissent leurs montagnes sur des chevaux dociles et vigoureux, hardis et légers; ces soldats sont les Circassiens, les Tcherkesses, plutôt, qu'on désigne ici de l'appellation générale de montagnards; ces mortels ennemis des Russes, et contre lesquels les Russes ont dû établir une formidable ligne

[1] Il se fait à Kislar un grand commerce de vin, de soie et d'huile de sésame; c'est d'ailleurs l'entrepôt de la plupart des marchandises qui viennent d'Astrakhan pour aller en Perse, et parmi les peuples des montagnes du Caucase. C'est aussi à Kislar qu'arrivent les marchandises de ces pays.

de défense, qui commence aux bouches du Tirck et s'en va dans la direction de l'ouest jusqu'à l'extrémité de la province menacée, passant par ces points dominants : Mosdok, Géorghiefsk, Alexandroff, Stavropol, Donskïa. Je n'ai nommé que cinq forteresses, j'eusse pu en nommer vingt, sans compter les forts, les établissements de Cosaques, entourés d'un rempart de terre ou d'une palissade, avec un fossé; le tout défendu par des batteries bien établies.

Cette ligne de défense fut commencée par Jean IV, immédiatement après la prise d'Astrakhan et la conquête de ce royaume. Le tsar fit bâtir un fort à Tarky pour maintenir les deux Kabarda, qui s'étaient soumises à la Russie. Son fils, le dernier tsar de la race de Rurik, en fit bâtir un dans le Daghestan. Boris Godounoff, qui vint après, fit commencer quelques forteresses pour protéger les Kabardiens et les Koumyks, mais ces peuples s'y opposèrent et les travaux furent abandonnés. Pierre le Grand fit bâtir plusieurs retranchements aux endroits qui lui parurent favorables. En 1733, Kislar fut construit; Mosdok en 1763, et dans l'année 1771, toute la ligne fut achevée, laquelle a été depuis renforcée encore de plusieurs places et de nouveaux retranchements[1].

Jusqu'en 1801, la province qui forme aujourd'hui le gouvernement du Caucase appartenait à celui d'Astrakhan; ce fut l'empereur Alexandre qui ordonna cette séparation, en désignant au nouveau gouvernement la forteresse de Géorghiefsk comme son chef-lieu. J'ai nommé les principales forteresses de la ligne de défense; ce sont aussi les principales villes de ce gouvernement.

On me permettra de ne pas me jeter ici dans les explications stratégiques relatives à cette guerre éternelle, entretenue par la Russie contre les Tcherkesses, seule manière de défendre ses frontières et de garantir ses provinces asiatiques; trop d'ouvrages ont été publiés sur le Caucase pour que je vienne répéter d'une ma-

[1] Entre autres Vladikavkassa.

nière écourtée ce qu'ils ont dit avec autorité et avec les développements convenables. J'ai entrepris de donner une idée de la Russie pittoresque; c'est donc au point de vue pittoresque que je dois considérer le Caucase.

A Kislar je cherchai un compagnon de voyage, je n'en trouvai pas : il me fallut partir seul en télègue, avec Hilarion dont le service me devenait de plus en plus utile, et sous l'escorte d'un piquet de Cosaques de la ligne, armés jusqu'aux dents. Le cœur me battit, et j'éprouvai je ne sais quelle émotion mêlée d'orgueil, en jetant les yeux à ma gauche, sur ces vastes contre-forts caucasiens, des gorges desquels pouvait, à chaque instant, sortir une nuée de Tcherkesses impitoyables. Hilarion paraissait peu se préoccuper de ce que notre situation avait de romanesque ou de dramatique : il est de fait que nous formions un tableau qui ne devait pas manquer de pittoresque, et dont l'encadrement avait du moins d'assez belles proportions.

Je ne raconterai pas ce voyage, qui se fit sans encombres et qui, sauf les accidents du paysage, ne m'offrit rien de remarquable. Les villes du Caucase sont toutes à peu près sur le même modèle : une forteresse, des palissades, des soldats, des casernes, des hôpitaux, des magasins, et puis de pauvres maisons. En voir une, c'est les voir toutes; les sites seuls varient, quoique tous empreints de ce cachet sévère et sauvage qui caractérise ces vieilles et célèbres montagnes.

A Mosdok, je fis rencontre d'un jeune officier qui se rendait à Géorghiefsk; nous fîmes route ensemble, et sous la protection de la même troupe. Il avait à Saint-Pétersbourg des amis qui étaient de ma connaissance, de sorte que la nôtre fut bientôt faite, car en Russie, encore plus qu'ailleurs, « les amis de nos amis sont nos amis. »

Le lieutenant Matvéieff était un jeune homme à la parole grave, la figure hâlée par le soleil du Caucase, quelque chose de martial dans les traits, où était répandue une certaine expression de mé-

lancolie; la moustache pendante, et sur son uniforme d'officier la croix de Saint-George de soldat.

Je regardai cette croix curieusement.

— Monsieur, me dit-il, cette croix qui vous étonne est pour moi le souvenir d'une faute autant que celui de la réparation. J'ai vingt-six ans, il y en a huit que je fus promu au grade d'officier dans un régiment des gardes : un mois ne s'était pas écoulé que je cherchais querelle à un camarade; nous nous battîmes, il tomba, et je crus l'avoir tué. Je fus dégradé et envoyé au Caucase comme soldat. Le remords était entré dans mon âme, et je voulus me faire tuer. Je fis tout ce qu'il fallait pour cela, et cependant je ne parvins qu'à attraper quelques blessures. Que vous dirai-je? ces blessures me valurent cette croix. Peu de temps après je reçus les galons de sous-officier, et un an plus tard les épaulettes me furent rendues... Voilà comment il se fait que la croix de soldat est attachée à mon uniforme d'officier [1].

Je lui serrai la main. — Et, dis-je, lieutenant, cet adversaire que vous croyiez avoir tué?

— J'eus le bonheur d'apprendre qu'il n'avait été que dangereusement blessé.

— Et vous ne demandez pas encore à être rappelé à Saint-Pétersbourg?

— Je veux à présent gagner la croix d'officier, me répondit-il.

M. Matvéieff me donna une lettre pour un de ses amis, en garnison à Piatigorsk. — Il vous sera peut-être agréable de connaître là-bas quelques-uns de nos officiers du Caucase, et je ne saurais mieux vous adresser qu'au comte André R... — Mais j'accepte volontiers, quoique j'aie déjà plus d'une recommandation, entre autres pour le chef du régiment.

[1] Quelquefois un sous-officier de la garde, avant de recevoir les épaulettes, fait une campagne dans le Caucase et y gagne la croix de soldat.

A Géorghiefk, je fis rencontre de plusieurs personnes qui se rendaient aux eaux de Piatigorsk; je me joignis à elles, et la route se termina le plus gaiement du monde.

Piatigorsk est une petite ville dont les maisons sont éparpillées dans une vallée charmante, au pied du mont Machouba, un peu au-dessous de l'établissement thermal. Elle est gardée par un bataillon de soldats et le campement voisin des Cosaques de la ligne, sans compter les sentinelles qui l'entourent. Quant à l'établissement des eaux, il est pour ainsi dire dans la montagne même, au centre d'un paysage agreste et grandiose; il y a des rochers, de la verdure, des jardins, de grands pics aériens, des sentiers perdus, des retraites inaccessibles, tout ce qui caractérise, en un mot, les sites alpestres du Caucase.

D'ailleurs les malades y mènent la joyeuse existence des eaux, relevée de ce que lui donnent ici de particulièrement accentué et d'émouvant, du moins aux yeux des étrangers, la nature et les circonstances de la situation.

Rien ne saurait en effet relever le plaisir comme le danger qui l'entoure, ni lui donner un attrait plus piquant; j'ajouterai que dans bien des cas tout le plaisir naît du danger.

Qu'on essaie, par exemple, de le faire disparaître du séjour de Piatigorsk; qu'il n'y ait plus de Circassiens, plus de rencontres, plus d'enlèvements à redouter; que ces solitudes vastes et tourmentées deviennent des promenades paisibles, calmes et sans trouble, et aussitôt tout charme en aura disparu.

A cette riche et grandiose scène du Caucase, il faut le montagnard aguerri qui glisse et se cache, le mousquet au poing, derrière le buisson du sentier; il lui faut le Russe courageux, le Cosaque batailleur qui le poursuivent, la fusillade qui pétille et l'artillerie qui gronde; il lui faut aussi les forts dressés sur la pointe des rocs et surplombant l'abîme, les aouls[1] dans les hautes

[1] Aoul, village circassien.

vallées, villages palissadés qui se défendent comme des forteresses; et puis aussi ces scènes antiques, où l'on voit de belles jeunes femmes aux yeux frangés d'ébène et au voile flottant, qui, comme les filles des patriarches, s'en vont puiser de l'eau au torrent avec des perles au cou et des bracelets aux pieds.

A cet encadrement, il faut ses personnages; à ce théâtre, son drame, et le drame du Caucase, c'est la guerre aventureuse, héroïque, capricieuse, sans paix, sans trêve, sans fin!

Enlevez tout cela à Piatigorsk, dis-je, et les eaux sont aussitôt désertées : je vous demande le charme, faire deux mille verstes, trois mille quelquefois, pour venir chercher cette vulgaire sécurité qu'on trouve à Ems ou à Wiesbaden! Sérieusement ces dangers inséparables du voisinage des Tcherkesses, et les précautions mêmes qu'on prend pour s'en garantir, donnent un piquant attrait au séjour des eaux du Caucase; et si dès l'abord j'y éprouvai une certaine inquiétude désagréable, bientôt cette inquiétude se changea en une émotion pleine de charme.

J'avais trouvé des connaissances dans tous les militaires qu'il y avait là... C'étaient de braves jeunes gens, comme je l'ai dit, les uns arrivés récemment de Saint-Pétersbourg pour faire leur premier coup de feu; d'autres plus anciens, venus de telle forteresse de la ligne pour guérir quelque blessure de balle tcherkesse, beaucoup aussi pour tuer le temps et attendre une expédition, car c'est là le but, l'objet des vœux constants de cette jeunesse inquiète et brave.

J'observai d'abord, et, je le répète, sauf le relief du danger et certains traits inséparables de la localité, rien de bien différent dans l'existence de Piatigorsk et celle des autres eaux, par exemple de celles d'Allemagne. Le matin, le traitement, les eaux, la promenade dans le jardin; le dîner au Wauxhall venait ensuite, la musique après le dîner; puis, pendant la soirée, le bal quelquefois et le jeu toujours. On arrangeait aussi des parties dans les environs, des excursions parfois lointaines dans les montagnes, mais

alors sous bonne escorte, car les montagnards sont hardis, pleins de ruse et d'une merveilleuse dextérité.

Il y avait parmi les baigneurs des familles venues de tous les gouvernements de l'empire : il y en avait de Moscou, il y en avait de Kazan, il y en avait de Karkhoff, et aussi plus d'un chef des tribus soumises.

Je m'étais intimement lié avec les militaires russes, surtout avec l'ami du lieutenant Matvéieff, le capitaine André R... C'était un jeune homme d'environ trente ans, à la moustache blonde avec des cheveux noirs, les yeux bleus et perçants, la physionomie ouverte, l'expression franche, quelque chose de loyal dans toute la personne. Il avait fait, plusieurs années auparavant, la guerre du Caucase, et y était revenu par besoin, par inquiétude d'esprit, et peut-être aussi par je ne sais quel besoin de l'inconnu et des aventures, dont un précédent séjour dans les montagnes avait pu lui donner le goût. André R... était généralement aimé des autres jeunes gens, qui l'entouraient d'ailleurs d'une déférence visible et parfaitement méritée. Je m'étais lié intimement avec lui.

Ordinairement le dîner se prolongeait assez tard. Lorsque le dessert était emporté, que la dernière bouteille de champagne était vidée, on apportait le café, et avec le café le rhum et les pipes ; alors commençaient les récits : c'étaient toujours des relations d'affaires avec les montagnards, et je dois à la vérité de dire que les jeunes héros parlaient avec beaucoup de modestie d'eux-mêmes, et qu'ils n'épargnaient pas les éloges à leurs ennemis. Ils m'avaient tellement excité par leurs constantes histoires militaires, qu'ils firent naître en moi le désir le plus violent d'assister à quelqu'une de ces expéditions aventureuses et pittoresques dont le simple récit me faisait battre le cœur, sous l'empire des plus étranges et des plus délicieuses émotions. Je m'en ouvris à André.

— Vrai! me dit-il... vous suivrez une expédition contre les montagnards... ?

— Et qu'y a-t-il donc là qui puisse tant vous étonner?

— C'est que vous êtes peu habitué, que je sache, à ce genre de promenade.

— Est-ce qu'avant votre première excursion vous y étiez habitué, vous, mon cher André?

— Oh! voyez-vous, le cas était bien différent : moi, je venais au Caucase pour gagner un grade et la croix de Saint-George, tandis que vous...

— Je n'ai rien à gagner, n'est-ce pas, sinon quelque balle ? Et votre estime donc?...

— Pardon... mon estime vous est acquise avant tout, et je ne doute pas le moins du monde de votre courage; mais c'est que cette guerre est diabolique... ; ces satanés montagnards se cachent derrière les pierres, dans les broussailles, disparaissent aux regards comme des reptiles, et sont toujours devant vous, armés de leurs longs fusils à balles forcées.

— Et croyez-vous par hasard qu'il était plus commode de faire la guerre des barricades à Paris, en 1848... ? Pardieu! mon cher capitaine, nos montagnards retranchés derrière leurs forteresses de grès valaient au moins vos montagnards derrière leurs rochers de granit, et je ne pense pas que les balles de ceux-ci aient un sifflement plus aigu que le sifflement des balles de ceux-là... Ainsi, de grâce, plus d'objection; je suis moins novice au feu que vous ne pouvez le croire... je ne me donne pas pour un héros, mais je puis vous assurer que je ne vous ferai pas rougir.

— Eh bien! me dit-il, je crois qu'il est question de quelque chose comme d'aller surprendre un grand aoul dans la montagne, et de s'emparer ensuite d'une petite position gardée par nos ennemis. Mais, avant cela, je vous promets de vous faire faire une promenade qui vous donnera tous les avant-goûts de ce que vous désirez voir...

— Où donc, et quand cela?

— Je vous dirai où en partant; quant au moment, je ne l'ai pas fixé, mais ce sera bientôt : ainsi, préparez-vous.

— Quels préparatifs dois-je faire?

— Avez-vous un bon fusil de chasse à deux coups?

— J'ai une paire de pistolets.

— Cela ne suffit pas. Je vous prêterai un fusil des montagnes, quelque chose de parfait, léger, à petit calibre, et deux cents pas de portée; je vous le ferai essayer demain.

— Merci.

Le même soir, il fut beaucoup question des Tcherkesses, et je ne sais qui se mit à parler des anciennes campagnes d'André.

— Messieurs, leur dit-il, vous savez que je n'aime pas qu'il soit question de ce que j'ai fait... Il n'est personne de vous ici qui n'en fasse ou qui n'en fît autant au besoin.

— Nous voulons bien nous taire sur tes prouesses contre les montagnards, mon cher André, dit alors un des jeunes gens, un parent du capitaine, mais alors raconte à ces messieurs ton duel avec les deux Circassiens...

— Oui, ce duel! ce duel! firent tous les autres.

— Messieurs, de grâce...

— Si cela te répugne, laisse-moi le raconter à ta place.... tu permets... Messieurs, André me permet de prendre la parole pour lui...

André comprit qu'il aurait mauvaise grâce de s'opposer à ce récit.

— Puisque ces messieurs le veulent absolument, parle, Nicolas, mais pendant ce temps j'irai fumer ma pipe à l'air; la soirée est magnifique.

Et le jeune homme sortit.

Alors Nicolas commença :

— C'était à Saint-Pétersbourg, par une matinée du mois de décembre. André nous avait donné à déjeuner; nous étions cinq ou six officiers, et fumions dans son cabinet, en prenant le café, exactement comme nous faisons ici en ce moment, lorsque son valet de chambre vint l'avertir que deux officiers tcherkesses

étaient depuis un quart d'heure dans la salle d'attente, et qu'ils demandaient à le voir.

André leur fit dire qu'il les priait de l'excuser, mais qu'il leur saurait bon gré de revenir le lendemain. Ils tinrent bon et il fallut bien qu'il les reçût; mais au lieu de les faire entrer dans son cabinet, il sortit et alla les rejoindre où ils l'attendaient.

A ce mot de Tcherkesses, nous craignîmes quelque aventure, et il fut convenu que j'irais me poster dans une petite pièce voisine de celle où se trouvaient les deux montagnards. Ils étaient encore jeunes, bruns, aux grands yeux noirs et au nez arqué, comme ceux de leur race. Ils portaient l'uniforme que vous savez : une tunique en drap bleu qu'une étroite ceinture d'argent fixait à leur taille presque coupée en deux : à cette ceinture était suspendu leur sabre à fourreau de maroquin rouge et à poignée ciselée; un long poignard à gaîne de velours pendait à l'autre côté de la ceinture. Leur pantalon bordé d'un galon d'argent descendait sur le cou-de-pied de leurs bottes jaunes armées d'éperons aigus. Leur poitrine largement bombée étalait une double cartouchière figurée par des baguettes d'argent enchaînées dans leurs étuis de drap. Leur coiffure à côtes de melon complétait ce costume connu, et donnait à leur personne quelque chose d'étrange et de théâtral.

L'un des deux montagnards était grand; l'autre de taille moyenne. Celui-ci avait un regard oblique et l'expression du visage dure et malveillante.

Ce fut l'autre qui prit la parole, en se servant de la langue française qu'il parlait avec une grande facilité.

— Pardon, monsieur le comte, dit-il, si nous avons insisté pour être reçus immédiatement; mais vous verrez bientôt vous-même qu'on ne remet pas volontiers une affaire de la nature de celle qui nous amène auprès de vous.

— Je ne sais quelle nature d'affaire je puis avoir à démêler avec vous, messieurs : il n'importe, vous pouvez parler.

— Et d'abord que je vous dise, reprit le Tcherkesse, que je ne

suis ici que l'interprète de la personne directement intéressée dans la question… Cette personne, ajouta-t-il en désignant son compagnon, c'est le lieutenant, le prince Ismaïl-Bek. Si je prends la parole pour lui, c'est que le prince s'exprime difficilement en français et plus difficilement encore en russe, quoiqu'il comprenne d'ailleurs fort bien ces deux langues.

— Je vous ai dit que je vous écoute, monsieur, fit ici André impatienté.

— Voici donc : vous avez fait la guerre du Caucase, monsieur le comte ?

Notre ami s'inclina en signe d'affirmation.

— Et vous vous êtes vaillamment comporté. Je vous rappellerai l'affaire de la grande Ravine par laquelle il fallait passer pour gagner l'aoul d'une tribu que vous vouliez surprendre.

André, dont l'intérêt commençait à s'éveiller, regardait son interlocuteur avec une singulière attention.

Celui-ci continua :

Un lit torrentueux, profond et tourmenté qui se déroule entre deux berges de roches vives, à travers les précipices et les broussailles. Il est un endroit où les deux berges, s'abaissant par accident de terrain, offrent un passage aisé : c'était là que s'était postée votre colonne ; mais là aussi, parmi d'épaisses touffes de bruyères et de genevriers, une troupe de montagnards embusqués, et que le diable n'aurait pas aperçue, gardait la ravine. La première compagnie russe qui se présenta fut décimée[1]. Le feu des nôtres semblait sortir de dessous terre : vos soldats tombaient comme des mouches, mais bravement, il faut en convenir. C'est ainsi que le lit du torrent était infranchissable, et que votre expédition avortait dès le début. Déjà les Cosaques commençaient à se démoraliser, lorsque vous parûtes, vous, monsieur le comte, à la tête de votre compagnie. Vous lui fîtes faire halte et vous

[1] Tout ceci est parfaitement historique.



avançâtes seul pour reconnaître la position. Les nôtres firent feu; mais lorsque la fumée fut dissipée, nous aperçûmes votre troupe couchée à plat ventre. Elle se releva brusquement, et franchissant le ravin à pas de course, nous débusqua. Vous aviez bien jugé le coup, monsieur le comte; la route fut déblayée, le même soir l'aoul tombait au pouvoir des troupes de S. M. I. et la tribu entière était dispersée. Mais vous aviez reçu, vous, pendant l'affaire, coup de mousquet au front. J'en aperçois encore la cicatrice. Elle peut vous prouver que je ne manque pas d'une certaine justesse dans le coup d'œil.

André fit un mouvement.

— Pardon, monsieur le comte, continua l'autre, mais j'étais dans mon droit. Je n'avais pas encore fait ma soumission alors, et je commandais l'embuscade. Or, votre blessure vous fit perdre connaissance et vous demeurâtes sur le terrain. Les vôtres, emportés par l'ardeur de la victoire, ne s'en aperçurent sans doute pas, mais nous vous avions vu tomber, nous; et quand les Russes se furent éloignés, un de nos plus robustes montagnards se glissa à travers les pierres et les buissons jusqu'à l'endroit où vous étiez étendu; il vous prit sur ses épaules et vous fûtes bientôt au pouvoir du chef de la tribu, Ismaïl-Bek. Votre blessure n'était pas profonde; la balle avait glissé sous les chairs; quelques jours suffirent pour la guérir, et vous demeurâtes notre prisonnier.

— Achevez, monsieur, fit ici André avec indignation, achevez, et dites le traitement cruel qu'on me fit subir.

— On attendait de vous une rançon considérable; il était naturel qu'on prît quelques précautions. Une légère entaille vous fut faite sous la plante des pieds...

— Et on la remplit de crin haché...

— Il fallait bien empêcher la blessure de se fermer. Le moyen, je l'avoue, était cruel: toutefois, il ne vous empêcha point de vous sauver...

— Grâce à un ange de bonté!

— Vous y voici, monsieur le comte. Cet ange de bonté était la fille d'Ismaïl-Bek, et la cousine du prince.

Il désigna de nouveau son compagnon.

— Vous la séduisîtes.

— Monsieur, cela est faux !

— Vous vous en fîtes aimer, si vous préférez.

— Elle eut pitié de moi.

— Ce sera comme vous voudrez ; tant il y a qu'elle obtint de son père un adoucissement à votre captivité, et guérit la plaie de votre pied [1]. Bientôt vous eûtes la faculté de vous promener dans les environs de l'aoul. La fille du chef vous accompagnait souvent. Le soir vous rentriez pour recommencer vos excursions le lendemain. Un jour vous sortîtes avec elle plus matin que de coutume, et le soir, vous ne reparûtes ni l'un ni l'autre. Vous aviez enlevé la princesse Souléïka.

André regardait tour à tour les deux Circassiens, attendant la fin de cette singulière aventure.

Le Tcherkesse reprit :

— Vous devez savoir le reste. J'avais fait ma soumission par fatigue, par ennui, par curiosité. J'étais *fatigué* d'une guerre sans fin ni résultat ; *ennuyé* de vivre dans nos sauvages montagnes ; *curieux* de voir de près votre civilisation. Le prince, mon camarade, fit sa soumission pour venir se venger de vous. Dès qu'il vous eut découvert, il voulut vous poignarder... Je l'en empêchai et lui fis comprendre que puisqu'il avait accepté un rang sous vos drapeaux, il devait se soumettre aux mœurs que vos drapeaux imposent et agir d'autre sorte.

Vous devez comprendre maintenant ce que le prince exige de vous.

— Eh bien, monsieur, faites-moi la grâce de me donner votre adresse et de me dire l'heure à laquelle mes témoins pourront se présenter chez vous demain.

[1] Les femmes circassiennes s'occupent du pansement et de la guérison des blessures.

Le Tcherkesse qui n'avait rien dit fit un signe d'impatience et prononça vivement une phrase en circassien.

— Pourquoi, reprit l'autre, ne pas régler cette affaire entre vous et ici même? Vos témoins vous accompagneront demain sur le lieu du combat, et cela doit suffire. Vous avez fait la guerre de nos montagnes, et l'usage du kangiar doit vous être familier; cette arme avec le sabre serait au mieux.

— Je doute que mes seconds acceptent ce mode de combat; le poignard n'entre pas dans nos mœurs militaires, dont vous parliez tout à l'heure, et le sabre lui-même est rarement usité dans nos rencontres. Je vous parlerais bien de l'épée, mais c'est une arme étrangère à votre nation. Il ne nous reste donc que le pistolet.

— Pardon, monsieur le comte, mais c'est que mon camarade aurait une incroyable joie à fouiller dans votre poitrine avec la lame de son poignard d'Erzeroum.

André s'inclina en souriant devant son étrange adversaire.

— Je n'en doute pas, répondit-il, cependant le prince me permettra de ne pas pousser la complaisance jusqu'à me prêter à ce désir quelque peu exagéré... Que votre ami choisisse entre le sabre et le pistolet.

— Eh bien donc, le pistolet, à cheval, et puis le sabre, s'il en est ensuite besoin.

C'est parfait. Mais vous savez sans doute qu'une rencontre de cette nature exige ici certaines mesures de prudence, car l'empereur à cet égard est inexorable. Donc, si vous voulez bien, nous nous trouverons demain, au petit jour, à la pointe de l'île Krestofky[1], d'où nos traîneaux nous transporteront dans le bois qui borde le golfe.

— A merveille.

— C'est donc entendu; à l'extrémité de Krestofky, au petit jour.

[1] Voyez p. 51.

— Parfaitement entendu.

Les Circassiens sortirent. Je regagnai le cabinet d'André, qui rentra bientôt après... s'excusa très-naturellement, et demanda une pipe et une autre tasse de café, attendu que la première s'était refroidie ; ensuite les parties s'organisèrent : André perdit beaucoup, ce qui parut l'enchanter... car notre cher ami s'est mis dans la tête que le malheur aux cartes est un indice de succès partout ailleurs. Les parties achevées, tout le monde partit, excepté moi... et j'avouai à André que je savais tout.

— Cela se trouve bien, me dit-il, car c'est toi, Nicolas, que je comptais prier de me seconder. — Je l'en remerciai.

Vous comprenez, Messieurs, poursuit le narrateur, que le lendemain nous ne fûmes pas les derniers au rendez-vous. Le ciel était clair, mais il faisait encore nuit : je vous demande, avant huit heures, au mois de décembre ! l'heure est matinale : nous étions descendus de traîneau un peu avant l'endroit désigné, et nous nous mîmes à nous promener en fumant. Cependant une ligne rougeâtre se fit voir au ciel du côté du levant, une faible lumière vint éclairer l'horizon, et au bout de peu d'instants nous distinguâmes nos deux montagnards qui arrivaient au galop, en tirant des coups de pistolet pour exciter leurs montures et peut-être aussi pour se refaire la main.

Ils vinrent droit à nous et parurent étonnés que nous ne fussions pas à cheval, le duel devant avoir lieu de cette manière.

Il y eut ici une vive discussion entre le grand Circassien et moi. Mais André y coupa court en déclarant qu'il acceptait le combat à cheval. Alors le témoin de son adversaire mit pied à terre et lui céda sa bête, une rosse à la vue, sans allure ni façon, mais des pieds de gazelle et des jarrets d'acier !

Les deux adversaires furent placés à deux cents pas de distance. Ils devaient courir l'un sur l'autre avec la faculté de tirer à volonté. Le signal fut donné par moi : les chevaux partirent au galop. Au moment où ils allaient se croiser, une double déto-

nation se fit entendre. Le Circassien tomba, et un instant traîné par son cheval, il laissa une longue trace sanglante sur la neige. La balle lui avait brisé le crâne. André en avait reçu une dans le bras. Le Tcherkesse fut transporté au village le plus prochain, après quoi je ramenai André, qui perdait beaucoup de sang. Le docteur arrivé déclara que la balle n'avait touché que les chairs, et que quelques semaines suffiraient pour que la blessure fût parfaitement guérie. Par un bonheur inexprimable, le bruit de ce duel fut étouffé, et si j'en parle aujourd'hui, c'est qu'il est déjà vieux. Les versions furent diverses sur la mort du Tcherkesse : suivant les uns, cet officier s'était tué en tombant de cheval sur la glace; suivant les autres, il s'amusait à tirer des coups de pistolet sur la Néva, et un ricochet de balle l'avait atteint au front. Au bout de huit jours, il n'était plus question de rien. — Voilà.

Et la princesse Souléïka? demanda un des jeunes gens.

— Ah! ceci est un roman. Elle fut d'abord envoyée à Saint-Pétersbourg par le général de la division dans laquelle servait André. Là une grande dame demanda la permission de se charger d'elle : après l'avoir fait baptiser, elle la présenta dans le monde, et finit par lui faire épouser un baron allemand.

Le narrateur s'arrêta. Il fut plus que jamais question des montagnards, et lorsqu'André rentra, tous les jeunes gens se levèrent pour lui serrer la main : après quoi un baccarat monstre s'organisa. Il dura fort avant dans la soirée. André y perdit beaucoup d'argent.

Nous gagnâmes Piatigorsk, où nous étions logés. Au moment de nous séparer, André me dit :

— Soyez prêt demain à neuf heures, si vous voulez être de la partie dont je vous ai parlé.

Je tressaillis.

— Bien sûr?

Il sourit. Seulement, ajouta-t-il, je suis fâché que vous n'ayez pas joué.

— Je ne vois pas quel rapport il peut y avoir...

— C'est que, mon cher, si vous aviez joué et que vous eussiez perdu, le succès de notre course était assuré.

— Mais puisque c'est vous qui la faites, et que je ne suis là qu'en simple amateur...?

— C'est bien ce que je pense.

— Donc à demain.

— A demain.

II

Une visite du matin. — Intérieur du Caucase. — La forteresse de K.....

Le lendemain, avant huit heures du matin, un Cosaque était à ma porte. Il me remettait un fusil de chasse à deux coups et un paquet de munitions, accompagnés d'un petit flacon en osier et d'un billet du capitaine.

« Voici le fusil que je vous ai promis, me disait-il; il porte loin et juste. J'y ai joint des cartouches. Je vous envoie aussi un flacon très-nécessaire dans nos montagnes. Et à présent suivez le Cosaque, je vous attends pour déjeuner. »

Je trouvai le jeune homme en costume de campagne : la tunique courte en drap de poil de chameau, sans épaulettes; une énorme cartouchière sur la poitrine; un large pantalon de drap gris, un long poignard à manche de buffle fixé à sa ceinture, et, sur un meuble, son sabre et son fusil.

Pendant le déjeuner, qui se composa de viandes froides, de vieux madère et de café à la crème, je le priai de me dire enfin le but de cette excursion.

C'est juste, me répondit-il, je dois vous dire aujourd'hui où nous allons. Et d'abord, vous saurez, mon cher touriste, qu'outre les forteresses importantes qui entourent le Caucase d'un cordon formidable, — je ne vous parle pas des Cosaques militairement

colonisés, dont les villages sont autant de petites places fortes; — vous saurez donc qu'outre cette ligne armée, nous avons encore dans les montagnes mêmes, et sur divers points, des postes pour ainsi dire perdus, véritables sentinelles avancées qui veillent sur les montagnards et défendent certaines communications. Les commandants de ces petites forteresses sont rigoureusement séquestrés du reste du monde : d'abord ils sont cloués à leur poste par la discipline, et la promenade leur est interdite, parce que chaque promenade serait accompagnée d'une attaque et qu'ils y laisseraient quelques hommes : les Tcherkesses rôdent sans cesse autour de ces places perdues, et malheur à ceux qui en sortiraient autrement qu'accompagnés d'une forte et courageuse escorte. Or, le colonel *** est logé dans un de ces châteaux moyen-âge, comme vous appelez, je crois, nos demeures fortifiées, où il est enterré depuis trois ans avec une jeune femme, la plus ravissante créature du monde, et qui dépérit d'ennui dans cette solitude éternelle, n'ayant en perspective que d'être enlevée par les terribles Circassiens, qui n'y manqueraient pas, pour peu qu'ils en eussent la possibilité, et pour distraction intime, que la vue des moustaches grises de son héroïque, mais fort maussade époux. J'oubliais son piano. Madame de *** aime beaucoup la musique, et je lui fournis sous ce rapport tout ce qui m'arrive de nouveau de Saint-Pétersbourg. Eh bien, mon cher touriste, nous allons porter à madame de *** la partition du *Prophète*, arrangée pour piano, et le dernier album des romances russes d'Antoine Daerfeldt; pour notre peine, la femme du colonel nous invitera de la manière la plus charmante et la plus gracieuse à passer quelques jours à la forteresse.

— Et réellement, les abords de ce fort sont dangereux?

— Vous verrez cela vous-même. Et, à propos, je ne vous vois pas de cartouchière.

— Je ne saurais pas m'en servir : mes cartouches sont dans mes poches de côté...

— A la bonne heure :

Il inspecta très-minutieusement ma tenue; puis, s'armant de son sabre et prenant son fusil qu'il se suspendit à l'épaule, il sortit. Nous trouvâmes à sa porte dix Cosaques, vêtus à peu près comme ceux que j'avais vus sur la ligne : capote grise sans collet, ouverte devant la poitrine, comme pour laisser voir une chemise de toile rayée; des deux côtés, deux larges cartouchières; la tunique fixée autour des reins par une ceinture de cuir fortement serrée soutenait un long poignard à manche de corne, et le sabre à la poignée semblable et sans garde. Ils avaient un pantalon gris et large, un bonnet colossal en fourrure de mouton noir leur ceignait la tête, et un long fusil à culasse droite achevait de les armer.

— Avec ces dix braves, me dit André, nous pourrions tenir tête à cinquante montagnards.

Nous partîmes.

— Avons-nous une longue étape à faire? demandai-je à mon compagnon.

— Mais si nous ne faisons pas de rencontre intempestive, nous arriverons chez notre châtelaine à l'heure du dîner; sinon, ma foi, mon cher Karl Andréiévitch [1], nous y arriverons quand il plaira à Dieu, et s'il plaît à Dieu.

A la bonne heure, répondis-je; voilà comment je comprends les courses aventureuses. N'allez pas vous fâcher, mais je vous préviens que je fais toutes sortes de vœux pour que nous n'arrivions pas chez votre belle châtelaine à heure fixe, comme des invités de la rue Saint-Denis.

— Vos vœux pourraient bien se réaliser, me répondit en riant le militaire.

Nous venions de pénétrer dans une gorge étroite dont le fond servait de lit à quelque torrent en ce moment desséché; c'était

[1] Charles fils d'André.

le chemin que nous devions suivre. A notre droite s'élevait une formidable muraille de roches granitiques, aux flancs nus et déchirés; tandis qu'à notre gauche s'étendait la déclivité verdoyante d'une montagne dont les plis ombragés par de grands arbres semblaient conduire à des vallées intérieures. L'œil perçant d'André sonda ce côté du défilé, et parut assez satisfait de son examen. Nous allions côte à côte, devisant à demi-voix, suivis des Cosaques qui marchaient comme gens accoutumés à ces sortes d'excursions. Pour moi, j'étais ému, et m'attendais à chaque détour de la route à me trouver en face d'une troupe de montagnards. Nous nous dirigions vers l'occident; à une heure de l'après-midi, nous eûmes atteint l'extrémité du défilé : ici les montagnes se reculèrent et nous nous trouvâmes dans une vallée ou vaste bassin, dont une série d'ondulations granitiques simulaient les bords : un bois de hêtres blancs mêlés de quelques chênes traversait cette vallée dans toute sa largeur; la lisière de ce bois était palissadée d'une espèce d'arbuste buissonneux, dont mon compagnon ne sut pas me dire le nom français, et dont je ne retrouve pas le nom russe dans mes notes; il était plein de piquants, dont nos habits furent hérissés. Le soleil était ardent; ses rayons concentrés dans le creux de ces vallées profondes, et réfléchis par les flancs pailletés et scintillants du granit, avaient donné à l'atmosphère une intensité de chaleur qui suffoquait; le sol brûlait la plante des pieds; notre troupe était haletante. André nous fit gagner le bois, où nous fîmes une pause d'une heure et une petite réfection : nous reprîmes ensuite notre marche. Arrivés à l'extrémité de ce bois, il fallut pénétrer dans un nouveau défilé; mais celui-ci d'un aspect plus sombre et plus désolé. Un torrent aux eaux fougueuses en sillonnait le fond. Sur la rive droite que nous dûmes prendre, à une hauteur de trente ou quarante pieds, un sentier ou plutôt une corniche tourmentée, rasant la paroi du rocher; sur le bord opposé, des gorges masquées par des arbustes sauvages ou par des bois épais; devant nous, des entassements

de monts vaporeux, qui se renouvelaient à chaque coude de la route, tracée par les méandres vagabonds du torrent... On eût pu se croire dans un des cercles de l'enfer du mystique poëte.

Il y avait près de deux heures que nous cheminions au fond de cet étrange et terrible défilé, et je calculais, à part moi, d'après ce que m'avait dit André, que nous ne devions plus être très-éloignés de la forteresse de K..., but de notre course, lorsque le jeune commandant fit faire une brusque halte. Nous étions arrivés à un endroit où le défilé se rétrécissait encore : bientôt on ne put plus marcher que deux de front sur le sentier de granit; mais en revanche, du même côté, le talus de la montagne s'était abaissé et laissait voir, de distance en distance, de larges ouvertures par lesquelles on pouvait gagner les hauteurs. Ici André fit faire halte, ordonna à ses hommes de visiter leurs armes et envoya deux Cosaques en avant : il me demanda ensuite si je savais grimper.

— Comme un chat, lui dis-je.

— Alors, c'est au mieux, car nous allons avoir probablement à faire une rude ascension. Effectivement, il nous fit pénétrer par une des ouvertures dont je viens de parler, et nous nous mîmes à gravir le roc. Au bout de vingt minutes environ, plusieurs coups de feu se firent entendre et nous arrivèrent répercutés par les échos.

André écouta attentivement; puis il laissa deux Cosaques pour attendre et soutenir les premiers, et nous fit continuer l'ascension : il pensa avec raison que ceux-ci avaient rencontré les montagnards, qui étaient à leur poursuite, et qu'un engagement devenait inévitable : il s'agissait donc de s'assurer la position. De nouveaux coups de feu retentirent dans la montagne; ils se rapprochèrent, et nous ne tardâmes pas à les entendre tout près de nous.

André avait parfaitement deviné; ses deux hommes arrivèrent bientôt au pas de course, poursuivis par une troupe de Circassiens. Ils montaient de petits chevaux d'apparence chétive et misérable,

mais rapides et aux jambes de fer. Quant à eux, ils avaient la tête coiffée de ces énormes bonnets en fourrure d'Astrakhan semblables à ceux de nos Cosaques. Ils portaient sur l'épaule gauche un bourka ou manteau brun [1] pour préserver leurs armes; ils avaient sous ce manteau une tunique de drap gris, serrée à la taille par un porte-ceinture et supportant leurs armes. Leurs jambes étaient emmaillotées dans un réseau de lacets, et leur pied, chaussé d'une botte de cuir solide, disparaissait sous le cuir jaune ou rouge d'une sorte de babouche sans semelle [2].

A cette vue, j'éprouvai une indicible émotion, c'était pour moi le commencement d'un drame que j'appelais de tous mes vœux. La situation était saisissante, et les magnifiques décorations de la scène s'harmonisaient merveilleusement avec le drame qui se préparait. Nous étions à mi-côte d'un talus rocailleux couvert d'énormes débris de rochers et de hautes touffes de broussailles; à notre droite, des pics s'élevant jusqu'aux cieux; au delà les flancs bleuâtres de la chaîne de l'ouest, et partout autour de nous de majestueuses et sourcilleuses pointes granitiques.

André nous fit coucher derrière les broussailles, en nous ordonnant d'être prêts à tirer : nous nous étendîmes donc à plat ventre, notre fusil à côté de nous.

Les deux Cosaques laissés pour protéger la retraite de leurs camarades ne les eurent pas plus tôt vu venir, qu'ils déchargèrent leurs armes sur les montagnards, que cette brusque attaque surprit; ils y répondirent aussitôt... A ce moment André nous ordonna de nous lever, et, visant à notre aise les Tcherkesses, qui ne se doutaient pas de notre présence, nous fîmes feu tous ensemble; pas un coup ne fut perdu. Les Circassiens sont longs à recharger leurs armes, et avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, une nouvelle décharge acheva de les déconcerter. Alors,

[1] Ces manteaux, comme les autres vêtements, sont faits en drap de laine de chameau; ils sont imperméables et d'une extrême solidité.

[2] Ces sortes de babouches sont fixées à la botte par le haut.

exaspérés, ils lancèrent leurs chevaux sur le talus pierreux, et je pus admirer la puissance de jarret de ces merveilleuses bêtes, dont les pieds, comme des ongles d'acier, se fixaient sur la pierre glissante, d'où ils tiraient des étincelles.

Cependant leurs maîtres comprirent qu'ils s'exposaient ainsi à nos coups, et ils mirent soudainement pied à terre, laissant leurs montures à la garde d'un d'entre eux; ils commencèrent à gravir la montagne comme s'ils eussent voulu la prendre d'assaut, s'aidant des aspérités, se cachant derrière les rocs, faisant des détours, disparaissant, se montrant de nouveau; en définitive, avançant toujours. Les quatre Cosaques vinrent se joindre à nous, de sorte que nous nous trouvâmes former une petite troupe de douze hommes déterminés. Les Tcherkesses pouvaient être une vingtaine, suivant le rapport de nos hommes, qui en avaient compté trente, sur lesquels huit ou dix avaient été mis hors de combat.

Ordre nous fut donné de tirer à volonté, mais sans nous hâter, afin de ne pas perdre nos coups. J'avais le sein palpitant, pas de crainte, je le jure, mais d'une émotion dont il m'eût été impossible de déterminer le caractère : elle était mêlée de je ne sais quel enthousiasme romanesque et poétique emprunté, sans doute, au grandiose de la mise en scène plutôt qu'au drame en lui-même; car j'avais vu des choses bien autrement terribles sous les barricades de 1848.

Les montagnards montaient toujours : bientôt l'un d'eux déboucha sur l'espèce de plateau dont nous occupions la partie supérieure, garnie d'une quantité de débris de rocs formidables : de derrière ces remparts de granit nous pouvions choisir nos coups; mais nous avions affaire à des adversaires rusés. Bientôt nous cessâmes de les voir; celui même qui s'était montré le premier avait disparu.

André me dit tout bas :

— Ils font les morts; mais patience, nous ne perdrons rien pour attendre.

Cependant un quart d'heure s'était écoulé sans que rien eût annoncé qu'ils se disposassent enfin à se montrer. Notre commandant me dit :

— Il y a là-dessous quelque ruse qu'il faut déjouer à tout prix :

— Mais, pour cela, il faut connaître la ruse.

— C'est à quoi nous allons travailler.

Il se mit de nouveau à sonder les lieux de son œil expérimenté, découvrit bientôt, à la distance d'une portée de fusil, sur la gauche, un pli de la montagne presque entièrement masqué par de hauts arbustes, dont la disposition lui fit juger que cet endroit pouvait conduire à une position supérieure à la nôtre, d'où l'attaque de nos ennemis nous eût été mortelle ; aussitôt il ordonna à un Cosaque d'aller s'assurer du fait, et cet homme, sans avoir l'air de se douter du danger d'une pareille commission, se mit bravement en marche. Il eut à peine fait cinquante pas qu'un montagnard laissé en éclaireur lui tirait un coup de fusil ; la détonation avertit les autres que leur ruse avait été éventée, car André avait bien jugé. Celui-ci nous fit aussitôt prendre le pas de course, et, à l'entrée même du passage deviné par notre commandant, un combat acharné s'engageait entre les montagnards et nous. Ils avaient le nombre pour eux, nous avions l'avantage du terrain et une plus grande habileté à charger nos armes. D'ailleurs les Circassiens ont besoin d'appuyer le canon de leur fusil sur quelque support : à bras libres, ils tirent mal. Nos Cosaques, particulièrement connus d'André, étaient d'excellents tireurs, et lui-même était d'une force extrême ; je dirai que, pour mon compte, j'ai le coup-d'œil assez juste.

Il nous importait d'empêcher les Circassiens de sortir de la gorge dans laquelle ils s'étaient engagés, pour leur enlever l'avantage de leur nombre, et c'est à quoi nous parvînmes pendant un temps. Cependant ils débouchèrent enfin, et au même instant le combat s'engagea corps à corps avec un acharnement inouï. Nos ennemis n'étaient plus que quinze en état de se battre.

Nous avions perdu un Cosaque, et nous n'étions plus, nous, que onze; mais nous étions reposés, et grâce au sang-froid d'André, nous étions placés de manière à garder l'avantage de la position. Je m'étais armé du sabre du Cosaque tombé. La charge, des deux côtés, fut ardente, et la mêlée dura près d'un quart d'heure; mais lorsque les montagnards se furent convaincus qu'ils ne demeureraient pas maîtres du terrain, ils l'abandonnèrent tout à coup et prirent la fuite.

— C'est peut-être encore une ruse, dit André.

Et il se contenta d'envoyer deux hommes s'assurer de cette retraite. C'était une retraite véritable, et nous pûmes bientôt entendre les Circassiens qui galopaient dans le bas du talus. Nous demeurions maîtres du champ de bataille.

Quelques moments après, toutefois, ils nous expédièrent un parlementaire pour négocier l'enlèvement de trois ou quatre de leurs morts ou mourants; André ne leur imposa d'autre condition que de nous donner un de leur chevaux pour emporter notre pauvre Cosaque.

Nous reprîmes le chemin que nous avions quitté; alors seulement je m'aperçus qu'André avait fortement attaché son mouchoir à son bras gauche. Ce mouchoir était ensanglanté, et le sang coulait de sa manche.

— Qu'est-ce, mon Dieu? lui dis-je; vous êtes blessé, André?

— Ce n'est rien: quelque ricochet de balle qui m'a fait une écorchure, rien de plus. Voyez, j'ai gardé le libre mouvement de mon bras.

Au bout d'une heure, nous débouchions, toujours en suivant le cours du torrent, dans une petite vallée dominée tout autour par un triple contre-fort de montagnes gigantesques, dont les ondulations bleuâtres allaient se perdre à l'horizon. Un grand bois étendait son ombre profonde sur la pente d'une de ces montagnes. Le torrent traversait l'étroite vallée, et allait passer sous un escarpement détaché dont les pieds de granit descendaient

dans les flots écumants. Sur la crête de cette sorte d'estacade ou de courtine naturelle s'élevait la petite forteresse de K... c'était là que nous apportions la partition du *Prophète*.

III

Séjour à la forteresse. — Les montagnards. — Les soldats russes. — Réception. — Vie intérieure. — Drame caché. — Détails divers.

La position de cette forteresse avait été admirablement choisie. Elle commandait la vallée rocheuse, et par conséquent les divers défilés qui venaient y aboutir et qui étaient autant de lignes de communication avec les différentes parties des montagnes de l'ouest. Il ne faudrait pas croire toutefois qu'il s'agisse ici d'un édifice construit d'après les règles de l'architecture militaire. La plupart des petites places fortes russes, élevées dans ce pays pour protéger une route ou une vallée, sont de simples murs de terre garnis d'artillerie et palissadés, car les montagnards n'ayant pas de canon, il suffit qu'elles puissent résister à un coup de main ordinaire. La forteresse de K... n'est guère autre chose : seulement ses murailles ont pour base une escarpement hérissé, sorte de courtine naturelle, comme je viens de dire, qui en fait une place réellement importante. Elle est entourée d'une forte palissade en bois de chêne, que protégent d'un côté un fossé profond et de l'autre un méandre du torrent.

D'ailleurs elle paraît peu effrayer les montagnards, qui viennent quelquefois rôder jusqu'aux pieds des palissades, et qui sont constamment à guetter comme une bande de loups autour d'une bergerie. Lorsque nos amis eurent débouché dans la vallée, ils en aperçurent deux cachés derrière un rocher, qui s'enfuirent au galop à leur approche. D'après cet état de choses, on comprendra que la forteresse de K... soit une véritable prison pour ses habitants, qui ne sauraient en sortir qu'en force suffisante. D'ailleurs, par

une convention tacite, les Circassiens ne tirent jamais sur les Cosaques qui vaquent à leur service sur les murs de la place; et ceux-ci, par la même raison, n'inquiètent pas les montagnards qui se présentent isolément. Mais il faut se défier néanmoins de ces hommes qu'on rencontre quelquefois ainsi seuls dans les gorges et les défilés du Caucase. Leur costume, semblable à celui des tribus soumises, est pour eux une sorte de passe-port qui devient souvent fatal aux voyageurs inexprimentés. Les Circassiens sont rusés. Ils envoient, par exemple, un des leurs à la découverte : si celui-ci rencontre un train, une voiture, et qu'il juge que l'escorte soit de nature à tenir bon, il continue sa route sans rien dire; pense-t-il que les siens pourront avoir aisément raison de l'escorte, il rebrousse chemin au premier endroit favorable, et court les avertir. Rencontre-t-il un voyageur isolé, s'il le voit sans soupçon, il le poignarde brusquement, le dépouille et prend la fuite; s'il s'aperçoit que celui-ci se défie et est bien armé, il ne risque pas le combat. En général, les Tcherkesses ne recherchent que les victoires faciles; ils n'attachent aucune honte à la fuite : dès qu'ils sont convaincus, dans une affaire, que l'avantage leur échappe, ils se débandent et abandonnent le terrain. J'imagine que les Numides faisaient ainsi; mais ces mêmes Tcherkesses, lorsqu'il s'agit de défendre un de leurs princes, ou, s'il a succombé dans la mêlée, de se rendre maîtres de son corps, deviennent des lions et rappellent les Grecs d'Homère livrant d'héroïques combats autour du corps de Patrocle.

J'ai décrit leur costume. Il se marie bien avec l'effet pittoresque et grandiose des lieux. J'ai seulement oublié le capuchon dont ils couvrent leur immense bonnet. Ce capuchon avec le bourka, ou manteau, leur permet de braver toutes les intempéries atmosphériques de leurs montagnes. Je ferai remarquer ici que le capuchon est d'origine circassienne.

Quant aux soldats qui leur sont opposés, ils sont de nature à leur bravement tenir tête : d'abord les Cosaques de la ligne, c'est-

à-dire les Cosaques colonisés militairement, dont les villages sont autant d'établissements fortifiés. Les coutumes, la vie et les mœurs de ces peuples sont entièrement militaires : ils vivent pour la guerre et dans la guerre, et le courage est chez eux une habitude de d'enfance.

Les soldats de l'armée régulière ne sont pas moins courageux, bien que les régiments qui arrivent au Caucase soient d'abord déconcertés ; mais ils se mettent bientôt au courant. J'ai lu quelque part :

« Le soldat russe est naturellement brave : il est simple dans ses habitudes militaires, parce qu'il n'a pas à faire parade de son courage ailleurs que devant ses camarades. Malgré l'absence des excitations de l'amour-propre, si puissantes chez d'autres peuples, il se bat bien, et même avec une certaine gaieté [1]. »

Cela est parfaitement juste. Cependant si ces excitations manquent au soldat russe, il en a d'autres : le sentiment de l'honneur national, la discipline et l'amour-propre de se distinguer sous les yeux de ses chefs, qui d'ailleurs lui donnent toujours l'exemple.

Voici, à ce sujet, un mot que je tiens d'un témoin auriculaire. C'était pendant la dernière campagne de Turquie. On était devant les murs de Vama, si j'ai bonne mémoire. Des soldats russes devisaient entre eux de faits d'armes. L'un d'eux demanda aux autres :

— Croyez-vous qu'il nous fût possible de prendre une place semblable à celle-ci, bien défendue par une excellente artillerie et de braves soldats.

— Oh ! non, répondirent les autres : il y aurait folie à y songer.

— Mais, reprit le premier, si les chefs nous l'ordonnaient, et que ce fût la volonté du tsar ?...

[1] La Forteresse de Vnézapré, *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 avril 1853. Cet article sur la guerre du Caucase est d'un grand intérêt, et en même temps d'une grande vérité.

— Oh ! alors, firent-ils en chœur, ce serait bien différent. Alors nous la prendrions [1].

J'ai eu occasion de faire remarquer déjà l'opposition qui existe entre la nature pacifique du Russe et sa bravoure une fois sous le drapeau. J'ai donné pour raison de celle-ci son amour-propre national, son désir de se faire distinguer de ses chefs et la discipline : il faut y ajouter un peu de cette insouciance native, de cet espèce de fatalisme résigné qui est une des qualités du peuple dont je parle ; fatalisme n'est peut-être pas l'expression que je devrais employer, mais je n'en trouve pas qui rende mieux ma pensée. Le Russe, par suite de cet esprit de résignation et d'indifférence, que j'appelle fatalisme, pousse la bravoure jusqu'à la témérité, et ceci à la guerre comme ailleurs : chez lui la témérité est ferme et si je puis dire calculée : dans un moment décisif, le jugement moscovite est rapide, et l'action suit de près le mouvement : on a vu, à Moscou, le paysan Murim s'élever jusqu'au faîte du grand théâtre enflammé avec le simple secours d'un plomb de gouttière, et sauver un homme prêt à périr. La témérité russe n'a pas toujours, il faut en convenir, un aussi noble motif. C'est ainsi que j'ai vu plus d'une fois des hommes du peuple, des moujiks, traverser la Néva au moment de la débacle des glaces, et risquer vingt fois d'être engloutis par le fleuve, pour s'épargner la peine d'aller prendre le pont, cinquante pas plus loin.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de voir qu'avec toutes les qualités grandes ou petites, bonnes ou mauvaises qui caractérisent le Russe, ces qualités concourent singulièrement à en faire un excellent soldat, quelque aversion qu'il porte dans le principe à ce métier.

[1] Je ne dis rien des jeunes gens des classes nobles, des officiers de la garde. Ceux-ci briguent l'honneur d'aller faire une campagne dans le Caucase comme une faveur précieuse. L'idée de la guerre les transporte. Au moment où je trace ces lignes, on vient de faire désigner par le sort trois officiers par régiment de la garde, lesquels devront faire la prochaine guerre de Turquie, si elle a réellement lieu. J'ai vu quelques jeunes gens que le sort n'avait pas favorisés témoigner le plus profond désespoir.

Mais je reviens à la forteresse de K... Les portes nous en furent ouvertes et le commandant vint nous recevoir lui-même dans la cour d'honneur, s'il est permis, pour pareille bicoque, de se servir de si grands mots. C'était un homme de cinquante à soixante ans, à la peau rude et bistrée, le front dégarni, les tempes ridées, la moustache grise, l'air martial et bon, malgré une certaine fixité du regard dont le commandement militaire lui avait donné l'habitude. Il ordonna de transporter le Cosaque mort dans la chapelle, et, en voyant le bras blessé d'André, il se pressa d'appeler le chirurgien de la maison. Comme me l'avait dit le jeune homme, les chairs seules avaient été déchirées : il fut pansé et dut garder le bras en écharpe. Il me présenta au commandant, qui m'accueillit avec affabilité.

— Vous avez bien fait, capitaine, dit-il, de nous amener un peu de société ; vrai, si l'on ne me tire pas bientôt d'ici, ma femme mourra littéralement d'ennui.

— Nous lui apportons de la musique, colonel.

— Merci encore.

Je demandai d'avoir l'honneur d'être présenté à madame de ***.

— C'est juste ; allons voir ma femme. Nous suivîmes le commandant, qui nous fit monter un escalier de bois assez commun ; il ouvrit la porte d'une antichambre où se tenaient plusieurs valets militaires qui, à notre entrée, se levèrent tout d'une pièce, et, comme s'ils eussent été de pierre, gardèrent la plus parfaite immobilité. Nous franchîmes d'abord une salle à manger dont on couvrait la table, probablement pour nous ; puis un salon meublé dans le meilleur goût et dont un riche piano occupait un des angles ; notre guide nous fit enfin pénétrer dans un réduit féminin de la plus exquise élégance : c'était tout ce qu'on peu rêver de plus coquet et de plus mignon. Une camériste se présenta pour dire au colonel que Véra Ivanovna allait venir. Madame de *** s'appelait Véra, nom charmant et qui me prévint en sa faveur.

Bientôt une porte latérale s'ouvrit, et une jeune femme, de

taille moyenne et d'une ravissante beauté, se présenta... A la vue d'André portant le bras en écharpe, elle laissa échapper un petit cri, et, comme j'avais les yeux fixés sur sa figure, il me sembla la voir pâlir sous le teint mat et naturellement pâle de son front. Je compris aussitôt que le capitaine André risquât de se faire casser dix fois le crâne par une balle circassienne pour apporter un cahier de musique à cette belle châtelaine.

Elle s'informa avec sollicitude de la cause de la blessure du jeune homme, et lorsqu'elle apprit que nous avions été attaqués, sa pâleur parut de nouveau.

Je lui fus ensuite présenté : elle me tendit la main en femme du monde, avec une aisance et une affabilité de bon goût, me remerciant d'avoir affronté les balles des montagnards pour venir visiter de pauvres solitaires dans leur thébaïde... Ses yeux se portèrent avec un visible embarras sur mon compagnon.

Je crus être entré en plein, dès le premier quart d'heure, dans un drame intime plein de passion ardente et d'impérieuse contrainte.

Madame de*** m'intéressa : c'était quelque chose de distingué, de gracieux et de charmant au possible. André était tombé dans un mutisme que je m'efforçai de couvrir en parlant beaucoup au colonel et un peu à sa femme. Celle-ci me sut gré de mon attention, à ce que je pus voir aux délicieux sourires qu'elle m'adressa.

Au bout d'une demi-heure, on vint avertir que le souper était servi.

— Vous n'avez sans doute pas dîné, messieurs, et j'ai fait avancer l'heure du souper à votre intention... car la course a été rude pour vous, et vous devez avoir faim.

Le colonel ajouta :

— Ah çà, messieurs, vous voici nos prisonniers pour huit jours... il faut d'ailleurs que la blessure du comte se guérisse.

— Oh ! oui, messieurs, nous vous gardons huit jours, répéta

avec une adorable inflexion de voix la femme du commandant.

Je tentai de faire abréger ce terme en prétextant la longueur du voyage qui me restait à faire avant la fin de l'automne : ce fut en vain ; il fallut promettre huit jours.

— Si du moins, commandant, dis-je, vous pouviez me promettre le divertissement d'une petite affaire avec vos voisins les montagnards ?

— Je vous préviens qu'il se bat comme un Cosaque, s'empressa de dire André... Et je me vis forcé de rougir des éloges exagérés qu'il lui plut de prodiguer à ma prétendue bravoure...

Le lendemain, le commandant s'empara de moi et me fit visiter la place. J'écoutai tout ce qu'il me dit, et vis tout ce qu'il voulut. Il ne me fut pas difficile de comprendre que cette petite forteresse, défendue par cinquante canons et une garnison de quatre cents hommes, est un des établissements militaires les plus utiles des montagnes.

Comme le colonel m'expliquait les avantages stratégiques de la position de K..., deux Circassiens parurent sur le revers du contre-fort voisin, de l'autre côté du torrent.

— Les *machenniks!* les brigands ! dit aussitôt le militaire, sans ce fort, cette partie du Caucase serait impénétrable... ils infesteraient tout... Mais patience, il faudra qu'ils me payent la blessure de ce pauvre André:

— Excellent homme ! pensai-je.

— La blessure du comte et la mort du Cosaque. Vous vouliez assister à une affaire... eh bien ! si cela vous plaît beaucoup, je pourrai peut-être vous en procurer l'agrément.

Nous rentrâmes. La femme du commandant était au piano, et André, penché sur la partition du *Prophète*, avait l'air d'examiner un passage. Était-ce la musique, était-ce la conversation que nous venions d'interrompre ? je ne sais.

Que raconterai-je de mon séjour dans la forteresse de K...? J'y assistai à un petit drame intime bien profond, bien discret,

bien ému ; et à côté de cela, c'était une de ces vies régulières et calmes comme celle qu'on mène dans les couvents. Le matin, après que le commandant avait inspecté ses soldats, on déjeunait en commun, puis c'était une promenade sur les remparts ou dans une façon de petit jardin qu'on avait pratiqué entre les palissades et le fossé. Après la promenade, chacun rentrait chez soi, à moins que madame de*** ne se mît au piano et qu'André ne restât pour lui tourner les pages, ce qui arrivait régulièrement chaque jour. A trois heures, on se réunissait pour dîner; après quoi, il fallait jouer. On me força à jouer le whist !... André, madame de***, le colonel et moi !... je vous demande quelle partie ! Nous faisions les fautes les plus comiques du monde. Le commandant, qui était le seul à prendre la partie au sérieux, se mettait dans de grandes colères, sans que la partie en marchât mieux ; mais le temps se passait. On ne quittait les cartes qu'à l'heure du thé ; alors quelques officiers de la garnison arrivaient, puis une nouvelle partie s'organisait ; mais seulement entre les militaires. Venait ensuite le souper, et le lendemain, c'était l'exacte répétition des mêmes choses.

Cependant, un matin le commandant m'annonça une promenade militaire dans les environs, ce qui signifiait quelque attaque tentée contre les montagnards.

Rien n'y manqua; nous eûmes trois blessés, et rentrâmes avec dix prisonniers. Mais je ne raconterai pas cette affaire ; ce serait exactement ce qu'on a déjà vu, à quelque différence près dans les détails de mouvements et de lieux. Cette expédition nous prit deux jours. Mes habits étaient en lambeaux, il me fallut avoir recours au tailleur de la forteresse; je lui commandai un costume complet de Circassien et m'en revêtis bravement. C'est ainsi que je revins à Piatigorsk. Il faut dire que le colonel ajouta dix Cosaques à ceux de notre escorte... Je quittai la forteresse de K... avec regret. Comme je saluais madame de ***, ses yeux s'arrêtèrent sur moi, et sa main serra la mienne d'une manière particulièrement expressive. Elle semblait me remercier...

Nous avions à peine franchi les palissades, que je dis à André :

— André, voulez-vous me permettre de vous dire ce que je pense sur la maison que nous quittons?

— Dites.

— Et bien! l'ennemi le plus à craindre pour elle n'est pas un Tcherkesse.

— Écoutez, Karl Andréiévitch....

Le récit du comte André ne saurait entrer dans le cadre de cet ouvrage; on me permettra donc de ne pas le rapporter ici : il pourra trouver sa place ailleurs.

IV

KISLOVODSKOI.

A une petite distance de Piatigorsk, et dans la direction du sud, s'élève une petite redoute dont le nom est emprunté aux eaux minérales qu'elle protége et auxquelles elle doit son existence. En effet, le voisinage des montagnards rendait le séjour de cet endroit dangereux aux malades; il fallait, par une défense directe et permanente, les rassurer contre les insurrections tcherkesses. On bâtit le fort de Kislovodskoï; et, pour rendre l'accès des eaux plus facile et plus sûr, on fit plus, on avança toute la ligne de fortification, depuis les habitations de la Petite-Abaza, où stationne un régiment de Cosaques, sur le Kouban, cet ancien Hypanis des Grecs [1], jusqu'à Kislovodskoï même.

La source des eaux est située dans une petite vallée, entre deux hautes montagnes, dont l'une plate et nue. Cette source est for-

[1] Il prend sa source dans la plus haute chaine du Caucase, et trace la frontière russe du côté des montagnes. Il va se jeter ensuite par deux bras dans deux mers, car l'un tombe dans celle d'Azoff et l'autre dans la mer Noire, formant une île qui s'appelle Taman.

mée par trois ruisseaux qui, après divers méandres, et après avoir promené leur cours vagabond dans la vallée, viennent se réunir sous le nom de Narsau ou Nar-Zana, ce qui signifie, en dialecte tcherkesse, « boisson des géants ou des esprits. » Cette eau est d'une limpidité de cristal : en sortant de la source même, elle jette une quantité de petites bulles d'air assez semblables à celles qu'on voit monter du vin de Champagne; et, de même que ce vin, elle picote la langue d'un goût acidulé agréable. Elle est tellement saturée d'air, que des bouteilles qui en sont remplies, quoique bien bouchées, éclatent dans l'intervalle qui sépare la source de l'endroit plus élevé où se trouvent les habitations des malades; mais elle perd rapidement cet acide carbonique dont elle est chargée, quoiqu'il lui en reste assez pour qu'on puisse la comparer à la meilleure eau de Seltz.

Il y a à Kislovodskoï plus de malades sérieux qu'à Piatigorsk, conséquemment moins de bruit, moins d'agitation, une vie plus posée, plus calme, et, si je puis dire, plus solitaire.

Kislovodskoï est cependant fort habité; il y a d'ailleurs les militaires de sa garnison, ce qui fournit un personnel permanent à sa société.

Je ne sais si c'est parce que j'avais toutes mes habitudes à Piatigorsk, mais le séjour des eaux froides de Kislovodskoï me parut moins charmant et moins pittoresque, bien que son aspect et sa position rappellent certains paysages de la Suisse.

Si j'ai cité ici ces eaux minérales, ce n'est guère que comme acquit de conscience, et parce que l'omission eût été remarquée.

V

TIFLIS.

Avant d'entreprendre avec le comte R..., ou plutôt avec le capitaine André, comme je l'ai toujours nommé, la petite excur-



sion caucasienne dont je viens de parler, et quelques jours auparavant, j'avais écrit à Tiflis, à une fort spirituelle dame russe de ma connaissance, de vouloir bien me faire retenir un logement dans l'hôtellerie où elle penserait que je pusse être le moins mal, etc.

De retour à Piatigorsk, je trouvai sa réponse; elle était brève et nette :

« Il n'y a à Tiflis qu'une seule maison où puisse et doive descendre M. de Saint-Julien : c'est celle de M. de..., et il y est attendu; qu'il arrive donc le plus promptement possible, etc. »

Ni plus ni moins. L'esprit de la bonne hospitalité moscovite respirait tout entier dans ces trois lignes.

Malheureusement, Piatigorsk avait été pour moi une petite Capoue; je m'y étais trop oublié, et la huitaine passée chez le commandant de K... avait achevé de me mettre en retard. Nous étions au 25 septembre, et la course de Tiflis ne pouvait exiger moins de quinze jours; or il me restait sept cents verstes à faire pour atteindre Taman, cette île que sépare de l'antique Chersonèse le détroit de Kertch, ou plutôt le détroit Cimmérien, comme on disait autrefois. Sans doute le mois d'octobre est très-favorable pour parcourir la Crimée, dont la côte méridionale ne connaît même pas d'hiver, mais il me restait encore à voir Odessa, Kherson, à remonter par les bords du Dniéper jusqu'à Kieff, que je voulais visiter avant les premières neiges... Il fallut donc renoncer à visiter Tiflis; j'écrivis de nouveau à madame de... pour lui faire part de ces circonstances, et lui dire que je ne pourrais lui présenter mes hommages qu'à Saint-Pétersbourg, où je savais qu'elle devait aller passer l'hiver avec son mari; qu'en attendant, je la priais de me donner quelques détails sur Tiflis et de m'adresser sa lettre à Simphéropol, en Crimée. Voici cette lettre :

« J'ai toutes les envies du monde de vous gronder bien fort, monsieur. On ne donne point ainsi à ses amis l'avant-goût d'un plaisir dont on a l'intention de les priver. Vous étiez attendu

à Tiflis; on se faisait une fête de vous y recevoir et de vous garder le plus longtemps possible; et je ne comprends pas, parce que vous devez aller en Crimée et que nous sommes à la fin de septembre, la bonne saison, je ne comprends pas que vous ne veniez plus à Tiflis. Je vous déclare donc que je suis sérieusement fâchée contre vous, et qu'il n'est pas sûr que je vous permette cet hiver de me présenter vos hommages à Saint-Pétersbourg.

« Vous me demandez sur Tiflis quelques détails, qu'il vous aurait été si facile de venir chercher vous-même : vous mériteriez bien, monsieur, que je ne vous en donnasse aucun. Mais à propos de détails, savez-vous que vous m'embarrassez singulièrement? Quels détails voulez-vous?... Votre demande me paraît bien vague. S'agit-il de la vieille capitale de la Géorgie? S'agit-il du Tiflis moderne, du Tiflis russe?... Est-ce de l'esprit de la ville que je dois vous parler? de ses habitants, de leur physionomie, de leur caractère, de leurs mœurs? Est-ce de la société? Est-ce de Tiflis pendant l'été ou de Tiflis pendant l'hiver?... Je ne sais, mais il me semble que lorsqu'on fait une demande aux gens, on prend la prend la peine au moins de la préciser.

« Je vous préviens d'ailleurs que je sais fort peu de chose sur Tiflis, si ce n'est que pendant l'été cette ville est au fond d'une chaudière ardente où l'on passe son temps à étouffer de chaleur, et que pendant l'hiver, il y a une société, la plus charmante du monde, et que l'on s'amuse à Tiflis ni plus ni moins qu'à Paris, et que l'on s'y amuse en français. Je connais ici un vieux prince géorgien fort instruit touchant l'histoire de son pays. Je me suis adressé à lui, il m'a tant raconté de choses que je n'en ai retenu aucune, sinon qu'avant l'invasion des barbares mongols, Tiflis fut une cité puissante et où fleurirent les lettres et les arts, grâce au tsar David.. (voilà un nom qu'on n'oublie pas), qui envoya des jeunes gens étudier à Athènes.

« Malheureusement, Tintchis-Khan avec ses hordes vint tout ravager et tout détruire. La Géorgie retomba dans l'ignorance et

les ténèbres de la barbarie. Passée sous la domination de la Perse, elle se livra à l'étude de la littérature de ses vainqueurs.

« Un instant le prince Héraclius ramena la vie et les lumières nationales dans Tiflis, où il fonda une imprimerie en caractères géorgiens, lorsque Aga-Méhémet-Khan tomba sur la Géorgie, en 1795, et mit le comble à ses malheurs. Tiflis fut ravagé, incendié, presque entièrement démoli, et ses principaux habitants, les femmes surtout, emmenés en captivité... Les guerres civiles vinrent ensuite, et c'en aurait été probablement fait à jamais de ce malheureux pays, si le fils d'Héraclius, le roi George, ne se fût soumis à l'empereur de Russie, Paul Ier, qui fit prendre possession de la Géorgie en 1801.

« Bien que Tiflis soit sorti de ses ruines depuis la possession russe, mon prince assure qu'il est bien loin de ce qu'il était autrefois.

« La ville est au fond d'une vallée étroite, dominée par une haute montagne où se trouve la forteresse, d'ailleurs entourée de rochers et baignée par le Kour, fleuve rapide, qui, selon mon savant géorgien, n'est autre chose que le Cyrus des anciens; or, le Cyrus, fort resserré ici, sépare la ville du faubourg d'Avlabar, situé sur la montagne escarpée de la rive gauche, en face même de la ville. Quant aux habitants de cette dernière, vous allez vous imaginer tout naturellement qu'ils se composent de Géorgiens : vous êtes simple, monsieur. La vieille capitale de la Géorgie a bien quelques Géorgiens sans doute dans ses murs, mais elle est aussi habitée par des Arméniens, des Mingréliens, des Persans, des Tatars et des Lesghiens, et tout cela peut bien faire un total de vingt mille âmes. Puis viennent les employés du gouvernement russe, puis la garnison, ce qui peut porter le tout à vingt-cinq mille habitants... Si je me trompe, vous me pardonnerez; je ne parle que d'après les autres.

« A l'extérieur, la ville est assez curieuse, mais notez que, vu sa position, on ne peut guère l'embrasser dans son ensemble que

de haut en bas, c'est-à-dire d'un point quelconque des montagnes qui forment l'entonnoir au fond duquel, pendant les chaleurs, elle cuit à petit feu, comme une botte d'asperges dans une casserole.

« Les monuments les plus remarquables de Tiflis sont ses bains : ils sont vastes, éclairés par le haut, et comprennent diverses salles où se trouvent les cuves, que remplissent les eaux sulfureuses plus ou moins chaudes : elles y sont amenées par des tuyaux qui les renouvellent constamment. Mon prince assure que la solidité de ces édifices et leur belle construction ne le cèdent à presque aucun des bains encore existant des anciens Romains. Je ne sais, mais je puis vous assurer que ces eaux sont très-salutaires et guérissent une foule de maladies, et que de plus, vu leur grande pureté, on peut s'en servir pour l'agrément et la propreté. Je crois que c'est un peu à leur usage que les Géorgiennes doivent la douceur et la blancheur de leur teint, qu'elles se plaisent tant à gâter en se barbouillant les joues de vermillon.

« Faut-il vous dire actuellement que la ville est entourée d'une muraille, qu'elle est de forme irrégulière et qu'elle a quatre verstes de tour ? Que faut-il vous dire encore ? Ah ! les églises : Il y en a quelques-unes de russes, plus encore d'arméniennes, quinze ou seize, je crois ; une catholique, et une mosquée pour les Persans. La cathédrale y est fort ancienne, d'une belle architecture et très-vaste ; on l'appelle l'église de Sion : elle a dû sa dernière restauration au prince Tsitsianoff, qui a commandé l'armée russe dans ce pays. Reste, je crois, à dire un mot des boutiques. Ce sont des bazars asiatiques tout remplis de marchandises de Perse et des Indes. Et puis il y a tout auprès deux caravensérails, l'un pour les Turcs, l'autre pour les Persans.

« Quant à la société, vous comprenez qu'elle reste peu dans la ville pendant la saison des chaleurs. Elle habite des maisons de plaisance dans les montagnes ; mais l'hiver, elle se réunit, et alors, monsieur, on pourrait se croire à Paris... L'hôtel de ma-

dame la princesse V... réunit tout ce qu'il y a de Russes comme il faut à Tiflis. Les salons de cette princesse peuvent être comparés aux plus élégants salons de votre noble faubourg. L'hiver dernier, nous possédions une délicieuse réunion de charmantes et aimables princesses de Saint-Pétersbourg et de Moscou ; le comte Solohoub, le poëte, avec sa délicieuse femme madame d'E..., d'origine française et qu'on dirait être née dans quelque sierra castillane, belle, spirituelle, un peu artiste et adorable en tout point. Nos réunions ne se sentent donc pas du milieu dans lequel nous sommes placés, mais elles sont des plus charmantes. Nous avons ici musique, opéra, bals, concerts, soirées, dîners, piqueniques. Que sais-je ? les jours manquent aux plaisirs, et nous nous dédommageons de notre éloignement en nous amusant le plus que nous pouvons.

« Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, c'est qu'on ne saurait aller faire quelque partie un peu éloignée sans être escorté d'une compagnie de Cosaques... Mais dans Tiflis, on oublie les Cosaques et les montagnards.

« Voilà, monsieur, ce que j'ai trouvé sur Tiflis; est-ce assez ? Je vous préviens que je ne saurais vous en dire davantage : ainsi, bon gré mal gré, vous voudrez bien vous contenter de cela.

« Et à présent, que le soleil de la Crimée vous soit propice ! »

OLGA DE ***.

VI

Départ de Piatigorsk. — La route. — Taman. — Passage à Kertch.

Je ne quittai point Piatigorsk et le Caucase sans regrets. J'y avais éprouvé des émotions profondes et qu'on n'oublie point; j'y avais formé des relations agréables; j'y avais trouvé tout ce qui peut plaire à l'imagination et charmer l'âme : une vie aventureuse et

des cœurs amis, un cœur ami surtout. Je fais allusion à l'amitié du comte André, noble jeune homme, à l'esprit un peu romanesque peut-être, mais aux sentiments les plus généreux. Il fut convenu que nous nous écririons souvent. Je devais trouver des lettres de lui à Odessa et à Kieff : je n'osai lui dire de m'en adresser en Crimée, que j'allais parcourir en véritable Bohémien, avec le projet de déplacer ma tente chaque jour.

Mes nouveaux amis m'accompagnèrent jusqu'à Alexandrie, le premier relai : André voulût venir deux relais plus loin, à Alexandroff, l'une des forteresses de la ligne.

On m'avait donné une petite télègue solide et commode que je devais laisser à Taman. D'ailleurs je fus muni de recommandation pour que ni les chevaux ni les escortes de Cosaques ne me fissent défaut le long de la route. La précaution était surabondante.

J'aurais pu laisser Hilarion au Caucase : André l'eût pris volontiers. J'aimai mieux le garder, car indépendamment de l'utilité de son service habituel, je pensai qu'il est des circonstances en voyage où deux hommes font meilleure contenance qu'un seul; et puis, il n'est guère admis, dans les pays que je traversais, qu'un homme d'une certaine condition voyage sans domestique. Ceci peut paraître étrange : je n'apprécie pas le fait, je le constate.

Nous voici donc prenant la direction du nord-ouest et suivant ce grand cordon militaire qui commence aux bouches du Terek dans la Caspienne, et ne finit qu'à celles du Kouban, l'antique Hypanis, dans la Propontide et le Pont-Euxin.

J'ai dit que toutes les villes de cette ligne armée se ressemblent. Une forteresse, des magasins, des casernes, un hôpital, etc. Je n'ai donc rien à ajouter sur celles que je traversai jusqu'à Taman.

Le lendemain du jour de notre départ, nous arrivâmes à Stavropol [1]. Nous avions fait cent soixante-dix-huit verstes. Stavropol est une place importante de la ligne et commande à la contrée.

[1] J'ai parlé d'un autre Stavropol qui s'élève dans le gouvernement de Simbirsk, sur les rives du Volga. Voyez le chap. relatif à ce fleuve.

Nous y passâmes la nuit. De Stavropol nous fîmes deux cent trente verstes sans désemparer, par une route pleine d'accidents pittoresques, bordée de rivières, de rochers, de sites agrestes, et partout laissant voir sur la gauche cette chaîne de pointes sourcilleuses qu'on appelle le Caucase. Nous nous reposâmes à la quarantaine, où finit la province caucasienne et où commence le gouvernement de Tauride. Nous étions rentrés dans le pays des Cosaques de la mer Noire, dont nous atteignîmes la capitale, Ekathérinodar, quarante verstes plus loin. Il nous en restait encore deux cents à faire pour arriver à Taman.

Ékathérinodar, ville encore toute nouvelle, me parut dans une situation parfaitement choisie, entre la mer Noire et le Caucase, sur la rive gauche du Kouban, pour en faire une ville d'activité et de commerce; aussi commence-t-elle à répondre largement à ces prévisions. Mais j'avoue que rien ne m'intéressait plus sur la route; mes vœux comme ma pensée étaient en Crimée: j'allais donc, sans regarder ni voir ce qui frappait mes yeux; mes regards se portaient en avant, et rien n'était capable de les détourner de ce point fixe : la Chersonèse Taurique!

Il nous restait deux cents verstes à faire pour arriver à Taman[1]. Nous les franchîmes en vingt-quatre heures. Ici, nouvelle quarantaine; mais comme nous arrivions de Russie, c'est-à-dire d'une province de l'empire, nous en fûmes quittes pour quelques formalités de bureaux.

L'île de Taman, comme j'ai dit, est formée des deux bras du Kouban, dont le méridional, le plus important, va se décharger dans la mer Noire, tandis que le bras supérieur va se perdre dans la mer d'Azoff. La ville est peu importante; elle appartient aux Cosaques de la mer Noire, et est particulièrement fréquentée par les Circassiens des montagnes, qui viennent y chercher du sel et d'autres objets de nécessité journalière.

[1] Deux cent deux verstes, pour ceux qui aiment les chiffres exacts.

Il n'est pas facile de se loger à Taman. Je voulus y rester au moins un jour et y passer la nuit, mais pas d'hôtellerie; il fallut me contenter d'un petit cabinet que voulut bien me céder un Grec du pays, dans son étroite maison.

D'ailleurs, rien d'intéressant dans la ville, à l'exception de quelques antiquités qui se trouvent autour de l'église, qui fut une mosquée. Il faut sortir de ses murs et visiter les environs, cette grande colline, par exemple, éloignée de seize verstes, et du haut de laquelle la vue peut embrasser la grande chaîne du Caucase, le Liman de Kisil-Tasch, les bouches du Kouban et toute la côte d'Asie que baigne la mer Noire jusqu'à Anapa.

On me parla des volcans de boue, monticules d'où la boue sort par ébullition, sans offrir la moindre apparence de fumée, et des sources de bitume qu'on trouve sur la route de Temrouk; mais il m'aurait fallu faire quarante verstes pour aller voir les uns, et trente-cinq pour visiter les autres : j'avoue que je ne poussai pas la curiosité jusqu'à me décider à ces longs trajets pour voir de la boue chaude et du bitume.

L'île de Taman est d'ailleurs remplie de quantité de ruines et de tumulus, ce qui s'explique, lorsqu'on songe que longtemps avant la ville actuelle, s'éleva, sur l'espace même qu'elle occupe, une ancienne cité du nom de Tmoutarakan, la même, assure-t-on, qui, dans Constantin Porphyrogénète, est indiquée sous le nom de Tamatarkhou.

Mais j'ai hâte de laisser là Taman ou Phanagorie, car cette ville porte ces deux noms, pour gagner enfin la Crimée; nous n'avons qu'à franchir un bras de mer de huit lieues [1], le Bosphore Cimmérien, ou le détroit de Kertch, comme on dit aujourd'hui.

On trouve en tout temps des barques à voiles, ou même de petits bateaux à rames pour faire cette traversée, qui ne demande

[1] Trente-deux verstes de Taman; mais en remontant un peu, en face de Enikalé, le détroit n'a plus que vingt verstes de large (cinq lieues).



CRIMÉE.

guère plus de deux heures et demie à trois heures, pour peu que le temps soit favorable, et ne coûte guère que trois francs.

VII

LA CRIMÉE.

Historique. — Tatars. — Aspect général.

En posant les pieds sur les bords de cette célèbre Chersonèse, j'éprouvai comme un frémissement électrique et subit; une émotion pleine d'enthousiasme, toute pénétrée d'une tristesse douce et vague, vint s'emparer de moi. Ce n'était plus comme en présence des rives lointaines du Volga, des ruines désertes de Saraï, des steppes sans fin d'Astrakhan et des tentes errantes des Kalmouks et des Kirghiss sauvages, cette curiosité avide et haletante qui courait au-devant d'un inconnu et de je ne sais quelles mystérieuses découvertes; ici, c'était l'émotion des souvenirs, l'émotion d'un passé aux noms harmonieux, l'émotion des monuments anciens, des péripéties sociales, des troubles, des révolutions historiques. Il est peu de pays au monde qui aient, sous ce rapport, des annales aussi fécondes que celles de la Crimée.

Ces annales commencent par des fables, comme celles de tant de peuples; mais ces fables ont, pour ainsi dire, bercé notre enfance et fait rêver notre jeunesse : ce sont celles de la poétique Grèce. C'est ici que les Argonautes vinrent chercher cette fameuse et mythologique toison, quatorze cents ans avant Jésus-Christ, avant le siége de Troie, avant Homère!... et déjà la Chersonèse portait le nom de Taurique : ce nom, on le voit, se perd dans la profondeur des temps. Le programme seul de son histoire exigerait un volume.

Les Tauriens, qui furent ses plus anciens peuples connus, habitaient les montagnes; ils lui donnèrent leur nom : c'étaient

les mêmes qui virent les fabuleux navigateurs dont je viens de parler. Les Grecs y arrivèrent huit siècles plus tard : les uns bâtirent Panticapée, les autres Kherson, les autres Doros [1]; leur commerce s'y établit et y devient florissant.

Plus tard, le célèbre Mithridate subjugue les Tauriens et se rend maître de la Tauride [2]. Les barbares arrivent ensuite : d'abord les Alains, puis les Goths au deuxième siècle, époque où, sous le règne de l'empereur Domitien, le christianisme y pénétra. Les Goths se soumirent aux Huns, les Huns furent chassés par les Ongres ou Hongrois. Vint l'empereur Justinien, qui balaya les barbares et délivra la Tauride ; mais il mourut, et les barbares reparurent. La Chersonèse tomba aux mains des Kosares, qui lui imposèrent leur nom (Kosarie); voici les Pétchénègues, à la fin du neuvième siècle, qui en chassent les Kosares, lesquels toutefois reviennent bientôt après. Mais un grand prince russe arrive, Sviatoslaff, qui défait ces barbares. Son fils Vladimir pénétra dans la presqu'île après lui, s'avança jusqu'à Théodosie qu'il dévasta, et en dépouilla les églises pour orner, à Kieff, les temples de ses idoles ; mais il se convertit, se fit baptiser à Kherson [3], épousa la sœur de l'empereur de Constantinople et céda à son beau-frère ses conquêtes de la Chersonèse.

Nous voici à 1337. Les Mongols ont commencé leurs invasions ; Batou-Khan règne sur l'immense empire des Kaptchaks [4], auquel la Chersonèse est annexée ; et lorsque cet empire se divise, elle reste aux Tatars Nogaïs jusqu'au moment où le khan Menguy-Guirey fonde le royaume de Crimée. C'est aussi le moment où cette merveilleuse contrée va subir le plus honteux vasselage.

Mahomet II a pris Constantinople ; ses lieutenants s'emparent de la Crimée. La Crimée devient un apanage de la Porte ; la Porte

[1] Inkerman.
[2] Cent douze ans avant Jésus-Christ.
[3] Il s'agit ici de l'ancienne Kherson, à la pointe méridionale de la péninsule.
[4] Il en a été question à l'article des Tatars de Kazan.

confirme ou dépose ses khans, les exile ou les rappelle, leur fait faire la guerre, les prend pour capitaines, les force à s'incliner devant son orgueilleuse suzeraineté. Dans cet état de choses, le commerce de la Crimée tombe et disparaît ; pouvait-il d'ailleurs en être autrement, lorsque l'entrée de la mer Noire était fermée à tous les navires européens ?

Ceci dura jusqu'en 1783, époque où la Chersonèse Taurique, enlevée enfin à la Turquie par Catherine II, devint une province de l'empire de Russie.

Voilà un programme tronqué de l'histoire de ce beau pays, quelques fragments des titres de chapitre de ses trop fécondes annales. J'ai dit qu'il faudrait un volume rien que pour en tracer les tables des matières.

Mais ce n'est pas seulement le pays qui a son histoire ; il n'est pas un monument, pas une ville, pas une ruine de cette contrée qui n'ait aussi la sienne, car ici tout parle à la mémoire, tout recueille un souvenir, tout ébranle l'imagination : Panticopée, Théodosie, Kherson, Eupatorie, Doros [1], Parthénion [2] ! sans parler des villes tatares, sans parler de Karasou-Bazar, sans parler de Bakhtchisaraï !

Nous savons que l'empire du Kaptchak se divisa, que de ses débris se formèrent quatre royaumes ou khanats, et que la Crimée en fut un. Son fondateur, Menguy-Guirey, marque la date de la domination mongole dans ce pays (1440). Mais la Crimée manquait encore d'habitants tatars, Menguy-Guirey la peupla de colonies de Nogaïs qu'il avait vaincus sur les bords du Volga. Ainsi la Chersonèse se trouva peuplée de Tatars.

On peut les diviser aujourd'hui en trois classes : ceux qui habitent près de la mer, sur la côte méridionale de la péninsule; ceux des villages du nord, dans les montagnes, et ceux des steppes. Ces derniers ont conservé le type sans mélange de la race mon-

[1] Le Sthénos de Strabon, aujourd'hui Inkerman.

[2] Le promontoire de Saint-Georges, à 15 ou 16 verstes des ruines de Kherson.

gole. Ils sont petits de taille, ont la face aplatie et large avec des pommettes saillantes et des yeux comme les Kirghiss et les Chinois, peu ouverts et relevés du côté des tempes : il en est peu de bruns. Ils sont embarrassés dans leurs manières, leurs mouvements n'ont point de grâce; quant à leurs femmes, elles sont toutes laides.

Ces Tatars sont pasteurs et agricoles : ils élèvent de grands troupeaux; ils labourent la terre, mais ils n'aiment pas à soigner les jardins.

Ceux des montagnes ont perdu une partie de leur type primitif, qui va s'effaçant de jour en jour; ici le mélange du type turc domine, surtout dans la classe élevée.

Quant à ceux de la côte méridionale, leur physionomie n'indique presque plus l'origine mongole: ils ont la barbe fournie, les cheveux noirs, les traits réguliers et une certaine énergie dans l'expression de la figure et du regard ; aussi les autres les traitent-ils avec dédain, en les appelant du nom injurieux de *tat* ou renégat, en langue turque [1]. Ceux-ci sont paresseux ; il semble que la nature de cette admirable contrée ne les ait entourés de ses libéralités que pour les entretenir dans l'oisiveté. En effet, on peut quelquefois les voir, durant la plus grande partie de la journée, assis sur leurs talons, près d'une source ou d'une mosquée, causant ensemble ou priant Dieu. Des pâtes, des fruits, du kalik, une pipe de tabac, leur suffisent.

Les Tatars des montagnes travaillent davantage; ceux des steppes, je l'ai dit, s'occupent de leurs champs et de leurs bestiaux.

Pris en masse, les Tatars de la Crimée sont honnêtes, sobres et hospitaliers. Le voyageur qui passe ne saurait voir que l'ensemble; je m'arrête donc à ces qualités générales, les seules que j'aie remarquées. Que s'il y a des défauts à côté, je dirai d'abord :

[1] *Mus-Tat.*

Quel peuple est parfait?... Et puis, que de raisons ne pourraient pas faire valoir les Tatars pour atténuer les leurs! Ils sont malpropres; cela tient à l'énervement de leur nature. Ils ne sont pas toujours scrupuleux gardiens de leur parole, oui, envers vous qui êtes chrétiens, car ils sont musulmans. Ils n'ont pas d'instruction, est-ce leur faute?... Ils sont portés à la destruction... je ne sais pas bien ce qu'on entend par là, mais en définitive ont-ils un bien grand intérêt au penchant contraire? Je déclare encore que, pour moi, je ne me suis aperçu que de leurs bonnes qualités.

D'ailleurs, comme on l'a dit, ces trois classes de Tatars ne demandent rien à personne, ne vivent sur le compte de personne; la somme de leur travail se proportionne à la somme de leurs besoins, et celle de leurs jouissances se règle sur leur fortune[1].

Tout le monde connaît la position de la Crimée[2], de cette presqu'île qui s'avance vers le sud dans une mer sans écueils, entourée des meilleurs ports d'Europe et d'Asie, et attirant dans les siens les navires de tous les pays; on sait qu'elle est fertile, riche et pittoresque; qu'elle a des montagnes boisées, des montagnes aux flancs nus, d'autres aux penchants couverts de pâturages; qu'elle a des vallons pleins d'ombres et de murmures; qu'elle a des sites et des perspectives que la Suisse et l'Italie lui envieraient. Tout le monde sait cela, mais tout le monde ne l'a pas vu, et c'est parce que je le savais que j'ai voulu le voir; et aujourd'hui que je l'ai vu, j'essaie de retracer quelques aspects.

Je ne parle pas du climat; c'est celui d'un Éden béni du ciel, surtout sur la côte méridionale, où l'hiver n'est guère connu que de nom[3].

[1] C.-H. Montandon.

[2] Lorsque les Tatars se furent emparés de cette presqu'île, ils concentrèrent leur commerce dans la ville de *Crim*, dont toute la contrée prit le nom, et qu'elle conserve aujourd'hui simultanément avec l'ancien, qu'on lui a rendu.

[3] C'est à peine si on s'aperçoit de son existence entre décembre et janvier.

Rien d'admirable et de prestigieux comme cette côte : elle est abritée des vents du nord par une chaîne de montagnes merveilleuses, qui en suivent parallèlement les contours, laissant entre leurs pentes et les bords de la mer un espace de quatre ou cinq verstes, où l'œil peut se promener, depuis Théodosie jusqu'à Balaklava, sur une succession d'enchantements ininterrompus[1].

Ces montagnes laissent voir une suite de chaînes dont les interstices, vallées et retraites admirables, sont formés par d'autres montagnes plus septentrionales qui vont se déroulant sur la seconde ligne. L'amphithéâtre qu'offre aux regards cette ondulation gigantesque et variée, sur un développement qui ne compte pas moins de cent soixante-dix à cent quatre-vingts verstes, échappe à toute description. C'est pendant cet espace de plus de quarante lieues, comme je viens de dire, une succession sans fin de tableaux ravissants. Les montagnes se déroulent comme l'immense toile d'un gigantesque panorama. Leurs effets sont variés, charmants, pleins des plus saisissantes harmonies. Ici des bois, des fleuves, des vallées, des vergers, des prairies. Là des flancs, des rochers nus et élancés comme des remparts cyclopéens. Plus loin, des pentes gazonnées, des ruisseaux qui s'en échappent, un village, un minaret, un groupe de chameaux bibliques et quelques Tatars en longue robe et en babouches, pour compléter l'illusion. Ce sont des maisons de plaisance, des châteaux, dans le creux des vallons, à la cime des collines, à la pente des coteaux. La vigne et l'olivier entremêlent leur verdure; l'une éclatante et vive, l'autre pâle et cendrée. Et puis, ces rocs volumineux, ces ruines sur leurs cimes, ces grands souvenirs écrits sur ces pierres muettes! Puis encore l'idylle, fraîche et charmante : dans les plis

[1] Théodosie-Kaffa s'élève gracieusement à l'angle occidental d'un golfe d'azur, à cet endroit où la Chersonèse, resserrée entre deux mers, la mer d'Azoff et la mer Noire, se rétrécit subitement et forme une presqu'île oblongue qui s'enfuit, en renflant un peu, des deux côtés, la découpure de ses rives, jusqu'au Bosphore Cimmérien, aujourd'hui le détroit de Kertch.

Balaklava est à la pointe sud-ouest de la péninsule Taurique.

de la montagne les troupeaux qui paissent, les ruisseaux qui murmurent, la brise qui frissonne dans les arbres; et ce berger tatar en turban et à barbe noire, qu'on prendrait de loin pour quelque serviteur ressuscité des vieux pasteurs de l'Idumée! Et partout cette bordure d'azur liquide, partout cette mer enchanteresse, aux flots amoureux, qui orne d'une frange d'argent ces rives charmantes, qui les caresse, qui les étreint, qui les reflète dans son miroir profond; partout la ligne éclatante du plus merveilleux horizon; et puis, dans les airs, cette lumière aux reflets d'or; dans le lointain, ces vapeurs lumineuses, ces promontoires aux teintes irisées, cette vie dans le coloris, cette vigueur dans les effets, cet ensemble de toutes les beautés, de tous les charmes, de toutes les harmonies de la nature, sous le plus beau soleil du monde : voilà ce que j'ai vu, ce qui m'a ravi, ce que je puis indiquer, mais ce qu'il ne m'est pas donné de pouvoir peindre.

Poursuivons notre route à l'ouest. Nous sommes devant les ruines de l'antique Kherson : ici les villes peuplent le tableau de souvenirs. Voici Carlos, Cosaphar, Tchifouros, Ouret, où s'éleva le temple de Diane; Balaklava, autrefois Symbolon : plus loin, près de Siméis, de grands éclats de rochers qui éternisent la mémoire des feux souterrains. Nous avons atteint la pointe extrême de la Chersonèse, au promontoire de Kherson l'ancienne. Nous sommes à Yalta, sur le bord de la mer, à l'entrée d'une vallée où les scènes sublimes et variées sont semées avec cette profusion que la nature a su si généreusement répandre dans ce pays fortuné.

Mais j'oublie que je ne veux tracer ici que quelques lignes générales du tableau. Je n'ai parlé que de la côte méridionale. De l'autre côté des montagnes, à leur versant septentrional, sont d'autres vues, d'autres perspectives, d'autres sites; ici d'un caractère parfois plus grave, mais toujours charmants et pittoresques. Il y a des vallées et des villes.

Je ne citerai que les villes et les vallées de Karasou-Bazar,

le point le plus populeux et le plus animé de la Crimée; de Simphéropol, chef-lieu de la province; de Bakhtchisaraï la Merveilleuse, cette Grenade tatare, comme je l'ai appelée, l'ancienne capitale des anciens khans de Crimée.

Je reviens.

VIII

Kertch. — Théodosie. — Vieille Crimée. — Karasou-Bazar. — Simphéropol.

J'étais à Kertch, la clef du Bosphore Cimmérien, à Kertch la Panticopée Milésienne, bâtie six cents ans avant J.-C., qui s'appela plus tard Bosporus et fut la capitale d'un royaume de ce nom, que les Génois lui conservaient encore au quinzième siècle, alors qu'elle portait déjà celui qu'elle porte aujourd'hui!...

D'ailleurs l'histoire de cette ville est remplie de péripéties. Elle passa à la Russie en 1774, avec la ville de Janikoul; ce fut le signal de la fuite des Tatars qui la peuplaient, et elle demeura longtemps abandonnée et triste; mais, depuis une trentaine d'années, Kertch a fait des progrès considérables : le commerce y attire chaque jour de plus en plus d'habitants, et elle peut oublier aujourd'hui ce départ des Tatars. Kertch est appelé à devenir une des villes les plus importantes de la péninsule Taurique, si cela n'est pas déjà fait.

Les seules choses qui me parurent intéressantes à Kertch, ce furent son nom grec, son origine grecque, l'antiquité grecque de son passé; comme monuments, je n'eus à voir qu'une très ancienne église; c'est une voûte croisée qui repose avec sa coupole sur quatre colonnes de marbre gris, d'ailleurs d'une élévation pleine de noblesse. Je sortis de la ville et grimpai sur la montagne qui la domine; elle formait l'ancienne Acropolis, dont on me montra l'enceinte; cette montagne porte le nom de Mithridate; et, à son

sommet, se trouve un rocher taillé, qu'on appelle le siége de Mithridate. Après cela, une batterie sur le bord de la mer, à quelques verstes au sud de la forteresse... chose fort intéressante, je veux bien le croire, pour un ingénieur militaire, mais que je me contente d'admirer sur parole.

On me conseillait d'aller visiter Enikalé, à dix verstes de Kertch, à l'extrémité septentrionale du Bosphore. Je demandai ce qu'Enikalé offre d'intéressant à un étranger. On me parla sérieusement de ses volcans de boue; puis quelqu'un me dit que les amateurs y admirent beaucoup un sarcophage grec qui sert de bassin à une fontaine. Je ne pensai pas que ces merveilles valussent la peine de faire cette promenade, et je renonçai à Enikalé.

Je traçai donc un premier itinéraire. Il était convenable d'aller d'abord à Simphéropol, le chef-lieu de la province, ville située au revers de la chaîne de montagnes qui longe la côte méridionale, mais dans la proximité de cette côte, et admirablement placée pour servir de quartier-général, de point de repère au touriste en Crimée. Pour aller à Simphéropol, ma route était toute tracée : Théodosie, ou Kaffa; la vieille Crimée, ou le vieux Crim; Karasou-Bazar. C'était environ deux cents verstes à faire [1]. Je pris la diligence pour me rendre à Théodosie : j'avais à traverser les steppes de la presqu'île de Kertch, lesquels sont peu pittoresques; car, à l'exception d'un assez grand nombre de tumulus et le grand rempart qui servait de limite au royaume bosphorien ou de Bosphore, et qui s'étend depuis la mer Noire jusqu'à la mer d'Azoff, rien ne vient interrompre l'uniformité de la route, jusqu'à huit ou dix verstes de Théodosie, où l'on prend les bords de la mer, qui étend au loin sa nappe d'azur et dont on aime à voir les vagues se balancer mollement, puis venir expirer avec faible murmure sur les rives unies qui la bordent.

[1] Deux cent deux kilomètres environ.

Théodosie se présente aux yeux du voyageur avec cette grandeur que l'imagination donne ordinairement à toutes les choses qui portent un grand nom : effectivement, si l'on cherche l'ancienne Théodosie dans la Théodosie actuelle, on reconstruit la ville des Génois et on lui trouve de vastes proportions. Qu'on songe que son étendue, sa richesse et sa magnificence la faisaient appeler autrefois *Krim-Stamboul*, la Constantinople de la Crimée.

Les restes des fortes murailles dont les Génois l'avaient ceinte, ainsi que les tours qui garantissaient la place, sont encore là pour rappeler le passé.

D'ailleurs la position de la ville, adossée à des montagnes pittoresques, en face d'une des plus belles mers du monde, est merveilleuse... Une chose vint me choquer à Théodosie, l'enseigne d'un hôtel; cette enseigne portait : *la Ville de Paris...* c'était bien la peine de venir dans la Chersonèse Taurique pour loger dans un hôtel qui s'appelle *la Ville de Paris!...* Il est vrai que je n'y descendis pas; j'allai loger à *la Ville de Constantinople;* ceci était beaucoup plus dans la couleur locale.

A Théodosie, je louai des chevaux; un Tatar m'en fournit trois, un pour moi, un pour mon domestique, et l'autre pour lui... Ces trois chevaux, y compris le guide, me coûtèrent à peu près sept francs par jour : on avouera qu'on peut se permettre de monter à cheval en Crimée.

Arrivés au premier relai, Kronitschka, si je ne me trompe, nous quittâmes la route de Simphéropol, et prenant à gauche, nous arrivâmes, au bout d'une demi-heure, dans une plaine fertile, où, parmi les restes solitaires d'une grande cité qui a disparu, s'élèvent quelques pauvres maisons habitées par une colonie bulgare. C'est la vieille Crimée, que les Tatars appellent *Eski-Krim*. Ses ruines, éparses sur une étendue de quatre ou cinq verstes, peuvent donner une idée de son antique grandeur, et de ce que pouvait être cette vieille métropole du commerce tatar, cette *Krim* qui, par suite de son importance, dépouilla la péninsule

taurique de son harmonieuse et sonore appellation, pour lui imposer son nom rude et sourd.

Il me tardait d'arriver à Simphéropol, parce que j'avais hâte d'aller visiter Bakhtchisaraï, le but principal, s'il faut que je l'avoue, et presque unique, de ma course en Crimée. Aussi je ne donnai à ces ruines, à ces bâtiments abandonnés, à ces mosquées dégradées, à ces vastes tombeaux d'Eski-Krim, qu'un coup d'œil rapide et pour ainsi dire impatient. C'est par la même raison que je refusai d'aller visiter, à quatre verstes de là, un monastère arménien caché au fond d'une silencieuse forêt, et tout enveloppé de repos, d'ombrage et de mystère.

Le même soir, nous arrivâmes à Karasou-Bazar. J'étais brisé; j'avais fait ce jour-là, et pour ma première étape, vingt lieues à cheval [1].

Karassou-Bazar est assise au fond d'une vallée fertile et assez basse, où coule la rivière de Karasou et de Tunos; elle est entourée de hautes montagnes. Je me trouvais dans une ville toute tatare. Je ne voyais que mosquées et minarets, que bazars, que jardins, que maisons asiatiques. Je jugeai peut-être mal son aspect, mais il me plut. D'ailleurs, pour voir la ville dans son ensemble, il faut s'élever au nord sur le sommet de la montagne, qu'on nomme en tatar *Akh-Kaya*, Blanche-Roche. Je m'imaginai voir en petit ce que m'aurait offert en grand l'ensemble de Tiflis, si j'y étais allé, et que je l'eusse vue ainsi de haut en bas, suivant ce qui m'avait été écrit.

En même temps que la ville, je pus, de ce point culminant, embrasser la vallée tout entière. C'est quelque chose de délicieux. Je poussai ma promenade jusqu'aux sources du Karasou, à six verstes de là, et n'eus pas lieu de m'en repentir. J'arrivai

[1] On voyage à cheval de deux manières : ou bien, muni d'un firman du gouverneur de la Tauride, on obtient dans chaque village des chevaux pour aller au village voisin, à un prix très-minime, trois kops, je crois, par verstes (douze centimes); ou bien on loue des chevaux tatars à la journée, ce que j'avais fait.

au fond d'un pli de la montagne ou d'une gorge étroite, et je crus me trouver devant une toile de théâtre; seulement, ici, la nature avait tenu le pinceau. C'était quelque chose d'agreste, de frais, d'accidenté, de ravissant. Il y a deux sources : l'une sort des fentes du rocher, l'autre jaillit de dessous des quartiers de rocher; mais il faut voir l'encadrement de tout cela; je le répète, c'est la plus artistique des décorations, et l'on m'assura que le tableau est mille fois plus pittoresque au mois d'avril, alors que les sources de la rivière s'élancent en bouillonnant.

Simphéropol est aux pieds des montagnes comme Karasou-Bazar, au revers de la chaîne méridionale, sur le Salguir, qui traverse Sarron, l'étroite vallée de ce nom [1]. C'est le chef-lieu de la province Taurique, aussi a-t-on commencé à construire un nouveau Simphéropol; celui-ci est bien bâti, bien peigné, bien badigeonné, ainsi qu'il convient à une ville de gouvernement!... Ce n'est donc pas la ville tatare, qui a son existence à part, et à laquelle on ferait bien de rendre son vieux nom national : *Akh-Metched,* Mosquée-Blanche. Celle-ci, en effet, seulement habitée par des Tatars, ne présente que des rues étroites, que de petites maisons aux toits rapprochés, véritables rues, véritables maisons asiatiques. Simphéropol peut avoir dix mille habitants, sur lesquels six mille Tatars, de dix-sept cents à deux mille Russes; le reste se compose d'étrangers et surtout de Bohémiens. Ceux-ci peuvent s'élever au chiffre de douze cents [2]. Il y a cependant moins de mosquées dans cette ville qu'à Karasou-Bazar, où on en compte une vingtaine; on n'en voit que cinq ou six à Simphéropol. Mais j'aurais dû dire que la population de Karasou-Bazar est de dix-sept à dix-huit mille âmes. D'ailleurs les boutiques et les khans ne manquent pas plus sur les bords du Salgouir que sur les rives du Karasou.

[1] Vingt verstes de long sur une largeur commune d'une demi-verste.

[2] Un grand nombre d'entre eux exercent des métiers.

Je fus curieux de savoir l'origine de l'ancien nom arabe de Simphéropol. On me dit :

« D'après une chronique tatare, en 1500, Ibrahim-Bey reçut des terres considérables arrosées par le Salgouir, en récompense d'une expédition heureuse qu'il avait dirigée contre les Russes ; il bâtit alors une mosquée blanche, à l'endroit où s'éleva depuis la ville d'Akh-Metched, qui lui doit son origine et son nom. »

Cela prouverait que l'origine de Simphéropol n'est pas très-ancienne.

Le mont Tchatyrdagh, qui est à vingt verstes de cette ville, par un effet d'optique très-commun dans les pays de montagnes, semble la dominer comme s'il s'élevait à côté d'elle, ce qui ajoute encore à l'aspect du paysage romantique qui l'entoure.

Cependant je songeais à la course de Bakhtchisaraï, dont la seule idée me faisait éprouver une émotion presque puérile, à force d'être vive. Je me préparai à ce petit voyage, comme on se prépare à l'accomplissement d'un vœu. Je m'informai avec soin si je ne pourrais pas me rendre à l'ancienne ville des khans par un autre chemin que la route battue. On m'indiqua celui de Sabli, lequel en abrége même la distance. Seulement, comme à partir de Sabli ce chemin est tracé à travers les vallons, les rochers et les gorges étroites, il ne pouvait se faire qu'à cheval.

Ceci m'arrangeait à merveille.

IX

Sabli. — Les Bohémiens. — Bakhtchisaraï.

Ce nom de Sabli m'avait frappé. Tout à coup je me rappelai que madame de Laval, la même dont il a été question au commencement de cet ouvrage, possédait en Crimée une terre qui s'appelait ainsi. Je pris des informations : c'était effective-

ment le même Sabli [1]. Dès ce moment cette terre devenait pour moi le but d'un pèlerinage pieux. J'avais dû un jour la visiter avec celle à qui elle appartenait, et qui est morte sans l'avoir vue!...

Mais si je la visitai seul et en inconnu, ce ne fut pas sans penser à la femme de cœur et d'imagination avec laquelle bien souvent, au sujet de Sabli, je m'étais entretenu des charmes de la Crimée et de Bakhtchisaraï au palais merveilleux! Sabli est une belle terre de quatre mille arpents, qui renferme des forêts, des champs, des prés, des rivières, et trois villages russes, à peu de distance les uns des autres, contenant ensemble une population de trois à quatre cents paysans.

Je ne m'arrêterai pas sur cette visite, à laquelle mes préoccupations personnelles donnaient peut-être trop d'importance...

En quittant Sabli, je m'enfonçai avec Hilarion et mon Tatar, tous les trois à cheval, dans un dédale de sentiers capricieux, à travers les plis de la montagne, les vallons, les ravins, les bois, les rochers, les sites les plus agrestes du monde.

Nous cheminions depuis une couple d'heures, lorsqu'au tournant d'un tertre élevé, nous nous trouvâmes devant une halte de Bohémiens : ils avaient choisi une position commode et pittoresque, à la lisière d'un bois d'oliviers sauvages qui dominait le tertre, et près d'un ruisseau des bords duquel s'élançaient de hauts peupliers d'Italie, à la taille pyramidale. Ce ruisseau, au cours vagabond et aux eaux limpides, baignait un côté de la colline et entretenait dans cet endroit une fraîcheur délicieuse. D'ailleurs la solitude la plus profonde. Ils n'étaient pas très-nombreux : je vis d'abord, devant l'entrée de la tente, un vieillard au costume semi-oriental, dans une pose pleine de gravité; il fumait, en regardant un groupe de petits enfants qui jouaient auprès d'un ours enchaîné et qui paraissait dormir. Non loin du vieillard une belle jeune fille, à la peau dorée et brune, coiffée d'une sorte de turban

[1] Cette terre appartient aujourd'hui à l'une des filles de feue la comtesse de Laval.

rouge d'où s'échappaient à flots luxuriants de magnifiques boucles d'ébène légèrement en désordre. A côté d'elle un jeune homme qui paraissait appartenir à une autre race et à d'autres mœurs; il l'enveloppait d'un regard passionné et ardent, tandis que celui de la jeune fille en soutenait la flamme avec une expression qui devait lui faire bondir le cœur dans la poitrine. Derrière, dans le fond, et à demi voilés dans un pénombre vaporeux, les autres membres de cette tribu nomade étaient étendus auprès d'un feu éteint.

A ce tableau, je crus assister au drame du poëte; je crus en voir les personnages ressuscités et tels que Pouchkine les avait peints dans son poëme[1], avec leur physionomie pittoresque, leurs libres amours, leurs passions sans frein, leur logique terrible et sauvage. Ce poëme des *Bohémiens*, je l'avais entendu lire autrefois à Saint-Pétersbourg, dans l'hôtel de cette même comtesse de Laval dont je venais de visiter la propriété... Depuis lors elle a disparu; le poëte a disparu aussi, et je me trouve tout à coup au bout de vingt-cinq ans à plus de deux mille verstes de Saint-Pétersbourg, en présence du souvenir de l'une et du poëme de l'autre!...

Car je m'étais arrêté devant cette peuplade errante, à laquelle je demandai machinalement la route de Bakhtchisaraï, et pendant que ma vue embrassait le tableau de ce campement bizarre, les moindres détails du poëme vinrent se présenter à mon esprit.....

En voici quelques traits; on me pardonnera ce rapide récit, qui viendra peut-être couper à propos la suite de mes longues descriptions.

LES BOHÉMIENS.

Le camp de la tribu vagabonde venait de se livrer au sommeil. Les feux s'éteignaient; la lune, montée sur l'horizon,

[1] *Les Bohémiens*.

éclairait de ses blanches lueurs un vieillard assis devant des charbons fumants, qu'il ranimait. Ce vieillard attendait le retour de sa fille, la jeune Zemphirine, attardée ce soir-là dans la campagne. Elle paraît bientôt, accompagnée d'un étranger qu'elle présente à son père : « Mon père, lui dit-elle, je t'amène un hôte. Je l'ai rencontré derrière un tertre, dans le désert, et l'ai engagé à passer la nuit dans notre camp. Comme nous, il veut vivre en liberté; la loi le proscrit, mais je serai son amie. Il se nomme Aléko; il me suivra partout où je voudrai. » C'est bien là le langage d'une passion naïve et qui ne soupçonne pas d'obstacle. Zemphirine avoue son amour comme elle avouerait le plus innocent caprice; elle parle d'Aléko comme elle parlerait d'un oiseau, d'une gazelle favorite. On devine la réponse du vieillard. L'étranger est reçu dans la tente et devient l'heureux époux de l'alerte jeune fille. Deux ans se passent. Aléko est toujours amoureux de Zemphirine, lorsqu'un matin, celle-ci, auprès d'un berceau, se met à chanter une étrange chanson d'amour. La jalousie entre au cœur de l'époux; il se plaint au vieillard. Celui-ci lui rappelle quelles sont les mœurs des tribus bohémiennes, et lui raconte sa propre histoire. La femme qu'il avait épousée, la mère de Zemphirine, l'a quitté, lui aussi, après avoir vécu un an dans sa tente, pour suivre un jeune Bohémien.

On comprend qu'Aléko ne se laisse point désarmer par ce récit. Le proscrit européen ne saurait partager la résignation philosophique du vieillard; il surprend Zemphirine à un rendez-vous nocturne et frappe les deux amants. Le jour se lève : la foule des Bohémiens entoure le meurtrier et ses victimes. Les femmes s'approchent pour baiser les yeux des morts; puis, lorsque les cérémonies funèbres sont terminées, le père de Zemphirine aborde Aléko, qui regarde en silence : « Quitte-nous, homme orgueilleux, lui dit-il; nous sommes sauvages, nous n'avons besoin ni de sang ni de soupirs, mais nous ne voulons pas vivre avec un assassin! Tu ne comprends point la vie nomade; tu ne veux de liberté que

pour toi : ta vue nous ferait horreur! Nous sommes timides et bons, tu es méchant et audacieux. Va, pars, que la paix t'accompagne! »

Ainsi finit le poëme de Pouchkine. Il y a là un simple épisode plutôt qu'un tableau complet et largement tracé; mais le poëte a su mettre dans cette composition tout ce qu'il nourrissait en lui de sauvage indépendance et de désirs effrénés. Il y peint la vie nomade, aventureuse, inquiète et passionnée des Bohémiens, avec une complaisance qui trahit sa nature artistique et puissante. Lorsque Zemphirine, au matin de son amour, témoigne à Aléko la crainte qu'il ne regrette plus tard ce séjour des villes, le poëte épanche tout ce qu'il a de colère et d'indignation contre les hommes de cités :

« Si tu savais, si tu pouvais comprendre l'esclavage des villes, où l'on étouffe! Là, les hommes sont entassés, sans pouvoir respirer jamais ni la fraîcheur du matin ni les parfums du printemps. Ils rougissent de l'amour vrai; ils s'étourdissent, trafiquent de leurs pensées, se courbent devant des idoles, tendent la main, demandent de l'or et même des fers. Qu'ai-je quitté? les tourments de la trahison, la tyrannie des préjugés. — Mais on y trouve des palais magnifiques, reprend la Bohémienne, de superbes tissus, des plaisirs, des festins... les parures des femmes y sont riches... — Qu'est-ce que la joie et le bruit des villes? Là où l'amour fait défaut, peut-il y avoir du plaisir? Quant aux femmes dont tu parles, y en a-t-il une seule qui te vaille? »

Bakhtchisaraï. — Cette ancienne résidence des khans de Crimée s'étend au fond d'une longue et profonde vallée, dont elle occupe presque toute la largeur. Son nom signifie *palais des jardins*, et jamais appellation ne fut plus merveilleusement portée. L'ensemble de ce palais riant, tout rempli de fleurs, de parfums, de terrasses, de fontaines, de murmures, de fraîcheur, d'ombrages et de mystère, est la chose la plus féerique du monde. On verra

bientôt si j'avais tort d'appeler Bakhtchisaraï la Grenade tatare.

Cette ville n'a rien perdu de son ancien caractère. Elle n'est habitée que par des Tatars, auxquels même l'impératrice Catherine II l'abandonna entièrement par un oukase. Sa position, au fond de ce large défilé, la disposition de ses boutiques, ses maisons, dont les cheminées s'élèvent comme des tours, ses fontaines, son palais, ses cimetières, ses mosquées, ses nombreux minarets partout mêlés aux peupliers d'Italie, dont les tiges élancées et mobiles se détachent sur la blancheur des roches arrondies qui les dominent ; tout cela imprime, on peut le voir, un singulier cachet d'originalité orientale à cette bizarre et pittoresque cité. Ceci n'est point une exagération ; mais quand on jette les yeux sur cet ensemble merveilleux, on croirait volontiers à quelque sœur de la vieille Bagdad ou de l'ancienne Bassora, telles que nous les a décrites le conteur arabe.

Les rues de Bakhtchisaraï, presque toutes, sur les deux côtés du Djurouk-Sou, qui traverse la ville, sont échelonnées les unes au dessus des autres, entre un double amphithéâtre de maisons assises au penchant des deux montagnes qui s'abaissent vers la rivière.

D'ailleurs les rues basses sont étroites, tortueuses et sales, car c'est là que se trouvent ces fabriques de maroquin et de feutre qui forment, avec la confection de quelques autres objets, tels que le savon, par exemple, et les tuyaux de pipe, la principale industrie des habitants. Mais ce qui plaît à la vue, ce qui fait oublier ces détails vulgaires, ce sont ces mille jardins, ces fleurs, ces bosquets, ces charmants ombrages, partout mêlés aux toits des maisons qu'ils enveloppent à demi de leur verdure embaumée.

La rue principale, qui n'a pas moins d'une verste et demie d'étendue, conduit directement au célèbre palais. Vous la suivez le cœur haletant d'impatience et d'émotion, et vous remarquez à peine ces deux rangées de boutiques ou de loges en bois, dont

les devantures, toujours ouvertes aux regards des passants, permettent d'en sonder l'intérieur, et d'assister aux différentes occupations, aux travaux divers auxquels se livrent leurs habitants.

LE PALAIS DE BAKHTCHISARAÏ. — Il est situé au bout de la rue marchande, sur la pente même du vallon, et consiste en différents bâtiments construits dans le goût oriental, autour de plusieurs cours. Il est moins ancien que l'Alhambra, et ne date que de 1519. Le khan Adil-Sahosb-Guirey en fut le fondateur. On y arrive par un pont de pierre jeté sur le Djurouk-Sou, ici bordé d'un quai. Vous pénétrez dans la première cour : à gauche, une grande mosquée, celle du khan, avec ses deux minarets élancés; plus bas, les écuries, et à droite, le palais du khan proprement dit. Cette cour est fermée par le mur du jardin fruitier, qui s'élève en terrasse du côté du vallon.

On pénètre dans la cour intérieure par une porte de fer; l'aigle à deux têtes y a remplacé le croissant : c'est la seule innovation que j'aie d'ailleurs remarquée, innovation à mon sens fort gratuite et j'ajouterai maladroite, en ce qu'elle n'ajoute rien à la puissance russe et qu'elle enlève quelque chose au caractère primitif de ce palais. Puisque vous avez laissé la ville entière aux Tatars, pourquoi ne laissez-vous pas le palais tout entier au croissant ?

Nous passons donc la porte à l'aigle et, tournant à gauche, nous nous trouvons à la porte du palais et pénétrons dans un large vestibule où se trouvent, avec un escalier de marbre qui conduit aux appartements supérieurs, deux magnifiques fontaines, également en marbre, qui entretiennent dans ce lieu une fraîcheur charmante. C'est une de ces fontaines qui a fourni à Pouchkine le texte de son célèbre poëme. Plusieurs pièces suivent ce vestibule; il y a une salle du milieu de laquelle s'échappe un jet d'eau limpide, qui tombe en cascade de perles dans un bassin de marbre blanc.

Au-dessus, les chambres et les galeries sont décorées dans le goût oriental le plus parfait : pour meubles, des divans en drap et en velours; des portes petites et perdues entre des colonnes, et sculptées à la manière arabe; des plafonds bizarres et riches, figurant un grillage posé sur un fond de pourpre; sur le plancher, des tapis de natte; les murs dorés de paysages et de bosquets de fleurs exécutés avec infiniment d'art; des cheminées élégantes et des fenêtres de couleur, pour combattre la lumière éclatante du jour.

Puis au milieu des appartements ordinaires du khan, un petit jardin de roses, avec des berceaux touffus et fleuris, et dans le haut, une fontaine dont les eaux d'argent tombent en murmurant dans des bassins de marbre construits un peu plus bas pour les recevoir. Au plain-pied de ces appartements viennent les chambres du harem : c'est la partie la moins conservée du palais. Divers bâtiments sont adjacents à celui du harem et en dépendent. Au-dessus a été pratiqué un kiosque d'où l'on embrasse une vue prestigieuse.

Entre les bâtiments du harem ont été ménagés des jardins tout embaumés de myrtes, de jasmins, de lauriers-roses : on y a aussi construit un bain. Le jardin fruitier dont j'ai parlé, disposé sur une pente de la montagne, est divisé en quatre terrasses enceintes de pierres de taille et communiquant entre elles au moyen d'escaliers pratiqués sur les côtés : la première est couverte de treillages de vignes, les autres sont ombragées d'arbres fruitiers d'une extrême variété, et greffés des meilleures espèces.

D'ailleurs des inscriptions animent encore ces lieux de l'esprit de leurs anciens maîtres; sur les portes, sur les fontaines, sur les murs des mosquées, on lit la pensée des anciens khans, et cette pensée est toujours religieuse et enveloppée de ces métaphores, de ces images familières aux peuples de l'Orient.

Voici quelques-unes de ces inscriptions :

Sur la porte de fer à l'entrée du palais :

Le maître de cette porte, qui a acquis cette province, est le très-haut personnage Khadgi-Guérey-Khan, fils de Menguy-Guérey-Khan ! que le Seigneur Dieu daigne accorder la félicité suprême à Menguy-Guérey-Khan, ainsi qu'à son père et à sa mère.

Sur la porte de la mosquée du khan, du côté de la rue :

Qui est Khadgi-Sélim ? celui qui était le plus illustre de tous les khans ; c'est le héros de Dieu. Que le Seigneur Dieu lui accorde tous les biens en récompense de la construction de cette mosquée ! Sélim-Guérey-Khan, dans son être, est comparable au rosier ; le fils qui est né de lui est une rose ; chacun à son tour sur le trône a été couronné d'honneurs au sérail.

Le rosier nouvellement fleuri, son unique fraîche rose, est devenu le lion du Padichah de la Crimée Schlamet-Guérey-Khan.

Dieu a rempli mon souhait dans cette inscription. C'est au Seigneur Dieu uniquement que cette mosquée a été érigée par Schlamet-Guérey, l'an 1158.

Dans la grande mosquée du palais, sur la fenêtre à droite, en haut :

Mon bien-aimé Prophète, je t'ai envoyé pour la prospérité de tout le peuple.

Plus bas :

Dieu seul et non un autre peut indiquer à tous la voie de la vérité.

Sur une autre fenêtre :

Ah ! Seigneur, trésor de clémence, délivre-nous des sept dangereuses calamités de l'enfer !

Sur une autre :

Ici-bas et dans l'autre vie le salut s'obtient par des paroles justes.

Je n'ai peut-être pas assez insisté sur les jardins du palais des khans, sur les points de vue qui y abondent, sur la richesse des jets d'eau, des fontaines, de leurs bassins, des terrasses, des kiosques, des fleurs, de la verdure, de l'ombrage, de tout ce qui concourt, en un mot, à embellir ces lieux ravissants.

On vient de voir que l'idée religieuse n'abandonne jamais les

créateurs de ces choses charmantes ; par la même raison, ils ne devaient pas oublier d'embellir les caveaux et les champs de repos.

Ainsi, derrière la mosquée, commence un cimetière qui se prolonge jusqu'au haut des jardins ; c'est là qu'étaient inhumés les membres de la famille du khan. Ce cimetière est hérissé de colonnes funéraires en marbre blanc, surmontées du turban sculpté ; puis ce sont, près de la mosquée, deux voûtes modernes contenant les cercueils des khans revêtus d'étoffes noires et vertes ; plus loin, s'élève un magnifique tombeau avec un portique élégant et entouré de grands ombrages : c'est celui de Menguy-Guérey; plus loin encore, c'est le mausolée de l'épouse géorgienne de Krim-Guérey, premier souvenir féminin que j'aie recueilli dans ce palais des khans, et c'est la mort qui me l'a fourni. Je me trompe, l'une des fontaines du premier vestibule m'a rappelé une triste et charmante figure de femme, celle de l'héroïne du poëme de Pouckhine, cette jeune chrétienne que Menguy-Guérey avait amenée captive de ses guerres contre la Pologne. Je vis aussi la jalousie bondissante de la favorite, l'amour violent et comprimé du khan pour l'esclave polonaise, les menaces dont la première accable la jeune fille, puis sa vengeance... et la disparition de l'autre. Le khan alors fit construire cette fontaine et abandonna son palais pour aller courir les aventures de la guerre et chercher la mort sur quelque champ de bataille.

Je quittai à regret le palais des khans, mais j'en conservai les moindres détails gravés dans ma mémoire, et si cette esquisse paraît incomplète et pâle, la faute en est à ma plume, demeurée stérile, impuissante, devant l'abondance et la richesse du sujet.

En rentrant dans la ville de Bakhtchisaraï, une réflexion se présenta à moi.

Quand on vient de visiter l'Alhambra, le Colisée ou le Parthénon, on éprouve un amer et douloureux désenchantement en

passant subitement du monde évoqué par les souvenirs à une réalité qui n'en a gardé aucune trace. Quel rapport, en effet, entre la Grenade actuelle et la Grenade de ces chevaleresques Maures qu'on appelait les Abencérages ? entre le peuple romain du vieil empire et le peuple du Trastévère de la Rome papale ? Quel rapport entre les Grecs de Périclès et la Grèce du roi Othon ?

Mais en quittant le palais de Bakhtchisaraï, on retrouve l'ancienne ville tatare des khans. C'est toujours le même peuple, ce sont toujours les mêmes mœurs, la même foi, le même esprit, la même langue et le même costume.

Nous savons que Bakhtchisaraï est resté aux Tatars ; ce sont eux en effet qui forment la population. Sur quinze mille habitants, il y en a de treize à quatorze mille Tatars.

X

Les grands tableaux de la nature et la description. — Recherches historiques sur les antiquités du Midi de la Russie.

Raconterai-je actuellement une à une, jour par jour, mes nombreuses excursions le long de cette côte merveilleuse dont j'ai parlé ? En décrirai-je les vallées, les chaînes, les pics, les villages, les éblouissantes perspectives ? Chercherai-je à faire revivre mes impressions et mes enthousiasmes à chaque instant renouvelés en présence de cette féerique nature ? Citerai-je des noms propres : Baïdar, Varnoutka, Tchatir, Dagh ?

Toutes ces choses échappent à la description, et l'on n'arrive qu'à des redites vagues et sans effet ; on peut retracer peut-être un ou deux paysages, on n'en décrit pas vingt, on n'en décrit pas trente. Quant aux villes anciennes : Eupatorie, Balaklava ou Doros, Yalta qui les avoisine, on ne sait rien de leur histoire, témoin Inkerman dont les uns font le Sthenos des anciens, tandis

que les autres l'attribuent aux Génois! Il n'en reste donc que les noms et quelques ruines. Je pourrais avoir recours sans doute aux dissertations archéologiques relatives à ces vieilles cités, mais ces dissertations ne s'accordent pas, et puis seraient-elles ici à leur place?...

J'aime mieux citer une page tirée d'un livre inédit sur les *Antiquités de la Russie méridionale*, par M. A. Apletchéieff, d'autant plus que cette page ne saurait être sans intérêt pour nous, puisqu'il y est question de Celtes, probablement les aïeux de nos pères les Gaulois. M. Apletchéieff a trouvé, dans le Midi de la Russie, la grande route par laquelle ont passé tous les peuples barbares qui, aux grandes époques de crises sociales, se sont rués sur l'Europe qu'ils ont subjuguée.

Mais en dehors de la question générale, voici comment s'exprime le jeune archéologue touchant quelques monuments spéciaux trouvés en Crimée :

« Les pierres aux dames [1], dit-il, sont des monuments antiques laissés par des peuples appelés Celtes et qui habitaient les vastes espaces qui séparent la mer Baltique de la mer Noire. Ces monuments représentent des figures humaines sculptées dans la pierre et tenant une corne dans la main. Souvent on trouve aussi des autels composés d'énormes dalles : les uns comme les autres se rencontrent le plus souvent dans la partie montagneuse de la Crimée, ce qui confirme mon opinion touchant l'origine de ces monuments, car la Crimée fut primitivement habitée par les Tauriens, qui étaient des descendants des Celtes. Ces autels ont pour la plupart disparu : cependant, en 1832, on en découvrit sept sur la côte septentrionale de la Chersonèse Taurique, dont deux parfaitement conservés, au coin de la vigne du comte Mordwinoff, sur une colline qu'on aperçoit en descendant la montagne de Massoudra à Yalta.

[1] Ce nom leur a été donné d'après leur forme.



Voici [illegible]

Venise [illegible]

aient [illegible]

sorte [illegible]

dernier la [illegible]

on dem[illegible]

En 17[illegible]

grande [illegible]

nomme [illegible]

Les autels trouvés en Suisse ne diffèrent presque pas de ceux de la Crimée.

Quant au costume des figures, il ne saurait être exactement précisé : on a remarqué le bonnet phrygien chez celles qu'on a découvertes en Grèce, et l'on a parfaitement distingué le même bonnet sur un ancien bas-relief trouvé il y a quelques années en Crimée.

Tout ceci prouve, ce dont personne ne doute, la grande antiquité historique qui a passé sur la Crimée, et les travaux constants dont cette contrée est l'objet en Russie; mais rien de cela ne saurait m'autoriser à fatiguer mes lecteurs de nouvelles descriptions, c'est pourquoi je prends le parti de passer, sans autre façon, à Odessa, où j'arrivai en trente-six heures de traversée, après m'être embarqué à Sévastopol sur un bateau à vapeur qui fait le service de toute la côte méridionale jusqu'à Théodosie.

XI

ODESSA.

Voici une ville dont l'origine peut être comparée à celle de Venise ou d'Amsterdam, non pas que les mêmes circonstances aient présidé à sa naissance, mais parce qu'elle la dut en quelque sorte comme elles au hasard. Lorsqu'on pense qu'à la fin du siècle dernier la première pierre d'Odessa n'avait pas encore été posée, on demeure confondu à l'aspect de cette ville.

En 1792, il n'existait à la place qu'occupe aujourd'hui cette grande cité, ce large et magnifique port, qu'un petit village tatar nommé Hadjibey et un fort turc. Le fort et le village furent emportés par l'amiral Ribass : c'est l'époque de la gloire de Souvaroff, qui venait de prendre aux Turcs Otchakoff et Ismaïl. La paix avec la Porte se fit (1792), et la Russie recula ses frontières

du Boug au Dniester ; de plus elle acquit, par le dernier partage de la Pologne, toutes les provinces polonaises voisines de la mer Noire, et dut songer à procurer à ces nouvelles acquisitions un débouché pour leurs abondants produits, lequel fut plus à leur portée que Kherson, dont l'insuffisance avait été reconnue. On chercha donc sur les rives de la mer Noire un endroit propice pour y bâtir un bon port. La baie de Hadjibey parut répondre aux conditions exigées : de tout temps, les bâtiments qui naviguaient dans la mer Noire venaient en hiver s'y réfugier contre les orages. Le plan fut arrêté, le nouvel établissement confié à l'amiral Ribass. L'impératrice Catherine s'y intéressait d'une façon toute particulière, et, en 1796, elle lui donna le nom d'Odessa. Odessa ne tarda pas à devenir le port principal du commerce du Pont-Euxin. De grands avantages lui furent assurés. En 1803, M. le duc de Richelieu en devint le gouverneur avec les attributions les plus étendues, et, sous son active administration, Odessa naquit, pour ainsi dire, une seconde fois. Cette année, neuf cents bâtiments entrèrent dans la mer Noire, et sur ce nombre cinq cent trente-six vinrent à Odessa ; à côté de cela la ville s'élevait, s'agrandissait, s'embellissait. Soixante ans n'étaient pas écoulés qu'on eut l'Odessa qu'on connaît, une cité magnifique, qui compte soixante-douze mille habitants.

Mon but n'est point de parler ici d'Odessa commerçante : on sait que c'est là que se fait le dépôt général du blé de la Russie méridionale et de la Nouvelle-Russie, des gouvernements de Podolie, de Kiovie et Kherson. Odessa nourrit l'Europe dans les temps de disette, et, cet hiver même, que fût devenue l'Europe sans Odessa ?

Quand on y arrive par mer, on est ébloui, en l'approchant, de la magnificence du tableau qu'elle offre aux regards, fièrement assise sur sa montagne élevée ; on admire surtout l'immense escalier qui, du haut de sa terrasse, descend majestueusement jusqu'au rivage même de la mer. Cette terrasse présente un frais

boulevard, planté d'odorants acacias et orné de la statue du duc de Richelieu, ce véritable fondateur de la jeune capitale de la Nouvelle-Russie. Quant à l'escalier, il est monumental, et rappelle ceux de l'antique Babylone : de ses marches supérieures les yeux embrassent la plus splendide vue maritime qu'on puisse imaginer.

Odessa possède trois ports et tout ce qui peut contribuer à faire prospérer une ville de commerce de son importance. L'énumération de ses bâtiments publics serait fastidieuse. Je ferai remarquer que sa population, qui va chaque année dans une proportion ascendante, est une des plus mêlées du monde ; et ce ne sont plus ici vingt peuples asiatiques divers comme à Astrakhan, ce sont vingt peuples européens : des Anglais, des Français, des Italiens, des Grecs, des Allemands, que sais-je ? toutes les contrées de l'Europe s'y trouvent représentées. Le commerce domine dans la société, et cela devait être : comme les fortunes s'y élèvent rapidement, la dépense, le luxe et les plaisirs s'y développent en conséquence ; mais n'y cherchez rien pour les arts, rien pour l'esprit, rien pour le sentiment. Là où l'argent est le premier mobile de l'existence et les plaisirs qu'il procure son unique but, il ne faut songer ni aux arts, ni à l'esprit, ni au cœur... Et cependant on a l'Opéra à Odessa ; on y joue la comédie. Qu'est-ce à dire ? on s'y marie aussi. Voilà, je suppose, de quoi prouver le contraire de ce que je viens de dire. A la bonne heure.

XII

ROUTE DE KIEFF.

Le Dniéper. — Cosaques Zaporogues. — Kherson. — Ekatérinoslaff. — Petits-Russiens. — Les Steppes. — Contes populaires (bilines). — Ivaschko.

Je n'ai plus en vue que Kieff, Kieff l'antique et la pieuse ! mais, pour y arriver, le chemin est long et rude, cinq cents

verstes et de longs steppes. Je vais me croire dans le gouvernement de Saratoff, seulement, au lieu du Volga, je remonterai le Dniéper, ce grand Boristhène des anciens, qui est toujours loin des plus grands fleuves de l'Europe. Le Dniéper vient après le Volga, et, je crois, la Dwina occidentale peut-être. Si je cite ici la Dwina, c'est que par un singulier phénomène, un simple hasard plutôt, les sources de ces grands fleuves, le Volga, le Dniéper, la Dwina, sont voisines[1]. Nous avons suivi le Volga : la Dwina va décharger ses eaux dans la Baltique, à Riga, en coulant au nord-ouest, tandis que le Dniéper, traçant un arc immense dans la direction contraire, va se jeter dans le Pont-Euxin, formant à son embouchure une sorte de lac, un limon marécageux de soixante verstes de long sur une largeur inégale, qui varie de quatre à dix et même quinze verstes.

J'ai dit qu'il prend sa source dans le gouvernement de Smolensk. Il sort de ce gouvernement en se dirigeant vers le sud, il passe à Mohileff, ville jadis polonaise, à Tchernigoff, dont il traverse la province, baigne les murs de Kieff, toujours coulant au sud, puis il dévie à l'est, sépare le gouvernement de Kieff de celui de Tamboff, passe à Ekathérinoslaff, arrose ses vastes steppes, et s'en va, en élargissant son immense courbe, se jeter, comme j'ai dit, dans la mer Noire à Kherson, à soixante verstes d'Odessa ; et pendant ce vaste parcours, il reçoit vingt rivières qui toutes sont elles-mêmes de grands fleuves; je n'en citerai qu'une seule : la Bérésina, de sombre et douloureuse mémoire pour la France, la Bérésina, si fatale au Varus moderne, auquel la France ne redemande pas ses légions !

On comprend que le Dniéper soit large et profond : il est, comme le Volga, soumis à des crues périodiques : c'est vers le mois d'avril que ses eaux, accrues par le débordement des autres rivières, sortent de leur lit naturel et s'étendent à dix et quinze verstes au

[1] Celles du Volga et de la Dwina sont situées dans le gouvernement de Tver; celles du Dniéper dans celui de Smolensk, qui touche au gouvernement de Tver.

delà; alors ses îles et ses cataractes disparaissent; car le Dniéper ne coule pas librement dans toute l'étendue de son cours; au-dessous de Kieff, à peu de distance d'Ekathérinoslaff, ses eaux s'enflent et mugissent. Ici des rochers jetés à travers son lit lui présentent une barrière; ce sont ses cataractes; il y en a quatorze sur l'espace de trente verstes: ces cataractes rendent la navigation du fleuve difficile en cet endroit et impossible pendant les basses eaux[1]. Au delà sont des îles, autrefois habitées par les Cosaques Zaporogues, célèbre communauté militaire, qui n'était pas sans analogie avec les anciens chevaliers de Malte, dans ce sens que, comme ces derniers, ils étaient voués au célibat et qu'ils passaient leur temps à guerroyer contre les infidèles, les Tatars et les Turcs.

Cette distinction de Cosaques Zaporogues indique naturellement qu'il y a plusieurs sortes de Cosaques en Russie; mais ils descendent tous plus ou moins de peuplades errantes dont l'existence est antérieure à la conquête mongole. Leur établissement sur les bords du Don et dans les steppes que traverse ce fleuve fut le plus considérable; aussi, à peu d'exceptions près, c'est à eux que se rattachent la plupart des autres Cosaques, tels que ceux du Volga, ceux du Térek, ceux de Grébinskia, ceux d'Oural, ceux d'Astrakhan, etc.

Pour revenir aux cataractes du Dniéper, depuis longues années on y a entrepris des travaux pour ouvrir à travers leurs rochers un passage aux grandes barques, qu'on est actuellement forcé de décharger pour transporter à grands frais leurs marchandises par terre, à soixante-dix verstes au delà. Quand ces travaux seront-ils terminés? c'est ce qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, après avoir franchi la dernière cataracte, le fleuve, comme fatigué de tant d'efforts, étend ses eaux à travers des îles nom-

[1] Ces cataractes ont leurs noms, les voici : Koudac, Sourskoï, Lakhan, Zvénetz, Kniakinetz, Nénazytetz, Voronoff, Zabor, Verknéï-Volnoï, Boudilskoï, Lichnoï, Tavalchanskoï, Nijni-Lesnoï et Nijni-Volnaï.

breuses et verdoyantes, et semble, en ralentissant son cours, vouloir se reposer et reprendre de nouvelles forces. Ainsi il s'en va baignant des rives tantôt fécondes, tantôt herbeuses ou couvertes de sable, jusqu'au bout de son cours, cours immense, comme on a vu, et qui traverse comme le Volga les latitudes les plus diverses ; et tandis que sa partie supérieure est ensevelie sous les glaces, ses eaux, plus bas, coulent librement entre leurs larges rives en réfléchissant l'azur du ciel. C'est ainsi qu'à Smolensk il gèle dès le mois de novembre, qu'à Kieff il ne voit les glaces qu'au mois de janvier, et qu'à Ekathérinoslaff, il ne les voit presque jamais.

J'avais donc à remonter le Dniéper, à faire cinq cents verstes pour arriver à Kieff, et à peine deux villes à visiter, Kherson d'abord, à l'embouchure même du fleuve, et Ekathérinoslaff, à deux ou trois cents verstes plus haut ; et dans l'intervalle des steppes, de vastes campagnes, quelques bicoques et des villages petits-russiens... Quant aux deux cités que je viens de nommer, elles sont d'hier : l'une, Kherson, date de 1778, l'autre, de 1787, toutes les deux sur le fleuve, sur la même rive, la droite, toutes deux aspirant à un avenir qui leur vient lentement, surtout à la première, à laquelle même je vois peu d'avenir. Kherson est un port militaire; on l'avait d'abord ouvert au commerce; j'ai dit qu'il fut trouvé insuffisant aux besoins des provinces méridionales, et qu'on bâtit celui d'Odessa, et bientôt la ville elle-même, qui ne tarda pas à détrôner Kherson. Kherson est resté avec ses matelots, son amirauté, son chantier, ses grands vaisseaux dans son port, sa forteresse et sa garnison, éléments, on le voit, peu propres à rendre une ville agréable. Il est vrai que, chef-lieu de la province, Kherson a son gouvernement militaire : je ne suis point assez flatteur pour trouver dans cette circonstance un élément plus fécond d'animation, de mouvement et de plaisir.

Ekathérinoslaff est une de ces villes qui, dans une carte, tiennent leur place en grosses majuscules, et qui, au fait et au prendre,

sont sans importance et sans caractère. Et notez bien, qu'à moins d'une colonie comme celle de Sarepta, ou d'une grande capitale moderne comme celle de Saint-Pétersbourg, toutes les villes neuves sont sans intérêt réel aux yeux du touriste, parce qu'elles sont sans souvenirs; c'est par la même raison que ces provinces jouent un si pauvre rôle dans le monde. Et cependant Ekathérinoslaff porte le nom de la grande impératrice qui la fonda.

Nous sommes dans la Petite-Russie, dont le peuple indolent et spirituel, paresseux et intelligent, aime ses steppes herbeux, ses troupeaux errants dans leurs plaines, sur le bord de ses fleuves, de son Dniéper surtout aux rives fécondes. Ce peuple a ses contes, ses traditions; il est poëte... faut-il faire remarquer ici que l'un des plus grands écrivains russes de l'époque actuelle était Petit-Russien? je parle de Gogol, dont la mort est encore récente. Je connais à Saint-Pétersbourg une foule de Petits-Russiens, tous hommes d'esprit, d'intelligence et de savoir. Donc, les anciens Petits-Russiens avaient leurs conteurs, leurs trouvères, leurs *bandouristes*[1] ou troubadours, composant des bilines ou contes nationaux comme nos trouvères composaient des fabliaux : seulement les bilines ne sont pas satiriques.

Aujourd'hui toutes ces choses sont passées à l'état de traditions, mais le peuple les a parfaitement conservées, et il les raconte l'hiver au coin de son foyer, ou pendant la belle saison, assis à l'ombre des bouleaux qui bordent la rivière perdue dans les hautes herbes du steppe.

Le steppe! la patrie du Petit-Russien! le steppe qu'il aime comme le Suisse aime sa montagne... Il faut l'entendre parler de son steppe, il s'attendrit, il s'enthousiasme, il le décrit avec amour. Écoutez plutôt un de ces vieux poëtes populaires, traduit par un jeune poëte contemporain.

[1] De *bandoura*, instrument semblable à la guitare, dont ils s'accompagnaient en récitant ou chantant leurs petits poëmes.

XIII

LE STEPPE [1].

« La pluie et le tonnerre ont passé sur le steppe! Caché par les hautes herbes, sous le rocher qui domine les eaux transparentes, je m'appuie délicieusement contre le bouleau. Au-dessus de ma tête s'étend à l'infini le ciel azuré; je m'assoupis, je m'oublie moi-même, et mon regard somnolent tâche de saisir les ombres des nuages, le ruisseau argenté, et le rayon qui se joue parmi ces mousses... Dans une toile d'araignée, comme dans un moelleux hamac, se balance un hanneton paresseux; le grillon pousse dans l'herbe son cri monotone; une araignée luttant avec la coccinelle en robe d'émeraude se balance sur la corolle d'une violette, et dans le rayon qui glisse entre les herbes, les fleurs, les papillons, les insectes, tout brille, tout scintille, enveloppé dans une poussière d'or. Des gouttes embaumées sont suspendues aux branches des arbres, le vent vient à souffler, et des perles tombent sur la terre.

« Tout respire dans le steppe la fraîcheur, le charme et le repos: le bouleau vibre comme une corde sonore, et la forêt s'agite; et les monts, et les plaines, et les prés, et les collines brumeuses, tout prend une voix, tout parle, tout s'anime. Je me perds dans le langage passionné du houblon et des roses, dans le doux frémissement des herbes, dans le parler sonore des rameaux, dans le murmure des eaux et le bourdonnement des guêpes parasites, dans le bruit si fier du feuillage du chêne, et j'ai soif d'embrasser le sein de la terre comme on embrasse une mère chérie, et je suis près de m'endormir comme un enfant, entouré d'arbres et de fleurs... »

[1] Cette description est tirée d'un recueil de contes petits-russiens publié en 1852 par M. Danilewski, sous ce titre : *Contes des Steppes*.

Il y a loin de cette description, de ce tableau du steppe après l'orage, à ces idées de désert aride que ce mot de steppe nous présente sans cesse. Les steppes sont des plaines immenses; ils empruntent d'ailleurs à leur position ou à la nature du sol qu'ils traversent l'aspect qu'ils présentent.

Il y a huit grands steppes en Russie. Les steppes de Petchora [1]; ils s'étendent jusqu'à la mer Glaciale; nous avons pu en prendre une idée par les plaines que nous avons franchies entre Vytegra et Arkhangel.

Les steppes du Dniéper, qui comprennent la plus grande partie des gouvernements d'Ékathérinoslaff et de Kherson, s'étendent entre le Boug et le Dniéper, et s'en vont de la rive gauche de ce dernier, en rasant la Crimée, se confondre avec les steppes du Don.

Ceux du Volga, compris entre le Don, le Volga et le Kouban.

Ceux de l'Oural, entre le Volga et l'Oural. Viennent les steppes de Sibérie : ils prennent le nom des fleuves qu'ils bordent; ainsi, il y a les steppes de l'Irtisch, de l'Oby et de Iénisseï, du Iénisseï et de la Léna, de la Léna et de l'Indighirka. Nous connaissons ceux du Volga, ceux du Don, ceux du Nord, vers Arkhangel; je viens de dire quelques mots de ceux du Dniéper : ceux-ci font la fortune des propriétaires, qui y nourrissent de grands troupeaux de mérinos.

Je voudrais rapporter ici une conte petit-russien; mais dans la crainte d'être trop long, je me contenterai d'en essayer une analyse, rapide mais exacte; elle pourra donner jusqu'à un certain point l'idée de l'imagination naïve et de l'esprit crédule de ce peuple, aujourd'hui devenu l'objet de l'observation et de l'étude des écrivains russes.

Ivaschko. — Ivaschko est le fruit du tardif amour de deux vieux époux. Il passe sa vie à se balancer dans sa nacelle sur le

[1] Du nom de cette rivière, qu'ils bordent.

lac du bois de Kourbatovo, et à jeter sa ligne dans les joncs.

Un jour d'été, sa mère s'approche des bords du lac, et d'une voix douce et plaintive se met à l'appeler ainsi :

« Mon cher enfant, mon Ivaschko, tourne ta nacelle vers le rivage : cher petit poisson, quitte tes vagues bleues! je suis venu du village pour t'apporter à manger. »

Ivaschko répond à sa mère par un autre chant, et accourt à son appel. Mais une sorcière avide de chair humaine, le serpent Savdokha, avait retenu les paroles de la mère du pêcheur, et le lendemain, à la même heure, elle s'en vient les répéter traîtreusement sur le rivage; mais le jeune homme a deviné l'embûche, et il sait l'éviter. Alors, furieuse, la sorcière court chez le forgeron, et se fait forger une voix, à laquelle se laisse prendre le malheureux Ivaschko.

Il tombe au pouvoir de l'horrible fée, mais il a l'adresse de se tirer de ses mains, après lui avoir fait manger sa propre fille Allienka. Voici derechef Ivaschko dans le plus grand danger; il est au haut d'un tremble, et son ennemie s'est fait forger une dent avec laquelle elle ronge le tronc de l'arbre : l'arbre vacille déjà; Ivaschko est perdu, lorsqu'une oie charitable, qui traverse le ciel, l'enlève au haut des airs, tandis que l'odieuse sorcière est changée en tremble sauvage. C'est ainsi que le pauvre tremble fut condamné à demeurer éternellement debout, en présence de la riche nature des steppes mystérieux, à contempler le ciel sans bornes, brillant dans l'infini, à n'avoir plus qu'une vie de lamentation perpétuelle et muette qu'aucun repos ne vient soulager, car il était condamné à trembler éternellement au milieu des steppes calmes et féconds.

Ivaschko, cependant, vient s'abattre avec son oie sur le toit de la chaumière paternelle. Et ses vieux parents bénirent le ciel de leur avoir rendu leur fils bien-aimé, qui commença à mener, avec l'oiseau sauveur, une existence digne des fils des steppes, c'est-à-dire à manger des mets savoureux et à boire largement.

XIV

KIEFF.

Aspect de Kieff avant la conquête mongole. — Dessin général de cette ville. — La laure du monastère de Pétchersk. — Sa fondation. — Catacombes. — Cathédrale de Sainte-Sophie. — Tombeau de Yaroslaff. — Les Portes d'Or. — Liçaia-Gora. — Traditions chevaleresques. — Départ.

Déjà la ville de Kieff, au temps de la conquête mongole, offrait une grande magnificence architecturale. Mangou, petit-fils de Tchinguis-Khan, qui avait été envoyé pour explorer le pays, vit cette cité posée fièrement sur la montagne qui borde son fleuve, et fut frappé, dit l'annaliste, de son aspect à la fois pittoresque et grandiose. La ville s'élevait en effet sur la rive escarpée du Dniéper, dressant dans les airs ses coupoles dorées, qu'on voyait étinceler à travers la verdure de ses jardins. De fortes et blanches murailles lui formaient une redoutable ceinture, et ses tours menaçantes, chef-d'œuvre des artistes byzantins aux jours fortunés d'Yaroslaff le Grand, achevaient de la rendre formidable. Tout cela devait frapper d'étonnement les barbares.

Voilà donc la ville de la foi moscovite; le berceau de sa puissance; l'ancienne capitale de Vladimir le Grand; le fleuve où il conduisit des peuples au baptême. Voilà sa grande laure, son célèbre monastère de Pétchersk... Sous ces murs élevés, sous ces fiers remparts, dans les entrailles de cette montagne au sommet de laquelle se mêlent si pittoresquement les signes de la guerre et ceux de la religion, les coupoles et les tours, les croix et les créneaux, les vitraux coloriés des églises et les meurtrières étroites de la forteresse, sous ces murs élevés, dis-je, sont les catacombes sacrées de cette Rome moscovite, mais non point, comme celles de la Rome latine, muettes et vides, où les curieux effrayés n'entendent que l'écho funèbre subitement réveillé par leurs pas;

ici reposent dans leurs sarcophages verts les corps des martyrs et des apôtres; ici la lampe brûle dans les chapelles pieuses; ici la vieille foi règne encore pleine de vie, avec ses entrailles palpitantes, ses prosternations émues, ses prières toujours murmurantes devant les reliques saintes!... Kieff, la plus antique des villes russes après Novgorod et peut-être Rostoff, aujourd'hui effacées, tandis qu'elle est toujours belle et glorieuse, et fière de son passé, dont elle a su garder très-pieusement tous les souvenirs.

Kieff fut-elle bâtie par les Sarmates avant l'ère chrétienne, ou bien, comme le prétendent les écrivains polonais, ne remonterait-elle qu'à 430 de J.-C.? j'avoue n'être pas en mesure de répondre à cette question, qui, je le suppose, ne saurait être d'un fort grand intérêt pour le lecteur.

Quoi qu'il en soit, les chroniques russes ne commencent à donner quelques notions réellement historiques sur Kieff qu'à dater du milieu du neuvième siècle.

Cette ville appartenait aux Khosares, qui en avaient fait la conquête. Ses habitants, fatigués des guerres continuelles auxquelles leurs maîtres les soumettaient, envoyèrent demander du secours à Rurik, qui avait fondé l'empire russe à Novgorod. Rurik leur expédia Oskold, un guerrier renommé, qui enleva Kieff aux Khosares et soumit les peuples voisins au tribut; mais après la mort de Rurik, Oly, tuteur du jeune grand prince Ygor, jaloux de la gloire d'Oskold, ou pour toute autre raison, marcha contre lui avec une armée, et l'ayant tué, il demeura maître de Kieff, qui à dater de ce moment devint russe, et bientôt, comme nous l'avons déjà vu, il y transporta le siége de l'empire, abandonnant Novgorod à de simples lieutenants.

L'histoire de cette ville se lie à l'histoire même de l'empire.

Yaroslaff la déclara, en 1037, capitale de toute la Russie, l'embellit, l'agrandit et la fortifia, et la cité, qui fut la première ville chrétienne en Russie, alla prospérant jusqu'au jour où le grand prince

André Bogolubsky l'abandonna pour transporter à Vladimir le siége du gouvernement. A quoi bon répéter ici les vicissitudes par lesquelles passa cette ville, les siéges qu'elle eut à soutenir, tantôt se défendant contre les Tatars qui la prirent et l'incendièrent, tantôt contre les Polonais qui la prirent et la saccagèrent aussi plusieurs fois ? Rien de cela n'a amoindri Kieff, qui n'a pas cessé de dominer son fleuve sur le rocher qui le borde ; rien de cela ne l'a empêché de conserver les plus précieux monuments de son antiquité, de conserver ses cryptes, ses cathédrales, ses sarcophages sacrés, les corps de ses martyrs, le tombeau de Yaroslaff et l'église sous laquelle repose le corps de ce guerrier fatalement mis à mort par Oly-Oskold, qui avait donné Kieff à la Russie !...

Je jetterai d'abord un coup d'œil sur l'ensemble de la ville et j'en arrêterai l'esquisse générale, pour en visiter ensuite quelques parties, pour en visiter surtout les catacombes.

On peut se figurer deux hautes collines rocheuses sur le bord du fleuve, l'une aux flancs escarpés, droite et menaçante, l'autre en amont de la première, dont elle est séparée par un ravin profond, s'abaissant en pente douce jusque sur les bords du Dniéper. Actuellement, couronnez la première d'une large forteresse, placez dans ses murs un monastère, une cathédrale aux dômes aériens, d'autres églises ; puis des magasins, des casernes, des maisons pour les employés ; ajoutez-y un long faubourg, le bâtiment de l'université, un jardin botanique avec une magnifique promenade dominant le Dniéper ; sur l'autre, placez également une ville, de vieilles églises, des clochers et des dômes étincelants, et puis à ses pieds, une autre ville, des maisons modestes et aussi quelques églises : vous aurez en quelque sorte trois cités distinctes ; enveloppez ces trois cités d'un vaste retranchement dont la courbe obéisse aux nécessités montueuses du terrain, et vous aurez la configuration de Kieff.

Kieff est donc composée de trois villes, la ville proprement

dite, la vieille Kieff et la ville de Podol, c'est-à-dire les maisons étendues au pied de la deuxième. Ces trois villes sont peuplées par cinquante-cinq mille habitants, une forte garnison et les nombreux pèlerins qui viennent chaque jour en caravanes prier dans les églises vénérées, visiter les catacombes, baiser les restes des martyrs, se prosterner sous les parvis de l'église bâtie par le grand Vladimir !

Jusqu'à présent on traversait le Dniéper sur un pont volant : la largeur du fleuve, son fond vaseux, ses inondations périodiques, avaient empêché qu'on n'y jetât un pont de pierre solide et permanent : cette œuvre vient d'être achevée. Depuis cinq ans les travaux duraient ; un ingénieur anglais les dirigeait : le pont vient d'être inauguré, à la joie des habitants, qui désormais seront constamment en possession des deux rives de leur fleuve.

Un autre monument manquait à Kieff, c'était la statue de Vladimir le Grand, mis au rang des saints par l'Église russe. Ce monument exécuté en bronze à Saint-Pétersbourg, par l'habile sculpteur le baron Clot, le même qui a coulé les magnifiques chevaux du pont Anitchkoff [1], vient d'être aussi inauguré récemment, aux acclamations de la foule empressée. Mais il est temps de visiter Kieff, c'est-à-dire, avant tout, la forteresse, puisque c'est ici que se trouve le fameux monastère, et que sous les fondements s'étendent les célèbres catacombes...

La forteresse porte le nom du monastère et s'appelle Pétchersk. On la nomme aussi le nouveau Fort. Elle est au sud et domine le Dniéper. Jadis cette forteresse était nécessaire pour protéger la ville : elle avait à résister aux peuples nomades, aux Tatars, aux Polonais. Aujourd'hui elle ne sert plus qu'à garder les grands souvenirs de la ville de Vladimir, et à lui donner cet aspect magnifique et hautain qui sied si bien à son passé. Quand on a été le berceau d'un empire comme celui de Russie, qu'on est resté toujours glorieux

[1] Voyez Saint-Pétersbourg, *Aspect d'hiver*, p. 71.



et ferme à travers les plus funestes péripéties, quand on commande au Borysthène et qu'on s'appelle Kieff, c'est-à-dire la haute, l'élevée [1], on peut lever la tête avec orgueil !

La laure[2] de Pétchersk, fondée dans le onzième siècle, prit ce nom de celui du lieu même qu'avaient habité d'abord ses pieux fondateurs. Ce lieu fut une caverne profonde creusée dans cette montagne par saint Antoine, qui commença par y vivre seul, et qui y appela plus tard douze disciples. D'autres cavernes furent creusées à côté de celle-là, et bientot ce furent de véritables catacombes. Or une caverne, en russe, s'appelle *pestchera*, d'où le nom de Pétchersk donné au monastère.

On descend sous ces voûtes souterraines par l'église du monastère, accompagné d'un ou de deux moines, qui se montrent d'une complaisance parfaite, accoutumés d'ailleurs à la visite des pèlerins qui arrivent de tous les points de l'empire visiter ces lieux consacrés. Je descendis moins profondément que je ne m'y attendais. Muni d'un cierge et suivi d'un moine, je franchis plusieurs passages étroits et me trouvai sous des voûtes basses, mais étendues et nombreuses. C'était une prodigieuse quantité de chambres, de cellules, de chapelles, de réduits cachés et mystérieux. Comme les catacombes de Rome, celles de Kieff servirent, aux mauvais jours, de refuge aux chrétiens, et ces mauvais jours, en Russie, furent ceux de la domination tatare. C'était donc sous ces voûtes de Pétchersk que venaient s'abriter, prier et s'encourager à la mort, les fidèles persécutés, bien

[1] D'après une version, la ville de Kieff aurait été bâtie par les Sarmates, comme j'ai dit ; c'est l'opinion de Tatischeff, des plus anciens habitants de la contrée, et la ville aurait été appelée Kieff parce qu'elle était élevée sur une montagne, de *kiovi* ou *kii*, haut, montagne, en leur langue.

[2] On sait qu'on appelait *laure*, dans l'Orient, la réunion des cellules des solitaires, lesquelles, répandues çà et là, formaient une sorte de village. Il y avait plusieurs *laures* dans l'ancienne Thébaïde, et les *laures* furent les premiers monastères. On a conservé l'usage en Russie de donner ce nom de laure (*larre*) aux monastères de premier rang par leur importance.

que, — et c'est un fait historique à remarquer, — bien que, dis-je, les Tatars respectassent en général la religion chrétienne. Était-ce politique, et pour ne pas réduire tout un peuple au désespoir; était-ce indifférence plutôt, ou une sorte de mépris tacite? On ne sait. Mais si la persécution n'était pas ordonnée comme principe, elle n'était pas défendue comme accident, de sorte que plus d'une fois les caveaux de Pétchersk servirent à arracher des chrétiens à la fureur des Mongols.

Ici sont conservés dans leurs cercueils et exposés à la vue des pieux visiteurs ces restes des saints, des pasteurs, des martyrs dont les exemples et les vertus édifièrent les temps primitifs de l'Église grecque. Il y en a quelques-uns qui appartiennent au culte catholique. Les corps sont rangés dans leurs cercueils, enveloppés de draperies comme des momies égyptiennes, et la figure découverte.

On frissonne involontairement en voyant tant de cadavres humains, les restes de tous ces hommes qui autrefois animèrent ces voûtes, peuplèrent le couvent qui s'élève sur elles, prièrent, bénirent et pardonnèrent... Ailleurs on voit des marbres muets, ou des figures de pierre étendues sur la pierre; ici ces figures sont réelles; la mort se présente sans déguisement, elle se multiplie, elle est partout.

Voici, dans une petite chapelle, douze cercueils : onze suffirent pour remplir l'espace, le douzième repose sur les autres; on eût pu le placer ailleurs, cependant. Je voulus savoir la cause de cette bizarrerie. On me répondit que c'étaient là les restes des douze frères qui avaient bâti la grande église, et qu'on n'avait pas voulu les séparer.

Quelques-uns de ces morts ont le crâne à nu, et de ce crâne suinte une huile sainte, objet de grande dévotion...

J'avais aperçu des cadres en maçonnerie dans les parois des caveaux; c'étaient comme des fenêtres qu'on aurait murées. L'histoire de ces fenêtres me fit frémir.

Des chrétiens, exaltés par une piété qu'on pourrait dire maladive, se condamnaient, victimes volontaires, à mourir de faim dans ces caveaux, dont une sorte d'étroite meurtrière s'ouvrait sous d'autres caveaux ; et au dernier moment, lorsqu'ils sentaient les angoisses de la dernière agonie, ils se traînaient à ces ouvertures, et laissant voir leur figure pâle, décharnée et dévorée par la fièvre de la mort, ils priaient les autres chrétiens de fermer leur tombeau, c'est-à-dire de murer l'étroite fenêtre par laquelle ils pouvaient encore communiquer avec des êtres vivants : sur leur demande, la fenêtre était murée, le fanatisme répondait au fanatisme, et une tombe s'était fermée sur un être vivant. Comme ces petits caveaux se trouvent entre des piliers ou des colonnes, cet endroit s'appelle *Stopniki* (muré entre des colonnes).

Je vis des étrangers qui s'agenouillaient devant les images des chapelles sépulcrales répandues dans ces souterrains, et frappaient à plusieurs reprises la dalle avec leur front; d'autres baisaient dévotement les vêtements des morts dans leurs cercueils ; d'autres murmuraient des prières monotones et d'une voix sépulcrale; d'autres enfin se frappaient la poitrine en poussant de longs soupirs.

Je l'avoue, la vue de toutes ces choses étranges, sombres et superstitieuses, avait jeté dans mon âme une terreur pleine de tressaillements... Je ne suivais plus qu'en tremblant le moine à robe noire qui me précédait comme un spectre dans ce séjour des ombres et de la mort... Et lorsqu'après avoir accompli ce pieux et terrible pèlerinage, je revis enfin la lumière du ciel, je bénis Dieu comme si j'eusse échappé à quelque danger inconnu et mystérieux.

Avant de quitter la forteresse, j'allai visiter l'église de Saint-Nicolas-le-Thaumaturge, bâtie en bois, et, à ce qu'on assure, sur le tombeau du célèbre Oskold, dont il a été question ; cette église, sur une hauteur qui domine le Dniéper, n'a d'ailleurs que ce vieux souvenir qui la distingue.

Je n'ai rien à dire de la forteresse elle-même, ni des édifices officiels qu'elle renferme. Que m'importent, en effet, le palais du gouverneur général, la façade de l'université, celle des cavernes et des magasins? Je suis venu chercher à Kieff la Rome moscovite, et la Rome moscovite existe tout entière dans les catacombes de sa laure de Pétchersk, où se trouve une tombe vénérable que j'ai oublié de nommer, celle de Nestor, le premier chroniqueur russe, que je crois avoir déjà comparé à notre Grégoire de Tours.

L'ancienne Kieff, celle de l'autre colline, est riche en temples historiques, en vieilles églises. Et d'abord celle de Saint-André, — cet apôtre qui le premier vint prêcher l'Évangile aux Slaves, — et qui fut bâtie au lieu même où cet apôtre planta la croix, en disant : « Ici s'élèvera une église ! »

La cathédrale de Sainte-Sophie date de 1037, et fut fondée par Yaroslaff Vladimirovitch, à l'endroit où il battit un jour les Pétchénègues : c'est une église pleine de magnificence ; mais ce que j'y vis de plus curieux, c'est le tombeau en marbre blanc de ce prince, monument d'autant plus curieux que c'est le seul en Russie de cette espèce, qui puisse donner une idée des arts dans ce pays au onzième siècle.

La plupart des maisons de la vieille Kieff appartiennent à cette cathédrale et au couvent de Saint-Michel, qui n'en est pas éloigné, et dans lequel s'élèvent dix églises.

On a fait dernièrement une précieuse découverte dans celle de Sainte-Sophie : en grattant un mur dont on voulait renouveler le stuc, on a mis à jour un tableau en mosaïque de Byzance, merveilleux ouvrage représentant la Vierge et les apôtres, ce qui peut faire supposer plus d'un trésor semblable caché peut-être, comme l'était celui-là, par quelque profane couche de plâtre.

Derrière cette même église de Sainte-Sophie sont deux restes précieux des antiquités purement militaires de Kieff l'ancienne, c'est ce qu'on appelle les portes d'Or, formées par deux fragments

de murailles de granit d'une élévation de trois toises sur une largeur d'un mètre et demi environ.

Ces portes étaient celles par lesquelles passaient les armées de Vladimir et les armées de Yaroslaff, après avoir vaincu les Pétchénègues, mais aussi les mêmes que franchirent les Tatars.

Quant à la troisième partie de Kieff, à la ville basse plutôt, celle-ci s'étend timidement, modestement sous l'autre, jusqu'aux rives du fleuve, comme une sœur cadette aux pieds de son aînée dont elle reconnaît la supériorité.

Kieff est d'ailleurs d'un aspect animé, on y sent le bien-être. Son fleuve, l'intelligence de ses habitants, le mouvement de son commerce, surtout avec Odessa [1], la richesse et la fécondité des campagnes qui l'entourent, tout concourt à entretenir dans cette cité cette aisance et ce bien-être riant qui frappent dès l'abord. Je viens de parler de la fécondité de ses environs ; rien n'est comparable à l'abondance des fruits de Kieff [2].

Je pus voir ses environs en allant visiter la fameuse colline chauve (*Liçaïa Gora*), hantée chaque nuit par les *Vehdma*, sorte de méchantes sorcières, qui en ont fait le lieu favori de leurs ébats. La nuit de la Saint-Jean est celle où les Vehdma célèbrent leurs fêtes, et cette nuit-là, il y aurait danger à passer à proximité de la merveilleuse colline. Que si vous vous entreteniez de ce sujet avec quelque digne enfant du peuple, il vous dirait que chaque maison, dans le pays, est habitée par une Vehdma invisible ; que ce sont de méchantes fées fort gourmandes, et qui, heureusement, elles se bornent à voler le lait des vaches. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans la Petite-Russie, le pays des *bilines* (contes) et des traditions populaires.

[1] Commerce d'exportation.

[2] Les Kiéviens m'en voudraient avec raison si je ne consacrais pas un mot à leurs célèbres confitures. Or les confitures de Kieff sont sèches et d'une espèce qu'on ne peut comparer à rien de ce que nous connaissons en France. J'ajoute qu'à mon goût il en est peu qu'on puisse leur préférer; elles croquent sous la dent, et cependant ne sont pas dures; elles ont un parfum d'une finesse exquise.

Je m'étais promis de faire à cet égard quelques recherches touchant les traditions chevaleresques qu'on m'avait dit exister sur la cour de Vladimir le Grand, lesquelles auraient rappelé nos anciens romans de chevalerie de Charlemagne et de la Table ronde. J'avais d'ailleurs vu un vieux sague, *Dobrina Nikitischoff*, dont l'existence peut en faire supposer d'autres. On m'assura, à Kieff, que non-seulement ces traditions existaient, mais encore qu'elles se rattachent à trois cycles : celui de Vladimir le Grand, celui de Yaroslaff et celui de Novgorod. Tout se borna à cette affirmation. J'en tirai la conséquence naturelle qu'on n'en était encore qu'aux conjectures.

J'avais tout vu de ce qui peut, à Kieff, intéresser un touriste curieux, un peu poëte et rêveur. La saison avançait; l'automne avait fui et déjà le rigide mois de novembre était là. Il était temps de partir, si je ne voulais risquer de rencontrer l'hiver en route : or il nous restait mille cinq cent quatre-vingts verstes à faire pour arriver à Saint-Pétersbourg. Moscou divise cette distance en deux parties à peu près égales; nous mîmes quatre jours pour atteindre Moscou, où nous trouvâmes le chemin de fer inauguré, et le lendemain nous arrivions à Saint-Pétersbourg.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGE EN SIBÉRIE ET AU KAMTCHATKA.

I

Départ de Saint-Pétersbourg. — Trajet de Saint-Pétersbourg à Irkoutsk. — Embarquement sur la Léna. — Expédition d'Yermak. — Les Strogonoff. — Conquête de la Sibérie par les Russes. — Races et peuplades diverses de la Sibérie. — Division territoriale. — Productions. — Animaux et végétaux particuliers à la Sibérie. — Mines. — Administration. — Villes principales.

Je ne sais plus quel homme d'esprit de ce dix-huitième siècle, qui en comptait tant, rencontrant un jour sur la grand' route l'aventureux chevalier de Boufflers, l'aborda par ces paroles pleines d'à-propos : « Enchanté, chevalier, de vous trouver chez vous. » Mes amis, en pareille circonstance, pourraient m'en dire autant, car je suis très-fort de ces gens qui ne peuvent tenir en place, et je ne m'estime jamais autant chez moi que quand je me trouve à pied, à cheval ou en voiture, soit sur le sommet de quelque montagne, soit dans le fond de quelque vallée, ou bien encore quand je sens sous mes pieds le solide pont d'un navire qui m'emporte à pleines voiles ou à toute vapeur vers quelque île nouvelle ou quelque continent que je n'ai point encore visité. Par une disposition d'esprit et de corps qui m'est particulière, le repos m'ennuie, le bien-être me lasse, l'immobilité me fatigue; j'étouffe dans l'enceinte des villes et sous le toit des maisons; l'inconnu m'attire comme l'aimant attire le fer, et j'ai

besoin, pour respirer et vivre, de l'air libre du monde entier et des émotions sans cesse renaissantes qu'offrent au voyageur les incidents de la vie errante et l'aspect toujours changeant du mobile panorama qui se déroule sous ses yeux.

Semblable à ces pêcheurs qui redisent chaque matin : « Encore aujourd'hui la joie et demain la pénitence, » chaque fois que j'entreprends un voyage, je promets à mes amis et je me promets à moi-même que celui-là sera le dernier; mais je ne suis pas plus tôt de retour, qu'oubliant mes résolutions et mes promesses, je repars encore pour quelque lointain climat, non sans avoir fait de nouvelles promesses et pris de nouvelles résolutions que je tiendrai probablement comme les précédentes, car l'habitude est si invétérée, que dans la peau mourra le renard; et je crains bien que quelque jour on ne me trouve grillé par le soleil de l'équateur, à moins pourtant que je n'évite cette triste fin en me faisant geler dans les glaces de l'un ou l'autre pôle.

En 1850, j'étais à Saint-Pétersbourg où m'avait conduit mon humeur vagabonde, et déjà, commençant à trouver que mon séjour se prolongeait trop longtemps dans cette brillante capitale, je m'interrogeais pour savoir de quel côté je dirigerais mes nouvelles pérégrinations, quand le hasard me mit en relation avec un certain Ivan Trétiakoff, jeune marchand russe qui faisait, avec la Sibérie, le commerce des pelleteries et des dents de mammouth, ivoire antédulivien que l'on exporte de ces contrées depuis un temps immémorial, et qui s'y rencontre encore à l'état fossile aussi abondant qu'autrefois. En m'entretenant avec Trétiakoff de cet étrange pays de la Sibérie où il avait déjà accompli plus d'un voyage, je fus pris de l'invincible désir de visiter une terre si curieuse et si remarquable à tant d'égards et pourtant si peu explorée, et je fis à Trétiakoff la proposition de l'accompagner; il accepta avec joie, mais sans me dissimuler pourtant que l'entreprise était périlleuse, et que nous aurions probablement à affronter bien des dangers, et à supporter des privations et des souffrances

de toute sorte dans les pays que nous allions parcourir, d'autant mieux qu'il entrait dans ses projets de pousser au nord de la Sibérie jusque sur les bords de la mer Glaciale, dans la partie du pays qui, moins exploitée que le reste par les marchands russes, offrait par cela même à son commerce des chances plus avantageuses. Ces observations, dont je compris la justesse, ne purent cependant m'ébranler dans ma résolution; je connaissais Trétiakoff pour un homme aussi prudent que courageux, et qui joignait en outre à ces avantages celui de posséder parfaitement le pays; je savais d'un autre côté, pour les avoir éprouvées en maintes circonstances, que je pouvais compter sur mes propres forces et sur ma persévérance; aussi, tout en remerciant mon brave Russe de ses officieux avis, je lui signifiai mon inébranlable résolution de l'accompagner dans son voyage.

Trétiakoff n'avait plus d'objections à m'opposer, il céda et nous nous occupâmes aussitôt des préparatifs de notre départ. Ils ne furent pas longs, car nous n'avions à suivre jusqu'à Irkoutsk qu'une grand'route parfaitement munie de relais de poste, et c'était seulement dans cette ville que nous devions nous occuper des arrangements nécessaires pour continuer notre voyage : désirant d'ailleurs éviter toute cause de retard, nous n'emportâmes que deux petits porte-manteaux, avec le linge et les habits indispensables, et nous partîmes en chariot de poste.

Nous quittâmes Pétersbourg le 25 mars, et arrivâmes à Moscou dans les premiers jours d'avril; en deçà de Moscou, jusqu'aux monts Oural, le débordement d'un grand nombre de rivières retarda beaucoup notre voyage, incident qui contraria vivement mon compagnon, mais qui ne fut pour moi, voyageur touriste, qu'une agréable diversion à la monotonie que nous eût présentée sans cela la route que nous parcourions. Toutes les vallées se trouvaient, grâce à cette inondation, transformées en lacs immenses, du sein desquels sortaient, comme de gigantesques roseaux, les arbres qui commençaient à verdir, et, du sommet des collines

sur lesquelles nous dirigions notre course, tout le pays présentait aux regards le magique aspect de jardins flottants sur l'eau.

A partir de Moscou, nous éprouvâmes plusieurs fois le printemps et plusieurs fois l'hiver, et il nous arriva souvent de sortir d'une contrée où les arbres se couvraient de feuilles et les prés se paraient de fleurs, pour entrer sans transition dans d'autres régions encore recouvertes d'un épais tapis de neige. C'est ainsi qu'à Kazan nous avions laissé des jardins tout à fait en fleurs, un ciel pur, une température douce et même chaude, et que nous retrouvâmes dans les monts Ourals le froid sévissant avec toute sa rigueur. Pendant tout le trajet que nous fîmes à travers ces montagnes qui séparent à la fois la Russie de la Sibérie et l'Europe de l'Asie, nous fûmes constamment suivis par des bandes de loups affamés qui ne nous firent cependant aucun mal, et ne purent même parvenir à effrayer des hommes aussi habitués que Trétiakoff et moi à être escortés dans leurs voyages par de pareils gardes du corps.

Mais les monts Ouraliens sont franchis, et déjà leurs sommets neigeux disparaissent peu à peu derrière nous, confondus dans leur brumeuse couronne de nuages. L'Europe s'éloigne, et l'Asie commence à se dérouler à nos yeux. Mais combien différente de l'Asie des contes arabes! de cette riche et voluptueuse contrée où la tradition biblique plaça le jardin fortuné d'Éden, que l'imagination des poëtes se plut à orner de tant de fictions brillantes et que le pinceau nous a si souvent représentée sous la forme gracieuse d'une jeune fille mollement couchée au bord de quelque grand fleuve aux eaux transparentes et bleues, sous des berceaux de myrtes et d'orangers, et nonchalamment occupée à effeuiller de ses doigts délicats quelques-unes de ces fleurs brillantes qui ont donné leur nom à Rhodes la parfumée.

L'Asie que j'allais parcourir était loin de s'offrir à mon esprit sous des couleurs aussi séduisantes. Tout en elle, au contraire, portait le sombre cachet de l'horreur et de la désolation, et ce

nom même de Sibérie, qu'on ne prononce jamais sans un mystérieux effroi, frappait à tel point mon imagination que ce ne fut pas, je l'avouerai franchement, sans une sorte de terreur que je me vis ainsi séparé de l'Europe par une chaîne de hautes montagnes, et lancé presque seul dans un pays que je ne connaissais encore que d'après les préjugés du vulgaire et les récits exagérés des voyageurs, et que je me représentais par suite comme n'étant d'un bout à l'autre qu'un affreux désert peuplé de scélérats. Mais ces craintes ne devaient pas se réaliser; car pendant tout le cours de mon voyage, je ne rencontrai de brigands nulle part, et ce ne fut que beaucoup plus tard et beaucoup plus loin que je me trouvai dans d'immenses solitudes pleines, en effet, d'horreur et de désolation.

La partie occidentale de la Sibérie, dans laquelle je venais de déboucher au sortir des gorges de l'Oural, présente partout aux regards une riche végétation, des champs bien cultivés, et offre aux voyageurs, sur ses routes entretenues avec soin, de grands villages bien construits et une sécurité à coup sûr plus complète que celle qu'on trouve dans les sierras de l'Espagne et dans les défilés de la Calabre. Ce qui met surtout, à mon avis, les routes de Sibérie bien au-dessus de celles des pays que je viens de nommer, c'est la cordialité et le désintéressement parfaits avec lesquels on nous recevait partout; nous n'eûmes jamais à éprouver aux relais ni la moindre discussion, ni le plus léger retard. Tandis que l'on attelait de nouveaux chevaux à notre télègue et que nous nous chauffions dans l'intérieur de la maison de poste, nos bagages demeuraient sur le chemin, à la garde de la bonne foi publique, et s'il nous arrivait de témoigner quelque inquiétude à cet égard, on nous répondait que nous n'avions rien à craindre parmi les Sibériens; et c'était vrai.

Ce fut en voyageant de la sorte, et sans trop de fatigue, que nous atteignîmes successivement Tobolsk et Irkoutsk, les deux villes les plus importantes de la Sibérie, que je ne mentionne ici

que comme étapes, mais sur le compte desquelles je reviendrai plus tard avec quelques détails. Plusieurs personnes que j'eus occasion de voir pendant le séjour d'un mois que je fis dans cette dernière ville s'efforcèrent, mais en vain, de me détourner du projet que j'avais formé de pousser mes excursions dans le nord jusque sur les bords de la mer Glaciale. Mais on eut beau me signaler les dangers sans nombre qui m'attendaient à Nijné-Kolimsk d'abord, puis sur les côtes de l'océan du pôle, et me représenter que je trouverais infailliblement la mort au milieu d'une contrée sauvage et désolée, couverte partout de toundras [1], pénétrées de neige et de glaces, où le moindre danger que j'avais à courir était d'être à chaque instant exposé à manquer des moyens d'existence les plus indispensables, rien ne fut capable de me dissuader d'un projet que j'avais annoncé à Saint-Pétersbourg avec une sorte d'ostentation : mon honneur était engagé dans la question ; d'ailleurs j'étais trop avancé pour reculer, et j'étais bien résolu à ne pas m'arrêter devant aucun des obstacles dont on cherchait à m'effrayer, persuadé que j'étais que ces obstacles n'étaient insurmontables que pour ceux qui n'avaient pas en eux l'énergique volonté que je sentais au dedans de moi.

Après un mois, donné moins encore au repos qu'aux préparatifs indispensables à notre expédition, M. Trétiakoff et moi quittâmes Irkoutsk dans les premiers jours de juin, l'été étant la seule saison de l'année pendant laquelle il soit possible de s'aventurer dans l'âpre pays que j'allais parcourir. Peu après nous arrivâmes à Katchongsk, village à deux cent trente-six verstes d'Irkoutsk, sur la rive gauche de la Léna, qui est navigable à partir de cet endroit. Là nous nous procurâmes un povozok, sorte de grande embarcation pontée à fond plat, et, après l'avoir chargé des différents objets d'approvisionnement dont nous nous étions

[1] C'est ainsi qu'en Sibérie on nomme les marécages.

prudemment munis à Irkoutsk, nous nous y embarquâmes et nous mîmes à descendre la majestueuse Léna, l'un des plus grands fleuves du globe.

Mais pendant que notre bateau glisse à la surface de ce fleuve superbe entre deux rives escarpées du plus pittoresque aspect, tantôt emporté par la seule force du courant, tantôt aussi empruntant pour avancer le concours de la voile et celui de la rame, faisons rapidement connaître au lecteur les races nombreuses d'hommes qui habitent les pays que, depuis l'Oural, nous avons laissés derrière nous, et celles non moins diverses des climats que nous allons parcourir, et racontons d'abord aussi brièvement qu'il nous sera possible les événements qui mirent ces contrées hyperboréennes au rang des provinces de l'empire des tsars; débarrassés de ce soin, nous reprendrons ensuite plus allégrement le cours de notre voyage.

Quel fut le premier qui sut soumettre au joug de la domination les peuplades errantes des champs glacés de la Sibérie, nul ne pourrait aujourd'hui le dire d'une manière positive, car l'histoire est entièrement dépourvue de renseignements authentiques sur le passé de ces vastes contrées. Cependant, s'il faut ajouter foi à la tradition et à quelques obscures chroniques, le mahométan Ivak, prince de la tribu des Nogaïs, gouvernait des hordes de Tatars, d'Ostiacks et de Vogoulitches fixés sur les bords de la rivière d'Ischim, lorsque, par une de ces révolutions si fréquentes alors chez ces peuplades turbulentes, il fut détrôné par un autre chef tatar nommé Genghis. Trop fier pour se soumettre à la domination de l'usurpateur, le fils du prince détrôné, nommé Taïbouga, rassembla autour de lui quelques aventuriers auxquels vinrent bientôt se joindre un certain nombre de guerriers mécontents du nouveau régime ou restés fidèles à la famille de leur ancien chef; Taïbouga partit à la tête de ce petit corps d'armée pour conquérir les pays occidentaux. Ses armes eurent un si rapide et si brillant succès que ce fut à ce jeune guerrier que revint la gloire de fonder

le vaste empire qui devait prendre un peu plus tard le nom de Sibérie, de la ville de Sibir, qui fut bâtie par Mahmet, un de ses successeurs, à quatre lieues de Tobolsk, sur les rives du fleuve Tobol.

Quoi qu'il en soit de ces données peu authentiques, toujours est-il que cet empire ne fut pas de longue durée, et que ce fut un Cosaque rebelle, parti des bords du Don, qui entraîna la chute de ce trône éphémère sans pouvoir y monter lui-même.

En 1577, le tsar de Russie, Ivan Vassilévitch, ce prince auquel l'histoire a conservé le nom de Terrible, fatigué du brigandage et des pirateries que les Cosaques du Don exerçaient tant sur les rives de ce fleuve que sur celles du Volga et même jusque sur les bords de la mer Caspienne, entreprit de châtier cette milice indisciplinée et d'arrêter ses désordres : la révolte fut générale chez les Cosaques ; il fallut combattre, et les rebelles furent vaincus. Mais parmi ces chefs se trouvait un homme à l'âme vigoureusement trempée, un de ces héros à la manière des Brennus gaulois, qui chassés de leur patrie allaient ailleurs en conquérir une nouvelle. Cet homme, capable des plus grandes entreprises et des plus fermes résolutions, était Yermak Timopheïtch (fils de Timothée). Rassemblant les débris des insurgés, ce proscrit, en quête d'une patrie pour lui et ses compagnons d'infortune, remonta le Volga jusqu'à l'embouchure de la Cama et fut bien accueilli par les Permiens. Chemin faisant, il avait recueilli des notions importantes sur la Sibérie, et, quoique les pays réunis sous cette dénomination générale ne fussent guère alors que la moitié de ceux que l'on y a compris depuis, il pensa qu'il pourrait y réaliser les desseins qu'il avait formés. Poursuivant donc sa route, il s'embarqua avec sa petite armée sur la rivière de Tchoussavaïa, qui le porta sur le revers occidental du mont Oural, puis franchissant ces montagnes à la tête de six mille hommes déterminés, il tomba comme la foudre dans l'empire de Touran. Coutchoum-Khan régnait alors en paix sur ces provinces et sa domination s'étendait

depuis la crête du mont Oural jusqu'au bassin du Ienisseï. Mais sa vaste puissance ne devait pas le sauver, et après quelques engagements partiels avec Yermak, il fut vaincu dans une grande bataille dont le succès fraya la route au vainqueur jusqu'à l'embouchure du Tobol. Une seconde victoire remportée par Yermak le rendit maître des rives de l'Oby et du Tobol ; la capitale de l'empire tatar, Sibir, ouvrit ses portes au brave Cosaque.

Après y avoir pris ses quartiers d'hiver, Yermak, dès que la saison le permit, se porta en avant jusqu'au campement des Ostiaks et des Vogouls de la Konda ; quelques autres succès signalèrent encore ses armes. Mais les fatigues, la disette et les maladies avaient, plus encore que les champs de bataille, affaibli son armée au point qu'il ne lui restait plus que cinq cents hommes. La position était éminemment critique, Coutchoum-Khan, le monarque vaincu, cherchait à se former une nouvelle armée, le Cosaque ne pouvait recruter la sienne qu'en Europe. Dans cette position périlleuse, le héros prit une résolution qui prouve combien il connaissait les hommes ; il envoya à Moscou un de ses officiers chargé de solliciter du tsar le pardon de son général et de lui faire hommage des pays conquis, en l'engageant à faire passer dans ces nouvelles possessions les forces nécessaires pour les conserver. Ivan n'avait pas oublié la rébellion des Cosaques, mais il était trop habile politique pour laisser échapper l'occasion d'étendre sa domination; il accorda tout ce qui lui était demandé, et l'envoyé revint en Sibérie accompagné d'une troupe de strélitz bien pourvue d'armes. Mais quand ces renforts arrivèrent, ils ne trouvèrent plus le héros. Pendant l'absence de son envoyé, Yermak avait appris que son adversaire, qui tenait la campagne, empêchait les marchands de la Boukharie de se rendre à Sibir pour y échanger contre des pelleteries les produits de l'Orient, et furieux de l'audace de celui qu'il avait tant de fois vaincu, il avait marché à sa recherche pour le vaincre une fois encore, malgré la supériorité numérique de ses troupes. Mais n'ayant pu rencontrer son adversaire, le Cosaque

s'était arrêté à l'endroit où l'Irtisch se divise en deux branches, et là s'était abandonné imprudemment au sommeil avec ses compagnons harassés de fatigue; ils s'étaient endormis pour la dernière fois, et pendant ce fatal instant de repos les ennemis les avaient surpris et les avaient tous massacrés; il n'en était resté qu'un seul qui était parvenu à s'échapper miraculeusement et avait apporté à Sibir la nouvelle de cet affreux désastre. Quant à Yermak, réveillé en sursaut au milieu du carnage des siens, il avait essayé de lutter pendant quelque temps contre le nombre de ses ennemis; mais désespérant d'échapper à ceux qui le pressaient de toutes parts, il s'était précipité tout armé dans l'Irtisch, en prononçant ces paroles mémorables : « Quand on ne peut plus vaincre, il faut savoir mourir. » Et en effet il avait trouvé le trépas dans les vagues profondes du fleuve.

La mémoire de ce guerrier est demeurée chère aux Russes et surtout aux Sibériens, qui en ont fait un saint et qui célèbrent sa fête avec une grande solennité, ainsi que nous eûmes occasion d'en être témoins pendant notre court séjour à Tobolsk.

Heureusement pour les Russes, cette perte ne fut point irréparable. Le tsar envoya de nouveaux secours; la conquête fut maintenue, et les successeurs d'Ivan Vassilévitch entretinrent constamment en Sibérie des forces suffisantes, non-seulement pour conserver cette possession, mais pour l'étendre graduellement. A mesure qu'on avançait, des fortins, élevés sur les nouvelles frontières, les mettaient à l'abri des attaques de tous les ennemis qui pouvaient les menacer. L'on cheminait ainsi lentement, mais sûrement; et comme on avait en même temps l'habile politique de ménager les peuplades conquises, et de ne leur imposer qu'un tribut très-léger en échange de la protection qu'on leur accordait, elles apprirent ainsi bientôt à en apprécier les avantages.

Parmi les hommes qui contribuèrent le plus à étendre et à assurer la domination russe, il ne faut pas oublier de mentionner les Strogonoff.

Jacques et Grégoire Strogonoff étaient deux frères qui vivaient sous le règne de cet Ivan le Terrible dont nous avons déjà cité le nom ; riches marchands, depuis longtemps établis entre la Kama et la Dvina pour s'y livrer au commerce lucratif des pelleteries avec les peuplades sauvages des environs, ils avaient établi sur ces contrées une sorte de domination, et se trouvaient déjà, en 1572, assez puissants pour apaiser une révolte des Tchérémisses, des Ostraks et des Backhirs. Bientôt leurs vues se portèrent plus loin encore ; ils obtinrent du tsar l'autorisation d'établir quelques forts sur le Tobol, et de faire la guerre pour leur propre compte. Il leur fut, en outre, permis d'exploiter les mines de fer, d'étain, de plomb et de soufre que le sol pourrait offrir. Dès lors, ils pensèrent à pousser leurs efforts industrieux au delà de l'Oural, et ce fut Siméon Strogonoff, leur successeur, qui le premier conçut l'idée d'organiser contre la Sibérie l'expédition où Yermak devait jouer un rôle si brillant, et trouver une mort à la fois si glorieuse et si déplorable.

A l'époque où nous vivons, la conquête de ce pays par la Russie est un fait depuis longtemps irrévocablement accompli; et l'empereur exerce une domination incontestée sur ces vastes contrées, qui, sous le nom général de Sibérie, renferment dans leurs immenses limites un territoire grand vingt fois au moins comme celui de la France, mais qui, malgré son immensité, est cependant insuffisant pour nourrir les deux ou trois millions d'habitants qui y campent bien plutôt qu'ils ne le peuplent.

Telle qu'elle est aujourd'hui occupée par les Russes, la Sibérie comprend tout le nord du continent asiatique au delà de la Tatarie indépendante, de la Mongolie et de la Mantchourie. Ses limites sont : à l'ouest, la crête des monts Ourals; à l'est, l'Océan oriental; au nord, la mer Glaciale; au sud, les chaînes des montagnes qui suivent à peu près la direction d'un parallèle s'étendant depuis les monts Ourals jusque près des côtes de l'Océan oriental.

En ne tenant pas compte des fractions de degré, les latitudes extrêmes de ce pays se trouvent être 49° et 75°, et la différence entre les deux longitudes extrêmes n'est pas moindre de 130°. Sa superficie est évaluée à cinq cent quarante mille lieues carrées, et par conséquent elle est plus grande que toute l'Europe et que le quart de l'Asie continentale.

Sur cet espace immense, on ne compte guère, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, que deux millions et demi d'habitants, à peu près quatre par lieue carrée. Cette rare population est très-inégalement distribuée sur le sol, et les indigènes y sont en minorité. Là, comme dans le Nouveau-Monde, les conquérants se sont multipliés au préjudice de la race conquise, avec laquelle ils se sont confondus sur quelques points, mais pas assez cependant pour qu'on ne puisse reconnaître facilement partout les traces non encore entièrement effacées de leur différente origine.

Parmi les éléments de population qui sont venus tour à tour s'implanter et se superposer sur le sol de la Sibérie, figurent aujourd'hui en première ligne les Russes, Cosaques et autres colons d'Europe, qui habitent surtout les villes et les postes militaires. Ils descendent, pour la plupart, soit des soldats employés à la conquête, soit des criminels envoyés ici en exil. À ces deux classes se sont encore réunis des aventuriers, des paysans fuyant la tyrannie de leurs boyards, et des marchands ruinés en quête d'une fortune nouvelle. De semblables colons, s'enfonçant dans un vaste désert, en dehors des communications avec le monde civilisé, ne pouvaient que joindre à leur grossièreté primitive celle résultant du rude climat qu'ils habitaient. Aussi, sous le règne de Pierre Ier, les Sibériens passaient pour avoir des mœurs si sauvages que ce monarque ne crut pouvoir infliger aux prisonniers de Poltava un supplice plus rigoureux que de les envoyer en Sibérie. Ce furent ces braves et malheureux soldats de Charles XII qui, les premiers, introduisirent dans ces contrées sauvages

les usages, les arts et les manufactures d'Europe, et fondèrent, en 1713, à Tobolsk, une école où ils se mirent à enseigner l'allemand, le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. Les Polonais qui vinrent plus tard et dont quelques-uns habitent encore le pays, continuèrent cette œuvre de civilisation, pendant que d'un autre côté les officiers russes introduisaient dans les villes de la Sibérie les mœurs et le luxe de Saint-Pétersbourg; et aujourd'hui, à Tobolsk et à Irkoutsk, on rencontre de brillantes toilettes, des voitures aussi commodes qu'élégantes, une douce sociabilité a remplacé la rudesse primitive des aïeux, on s'habille, on vit, on cause, on se visite comme dans toute autre ville de l'empire, et là, comme à Saint-Pétersbourg, comme à Londres, comme à Paris, il n'est guère de festin qui se termine sans qu'on y fasse honneur aux produits mousseux du sol champenois.

Mais la civilisation un peu superficielle qui règne dans les villes de la Sibérie n'a point encore exercé son influence sur les peuplades qui errent dans ses vastes campagnes. Parmi ces peuplades nombreuses, la première mention est due, à titre d'ancienneté, à celles qu'on peut à bon droit appeler indigènes, puisque ni les annales de l'histoire, ni même les lueurs de la tradition n'indiquent l'époque de leur arrivée dans le pays; et d'abord apparaissent les Toungouses, qui habitent tout à fait au centre de la Sibérie, sur les rives du Ienisseï, dont plusieurs affluents, portant le nom de Toungouska, attestent par cela même l'antiquité de ces peuplades sur le sol où ils sont aujourd'hui fixés. Depuis les monts Altaïs jusqu'au voisinage de la mer Glaciale, cette race conserve, autant du moins que la différence des climats le permet, sa physionomie à part, sa langue et ses mœurs distinctes; on les divise en trois classes en raison uniquement des moyens de transport dont chacune de ces divisions fait usage: ce sont les Toungouses à rennes, les Toungouses à chiens et les Toungouses à cheval. Ces derniers, qui ne sont pas moins bons cavaliers que les Tatars et les Mongols au milieu desquels ils vivent, possèdent non-seulement des

chevaux, mais aussi des troupeaux de bêtes à cornes, et plusieurs d'entre eux, placés dans un climat plus favorisé que celui sous lequel habitent la plupart des autres indigènes, ont quitté la vie errante pour se livrer à la culture.

La religion de la majeure partie des Toungouses est encore le chamanisme, sorte de grossière idolâtrie entretenue par de misérables imposteurs, qui, sous le nom d'*abiss* ou *chamans*, exercent sur leurs esprits incultes la plus étrange influence à l'aide de sortiléges aussi ridicules que bizarres.

Après les Toungouses, et toujours au rang des peuplades indigènes de la Sibérie, il faut citer les Yakoutes et les Youkaguires, avec lesquels ils sont mêlés en partie. Cependant, malgré cette fusion, qui n'est pas complète, les Yakoutes et les Youkaguires ont conservé leur langue, leurs usages et surtout leurs croyances superstitieuses, qui ne laissent pas que de différer en bien des points de celles de leurs voisins.

Les Koriaks errants, race indisciplinable, adonnée au brigandage, ferme la liste des peuplades dont l'origine semble se perdre dans la nuit des temps.

Après ces peuples, considérés à bon droit comme les plus anciens habitants de la Sibérie, il faut placer les tribus finnoises, dont les migrations en Asie précédèrent les temps historiques de la Russie, en sorte que les annales ne peuvent en faire mention. Parmi ces tribus, la plus importante est, sans contredit, celle des Vogouls, dont les mœurs et les habitudes ont un cachet particulier. La chasse aux piéges dans les forêts étant presque leur unique moyen d'existence, chaque famille s'est isolée dans des cantonnements d'une étendue suffisante, en des lieux où le gibier abonde. Et de même que, si l'on en croit les naturalistes, on ne voit jamais deux paires d'aigles chasser dans le même canton, de même aussi on ne voit jamais deux familles de Vogouls tendre leurs piéges dans la même forêt; et c'est pour cette raison que, dans les contrées occupées par ces peupla-

des, il n'existe point d'habitations rapprochées, de travaux communs ni de secours mutuels. Les Vogouls, à vrai dire, ne forment point un peuple, mais seulement des familles isolées.

Viennent ensuite les Samoyèdes, race d'hommes qui occupe une partie de la Russie d'Europe jusque dans le gouvernement d'Arkhangel, en suivant les côtes de la mer Glaciale, mais qui s'est surtout étendue dans la Sibérie, toujours en se rapprochant de la mer. Quelques hordes de Samoyèdes ont cependant pénétré jusque dans l'intérieur des terres, et ont subi, en se mêlant avec les anciens habitants, des modifications telles qu'on les considère aujourd'hui comme des peuples distincts, telles sont les peuplades connues sous les noms de : Alators, Kaïbal, Kamaches, Karagates et Sagotes. Toutes ont beaucoup de ressemblance avec les Samoyèdes, dont elles ont conservé les habitudes et la langue, mais en les altérant néanmoins sous plusieurs rapports. La race primitive des Samoyèdes a souvent été assimilée aux Lapons, quoiqu'elle en diffère cependant d'une manière notable, tant par la taille que par la figure; les Samoyèdes sont plus grands et moins laids que les Lapons, et il y aurait même chez eux quelques jolies femmes, si leur accoutrement n'était pas si ridicule et leur saleté si repoussante.

Le même reproche de malpropreté dégoûtante peut, du reste, être adressé à la plupart des peuplades dont nous venons de parler, et c'est pour cette raison sans doute que Pallas s'est obstiné à trouver l'étymologie du nom des Toungouses dans un mot mongol qui signifie sanglier ou cochon, et il faut reconnaître que si cette étymologie est peu vraisemblable, scientifiquement parlant, elle se trouve, d'un autre côté, pleinement justifiée par les habitudes de saleté que ces sauvages ont contractées.

Quant aux Tatars, bien que l'empire fondé par eux en Sibérie n'y ait pas subsisté longtemps, ils n'en sont pas moins demeurés en grand nombre sur la terre conquise par leurs ancêtres. Plusieurs peuplades de ces Tatars ou Turcs sont, en effet, répan-

dues dans la partie méridionale des gouvernements de Tobolsk, de Tomsk et d'Iennisseïsk; les plus reculés vers l'est sont les Birionzes, les Katchinzi et les Beltyres. Ces trois dernières tribus, plus ou moins mélangées au sang mongolique, demeurent aux environs d'Abakan, rivière qui se jette dans le haut Ienisseï.

Ces peuplades tatares, qui ne sont ni plus intelligentes, ni plus civilisées que les peuplades d'origine différente dont nous avons déjà parlé, font en général de la chasse leur principale occupation; quelques-unes d'entre elles cependant élèvent des chevaux et des bœufs, et cultivent du millet et un peu de froment. La religion prédominante chez ces barbares est un reste de mahométisme mêlé de beaucoup de chamanisme. On trouve parmi eux des magiciens assez adroits, dont le costume ressemble à l'habillement français.

Deux peuplades tatares sont chrétiennes, ce sont celles de Tom et de Tchoulym, habitant le bord des deux rivières dont elles ont pris le nom; elles ont été converties au christianisme par l'archevêque Philopheï.

La dernière des grandes races dont il nous reste à parler est la race mongolique, dont quelques tribus vivent en Sibérie sous la domination des Russes. Les Mongols de Sibérie portent le nom de Bouriaites ou Bourètes Barga-Rouratt. Ils ont peuplé presque toute la province d'Irkoutsk et celle de Nertchinsk. Leur nombre ne s'élève pas à moins de soixante-quinze mille individus mâles. Semblables aux Kalmouks par les traits du visage, ils manquent en général de force et de vigueur, et, quoique peu sujets aux maladies, ils arrivent rarement à un âge avancé. Leur religion est un mélange de superstitions bizarres, dans lequel le chamanisme joue le rôle le plus important.

Nous avons terminé la nomenclature des principales peuplades que renferme la Sibérie; il en existe cependant encore un grand nombre d'autres sur le sol de cette immense contrée, mais ce ne sont toutes que des peuplades secondaires, se rattachant plus ou

moins aux grands types généraux que nous avons signalés plus haut, et nous croyons qu'il serait sans intérêt de les mentionner; nous pensons aussi qu'il est inutile de parler ici en détail des mœurs de tous ces habitants qui se ressemblent partout, à quelques légères différences près, et avec lesquelles le lecteur pourra faire plus ample connaissance quand nous reprendrons un peu plus loin le cours du voyage, pendant lequel nous nous trouverons constamment en contact avec plusieurs de ces petites nations.

Pour en finir avec ces notions générales qu'il était important dès l'abord de faire passer sous les yeux du lecteur, nous allons maintenant esquisser rapidement la physionomie de la Sibérie sous le triple rapport de la division territoriale, de l'administration et de la production.

La nature elle-même a divisé la Sibérie en trois grandes parties déterminées par les bassins des trois fleuves principaux qui l'arrosent. Ces trois fleuves sont l'Ob ou Obi, le Ienisseï et la Léna. Un grand nombre d'autres cours d'eau d'une importance secondaire traversent aussi ces vastes pays; mais il serait aussi long que fastidieux d'en donner ici la liste complète, et nous nous bornerons à citer encore l'Anabara, dont les rives paraissent être abandonnées aux rennes sauvages. L'Olenek, près duquel s'élève une petite ville. Le Kolima, de plus de trois cents lieues de cours, et l'Indighiska, dont le bassin est encore plus spacieux que celui du Kolima. Tous ces fleuves se déchargent dans la mer Glaciale; quelques autres portent à l'Océan oriental le tribut de leurs eaux: tels sont l'Anadir, le Pengina et le Kamtchatka, dans la presqu'île de ce nom.

L'Obi et l'Ienisseï, qui parcourent du sud au nord la partie occidentale de la Sibérie, ne le cèdent pour l'importance qu'aux grands fleuves du Nouveau-Monde; la Léna, sur laquelle il ne faut pas perdre de vue que nous sommes toujours embarqués, n'a pas, il est vrai, un cours aussi prolongé; mais plus large et plus majestueuse, coulant dans un vaste bassin qu'entourent de toutes

parts de hautes montagnes, elle porterait à la mer par son immense embouchure un volume d'eau qui égalerait au moins le tribut payé par ses rivaux, si les glaces qui obstruent éternellement une grande partie de ses eaux n'en enchaînaient forcément le cours.

Plaine sans bornes et sans accidents de terrain, à peine coupée çà et là par quelques montagnes d'une élévation médiocre, la Sibérie est mieux caractérisée par la description de ses eaux que par celle de la forme de son territoire. On y compte un grand nombre de lacs, dont le plus remarquable est le lac Baïkal. Ce lac, qui mesure cent cinquante lieues de longueur sur dix-huit de largeur moyenne, avec ses îles multipliées dont la plus grande n'a pas moins de seize lieues de long, et ses phoques qui les fréquentent, a l'apparence et la physionomie d'une mer intérieure. La profondeur immense de ses eaux, leur transparence azurée, les tempêtes redoutables qui les soulèvent en vagues écumantes, ajoutent encore à cette ressemblance. Les peuplades qui habitent ses bords le considèrent d'ailleurs comme une véritable mer, et, dans leur respect exagéré et superstitieux, vont jusqu'à désigner le lac sous le nom de la *Mer sainte*, persuadés qu'ils sont, que s'ils avaient l'imprudence de le traiter de lac, le Génie qui commande à ses eaux ne manquerait pas de leur faire expier leur sacrilége par les plus effroyables tempêtes.

Les lacs, quelque nombreux qu'ils soient, ne sont cependant que la moindre partie des eaux stagnantes répandues sur le sol de la Sibérie; des marais immenses, connus sous le nom de Toundras, couvrent un espace bien plus considérable encore. La pente du terrain est si peu marquée dans la plus grande partie de ces steppes sans bornes, et à la suite des fontes de neiges, les inondations s'étendent si loin, que l'été trop court de ces hautes latitudes n'a pas assez de force pour en faire évaporer le reste. De là des miasmes délétères durant la saison chaude, et ces nuées de mousquites qui devaient tant nous faire souffrir pendant le cours de

notre voyage. Généralement les eaux de ces marécages sont saumâtres, et contiennent en grande quantité le sulfate de soude et le sel commun.

Les montagnes de la Sibérie ne sont ni aussi continues, ni aussi élevées que pourraient le faire supposer les cartes, généralement assez inexactes, qu'on possède en France de ces pays éloignés, et les chaînes de l'Oural, non plus que celles des Altaïs, ne sont point comparables aux Alpes ni aux Pyrénées; leurs cimes sont même, à quelques exceptions près, si peu considérables que de grands arbres les couvrent jusqu'au sommet, si ce n'est cependant aux latitudes trop rigoureuses pour que la végétation puisse exister même dans les plaines.

Au pied des monts Altaïs, dont nous venons de citer le nom, s'étendent des plaines à perte de vue, qui, n'offrant aucun écoulement aux eaux, les laissent séjourner longtemps à l'époque de la fonte des neiges, et qui, durant la chaleur de l'été, se couvrent d'efflorescence de sulfate de soude. Ce sol, privé de son eau de cristallisation, se réduit en poussière extrêmement fine que le vent disperse dans l'air et qui devient ainsi pour les yeux la cause des maladies les plus douloureuses. Les exhalaisons qui sortent de ces marécages sont plus malfaisantes encore et feraient incontestablement de la Sibérie un vaste tombeau pour tous ses habitants, si l'hiver ne venait par ses rigueurs corriger leur action léthifère.

Une autre cause d'insalubrité pour la Sibérie, c'est la brusque transition de la température qui transporte subitement d'une saison à une autre. Il n'est pas rare d'y voir, dans l'espace de quelques heures, le thermomètre de Réaumur monter ou descendre de vingt degrés, et l'on y est souvent, dans la même journée, brûlé par un soleil ardent et glacé par un froid tel que les frimas de nos hivers les plus rigoureux n'en peuvent donner qu'une faible idée. Ce serait, en effet, une erreur que de croire, comme on se le figure généralement, que le soleil n'a point de force sous

le ciel inclément de la Sibérie, et s'il est vrai de dire que le froid y est généralement excessif, il faut aussi reconnaître que dans certaines positions et dans certaines saisons, les chaleurs y atteignent un degré d'intensité qu'elles ont à peine sur les rives du Sénégal.

Malgré les rigueurs de son climat si peu favorable aux développements du règne végétal, la Sibérie ne laisse pas que de posséder cependant en grande quantité certains végétaux assez robustes pour résister à la violence et à la longueur de ses hivers; et les grands fleuves de ce pays, loin de n'arroser que des déserts stériles, sont souvent au contraire bordés par d'épaisses forêts de bouleaux, de saules, d'ormes, d'érables, de peupliers blancs et noirs, de trembles, de pins, de larix et d'aunes, outre une quantité immense d'espèces différentes du genre sapin, parmi lesquelles il faut distinguer le cèdre de Sibérie, qui s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de quarante mètres, et dont les anneaux prouvent souvent un âge de cent cinquante à deux cents ans. N'oublions pas surtout de mentionner le peuplier-baumier, arbre particulier à ce climat, qui parfume l'air au loin et laisse transpirer une résine suavement odorante.

Pendant l'été si court qui vient les réveiller pour un moment de la torpeur dans laquelle les engourdit leur long hiver, ces contrées sauvages s'ornent de quelques belles plantes dont la plupart exhalent dans les airs un mélange de parfums qu'on chercherait en vain dans des contrées plus méridionales. Sans prétendre ici entrer dans des détails trop longs pour le plan de cet ouvrage, disons pourtant que c'est la Daourie qui réunit les plus intéressantes richesses de la flore sibérienne. Là les rochers sont colorés en pourpre et en or par deux espèces de rosages, par la viorne de Daourie, par l'abricotier sibérique, et le violier à fleurs rouges, et ces brillantes couleurs se détachant avec éclat sur un fond d'une blancheur éblouissante produite par les fleurs du poirier sauvage, de l'églantier, du sureau à grappes et de la spirée à

feuille de germandrée, offrent à l'œil les plus charmants tableaux. Au pied de ces arbres gracieux les anémones pulsatilles se fondent en mille nuances diverses, les pivoines à fleurs blanches étalent au soleil leurs couleurs argentées, tandis que les gentianes déploient leurs bannières bleues, et que la rhodiole, cette rose des marais, livre avec amour l'or éclatant de ses corolles à la brise qui vient en se jouant agiter ses longues tiges et donner au loin à la plaine l'aspect d'une mer aux vagues d'or.

Tant il est vrai que partout, même au fond de la Sibérie, la main du sublime ouvrier se reconnaît à la grâce aussi bien qu'à la majesté de ses œuvres, et que le magique pinceau de Rubens lui-même serait encore impuissant à donner une faible idée des charmes de la nature dans le pays le moins favorisé du globe.

L'agriculture est peu en honneur en Sibérie, bien moins encore à cause de l'ingratitude du sol que par la paresse et l'incurie de ses habitants; car, s'il n'est que trop vrai que les trois cinquièmes de la Sibérie ne sont susceptibles d'aucune culture, les parties du pays qui se trouvent au midi et à l'ouest sont d'une fertilité remarquable. Dans certaines contrées, l'orge multiplie jusqu'à douze fois et l'avoine jusqu'à vingt, le sarrasin y réussit parfaitement, et la plupart des graminées qui viennent en Europe croissent aussi dans le Midi de la Sibérie; mais on n'y cultive guère que le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine. Seuls, les Tatars, qui aiment le pain blanc, font venir avec peine un peu de froment. Rien de plus simple, ou, disons mieux, de plus barbare, que la manière dont on cultive. Pour tous leurs grains, et principalement le sarrasin, les Tatars, après avoir défriché un steppe au moyen du feu et l'avoir ensemencé une première fois, abandonnent ensuite à lui-même ce champ qui continue, pendant trois ou quatre années consécutives, à rapporter annuellement de dix à quinze pour un, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Les grains qui tombent de l'épi au moment de la récolte suffisent pour l'ensemencer; mais comme d'année en année les mauvaises herbes

envahissent le terrain de place en place, le Tatar, au bout d'un certain temps, abandonne son champ pour en défricher un nouveau qu'il cultive de la même manière, sans qu'il lui vienne jamais à l'esprit, tant il est indolent et paresseux, qu'un peu de soin suffirait pour doubler et tripler ses richesses. La manière dont il récolte est aussi simple que son mode de culture, il bat le blé sur place, et brûle la paille pour n'avoir pas la peine de l'emporter.

Il faut cependant rendre justice à qui de droit, et reconnaître que quelques peuplades s'adonnent avec intelligence à l'agriculture; les Bouriaites, par exemple, qui ont appris des Mongols l'art de fertiliser la terre par les canaux d'irrigation, ont su transformer en champs fertiles et en riches prairies un sol entièrement composé de sable et de gravier.

Le tableau de la Sibérie serait incomplet si nous omettions de parler ici des animaux qui occupent une si grande place et jouent un rôle si important dans ces contrées sauvages.

Au premier rang se trouve le renne, qu'on rencontre en Sibérie à l'état libre et à celui de domesticité. Dans ces deux états, le renne peut être considéré comme le plus grand bienfait de la nature envers les malheureux nomades des régions du pôle arctique. Réduit en servitude, le renne traîne son maître dans ses champs de neige et de glace, il le nourrit de son lait, lui lègue après sa mort sa chair pour se nourrir, sa peau pour se vêtir, et sans lui demander même, en échange de tant de services, au moins une étable pour se mettre à l'abri des intempéries de l'hiver; il se contente de quelques heures de liberté pour aller chercher sous la neige la mousse dont il fait presque sa seule nourriture. A l'état sauvage, le renne est encore la ressource la plus précieuse de l'habitant du Nord de la Sibérie, qui serait condamné à périr misérablement de faim sur une terre entièrement inculte, s'il ne trouvait dans la chasse de cet utile animal les moyens de subvenir à ses besoins les plus indispensables.

Au second rang, comme animal utile, le chien de Sibérie, race particulière au pays, assez semblable au loup, dont il diffère cependant par ses longs poils d'un gris ardoise ou cendré. Il sert de bête de trait, non-seulement chez les Kamtchadales, mais encore chez les Toungouses, les Samoyèdes et quelques Ostiaks. Il court avec une agilité extrême, mais farouche et difficile à conduire le chien n'offre à son maître ni la sécurité, ni la docilité qu'il rencontre à un si haut degré dans le renne.

Le cheval, assez répandu en Sibérie, ne se trouve guère cependant qu'entre les mains des races tatares et des races d'origine mongolique.

Un animal particulier au pays que nous décrivons, c'est l'argali, ou mouton de la Sibérie, animal de la taille du daim, avec lequel il a au moins autant de rapports qu'avec le mouton; sa chair, qui a le goût de celle du chevreuil, est excellente à manger.

La Sibérie, autrefois le plus vaste parc de chasse du monde, était à bon droit renommée pour son gibier à fourrure, mais l'avidité des chasseurs commence déjà à épuiser cette ressource. Les animaux, objet d'une poursuite aussi active, disparaissent chaque jour de plus en plus, et l'on peut maintenant prévoir l'époque où l'on ne rencontrera plus dans les forêts désertes ni la précieuse zibeline, ni la blanche hermine, ni le renard noir, qu'on y trouvait jadis à foison.

L'ours blanc est le plus redoutable des animaux qui peuplent la Sibérie, mais il n'est pas la seule bête féroce qu'on y rencontre. L'ours brun n'y est pas plus rare, et l'on y trouve partout le lynx et le glouton. La panthère s'y montre également, mais seulement dans la province de Daourie.

Malgré sa vaste étendue, la Sibérie serait pour la Russie bien moins un avantage qu'une lourde charge, si ce pays si maltraité sous certains rapports n'était pas, sous le rapport minéral, un des plus richement dotés de l'univers. L'étain est le seul métal qui

manque à la Sibérie : ses mines de fer et de cuivre sont inépuisables; les mines d'or et d'argent, incomparablement moins abondantes, ne sont cependant pas sans résultats. Une mine de diamants même est ouverte; mais ses produits n'ont pas répondu aux espérances qu'on en avait d'abord conçues. L'imprévoyance avec laquelle on a jusqu'à présent dépouillé les forêts, pour entretenir les travaux de métallurgie, commence à amener la rareté du bois dans un pays où la rigueur du climat rend sa reproduction aussi lente que difficile. Déjà même, au sud, dans les Altaïs, on a cessé, faute de combustible, l'exploitation des mines d'or et d'argent, et nul doute que la même disette ne se fasse bientôt sentir partout où les travaux sont poussés avec quelque activité, si l'on continue à ne brûler que du bois; mais déjà l'attention du gouvernement russe s'est portée sur cette importante question; on commence à s'occuper de la recherche des mines de charbon de terre, et tout porte à croire que ces recherches seront couronnées de succès : un pays aussi vaste ne peut manquer de recéler du charbon de terre dans ses montagnes, et principalement dans celles de l'est, où les terrains houillers se montrent à chaque pas.

Tel est, incomplet, mais cependant véridique, le tableau général de cette vaste partie de l'empire russe que nous voulions offrir au lecteur. Pour l'administrer, les Russes l'ont divisée, comme le reste de leurs possessions, en gouvernements et en districts; mais une de ces divisions comprend une partie de la Russie d'Europe, et le chef-lieu du gouvernement, Perm, n'est pas en Asie. Dans ce gouvernement se trouvent, du côté de l'Asie, les villes d'Iekatherinenbourg, résidence du conseil des mines des monts Ourals et Irbitt, rendez-vous des marchands sibériens, russes, mongols, boukhares, persans et arméniens, qu'une foire célèbre réunit tous les ans, au mois de février.

Tout le reste de la Sibérie forme trois gouvernements qui portent le nom de leurs chefs-lieux : Tobolsk, Tomsk et Irkoutsk, et



IRKOUTSK.

dont les limites respectives sont à peu près celles des bassins des trois grands fleuves.

Tobolsk, chef-lieu du plus occidental de ces trois gouvernements, a été pendant longtemps considérée comme la capitale de toute la Sibérie ; mais cette ville voit chaque jour décroître son importance et augmenter celle d'Irkoutsk, sa rivale. Tobolsk est située sur la rive gauche de l'Irtich, vis-à-vis l'embouchure du Tobol, dont elle tire son nom ; agréable, bien bâtie et considérable encore, quoiqu'elle ne soit plus même en Sibérie qu'une ville de second ordre, elle se divise en haute et basse ville. La ville haute est sur une colline, à l'orient de l'Irtich ; la ville basse est dans la plaine, entre la colline et la rivière ; elles sont reliées ensemble par des degrés au nombre de deux cents quatre-vingt-dix. De nombreux clochers, qui s'élèvent principalement dans la ville haute, donnent de loin à cette cité un aspect magnifique, qui m'en imposa aussitôt que je la découvris de la route. C'est dans le Kreml que s'élève le palais du gouverneur, grand édifice d'un assez bel effet ; les rues sont larges et pavées en poutres ; les maisons, propres et alignées, sont généralement en bois. En somme, Tobolsk, sans avoir rien de bien saillant, est cependant une jolie ville, surtout si on considère la latitude sous laquelle elle est placée. Chose merveilleuse, elle possède un théâtre où Kotzebue vit jouer ses pièces, et où M. Scribe pourra se procurer le plaisir de voir jouer les siennes, si jamais le hasard conduit en Sibérie cet illustre académicien. Nous eûmes, pour notre part, l'heureuse chance de voir sur ce théâtre la représentation du *Mariage de Raison*, et j'avoue qu'en dépit de la médiocrité des acteurs, je fus enchanté de retrouver, à une si grande distance de Paris, ce souvenir gracieux de la patrie absente.

Bien moins ancienne que Tobolsk, la ville d'Irkoutsk n'était, à la fin du dix-septième siècle, qu'un petit fort palissadé, mais sa position avantageuse, à quinze lieues des bords du lac Baïkal, sur la rive de l'Angara supérieur, qui la partage en deux parties

égales, et près du confluent de cette rivière avec l'Irkoutsk, y ont promptement attiré des habitants et du commerce, et en ont fait en peu de temps la ville la plus importante de la Sibérie. Sa destinée cependant est loin d'être accomplie, et la rapidité de ses progrès donne au contraire pour son avenir les espérances les mieux fondées. C'est à Irkoutsk que le commerce arrive, que les richesses affluent et s'accumulent, et que la population se condense; déjà elle compte près de trente mille habitants. Elle est la résidence du gouverneur général de la Sibérie. L'industrie de cette ville est très-active; elle renferme des manufactures de toute espèce et se trouve en outre le centre d'un grand commerce de fourrures, pour lequel la compagnie russe a un comptoir et de vastes magasins; c'est l'entrepôt général du commerce de la Russie avec la Chine qui fournit aux riches négociants d'Irkoutsk leurs ameublements et les belles étoffes de soie dont leurs femmes aiment à se parer. En un mot, avec son activité, son bien-être, son industrie, sa richesse, ses mœurs élégantes et polies, son école de navigation, ses cours de langues orientales, Irkoutsk, Palmyre du Nord et, qu'on me passe le mot, oasis de civilisation, au milieu d'un désert de barbarie, paraît destinée dans l'avenir non-seulement à une haute prospérité commerciale, mais encore à l'honneur de porter, chez les peuplades qui l'entourent, les lumières qu'elle a naguère reçues elle-même des nations policées de l'Europe et de l'Asie.

C'est ici que s'arrêtent les notions générales que je croyais utile de faire connaître au lecteur. Je ferme donc cette digression, trop longue peut-être, et je reviens, pour n'en plus sortir, à mon voyage, sujet principal de ces récits.

II

Continuation de notre voyage. — Navigation sur la Léna. — Écho de Tchéki. — Forêt incendiée. — Yakoutsk. — Moyens de transport. — Chasse aux argalis. — Sables mouvants. — Position fixe mais mauvaise. — Mœurs des Yakoutes. — Intérieur d'une yourte. — Costume de voyage. — Grands froids. — Tarini. — Atelage de chiens. — Chasse aux oiseaux. — Chasse aux rennes. — Pêche. — Famine trop commune en Sibérie.

On n'a point oublié sans doute que nous descendions la Léna sur un povozok qui, grâce au courant, nous emportait assez rapidement ; chemin faisant, nous rencontrions quelques voyageurs qui descendaient ou remontaient le fleuve : les premiers, sur des povozoks comme nous, les seconds, sur des angarkas, autre espèce de bateaux plus légers que les povozoks, et qui servent principalement à remonter le cours du fleuve, car la forme plate et la lourdeur de ceux-ci leur interdit la navigation en amont ; aussi ne s'en sert-on généralement que pour transporter à Irkoutsk les objets les plus pesants, et on les dépèce une fois qu'ils sont arrivés au lieu de leur destination. Pour faciliter la rapidité des communications, on a pris soin d'établir, de distance en distance, des relais de rameurs où l'on a droit de prendre autant d'hommes qu'il y a de chevaux marqués sur la feuille de poste ou *podovojna*.

Sur une étendue de quatre cents verstes, de Katchougsk jusqu'à la station de Riga, la Léna coule à travers un pays montagneux couvert d'épaisses forêts, et dont les sites sont aussi pittoresques que variés. Les versants des montagnes offrent à l'œil des champs passablement cultivés, et des prairies parmi lesquelles sont groupées, d'une manière pittoresque, les huttes des habitants.

Entre Riga et la station de Oust-Koutsk, auprès de l'embouchure de la Kouta, on nous fit remarquer les ruines de la première baraque construite par les Russes en 1631, sur les bords

de la Léna, et l'on nous raconta comment ce fleuve avait été découvert, en 1628, par les Cosaques du Ienisseï, qui, descendus de l'Ydirma dans la Kouta à la poursuite des Yakoutes, nation alors indépendante, étaient entrés dans la Visouy d'où ils avaient enfin débouché dans la Léna.

Je ne voulus pas passer devant la station de Tchastyë-Ostrova sans visiter le fameux écho de Tchéki, et me procurer le plaisir de lui faire répéter cent fois de suite un coup de pistolet que je tirai à son intention. Cet écho, aussi sonore que prolongé, est sans contredit le plus remarquable que j'aie jamais rencontré; les détonations s'y succèdent avec la rapidité et la régularité d'un feu de file, et le bruit devient parfois si fort qu'on croirait avoir dans les oreilles tous les canons d'un régiment d'artillerie.

Un peu plus bas que Tchastyë-Ostrova nous fûmes assaillis sur le fleuve par une tempête furieuse qui prit notre povozok en proue, arrêta le courant et nous empêcha d'avancer; nos bateliers, dans cette circonstance fâcheuse, eurent recours à un expédient aussi singulier qu'ingénieux : ils coupèrent sur les bords du fleuve cinq ou six troncs d'arbre de moyenne grosseur, qu'ils lièrent ensemble par l'un des bouts; puis, ayant attaché de grosses pierres à l'extrémité opposée, ils descendirent le tout à l'eau, par l'avant de l'embarcation, en le tenant suspendu à un câble d'un mètre environ de longueur. Cet étrange remorqueur n'était pas plus tôt plongé dans le fleuve que nous reprenions notre marche, ce qui me fut expliqué par cette raison que la tempête n'agissant qu'à la surface de l'eau, le courant n'était point interrompu à quelque profondeur, et qu'il y avait au contraire conservé assez de force pour agir sur les points de résistance que lui offrait cette masse de bois et de pierres.

A une centaine de verstes environ de Yakoutsk, nous fûmes frappés au milieu de la nuit par un spectacle d'une imposante grandeur. Nous nous trouvions voyager au milieu d'un immense incendie dont les lueurs rougeâtres, en se reflétant dans les ondes

de la Léna, donnaient à ce large fleuve l'apparence fantastique de ce lac Averne, si célébré par les poëtes. Ce n'étaient de toutes parts, sur les sommets des montagnes qui nous environnaient, que des flammes dévorantes dont les spirales empourprées se glissaient comme autant de monstrueux serpents le long des grands arbres de la forêt; sous cette mortelle étreinte les sapins se tordaient avec des craquements épouvantables, et laissaient échapper de leurs flancs entr'ouverts des torrents de résine fondue qui tombaient en crépitant dans la fournaise. Le vent qui agitait en sifflant ces longs squelettes décharnés et carbonisés semblait l'écho strident de quelque orchestre infernal donnant le branle à une bande de démons, dont les sombres profils se dessinaient en noir sur le fond éclatant d'un horizon tout en feu. Rien ne peut donner en ce monde une idée plus effrayante et plus juste à la fois de l'horrible séjour des damnés.

C'était une forêt qui brûlait sur une longueur de plus de cinquante kilomètres. Je fus profondément impressionné par ce grand spectacle, dont j'étais témoin pour la première fois, bien que ces sortes d'incendies se rencontrent fréquemment en Sibérie, où ils sont occasionnés le plus souvent par l'imprudence des voyageurs qui, après avoir passé la nuit dans une forêt, partent sans avoir pris la précaution d'éteindre leur feu de bivouac. On assure même que quelques-uns d'entre eux sont assez peu scrupuleux pour mettre volontairement le feu aux arbres, dans le seul but de chasser les moustiques à l'aide de l'énorme fumée qui s'élève toujours de pareils embrasements.

Ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de voyage par eau que nous arrivâmes à Yakoutsk, petite ville peuplée d'environ quatre mille habitants. Yakoutsk est une ville septentrionale dans toute la force de l'expression; percée de larges rues bordées de misérables maisonnettes en bois, elle n'offre au voyageur qu'un aspect triste, monotone et glacé. Bien que nous fussions au milieu de l'été, rien n'y attestait la présence de la riante saison de la ver-

dure et des fleurs, et je crois qu'on y eût en vain cherché un arbuste ou même un brin d'herbe. Yakoutsk est établie sur un plateau nu et désolé qui s'appuie sur la rive gauche de la Léna; c'est là que nous commençâmes à voir les vitres remplacées par des plaques de glace, que l'on soude dans le cadre de la croisée au moyen de neige et d'eau; ce vitrage économique est du reste usité dans les hautes latitudes de préférence au verre et au talc, qu'un froid excessif fait souvent éclater.

Malgré sa physionomie morne, Yakoutsk n'en est pas moins le centre d'une partie considérable du commerce du Nord de la Sibérie, et les ventes et échanges de fourrures, de dents de morses et de défenses de mammouths, s'y élèvent ordinairement, dans le cours de chaque été, à une valeur de deux à trois millions de roubles, somme dans laquelle le commerce de la pelleterie entre seul pour plus de moitié. Le commerce y est en général fait par des Russes qui se procurent les pelleteries chez les Yakoutes du voisinage, auxquels ils donnent en échange du tabac, des épiceries et quelques grossières étoffes. Tout Russe établi à Yakoutsk fait le commerce, le riche en grand, le pauvre en petit, et l'on m'a assuré qu'il n'y avait pas dans la ville un seul Russe qui fût artisan. Les professions manuelles y sont toutes exercées sans exception par les Yakoutes qui l'habitent. Ces hommes industrieux, qui naguère encore ne s'occupaient que de la chasse et de l'élève des bestiaux, sont devenus en peu de temps d'habiles ouvriers, et ce sont eux seuls qui fournissent à la contrée les charpentiers, les menuisiers, les serruriers et autres ouvriers dont elle a besoin. Aussi habiles qu'intelligents, ils se font remarquer par leur probité et par leur amour du travail.

Il n'entrait dans les intentions de M. Tretiakoff ni dans les miennes de demeurer longtemps à Yakoutsk; aussi en partîmes-nous quelques jours après notre arrivée, et aussitôt que nous nous fûmes munis chacun d'un Yakoute qui devait nous servir à la fois de domestique, de guide et d'interprète. Après avoir traversé la

Léna en bateau, nous prîmes des chevaux sur l'autre rive, et nous commençâmes à nous enfoncer dans l'intérieur des terres.

Rien de plus pittoresque que notre convoi; il se composait de douze chevaux, dont quatre étaient montés, et dont les huit autres étaient chargés de bagages. Tous ces chevaux étaient attachés ensemble par une longue courroie de crin qui s'étendait de la tête de chaque cheval à celui qui le précédait, et nous formions ainsi une file d'une longueur fort respectable. Deux guides suffisaient à conduire nos douze chevaux; le premier, monté sur le cheval qui marchait en tête, dirigeait tout le convoi, que surveillait son camarade placé sur le cheval de l'arrière.

Nous cheminions ainsi depuis plusieurs jours, par des routes fort tristes, mais par un assez beau temps, quand il m'arriva une aventure qui faillit me coûter la vie.

Nous avions campé à la belle étoile, et quoique je fusse couché sur une peau d'ours, recouvert d'une épaisse couverture fourrée et auprès d'un excellent feu, je me réveillai de bonne heure transi de froid; je regardai le thermomètre, il ne marquait cependant que deux degrés au-dessous de zéro, température fort douce pour ces climats, mais qui, faute d'habitude sans doute, me paraissait un peu rigoureuse pour une toilette faite en plein air. Le soleil commençait à peine à se montrer à l'horizon; mes compagnons dormaient encore profondément autour de moi : il eût été cruel de les arracher à leur sommeil; quant à me rendormir moi-même, il n'y fallait pas songer, et n'ayant rien de mieux à faire, je me mis à réfléchir qu'un bon quartier de venaison, bien cuit à point sur les charbons de notre feu de bivouac, ferait un mets d'autant plus appréciable que depuis quelques jours nous avions épuisé nos vivres frais et que nous en étions réduits à la chair fumée et salée. Je résolus, en conséquence, d'aviser aux moyens de procurer à mes compagnons cette agréable surprise, et m'armant de mon fusil, je sautai sur mon cheval et partis en quête de quelque gibier, non sans avoir pris soin de raviver le feu, dont la fu-

mée devait servir à me faire plus facilement retrouver le bivouac.

Mes recherches ne furent pas longtemps infructueuses, et au bout d'une demi-heure à peine j'aperçus deux superbes argalis mâle et femelle qui paissaient tranquillement la mousse sans avoir l'air de se douter de rien. Mais, hélas! ils étaient encore loin de la portée de mon fusil. Le lieu où ils se trouvaient placés était un petit plateau découvert où il n'y avait pas même un misérable buisson pour me cacher si j'essayais de les approcher; mon premier soin fut alors de mettre pied à terre, afin de me trouver moins en vue, et d'attacher mon cheval aux branches d'un jeune mélèze qui croissait près de là; après quoi je me mis à repasser dans mon esprit les différentes ruses que j'avais vu employer par les chasseurs des Alpes pour approcher les chamois; mais, bien que ma mémoire m'en fournît en assez grand nombre, je n'en trouvais aucune qui fût suffisante pour des argalis aussi défiants que ceux que j'avais devant moi, car je les voyais à chaque instant relever la tête et regarder avec inquiétude autour d'eux, quand tout à coup je vins à penser au ruisseau qui serpentait à mes pieds et allait, en décrivant une courbe, tourner le petit plateau où paissaient mes deux argalis : c'était précisément le couvert dont j'avais besoin. En effet, ce ruisseau, qui roulait une eau limpide et peu profonde sur un fond de sable et de gypse, avait des rives peu élevées et qui ne se trouvaient guère qu'à trois pieds au-dessus du niveau de ses eaux. C'était juste assez pour me cacher; aussi, malgré quelques légers glaçons qui commençaient à hérisser la surface de l'eau, par un élan spontané que tous les chasseurs comprendront, je sautai brusquement dans le ruisseau et me mis bravement à en remonter le cours.

Ainsi que je l'avais prévu, je ne tardai point à arriver à une place où le ruisseau, après avoir couru parallèlement au coteau, faisait un coude et changeait brusquement de direction. Là je m'arrêtai et je regardai, sans me découvrir cependant; les argalis n'étaient pas à plus d'une portée de fusil du ruisseau, mais ils se

trouvaient encore trop loin du lieu où j'étais moi-même, et continuaient tranquillement à paître sans soupçonner encore le danger qui les menaçait. Tout était pour le mieux. Je me remis en marche. Cette manière de s'avancer n'était pas sans désagrément, car, outre que l'eau n'était rien moins que chaude, j'enfonçais dans la vase et j'étais forcé de me ployer en deux et de régler tous mes mouvements, sous peine d'effrayer le gibier. Mais j'en aurais supporté bien d'autres, excité que j'étais par mon amour-propre de chasseur d'une part, et de l'autre par le désir d'avoir à mon déjeuner un savoureux morceau de venaison.

Après avoir fait encore quelques centaines de pas, je me trouvai près d'un bouquet d'arbustes dont le feuillage, assez touffu pour me mettre complétement à couvert, ne l'était cependant pas assez pour m'empêcher de bien voir. Je me levai graduellement jusqu'au point d'où je pouvais tout apercevoir entre les tiges des arbustes. J'étais dans la bonne place.

J'épaulai mon fusil, je mis en joue, j'ajustai avec soin la femelle à la tête, et je tirai; l'animal fit un bond énorme, puis retomba lourdement à terre... Il était mort.

J'allais sortir de ma cachette pour prendre possession de mon butin, quand je remarquai que le mâle, au lieu de fuir, comme je m'y étais attendu, s'approchait de sa compagne, étendue par terre, et la flairait à plusieurs reprises. La pauvre bête ne se trouvait pas à plus de quatre-vingts pas de moi, et je pouvais facilement distinguer que son regard exprimait à la fois l'étonnement et l'inquiétude; mais tout d'un coup elle comprit sans doute l'affreuse vérité, car, renversant la tête en arrière, elle se mit à pousser des cris lamentables et à tourner en courant autour du corps de sa compagne immobile.

J'étais incertain de ce que je devais faire. Mon premier mouvement avait été de tuer le mâle d'un second coup de feu, mais ses cris plaintifs m'avaient touché le cœur, et j'avais renoncé à mes projets meurtriers. Si j'avais pu m'attendre à ce spectacle vrai-

ment déchirant, je n'aurais certainement pas quitté mes compagnons pour cette chasse, que je regrettais d'avoir entreprise. Mais enfin le mal était fait; cette pauvre bête était bien plus à plaindre que si je l'avais tuée, et je recommençai à penser que le mieux était de la dépêcher à son tour pour l'empêcher de souffrir.

Mû par un sentiment de pitié cruelle, qu'il faut peut-être me reprocher comme une mauvaise action, je mis de nouveau mon fusil en joue, j'ajustai le second argali, et je fis feu d'une main tremblante.

J'étais vivement émotionné. Quand la fumée se fut dissipée, je pus apercevoir le pauvre bélier étendu sur le gazon, la tête appuyée sur le corps de son amie comme lui sans vie.

Je jetai mon fusil sur mon épaule et je me disposai à sortir du lit du ruisseau; mais, à mon grand étonnement, j'étais retenu par les pieds, et mes jambes se trouvaient serrées comme dans un étau. Je fis un violent effort pour échapper à cette singulière étreinte, mais sans résultat; un second effort plus violent encore que le premier n'obtint pas plus de succès, et, au troisième, perdant l'équilibre, je tombai en arrière la tête dans l'eau.

Je parvins avec peine à me relever, mais ce ne fut que pour me convaincre que j'étais rivé à cette place plus fortement que jamais. Je tentais, pour me dégager, des efforts incroyables, mais je ne pouvais remuer les jambes ni à droite ni à gauche, ni en avant ni en arrière, et je commençais à sentir que je m'enfonçais peu à peu. Je compris alors l'affreuse vérité : j'étais dans des sables mouvants.

Un frisson d'horreur parcourut tout mon corps. Je recommençai mes efforts avec l'énergie du désespoir; je tirais, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; je tordais mes genoux dans leurs rotules, mais en vain, toujours en vain; mes pieds demeuraient fixés au sol; ils étaient devenus inébranlables. Le sable, en se tassant autour de moi, avait pesé sur mes bottes et les avait tellement serrées sur mes jambes qu'il m'était impossible de les en arra-

cher, et je n'avais d'autre perspective que celle de m'enfoncer lentement, mais infailliblement, comme si j'eusse été entraîné dans les entrailles de la terre par quelque monstre invisible. Cette horrible idée me glaçait d'effroi, et je me mis à appeler de toute la force de mes poumons; mais qui pouvait m'entendre dans ces immenses solitudes, quand j'avais laissé mes compagnons à près d'une lieue derrière moi, et que le vent portait dans une direction contraire? Il y eut pourtant mon pauvre cheval attaché au pied de la colline, dont les hennissements, en répondant à ma voix, vinrent encore ajouter à mon désespoir.

Je me penchais en avant autant que ma position gênante pouvait le permettre, et de mes doigts crispés par le désespoir, j'essayais d'enlever le sable, mais c'est à peine si j'en écorchais la surface, et d'ailleurs le peu que j'en emportais était aussitôt remplacé qu'enlevé.

Il me vint une idée: mon fusil, enfoncé horizontalement dans la berge du ruisseau, pouvait m'aider à me tirer de là; je le cherchai sans pouvoir le trouver : je l'avais lâché dans ma chute et il avait disparu sous le sable.

Je songeai à m'étendre sur le dos pour éviter d'enfoncer plus profondément, mais il y avait autour de moi deux pieds d'eau au moins; c'était plus qu'il n'en fallait pour me noyer en quelques minutes.

J'avais perdu tout espoir, je n'imaginais plus rien qui pût me sauver, et j'étais d'ailleurs incapable de faire désormais le moindre effort. Alors je tombai dans un anéantissement complet; tout, jusqu'à ma pensée, se paralysa en moi, je crus que j'allais mourir, et de fait pendant un moment je fus véritablement comme mort.

Cependant au bout de quelques instants je repris mes sens et fis un effort sur moi-même pour chasser la torpeur qui engourdissait mon esprit et pour reprendre mon énergie; je voulais faire bonne contenance devant la mort que j'attendais d'un moment à l'autre. Je relevai la tête et mes yeux rencontrèrent sur le coteau

les dernières victimes de ma cruauté; mon cœur se fendit à cette vue. Mon malheur était une punition de Dieu !

Contrit et repentant, je tournai mes regards vers le ciel, tremblant d'y trouver quelque signe de la colère divine, que j'avais attirée sur ma tête; mais non, le soleil brillait de son éclat ordinaire et aucun nuage n'obscurcissait l'azur de la demeure céleste. Dans ce moment, mes yeux toujours tournés vers la demeure de l'Éternel, je priai avec une humilité et une ferveur que seuls comprendront ceux qui se sont trouvés dans une position aussi désespérée que la mienne l'était alors.

Pendant que j'étais dans cette attitude, un objet vint fixer mon attention, j'aperçus dans l'air le vol d'un énorme oiseau. Je l'eus bientôt reconnu, c'était un ignoble vautour. D'où venait-il? Qui le savait? Des hauteurs où il planait invisible aux regards de l'homme, il avait sans doute vu les deux argalis, et il arrivait à tire d'aile pour prendre sa part du festin que la mort lui avait préparé. Bientôt un second vautour, puis un troisième, puis toute une troupe dessinèrent leurs noires silhouettes sur le fond bleu du firmament. Ils volaient en rond et en se rapprochant toujours graduellement de la terre; bientôt celui que j'avais aperçu le premier vint se poser à quelque distance de moi; puis, après avoir jeté autour de lui un regard interrogateur, il se dirigea avec avidité vers la proie qu'il convoitait.

En peu d'instants la terre fut couverte de ces hideux oiseaux, qui vinrent se poser sur le corps des deux argalis, dont leur premier soin fut d'arracher les yeux avec des battements d'ailes qui témoignaient de leur horrible joie.

Puis vinrent les loups maigres et affamés, qui se glissaient en rampant à la manière des lâches, à travers les épines et les broussailles. Une grande bataille se livra entre eux et les vautours; ces derniers durent céder la place, et les vainqueurs se ruèrent sur leur proie, qu'ils se disputèrent entre eux avec force morsures et force grincements de dents.

Mais enfin les voilà partis; béni soit Dieu! et s'il faut mourir, au moins je ne périrai par sous leurs dents meurtrières.

Un peu soulagé lorsque ces scènes hideuses se furent évanouies, je sentis le besoin de voir une dernière fois la nature; et cette campagne sauvage et désolée qui m'environnait de toutes parts me parut, à cette heure suprême où j'allais la quitter pour toujours, plus belle et plus splendide que les bords de la Seine, et même que les rives si riantes de la Loire, doux pays où j'ai reçu le jour; puis je tournai de nouveau les yeux vers le ciel, résolu d'attendre avec le calme de la résignation qu'il plût à Dieu de me rappeler à lui. Mais malgré mes efforts pour rester impassible, les souvenirs qui venaient assaillir mon esprit me causaient des redoublements de désespoir. Je pensais à mes plaisirs passés, à mes amis, à ma famille, à toi surtout, ma bonne mère, et mes regrets faisaient couler mes larmes.

Cependant mon cheval, toujours attaché à l'arbre où je l'avais lié le matin, commençait à donner les signes de la plus vive impatience; il frappait du pied la terre, et faisait retentir la vallée de ses hennissements répétés. Tout à coup, ô bonheur! d'autres hennissements lui répondent, j'entends le galop de chevaux qui se rapprochent, et bientôt je distingue mon nom : c'est Trétiakoff qui m'appelle, c'est lui qui vient à ma délivrance avec nos braves Yakoutes. On me jette une longue corde, je la passe sous mes bras, on l'attache à la selle du plus vigoureux de nos chevaux, on donne le signal, l'animal se met en marche, la corde se roidit et je me sens soulevé, j'étais sauvé!... Un instant après je tombais épuisé de fatigue et d'émotions dans les bras de Trétiakoff, qui m'arrosait de larmes de joie comme s'il eût retrouvé un frère.

J'étais resté six heures dans cette horrible position.

Cependant nous poursuivions notre route vers le nord, et les chemins, naturellement mauvais, étaient devenus presque impraticables à la suite des pluies torrentielles qui tombaient depuis plusieurs jours; il y avait déjà longtemps que nous n'avions dormi

sous un toit, et nous nous faisions à l'avance une véritable joie de passer enfin une nuit dans un lieu chaud et propre, car nous savions, pour l'avoir appris de nos guides, que nous approchions d'une maison de poste. Mais nous avions compté sans notre hôte, ou plutôt sans notre hôtellerie ; aussi nous fallut-il décompter. Cette maison de poste, tant vantée par nos guides, n'était qu'une misérable yourte, remplie d'ordures de toute espèce, d'enfants malpropres et d'animaux que l'on y avait placés pour les garantir du froid : tout cela faisait un tel tintamarre, répandait une odeur si infecte et offrait un spectacle si dégoûtant que je n'ai jamais pu comprendre comment on pouvait vivre dans un pareil lieu. J'aurais voulu m'en éloigner, mais comme la pluie tombait à flots, force me fut de passer dans cet horrible gîte une des plus mauvaises nuits de ma vie, et je m'estimai heureux, quoique très-fatigué, que le jour vînt enfin me permettre de sortir pour me remettre en route.

Nous étions alors au milieu du pays des Yakoutes, et nous commencions à rencontrer de temps à autre des villages où l'on a conservé toute la rudesse et toute la sauvagerie des mœurs primitives ; je vais essayer d'en donner une idée. Les Yakoutes sont évidemment d'origine tatare ; les traits de leur visage comme leur langage l'indiquent suffisamment. Leurs habitudes sont celles des peuples pasteurs ; leurs richesses consistent en troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes qui fournissent à la fois à leur entretien et à leur nourriture. Vivant au milieu d'immenses forêts qui recèlent un grand nombre d'animaux à fourrures, et excités par les prix que les Russes mettent à ces fourrures, ils se sont depuis longtemps déjà adonnés à la chasse, dans laquelle ils déploient l'adresse la plus remarquable.

Cette double habitude de la vie pastorale et de la chasse les force souvent à supporter les plus grandes fatigues et les privations les plus rudes ; aussi sont-ils singulièrement endurcis. Le froid les effraie si peu qu'on dirait qu'ils y sont insensibles, et,

sans prendre aucun souci de le combattre, on les voit dans le cœur même de leurs hivers rigoureux entreprendre de longs voyages, sans se pourvoir de tentes ni de pelisses, et revêtus seulement de leur costume habituel. La couverture de son cheval suffit au Yakoute pour s'envelopper au bivouac, et j'en ai vu plus d'un, sa selle de bois sous la tête en guise d'oreiller, une mince couverture passée seulement autour de ses reins, et laissant à découvert la majeure partie du corps, dormir en plein air, par un froid de vingt à trente degrés, d'un sommeil que dans nos opulentes cités on ne trouve pas toujours sous la soie et sous l'édredon. Ces hommes supportent la fatigue et la faim à un degré incroyable, et sont dignes à tous égards du surnom *d'hommes de fer* qu'on leur donne généralement.

Comme le sauvage du Nouveau-Monde, le Yakoute a la vue perçante et l'ouïe d'une subtilité remarquable, et ces qualités sont portées chez quelques-uns d'entre eux à un si haut degré, que certain voyageur assure avoir connu un Yakoute qui, en examinant le ciel, avait vu une grande étoile bleuâtre en avaler de plus petites et les vomir ensuite. C'était la manière dont ce sauvage rendait compte des éclipses des satellites de Jupiter, qu'il avait observées à l'œil nu. De pareils hommes, utilement employés, seraient sans doute une grande économie de télescopes pour les observatoires de Paris et de Greenwich. Mais tout en raillant ici l'exagération de mon confrère, j'ai bien envie de faire comme ces soi-disant esprits forts qui n'entendent jamais conter une histoire de revenants sans lever les épaules et rire de pitié, et qui finissent toujours par dire : « Cependant voici ce qui m'est arrivé, » et d'ajouter, à propos du Yakoute-télescope : « Cependant, voici ce que j'ai vu sous un autre climat. » A Maurice, ancienne île de France, vivait, il y a peu d'années encore, un ancien marin que j'ai parfaitement connu, auquel on avait confié les fonctions de vigie, fonctions qui consistent, comme on sait, à signaler au port les navires qui paraissent à l'horizon. Cet homme ne se servait ja-

mais de longue-vue pour remplir les devoirs de sa profession, et n'en découvrait pas moins les navires à des distances incroyables, à tel point que plus d'une fois il lui est arrivé de signaler le mouvement des bâtiments sur la rade de Saint-Denis à l'île Bourbon, bien que cette rade soit séparée par une distance de trente lieues marines du lieu où il faisait ses observations, et jamais ce qu'il avait annoncé en pareille circonstance n'a manqué de se trouver vrai. Explique qui pourra de pareils phénomènes ; c'est peut-être pour moi déjà trop de les citer.

Je reviens aux Yakoutes. Leur nourriture est la viande de cheval et de bœuf qu'ils mangent toujours bouillie ; ils boivent avec délices le lait de vache et surtout celui de jument. Rien de plus simple, comme on voit, que la préparation de leurs mets, et leur ignorance culinaire est telle que l'art de rôtir les viandes et celui de cuire le pain leur sont complétement inconnus. Pour eux, la graisse est le mets le plus recherché, et ils ne trouvent point de plaisir comparable à celui d'en dévorer des quantités énormes : aussi rien n'égale la gloutonnerie avec laquelle ils avalent ce mets répugnant, quelquefois fondu mais le plus souvent cru. Le triomphe de leurs cuisiniers consiste dans la préparation d'un plat national qui n'est qu'une sorte de bouillie dans laquelle entrent comme ingrédients principaux le poisson, la farine, la graisse et l'écorce de mélèze râpée. C'est là le plat de cérémonie, le mets par excellence, et ils en mangent, quand l'occasion s'en présente, des quantités vraiment incroyables.

Les Yakoutes sont des fumeurs passionnés ; leurs femmes ont comme eux contracté l'habitude de la pipe, et, comme ils ne se servent de préférence que du tabac le plus fort, qui est celui de Tserkask, et qu'ils avalent toujours la fumée, il en résulte souvent une espèce d'ivresse qui s'augmente encore par l'abus trop fréquent des liqueurs fortes. L'eau-de-vie est de toutes ces liqueurs celle pour laquelle ils ont la préférence la plus marquée, et c'est à l'acquisition de cette funeste boisson qu'ils emploient en

grande partie l'argent qu'ils reçoivent des Russes en échange de leurs fourrures.

Les Yakoutes, comme la plupart des peuplades de l'extrême Nord, ont deux espèces de demeures. L'une sert l'été et se nomme *ourose* : l'ourose est une grande tente de forme conique, très-légère, faite d'écorce d'arbre appliquée sur un châssis; c'est sous cette tente qu'ils mènent la vie nomade et qu'ils habitent pendant qu'ils conduisent leurs troupeaux de pâturage en pâturage. La seconde demeure des Yakoutes est la yourte, ou habitation d'hiver, plus solide, mais moins transportable que l'ourose : la yourte est une grande hutte en forme de pyramide tronquée, qui consiste en un châssis revêtu d'une couche fort épaisse d'herbes, de glaise et de gazon. Les fenêtres se composent tout simplement de deux ou trois petites ouvertures de forme carrée, qui suffisent à peine pour répandre à l'intérieur un jour douteux, et qu'on ferme pendant les grands froids avec des plaques de glace. Les yourtes les plus somptueuses sont celles où le sol est recouvert d'un grossier plancher. Des bancs très-larges, disposés tout autour des murs, y servent à la fois de siéges et de lits. Dans l'âtre, qui occupe à peu près le milieu de la yourte, le feu est constamment allumé; c'est à cet âtre, qui sert à la fois de fourneau, de four et de cheminée, qu'on prépare les aliments. Les femmes restent chargées de ce soin pendant que les hommes sont occupés à la chasse; le soir, la famille se trouvant toute réunie, c'est le moment où les anciens jugent les différends au milieu d'un auditoire qui crie, jure et se querelle, en s'enivrant de tabac et d'eau-de-vie.

Comme toutes les peuplades de la Sibérie, les Yakoutes sont superstitieux et crédules, et ont la plus grande confiance dans les ridicules pratiques de leurs chamans, qu'ils ne manquent jamais de consulter dans toutes les circonstances un peu importantes, et bien qu'ils soient baptisés pour la plupart et qu'on ait traduit en leur langue plusieurs fragments de l'Évangile, il n'y en a guère parmi eux qui aient quelque idée claire du christianisme, et le

baptême n'est pour le plus grand nombre qu'une simple formalité sans signification, qui ne les empêche pas de se livrer aux pratiques de l'idolâtrie la plus grossière.

Les Yakoutes ont conservé un usage qui leur est du reste commun avec tous les sauvages de l'ancien comme du nouveau monde, c'est celui du tatouage. J'eus occasion de voir pratiquer cette opération sur un enfant de six ans : c'était une petite fille. La mère de cette pauvre petite, après avoir pris de la craie noire, l'écrasa et la délaya avec sa salive sur une pierre à aiguiser, passa un fil ordinaire dans cette craie ainsi délayée, et cousit point par point sur le visage de la malheureuse enfant les figures qu'elle voulait y tracer, en faisant passer dans tous les points le fil noirci. Pendant cette douloureuse opération, on voyait le sang couler le long des joues de la petite martyre, que son père tenait sur ses genoux; en moins d'une demi-heure le visage enfla, et continua ainsi à se tuméfier pendant deux ou trois jours, après quoi la suppuration s'établit, mais on m'assura que cela ne serait rien, et qu'au bout d'une douzaine de jours l'enfant serait parfaitement guérie et qu'elle aurait pour la vie sur le visage des figures ineffaçables. Que de mal pour se rendre hideux!

Comme l'Arabe du désert avec lequel il a plus d'un rapport, le Yakoute est hospitalier, et sa tente n'est jamais fermée à l'étranger qui vient y chercher un abri; mais, comme l'Arabe aussi, il est dissimulé, querelleur, insociable et vindicatif; jamais il n'oublie une injure, et les sentiments de haine et de vengeance se transmettent chez lui dans les familles, comme un triste et sanglant héritage. J'ai dit que le Yakoute est insociable, et en effet, passé le village de Verkho-Yansk, je traversai souvent des espaces de deux cents verstes sans y trouver d'autres habitations que quelques yourtes isolées les unes des autres, et je fus à même de me convaincre, tant par l'aspect du pays que par les renseignements qui me furent fournis, que la cause de cette dispersion était bien moins dans le manque de pâturages que dans le ca-

ractère de cette peuplade, et que c'est uniquement par sauvagerie et par haine du voisinage que les Yakoutes placent ainsi leurs demeures à d'aussi grandes distances les unes des autres.

Cependant plus nous avancions dans la saison et dans le Nord du pays, plus le froid devenait intense. Le thermomètre marquait déjà vingt-neuf degrés au-dessous de zéro et menaçait de descendre beaucoup plus bas encore. Nos vêtements, tout chauds et tout fourrés qu'ils étaient, devenaient insuffisants, et il nous fallut songer à nous accoutrer à la mode du pays et à endosser le costume complet des voyages d'hiver. Rien de plus grotesque que notre équipement. Nous avions par dessus nos habits ordinaires une sorte de large jaquette en renard polaire, à laquelle se rattachait un couvre-poitrine également fourré; nos cuisses étaient passées dans de larges chiravars en peau de lièvre; nos pieds et le bas de nos jambes étaient protégés par une double paire de bas en peau de renne chamoisée, que recouvrait complétement une lourde paire de bottes fortes en cuir de renne. Nous voilà déjà pas mal empaquetés, cependant je suis loin d'avoir énuméré toutes les pièces de notre costume : comme cavaliers, nous avions en plus d'énormes genouillères fourrées, et nous étions drapés dans une sorte de chemise ou manteau qu'on nomme kouklyanka, qui se compose de deux peaux de renne, dont l'une a le poil tourné en dehors et l'autre en dedans. Ce vêtement est à manches et se fixe à la taille au moyen d'une ceinture. Le visage a son costume aussi bien que le corps; il y a pour chacune de ses parties, le nez, les lèvres, le menton et les oreilles, des pièces particulières destinées à les couvrir, sans compter un gigantesque bonnet de poil qui recouvre le tout et dans lequel on fait entrer la tête jusqu'aux épaules. Ajoutez à cela de larges gants traversés par une fente qui nous permettait d'en retirer les mains en un clin d'œil, et de les y replacer de même, et vous aurez enfin l'énumération complète des pièces de notre costume, qui ne pesait pas moins de quarante livres, sans y comprendre pourtant ni notre fusil en

bandoulière, ni notre grand couteau de chasse attaché à la ceinture à côté d'une grosse pipe allemande, non plus qu'une boîte en écorce d'arbre, contenant le briquet et la provision de tabac.

Malgré l'embarras d'un pareil costume, je finis par m'y habituer et surtout par comprendre combien il était indispensable lorsque nous arrivâmes à avoir jusqu'à quarante degrés de froid et même quelquefois davantage. Qu'on n'aille pas croire au moins que toutes ces précautions pussent suffire à nous garantir, car la température nous faisait éprouver au contraire des souffrances dont il est difficile de se faire une idée sans les avoir éprouvées soi-même. C'est à peine si en voyageant pendant ces journées pénibles nous trouvions le courage de sortir de temps en temps nos lèvres de dessous notre vaste collet montant en fourrure, pour respirer un peu d'air frais; car cet air était rendu tellement âpre par le froid que chaque aspiration nous occasionnait à la poitrine et à la gorge une sensation aussi douloureuse qu'insupportable. Nos chevaux ne souffraient pas moins que nous; non-seulement ces pauvres bêtes avaient la plus grande peine à avancer au travers d'une neige assez haute pour recouvrir un homme, mais encore, comme les bords de leurs naseaux se garnissaient de glaçons, il arrivait un moment où ils ne pouvaient plus respirer; nous étions avertis de cet accident par un hennissement douloureux et un tremblement de tête convulsif, et nous nous empressions alors de descendre et de les secourir, sans quoi ils n'eussent pas tardé à être étouffés.

Parmi les obstacles qui entravèrent souvent notre marche, je dois signaler les tarini, phénomène remarquable et tout à fait particulier à ces contrées hyperboréennes. Le sable dont se composent les nombreuses collines dont le pays est parsemé se dessèche complétement après un été chaud et un automne où les pluies ont été rares. Quand viennent les gelées, ce sable se fend et il sort de l'eau par les crevasses. Cette eau se congelant à mesure qu'elle se répand, il se forme une couche de glace qui se

crevasse à son tour, et de nouvelle eau s'échappe par les ouvertures. Bientôt cette eau se congèle aussi, ce qui forme une seconde couche de glace; et à mesure que le froid augmente, le même phénomène se répétant sans cesse, les couches de glace s'étendent, se superposent et s'élèvent de manière à former de véritables montagnes de glace, assez hautes pour recouvrir non-seulement des arbustes, mais encore des arbres tout entiers. A l'arrivée de la saison chaude, la glace se fond, et d'innombrables ruisseaux descendent du sommet de la masse glacée vers les parties basses, qui se trouvent bientôt couvertes d'immenses flaques d'eau. Aussi, ces tarini sont-ils en toute saison un inconvénient et même un danger pour les voyageurs; car en hiver leur surface glacée est tellement glissante que même les chevaux ferrés à glace bronchent à chaque pas et se tuent bien souvent sur le coup en s'abattant; tandis qu'en été l'eau, continuant à s'échapper des crevasses dont ils sont alors sillonnés, forme de véritables étangs d'eau glacée, d'une profondeur quelquefois dangereuse, et dans laquelle les voyageurs doivent éviter avec soin de se mouiller les pieds sous peine de courir le risque de les avoir gelés, en les exposant ensuite au froid.

C'est au milieu de pareils obstacles, qui se renouvelaient à chaque pas, que nous arrivâmes dans le courant d'octobre sur les bords de la rivière d'Omolonsk, et ce fut au village russe bâti près de cette rivière dont il a pris le nom que nous fîmes atteler pour la première fois des chiens à nos traîneaux. Cette manière de voyager est sinon commode, du moins très-rapide, et nous fûmes emportés avec une grande légèreté par ce singulier attelage à travers une campagne aussi plate qu'aride et désolée jusqu'à Nijni-Kolimsk, où nous fîmes notre entrée par un froid de trente-cinq degrés.

L'habitué du boulevard de Gand qui va chaque jour faire sa promenade au Bois, dans sa commode et élégante voiture, pour y étaler ses modes nouvelles et y faire briller la rare vitesse de ses

chevaux pur sang, prendra sans doute en dédain notre humble traîneau tiré par seize misérables chiens, et se figurera difficilement les services importants que rendent à l'homme les utiles animaux dont je vais essayer de tracer le portrait. Le chien de la Sibérie diffère autant des charmantes levrettes et des délicieux King's-Charles de nos élégants boudoirs, que leurs maîtresses diffèrent elles-mêmes des femmes samoyèdes ou yakoutes; il ressemble au loup de nos forêts; il a, comme lui, le museau long et pointu, la queue épaisse et les oreilles effilées et toujours dressées; sa taille moyenne est de quatre-vingts centimètres de hauteur, sur quatre-vingt-onze de longueur; son aboiement ressemble au hurlement du loup; ses habitudes, même à l'état de domesticité, sont presque sauvages; il demeure constamment en plein air; ingénieux à se garantir des rigueurs du froid aussi bien que des inconvénients de la chaleur, l'été il creuse des trous en terre pour s'y mettre à l'abri de la piqûre des moustiques, ou bien plonge dans l'eau et y passe des journées entières; l'hiver, il se blottit dans la neige et ne laisse exposé à l'air que l'extrémité de son museau, qu'il a soin par excès de précaution de couvrir de son épaisse queue pour le préserver du froid.

A défaut de chevaux, et malgré sa faiblesse, on a fait du chien une bête de trait, et toutes les peuplades répandues sur les côtes de l'Asie, depuis l'Obi jusqu'au détroit de Béring, le Groënland et le Kamtchatka, attèlent des chiens à leurs traîneaux, et entreprennent avec ces seuls attelages de longs voyages dans lesquels ils transportent souvent les plus lourds fardeaux.

L'éducation et le dressage de ces animaux est pour les habitants une des occupations les plus importantes. Aussitôt que les jeunes chiens ont atteint l'âge de huit ou neuf mois, on commence à les habituer au trait, en leur faisant faire de petites courses et traîner de légers fardeaux; mais ce n'est guère qu'à l'âge de trois ans que l'animal est complétement dressé, et qu'on est en droit d'attendre de lui de véritables services. Dans un attelage, c'est toujours le

chien le plus habile et le plus intelligent qu'on met en tête, car c'est de ce chef de file que dépendent, non-seulement la vitesse de la marche, mais encore la bonne direction et même la sûreté du voyageur. Le plus difficile de l'éducation, c'est de détruire dans le chien de trait l'instinct inné de la chasse, et de le dompter assez pour qu'il ne se détourne point de la route contre la volonté de son maître et ne se lance pas à la poursuite des différents gibiers dont il rencontre les traces empreintes sur la neige. Mais on ne réussit pas toujours à obtenir ce résultat, et il n'est pas rare de voir un attelage entier se précipiter de toutes ses forces sur de pareilles traces comme une meute de chasse en poussant de longs hurlements : c'est dans ces circonstances surtout qu'un bon chef de file est indispensable, et rien n'est merveilleux comme l'intelligence que déploient parfois quelques-uns de ces animaux pour ramener dans la bonne voie leurs compagnons moins habiles ou plus indisciplinés, et il n'est pas rare de le voir, au moment où l'attelage s'apprête à prendre une route périlleuse, s'imaginer, pour lui faire perdre la piste dangereuse et lui donner le change, d'aboyer en se détournant d'un autre côté, comme s'il s'agissait d'un animal à poursuivre dans une direction opposée.

L'instinct de ces animaux n'est pas moins utile au voyageur, quand, perdu pendant une nuit obscure, au milieu des toundras sans limites, courant à chaque instant le risque d'être englouti sous la neige, il lui faut trouver un abri contre les fureurs du chasse-neige. Et c'est souvent en vain qu'il chercherait à découvrir une de ces huttes isolées qu'une charité parcimonieuse a semées de loin en loin dans le désert pour servir de refuge aux pèlerins de la Sibérie, sans la sagacité de l'habile animal qui, placé en tête de l'attelage, sait au milieu des ténèbres et de la tempête trouver ou plutôt deviner une hutte qu'il n'a souvent visitée qu'une seule fois.

Le chien de Sibérie non-seulement sert de bête de trait pendant l'hiver, mais il rend encore le même service pendant l'été en

halant les bateaux qui remontent les rivières. Lorsqu'un obstacle se rencontre, ces dociles animaux, sur un signe du batelier, se précipitent aussitôt dans la rivière, la passent à la nage et vont se reformer en attelage sur l'autre rive. On en rencontre aussi parfois attelés à des bateaux échoués et les voiturant par terre d'une rivière à une autre, en un mot ils remplacent, pour les peuplades qui les utilisent, les chevaux et les autres bêtes de trait.

Mais ce n'est pas tout; ce fidèle compagnon de l'homme rend encore au Sibérien d'autres services non moins importants, il le suit à la chasse où il l'aide de son instinct et de son courage; c'est lui qui découvre la piste de l'argali et de l'élan, lui qui les poursuit en conduisant son maître sur ses pas, lui encore qui tient tête à l'ours et aide au chasseur à s'approprier les dépouilles de ce formidable gibier.

La chasse est, en effet, pour l'habitant de la Sibérie, non pas une agréable distraction comme pour les heureux de notre monde civilisé, mais un rude et pénible labeur auquel il est forcé de demander les moyens d'existence que ne saurait lui fournir sa terre stérile et glacée. Plusieurs espèces de gibiers peuplent les bois, les montagnes et jusqu'aux fleuves de la Sibérie. Le gibier d'eau consiste principalement en troupes de cygnes, d'oies et de canards qui, à une certaine époque de l'année, se dirigent vers les côtes pour y muer, y construire leurs nids et faire éclore leurs petits. C'est à cette époque de la mue qu'on fait surtout la chasse à ces oiseaux; la manière de la faire est des plus simples. Les chasseurs entourent les nids, lancent leurs chiens qui effraient les oiseaux et les forcent à se réfugier dans les lacs où il devient facile de les abattre à coups de fusil, de flèches ou même de bâton. Cette chasse était autrefois très-productive, mais le nombre des oiseaux de passage a considérablement diminué depuis quelques années.

La chasse la plus importante est sans contredit celle du renne. C'est tout un drame dont j'eus la bonne fortune d'être témoin et que je n'oublierai de ma vie. C'était sur les rives de la Poguindéna,

au pays des Youkaghires, non loin d'un village dont le nom s'échappe. Toute la population était en rumeur. On venait de signaler les rennes; à cette nouvelle, tous ceux qui pouvaient manier une rame se jetèrent dans les bateaux et allèrent s'embusquer dans les anfractuosités et les replis du rivage, où les chasseurs ont coutume d'attendre leur proie. Tout d'un coup les rennes débouchèrent en s'avançant vers la rivière; leur troupe était innombrable et divisée en groupes d'environ quatre cents têtes si rapprochés les uns des autres qu'on eût dit un seul et immense troupeau; je n'avais rien vu de comparable depuis les troupeaux de buffles des savanes de l'Amérique. Tout cela se précipitait avec une rapidité effrayante, en soulevant des nuages de poussière, et la terre ébranlée sous les pieds de cette multitude résonnait comme l'écho d'un tonnerre lointain; puis l'immense troupeau se précipita dans le fleuve, qui dans un instant se couvrit de têtes cornues et sembla rouler dans son lit des vagues animées : c'était là le moment qu'attendaient les chasseurs, et les rennes ne furent pas plus tôt à l'eau que les bateaux les approchant et les entourant, chacun s'efforça de les retenir et de les empêcher de gagner le rivage. Pendant ce temps, deux ou trois chasseurs des plus habiles et des plus expérimentés de la bande pénétrèrent sur de légères embarcations au milieu des rennes à la nage, et se mirent à les égorger à coups de pique et de couteau avec une vitesse extraordinaire. En moins de rien la rivière se teignit de sang, et l'on vit au-dessus de ses eaux rougies flotter en grand nombre des cadavres inanimés.

Les chasseurs chargés d'égorger les rennes doivent avoir une grande habitude de ce genre de chasse, le coup d'œil assez sûr et la main assez exercée pour que chaque coup qu'ils portent soit mortel et suffise, sinon pour tuer l'animal sur-le-champ, ce qui arrive pourtant le plus souvent, du moins pour lui faire une blessure assez grave pour qu'il expire en atteignant le rivage. Cette chasse n'est pas sans grands dangers pour les chasseurs; leur petite nacelle est exposée à se briser à chaque instant, ou bien

à chavirer au milieu de la foule pressée et confuse des rennes, qui, rendus furieux par une pareille attaque, se tournent souvent contre leurs adversaires qu'ils poursuivent à leur tour avec tout le courage du désespoir. Les mâles mordent, poussent des ruades et donnent des coups de corne, tandis que les femelles s'efforcent, en lançant leurs jambes de devant dans l'embarcation, de la culbuter ou de la faire couler à fond. Et c'est un spectacle aussi émouvant qu'étrange que ces milliers de rennes à la nage, les cris des blessés, les bramements douloureux des mourants, le bruit sourd de cornes agitées qui se heurtent et s'entrechoquent, les vociférations de tous les traqueurs, le sang qui coule et rougit la rivière, et surtout l'aspect de ces hommes sauvages qui, semblables aux démons du carnage, tout ruisselants de sang de la tête aux pieds, ne lèvent les bras que pour frapper, et ne poussent leur barque au milieu de ce tumultueux troupeau que pour y porter la destruction et la mort.

Pour être un habile tueur de rennes, il faut être en état d'en abattre au moins cent dans une demi-heure. Le rôle des autres chasseurs n'est point inactif pendant toute cette tuerie; ce sont eux qui saisissent les rennes morts et les attachent avec des courroies à leurs bateaux. Après qu'on a ainsi recueilli tout le butin et qu'on a fait le partage, on plonge les rennes tués dans l'eau; car il suffirait que la chair demeurât quelques heures exposée à l'air pour qu'elle se corrompît, tandis que dans l'eau courante, au contraire, elle se conserve fraîche pendant plusieurs jours. La chair qui provient de ces chasses, étant destinée à faire des provisions d'hiver, on la conserve de plusieurs manières, soit en la séchant à l'air, soit en la fumant, ou bien encore en la faisant geler lorsque l'hiver est assez précoce pour permettre l'emploi de ce dernier moyen. La langue est considérée comme la partie la plus délicate du renne, aussi est-elle conservée soigneusement pour n'être servie que dans les occasions solennelles.

La pêche est pour les habitants du Nord de la Sibérie une

ressource bien plus considérable encore que la chasse, mais malheureusement les glaces épaisses qui couvrent leurs eaux pendant la plus grande partie de l'année ne leur permettent pas d'user en tout temps de cette ressource. Les premières chaleurs de l'été occasionnant la fonte des neiges, ainsi que nous l'avons déjà dit, il en résulte, à cette époque de l'année, des inondations annuelles, et ce n'est qu'après que les eaux se sont retirées que l'on peut se livrer à la pêche; elle se fait dans les grandes rivières avec une seine, immense filet qu'on jette dans l'eau au moment où le poisson descend le courant. Le sterlet, la nelma, le mouksoune et le tchir sont les poissons qu'on pêche le plus fréquemment. Dans les affluents des grandes rivières où l'eau est moins profonde, la pêche se fait à l'aide d'un tramail appelé *mordame,* qu'on fabrique en entrelaçant des baguettes de saule. Le poisson que l'on prend au printemps est en général fort maigre et peu agréable au goût, et on ne le fait guère sécher que pour la nourriture des chiens. Le poisson séché est désigné sous le nom de youkola.

La youkola de tchir, poisson fort gras qu'on prend dans la saison avancée, est fort estimée dans le pays et considérée comme un mets recherché; pour la préparer on choisit les plus gros poissons, et après les avoir fendus, on en enlève toutes les arêtes et on leur fait un grand nombre d'entailles dans la chair, afin de l'attendrir davantage. Après cette première préparation, on fait sécher les poissons à l'air ou mieux encore on les fume. La partie supérieure est regardée comme la plus délicate, et c'est pour cette raison qu'on la sépare et qu'on la pile dans un mortier avec un peu de graisse, et qu'on serre ensuite ce mélange dans de grandes jarres pour les provisions d'hiver.

Septembre est la saison pendant laquelle on se livre à la pêche du hareng, qui, à cette époque, vient de la mer et remonte les rivières. Ces masses d'émigrants sont quelquefois si considérables qu'un seul coup de filet en enlève des milliers; mais le passage de cet utile poisson est loin d'être régulier, et il ne lui arrive que

trop souvent d'être pendant plusieurs années sans se montrer dans les lieux mêmes qu'il paraît fréquenter de préférence, puis il reparaît pendant quelques autres années pour disparaître ensuite de nouveau, sans qu'on ait pu encore assigner une cause raisonnable à ces apparitions et disparitions capricieuses.

Mais les ressources qui proviennent de la pêche et de la chasse sont trop souvent insuffisantes, et les pauvres habitants du Nord sont exposés à de fréquentes disettes. Le printemps est d'ordinaire la saison où la faim fait sentir ses inexorables rigueurs, c'est l'époque où les provisions d'hiver étant épuisées, le poisson réfugié dans les eaux profondes ne se montre cependant point encore dans les rivières; la chasse est alors, comme la pêche, interdite au malheureux Sibérien, car, ses chiens, épuisés comme lui par les longs jeûnes, ne sont point assez vigoureux pour le transporter dans sa nasta à la poursuite de l'élan ou du renne, et c'est à peine s'il parvient à attraper au piége quelques misérables perdrix qui ne sont, pour son estomac affamé, qu'une insignifiante ressource. Aussi, presque chaque année, la famine sous son aspect le plus effrayant et le plus hideux vient désoler ces pays stériles. Elle sévissait dans toute sa rigueur parmi les Toungouses et les Youkaghires quand nous traversâmes les pays habités par leurs peuplades, et il nous arriva plus d'une fois de rencontrer des troupes de ces malheureux, l'œil hagard, la face livide et décharnée, errant à l'aventure, plus semblables à des spectres qu'à des êtres animés. J'en vis même un jour, spectacle aussi propre à inspirer la pitié que le dégoût, acharnés sur les restes à moitié pourris d'un renne mort de maladie que le hasard avait placé sous leurs pas; des loups ne se fussent pas montrés plus voraces, rien ne fut dédaigné; les os et la peau furent broyés sous leurs dents aiguisées par l'excès de leurs longues souffrances. Nous offrîmes à ces malheureux une portion des vivres que nous emportions avec nous, mais la prudence nous commandait de ne pas nous démunir entièrement, et nous fûmes forcés de quitter

ces pauvres gens sans avoir pu nous procurer la satisfaction d'assouvir la faim atroce qui déchirait leurs entrailles.

III

Nous avançons vers le Nord. — Départ du pays des Youkaghires. — Froid rigoureux. — Chasse-neige. — Disette de vivres. — Je m'égare. — Arrivée chez les Tchouktchas. — Leur genre de vie. — Leurs mœurs. — Barbarie de ces peuplades. — Chamanisme. — Repas des Tchouktchas. — Description de l'intérieur d'une tente. — Aspect de la mer Glaciale. — Chasse aux phoques par les ours. — Le brisement des glaces.

Bien que M. Trétiakoff eût la chance de rencontrer un certain nombre de dents d'ivoire fossile dans les différents pays que nous avions déjà parcourus, et qu'il eût fait de plus avec les Yakoutes et les Youkaghires quelques échanges avantageux, il était loin d'être satisfait de ses bénéfices, et il se montrait au contraire plus résolu que jamais à pousser au Nord jusque chez les Tchouktchas ; de mon côté, je ne demandais pas mieux que de le suivre, car j'avais surtout à cœur de voir la mer de ces contrées et de comparer ses montagnes de glace et ses côtes arides et désolées, avec les souvenirs que j'avais rapportés des pays fortunés que baignent de leurs flots limpides et tièdes l'Océan indien et le Grand-Pacifique. Oubliant donc nos fatigues passées et trop déterminés pour reculer devant celles qui nous attendaient encore, nous résolûmes de quitter le pays des Youkaghires, où nous nous étions un peu refaits par quelques jours de repos, et bientôt, en effet, nous reprîmes notre course aventureuse. Il y avait longtemps que nous ne nous servions plus que de traîneaux à chiens pour moyen de transport; nous remplaçâmes nos attelages épuisés par de nouveaux que nous achetâmes chez les Youkaghires, et nous prîmes pour nous conduire dans ces contrées sans routes tracées deux jeunes et vigoureux naturels, auxquels nous confiâmes les doubles fonctions de guides et de cochers.

Tout alla bien pendant quelques jours, malgré un froid excessif qui n'atteignait pas moins de quarante degrés, cependant nos vivres étaient complétement épuisés sans que nous vissions apparaître le village où l'on nous avait assuré que nous pourrions ravitailler notre petite caravane, et nous commencions déjà à concevoir quelque inquiétude, quand nos guides, pressés de questions, se virent contraints de nous avouer qu'ils ne reconnaissaient plus la route et que nous étions égarés.

Qu'on juge de notre position. Elle était d'autant plus critique qu'à la crainte de mourir d'épuisement et de faim, dans ces affreux déserts, avant d'avoir pu trouver un lieu habité, se joignaient encore les inconvénients d'un violent chasse-neige, dont le souffle glacé paralysait nos membres en même temps qu'il nous aveuglait par les tourbillons de neige qu'il nous fouettait au visage. Cette neige en mouvement, qui s'entassait dans les vallées et sous laquelle nous courions risque d'être à chaque instant englontis, nous avait contraints de cheminer sur les collines plates dont le pays est parsemé, et comme nos chiens avaient assez de peine de se tirer eux-mêmes de ce mauvais pas, nous étions descendus de traîneau, et nous suivions péniblement nos guides qui marchaient en avant en conduisant nos attelages en laisse. La nuit était déjà commencée: tout d'un coup je me sentis glisser sur la surface glacée d'une colline escarpée que nous étions en train de gravir et je roulai, sans pouvoir me retenir, jusqu'au pied du côteau où je m'enfonçai profondément dans un immense amas de neige que le vent y avait rassemblé.

Je demeurai un instant sans mouvement à la place même où je m'étais englouti, mais bientôt, rappelé à la vie par le sentiment de la conservation, je parvins à m'arracher à moitié mort de mon tombeau de neige; je n'étais pourtant ni étouffé ni blessé, et je pus bientôt trouver assez de force pour appeler mes compagnons à mon secours; mais rien ne me répondit. Le chasse-neige, qui avait encore redoublé de violence, couvrait de ses mugissements

ma voix affaiblie par la terreur et l'épuisement. Je voulus essayer de regarder autour de moi, mais mes yeux ne purent rien saisir au travers d'une nuit obscure rendue plus épaisse encore par la neige qui continuait de tomber par flocons pressés. Je recommençai à appeler mes compagnons, l'horreur de ma situation avait rendu à ma voix toute son étendue, et je fis à plusieurs reprises retentir le nom de Trétiakoff; efforts superflus! j'avais beau crier de toute la force de mes poumons, aucune voix ne répondait à la mienne. Si!... je me trompe, un son venait parfois me faire tressaillir d'espérance et de joie; mais, illusion décevante! ce n'était que le bruit du vent.

Malheureux que j'étais! au milieu des mugissements de la tempête et de l'obscurité qui nous environnait, j'avais glissé dans la neige sans que mes compagnons se fussent aperçus de ma chute; ils avaient continué leur route, et maintenant ils étaient trop loin pour entendre les cris de désespoir par lesquels je les appelais à mon aide.

La tête perdue, fou de terreur, sans rien qui pût me guider et m'indiquer la route qu'avaient suivie mes compagnons, je me mis à errer au hasard, enfonçant dans la neige ou roulant sur la glace, et toujours appelant à cris redoublés Trétiakoff! Trétiakoff! Je ne fis que m'égarer encore davantage. Enfin, après plusieurs heures de cette course insensée, épuisé de fatigue, sans haleine et sans voix, je me laissai tomber plutôt que je ne m'assis sur un bloc de glace, et la tête appuyée dans mes deux mains, je me mis à verser des larmes amères que le froid fixait en perles glacées à mes paupières endolories.

Je fus tiré de cette sombre torpeur par quelque chose d'étrange et d'horrible qui se passait au dedans de moi, il me semblait qu'une main cruelle tordait et déchirait mes entrailles avec une tenaille rougie au feu; c'était une douleur si affreuse que rien de ce que j'avais souffert jusqu'alors n'avait pu m'en donner l'idée. J'avais faim!!! il y avait trente-six heures que je n'avais rien

pris : comprenez-vous, lecteur, j'avais faim, et je me trouvais au milieu d'un désert que la neige couvrait comme un linceul, et qui ne m'offrait pas même un brin d'herbe si loin que ma vue pût s'étendre, car la nuit s'était enfin dissipée, le jour lui avait succédé, et de longues heures s'étaient écoulées depuis le moment où j'avais été si fatalement séparé de mes compagnons.

La douleur morale céda à la force de la douleur physique, et loin de m'abattre davantage, la faim me donna au contraire de l'énergie ; je ramassai de la neige et me mis à en manger. Cette nourriture, si peu substantielle qu'elle fût, calma un peu l'atrocité de mes douleurs ; je retrouvai assez de force pour me lever et me remettre en marche ; mais de quel côté diriger mes pas ? Je n'avais pour me guider que le cours du soleil ; heureusement j'avais remarqué le matin de quel côté se levait cet astre, et d'après cette seule notion, je résolus de pousser droit dans le nord-est ; c'était dans cette direction que devait se trouver le pays des Tchouktchas, et j'espérais qu'il ne me serait pas impossible de rencontrer mes compagnons, qui devaient également tendre de ce côté, ou tout au moins quelque habitant du pays qui, après m'avoir donné à manger, pourrait me conduire auprès de mes amis.

Ce fut là sans doute une inspiration du ciel, et je n'avais pas marché trois heures dans cette direction que j'entendis le bruit d'un coup de feu : c'étaient mes compagnons qui me cherchaient. Plusieurs coups de fusil que je tirai en réponse à leur appel les avertirent du côté vers lequel ils devaient diriger leurs recherches, et marchant ainsi à la rencontre les uns des autres, nous nous fûmes bientôt rejoints. Notre joie à tous fut grande, mais elle ne dura pas longtemps. Trétiakoff n'avait à m'annoncer que de mauvaises nouvelles ; on n'avait point retrouvé la route, aucune habitation ne se montrait encore, et les vivres étaient complétement épuisés ; il ne restait à la caravane que du thé pour toute provision : faute de mieux, il fallut bien s'en contenter. Nous fîmes donc halte sur le lieu même de notre rencontre ; on alluma

du feu, et nous soupâmes avec force tasses de thé. Tout léger qu'était un pareil repas, cette boisson chaude apaisa cependant un peu les exigences de nos estomacs, et le lendemain matin, après avoir pris de nouvelles tasses de thé, nous nous remîmes en route, sinon frais et dispos, du moins un peu délassés et surtout heureux de nous retrouver encore ensemble.

Après quelques heures de marche, la faim nous fit de nouveau sentir ses cruelles atteintes. Trétiakoff espérait trouver quelques racines dans les demeures des souris; mais nos guides nous apprirent qu'il ne fallait pas même compter sur cette faible ressource, car nous étions alors dans un pays marécageux, et ces intelligents animaux se garderaient bien d'établir leurs réserves d'hiver dans un lieu où elles seraient exposées à être gâtées par l'humidité.

Dans cette extrémité, nous eûmes recours à l'écorce d'arbre. On abattit un jeune mélèze, puis, après avoir enlevé les parties les plus grossières de l'écorce, on en hacha la partie tendre en petits morceaux qu'on jeta dans un grand chaudron plein d'eau bouillante. Il fallut avoir soin d'écumer à plusieurs reprises, pour enlever la résine qui surnageait sur ce maigre bouillon. Lorsque l'écorce eut ainsi cuit dans l'eau pendant un assez long temps, on l'ôta de dessus le feu et en se refroidissant le mélange prit la consistance d'une espèce de pâte ou plutôt d'une bouillie épaisse, qui, malgré son goût de résine très-prononcé, ne nous parut cependant pas trop mauvaise, grâce au sel et au poivre dont nous l'avions assaisonnée, et bien plus encore, je suppose, grâce à notre faim excessive.

Un peu restaurés par ce singulier repas, nous nous remîmes en route avec un nouveau courage, et nous fûmes assez heureux pour apercevoir enfin, avant la nuit, de légers nuages qui se détachaient en spirales bleuâtres sur le bleu sombre du ciel: c'était de la fumée; nous approchions d'un village de Tchouktchas, et bientôt, accueillis sous les huttes de ces braves gens avec cette franche

hospitalité qui est la plus belle vertu du sauvage, nous eûmes devant nous des mets abondants, qui ne brillaient pas sans doute par leur délicatesse, mais qui n'en parurent pas moins excellents à des estomacs condamnés depuis plusieurs jours au régime du thé et de la bouillie d'écorce.

Relégués à l'extrémité de la Sibérie, sur les bords de la mer Glaciale, les Tchouktchas, chez lesquels nous étions parvenus, sont sans contredit les moins connus de tous les habitants de ces vastes contrées. Les seules relations qui existent entre eux et les Russes se bornent à quelques échanges qui se font à Ostrovnoyë, petite ville du pays des Youkaghires, à l'époque de la foire célèbre où se rend chaque année une affluence considérable de Sibériens de toute la partie septentrionale; et c'est à peine si à de rares intervalles quelques Promichléniks [1], aussi hardis, aussi entreprenants que notre ami Trétiakoff, se hasardent à visiter leur sauvage contrée, dans le but de se procurer parmi eux les dents de mammouths et de morses, dont ils sont abondamment pourvus.

Grâce à leur éloignement de la Russie, les Tchouktchas ont conservé leur indépendance, car on ne saurait dire qu'il soient sujets de l'empereur de Russie, bien qu'ils figurent dans la longue nomenclature des peuples auxquels commandent les successeurs de Pierre le Grand, et avec leur indépendance ils ont gardé leurs mœurs primitives dans toute leur pureté, disons mieux, dans toute leur barbarie. C'est surtout cette peuplade qu'il faut visiter pour avoir une idée complète de ce qu'étaient tous les habitants de la Sibérie avant que la conquête des Russes eût répandu parmi eux ces quelques lueurs de civilisation, qui, toutes faibles et incomplètes qu'elles soient encore, sont peut-être destinées, il faut l'espérer du moins, à devenir plus tard une lumière éclatante.

Les Tchouktchas sont essentiellement nomades, et ils errent continuellement dans une contrée dont les limites ont été singu-

[1] Marchands russes qui font le commerce d'échange avec les Sibériens.

lièrement rétrécies à la suite de sanglants combats qu'ils eurent à soutenir contre les Cosaques, conquérants de la Sibérie. Fiers de leur indépendance, ils méprisent les autres peuples et n'imaginent pas qu'il y ait au monde de sort plus heureux et de condition plus honorable que de vivre en liberté, sous une tente que l'on transporte à son gré, du produit de nombreux troupeaux de rennes qui leur fournissent abondamment de quoi se nourrir, se vêtir et se loger. — Que faut-il de plus, en effet? Et ces barbares auraient-ils raison?—Mais en gardant leur indépendance, les Tchouktchas ont aussi conservé dans leurs mœurs une sauvage rudesse trop souvent empreinte du cachet de la cruauté. Leurs coutumes, comme les lois de Lycurgue, condamnent à la mort l'enfant qui a le malheur de naître avec quelque difformité. Mais si les lois rigoureuses du législateur de Sparte méconnaissaient trop souvent les droits les plus sacrés de l'humanité, elles rachetaient au moins cet outrage à la nature par le respect qu'elles imposaient pour la vieillesse. Chez les Tchouktchas, au contraire, tout vieillard que les infirmités de l'âge ont affaibli et qui n'est plus capable de supporter les fatigues de la vie nomade est regardé comme un être inutile qu'on égorge sans pitié. Cette barbarie a même tellement passé dans les mœurs de ces peuplades, qu'elle étouffe chez les individus le sentiment de leur conservation, et qu'on a vu souvent des vieillards demander eux-mêmes à leurs enfants, avec un stoïcisme étonnant, de mettre un terme à une existence devenue pour tout le monde un pesant fardeau. Au moment où nous arrivions au milieu de ces sauvages, on s'entretenait encore sous leurs tentes de la mort tragique d'un de leurs chefs les plus vénérés, qui, quelques mois auparavant, avait réuni autour de lui ses nombreux enfants, pour leur déclarer que, se sentant désormais incapable de continuer à la famille les services qu'il lui avait rendus jusque-là, il réclamait de leur piété filiale de le délivrer de l'existence. C'était en vain que ses enfants, pleins d'amour et de vénération pour lui, avaient tenté de le détourner de ce sinistre projet. Il était de-

meuré inébranlable dans sa résolution, et ses enfants, convaincus que c'était pour eux un devoir sacré d'accomplir les désirs de leur père, avaient eu l'affreux courage de l'égorger de leurs propres mains.

La barbarie de ces peuples va souvent jusqu'à immoler des victimes humaines dans les sacrifices qu'ils font à leurs horribles dieux, et lorsque, dans les grandes calamités, les chamans ont, comme jadis Calchas, demandé le sang d'une vierge pour apáiser le courroux de leurs dieux infernaux, il n'y a pas de considération, de rang ou de famille qui puisse soustraire la sauvage Iphigénie au couteau de ces sacrificateurs impies.

C'est surtout chez les Tchouktchas que domine le culte hideux du chamanisme : répandu avant la conquête sur la Sibérie tout entière, il a reculé peu à peu devant elle et se trouve maintenant à peu près renfermé dans les limites du territoire de cette nation. Qu'on n'aille pas croire cependant qu'il n'en reste aucune trace dans les contrées plus occidentales ; il en reste au contraire, et beaucoup. Nous avons même eu occasion d'en dire quelques mots dans le cours de ces récits ; mais chez les peuplades que nous avions visitées jusque-là, nous avions trouvé le chamanisme bien moins à l'état de culte organisé qu'à celui de superstition. Les chamans n'y sont plus en effet que des jongleurs plus ou moins adroits, qui jouent au milieu de ceux qui les entourent un rôle tout à fait analogue à celui des devins et des sorciers de nos campagnes du moyen âge. On les consulte bien encore pour retrouver un objet perdu, pour connaître à l'avance le résultat d'une entreprise, pour conjurer l'influence maligne des esprits infernaux, mais tout cela est loin de constituer une religion, et si leur influence occulte est encore considérable, ils n'ont plus au moins ni pouvoir ni caractère publiquement reconnus.

Les Tchouktchas, au contraire, n'ont point d'autre culte que celui dont ces abominables imposteurs sont les farouches ministres.

Ce qui distingue le chamanisme de tous les cultes connus, c'est l'absence presque complète de dogmes; cette religion n'est qu'un tissu obscur de superstitions absurdes et de quelques pratiques de magie empruntées la plupart du temps à des traditions aussi confuses que contradictoires. De cette absence de dogmes il résulte que les chamans ou ministres du culte n'émettent aucun précepte et n'enseignent au peuple aucun principe religieux. Ce bizarre assemblage des plus ridicules erreurs n'est l'œuvre d'aucun homme, mais plutôt un écho lointain et défiguré du bouddhisme de l'Inde mêlé aux superstitions barbares, produit de la nature déserte et sauvage de la contrée où elles ont pris naissance. Tout grossiers que soient les chamans et quelque inculte et bornée que soit l'intelligence de ceux auxquels ils s'adressent, ils ont cependant compris la nécessité d'expliquer l'existence du monde, et voilà comment ils s'y sont pris. Selon eux, un Dieu, qu'ils nomment Bouga, après avoir créé le ciel et la terre, rassembla du fer de l'Orient, du feu du Midi, de l'eau de l'Occident, de la terre du Nord, et en fit un homme et une femme dont la chair et les os étaient de terre, le cœur de fer, le sang d'eau et la chaleur vitale de feu. Lorsque le genre humain se fut multiplié, l'esprit des ténèbres, Boudinga, en réclama la moitié comme sa propriété. Bouga refusa de lui accorder les vivants, mais il lui promit de lui abandonner les hommes vicieux après leur mort, pour qu'il leur infligeât des peines dans l'enfer qui est situé au centre de la terre. A côté de cette dernière croyance, qui implique quelques notions élevées sur l'immortalité de l'âme et la connaissance de la dualité de Zoroastre, Oromaze et Arimane, les chamans placent la théorie absurde d'un globe terrestre soutenu par une immense grenouille. Ces dogmes, tout stupides qu'ils soient, sont-ils encore complétement ignorés du vulgaire, et la connaissance en demeure spécialement réservée aux chamans. Et ce ne fut qu'en me faisant bien venir de l'un des principaux d'entre eux que je parvins à obtenir quelques renseignements à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, chez les Tchouktchas les chamans sont en grande vénération, et leur position ne ressemble en rien à celles des misérables sorciers qu'on nous avait désignés sous ce nom dans les autres parties de la Sibérie. Chez ces peuplades n'est pas chaman qui veut ; non pas que ces prêtres y forment, comme dans l'Inde ou dans l'Égypte des Pharaons, une caste à part, mais il faut avoir pour ainsi dire été marqué au front d'un cachet particulier et avoir reçu du ciel ou plutôt de l'enfer une sorte d'influence secrète. Il n'y a aucune manière d'instruire et de former un chaman, chacun d'eux est abandonné à ses propres forces, et s'initie et se perfectionne lui-même dans l'art des devins.

C'est surtout dans la jeunesse que se déterminent ces singulières vocations. Chez les Tchouktchas comme chez tous les peuples, il se rencontre des imaginations ardentes et impressionnables que le merveilleux enflamme et transporte. Ces jeunes imaginations, bercées dès l'enfance par les récits des vieillards qui ne cessent d'exalter la puissance des Esprits et le pouvoir dont ils revêtent les chamans, leurs délégués sur la terre, se prennent vite d'admiration pour cette occulte magie, qu'ils considèrent comme le don le plus précieux qu'un homme puisse recevoir des Êtres supérieurs. Ainsi préparé et l'imagination déjà disposée aux hallucinations, le jeune homme visite les chamans, il assiste avec le frémissement d'une secrète horreur aux transports convulsifs qui les agitent lorsqu'ils reçoivent l'inspiration. Tels dans les forêts de la Gaule nos ancêtres assistaient en tremblant aux sombres mystères célébrés par les Druides. De plus en plus désireux d'entrer en communication avec les êtres invisibles, il se prépare à leur redoutable visite par la solitude, le célibat, la méditation et par un régime irritant qui ne tarde pas à porter la flamme dans son sang et le trouble dans son esprit. Dans cet état de surexcitation surnaturelle les visions tant souhaitées, les esprits infernaux revêtus de formes bizarres ne sont plus pour le néophyte des êtres imaginaires, il les voit devant lui, il reçoit leurs oracles, et son imagination en

délire arrive promptement à prendre pour des réalités les vains fantômes créés par son esprit malade. C'est là l'histoire de tous les illuminés et les extatiques depuis madame de Krüdner jusqu'à Rose Tamisier.

C'est ainsi que se forment les chamans, sans qu'il y ait la plupart du temps la moindre hypocrisie de leur part. Reste alors à consacrer le nouveau chaman et à l'initier à la danse mystérieuse ainsi qu'à l'art de tirer des sons particuliers d'une espèce de tambour nommé boubna. C'est toujours pendant la nuit et avec des cérémonies étranges que se fait la consécration.

Un chaman, parvenu au plus haut degré de l'exaltation, est pour un Européen un des spectacles à la fois les plus étranges et les plus fantastiques auxquels il lui soit donné d'assister, et ce n'est pas, quelque force d'esprit qu'on possède d'ailleurs, sans une vive impression qu'on se trouve en face d'un sauvage farouche qui, la pâleur sur le visage, le tremblement de la colère sur les lèvres, les yeux pleins de sang et la bouche écumante, se livre aux mouvements convulsifs les plus désordonnés et les plus hideux, en même temps qu'il prononce d'une voix rauque et sépulcrale les invocations les plus étranges et qu'il accompagne ses paroles du son de son tambour retentissant. Qu'on juge de l'effet que de pareilles scènes doivent produire sur l'esprit inculte de simples et naïfs sauvages.

Les Tchouktchas, quoique nomades, ne vivent cependant pas isolés; leurs villages sont mobiles, il est vrai, mais toute la tribu voyage en même temps. C'est un coup d'œil des plus pittoresques que celui qui est offert par un village ou campement de ces peuplades. Un village se compose ordinairement d'une quarantaine de tentes, plus ou moins, que l'on dispose autant que possible autour d'un grand arbre, auquel on adosse une tente plus grande et plus riche que les autres pour servir de demeure au chef de la tribu. Autour des tentes rôdent les rennes domestiques, ceux que le maître attèle à son traîneau et qui vivent avec lui presque dans une sorte d'intimité. Quant aux autres rennes, ils paissent en liberté dans la

toundra. A l'arbre où s'adosse le pavillon du chef sont suspendus les arcs, les carquois et les dépouilles des animaux tués à la chasse. La cuisine se fait le plus souvent en plein air à des feux allumés sur la neige et dans des chaudières où l'on met cuire de la viande de renne. Enfin, pour compléter le tableau, les Tchouktchas enveloppés dans leurs pelisses, sur lesquelles le givre étend une croûte de glace, circulent de côté et d'autre, ou bien assis près de leurs tentes sommeillent, par trente ou quarante degrés de froid, aussi nonchalamment qu'un lazarone qui ferait sa sieste quotidienne sous le magnifique dais d'azur que forme le ciel de la molle Parthénope.

Les tentes des Tchouktchas sont fort remarquables; elles sont en peaux de rennes tannées avec soin, leur forme est celle d'un cône. Une première tente en renferme toujours une seconde, plus petite bien entendu et de forme différente. Cette seconde tente est de forme triangulaire et couverte d'une peau de renne double disposée de manière à ne laisser pénétrer ni jour ni air : on la nomme *pologue*. Elle est si basse qu'on ne peut s'y tenir qu'assis ou couché; on n'y entre et on n'en sort qu'en rampant. Au centre du pologue, assez vaste pour contenir toute la famille, se trouve une lampe constamment allumée le jour comme la nuit; elle est en terre et garnie d'une mèche de mousse enduite de graisse de baleine.

On se figurerait difficilement de quel atmosphère se trouve rempli ce pologue, dont l'intérieur n'a, dans la crainte du froid, aucune communication avec l'air extérieur. J'eus la curiosité d'en visiter un, et j'avoue que je fus peu tenté d'y faire un long séjour, tant j'avais le cœur soulevé par les miasmes putrides provenant moins encore de la fumée grasse qui s'échappait de la lampe que des émanations d'une dizaine de personnes qui se trouvaient réunies dans cet étroit espace et dans un état de complète nudité. La femme et la fille de mon hôte me forcèrent à m'asseoir auprès d'elles pendant qu'elles s'occupaient du soin de tresser leurs cheveux ruisselants de graisse. C'était, à ce qu'il paraît, une politesse qu'elles me fai-

saient ; mais ce fut bien pis quand, mettant le comble à leurs bontés, ces dames daignèrent m'offrir dans une écuelle de bois dégoûtante de malpropreté de la viande de renne bouillie sans sel, et me mirent à la main une pelote de graisse de baleine rance et puante qu'il fallait avaler en guise de pain. J'eusse donné beaucoup pour être transporté d'un coup de baguette magique chez Véfour, ou aux Frères Provençaux, ou tout simplement autour du chaudron de bouillie d'écorce que j'avais dévorée quelques jours auparavant avec un si furieux appétit; mais, vœu superflu ! il fallut m'exécuter et faire entrer de force ces horribles mets dans mon estomac qui se soulevait de dégoût. Ce repas, auquel je ne puis encore penser qu'avec un frisson d'horreur, ne s'accomplit pas sans que mon hôte, qui me faisait l'honneur de déjeuner avec moi, se prît à plusieurs fois à vanter le talent remarquable de sa femme qui savait donner à la graisse de baleine le degré d'âcreté que les gourmets du détroit de Béring estiment tant. Pour moi je sortis le cœur sur les lèvres, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus, et me demandant si la peine réservée dans l'autre vie aux sensuels disciples de Brillat-Savarin n'était pas d'être assis pour l'éternité devant un festin préparé par les mains de mon hôtesse.

Le lendemain de ce mémorable déjeuner j'assistai aux courses du pays. Ce n'étaient pas, comme à la Marche ou à Satory, des chevaux qui disputaient le prix, mais bien des rennes attelés à de légers traîneaux. Au signal donné, ces coursiers du pôle s'élancèrent avec la rapidité de l'éclair dans la vaste plaine couverte de neige qui servait de stade, et je ne sus qu'admirer le plus de la légèreté de leur course ou de l'adresse des hommes qui les dirigeaient.

A la course en traîneaux succéda la course à pied, où les rivaux firent preuve d'une agilité merveilleuse en franchissant en moins de rien un espace de plus de trois lieues à travers une neige profonde et sans avoir rien changé à leur costume ordinaire, si lourd et si incommode cependant, qu'un Européen qui en serait affublé ne pourrait faire dix pas de suite. Les prix, qui consistaient en

pelisses ornées de riches fourrures, furent distribués au milieu des éloges prodigués aux vainqueurs, et la fête se termina par un grand repas auquel la rancune que mon estomac avait vouée la veille à la cuisine tchouktchas ne me permit pas d'assister.

J'avais été si bien reçu par les femmes de la tente où j'avais fait visite, que pour leur faire politesse à mon tour je crus devoir leur offrir quelques grains de verroterie. Les femmes sont les mêmes partout, et mon cadeau fit merveille ; on s'en para sur-le-champ, et, pour me témoigner toute la reconnaissance qu'on éprouvait de mon galant procédé, trois femmes se mirent à exécuter devant moi une danse cadencée sur une mélodie rude et stridente, dans laquelle je ne distinguai que des contorsions affreuses accompagnées de grimaces épouvantables. Cet exercice chorégraphique ne se termina que par la lassitude des actrices, qui se laissèrent tomber à la fin les unes après les autres épuisées de fatigue et ruisselantes de sueur. D'après le conseil de Trétiakoff, qui connaissait depuis longtemps les goûts et les habitudes de ces charmantes bayadères, je leur offris, en guise de rafraîchissements, du tabac et de l'eau-de-vie qui furent acceptés avec des transports d'enthousiasme. Grâce à cette politesse, je parvins à me concilier à peu de frais la bienveillance de toutes les dames de la tribu, à tel point que je suis convaincu que mon souvenir n'est point encore effacé de leur esprit, et que lorsqu'on s'entretient de moi sous les pologues c'est pour me proclamer le plus aimable voyageur qui ait jamais visité les Tchouktchas. Comme on le voit, en effet, je représentais assez dignement la France et soutenais honorablement la réputation de galanterie acquise depuis longtemps à mes compatriotes.

La pluralité des femmes est en honneur chez ces peuplades, et il n'est pas rare de rencontrer des Tchouktchas qui ont jusqu'à cinq et même six épouses.

Le genre de vie comparativement excellent que je menais dans le village des Tchouktchas m'avait complétement remis des fatigues

de notre pénible voyage ; mais, craignant de m'endormir dans les délices de Capoue, je saisis, pour continuer mes excursions, l'occasion d'une expédition prochaine que quelques Tchouktchas se proposaient de faire sur les bords de la mer Glaciale. Il s'agissait d'une chasse aux phoques, et il fut décidé que j'accompagnerais les chasseurs pendant que mon ami Trétiakoff resterait au village à soigner les intérêts de son commerce qui se trouvaient parfaitement bien de son séjour parmi ces peuplades.

Nous avions résolu de gagner le cap Chélagsk, et comme les chemins que nous avions à parcourir ne permettaient pas d'employer les rennes, nous partîmes pour notre expédition sur huit traîneaux tirés par des chiens. Les nartas ou traîneaux dont se servent les Tchouktchas sont légers et rapides, mais d'une forme longue et étroite qui ne laisse pas que d'être fort incommode. Le cocher y est fort mal assis ; placé de côté et toujours prêt à sauter à terre à la moindre apparence de danger, il tient d'une main une courroie dont l'extrémité opposée est fixée au traîneau, et de l'autre un gros et long bâton garni de grelots qu'il agite pour diriger la marche des chiens, et sur lequel il s'appuie en cas de besoin. Quant à moi, ma position n'était pas plus commode ; j'étais également assis de côté et, placé dans mon traîneau derrière le cocher, je devais aussi nécessairement faire preuve d'agilité et sauter à terre fort souvent pour remettre le traîneau sur la bonne voie.

Notre route, quoique pénible, ne fut signalée par aucun incident remarquable, si ce n'est que nous tuâmes un énorme ours blanc qui était parvenu à pénétrer dans notre camp, mais heureusement on s'aperçut à temps de sa présence, et on lui fit expier chèrement cette violation de domicile avant qu'il eût pu nous faire aucun mal.

Enfin, un soir, après avoir gravi une pente abrupte, je me trouvai au sommet du cap Chélagsk. De ce point élevé que j'étais venu chercher jusqu'aux extrémités de la terre, je vis s'étendre devant moi un horizon immense. Parties des vagues confins de

cet horizon, de majestueuses colonnes de feu montaient dans le ciel, tantôt en le parcourant lentement, tantôt, au contraire, en le traversant avec la rapidité de l'éclair. De grands faisceaux lumineux se suspendaient à la voûte céleste comme autant de lustres éclatants décorant un pavillon sans bornes; de ces centres de lumières s'élançaient de temps à autre dans l'espace d'immenses jets de flamme qui, semblables à de rapides fusées, s'élevaient jusqu'au zénith, pour éclater ensuite comme des bombes d'artifice, et laisser tomber des hauteurs du ciel une magique cataracte de feux éblouissants. Tout cela n'était pourtant que la décoration du spectacle plus imposant encore qui se déroulait à mes pieds : car là de vastes champs de glace s'élevaient comme des îles lumineuses au sommet des vagues, et s'y heurtaient avec un fracas épouvantable, pour disparaître dans l'abîme couvert d'écume et reparaître ensuite sur le sommet de quelque nouvelle vague, mais ternies, souillées et couvertes de limon et de sable. De tous les points de l'horizon, la glace, jusqu'alors morte et immobile, s'ébranlait et se rompait en faisant entendre un craquement formidable dont le bruit se mêlait au grondement des vagues en courroux et aux sifflements des vents qui, semblables au souffle de Dieu, passait sur cette scène de sublime chaos pour lui donner à la fois le mouvement et la vie.

J'avais sur ma tête une aurore boréale, et à mes pieds la mer Glaciale qui commençait alors à briser sa prison d'hiver.

IV

Kamtchatka. — Géographie. — Climat. — Villes. — Commerce. — Aspect de la nature. — Éducation spéciale des chiens du Kamtchatka. — Description d'un traineau. — Kamtchadales. — Origine ancienne mais inconnue — Leurs mœurs et habitudes. — — Leurs usages. — Leurs ustensiles. — Départ du Kamtchatka. — Retour en France.

Après quelques jours passés sur les bords de la mer Glaciale, je revins aux tentes des Tchouktchas, où je trouvai mon ami Tré-



tiakoff, tout disposé à faire route vers le Kamtchatka où il avait appris, chemin faisant, qu'il y avait quelques échanges avantageux à faire avec les naturels. Il me fit part de son nouveau projet, et n'eut pas beaucoup de peine à me faire comprendre que je ne trouverais jamais une occasion aussi favorable de visiter un pays peu connu et cependant si digne sous plus d'un rapport d'attirer l'attention des voyageurs. Je me laissai tenter, et, cédant à ses instances, un beau matin je me retrouvai sur mon traîneau tournant encore le dos à l'Europe, et me dirigeant vers cette extrême province de la Russie d'Asie.

Je veux éviter de fatiguer le lecteur des détails d'un voyage dans le récit duquel il ne trouverait, la plupart du temps, que de fastidieuses redites, car les pays que nous parcourûmes, après avoir quitté les hospitaliers Tchouktchas, ressemblent beaucoup à tous ceux que nous avons déjà eu occasion de décrire. C'est la même nature, inculte et sauvage, le même froid, la même neige, la même manière de voyager et le plus souvent aussi les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et je dirai presque les mêmes habitants. Mon intention est donc d'être aussi bref que possible et de ne tracer du Kamtchatka qu'une rapide esquisse destinée à mettre seulement en relief les particularités les plus remarquables et les traits les plus saillants de cette contrée.

Le Kamtchatka est cette grande péninsule qui touche aux côtes orientales de la Sibérie et s'étend au sud dans l'Océan jusqu'aux îles Kouriles. Elle forme la limite septentrionale de l'ancien monde. Presque ignorée jusqu'en 1696, elle fut en quelque sorte découverte à cette époque par Mososko, brave aventurier Cosaque, qui y pénétra à la tête d'une petite expédition composée seulement de seize soldats aussi intrépides que leur capitaine. L'année suivante le Kamtchatka comptait au rang des provinces de la domination russe et payait tribut à l'empereur.

Le Kamtchatka n'a pas été pour la Russie une conquête sans importance. Moins froide et plus riche que la Sibérie, cette grande

presqu'île, qui ne contient pas moins de vingt-cinq mille lieues carrées et ne compte pourtant pas plus de huit mille habitants, est appelée sans contredit, dans un avenir qu'on peut prévoir, mais dont on ne peut néanmoins fixer l'époque, à prendre l'importance et le développement qui ne sauraient manquer à un pays aussi favorablement situé sous le double rapport maritime et commercial. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur la carte pour comprendre combien ce grand pays, baigné à la fois par l'Océan et la mer d'Okotsk, peut offrir de ressources sur ses côtes dentelées de baies larges et profondes, tant aux bâtiments qui font le commerce avec la Chine, qu'à ceux qui préfèrent se livrer à la pêche de la baleine dont ces mers abondent. Les Russes ont depuis longtemps compris l'avantage qu'on peut tirer de cette province, et malgré l'éloignement où ils s'en trouvent, éloignement plus que triplé par la difficulté des communications, ils n'ont pas moins fondé dans ce pays deux villes, peu importantes encore sans doute, mais qui sont en voie d'accroissement.

De ces villes la plus ancienne est Nijneï-Kamtchatsk (Bas Kamtchatsk), presqu'à l'embouchure de la rivière du Kamtchatka; elle est chef-lieu de district, mais ne possède encore que quelques centaines d'habitants. Petropavlosk, l'autre ville du Kamtchatka, est de fondation plus récente que Nijneï-Kamtchatsk; mais en revanche, elle est plus importante, tant par sa population que par son commerce, qui, depuis quelques années, commence à prendre une grande extension. La compagnie des Indes-Orientales et la compagnie Russe-Américaine y ont établi des magasins considérables, et c'est de ce port que partent, chaque année, de nombreux bâtiments pour explorer les mers voisines à la chasse de la baleine et du cachalot.

Moins maltraitée sous le rapport du climat que la Sibérie du nord, le Kamtchatka n'a guère de froids capables de faire descendre le thermomètre de Réaumur au-dessous de quinze degrés. La moyenne du froid s'y maintient en hiver de cinq à douze degrés,

les froids de dix-huit degrés n'y sont que de rares exceptions. La saison d'été n'y dure guère que trois mois pendant lesquels on n'a point l'inconvénient des grandes chaleurs de l'été de la Sibérie; le chaud y est comme le froid, modéré et supportable, les belles journées ne voient guère le thermomètre monter au dessus de douze ou quinze degrés, quand il s'élève jusqu'à vingt c'est un fait extraordinaire.

Dans de pareilles conditions de climat, le Kamtchatka ne pouvait manquer d'être propre à la production, aussi son sol est-il en général d'une grande fertilité. Les céréales d'Europe y viendraient parfaitement, mais la culture y est à peu près inconnue des indigènes et complétement négligée par les colons russes, qui ne viennent guère dans cette province éloignée que pour faire fortune et qui, en général, préfèrent le commerce à l'agriculture comme un moyen plus rapide d'atteindre le but qu'ils se proposent. Les pâturages surtout y sont magnifiques; l'herbe y ondoie à grands flots comme dans les savanes de la Louisiane, et parmi les souvenirs qu'ont laissés dans mon esprit tant de merveilles entrevues pendant le cours de ma vie errante, l'impression produite sur moi par ces vastes plaines de verdure, n'est ni un des moins gracieux, ni un des moins imposants. Ce n'est pas, en effet, un spectacle sans charme et sans grandeur que celui d'une immense prairie, verte comme une émeraude, qui s'étend sans limite autour de vous, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, en présentant partout une surface unie comme celle d'un lac à l'eau dormante. Mais vienne le vent et la scène s'anime; son souffle, en passant au-dessus de la prairie, courbe l'herbe flexible; tout est en mouvement, et l'on voit se dessiner sur la plaine des vagues d'ombre et de lumière qui ressemblent à des nuages traversés et colorés par le soleil. Quelquefois le steppe varie dans son aspect : ce n'est plus alors une terre unie comme la surface des eaux, mais c'est toujours cependant une prairie sans arbres et couverte d'une herbe luxuriante. Coupée çà et là par de légers accidents de ter-

rains, la plaine offre à l'œil une suite d'ondulations parallèles, qui s'élèvent d'espace en espace comme des collines. Tout cela recouvert de la plus riche verdure. On dirait l'Océan après quelque horrible tempête, lorsque le vent a soulevé les vagues écumeuses et hérissé de montagnes le dos de la plaine liquide. Et il semble, à voir ces monticules de verdure, que ce sont des vagues qui, tout d'un coup solidifiées et transformées en terre par quelque baguette magique, ont été condamnées à l'immobilité éternelle.

Mais c'est à peine si dans la solitude de ces vastes pâturages apparaissent de loin en loin quelques troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, que pousse devant lui un Cosaque à cheval et la lance au poing; le reste de ces trésors naturels, qui pourraient engraisser d'immenses troupeaux, est abandonné aux élans ou aux rennes sauvages par l'insoucieux et indolent habitant de ces contrées, qui préfère aux douceurs de la vie du laboureur ou du pasteur les rudes labeurs d'une existence consacrée à la pêche et à la chasse, bien que souvent cependant ces moyens soient insuffisants pour ses besoins les plus indispensables.

Le chien et le renne sont les seuls animaux domestiques que les Kamtchadales consentent à élever et dont ils veuillent se servir. Le chien est plus particulièrement employé à tirer les traîneaux, et c'est chez ces peuples qu'on a perfectionné pour ce genre de travail l'éducation de ces utiles animaux. Rien n'est rigoureux comme la manière dont on élève au Kamtchatka les chiens destinés à devenir des bêtes de trait. Mais si cette éducation sévère rend le chien plus propre à ce rude métier, elle détruit d'un autre côté, par son excessive rigueur, les qualités naturelles à cet ami de l'homme, en fait un esclave et lui en donne tous les défauts. Le chien du Kamtchatka joint en général à la duplicité l'amour du vol et le désir de fuir celui auquel il appartient. Comment en serait-il autrement? et quel attachement peut-il avoir pour un maître qui le maltraite depuis le jour de sa naissance jusqu'à

celui de sa mort? Aussitôt que le jeune chien commence à voir clair, on le jette dans une fosse obscure où il demeure jusqu'à ce qu'il soit assez vigoureux pour être mis à l'essai. Alors on l'attèle avec d'autres chiens déjà dressés ; après cette première épreuve, on le renferme de nouveau dans une fosse obscure d'où on ne le retire que pour lui faire subir de nouvelles épreuves, et cela jusqu'à ce que son éducation soit terminée ; les coups de fouets lui sont en tout temps beaucoup moins épargnés, on le pense bien, que la nourriture qui ne lui est jamais distribuée qu'avec beaucoup de parcimonie ; car, de peur de rendre les chiens moins légers à la course, on les laisse toujours affamés.

Les traîneaux auxquels les Kamtchadales attèlent leurs chiens diffèrent aussi, sous quelques rapports, de ceux dont on se sert dans toute la Sibérie du Nord. Ils se composent de deux morceaux de bois recourbés, et l'on a soin de choisir à cet effet un morceau de bouleau qui ait cette forme. On sépare ce bois en deux parts, et on les attache ensemble à la distance d'environ quarante centimètres, par le moyen de quatre traverses. Vers le milieu de ce châssis s'élèvent quatre montants, sur lesquels on établit le siége, qui est lui-même un vrai châssis d'un mètre de long sur un demi-mètre de large. Il est fait de perches légères et suspendu par des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, on attache encore sur le devant un bâton qui tient par une extrémité à la première traverse et par l'autre au châssis qui forme le siége.

Les chiens sont attelés à ce traîneau par un collier formé de deux bandes de cuir de renne ou de veau marin, auquel sont attachés des traits qui passent entre les jambes de devant, puis se réunissent sur les épaules où elles se relient à une forte courroie fixée au traîneau. Le Kamtchadale conduit son attelage comme nous avons déjà vu que les Sibériens conduisent les leurs, avec un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga* s'il veut aller à gau-

che, *kna* s'il tourne à droite; pour retarder la course, il laisse traîner un pied sur la neige; pour s'arrêter il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, on attache des glissoirs d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus. Quand il y a des descentes, on lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur, assis les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau le visage tourné vers les chiens.

Mais nous avons déjà trop tardé à parler de l'habitant même du Kamtchatka, et peut-être est-ce lui que nous aurions dû mentionner en premier lieu; car partout où il se trouve, sous quelque latitude qu'il habite, dans les palais comme sous le chaume, dans l'état sauvage comme au milieu de la civilisation, à Paris comme au Kamtchatka, l'homme est toujours pour l'homme le sujet d'étude le plus vaste et le plus utile.

Les Kamtchadales s'appellent eux-mêmes *Itelmen*, c'est-à-dire habitant du pays; leur langue a beaucoup de mots terminés comme ceux des Mongols-Chinois. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et dans les mots dérivés, et il existe entre les individus des deux races une grande conformité de figure. Les Kamtchadales sont petits et basanés comme les Mongols, et comme eux aussi ils ont les cheveux noirs et la barbe rare. Leur visage est plat, et leur nez écrasé comme celui des Kalmouks.

Au reste, l'histoire est muette sur l'origine de ce peuple; rien n'indique quand et comment les premiers habitants ont pénétré dans cette presqu'île, et l'on ignore complétement quelles ont été les révolutions qui se sont accomplies sur ce point du globe si éloigné des pays civilisés. Seulement on est en droit de conjecturer, d'après des restes de canaux, des constructions en pierre, des pierres sculptées et chargées d'inscriptions, des tombeaux renfermant des armes et des bijoux précieux, tous objets qui ont été découverts dans les environs de Petropavlosk et

dans quelques autres parties de la péninsule, qu'il a existé une époque, perdue maintenant dans la nuit des temps, où le Kamtchatka possédait une population plus nombreuse et une civilisation plus avancée que celles qu'on y trouve de nos jours.

La religion des habitants du Kamtchatka fournit une preuve de plus en faveur de l'antiquité de leur origine. Car, bien que ceux d'entre eux qui n'ont point encore embrassé le christianisme soient adonnés aux pratiques superstitieuses du chamanisme, on trouve cependant encore chez eux d'anciennes traditions qui indiquent des idées religieuses plus élevées; et au milieu de leurs grossières idolâtries, on distingue le culte défiguré d'un Dieu tout-puissant, créateur du monde, nommé Kutka; le dogme de l'immortalité de l'âme a laissé également des traces dans leur esprit; et la croyance où ils sont que tous les animaux possèdent une âme aussi bien que l'homme rappelle, en quelques points, le système de la métempsycose et tendrait à prouver que les anciens habitants de cette partie de l'Asie venaient primitivement des régions voisines de l'Inde, ou tout au moins avaient eu quelques rapports avec ses peuples auxquels ils avaient emprunté ses principaux dogmes religieux.

Mais si tout porte à croire que le Kamtchatka a eu des jours de splendeur et de civilisation, on est forcé de convenir que les misérables habitants qui errent maintenant sur ses plages incultes sont bien déchus de la gloire de leurs ancêtres; et non-seulement aujourd'hui les Kamtchadales ont oublié ces arts de luxe dont on trouve encore chez eux quelques anciens monuments échappés à la destruction, mais ils ignorent complétement les arts les plus indispensables à la vie. Sans blé, sans grains, sans farine, ignorant d'ailleurs l'art de faire le pain, ils suppléent à cet aliment par une sorte de pâte qu'ils font avec la chair de poisson. Cette grossière nourriture, qu'ils nomment *zaal*, se prépare de la manière suivante : on prend différentes sortes de poisson, les espèces saumonées sont celles qu'on préfère; on découpe les pois-

sons en six parties, on en fait pourrir la tête dans des fosses pour la manger en poisson salé, on fait sécher le dos et le ventre à la fumée, la queue et les côtes à l'air; puis mêlant toutes ces parties dans un mortier, on les pile, et c'est cette espèce de pâte qu'on dessèche et qu'on mange tous les jours en guise de pain.

Un autre mets fort estimé de ces peuples est le *caviar*, qui, autrefois inconnu à l'Europe, se trouve maintenant à peu près chez tous nos marchands de comestibles. Le caviar se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer : on fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac et étendus sur le gazon. D'autres fois on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbes ou des rouleaux de feuilles et on les sèche au feu... Mais j'ai peur d'avoir l'air de rédiger ici le *Parfait Cuisinier Kamtchadale*, et je laisse de côté toutes ces recettes, dont personne, j'en suis sûr, ne sera tenté de faire usage, pour me borner à dire que les Kamtchadales se servent des mets que je viens de nommer en guise de pain. Leur viande est la chair des veaux ou des monstres marins; cette habitude constante de ne se nourrir que de poisson leur imprime une forte odeur de canard de mer, et ils sont aussi musqués par excès de saleté que l'on peut l'être chez nous par un excès de propreté.

Depuis leur contact avec les Russes, les Kamtchadales ont modifié leur costume pour en adopter un autre, qui se rapproche de plus en plus du costume de ceux-ci. Ils sont aujourd'hui vêtus d'une sorte d'habit court, qui leur descend à peu près jusqu'aux genoux, et par dessus lequel ils portent la *kouklyanka*, cette sorte de manteau de cuir dont nous avons donné plus haut la description. Seulement, comme ornement, ils ajoutent au collet de ce vêtement deux grandes pattes en fourrures, dont on se couvre le visage pendant le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par-dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches, qui sont fort larges, et le bas de l'habit, sont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc, à

longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peaux et d'étoffes peintes, quelquefois chamarrées de houppes de fil ou de courroies de toutes couleurs.

Sous cette casaque ou kouklyanka, les femmes portent une camisole et un caleçon cousus ensemble. Ce vêtement, qui se met par les pieds, se ferme au collet par un cordon passé dans une coulisse et s'attache au bas du genou.

La chaussure des hommes consiste en bottines courtes. Les bottines des femmes sont plus hautes et montent jusqu'aux genoux. Cette chaussure est pour les Kamtchadales un objet de luxe, il y a des bottines dont la semelle est en peau blanche de veau marin, l'empeigne en cuir rouge et brodé, les quartiers en peau blanche de chien, et la jambe de la bottine en cuir sans poils et même teint.

Les demeures des Kamtchadales sont des huttes de forme ronde en dehors quoique carrées en dedans. Une ouverture, pratiquée au-dessus du toit, tient lieu à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Le foyer se place contre un des côtés, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée par le trou de la toiture. On descend dans ces yourtes au moyen d'une échelle ; il y a cependant au ras du sol une autre ouverture plus commode nommée *toupana*, qui sert aux femmes pour entrer et sortir. Passer par la cheminée est une marque d'honneur qui n'est réservée qu'aux hommes.

Rien de simple comme le mobilier que contiennent ces habitations. Quelques auges, quelques tasses en bois, des paniers, des bancs, des canots et des traîneaux, voilà tout ce qui constitue leur richesse et leur luxe. Mais tout simples et primitifs que soient ces objets, ils sont cependant merveilleux si l'on considère qu'ils sont faits sans le secours du fer ou des autres métaux. C'est avec un os de baleine, aiguisé sur la pierre, ou avec une hache informe taillée dans quelque dur silex que les Kamtchadales fabriquent tous les ustensiles dont ils se servent. Leurs couteaux

sont encore en cristal de roche taillés et pointus comme des lancettes avec des manches en bois, et les aiguilles qui leur servent à coudre leurs vêtements ne sont la plupart du temps que des os de zibeline amincis ou quelques arêtes de poissons. Il n'y a guère parmi eux que ceux qui se trouvent près des centres de population russes qui aient changé ces instruments primitifs contre d'autres plus commodes en fer et en acier que leurs voisins leur fournissent en échange de leurs précieuses fourrures.

Quoique construits avec des instruments si imparfaits, les canots des Kamtchadales n'en sont pas moins remarquables par leur légèreté et leur solidité. Ces canots sont de deux sortes. Les uns sont faits à peu près comme les bateaux de pêcheurs russes, et l'on ne s'en sert guère que sur la rivière de Kamtchatka. Les autres, avec lesquels on va sur la mer à la poursuite du veau marin et des monstrueux amphibies dont les côtes sont peuplées, ont en général la proue et la poupe d'égale hauteur et les côtés bas et échancrés, ce qui les expose à se remplir d'eau sitôt que la mer est un peu forte. Les canots sur lesquels on se hasarde dans la haute mer ne sont pas entièrement en bois, ils sont assemblés avec des jointures en fanon de baleine qu'on calfate avec de la résine, de la mousse et une espèce d'ortie particulière au pays et qui y sert de chanvre; ces derniers canots ressemblent beaucoup aux *camarons* employés sur les côtes de l'Inde. Ces jointures flexibles ont pour but de donner à l'embarcation assez de souplesse et d'élasticité pour qu'elle puisse résister au choc des vagues et à celui des rochers, et qu'elle ne se brise pas sous les pieds de ceux qui la montent. Ces canots sont nommés *baidares* dans la langue du pays. Faute de bois, les Kamtchadales construisent quelquefois leurs canots entièrement en cuir de veaux marins, mais les canots faits avec cette matière, quoique doués d'une grande flexibilité qui les garantit du danger d'être brisés, ont l'inconvénient d'être à la fois lents à la marche et difficiles à conduire, aussi ne s'en sert-on généralement qu'à défaut d'autres.

Le Kamtchadale a des armes qu'il fabrique lui-même : ce sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse. Son arc est fait de bois de mélèze garni d'écorce de bouleau, des nerfs de baleine servent à le tendre ; leurs flèches, qui n'ont pas moins de trois pieds à trois pieds et demi de longueur, ont la pointe armée d'un os affilé ou de quelque arête pointue ; elles sont empoisonnées pour la plupart, et font des blessures mortelles. Les lances sont armées comme les flèches d'une seule pointe acérée ; les piques sont au contraire garnies de quatre pointes et emmanchées au bout de longues perches.

La cuirasse ou cotte d'armes des Kamtchadales est faite soit en nattes, soit en cuir de veau marin. Ce cuir est à cet effet coupé en lanières que l'on tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme de la baleine. Cette cuirasse couvre le côté gauche et s'attache au côté droit. Les guerriers s'emboîtent en outre dans deux petites planches dont l'une protége le dos et l'autre la poitrine.

Passons aux mœurs de ces peuplades : elles sont plus grossières encore que les objets dont ils se servent, et leurs inclinations ne diffèrent guère de l'instinct des animaux ; ils font consister le suprême bonheur dans les plaisirs corporels, dans l'oisiveté et dans la satisfaction des appétits naturels ; ils sont, pour leur rendre justice, bons et hospitaliers, mais d'une sensualité brutale qui se trahit principalement aux yeux de l'étranger par leur gloutonnerie et l'indécence de leurs danses.

Les femmes des Kamtchadales, médiocrement fécondes, ont conservé la coutume impie et barbare de détruire elles-mêmes leurs enfants dans leur sein, quand elles craignent que la venue d'un nouvel hôte ne soit une charge trop lourde pour les ressources souvent insuffisantes de la famille, et cet usage odieux que les Russes, malgré leurs efforts, n'ont point encore pu faire disparaître, est une des causes les plus actives de la dépopulation du Kamtchatka, qui voit chaque année diminuer le nombre de

ses habitants. Sans aucune espèce de sentiment de pudeur, les Kamtchadales qui consentent à devenir mères accouchent devant tous les habitants du bourg ou ostrog, sans distinction d'âge ni de sexe; aussitôt que l'enfant a vu le jour, les assistants le prennent dans leurs mains, le baisent, le couchent et font avec les parents toutes sortes de réjouissances. En général, par un pieux respect pour les morts, les pères donnent à leurs nouveau-nés les noms des parents qu'ils ont perdus, et ces noms désignent ordinairement quelque qualité particulière ou quelque circonstance singulière relative à celui qui le portait.

Malgré la grossièreté de leurs habitudes, la pudeur ne perd cependant pas tous ses droits sur les femmes des Kamtchadales. Quand elles sortent, ce n'est jamais que le visage couvert d'une sorte de capuchon qui tient à leur robe; et si elles viennent à rencontrer un homme sur leur chemin, elles se tournent de manière à le laisser passer sans lui montrer leur visage; quand elles sont occupées dans leurs yourtes, et qu'il y a un étranger, c'est derrière un rideau qu'elles travaillent.

Leurs occupations consistent dans la fabrication des vêtements et de la chaussure qu'elles taillent et cousent seules, car les hommes rougiraient de manier l'aiguille ou l'alène, comme font les Russes, dont ils se moquent. Ce sont encore elles qui préparent les peaux, qui rouissent et filent l'ortie, qui font des nattes, des paniers et aident leurs époux dans la préparation du poisson séché.

Pendant que les femmes se livrent à ces travaux, les hommes construisent les yourtes dans lesquelles on habite pendant l'hiver, et les balaganes, huttes moins solides et moins chaudes qui servent pendant l'été. Ce sont eux encore qui fabriquent les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent la nourriture et la distribuent à leur famille et à leurs chiens, et qui écorchent les chiens et les autres animaux dont la peau sert à faire des habits. Mais ce ne sont là, en quelque sorte, que des services secondaires, leur principale occupation étant la chasse et la pêche, auxquelles

ils ne cessent de se livrer avec ardeur tant que la saison le permet. La pêche ne se fait guère qu'en été et en automne, tandis que la chasse se prolonge, au contraire, beaucoup plus avant dans la mauvaise saison, et il n'est pas rare de rencontrer au cœur même de l'hiver des chasseurs assis sur leurs rapides traîneaux à la poursuite de la zibeline, du renard et des autres animaux à fourrures.

Les peuplades sauvages se ressemblent toutes, et quand on a dit les moyens grossiers par lesquels elles parviennent à satisfaire les plus indispensables besoins de la nature, on a fait toute leur histoire. Aussi ne me reste-t-il plus qu'à prendre congé des Kamtchadales en même temps que du lecteur, et c'est ce que je vais avoir l'honneur de faire en peu de mots.

Après trois mois passés au Kamtchatka, je revins avec Trétiakoff à Saint-Pétersbourg par les mêmes pays que nous avions déjà parcourus ; je ne demeurai pas longtemps dans cette capitale de l'empire russe, j'avais hâte de revoir la France. Quelques jours donnés au repos suffirent pour me remettre de mes fatigues, puis j'embrassai affectueusement mon brave compagnon de voyage et je quittai la Russie pour retourner dans ma chère patrie, où j'arrivai enfin sain et sauf et d'autant mieux disposé à jouir des douceurs du luxe, de l'élégance et de la civilisation que j'en avais été pendant longtemps privé. Ce fut à Paris surtout, au milieu de cette brillante capitale du monde policé, que je fus à même d'établir le contraste que forme avec les pays que j'avais parcourus l'heureux climat où le ciel a placé mon berceau ; j'en ai appris à mieux apprécier les charmes de ma patrie et à la chérir davantage encore si c'est possible.

Peu de temps après mon arrivée à Paris, je fus rencontré sur le boulevard par un de mes amis que je n'avais pas vu depuis longues années ; je l'abordai par ces mots :

— D'où venez-vous ?

— De la Californie, me répondit-il. Et vous ?

— De la Sibérie.

— Ah!

— Et sans doute vous avez rapporté de ce pays de l'or, force poudre et force lingots.

— Mais pas mal; et vous-même, ajouta-t-il d'un air narquois, qu'apportez-vous de la Sibérie?

— Moi, j'ai visité dans le cours de mon long voyage bien des hommes et bien des climats. J'ai trouvé sous toutes les latitudes l'homme faible, misérable, et du berceau à la tombe triste jouet du destin et de ses propres passions. J'ai admiré partout, même sous le ciel du pôle, la grandeur et la magnificence de la nature, et je rapporte de mes voyages une conviction profonde de la grandeur de Dieu et de mon propre néant. N'aurais-je point trouvé en Sibérie mieux que vous en Californie?

Là-dessus nous nous quittâmes, et c'est également ici que je me séparerai du lecteur en lui laissant à méditer cette pensée qui est à elle seule toute la morale et toute la philosophie de ce petit livre.

FIN.

ERRATA.

Page 60, ligne 28, montaguo, *lisez :* montagne.
Page 122, ligne 10, viennent s'ébattre, *lisez :* s'abattre.
Page 124, ligne 5, les loups avaient assez, *lisez :* avaient cessé.
Page 137, ligne 9, dans la suite des temps, *lisez :* dans la nuit des temps.
Page 171, ligne 18, sur les pas du vénérable prince, *lisez :* du vénérable Pierre.

TABLE DES MATIÈRES

35

ROUTE DE MOSCOU.

MOSCOU.

DEUXIÈME PARTIE.

ROUTE DE NIJNI-NOVGOROD.

TROISIÈME PARTIE.

LE CAUCASE.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGE EN SIBÉRIE ET AU KAMTCHATKA.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.



